LES OEUURES DE PHILIPPES DES PORTES. AU ROY DE FRANCE & DE POLOGNE...

Philippe Desportes

Digitized by Google

31
I-C
14

Bibliotheca
ri Coll. Rom.
ociet. Jesu

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
6
29 A
6

II
20
A

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

OEVVRES
DE PHILIPPES DES PORTES.

AV ROY DE FRANCE & de Pologne.

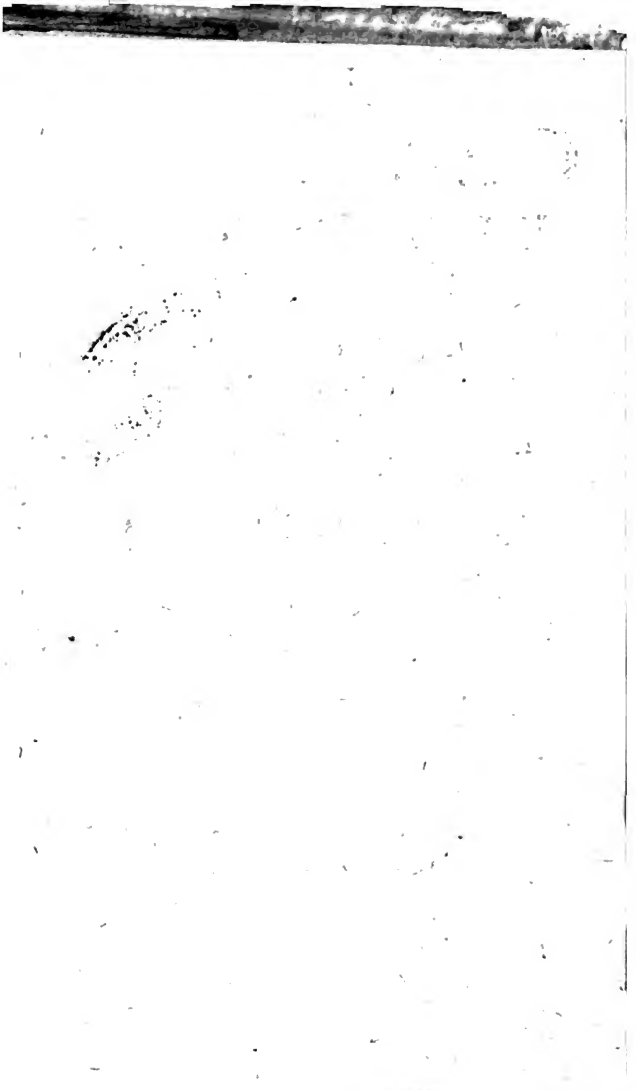
Reueuës, corrigees & augmentees outre les precedentes impressions.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

A LYON,
PAR THIBAVD ANCELIN,
Imprimeur ordinaire du Roy.

M. D C VI.

Digitized by Google


Digitized by Google

AD HENRICVM POLONIÆ REGEM

IN POEMA PORTÆI G. VALENS GVELLIVS

BIBLIOTHECA

ISTA tibi genióque tuo monumenta reponit
Regna Dei pharetram volucris modulatus & arcum
PORTÆVS, primæ attollens hinc omnia famæ,
Et Phœbo & mentem iuuenilẽ afflatus Amore,
Vt tantis, HENRICE, tuis proluderet actis,
Antè tubam & gracili horrẽtem molliret auena:
Arma virumque Maro sic post Amarillyda dixit
Nec Veneri dominę Mars tantũ inuidit honorẽ,
In capta hæserunt sic Teucrum fata puella,
Principium & lẽto dedit illa moramque duello.
Scilicet ille tuus vates noua regna petentem
Te sectans, tardi & fœlicia plaustra Bootæ
Te domino, & nostro longum fruitura dolore,
Hæc eadem laribus patriis anathemata liquit
Pignora grata sui tu sceptra oblata capessis,
Deserta externas patria & moliris habenas,

Digitized by Google

Hic desiderium, hic lacrymas, hic mœtibus æquis
Indigenûm mixtim confundens gaudia luctu.
Moscouon aduentu, ergo tuo iam contrahit horror,
Cæruleos Istérque sinus iam pandit, & ingens
Assurgit rapidis toto tibi corpore ab vndis,
Populeæ vitæ comptos dans frondis honores,
Stipat & Herculeæ lauro tibi texta coronæ.
Vertice te arrecto venientem prospicit arctos,
Semper & vt videat, semper fugit æquore tingi.
Audijt hanc famámque tuam, comitísque poëtæ
Elysium vaga per magnum Nasonis vt vmbra,
Sarmaticum exilium dixit solata Corinnæ
Delitias, lingua HENRICI fauítque trophæis.

IN

IN HENRICI REGIS POLONIÆ INVICTISSIMI,

ET

PORTÆ EIVS POETÆ ELEGANTISSIMI E GALLIA *digressum*, Io. AVRATVS *Poëta Regius.*

GALLIA quem genuit, quem omni perfecit alumnum
Virtute HENRICVM: cuius nutricia quondam
Præmia magna quidem cepit, maiora sed olim
Sperabat: regni sceptra ad moderanda Poloni
Dimittit lacrymans, Thetis vt pia mater Achillem
Expugnãda viris quæsitum ad Pergama Graiis:
Huncque secura foret Chironis amica fidelis
Testudo AVRATI, seros nisi (vt illa) per annos
Ægra neget maris & terræ tollerare labores.
Non ita tu PORTAEE senex cui cesserit ille
Semifer & pulsare fides, & dicere versus
Iam iuueni: æqualem tu penè æqualis Achillem
Prosequeris, cunctis caput obiectare periclis

Digitized by Google

Intrepidus, rebus præsens & adesse gerendis
Assiduus, noua mox scribatur vt Ilias à te
In res HENRICI, quas nō vetus æquet Achilles.
Tu velut Argiuæ classis comes Orphéus alter,
Bistonia fretus cithara, sectaris euntem
Æsonidem: tu, dum gelidi petit hostia Ponti,
Lenibisque vias cantu, & Symplegadis iras
Mulcebis fidibus, figéque natantia saxa,
Tráquolet incolumis dum classis Iasona porrās,

IANI

IANI ANTONII BAIFII IN PHILIPPI PORTII CARMINA.

QVi properat charo patriam pro Principe linquens
Inter Sauromatas omnia pati,
PORTIVS hos tibi dat primos, ô Francia, flores,
Quos iuuenis campis legit in Aonijs.
Accipite hos desiderio commune leuamen
Tuque tui ciuis tuque tuæ patriæ.
Dumq; tuis absens gratus celebrabere PORTI,
Gallia carminibus gaudeat aucta nouis.

IN EIVSDEM POEMA.

SI tantùm antiquis Coïs laudatur Appelles
Idaliæ incœptam Matris ob effigiem.
Quantos, ingenio super æthera notus, honores
Æuo PORTÆVS posteriore feret?
Hîc cui perfectâ quacunque ex parte tabellâ
Tam doctâ Idalius pingitur arte Puer.
Pinguntur Puero, Matrique innata venustas,
Risus, delicïæ, gratia blanda, iocus:
Cumq; arcu quas felle linit, quas melle sagittas,
Ira, venena, dolus, vincula, flamma, faces:
Viderit vt quisquis PORTAEI carmen, Amoris
Et vultum, & mores ipse videre putet.
Nec tanquam vidisse satis, simul ipsa profundo
Numina cum flammis pectore fixa gerat.

I. GROIANVS.

Digitized by Google

SONNET.

PLACE *place à ces vers, ces courriers de la gloire*
Du plus beau, du plus clair, du plus diuin eſprit
Que la Muſe iamais en eſchole apprit,
Pour chanter ſes honneurs au temple de memoire,
C'eſt luy qui ieune d'ans remporta la victoire
De tous ceux qui le mieux en la France ont eſcrit
Et qui ſi ieune d'ans ceſt ouurage entreprit,
Que quand l'Eſprit y penſe il a peine à la croire.
Ouurage qui ſeul peut d'vn vol audacieux
Porter de ſon Auteur le beau nom dans les Cieux,
Pour auec le Soleil combatre de lumiere:
Auſſi combien c'eſt Oeuure en beautez eſt parfait,
Le temps pour le conter faudroit à la matiere:
C'eſt aſſez le louër que DES PORTES *l'ait fait.*

FR. COVAYNE.

A MONSIEVR DES PORTES.

TOy qui pour t'affranchir de l'ombre du tombeau
Suiuis les pas d'Amour guidé de ſon flambeau,
Donnant iour à tes iours & luſtre à ta memoire,
Encor d'vn roide vol n'irois-tu dans les Cieux
Si la Muſe aſſeurant ton audace & tes yeux,
N'attachoit à ton dos les aiſles de la Gloire.
Amour en t'eſclairant les tenebres chaſſa,
Et la Muſe ton ame à l'Olympe adreſſa,
La Gloire te feit voir les choſes incognuës,
Le flambeau de l'Amour fut ſuiuy de ton los,

Et

Et ton esprit poussa tant de beaux vers esclos,
Que leurs aisles ont peu s'auoisiner des nuës.
La nuict chasse le iour, le iour chasse la nuict,
Par contraires effects toute chose se suit,
Mille morts en amour te donnent mille vies,
Et la mort pour tribut du labeur de nos ans
Fait mourir par tes vers tous les vers de ce temps,
Et le temps sur tes vers fait naistre mille enuies.

BIARD

SVR LES AMOVRS DE PH. DES PORTES.

SONNET.

QV'EVSSES tu fait, Amour? ta flãme estoit esteinte,
Ton arc vaincu du temps s'en alloit tout vsé,
Et ton doré carquois de fleches espuisé
No⁹ faisoit desormais moins de mal que de crainte.
Si l'on monstroit d'aimer ce n'estoit que par feinte,
Pour tromper seulement quelque esprit peu rusé:
Car tu n'auois vn traict qui ne fust tout brisé,
Ny cordage qui peust rendre vne ame contrainte.
Par ces vers seulement tu as repris naissance,
Ils t'ont armé de traicts, d'attraicts & de puissance,
Et te font derechef triompher des vainqueurs.
Et d'autant plus, Amour, ils surpassent ta gloire,
Que tu n'acquiers sans eux vne seule victoire,
Et qu'ils peuuent sans toy surmonter mille cœurs.

M. D. L.

ET FLORIDA PVNGVNT.

LE CONTENV DE ce volume.

DIANE, PREMIERES AMOVRS
LIV. I.

AMOVRS D'HIPPOLYTE.

CLEONICE, DERNIERES AMOVRS.

ELEGIES LIV. II.

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

MESLANGES contenans les { DIVERSES AMOVRS. / BERGERIES. / MASQVARADES. / EPITAPHES.

CANTIQVES, PRIERES ET AVTRES OEVVRES Chreſtiennes.

LE

LE PREMIER LIVRE DES AMOVRS. DE DIANE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

IE vous offre ces vers qu'Amour m'a faict escrire,
De vos yeux ses flambeaux ardemment agité,
Non pour me couronner d'vne immortalité:
Car à si haut loyer ma ieunesse n'aspire.
C'est le but de mes vœux, que ie vous puisse dire
Comme vous adorant Amour m'aura traitté,
M'esgayant quelquefois en ma felicité,
Et m'esclariant d'angoisse au fort de mon martyre.
Vous ne me verrez point par mille inuentions
Deguiser ma fortune, & vos perfections,
Ou rendre en souspirant mon amitié plus forte.
Aussi ie n'escry pas pour gloire en acquerir:
Ie me plains seulement au mal que ie supporte,
Ainsi qu'vn patient qui languist sans mourir.

La

II.

Le penſer qui m'enchante, & qui le plus ſouuent
Selon ſes mouuemens me retient ou me pouſſe,
Me rauiſſant au monde, vn iour d'vne ſecouſſe
Iuſqu'au troiſieme ciel m'alloit haut eſleuant:
Et comme ie taſchoy de voller plus auant,
Amour qui m'apperçoit contre moy ſe courrouce,
Et choiſit de vos yeux la flãme heureuſe & douce,
Pour m'empeſcher l'entree, & ſe mettre au deuant.
Ie ne peu paſſer outre, empeſché de la flame,
Qui de ſes chauds rayons bruſla toute mon ame,
Qui m'eſblouit la veuë, & me fit trebucher.
Mais bien que de vos yeux ce malheur me procede,
Touſiours ie les deſire, & m'en veux approcher,
En la cauſe du mal recerchant mon remede.

III.

Voicy du gay Printemps l'heureux aduenement,
Qui fait que l'Hyuer morne à regret ſe retire,
Deſia la petite herbe au gré du doux Zephyre
Nauré de ſon amour branle tout doucement.
Les foreſts ont repris leur verd accouſtrement,
Le ciel rit, l'air eſt chaud, le vent mollet ſouſpire,
Le Roſſignol ſe plaint, & des accords qu'il tire
Fait languir les eſprits d'vn doux rauiſſement.
Le Dieu Mars & l'Amour ſont parmy la campagne:
L'vn au ſang des humains, l'autre en leurs pleurs ſe
L'vn tient le coutelas, l'autre porte les dars. (baigne:
Suiue Mars qui voudra mourant entre les armes,
Ie veux ſuiure l'Amour, & ſeront mes allarmes
Les courroux, les ſouſpirs, les pleurs & les regards.

Dés

IIII.

Dés le iour que mon ame auparauant rebelle,
Se rengea sous les loix de vos perfections,
Sans crier i'ay souffert mille punitions,
Et porte coup sur coup quelque charge nouuelle.
I'ars, ie bruſle, ie meurs d'vne mort eternelle,
Qui ne meurtrit pourtant mes viues passions:
Et ce qui plus m'outrage en tant d'afflictions,
Quelque douleur que i'aye il faut que ie la cele.
Ie la celeray donc: Car i'ay bien merité
D'endurer ce tourment pour ma temerité:
Si i'ay trop entrepris i'en feray penitence.
Las donc sans nul espoir seray-ie ainsi viuant?
Aumoins si ie pouuoy mourir en vous seruant,
Par ma mort de mon mal vous donant cognoissãce.

V.

O Lict, s'il est ainsi que tu sois inuenté
Pour prendre vn doux repos quãd la nuit est venuë,
D'où vient que dedans toy ma douleur continuë,
Et que ie sens par toy mon tourment augmenté?
Ie ne fay que tourner d'vn & d'autre costé,
Ie choisi tous tes coings, ie cerche & me remuë,
Et mon cœur qui resemble à la marine esmeuë,
D'ennuis & de pensers est touſiours agité.
I'assemble bien souuent mes paupieres lassees,
I'inuoque le Sommeil pour guarir mes pensees,
Mais il fuit de mes yeux & n'y veut demeurer.
D'vn seul bien, ô mon Lict, mes langueurs tu consoles,
Ie m'ouure tout à toy, cœur, pensers, & paroles,
Et ie n'ose autre part seulement respirer.

Ie

V. I.

Ie me laiſſe bruſler d'vne flamme couuerte,
Sans pleurer, ſans gemir, ſans en faire ſemblant:
Quand ie ſuis tout en feu, ie feins d'eſtre tremblant,
Et de peur du peril ie conſens à me perte.
Ma bouche inceſſamment aux cris d'amour ouuerte,
N'oſe plaindre le mal qui mes ſens va troublant,
Bien que ma paſſion ſans ceſſer redoublant
Paſſe toute douleur qu'autrefois i'ay ſouferte.
Amans qui vous plaignez de voſtre ardant vouloir,
D'aimer en lieu trop haut, de n'oſer vous douloir,
N'egalez voſtre cendre à ma flamme incogneuë.
Car ie ſuis tant, par force, ennemy de mon bien,
Que ie cache ma peine à celle qui me tuë,
Et quand elle me plaint ie diy que ce n'eſt rien.

V I I.

Le iour que ie fus né l'impitoyable archer
Amour, à qui le ciel rend humble obeïſſance,
Se trouua ſur le poinct de ma triſte naiſſance,
Tenant ſon arc bandé tout preſt à decocher.
Auſſi toſt qu'il me veit, il ſe mit à laſcher
Vn traict enuenimé de toute ſa puiſſance,
Et m'attaignit au cœur de telle violence,
Qu'il euſt peu de ce coup percer tout vn rocher.
M'ayant ainſi bleſſé tout ioyeux il s'addreſſe
A la crainte, aux Regrets, au Dueil, à la Triſteſſe
Qui m'aſſiſterent tous à ce malheureux poinct.
Voila (dit-il) pour vous ie vous le recommande,
Suiuez-le tout par tout ne l'abandonnez point,
Et faites que touſiours il ſoit de voſtre bande.

Du

VIII.

Du bel œil de Diane eſt ma flamme empruntee,
En ſes nœuds blon dorez mon cœur eſt arreſté,
Sa belle main guerriere à pris ma liberté,
Et ſa douce parole a mon ame enchantee:
Son œil rend la ſplandeur des aſtres ſurmontee,
Ses cheueux du Soleil terniſſent la beauté,
Sa main paſſe l'iuoire, & la diuinité
De ſes ſages diſcours à bon droit eſt vantee,
Son bel œil me rauit, ſon poil doré me tient,
La rigueur de ſa main mes douleurs entretient,
Et par ſon doux parler ie ſens croiſtre ma flame,
Voila quelle eſt ma vie, & n'ay plus de repos
Depuis l'heure qu'Amour m'engraua dedans l'ame
Son œil, ſon poil, ſa main, & ſes diuins propos.

IX.

Las ie ſçay bien qu'il ne faut que i'eſpere,
En vous ſeruant de me voir alleger!
Et toutesfois ie ne puis m'eſtranger
De vos beaux yeux, ainçois de ma miſere.
Ie ſuy l'obiet qui m'eſt le plus contraire,
Ie voy le gouffre & ie m'y vay plonger:
Et me pouuant guarantir du danger
(Fol que ie ſuis!) ie ne le veux pas faire.
Ne touchant rien qui me face eſperer,
De vous ſeruir ne me puis retirer,
Bien que la mort pour loyer me menace.
Helas voyez où l'Amour ma reduit!
„ *Ie voy mon bien, & le mal qui me nuit:*
„ *Ie fuy mon bien, & mon mal ie pourchaſſe.*

Amour

X.

Amour, oiſeau vollant, arreſte ma guerriere,
Qui fuit ſi viſtement: car helas ie ne puis!
Ma courſe eſt trop tardiue: & plus ie la pourſuis,
Et plus elle s'auance en me laiſſant derriere.
Choiſis l'vn de ces deux: exauce ma priere,
Ou ne me laiſſe plus en l'eſtat que ie ſuis:
Rens moy cõme i'eſtois, ſans Dame & ſans ennuis,
Et deliure ma vie en ſes yeux priſonniere.
Si tu es iuſte, Amour, tu me dois deſlier,
Ou par vn doux effort ceſte dure plier:
Mais las que mon attente eſt vaine & miſerable!
Ie prie vn fier tyran qui de nos maux ſe plaiſt,
Qui s'abreuue de pleurs, qui d'ennuis ſe repaiſt,
Et plus il eſt prié, moins il eſt pitoyable.

XI.

Durant les grands chaleurs i'ay veu cent mille fois
Qu'en voyant vn eſclair flamboyer en la nuë,
Soudain comme tranſie & morte deuenuë
Tu perdois tout à coup la parole & la vois.
De pouls ni de couleur tant ſoit peu tu n'auois,
Et bien que de l'effroy tu fuſſes reuenuë,
Si n'oſois-tu pourtant dreſſer en haut la veuë,
Voire vn long temps apres parler tu ne pouuois.
Donc ſi quand vn propos deuant toy ie commence,
Tu me vois en tremblant changer de contenance,
Demeurer ſans eſprit, pallé & tout hors de moy,
Ne t'en eſtonne point, belle & cruelle Dame,
C'eſt lors que les eſclairs de tes beaux yeux ie voy,
Qui m'eſblouiſſent tout de leur luiſante flame.

Vn

XII.

Vn iour l'aueugle Amour, Diane, & ma Maiſtreſſe,
Ne pouuans s'accorder de leur dexterité,
S'eſſayerent de l'arc à vn but limité,
Et mirent pour le prix leur plus belle richeſſe.
Amour gagea ſon arc, & la chaſte Deeſſe
Qui commande aux foreſts, ſa diuine beauté
Ma Maiſtreſſe gagea ſa fiere cruauté,
Qui me fait conſommer en mortelle triſteſſe.
Las! Madame gaigna, remportant pour guerdon
La beauté de Diane, & l'arc de Cupidon,
Auec le dur rocher dont ſon ame eſt couuerte.
Pour eſſayer ſes traits elle a percé mon cœur,
Sa beauté m'eſblouit, ie meurs par ſa rigueur:
Ainſi ſur moy chetif tombe toute la perte.

XIII.

On ne voit rien qui ſoit ſi ſolitaire,
Comme ie ſuis lors que ie ne puis voir
Ces deux beaux yeux, ma gloire & mon pouuoir,
Abſent deſquels nul flambeau ne m'eclaire.
Tout eſperdu ie ne ſçauroy rien faire
Que ſouſpirer, que me plaindre & douloir,
Blaſmant la nuict, qui me fait receuoir
Par ſa rigueur, tant de peine ordinaire,
Et dis ainſi, Las! ce n'eſt pas à tort
Que lon te nomme, ô Nuict fille de Mort,
M'oſtant le bien nourricier de ma vie!
Durant le iour ie m'eſtime viuant,
Mais auſſi toſt que tu es arriuant
De plus languir ie pers toute l'enuie.

XIIII.

VALLON, ce Dieu tyran, qui me fait endurer
Tant de viuantes morts qu'immortel ie ſupporte,
Nous a tous deux rãgez preſque en la meſme ſorte
Et preſque vn meſme mal nous contraint ſouſpirer.
Aimant comme tu fais, tu ne dois eſperer
Qu'aucun allegement tes ennuis reconforte,
Aimant comme ie fay, mon eſperance eſt morte:
Car ce n'eſt aux mortels d'y penſer aſpirer.
Tous deux nous adorons mille & mille deſtreſſes,
Tous deux nous adorons en eſprit nos Maiſtreſſes,
N'oſans leur deſcouurir nos ſoucis rigoureux.
Conſole toy, VALLON, comme ie me conſole:
„ Encor eſt-ce vn confort à l'homme malheureux
„ D'auoir vn compagnon au malheur qui l'affole.

XV.

Si la foy plus certaine en vne ame non feinte,
Vn honneſte deſir, vn doux languiſſement,
Vne erreur variable, & ſentir viuement
Auec peur d'en guarir, vne profonde atteinte.
Si voir vne penſee au front toute depeinte,
Vne voix empeſchee, vn morne eſtonnement,
De honte, ou de frayeur naiſſant ſoudainement,
Vne palle couleur de lis, & d'amour teinte:
Bref ſi ſe meſpriſer pour vne autre adorer,
Si verſer mille pleurs, ſi touſiours ſouſpirer,
Faiſant de ſa douleur nourriture, & breuage.
Si de loing ſe voir flamme, & de pres tout tranſi,
Sont cauſe que ie meurs par defaut de merci,
L'offenſe en eſt ſur vous, & ſur moy le dommage.

L'aſpre

XVI.

L'aſpre fureur de mon mal vehement
Si hors de moy m'eſtrange & me retire,
Que ie ne ſçay ſi c'eſt moy qui ſouſpire,
Ni ſous quel ciel m'a iette mon tourment.
Suis-ie mort? Non, i'ay trop de ſentiment,
Ie ſuis trop vif & paſſible au martyre,
Suis-ie viuant? las ie ne le puis dire
Loin de vos yeux par qui i'ay mouuemtnt.
Seroit-ce vn feu qui me bruſle ainſi l'ame?
Ce n'eſt point feu: i'euſſe eſteint toute flame
Par le torrent que mon dueil rend ſi fort.
Comme, BELLEAV, *faut-il que ie l'appelle?*
Ce n'eſt point feu que ma peine cruelle,
Ce n'eſt point vie, & ſi ce n'eſt point mort.

XVII.

Ni les deſdains de ſon ieune courage,
Moqueur d'Amour & de ſa deité:
Ni mon deſir trop hautement porté,
Ni voir ma mort eſcrite en ſon viſage:
Ni mon vaiſſeau preſt à faire naufrage,
Le maſt rompu, ſans voile & ſans clairté:
Ni les ſoucis dont ie ſuis agité,
Ni la fureur du feu qui me ſaccage:
Ni tant de pleurs ſans profit eſpandus,
Ni ſes propos qui me ſont defendus,
Ni de mon mal auoir la cognoiſſance,
Ni la rigueur d'vn triſte eſloignement
Me ſortiront de ſon obeïſſance,
Belle eſt la fin qui vient en bien aimant.

XVIII.

Las ! qui languit iamais en ſi cruel martyre,
En ſi penibles nuicts, en ſi malheureux iours?
Qui iamais trauerſa tant de faſcheux deſtours
Auec ſi grands trauaux qu'ils ne ſe peuuent dire?
Ie ſouffre vn mal preſent, i'en doute encor vn pire
Ie voy renfort de guerre, & n'attens nul ſecours:
Mes maux ſont grands & forts, mes biens foibles & cours,
Et plus ie vais auant, plus ma douleur s'empire.
A toute heure, en tous lieux, de tout ie me deſplais,
La nuict eſt mon ſoleil, le diſcord eſt ma pais,
Ie cours droit au naufrage, & fuy ce qu'il faut ſui-
Ie me faſche en faſchant les hõmes & les Dieux, (ure:
Ie ſuis las de moy-meſme & me ſuis odieux,
Bref ie ne puis mourir & ſi ie ne puis viure.

XIX.

Ayant bruſlé d'amour, gemy, crié, pleuré,
Sans que voſtre froideur s'en peut voir attiedie,
I'inuoquay tant la mort qu'vne aſpre maladie,
S'offre à me deliurer du martyre enduré.
I'auoy l'œil & le tint haue & desfiguré,
I'auoy perdu l'eſprit, la parole & l'ouye,
Et m'eſtimois heureux que la fin de ma vie,
Donnaſt fin aux rigueurs d'vn mal ſi deploré.
Mais vous, belle tyranne, aux Nerons comparable,
Feignant vn œil piteux de me voir miſerable,
Me rendiſtes l'eſprit pour reuiure au tourment.
Las ! ſi quelque pitié peut en vous trouuer place,
Conſentez à ma mort, ie la requiers pour grace,
Le tyran eſt benin qui meurtrit promptement.

Digitized by Google

XX.

Ie ſuis chargé d'vn mal qui ſans fin me trauaille,
Quelque part que ie tourne il me ſuit obſtiné:
Tout conſeil, tout ſecours ſans profit m'eſt donné,
Car touſiours plus au vif ſa rigueur me tenaille.
Le lict à mes penſers eſt vn champ de bataille,
Si ie ſaute du lict i'en ſuis plus mal mené:
Si ie ſers, le tyran qui me tient enchaiſné,
A toutes les fureurs pour conduite me baille.
Icy l'ardant deſir m'anime à bien aimer,
Plus pres le deſeſpoir me veut faire abyſmer:
Ie ſuis en meſme temps tout de flãme & de glace.
Sans fin meſmes diſcours ie refais & défais,
O miſerable eſprit! quel Amour, quelle paix
D'vn chaos ſi confus deſbrouïllera la maſſe?

CHANSON.

CEux qui peignent amour ſans yeux
N'ont pas bien ſa force cognuë,
Il void plus clair qu'aucun des dieux:
Las! i'ay trop eſſayé ſa veuë.
Souuent en penſant me ſauuer,
Ie m'eſgare aux lieux ſolitaires,
Mais il ne faut à me trouuer
Dans les plus fauuages repaires.
Quoy que ie coure inceſſamment
Par deſerts, montagnes, & plaines,

BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

Il ne m'eſlongne aucunement,
Et me fait ſouffrir mille peines.
Helas! a-il mauuais regard?
De cent mille traicts qu'il m'adreſſe,
Il ne me frappe en nulle part.
Qu'au cœur, où touſiours il me bleſſe.
Il a donc des yeux, & void bien
A quelque but qu'il vueille atteindre:
Mais il eſt ſourd & n'entend rien,
On a beau ſouſpirer & plaindre.
S'il euſt ouy tant de regrets,
De cris, de ſanglots, & de plaintes,
Que ie laſche aux lieux plus ſecrets,
Teſmoins de mes dures atteintes:
Quand il n'euſt point eu d'amitié,
Et qu'il euſt tout bruſlé de rage,
Ie ſuis ſeur qu'il euſt eu pitié,
Et qu'il euſt changé de courage.
Que me faut-il donc eſperer
Suiuant ce Dieu plain de furie?
Il void bien pour me martyrer,
Et n'entend rien quand ie le prie.

Eloi

XXI.

Eloignant vos beautez ie vous laisse en ma place
Mon cœur, qui comme moy ne vous delaissera:
Car plus vostre rigueur sur luy s'exercera,
Plus il sera captif de vostre bonne grace.
Ne vous attendez point qu'vn desespoir le chasse:
Car par vos cruautez moins vostre il ne sera,
Et suis tout asseuré qu'il ne pourchassera
De reuenir vers moy quelque mal qu'on luy face.
Si vous le traittez bien vostre en sera l'honneur:
Si vous le traittez mal, qu'il blasme son mal-heur.
Sans iamais se douloir de si chere Maistresse
Déloge donc, mon Cœur, ie ne veux retenir
Vn qui si volontiers pour vn autre me laisse,
Et ne pense au mal-heur qui luy doit aduenir.

XXII.

Or' que mon beau Soleil loin de moy se retire,
Que verrez-vous, mes yeux, qui vo⁹ puisse esclairer
Il vous faudra touſiours aueuglez demeurer,
Soit que le iour s'abbaisse, ou qu'il cõmence à luire.
Or' que le Ciel malin pour assouuir son ire
Me rauy mon espoir, que pourray-ie esperer?
A nul contentement ie ne veux aspirer,
Et veux que tout mal-heur à l'ennuy me martyre.
On me verra seullet par les bois escarter,
Pour en mille hauts cris tristement m'esclater,
Guidé de desespoir & d'amoureuse rage.
Si vous pouuiez mes yeux me fournir tant de pleurs,
Que ie peusse noyer ma vie & mes douleurs,
Hélas! i'auroy tiré profit de mon dommage!

XXIII.

Las! que me ſert de voir ces belles plaines,
Pleines de fruicts, d'arbriſſeaux, & de fleurs,
De voir ces prez bigarrez de couleurs,
Et l'argent vif des bruyantes fontaines?
C'eſt autant d'eau pour reuerdir mes peines,
D'huile à ma braiſe, à mes larmes d'humeurs,
Ne voyant point celle pour qui ie meurs
Cent fois le iour, de cent morts inhumaines.
Las! que me ſert d'eſtre loing de ſes yeux
Pour mon ſalut, ſi ie porte en tous lieux
De ſes regards les ſagettes meurtrieres?
Autre penſer dans mon cœur ne ſe tient:
Comme celuy qui la fieure ſouſtient,
Songe touſiours des eaux & des riuieres.

XXIIII.

Pour eſtre abſent du bel œil qui me tuë,
Las! mon deſir ne va diminuant,
Mais dedans moy touſiours continuant,
Plus il me ronge, & plus il s'eſuertuë.
Vn vain obiect ſe preſente à ma veuë
De cent penſers m'affolant & tuant,
Et ſens Amour perçant & remuant,
Mon cœur ſanglant de la griffe pointuë.
Miſericorde, Amour, ie te ſupply:
Fay tant pour moy que ie mette en oubly
Ceſte beauté dont ma douleur procede.
Las! qu'ay-ie dit? Amour, garde t'en bien,
I'aime trop mieux ne m'alleger en rien:
Le mal eſt grand, mais pire eſt le remede.

Las!

XXV.

Las! que me sert quand la douleur me blesse,
Et que mon feu me cuit plus viuement,
Que ie promette & iure incessamment,
De iamais plus ne reuoir ma maistresse.
Veu qu'aussi tost que ses beaux yeux ie laisse,
Yeux inhumains si prompts à mon tourment,
Ie me despite, & tout soudainement,
Ie romps le nœud du serment qui me presse.
L'enfant Amour, sorcier trop rigoureux,
Tient en ses yeux quelque charme amoureux,
Qui de les voir malgré moy me conuie.
Et sans trouuer que ie doiue esperer,
Ie suis contraint de suiure & d'adorer
Contre mon gré les meurtriers de ma vie.

XXVI.

Lors que le traict par vos yeux decoché
Rompit le roc de ma poitrine dure,
Ce mesme traict dont vous m'auiez touché,
Dans mon esprit graua vostre figure.
Vous n'auez rien de rare & de caché,
De beau, de sainct, du Ciel & de nature,
Qu'Amour subtil n'ait par tout recerché,
Pour faire en moy vostre viue peinture:
Bref, mon esprit ardant d'affections,
Est vn miroir de vos perfections,
Où vous pouuez vous voir toute depeinte.
Si ma foy donc ne vous peut enflammer,
A tout le moins vous me deuez aimer
Pour le respect de vostre image sainte.

XXVII.

Mon Dieu mon Dieu que i'ayme ma Deeſſe
Et les vertus qui l'eſleuent aux cieux!
Mon Dieu mon Dieu que i'ayme ſes beaux yeux,
Dont l'vn m'eſt doux, l'autre plein de rudeſſe!
Mon Dieu mon Dieu que iayme la ſageſſe
De ſes propos qui rauiroient les dieux:
Et la douceur de ſon ris gracieux,
Qui me remplit d'vne heureuſe allegreſſe!
Mon Dieu que i'aime à l'ouïr deuiſer,
Et tout raui baiſer & rebaiſer
Sa blanche main lors que moins elle y penſe!
Mais quel ſorcier me ſçauroit mieux charmer
Que ceſt eſprit, qui la faict eſtimer,
Meſme de ceux qui n'ont ſa cognoiſſance?

XXVIII.

Elle pleuroit toute pallé de crainte,
Lors que la mort ſa moitié menaſſoit,
Et tellement l'air de cris rempliſſoit,
Que la mort meſme à pleurer euſt coutrainte
Helas! mon Dieu que ſa grace eſtoit ſainte!
Que beau ſon teint qui les lis effaçoit!
Plus de cryſtal des yeux elle verſoit,
Et plus mon ame au vif eſtoit atteinte.
L'air en pleurant ſa douleur teſmoigna,
Le beau Soleil de pitié s'eſloigna,
Les vents eſmeus retenoient leurs haleines:
Et ſur la terre où tomberent les pleurs
De ſes beaux yeux amoureuſes fontaines,
Tout s'eſmailla de verdure & de fleurs.

Ie

XXIX.

Ie ne me plains de vostre cruauté,
A mes desirs entierement contraire,
Ie ne me plains de ce que ie n'espere
Que desespoir pour ma fidelité.
Ie ne me plains de ma temerité,
Ie ne me plains que ma foy perseuere:
Au pis aller ce me sera salaire,
Quand ie mourray seruant telle beauté.
Ie ne me plains qu'en mon mal vehement
Ne m'est permis voir vos yeux librement:
Ie ne me plains que tout me face craindre:
Mais en souffrant tant de punitions,
De desespoirs, de morts, de passions,
Las! ie me plains que ie ne m'ose plaindre.

XXX.

Si c'est aimer que porter bas la veuë,
Que parler bas, que souspirer souuent,
Que s'esgarer solitaire en resuant,
Bruslé d'vn feu qui point ne diminuë.
Si s'est aimer que de peindre en la nuë,
Semer sur l'eau, ietter ses cris au vent,
Chercher la nuict par le Soleil leuant,
Et le Soleil quand la nuict est venuë.
Si c'est aimer que de ne s'aimer pas,
Cent fois le iour souhaitter son trespas,
Et ne sçauoir dont sa douleur procede.
Las! on peut voir que i'aime ardentement,
Et toutesfois cognoissant mon tourment,
Apres ma mort vous gardez mon remede.

Ie le

XXXI.

Ie le confesse, Amour, ie te suis redeuable,
M'ayant faict auiourd'huy de tãt d'heur iouïssãt
Et si tu m'as trouué ferme en t'obeïssant,
I'en suis recompensé d'vn heur incomparable.
Sur la plus grand chaleur de ce iour desirable,
La beauté qui me blesse & me tient languissant,
Nonchalammẽt sur moy son beau chef abbaissant,
S'est laissee assoupir d'vn sommeil agreable.
Ah Dieu, que de beautez en son front reluisoient!
Que de lis blanchissans de son sein me plaisoient,
Que de fleurs, que d'œillets, que de roses vermeilles:
Que de cœurs prisonniers en ses dorez cheueux!
Tu deuois faire, Amour fauorable à mes vœux,
Que ie fusse tout œil pour voir tant de merueilles.

XXXII.

Marchans, qui recerchez tout le riuage More
Du froid Septentrion, & qui sans reposer
A cent mille dangers vous allez exposer
Pour vn gain incertain qui vos esprits deuore:
Venez seulement voir la beauté que i'adore,
Et l'obiect dont ie sens ma ieunesse embraser,
Et ie suis seur qu'apres vous ne pourrez priser
Le plus riche thresor dont l'Affrique se dore.
Voyez les filets d'or de ce chef blondissant,
L'esclat de ses rubis, ce coral rougissant
Ce Christal, ceste ebene, & ces graces diuines.
Ceste argent, ceste yuoire, & ne vous contentez,
Qu'on ne vous monstre encor mille autres raretez,
Mille beaux diamans, & mille perles fines.

Si

XXXIII.

Si toſt qu'au plus matin ma Diane s'eſueille
(O dieux, iugez mon heur!) ie ſuis à ſon leuer,
Et voy tout le plus beau qui ſe puiſſe trouuer
Depuis les Indiens iuſqu'au Phebus ſommeille.
Ce n'eſt rien que le teint de l'Aurore vermeille,
Ce n'eſt riẽ que de voir aux lõgues nuicts d'Hyuer
Parmi le firmament mille feux arriuer,
Et n'eſt vray que le Ciel cache plus de merueille.
Ie la voy quelquesfois s'elle ſe veut mirer,
Eſperduë, eſtonnee, & long temps demeurer
Admirant ſes beautez, dont meſme elle eſt rauie:
Et cependant (chetif) immobile & paoureux,
Ie penſe au beau Narcis de ſoy-meſme amoureux,
Craignant qu'vn ſort pareil mette fin à ſa vie.

XXXIIII.

Celuy que l'amour range à ſon commandement,
Change de iour en iour de façon differente:
Helas! i'en ay bien faict mainte preuue apparente,
Ayant eſté par luy changé diuerſement.
Ie me ſuis veu muer pour le commencement,
En Cerf, qui porte au flanc vne fleche ſanglante:
Apres ie deuins Cigne, & d'vne voix dolente
Ie preſageay ma mort, me plaignant doucement.
Apres ie deuins fleurs languiſſante & panchee,
Puis ie fus faict fontaine auſſi ſoudain ſeichee,
Eſpuiſant par mes yeux toute l'eau que i'auois.
Or' ie ſuis Salemandre, & vy dedans la flame,
Mais i'eſpere bien toſt me voir changer en Voix
Pour dire inceſſamment les beautez de Madame.

Par

XXXV.

Par vos graces, Madame, & par le dur martyre
Qui me rend en aimant triſte, & deſeſperé,
Par tous les lieux ſecrets, où i'ay tant ſouſpiré,
Et par le plus grand bien qu'vn amoureux deſire.
Par ces beaux traits qu'Amour dedãs vos yeux retire,
Par les lis de vos mains, par voſtre poil doré,
Et où rien de plus grand pourroit eſtre iuré,
Ie l'apqelle à teſmoin de ce que ie veux dire.
Iamais d'autres beautez mon œil ne ſera pris,
Doux eſpoir de mes maux, cher feu de mes eſpris,
Vous ſerez ma recherche & premiere, & derniere:
Et mon cœur ceſſera d'idolaſtrer vos yeux,
Lors qu'õ ne verra pl^s au Soleil de lumiere, (cieux.
D'eaux en mer, d'herbe aux prez, & d'eſtoilles aux

XXXVI.

Pour me recompenſer de tant de paſſion
Que ſupporte mon cœur deuot à ton ſeruice,
Te l'offrant pour victime en piteux ſacrifice,
Et me rendant pour toy compagnon d'Ixion:
Non, ne paye ma foy d'aucune affection,
Puis que c'eſt ton vouloir il faut que i'obeïſſe,
Paye moy de rigueur, paye moy d'iniuſtice,
Ie n'en puis eſtre moins à ta deuotion,
Preſte moy ſeulement ceſte œillade diuine,
Qui me remplit d'amour le cœur & la poitrine,
Et qui d'vn feu cuiſant m'embraſa les eſprits.
A fin qu'en me ioüant ſoudain ie te regarde,
Et que cent mille amours dans le ſein ie te darde,
Alors tu ſeras priſe au ieu que tu m'as pris.

Amour

Digitized by Google

XXXVII.

Amour quand fus-tu né? ce fut lors que la terre
S'esmaille de couleurs, & les bois de verdeur
De qui fus-tu conceu? d'vne puissante ardeur,
Qu'oisiueté lasciue en soy-mesmes enserre.
Qui te donne pouuoir de nous faire la guerre?
Les diuers mouuemens d'Esperance & de Peur,
Où te retires-tu? Dedans vn ieune cœur
Que de cent mille traits cruellement i'enferre.
De qui fus-tu nourry? D'vne douce Beauté,
Qui eut pour la seruir Ieunesse & Vanité,
Dequoy te repais-tu? D'vne belle lumiere.
Crains-tu point le pouuoir des ans & de la Mort?
Non: car si quelquefois ie meurs par leur effort,
Aussi tost ie retourne en ma forme premiere.

XXXVIII.

Celle à qui i'ay sacré ces fleurs de ma ieunesse
Mes vers, enfans du cœur, mon seruice, & ma foy,
En qui seule i'espere, en qui seule ie croy,
DES-IARDINS, c'est ma cour, ma Royne & ma Princesse.
Ceux qui sont alterez d'honneurs, ou de richesse,
Importuns feront presse à la fuitte du Roy:
Les biens & la grandeur que ie brigue pour moy,
C'est de finir ma vie en seruant ma Maistresse.
Tout ce qui vit au monde aux destins se rangeant,
Est serf de la Fortune, ou serf de son argent,
La peur le tyrannise ou quelque autre manie:
C'est vne loy forcee. Or quelle autre prison
Pouuoit plus dignement captiuer ma raison,
Qu'vne ieune deesse en beautez infinie?

XXXIX.

Doncques ſera-il vray que l'ennuy qui me ronge,
A l'ennuy de ma foy viue eternellement?
Et que mon feu cruel s'embraſe meſmement
Dans la mer des penſers où mon ame ſe plonge?
Me payra-lon touſiours d'vne vaine menſonge,
Qui fait que ma douleur s'accroiſſe inceſſamment?
Seray-ie touſiours veu pour aimer ardemment,
Diſcourir à par moy comme vn homme qui ſonge?
Ne ſentiray-ie plus au dedans de mon cœur
Qu'vn debat obſtiné d'eſperance & de peur,
Qui mille fois le iour s'entredonnent la chaſſe?
Helas! ie croy que non: Car que puis-ie eſperer
Si ie voy ton ſecours de moy ſe retirer,
Eſtans mes ennemis les maiſtres de la place!

XL.

Puis-ie pas à bon droit me nommer miſerable,
Et maudire l'aſpect ſous lequel ie fus né,
A tant d'ennuis diuers me voyant condamné,
Sans que i'attende rien qui me ſoit fauorable?
Si ie ſuis trauaillé d'vn mal inſupportable,
Sans relaſche il me preſſe & me ſuit obſtiné:
Et ſi quelque plaiſir peu ſouuent m'eſt donné,
Il auorte en naiſſant & n'eſt iamais durable.
I'eſtimoy que le ſort qui m'eſt ſi rigoureux,
Las de ſa cruauté me vouluſt rendre heureux,
Par l'obiet tant aimé de ma ſeule Deeſſe:
Mais ce trait de bon-heur comme vn ſonge eſt paſſé,
Apprenant à mon cœur en tenebres laiſſé,
Qu'apres vn peu de ioye on ſent mieux la triſteſſe.

S'il

XLI.

S'il eſt vray que le Ciel ait ſa courſe eternelle,
Que l'air ſoit inconſtant, la mer ſans fermeté,
Que la terre en Hyuer ne reſſemble à l'Eſté,
Et que pour varier la Nature ſoit belle.
S'il eſt vray que l'eſprit d'origine immortelle,
Cerchant touſiours d'apprendre aime la nouueauté,
Et ſi meſme le corps pour durer en ſanté
Change auec les ſaiſons de demeure nouuelle.
D'où vient qu'eſtant forcé par la rigueur des cieux
A changer non de cœur, mais de terre & de lieux,
Ie ne guariſſe point de ma viue pointure?
D'où vient que tout me faſche & me deſplaiſe tant?
Helas! c'eſt que ie ſuis ſeul au monde conſtant,
Et que le changement eſt contre ma nature.

XLII.

Or' que bien loing de vous ie languy ſoucieux,
Fuyant tout entretien ie penſe à mon martyre,
Et ne ſçauroy rien voir quelque part que ie tire,
Qui ne bleſſe auſſi toſt mon eſprit par mes yeux.
Quand ie voy ces hauts monts qui voiſinent les cieux,
Ie penſe à la grandeur du bien que ie deſire:
Et penſe oyant les vents en leur cauerne bruire,
Aux vents de mes ſouſpirs & ſanglots furieux.
Quand ie voy des rochers les ſources diſtilantes,
Il me va ſouuenir de mes larmes bruſlantes,
Qui ruiſſelent d'vn cours touſiours s'entreſuiuant.
Et le fueillage ſec dont la terre eſt couuerte,
Semble à mon eſperance en autre temps ſi verte:
Mais qui ſeche à preſent ſert de ioüet au vent.

XLIII.

Solitaire & penſif dans vn bois eſcarté,
Bien loin du populaire & de la tourbe eſpeſſe
Ie veux baſtir vn temple à ma chaſte Deeſſe,
Pour appendre mes vœux à ſa diuinité.
Là de iour & de nuict par moy ſera chanté
Le pouuoir de ſes yeux, ſa gloire & ſa hauteſſe:
Et deuot, ſon beau nom i'inuoqueray ſans ceſſe,
Quand ie ſeray preſſé de quelque aduerſité.
Mon œil ſera la lampe, & la flamme immortelle,
Qui m'ard inceſſamment, ſeruira de chandelle:
Mon corps ſera l'autel, & mes ſouſpirs les vœux.
Par mille & mille vers ie chanteray l'office,
Puis eſpanchãt mes pleurs, & coupant mes cheueux
I'y feray tous les iours de mon cœur ſacrifice.

XLIIII.

O Songe heureux & doux! où fuis-tu ſi ſoudain
Laiſſant à ton depart mon ame deſolee?
O douce viſion, las! où es-tu volee,
Me rendant, de triſteſſe & d'angoiſſe ſi plein?
Helas! Somme trompeur, que tu m'es inhumain!
Que n'as-tu plus long temps ma paupiere ſillee?
Que n'auez-vous encor, ô vous troupe eſtoillee,
Empeſché le Soleil de commencer ſon train?
O Dieu permettez-moy que touſiours ie ſommeille,
Si ie puis receuoir vne autre nuict pareille,
Sans qu'vn triſte reſueil me debande les yeux!
Certes on dit bien vray: Le bien qui nous contente,
„ *Touſiours traine à ſa queuë vn regret ennuyeux:*
„ *Et n'y a choſe aucune en ce monde conſtante.*

Le

XLV.

Ie me trauaille assez, pour ne faire apparoir
La douleur qui me rend si triste & si debile,
Mais helas ie ne puis! Il est trop difficile
De porter vn grand feu sans qu'on le puisse voir.
Ie cache mes ennuis, ie contrains mon vouloir,
Et tasche à le couurir d'vne façon subtile:
Mais mon vague penser en mon œil qui distile,
Decouure mal-gré moy ce qui me fait douloir.
Ne m'en accusez point, ma mortelle Deesse,
Cil qui n'aime pas bien, d'vne sage finesse,
Pourra bien desguiser, & se monstrer discret:
Mais celuy qui a l'ame au vif d'amour attainte,
Sçachant & confessant qu'il faut estre secret,
Si ne peut il s'aider de chose qui soit feinte.

XLVI.

Quand i'approche de vous, & que ie prens l'audace
De regarder vos yeux rois de ma liberté,
Vne ardeur me saisit, ie suis tout agité,
Et mille feux ardens en mon cœur prennent place.
Helas! pour mon salut que faut-il que ie face,
Sinon vous esloigner contre ma volonté?
Ie le fay: toutesfois ie n'en suis mieux traité:
Car si i'estois en feu, ie suis tout plein de glace.
Ie ne sçauroy parler, ie deuiens palle & blanc,
Vne tremblante peur me gele tout le sang,
Le froid m'estreint si fort que plus ie ne respire.
Hé donc puis-ie pas bien vous nommer mon Soleil,
Si ie sens vn Hiuer m'esloignant de vostre œil,
Puis vn Esté boüillant lors que ie le voy luire?

XLVII.

Mal-heureux fut le iour, le mois, & la ſaiſon,
Que le cruel Amour enſorcela mon ame,
Verſant dedans mes yeux par les yeux d'vne Dame,
Vne trop dangereuſe & mortelle poiſon.
Helas! ie ſuis touſiours en obſcure priſon:
Helas! ie ſens touſiours vne bruſlante flame:
Helas! vn trait mortel ſans relaſche m'entame,
Serrant, bruſlant, naurant, eſprit, ame, & raiſon.
Que ſera-ce de moy! le mal qui me tourmente,
En me deſeſperant d'heure en heure s'augmente,
Et plus ie vais auant, plus ie ſuis mal-heureux,
Que maudite ſoit donc ma dure deſtinee,
L'heure, le iour, le mois, la ſaiſon & l'annee,
Que le cruel Amour me rendit amoureux.

XLVIII.

Les premiers iours qu'Amour range ſous ſa puiſſance
Vn cœur qui cherement garde ſa liberté,
Dans des filets de ſoye il le tient arreſté,
Et l'emeut doucement d'vn feu ſans violence.
Mille petits Amours luy font la reuerence,
Il ſe baigne en lieſſe & en felicité,
Les Ieux, la Mignardiſe, & la douce Beauté
Vollent touſiours deuãt quelque part qu'il s'auance.
Mais las! preſque auſſi toſt ceſt heur ſe va perdant,
La priſon s'eſtreciſt, le feu deuient ardant,
Les filets ſont changez en rigoureux cordage.
Venus eſt vne roſe eſpanie au Soleil,
Qui contente les yeux de ſon beau teint vermeil,
Et qui cache vn Aſpic ſous vn plaiſant fueillage.

Ces:

Digitized by Google

XLIX.

Ces eaux qui ſans ceſſer coulent deſſus ma face,
Les teſmoins deſcouuerts des couuertes douleurs,
Diane, helas! voyez, ce ne ſont point des pleurs,
Tant de pleurs dedans moy ne ſçauroient trouuer
C'eſt vne eau, que ie fay de tout ce que i'amaſſe (place
De vos perfections, & de cent mille fleurs
De vos ieunes beautez, y meſlant les odeurs,
Les roſes & les lis de voſtre bonne grace.
Mon amour ſert de feu, mon cœur ſert de fourneau,
Le vent de mes ſouſpirs nourrit ſa vehemence:
Mon œil ſert d'alambic par où diſtile l'eau.
Et d'autant que mon feu eſt violant & chaud,
Il fait ainſi monter tant de vapeurs en haut,
Qui coulent par mes yeux en ſi grand' abondance.

L.

Helas! de plus en plus le mal-heur qui m'outrage
Renforce ſa furie, & me va pourſuiuant:
Ie ſens en pleine mer les ondes & le vent,
A l'heure que ie penſe eſtre pres du riuage.
Dieux ſoyez-moy benins! deſtournez ce preſage,
Faites que ma frayeur ne marche plus auant,
Ou ne permettez pas que ie reſte viuant,
Pour reſeruer mon ame à ſi piteux naufrage.
La nuict qui me ſouloit de ſonges contenter,
Ores m'eſt inhumaine & me vient tourmenter,
Repaſſant par mes yeux vne mort effroyable:
Dont ie tremble de crainte & ne ſçay que penſer,
Car veu que la beauté n'eſt pas long temps durable,
Ie crains pour les beaux yeux qui me font treſpaſſer.

LI.

Heureux anneau de ma belle inhumaine,
Que ie t'eſtime & combien tu me plais!
C'eſt toy, mignon, qui mes ennuis desfais
Par les vertus dont ta pierre eſt ſi pleine.
A ton obiet mon œil ſe raſſerene
La peur me fuit, d'Eſpoir ie me repais,
Toute ma guerre eſt conuertie en paix,
Et ne cognois ni triſteſſe ni peine.
Tu es tout rond, parfaite eſt la rondeur,
Tu es tout d'or, pour monſtrer la grandeur
De mon amour epuré par la flame.
Du Lydien l'anneau tant renommé,
Qui le fiſt Prince & ioüir de ſa Dame,
S'il eſtoit mien ne ſeroit mieux aimé.

LII.

Quand la fiere beauté qu'vniquement i'admire,
Faiſoit luire à Paris les ſoleils de ſes yeux,
On ne voyoit par tout qu'vn Printemps gracieux,
Et touſiours mollement ſouſpiroit vn Zephyre.
Mais depuis que ſon œil autre part alla luire,
La France n'a rien veu qu'vn Hyuer ſoucieux,
Tout noircy de broüillars, obſcur & pluuieux,
Et les fiers Aquilons furieuſement bruire.
Or' les monts où elle eſt, qui ſouloient parauant
En l'Eſté plus ardant eſtre battus du vent,
De fi mas, de gelee, & de glace eternelle,
Sont au mois de Ianuier doucement ventez,
Les eaux parlent d'Amour, & de tous les coſtez,
On ne voit rien que fleurs, & verdure nouuelle.

Ie

LIII.

Ie recerche à toute heure auec la ſouuenance
Ceſte vnique beauté, qui l'eſprit m'a rauy,
Et qui fait que loing d'elle auſſi triſte ie vy
Comme i'eu de lieſſe en ſa douce preſence.
Pour tenir verte en moy la peine & l'eſperance,
Et faire que mon cœur ſoit plus fort aſſeruy,
Amour qui n'eſt iamais de mes pleurs aſſouuy,
Par mille inuentions refraiſchit ceſte abſence.
A mes yeux languiſſans il fait voir tout expres
Les vulgaires beautez & les foibles attraits
De celles que noſtre aage entre toutes reuere.
Lors ie cognois ma perte en voyant leurs defauts,
Et combien de vos yeux les rayons ſont plus chauds:
Car rien qui ne ſoit vous à mõ cœur ne peut plaire.

LIIII.

Ie te l'auois bien dit pauure cœur deſolé,
Que tu ne deuois pas ſi laſchement te rendre,
Mais oncq à mes propos tu ne voulus entendre:
Car vn eſpoir pipeur t'auoit enſorcelé.
Tu vois comme il t'en prend, ton heur s'eſt enuolé,
Tu demeures captif, ton bien eſt mis en cendre,
Contre tes ennemis tu ne te peux defendre:
Car Amour te retient & te rend tout bruſlé.
Et vous mes pauures Yeux conuertis en fontaines,
Las! que vous faites bien d'ainſi pleurer vos peines,
Et la dure priſon où ie ſuis retenu.
Vous ne verrez plus rien deſormais qui vous plaiſe,
Mais ce m'eſt grãd confort de vous voir en mal aiſe:
Car pour voſtre plaiſir ce mal m'eſt aduenu.

LV.

Helas! chaſſez ce vouloir obſtiné,
Helas! changez ceſte eſtrange nature,
Et ne ſoyez ſi rebelle & ſi dure
Au pauure cœur qui vous eſt deſtiné.
N'eſt-il pas temps que ie ſois guerdonné
N'eſt-il pas temps qu'vne heureuſe aduenture
Banniſſe au loin la douleur que i'endure,
Et de chetif me rende fortuné?
Si vous ſçauez que ma foy ſoit certaine,
Si vous voyez la grandeur de ma peine,
Si vous pouuez mes langueurs ſecourir,
Que vous ſert-il que ie ſois miſerable?
Las haſtez-vous de m'eſtre fauorable!
Ou vous haſtez de me faire mourir.

LVI.

Si la pitié treuue en vous quelque place,
Si voſtre cœur n'eſt en roche endurcy,
Faites-en preuue, ayez de moy mercy,
Et m'octroyez le bien que ie pourchaſſe.
Ma fermeté, qui tout autre ſurpaſſe,
Ne deſſert pas que ie languiſſe ainſi
Sous le pouuoir d'vn rigoureux ſoucy
Qui me tourmente, & iamais ne ſe laſſe.
Si vous trouuez quelque contentement
En ma douleur, dites-le librement,
A l'aduenir ie prendray patience.
Car ſi mon mal ſert à vous contenter,
Ce m'eſt plus d'heur de me voir tourmenter,
Que vous deſplaire, & auoir allegeance.

Si

LVII.

Si i'aime iamais plus pour viure mal contant,
Et ne rapporter rien de ma pourſuitte vaine
Que les poignans refus d'vne Dame inhumaine,
Et pour languir touſiours, que ie meure à l'inſtant.
Hé qui fait ſuiure Amour, ſi ce n'eſt pourautant
Qu'on penſe en recueillir quelque faueur certaine?
Car cil qui ſeroit ſeur de n'en auoir que peine,
Seroit-ce pas vn ſot s'il s'en trauailloit tant?
Ce qui nous fait trouuer le trauail agreable,
C'eſt quand nous eſperons quelque fin deſirable,
Qui doit donner repos à nos longues douleurs.
Pourquoy donc vainement veux-ie par ma conſtance,
Par regrets, par ſouſpirs, trauaux, flãmes & pleurs
Acheter des refus pour toute recompenſe?

LVIII.

I'ay long temps voyagé courant touſiours fortune
Sus vne mer de pleurs, à l'abandon des flots
De mille ardans ſouſpirs & de mille ſanglots,
Demeurant quinze mois ſans voir ſoleil ni lune.
Ie reclamois en vain la faueur de Neptune,
Et des aſtres iumeaux ſourds à tous mes propos:
Car les vents irritez combatans ſans repos,
Auoient iuré ma mort ſans eſperance aucune.
Mon deſir trop ardant ainſi qu'il luy plaiſoit,
Sans voile & ſans timon la barque conduiſoit,
Qui couroit incertaine au vouloir de l'orage.
Mais durant ce danger vn eſcueil ie trouuay
Qui briſa ma nacelle, & moy ie me ſauuay
A force de nager euitant le naufrage.

LIX.

Puis que ie ne fay rien en vous obeiſſant,
Qui vous donne plaiſir & vous ſoit agreable:
Puis que vous eſtimez que mon cœur ſoit muable,
Biẽ qu'aux flots des mal-heurs il s'aille endurciſſãt
Puis que voſtre rigueur d'heure en heure accroiſſant
Se plaiſt à me geſner, & me voir miſerable:
Puis que ma paſſion ne vous ſert que de fable,
Et que mieux ie vous ſert plus ie ſuis languiſſant.
Puis que comme ma foy voſtre orgueil continue,
Puis que le chemin croiſt & le iour diminue,
Et que ie ne voy rien qui me promette mieux.
Adieu, Madame, adieu, auſſi bien ie confeſſe
Qu'il faudroit pour ſeruir vne telle Deeſſe
Non vn homme mortel, mais le plus grãd des dieux.

LX.

Ie ſuis repris, helas! ie ſuis repris,
Plus que iamais vne ardeur me conſume:
Ie ſuis tout cuit du venin que ie hume,
Qui boit mon ſang, & trouble mes eſprits.
Auſſi mes Yeux c'eſtoit trop entrepris,
Comment? deſia vous en faiſiez couſtume
De vous mirer au feu qui vous allume,
Hé! penſiez-vous n'en eſtre point ſurpris?
Puis que par vous i'ay receu ce dommage,
Ie ne me plains que ſoyez en ſeruage:
Seruage? non, ains douce liberté.
Mais mon eſprit qui n'a point fait d'offenſe,
Meritoit-il d'eſtre ainſi tourmenté,
Et que mon cœur pour l'œil fit penitence?

Amour

LXI.

Amour bruſle mon cœur d'vne ſi belle flame,
Et ſuis ſous ſon pouuoir ſi doucement traitté,
Que languiſſant ainſi captif & tourmenté
Ie beni la priſon, & le feu de mon ame.
Vous autres priſonniers, que ſon ardeur enflame,
Souhaittez moins de peine, & plus de liberté:
De moy ie veux mourir en ma captiuité,
Conſommé par le feu des beaux yeux de Madame.
Les trauaux, les rigueurs, la peine & le mal-heur
Embelliſſent ma gloire, & n'ay plus grand' douleur,
Que quand ceſt œil felon autre que moy tourmẽte.
Ie n'ay pas toutesfois perdu le iugement:
Car on dit bien-heureux celuy qui ſe contente,
Et ie trouue à l'aimer mon ſeul contentement.

LXII.

Madame, apres la mort c'eſt choſe manifeſte
Que nous irons tous deux à l'infernal tourment:
Vous, pour voſtre rigueur: moy pour trop hardiment
Auoir preſumé voir vne choſe celeſte.
Mais d'autant pour le moins que ie vous ſuis moleſte,
Voſtre mal, me voyant, ſera plus vehement:
Et moy qui de vous voir fay mon contentement
Ie beniray ce lieu que ſi fort l'on deteſte.
Car mon ame rauie en l'obiet de vos yeux,
Au milieu des Enfers eſtablira les Cieux,
De la gloire eternelle heureuſement pourueuë.
Et quand tous les damnez ſe voudront eſmouuoir
Pour empeſcher ma gloire, ils n'auront le pouuoir,
Pourueu qu'eſtant là bas ie ne perde la veuë.

Las!

LXIII.

Las! on dit que l'eſpoir nourrit l'affection,
Et que c'eſt luy qui donne à l'Amour accroiſſance:
Et i'ayme (malheureux!) n'ayant nulle eſperance
Qu'en la mort qui m'attend pour ma punition.
Le triſte deſeſpoir, chef de ma paſſion,
Ne me peut démouuoir de ma perſeuerance:
Mais ce qui plus me trouble, & qui croiſt ma ſouf-
C'eſt que ie ſuis contraint d'vſer de fiction. (france
Las! ie remarque aſſez qu'en ma haute entrepriſe
La diſcretion caute eſt bien propre & requiſe:
Mais mon ſens eſgaré n'entend pas ce ſecret.
Car puis que ie vous aime, & que rien ie n'eſpere,
I'ay bien perdu le ſens. Or ſe pourroit-il faire,
Qu'ayant perdu le ſens ie peuſſe eſtre diſcret?

LXIIII.

Comme vn pauure malade en la couche arreſté, (uage,
Qui pour ſa guariſon prend maint & maint bru-
Herbes, charmes, billets, mais tout à ſon dommage:
Car ſon mal incurable en eſt plus irrité.
En fin perdu d'eſpoir, quand il a tout tenté,
Remet à Dieu ſa vie, & n'a plus de courage
D'attendre aucun ſecours, ni que rien le ſoulage
Que celle qui des maux eſt le but limité.
De meſme, en mes douleurs i'auois pris eſperance
Que l'oubly, la raiſon, les deſdains, ou l'abſence
Me pourroient alleger ou du tout me guarir.
Mais voyant que ſans fruict mon attente ſe treuue,
I'obeis au deſtin, & ſans faire autre preuue,
Des beaux traits de vos yeux ie conſens de mourir.

Amour

LXV.

Amour a mis mon cœur comme vn rocher à l'onde,
Cõme enclume au marteau, cõme vne tour au vent,
Et comme l'or au feu, dont ie pleure ſouuent,
Et crie à haute voix ſans qu'aucun me reponde.
Las! tes yeux ſont luiſans, & ta treſſe m'eſt blonde
Seulement pour mon mal: car ie vay receuant
Les flots, les coups, l'haleine, & le feu trop viuant,
Sans varier ma foy qui plus ferme ſe fonde.
L'onde c'eſt ton orgueil, le marteau mon tourment,
Le vent ta volonté tournant legerement,
Qui pourtant ne m'eſmeut ne me rõpt, ne m'enclinc.
Puis ton ardant courroux plein de froide rigeur,
Cõme vn feu deuorãt veut conſommer mon cœur:
Mais tout ainſi que l'or dans la braiſe il s'affine.

LXVI.

I'ay par long temps ſous l'amoureux pouuoir
Suiuy ton œil, ſeul Soleil qui m'eſclaire:
Et ne pouuoy, quoy que ie ſçeuſſe faire,
Me retenir vne heure ſans le voir.
De plus grand heur ie ne voulois auoir:
Mais quand ie voy que tu veux le contraire,
Ie m'en eſloigne, & taſche à m'en diſtraire,
Pour obeyr à ton cruel vouloir.
En t'eſloignant i'eſloigne auſſi ma vie,
Et toutesfois pour te rendre ſeruie
Ie ne me plains de mourir en ce poinct.
Las! ie te rens entiere obeïſſance,
Fors que tu veux que ie ne t'aime point:
Mais ie n'ay pas de t'obeyr puiſſance.

I'ac

LXVII.

I'accompare Madame au serpent furieux,
Que le diuin Thebain surmonta par la flame:
Ce serpent eust sept chefs, & ma cruelle dame
Ha sept moyens vainqueurs des humains & des Dieux:
Le teint, le front, la main, la parole, & les yeux,
Le sain, & les cheueux qui retiennent mon ame,
Auec ces sept beautez les rochers elle entame,
Et tousiours son pouuoir reuient victorieux.
De chacun de ces chefs, sept autres nouueaux sortent,
La mort, les traits, le feu, les desirs qui transportent,
L'espoir, la deffiance, & l'aspre deconfort.
Ils sont de ce seul poinct differens de nature,
C'est qu'auecque du feu l'Hydre fut mis à mort,
Et l'autre de mon feu prend vie, & nourriture.

LXVIII.

I'ay tant suiuy l'Amour sans auoir recompense,
I'ay tant pour l'adoucir vainement souspiré
Que le recognoissant contre moy coniuré,
Ie dois iusqu'au tombeau luy faire resistance.
Laschement toutesfois sans me mettre en defence
Ie me rens pour vn trait que vos yeux m'ont tiré,
Bien que ie voye à lœil mon malheur preparé,
Et que le desespoir soit ma seule esperance.
Mais qui pourroit fuir le desastre ordonné?
L'vn meurt dedans son lict, l'autre est predestiné
Pour mourir au cõbat, l'autre au milieu de l'onde:
De moy, par les effets on peut voir clairement
Que le Ciel arresta, quand ie vins en ce monde,
Que ie deuoy mourir pour aymer constamment.

Digitized by Google

LXIX.

Ma nef passe au destroit d'vne mer courroucee,
Toute comble d'oubli, l'Hyuer à la mi-nuict:
Vn aueugle, vn enfant, sans soucy la conduit,
Desireux de la voir sous les eaux renuersee.
Elle a pour chasque rame vne longue pensee,
Coupant au lieu de l'eau l'esperance qui fuit:
Les vents de mes souspirs effroyables de bruit,
Ont arraché la voile à leur plaisir poussee.
De pleurs vne grand' pluye, & l'humide nuage
Des dédains orageux destendent le cordage,
Retors des propres mains d'Ignorance & d'Erreur.
De mes astres luisans la flame est retiree,
L'art est vaincu du tẽps, du bruit & de l'horreur:
Las! puis-ie donc rien voir que ma perte asseuree?

LXX.

Puis qu'on veut que l'image en mõ cœur si bien peinte
S'efface auec le temps contre ma volonté,
Ie prens congé de vous, ô diuine Beauauté,
Qui reteniez mon ame heureusement contrainte.
En moy toute autre ardeur desormais soit esteinte,
Tout espoir tout desir, toute felicité:
Arriere, ô foible Amour, qui fais place à la crainte,
Adieu flambeaux & traits, adieu captiuité.
Adieu Luth compagnon de mes tristes pensees,
Adieu nuicts en discours comme vn songe passees,
Desirs, soupirs, regards si gracieux & doux:
Douleurs, soucis, regrets saisiront vostre place.
Car puis que mon amour par la crainte s'efface,
O plaisirs, pour iamais ie prens congé de vous.

DIALO

DIALOGVE.

D.

AMour, ame des cœurs, eſprits des beaux eſprits,
Ie te coniure, Enfant, par ta mere Cypris,
Par ton arc, par tes traits, par ta plus chere flamme,
Par ces yeux où ſi fier tu ſiez en maieſté,
Par les cris & les pleurs, fruicts de ma loyauté,
De dire à ce depart vn Adieu à Madame.

AMOVR.

Que veux-tu que ie die? Hé te vaut-il pas mieux
Toy-meſme en diſtilant ta douleur par tes yeux,
La baiſer doucement, & prendre congé d'elle!
Tes pleurs, ta contenance, & la triſte langueur
Qui ſe liſt ſur ton front, contraindront ſa rigueur,
Si ſon cœur n'eſt cruel autant comme elle eſt belle.

D.

Las! Amour, ie ne puis, le coup que ie reçoy
M'eſloignant de ſes yeux me met ſi hors de moy,
Que ma langue ne peut former vne parole:
Ie ne fay que crier, gemir, & ſouſpirer.
Les petites douleurs ſe peuuent declarer,
Mais non le deſeſpoir qui rend mon ame folle.

AMOVR.

Bien, dõc, puis qu'il te plaiſt, ie m'en vay la trouuer:
Mais ie me veux armer, à fin de n'eſprouuer
Ses yeux, qui tant de fois m'ont ia penſé contraindre,
Tes tourmens me font peur d'eſſayer leur effort:
Conte moy cependant, quel eſt ton deconfort,
Et de quelles rigueurs pour toy ie me doy plaindre.

Amour

D.

Amour, Roy des esprits à ton gré flechissans,
Qui luy peut mieux conter les douleurs que ie sens
Que toy, qui les fais naistre en mon ame captiue?
Qui luy peut mieux monstrer ma constance & ma foy,
Que ta rigueur extreme? Et qui peut mieux que toy
Amollir ceste Dame, ains ceste roche viue?
Dy luy le desespoir où ie me voy reduit,
Or' qu'vn depart forcé loing d'elle me conduit,
Et qu'vne mort prochaine est ma seule esperance:
Apres coniure la par ma ferme amitié,
Et par ses doux regards qui promettent pitié,
Qu'elle ait aucunefois de mon dueil souuenance.
Comme aussi de ma part ie ne veux rien penser,
Entrependre, inuenter, parfaire, ou commencer,
Exilé de ses yeux, qu'en sa seule memoire:
N'escriuant vn seul vers, qui n'ait pour argument
Mes desirs sans espoir, ma constance au tourment,
Sa vertu, ses beautez, sa fortune, & sa gloire.
Amour tu luy diras pour mes maux enchanter,
Qu'elle a mille moyen de se representer
Quelle sera ma vie en tenebres laissee:
Soit en voyant le ciel, l'air. la terre, ou les eaux,
Soit oyant dans vn bois le doux chant des oiseaux,
L'image de ma peine en tous lieux est tracee.
Est elle en vn taillis à l'escart quelquefois?
Qu'elle pense me voir au plus secret d'vn bois
Decouurant mes ennuis aux buissons & aux arbres.
Voit-elle vn haut rocher, ou vn vieux hoſt[illegible]

Qu'elle penſe me voir par mon dueil vehement
Attendrir de pitié les rochers & les marbres.
S'il plaut aucunefois penſe aux eaux de mes pleurs:
Et quand l'Eſté bouillant nous cuira de chaleurs,
Penſe au feu plus ardant qui me bruſle & ſaccage.
Si le Ciel de tonnerre ou d'orage eſt noirci,
Penſe que mon cœur trouble eſt eſmeu tout ainſi
D'ennuy, de deſpoir, de tempeſte & d'orage.
Bref que ſes yeux ſi clairs ne puiſſent plus rien voir
Qu'auſſi toſt ma douleur ne la vienne eſmouuoir,
Et n'arrache vn ſoupir de ſon ame cruelle:
Car ſi par ſon depart ie doy tant endurer,
Quel bien pour mon ſalut puis-ie helas deſirer,
Fors qu'elle ait ſentiment du mal que i'ay pour elle?

CHANSON.

SVs ſus mon Luth, d'vn accord pitoyable
Plains la douleur qui me rend miſerable:
Plains mon deſaſtre, & plus haut t'eſclattant
Dy le depart qui me va tourmentant;
Pleurez, mes yeux, & d'vne longue trace,
L'eau de mes pleurs coule deſſus ma face:
Et que iamais n'en tariſſe le cours
Qu'en tariſſant ma vie & mes amours.
Il ne faut plus que i'aye aucune attente
De voir iamais choſe qui me contente:
Retirez-vous tous mes plaiſirs paſſez,
Et mille ennuis pour garde me laiſſez.
Car à quel bien faut-il plus que i'aſpire?
Mon beau ſoleil loing de moy ſe retire,

Et

Et le flambeau qui ſouloit meſclairer
Fuit de ma veuë, & me laiſſe eſgarer.
Ces doux attraits pleins de chaſte rudeſſe,
Ces viues fleurs d'vne belle ieuneſſe,
L'œil de la Court, ſon printemps gracieux,
O ciel cruel! ſe deſrobe à mes yeux.
Iniuſte Amour aueugle à ma ſouffrance
As-tu donc fait que iay eu congnoiſſance
De ſes beautez, pour rendre en m'en priuant
Mon cœur aux maux plus ſenſible & viuant?
Toute rigeur m'eſtoit douce aupres d'elle,
De ce ſeul trait la playe eſtoit mortelle:
Ie ne crains plus Iupiter courroucé,
Le ciel ſur moy tout ſon pis a verſé.
Le triſte iour qu'elle me fuſt rauie
Il faloit bien que ie fuſſe ſans vie,
Et que ce coup m'euſt d'eſprit deſmué:
Car autrement la douleur m'euſt tué.
Las ne viuant qu'en des nuits ſolitaires,
A quoy mes yeux meſtes vous neceſſaires?
Et n'oyant plus vn langage ſi doux
Oreilles, las! dequoy me ſeruez vous?
Heureux oyſeau dont l'Inde eſt renommee
L'œil au ſoleil ta vie eſt conſomme:
Pourquoy du Ciel n'eu-ie vn deſtin pareil,
Mourant aux rais de mon diuin ſoleil.

COMPLAINTE.

PVis que le ciel cruel trop ferme en mes malheurs,
S'obſtine à me pourſuiure, & iamais n'a de ceſſe,
Donnons à ſa rigueur des ſanglots & des pleurs:
Les pleurs & les ſanglots ſont fleurs de la triſteſſe.
Puis que i'eſprouue tant de diuers changemens,
Et qu'vn ſeul à mes maux n'apparoiſt fauorable,
Pourquoi veux-ie languir dauantage aux tourmens?
Il vaut mieux n'eſtre point que d'eſtre miſerable.
Puis que mon clair Soleil ſur moy plus ne reluit,
Et que le plus beau iour m'eſt couuert d'vne nuë,
Fermons nos triſtes yeux en l'eternelle nuict,
Auſſi bien tout plaiſir eſt faſcheux à ma veuë.
Puis que mes vrais ſouſpirs n'ōt iamais ſceu mouuoir
Les vieux à diuertir ceſte cruelle abſence,
Las! croiray-ie qu'Amour dans le ciel ait pouuoir
Et qu'il range les Dieux ſous ſon obeïſſance?
En vain deçà, delà ie vay tournant mes pas,
Mon œil ne choiſiſt rien qu'obiects qui le tourmentent:
Ie me cerche en moy-meſme, & ne me trouue pas,
Et plus ie vais auant plus mes malheurs s'augmentēt.
Comme celuy qui veit au Printemps eſmaillé
Vn iardin bigarré de diuerſe peinture,
Ne le recognoiſt plus quand il eſt depoüillé
Par l'Hyuer mal-plaiſant, de grace & de verdure.
De meſme en ne voyant, ainſi que ie ſoulois,
Tant de douces beautez de ma chere Maiſtreſſe,
Ie ne recognoy plus tous ces lieux où ie vois,
Et m'eſgare en reſuant ſans voye & ſans addreſſe.

l'erre

I'erre ſeul tout penſif, ignorant que ie ſuis,
Ma face eſtrange à voir d'eaux eſt touſiours couuerte:
Tous les ieux de la Cour me ſont autant d'ennuis,
Seruant de refraiſchir ma douleur & ma perte.
Regardant ces combats de plaiſir ſeulement,
A l'eſpee, à la hache, à la picque, à la lance,
Las (ce dy-ie) qu'Amour me bat bien autrement!
D'vn mortel contre vn Dieu foible eſt la reſiſtance.
Tout ce qui s'offre à moy ne me faict qu'offenſer,
Et redoubler l'ennuy dont mon ame eſt atteinte,
Seulement ie me plais me mettant à penſer
Que iuſqu'à ton oreille Amour porte ma plainte.
O Dieu, s'il eſt ainſi, comme ie croy qu'il eſt,
Que i'eſtime ma peine vn repos agreable!
Que mon ſoucy m'eſt doux, que mon treſpas me plaiſt!
La mort en bien aimant eſt touſiours honorable.
Chanſon, ceſſe ta plainte, & ſors d'auecque moy,
Pour trouuer la beaulé dont ie pleure l'abſence:
Dy luy que le mal-heur ne peut rien ſur ma foy,
Et que i'ay plus d'amour quād i'ay moins d'eſperāce.

DIALOGVE.

D.

AH Dieu, que c'eſt vn eſtrange martyre,
Que d'endurer vn ennuy ſans le dire:
Et quand il faut tellement ſe contraindre,
Qu'il n'eſt permis en mourant de ſe plaindre!

L.

Le feu couuert a plus de violence
Que n'a celuy qui ſes flammes eſlance:

L'eau qu'on arreſte en eſt plus irritee,
Et bruit plus fort plus elle eſt arreſtee.

D.

Vous qui ſçauez la fureur qui me dompte,
S'il n'eſt permis que mon mal ie vous conte,
Helas! iugez ſi ie ſuis en mal-aiſe,
Quand vous voyant il faut que ie me taiſe!

L.

Vous qui ſçauez l'amour que ie vous porte,
N'eſtimez point ma peine eſtre moins forte:
Mais puis qu'Amour nos deux ames aſſemble,
C'eſt bien raiſon que nous ſouffrions enſemble.

D.

O vain penſer, ô folle outrecuidance!
D'auoir eſpoir qu'vne humaine defenſe
Change deux cœurs, & forte deſracine
Vne amitié dont l'eſſence eſt diuine.

L.

Ceſte rigueur nous peut bien interdire
Les doux propos que nous nous ſoulions dire,
Et de nos ſens deſguiſer l'apparence:
Mais ſur nos cœurs ne s'eſtend ſa puiſſance.

D.

Au moins, Mignonne, au lieu de la parolle,
Conſolez moy d'vn regard qui m'affolle:
Et d'vne œillade en ſecret eſlancee,
Donnez confort à ma triſte penſee.

L.

Et vous, mon Cœur, vſez-en de la ſorte,
Reſſuſcitant mon eſperance morte:

Chaſſez

Chaſſez ma peine, & par la douce flame
De vos regards donnez vie à mon ame.

COMPLAINTE.

OR' que ie ſuis abſent des beaux yeux de Madame,
Or' que ie vy ſans cœur, ſans eſprit, & ſans ame,
Et que les plus clairs iours me ſont obſcures nuicts,
A fin que tout le monde eſtonné la reuere
Iuſqu'au moindre arbriſſeau de ce bois ſolitaire,
Ie veux chanter ſa gloire, & pleurer mes ennuis.
O ſommets orgueilleux des montagnes cornuës,
Portez, portez ſon nom iuſqu'au plus haut des nuës,
Mais il eſt toutesfois aſſez cogneu au cieux:
Car dés l'eternité les troupes immortelles
La firent au patron des Graces les plus belles,
A fin qu'elle embellit ce monde vicieux.
Le Dieu qui dans le Ciel a fondé ſon Empire
Ne void par tout là haut, lors que Phebus retire
Ses cheuaux du labeur, vn aſtre ſi diuin:
Hardy ie l'en deſfie, & ne crains qu'il y mette
Celle qu'il changea d'Ource en luiſante planette,
Et ſert aux mariniers de guide en leur chemin.
Qu'on vante du Soleil la cheuelure blonde,
De ce qu'elle eſiouït tout l'enclos de ce monde,
Et l'enflamme au dedans de deſir & d'amour:
Ie dy que ce n'eſt rien ſi la nuict couſtumiere
Empeſche les effects de ſa belle lumiere,
Et la moitié du temps luy deſrobe le iour.

Où Madame touſiours, touſiours dure en ſa gloire,
Soit que le iour ſe monſtre, ou la nuict la plus noire,
Le feu de ſes beaux yeux heureuſement reluit:
Elle ne diſparoiſt pour vne obſcure nuë,
Ains peut en ſe ioüant d'vn ſeul traict de ſa veuë
Allumer vn beau iour au plus fort de la nuict.
Quelque part qu'elle arriue il y croiſt des fleurettes,
Et de ſes doux regards naiſſent les amourettes,
Qui de leurs aiguillons peuuent tout eſmouuoir:
La terre ſous ſes pieds s'eſmaille de verdure,
Le Ciel ſe plaiſt en elle, & loüans la nature
Les mortels bien-heureux s'eſgayent de l'auoir.
Si toſt que ie la vey ſi diuine & ſi belle,
Mon ame incontinent recogneut bien en elle
Le parfaict qu'autrefois elle auoit veu aux cieux:
C'eſt pourquoy du depuis ſainctement ie l'adore
Pour la diuinité qui la ſuit & l'honore,
Et crois qu'en l'adorant ie fais honneur aux dieux.
On dit que nous auons vne eſtoille pour guide,
Qui forte nous arreſte, ou nous laſche la bride,
Et qui tient de nos iours le terme limité:
Mais ma Deeſſe ſeule eſt mon aſtre proſpere,
C'eſt la Loy de ma vie, & ne pourroy rien faire,
Ni ne voudrois auſſi contre ſa volonté.
Tous les aſtres diuins qui dans le Ciel ont place
Sont nourris des vapeurs de ceſte terre baſſe,
Et de là puis apres ils cauſent nos humeurs:
C'eſt tout ainſi de moy: car ma belle planette
Se repaiſt des ſouſpirs & des pleurs que ie iette,
Puis m'inſpire au dedans tant d'ardãtes chaleurs,

Et

Et quand aucunefois ſa clairté ſe retire
De deſſus moy chetif, rien plus ie ne voy luire:
Vne ombre eſpeſſe & noire obſtinément me ſuit,
Mes yeux cõme aueuglez demeurent ſans conduite:
Ie n'ay rien que triſteſſe & mal-heur à ma ſuitte,
Et ſi ie fais vn pas toute choſe me nuit.

Ie me pers bien ſouuent penſant perdre ma peine,
De rocher en rocher, de fontaine en fontaine,
Comme il plaiſt au deſtin qui me rend mal-heureux:
Mais ie pers ſeulement mes pas & mon eſtude:
Car parmy le ſilence, & par la ſolitude
I'ay touſiours à l'oreille vn chaos amoureux.

Si ie ſuis par les champs ie reçoy faſcherie,
Si ie ſuis par les prez ie hay l'herbe fleurie,
Si ie ſuis dans vn bois ie n'y puis demeurer:
Car ſa belle verdeur accroiſt ma doleance,
Et vay diſant, Le verd eſt couleur d'Eſperance,
Mais loin de mon eſpoir que ſçaurois ie eſperer?

En Hyuer que ie voy les montagnes deſertes,
Blanchiſſantes par tout & de neiges couuertes,
Ie ſouſtien que Madame a le teint tout pareil:
Mais helas! que mon ſort à la neige eſt contraire:
Car la neige ſe fond quand le Soleil eſclaire,
Et ie me fonds ſi toſt que ie perds mon Soleil.

Quand ie voy les torrens qui des rochers deſcendẽt,
Et d'vn cours furieux en fuyant ſe repandent,
Ils me font ſouuenir de mes pleurs abondans:
Et dis en ſouſpirant toutes ces eaux enſenble,
Ni tout ce que la mer de riuieres aſſemble,
N'eſteindroient pas le feu qui m'embraſe au dedans.

I'ay mille autres penſers, & mille, & mille, & mille,
Qui font qu'inceſſamment mon eſprit ſe diſtile.
Mais ceſſe, ô ma chanſon, vainement tu pretens:
Conte pluſtoſt la nuict les troupes eſtoillees,
Le grauier & les flots des campagnes ſalees,
Les fruictages d'Automne, & les fleurs du Printemps.

CHANT D'AMOVR.

VIs que ie ſuis eſpris d'vne beauté diuine,
Puis qu'vn amour celeſte eſt Roy de ma poitrine,
Puis que rien de mortel ie ne veux plus ſonner,
Il faut à ma Diane eriger ce trofee,
Et faut qu'à ce grand Dieu qui m'a l'ame eſchauffee,
Ie conſacre les vers que ie veux entonner.
Eſcriuant de l'Amour, Amour guide ma plume:
En parlant de beauté, la beauté qui m'allume
Vienne ſeule à ce coup mon courage eſmouuoir:
De deux grands deïtez la faueur le deſire,
Auſſi les deitez qu'en ces vers ie veux dire,
N'ont rien qui ſoit eſgal à leur diuin pouuoir. (blable,
C'eſt vn grãd dieu qu'Amour, il n'a point de ſem-
De luy-meſme parfaict à luy-meſme admirable,
Sage, bon, cognoiſſant, & le premier des dieux
Sa puiſſance inuincible en tous lieux eſt cognuë.
Son feu prompt & ſubtil, qui tranſperce la nuë.
Bruſle Enfer, la marine, & la terre, & les cieux:
Si c'eſt vn dieu puiſsãt la beauté n'eſt moins grãde,
La Beauté comme amour en la terre commande,

Son

Digitized by Google

Son pouuoir regne au Ciel ſur la diuinité,
L'homme s'en eſmerueille, & l'Angelique eſſence
Se rauit bien-heureuſe en voyant ſa preſence:
Auſſi l'Amour n'eſt rien qu'vn deſir de Beauté.
Durant le grand debat de la maſſe premiere,
Que l'air, la mer, la terre, & la belle lumiere,
Meſlez confuſément faiſoient vn peſant corps:
Amour qui fut marry de leur longue querelle,
De la matiere lourde en baſtit vne belle,
Rengeant les elements en paiſibles accords.
D'vne choſe ſans forme il en fit vne ronde,
Que pour ſon ornement en appelle le Monde,
Entretenu d'amour, dont il eſt tout remply,
Car ceſt Amour touſiours par la Beauté l'attire,
Et ſuiuant la Beauté, belle forme il deſire:
Voila comme l'Amour rend le monde accomply.
S'il a formé le monde, il luy donne duree,
Et rend par bonne paix ſa matiere aſſeuree,
En diſcordans accords toute choſe vniſſant.
Tout ce qui vit icy recognoiſt ſa puiſſance,
Car en entretenant ce qui eſt en eſſance,
Fait que ce qui a fin n'eſt iamais finiſſant.
En la grandeur des cieux, en l'air, & en la terre,
Et en toutes les eaux que l'Ocean enſerre,
Il ne ſe trouue rien qui n'en ſoit agité:
Le poiſſon au Printemps le ſent deſſous les ondes,
Les Ours, & les Lyons aux cauernes profondes,
Et l'oiſeau mieux vollant n'a ſon traict euité.
Les plus lours animaux parmy les gras herbages,
Sentans ceſt aiguillon qui leur poingt les courages,

Bondiſſent

I'ay mille autres penſers, & mille, & mille, & mille,
Qui font qu'inceſſamment mon eſprit ſe diſtile.
Mais ceſſe, ô ma chanſon, vainement tu pretens:
Conte pluſtoſt la nuict les troupes eſtoillees,
Le grauier & les flots des campagnes ſalees,
Les fruictages d'Automne, & les fleurs du Printemps.

CHANT D'AMOVR.

PVis que ie ſuis eſpris d'vne beauté diuine,
Puis qu'ü amour celeſte eſt Roy de ma poitrine,
Puis que rien de mortel ie ne veux plus ſonner,
Il faut à ma Diane eriger ce trofee,
Et faut qu'à ce grand Dieu qui m'a l'ame eſchaufee,
Ie conſacre les vers que ie veux entonner.
Eſcriuant de l'Amour, Amour guide ma plume:
En parlant de beauté, la beauté qui m'allume
Vienne ſeule à ce coup mon courage eſmouuoir:
De deux grands deïtez la faueur le deſire,
Auſſi les deitez qu'en ces vers ie veux dire,
N'ont rien qui ſoit eſgal à leur diuin pouuoir. (blable,
C'eſt vn grãd dieu qu'Amour, il n'a point de ſem-
De luy-meſme parfaict à luy-meſme admirable,
Sage, bon, cognoiſſant, & le premier des dieux
Sa puiſſance inuincible en tous lieux eſt cognuë.
Son feu prompt & ſubtil, qui tranſperce la nuë.
Bruſle Enfer, la marine, & la terre, & les cieux:
Si c'eſt vn dieu puiſsãt la beauté n'eſt moins grãde,
La Beauté comme amour en la terre commande,

Son

Son pouuoir regne au Ciel sur la diuinité,
L'homme s'en esmerueille, & l'Angelique essence
Se rauit bien-heureuse en voyant sa presence:
Aussi l'Amour n'est rien qu'vn desir de Beauté.
Durant le grand debat de la masse premiere,
Que l'air, la mer, la terre, & la belle lumiere,
Meslez confusément faisoient vn pesant corps:
Amour qui fut marry de leur longue querelle,
De la matiere lourde en bastit vne belle,
Rengeant les elements en paisibles accords.
D'vne chose sans forme il en fit vne ronde,
Que pour son ornement en appelle le Monde,
Entretenu d'amour, dont il est tout remply,
Car cest Amour tousiours par la Beauté l'attire,
Et suiuant la Beauté, belle forme il desire:
Voila comme l'Amour rend le monde accomply.
S'il a formé le monde, il luy donne duree,
Et rend par bonne paix sa matiere asseuree,
En discordans accords toute chose vnissant.
Tout ce qui vit icy recognoist sa puissance,
Car en entretenant ce qui est en essance,
Fait que ce qui a fin n'est iamais finissant.
En la grandeur des cieux, en l'air, & en la terre,
Et en toutes les eaux que l'Ocean enserre,
Il ne se trouue rien qui n'en soit agité:
Le poisson au Printemps le sent dessous les ondes,
Les Ours, & les Lyons aux cauernes profondes,
Et l'oiseau mieux vollant n'a son traict euité.
Les plus lours animaux parmy les gras herbages,
Sentans cest aiguillon qui leur poingt les courages,

Bondissent

Digitized by Google

Bondiſſent furieux, plains d'amoureux deſir:
Le Toureau ſuit la Vache à trauers les montagnes,
Le Cheual la Iument par bois & par campagnes,
Conſeruans leur eſpece auec heureux plaiſir.
Iupiter par luy-meſme ayant l'ame enflammee
Coule dedans le ſein de ſon eſpouſe aymee,
Ioyeuſe de ſentir vn tel embraſſement:
Dont groſſe puis apres orgueilleuſe elle enfante
Cent mille & mille fleurs qu'elle nous repreſente,
Reſiouiſſant nos yeux de ſon riche ornement.
C'eſt donc, Amour, par toy que les bois reuerdiſſent,
C'eſt par toy que les blez és campagnes iauniſſent,
C'eſt par toy que les prez ſe bigarrent de fleurs,
Par toy le doux Printemps ſuiuy de la Ieuneſſe,
De Flore, & de Zephyre, eſtalle ſa richeſſe,
Peinte diuerſement de cent mille couleurs.
Nos anceſtres groſſiers, qui viuoient aux bocages,
Hideux, velus, & nuds, comme beſtes ſauuages,
Errans deçà, delà, ſans police, & ſans loix,
Se ſont par ton moyen aſſemblez dans les villes,
Ont policé leurs mœurs par couſtumes ciuiles,
Ont faict les deitez, puis ont eſleu des Rois.
Les lettres & les arts te doiuent leur naiſſance,
Tu nous as faict aimer la coulante Eloquence,
La haulte Aſtrologie, & la Iuſtice auſſi:
Meſme encor à preſent l'accord de la Muſique,
En te recognoiſſant eſt tout melancholique,
S'il ne plaint la rigueur de ton poignant ſoucy.
Tout rit par où tu paſſe, & ta veuë amoureuſe
Qui bruſle doucement, rend toute choſe heureuſe:

La

La Grace quand tu marche eſt touſiours au deuant,
La Volupté mignarde en chantant t'enuironne,
Et le Soing deuorant, qui les hommes talonne,
Quand il te ſent venir s'en fuit comme le vent.
Par toy le Laboureur en ſa loge champeſtre,
Par toy le Bergerot menant ſes brebis paiſtre,
Se plaiſt en ſa fortune & benit ton pouuoir:
Et d'vne vilanelle en chantant il eſſaye
D'amollir Galatee, & de guarir ſa playe,
Moderant la chaleur qui le fait emouuoir.
Les Rois Par ta douceur animez d'allegreſſe,
Donnent quelquefois trefue au ſoucy qui les preſſe:
Des grauues magiſtrats les penſſers tu desfais,
Tu te prens, courageux, aux plus rudes gendarmes,
Et ſouuent au milieu des combats & des armes
Tu chaſſes la querelle & nous donnes la paix.
Bien que tu ſois premier de la bande celeſte
En aage & en pouuoir, tu as pourtant le geſte
D'vn enfant delicat, gracieux & ſeant:
Tu es plaiſant & beau, tu as le corps agile,
Prompt, allegre & diſpoſt, à ſe courber facile,
Subtil, gaillard, volage, & touſiours remuant.
Tu delectes les bons, tu contentes les ſages,
Tu bannis, valeureux, les frayeurs des courages:
Rendant l'homme craintif, hautain & genereux,
Tu es le ſeul autheur de toute courtoiſie,
Et ſans toy ne peut rien la douce poëſie:
Car vn parfait Poëte eſt touſiours amoureux.
O Dieu puiſſant & bon, ſeul ſuiet de ma Lyre,
Si iamais que de toy ie n'ay rien voulu dire,

Et

Et ſi ton feu diuin m'a touſiours allumé,
Donne moy pour loyer qu'vn iour ie puiſſe faire
Vn œuure à ta loüange eſloigné du vulgaire,
Et qui ne ſuiue point le trac accouſtumé.
Purge moy tout par tout, le cœur l'eſprit, & l'ame,
Et m'eſchauffe ſi bien de ta diuine flame,
Que ie puiſſe monſtrer ce que ie vay ſuiuant:
Et que l'Amour aiſlé, qui iuſqu'au Ciel me porte
Apres la beauté ſainte eſt bien d'vne autre ſorte
Que l'aueugle appetit qui nous va deceuant.

PROCES CONTRE AMOVR, AV SIEGE DE LA RAISON.

CHargé du deſeſpoir qui trouble ma penſee,
Entre mille douleurs dont mon ame eſt preſſee
Par la rigueur d'Amour dans ſa dure priſon,
Vn iour ne pouuant plus ſupporter ſes allarmes,
Ayant l'œil & le cœur gros d'ennuis & de larmes,
Ie le fey conuenir au ſiege de Raiſon.
Là ie me preſentay ſi changé de viſage,
Que s'il n'euſt eu le cœur d'vne fere ſauuage,
Ie pouuois l'eſmouuoir, & le rendre adoucy:
Puis confus & tremblant auec la contenance
D'vn pauure criminel preſt d'ouïr ſa ſentence,
Parlant à la raiſon ie me ſuis plaint ainſi.
ROYNE, *qui tiens en nous la diuine partie,*
Qui nous rameine au Ciel lieu dont tu es ſortie,
A toy du plus cruel i'oſe me lamenter,
A fin qu'ayant ouy quelle eſt ſa tyrannie

E

Et comme eſtrangement ſes ſubiects il manie,
Par ton iuſte ſupport ie m'en puiſſe exempter.
Sur l'Auril gracieux de ma tendre ieuneſſe
Que i'ignorois encor que c'eſtoit de triſteſſe,
Et que mon pied vollоit quand & ma volonté,
Ce trompeur que tu vois, ialoux de ma franchiſe,
Maſquant de deux beaux yeux ſa cruelle entrepriſe,
Auec vn doux accueil deceut ma liberté.
Mais qui ſe fuſt gardé de ſe laiſſer ſurprendre,
Et qui de ſon bon gré ne ſe fuſt venu rendre
Voyant auecques luy tant de douce beautez?
Qui ne ſe fuſt promis vn bien heureux voyage
Ayant la mer paiſible, eſtans pres au riuage,
Et les petits Zephyrs ſoufflans de tous coтez?
Il ſe monſtroit à moy ſur tout autre amiable,
Il ne me faiſoit voir qu'vn Printemps deſirable,
Son viſage eſtoit doux, doux eſtoient ſes propos
Et l'œil qui receloit tous les trais de ſa trouſſe
Me perça l'eſtomach d'vne façon ſi douce
Que i'eſtimois ma peine vn deſiré repos.
Mais il ne dura guere en ceſte douce ſorte:
Car ſi toſt que mon cœur luy eut ouuert la porte.
Et que mes ſens craintifs eurent receu ſa loy,
Il deſpouïlla ſoudain ſa feinte couuerture,
M'enſeignant mon erreur d'auoir faict ouuerture
Ainſi legerement à plus puiſſant que moy.
Il troubla mon eſprit d'vne guerre immortelle,
Il eſmeut mes penſers, il les mit en querelle,
Et fit pour me laiſſer en eternel tourment,
De mõ cœur ſon fourneau, ſes charbons de mes veines,

Mes

Mes poulmons ſes ſouffletz, de mes yeux ſes fontaines,
Qui ſans iamais tarir coulent inceſſamment.
Il bannit mes plaiſirs & leur donna la fuitte,
Dont le libre repos que i'auois à ma ſuitte
M'abandonna ſoudain de frayeur tout ſurpris:
Le trauail print ſa place, & la triſteſſe extreme,
Les veilles, les ſoucis, le meſpris de ſoy-meſme,
Qui ne m'ont point laiſſé depuis que ie fus pris.
Ie quittay tout ſoudain ce qui me ſouloit plaire,
Ma façon ſe changea, ie deuins ſolitaire,
Ie portay bas les yeux, le viſage & le front:
I'entretins mon deſir d'vne eſperance vaine,
Ie diſcouru tout ſeul, & moy-meſme pris peine
De nourrir les douleurs que deux beaux yeux me font.
Ie mouru dedans moy penſant trouuer ma vie
Au cœur de la beauté qui me l'auoit rauie:
Mais depuis ie n'ay peu, dont i'ay ſouffert la mort.
Et ſi ie ſemble vif, las! ne t'en emerueille,
Le tyran fait en moy ceſte eſtrange merueille,
Pour monſtrer clairement qu'il eſt puiſſant & fort.
Il me fait voir aſſez d'autres faits admirables,
R'entamant ſans ceſſer mes playes incurables,
Bruſlant mon triſte cœur ſans qu'il ſoit conſommé,
Me donnant pour repas le venin qui me tuë,
Et faiſant que mon feu dedans l'eau continuë,
Sans que pour tant de pleurs il ſoit moins allumé.
Il croiſt de iour en iour ſans eſpoir mon martyre,
Il me fait voler haut ſur des aiſles de cire,
Puis me fait trebuſcher quand ie vay m'eſleuant,
Il me rend ſi penſif que ie me trouue eſtrange,

Et fait que ma couleur en plus paſle ſe change,
Seiche comme la fleur qui a ſenty le vent.
Helas! ie change aſſez de teint & de viſage,
Mais ie ne puis changer ceſt obſtiné courage
Qui me rend pour aimer triſtement eſperdu:
L'amoureuſe poiſon tous mes ſens enſorcelle,
Et ce que i'ay du ciel que mon eſprit recelle,
Eſt en pleurs & en cris pauurement deſpendu.
Soit de iour, ſoit de nuict iamais ie ne repoſe,
Ie ronge mon eſprit, ie reſue, ie compoſe,
I'enfante des penſers qui me vont deuorant,
Quand le iour ſe depart la clarté ie deſire,
Ie ſouhaitte la nuict lors qu'elle ſe retire,
Puis attendant le iour ie languis en mourant.
Dés que l'Aube apparoiſt ie me pers aux valees,
Et dans le plus eſpais des foreſts recelees,
Pour ſans eſtre entendu plaindre ma paſſion,
I'eſmeu l'air & le ciel de ma douleur profonde:
Et bref en me laſſant ie laſſe tout le monde,
Sans que ceſt inhumain en ait compaſſion.
En ce lieu ie my fin à mon triſte langage:
Car mille gros ſouſpirs qui gardoient le paſſage
Par où couloit ma voix, l'empeſchoient de ſortir:
Puis ie fremiſſoy tout de voir mon aduerſaire,
Qui trepignoit des pieds, qui boüillioit de colere,
Me menaçant tout bas d'vn tardif repentir.
Raiſon, diſoit Amour, entens l'autre partie,
Et ne conclu deuant qu'eſtre bien aduertie:
Il faut balancer tout pour iuger droitement,
Doncques ſans t'eſmouuoir de complaintes ſi vaines,

Digitized by Google

Eſcoute entierement l'hiſtoire de ſes peines,
Et voy que c'eſt ingrat m'accuſe iniuſtement.
Ingrat eſt-il vraiment, & ſans recognoiſſance,
De me rendre à preſent ſi pauure recompenſe
Pour cent mille bien-faicts qu'il a receus de moy:
I'ay purgé ſon eſprit par ma diuine flame,
L'enleuant iuſqu'au ciel, & rempliſſant ſon ame
D'amour, de beaux deſirs, de conſtance & de foy.
I'ay forcé ſon deſir trop ieune & volontaire,
Qui ſuit le plus ſouuent ce qui luy eſt contraire,
Et contre ſon vouloir ie l'ay fauoriſé:
D'vn de mes plus beaux traits i'ay ſon ame entamee,
I'ay fait luire en cent lieux ſa viue renommee,
Et des meilleurs eſprits ie l'ay rendu priſé.
Ie l'ay fait ennemy du tumulte des villes,
Ie l'ay purifié de paſſions ſeruiles,
Compagnon de ces dieux qui ſont parmy les bois:
I'ay chaſſé loin de luy l'ardente conuoitiſe,
L'Orgueil, l'Ambition, l'Enuie, & la Feintiſe,
Cruels bourreaux de ceux qui ſont la cour aux Rois.
I'ay fait par ſes eſcrits admirer ſa ieuneſſe,
I'ay reueillé ſes ſens engourdis de pareſſe,
Hautain & genereux ie l'ay fait deuenir:
Ie l'ay ſeparé loin des ſentiers du vulgaire,
Et luy ay enſeigné ce qui luy falloit faire,
Pour au mont de Vertu ſeurement paruenir.
Ie luy ay fait dreſſer & la veuë & les aiſles
Au bien-heureux ſeiour des choſes immortelles,
Ie l'ay tenu captif pour le rendre plus franc.
Or ſi quelque douleur luy a liuré la guerre,

Hé

Hé qui ſans paſſion pourreit viure ſur terre
Ayant des os, des nerfs, des poulmons & du ſang?
L'inuincible Thebain nompareil en proüeſſe,
Le preux fils de Thetis lumiere de la Grece,
Aiax, Agamennon peuuent mieux ſe douloir:
Car ie les ay rendus ſerfs de leurs priſonnieres,
Et leur ay fait aimer de ſimples chambrieres,
Rabaiſſant leur orgueil par mon diuin pouuoir.
Où ceſtuy qui ſe plaint de ſa peine cruelle,
Ie le tiens ſous le ioug d'vne deité telle,
Qu'il ſe doit eſtimer entre tous bien-heureux:
Car de ſi grand' beauté ſon amour i'ay fait naiſtre,
Que moy qui ſuis des dieux & des hommes le maiſtre,
I'atteſte mon pouuoir que i'en ſuis amoureux.
Penſe vn petit, Raiſon, aux threſors deſirables,
Graces, beautez, douceurs, & clartez admirables
Que tu as veu là haut au cabinet des cieux,
Ie ne ſçay quoy de plus qui ne ſe peut bien dire,
Reluit dedans ſes yeux où ie tiens mon empire:
Car ie n'ay peu choiſir ſiege plus precieux.
Or de ces yeux diuins naiſt ſa peine obſtinee,
Dans eux ſa liberté demeure empriſonnee,
D'eux viennent les tourmens ſi faſcheux à ſentir.
Si c'eſt vne priſon priſonniere eſt mon ame:
Car ie fay ma demeure aux beaux yeux de ſa Dame,
Et ſi n'ay pas vouloir de iamais en ſortir.
Voilà de ſes penſers la grand' troupe mutine,
Voilà les chauds ſouſpirs qui bruſlent ſa poictrine,
Voilà l'ardent fourneau dont il eſt conſommé,
C'eſt de ſon triſte cœur le ſanglant ſacrifice.

Digitized by Google

„ *Mais qui à l'homme ingrat fait quelque benefice,*
„ *Recueille mauuais fruict de ce qu'il a semé.*
Ainſi parloit Amour auec grand violence:
Puis nous t'euſmes tous deux, attendant la ſentence
De Raiſon, qui vers nous ſon regard adreſſa;
Voſtre debat (dit-elle) eſt de choſe ſi grande,
Que pour le bien iuger plus long terme il demande,
Et finis ces propos en riant nous laiſſa.

COMPLAINTE.

DEpuis l'aube du iour ie n'ay point eu de ceſſe
De pleurer, de crier, & de me tourmenter,
Maudiſſant l'inhumain qui iamais ne me laiſſe,
Et ſemble que mon mal ſerue à le contenter.
Helaslie n'en ſens point mon ame eſtre allegee,
Les pleurs ne rendent point mon cœur plus deſchargé,
Ma fureur par deſpit s'en fait plus enragee,
Et plus cruel l'amour dans mon ſang hebergé.
Le iour s'eſt retiré, voicy la nuict venuë,
Qui ſoulage les cœurs des hommes trauaillez:
Mais plus fiere touſiours ma douleur continuë,
Et vainqueurs du ſommeil mes maux ſont eſueillez,
Si i'ay ſouffert le iour quelque angoiſſe preſſante,
Quelque ialoux penſer en fureur conuerty,
La nuict probre aux ſoucis fait que mieux ie le ſente,
N'eſtant plus mon eſprit des obiects diuerty.
Le iour ne m'eſt pas iour puis que ie ne voy choſe
Qui me donne lieſſe & me face eſperer:
La nuict ne m'eſt pas nuict puis que ie ne repoſe,
Et que ie ſens la nuict ma douleur s'empirer,

Ah

Ah! Dieu que de penſers tournent dedans ma teſte,
Que i'en voy ſans repos voller deuant mes yeux,
Que ie ſuis agité d'orage & de tempeſte,
Et ſi ie ne voy rien qui me promette mieux.
I'auois eu d'autresfois la poitrine allumee
Des bluettes qu'Amour lance au commencement:
Mais helas! ce n'eſtoit qu'vne ſimple fumee
Aupres du feu couuert qui me va conſumant,
Car ce faux enchanteur pour nous donner courage
Et nous rendre des ſiens, ſe monſtre gracieux:
Puis ſi toſt qu'il nous tient il change de viſage,
Et s'il faiſoit le doux il fait l'audacieux.
Comme le ſimple oiſeau qui ne ſe peut defendre
De la douceur du chant dont il eſt abuſé:
Et comme le poiſſon trop goulu ſe va prendre,
Voulant prendre l'appaſt du Peſcheur plus ruſé:
Ainſi ie me ſuis pris dans l'embuſche traiſtreſſe
Qu'Amour auoit tendue à fin de m'attraper,
L'amorçant des regards d'vne belle Deeſſe,
Dont le plus grand des dieux n'euſt ſceu libre eſchaper
Si toſt que ie la vey mon ame en fuſt eſmeuë,
Et ma pauure raiſon ſoudain m'abandonna,
Mille petits eſprits qui ſortoient de ſa veuë,
Paſſerent par mes yeux dont mon cœur s'eſtonna,
Et vey tant de beautez, que ſans faire defenſe
Vaincu ie me rendi, ne pouuant meſurer
Comme ie me perdois, & que pour ma ſouffrance
Ie ne trouueroy rien qui me fit eſperer.
Las! que depuis ce temps i'ay ſupporté de peine,
Que i'ay perdu de iours, que i'ay veillé de nuicts,

Pourſuiui ſans ceſſer d'vne rage inhumaine,
Qui de la fin d'vn mal fait naiſtre mille ennuis.
Sa rigueur toutesfois me ſeroit agreable
Si i'auoy quelque eſpoir d'alleger ma douleur:
,, Mais c'eſt vn trop grand mal de languir miſerable,
Et n'eſperer ni paix, ni trefue à ſon mal-heur.
Si la fleche d'Amour dont mon ame eſt bleſſee,
Ne m'euſt touché qu'vn bras, ie l'euſſe ſeparé,
I'euſſe coupé d'vn coup la partie offenſee
Pour finir le tourment trop long temps enduré:
Mais las! ceſte poiſon tout par tout eſpandue
M'enuenime le ſang, l'ame & l'entendement,
Mon cœur en eſt ſaiſi. C'eſt donc peine perdue
D'eſperer que le temps m'y trouue allegement.
Ce qui plus me tourmente, & qui croiſt mon mal
C'eſt qu'encor en ſouffrant tant d'aſpres paſſions, (aiſe,
(O cruauté du ciel) il faut que ie me taiſe,
Et feigne vne lieſſe en mes afflictions:
Car durant mes trauaux ie prendroy patience,
Et me tiendrois heureux de beaucoup endurer,
Si celle que ie ſers en auoit cognoiſſance,
Et ſi ie luy pouuoy librement declarer.
Ma Diane, mon cœur, ma lumiere, & mon ame,
Clef de tous mes penſers, ſource de mon ſoucy,
Helas! ſentez-vous point que ma cuiſante flame
S'allume de vos yeux & s'en nourriſt auſſi?
Ils font que mon ardeur touſiours viue demeure:
Ils font que mes deſirs ne ſont iamais laſſez,
Et feront que bien toſt il faudra que ie meure,
Bien-heureux toutesfois ſi vous le cognoiſſez.

COM

COMPLAINTE.

Las!ie me meurs en preſence de celle
Qui en eſt cauſe, & ſi ne le ſçait pas:
Et ce qui m'eſt plus grief que le treſpas,
Il faut (ô Dieux) que mon mal ie luy cele!
Elle s'enquiert de mon cruel martyre,
En me voyant ſi prochain de la mort:
Mais i'aime mieux mourir ſans reconfort,
Qu'ouurir la bouche & ma douleur luy dire.
Las!ie penſoy pource qu'elle eſt diuine,
Que mes ennuis luy ſeroient euidens,
Et que mon œil penetrant au dedans,
En peuſt ſoudain deſcouurir l'origine.
Vn feu couuert me deuore & ſaccage,
Il cuit mon ſang, il deſſeche mes os:
Las!ie le cache & le veux tenir clos,
Mais ſa fureur me paroiſt au viſage.
Il n'y a point de geſnes ſi cruelles,
De feux ſi chauds, ni de ſi durs tourmens
Dans les Enfers pleins de gemiſſemens
Pour tourmenter les ames criminelles.
S'il eſt permis aux Enfers de ſe plaindre
En endurant les tourmens rigoureux,
Eſprits damnez, vous eſtes bien-heureux,
Vous ne ſçauriez à ma douleur attaindre.
O cieux cruels ſi i'auoy fait offenſe
O ſant aimer vne diuinité,
Auois-ie bien tant de mal merité?
Las i'en reçoy trop dure penitence!

O durs rochers, ô deſerts ſolitaires,
Qu'on me pardonne, & vous riues & bois,
De ce qu'encor ainſi que ie ſoulois
De mes ennuis ne vous fais ſecretaires.
Ma paſſion eſt d'vne telle ſorte,
Qu'en la ſouffrant ie crains de ſouſpirer:
Sans me douloir il me faut endurer,
Ma peine eſt viue & ma parolle eſt morte.
Auſſi l'eſpoir où ie me veux attendre,
C'eſt que le feu dans mon ſang allumé
En peu de iours me rendra conſumé,
Et que mon corps ſera reduit en cendre.
Mais il eſt temps de finir ma complainte,
Car i'aurey peur qu'en faiſant ces regrets,
Mon triſte Luth entendit mes ſecrets,
Où me plaignant de moy-meſme i'ay crainte.

COMPLAINTE.

IE veux maudire Amour, Dieu de ſang & de flame,
Et le Ciel contre luy par contrainte eſmouuoir,
Outré des paſſions qui trauerſent mon ame,
Depuis qu'elle eſt reduitte aux fers de ſon pouuoir:
Son pouuoir! qu'ay-ie dict? helas i'ay faict offenſe!
C'eſt le voſtre, Diane, auquel ie ſuis ſoumis,
Et ne recognoy plus Amour ni ſa puiſſance,
Puis que ie voy qu'Amour eſt de vos ennemis.
Voſtre œil ſeul me commande, & mon cœur tribu-
Ne cognoiſt autre amour, autre empire, autre loy: ſ taire

Ie

Ie ſupporte ce ioug comme vn mal neceſſaire,
Et plus i'en ſuis contraint, plus s'augmente ma foy:
Pour tant d'aſſauts diuers, dont mon ame oppreſſee
S'eſt veuë en vous ſeruant ſans pitié recharger,
Iamais ie ne changeay ceſte ferme penſee,
La mort meſme & le temps ne la pourroient changer.
Ie ne deſguiſe point, mon cœur n'eſt point volage,
Vous ſçauez la grandeur de ma fidelité:
Les rayons de voſtre œil paſſent dans mon courage,
Puis on ne peut tromper vne diuinité:
Si donc vous le ſçauez, & qu'ayez cognoiſſance
Que ie n'eſpere rien pour ma ferme amitié,
Au moins faites ſemblant pour toute recompenſe
Que vous plaignez ma peine & qu'en auez pitié.
Las ie ſçay que le mal dont mon ame eſt ſaiſie,
Vient de m'eſtre à vos yeux follement hazardé,
I'en ay perdu la veuë ainſi que Tireſie:
Le decret de Saturne eſt pour moy trop gardé,
Toutesfois ie ne puis, ni ne veux me diſtraire
De ces flambeaux diuins, mon aimable tourment,
Et me plais de languir en ſi belle miſere,
Trouuant au mal-heur meſme vn vray contentement.
Vous pouuez bien iuger mon amour eſtre extreme,
Puis que le deſeſpoir ne la peu offenſer:
Et que pour vous aimer ie fay guerre à moy-meſme,
Secondé ſeulement de mon triſte penſer:
Celuy qui bien aimant d'eſpoir ſe reconforte,
Ne ſe peut dire aimer s'il m'eſt accompté,
Veu que ſans reconfort ma douleur ie ſupporte,
Et que ie ſuis conſtant eſtant deſeſperé.

Les herbes que l'on voit au Printemps deſirable,
Ont leurs effects diuers & leur proprieté,
Et de tant d'animaux l'vn eſt doux & traitable,
L'autre ſe bagne au ſang & à la cruauté:
Or la proprieté que le ciel m'a donnee,
C'eſt d'adorer vos yeux, leur faueur pourſuiuant:
Et la voſtre au contraire eſt de m'eſtre obſtinee
Et croiſtre en cruautez mieux i'iray vous ſeruant.
De vous donc ie ne puis iuſtement me complaindre,
Mais du ciel inhumain & du mal-heureux ſort,
Que iuſqu'à vn tel point m'ont biẽ voulu cõtraindre,
Qu'aimant vos yeux diuins ie dois aimer ma mort:
Vraiment ie l'aime auſſi: Car prompt & volontaire,
Voire auecque plaiſir, ie volle à mon treſpas,
Et lors que la raiſon me remonſtre au contraire
Et m'en veut retirer, ie ne l'eſcoute pas.
Si croy-ie aucunesfois qu'il eſt bon que i'euite,
Pour adoucir mon mal, le feu de vos beaux yeux:
Ie le fay, mais en vain, car rien ne me profite,
Et pour vous eſloigner ie ne m'en trouue mieux.
Le Cerf qui ſent d'vn trait ſa poictrine entamee,
Eſloignant le Chaſſeur n'amoindrit ſa douleur,
Auſſi pour vous fuir, l'ardeur trop allumee
Qui fait boüillir mon ſang, n'a pas moins de chaleur.
Si donc ie ne voy rien qui me ſoit ſecourable,
Que ne fais-ie deſſein de mourir mal-heureux,
Sans eſpoir que le ciel quelque iour fauorable
Change en benin aſpect mon aſtre rigoureux?
Voila tout le loyer où il faut que i'aſpire,
Pour auoir ſi long temps ſeruy fidellement:

Tou

Toutesfois c'eſt loyer, quoy que lon vueille dire,
Car il meurt bien-heureux qui meurt en bien aimant.

CHANSON.

L'Amour qui loge en ma poictrine,
Qui mes ſens diuiſe & mutine,
Et bande mon cœur contre moy,
Le traiſtre eſt de l'intelligence,
De ceux qui reuoltent la France,
Ennemis de leur ieune Roy.
Comme eux il eſt grand en cautelle,
Il dreſſe vne guerre immortelle,
A moy qui l'ay ſi bien receu:
Et d'vne couuerte feintiſe
Toutes façons il deſguiſe,
C'eſt ainſi comme il m'a deceu.
Il m'a faict changer de penſee,
I'ay ma foy premiere laiſſee,
Et la loy des bons peres vieux:
Or' pour toute deité ſainte
I'adore en honneur & en crainte
La belle clairté de vos yeux.
Les mutins ſaccagent les villes,
Et par leurs diſcordes ciuiles,
Comblent tout de ſang & de feu:
Et ce Dieu de mauuais courage
Ma riche liberté ſaccage,
Et bruſle mon cœur peu à peu.
Comme il luy plaiſt il me tranſporte,
Et me rend eſmeu de la ſorte

De

De ces gens qui trop follement
Enyurez d'vne erreur nouuelle,
Ne craignent point la mort cruelle,
Ny le plus rigoureux tourment.
Comme eux ie suis troublé de rage,
Comme eux ie cause mon dommage
Pour plaire à mon opinion:
Comme eux mon mal mesme i'ordonne,
Et pour vous ie me passionne,
Comme eux pour leur religion.
L'vn d'eux des honneurs se propose,
L'vn des biens, l'autre plus grand chose,
L'autre vn paradis bien-heureux:
Les biens, les honneurs, & l'empire,
Et le paradis où i'aspire,
C'est d'estre tousiours amoureux.

CHANSON.

HElas que me faut il faire,
Pour adoucir la rigueur
D'vn tyran, d'vn aduersaire,
Qui tient fort dedans mon cœur?
Il me bruste, il me saccage,
Il me perce en mille pars,
Et puis me donne au pillage
De mille outrageux soldars.
L'vn se loge en ma poitrine,
L'autre me succe le sang
Et l'autre qui se mutine,
De traicts me pique le flanc.

L'vn

Digitized by Google

L'vn a ma raiſon troublee,
L'autre a volé mes eſprits,
Laiſſant mon ame comblee,
De feux, d'horreur, & de cris.
Tous les moyens que i'eſſaye,
Au lieu de me profiter
Ne font qu'enaigrir ma playe,
Et ces cruels irriter.
En vain ie reſpand des larmes
Pour les penſer eſmouuoir:
Et n'y puis venir par armes,
Car ils ont trop de pouuoir.
Puis ils ont intelligence
A mon cœur qui s'eſt rendu:
Cil où i'auoy ma fiance
M'a vilainement vendu.
Mais ce qui me reconforte
En ce douloureux eſmoy,
C'eſt que le mal que ie porte,
Luy eſt commun comme à moy.

CHANSON.

QVand ie penſe aux plaiſirs qu'on reçoit en aimant,
Et que le feu d'Amour eſt vne viue flame
Qui fait mouuoir l'eſprit & qui reueille l'ame,
Rien ne me plaiſt ſi fort que l'eſtat d'vn Amant.
Mais quand ie voy qu'Amour ſes ſuiets tyranniſe,
Qu'il les tient priſonniers, qu'il les paiſt de douleurs,

Quand

Quand i'oy tant de regrets, quand ie voy tãt de pleurs,
I'eſtime bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
O Dieu! que de douceur de croire aſſeurément
Que l'vnique beauté qui noſtre ame a rauie,
Aupres de noſtre amour n'eſtime rien ſa vie,
Lors il n'eſt rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais ſi lon trouue apres que c'eſt toute feintiſe,
Et que ſon cœur vollage ailleurs eſt departi,
Tout ce premier plaiſir en rage eſt conuerti,
Il eſt donc bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
C'eſt pourtant vn grãd heur que d'aimer hautemẽt,
Car vn eſprit diuin tend aux choſes hautaines,
Puis mille beaux penſers adouciſſent les peines:
Il n'eſt donc rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Ouy, mais le grand peril ſuit la grand' entrepriſe,
Et qui monte bien haut, peut bien bas trebuſcher,
Et puis en ſe bruſlant il faut ſon feu cacher:
Il eſt donc bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
Celuy qui tout raui contemple inceſſamment
La Royne de ſon cœur, que le ciel a fait telle
Qu'il y trouue touſiours quelque beauté nouuelle,
N'eſtime rien plus doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais quand il voit apres que la belle ſe priſe,
Ou qu'elle eſt fantaſtique & ſe plaiſt à changer,
Il maudit la fureur qui le fait enrager,
Et nomme bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
Si eſt-ce vn grand plaiſir apres vn long tourment
D'adoucir à la fin la rigueur de ſa Dame,
Baiſer ſon front, ſa bouche, & ſes yeux pleins de flame:
Non, il n'eſt rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.

Mais

Mais si durant le temps qu'elle nous fauorise
Vn rigoureux depart nous force à la laisser,
Quelle extreme douleur peut la nostre passer,
Il est donc bien-heureux qui garde sa franchise.
Encor on se contente en cest esloignement,
Car l'esprits s'entretient de douces souuenances,
On pense à la reuoir, on se paist d'esperances:
Il n'est donc rien si doux que l'estat d'vn Amant.
Mais apres le retour trouuer sa place prise,
Luy voir le cœur changé, n'estre plus recogneu,
Et se voir delaisser pour vn nouueau venu,
Est-il pas plus heureux qui garde sa franchise?
Vous qui gouſtez d'Amour le doux contentement,
Chantez qu'il n'est rien tel que l'estat d'vn Amant:
Vous qui la Liberté pour Deesse auez prise,
Chantez qu'il n'est rien tel que garder sa franchise.

CONTR'AMOVR.

CE mal-heureux Amour, ce tyran plein de rage,
Qui s'est faict si long temps Seigneur de mon courage,
Qui m'a troublé les sens, qui m'a faict esgarer,
Qui rebagnoit sa plume au ruisseaux de mes larmes,
Est contraint, tout confus, de me quitter les armes,
Et cercher autre nid propre à se retirer.
Ma Raïsons 'est renduë à la fin la maistresse,
Et pour ne faire voir ma faute, & la fineſſe
De ce traistre enchanteur m'a debandé les yeux:
Ce qui fait qu'à par moy ie rougisse de honte,

Voyant

Voyant vn petit Nain, dont i'ay tant faict de conte,
Et que i'ay reueré comme vn des plus grands Dieux.
Ie cognoy mon erreur, ie cognoy la folie,
Qui profonde a tenu mon ame enſeuelie,
Ie cognoy les flambeaux dont ie fus embrasé,
Ie cognoy le venin qui troubla ma penſee,
Et regrette en pleurant ma ieuneſſe paſſee,
Maudiſſant le pipeur qui m'a tant abuſé.
Que mon cœur, que ma voix, que mon eſprit ſe chãge
Au lieu de tant d'eſcrits ſacrez à ſa loüange,
Cependant qu'vn chaud mal me rendoit inſenſé:
Que mon vers deſormais deteſte ſa puiſſance,
A fin que pour le moins chacun ait cognoiſſance
Que ie n'ay pas grand peur qu'il en ſoit offenſé.
Amour tyran cruel, monarque de martyre,
La ſeule occaſion qui fait que l'on ſouſpire,
Oracle de menſonge ennemy de pitié,
Large chemin d'erreur, barque mal-aſſeuree,
Temple de trahiſon, foy de nulle duree,
Bref en tous tes effects contraire à l'amitié.
Amour, Roy des ſanglots, priſon cruelle & dure,
Meurtrier de tout repos, monſtre de la Nature,
Breuuage empoiſonné, ſerpent couuert de fleurs,
Sophiſte iniurieux, artiſan de malice,
Paſſagere fureur, exemple de tout vice,
Plaiſir meſlé d'ennuis, de regrets, & de pleurs.
Amour, que dis-ie Amour? mais inimitié forte,
Appetit deſreiglé, qui les hommes tranſporte,
Racine de malheur, ſource de deſplaiſir,
Labyrinte ſubtil, paſſion furieuſe,

Nid

Nid de deception, peſte contagieuſe,
Entretenu d'eſpoir, de crainte & de deſir.
Si toſt que noſtre eſprit s'abandonne à te ſuiure,
Helas ! preſqu' auſſi toſt nous delaiſſons de viure,
Nous mourons ſans mourir, nous perdons la raiſon,
Nous changeons à l'inſtant noſtre forme premiere,
Nos yeux chargez d'erreur ſont priuez de lumiere,
Et n'auons pour logis qu'vne obſcure priſon.
Tu romps l'heur de la vie auec mille trauerſes,
Tu rechanges nos cœurs de cent ſortes diuerſes,
Boüillans & refroidis, craintifs & genereux:
Or' nous vollons au ciel ſans partir de la terre,
Or' nous auons la paix, or' nous auons la guerre,
Et n'auons rien de ſeur que d'eſtre mal-heureux.
S'il aduient quelquesfois que parmy nos deſtreſſes
Tu m'ſles finement quelques faulſes lieſſes,
Ce n'eſt pas que tu vueille alors nous contenter,
Ce n'eſt pas que nos pleurs plus doux t'ayent peu rẽdre:
Mais à fin que la peine en nous venant reprendre
Nous ſoit plus difficile & forte à ſupporter.
Tout ce qu'on peuſt apprendre en tes vaines eſcholes
Ce ſont des trahiſons, des feintes, des paroles,
Eſcrire deſſus l'onde, errer ſans iugement,
Suiure en la nuict trompeuſe vne idole fuytiue,
Faire guerre à ſon ame & la rendre captiue,
Et pour ſe retrouuer ſe perdre follement.
Les fruicts qu'on en reçoit pour toute recompenſe,
C'eſt d'vn long temps perdu la vaine repentance
Vn regret deuorant, vn ennuyeux meſpris:
Helas! i'en puis parler, ie ſçay comme on s'en treuue,

I'en ay fait à ma honte vne trop longue eſpreuue,
Honte, le ſeul loyer des trauaux que i'ay pris.
Ie ne me puis tenir de remettre en memoire
Le temps que ceſt aueugle, ennemy de ma gloire,
Poſſedoit mon eſprit yure de ſon erreur:
Et penſant à mes faicts & à ma frenaiſie,
Preſqu'il ne peut entrer dedans ma fantaſie
Que i'aye eſté troublé d'vne telle fureur,
Ores i'eſtoy craintif, ores plein d'aſſeurance:
Ores i'eſtoy conſtant, ores plein d'inconſtance:
Ores i'eſtoy contant, or' plein de paſſions:
Or' ie deſeſperoy d'vne choſe aſſeuree,
Puis ie me tenoy ſeur d'vne deſeſperee,
Peignant en mon cerueau mille conceptions.
Quantesfois par les prez, les bois, & les riuages
Ay-ie conté ma peine aux animaux ſauuages,
Comme s'ils euſſent peu mes douleurs ſecourir?
Les antres pleins d'effroy, les rochers ſolitaires,
Les deſerts ſeparez eſtoient mes ſecretaires,
Et leur contant mon mal ie penſoy me guarir.
Quantesfois plus ioyeux ay-ie allegé ma peine,
Me laiſſant endormir d'vne eſperance vaine,
Qui s'enuollant en ſonge augmentoit mon tourment?
Combien de mes deux yeux ay-ie verſé de pluye?
Et combien de bon cœur ay-ie maudit ma vie,
Me forgeant ſans raiſon vn meſcontentement?
Celuy qui veut conter les douloureuſes peines,
Les regrets, les ſoucis, les fureurs inhumaines,
Les remors, les frayeurs qu'on ſupporte en aimant,
Qu'il conte du Printemps la richeſſe amaſſee,

Les

Les vagues de la mer quand elle eſt courroussee,
Et par les longues nuicts les yeux du firmament.
Le Forçat enchaiſné quelquefois ſe repoſe,
Le pauure priſonnier dedans ſa priſon cloſe
Cloſt quelquefois les yeux & ſoulage ſes maux:
Au ſoir le laboureur met ſes bœufs en l'eſtable,
Et doucement forcé d'vn ſommeil agreable
Remet iuſques au iour ſa peine & ſes trauaux.
Seulement le chetif qui porte en la penſee
Le poignant aiguillon d'vne rage inſenſee,
Ne ſent point de relaſche entre tant de malheurs:
Si le iour le faſchoit, la frayeur ſolitaire
Et le ſilence coy r'entament ſa miſere,
R'enuenime[n]t ſa playe & r'ouurent ſes douleurs.
Eſt-il dedans le lict? les penſers qui l'aſſaillent,
Mutins & furieux ſans repos le trauaillent:
L'vn çà, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux,
De ſes cuiſans regrets le ciel il importune,
Il reſue, il ſe deſpite, il maudit ſa fortune
Noyant toute eſperance au torrent de ſes yeux:
S'il s'endort quelquesfois, aggraué de triſteſſe,
Helas! par le dormir ſa douleur ne prend ceſſe,
Mais plus fort que deuant il ſe ſent trauailler:
Car au premier ſommeil les ſonges l'eſpouuantent,
Et mille viſions à ſes yeux ſe preſentent
Qui le font en ſurſaut rudement eſueiller.
Ou ſi le corps vaincu du trauail & du ſomme,
Ne ſe reueille point, & qu'vn dormir l'aſſomme,
Le cœur qui n'a repos ne fait que ſouſpirer,
L'eſprit tremble & fremiſt de la frayeur horrible,

I'en ay fait à ma honte vne trop longue eſpreuue,
Honte, le ſeul loyer des trauaux que i'ay pris.
Ie ne me puis tenir de remettre en memoire
Le temps que ceſt aueugle, ennemy de ma gloire,
Poſſedoit mon eſprit yure de ſon erreur:
Et penſant à mes faicts & à ma frenaiſie,
Preſqu'il ne peut entrer dedans ma fantaſie
Que i'aye eſté troublé d'vne telle fureur,
Ores i'eſtoy craintif, ores plein d'aſſeurance:
Ores i'eſtoy conſtant, ores plein d'inconſtance:
Ores i'eſtoy contant, or' plein de paſſions:
Or' ie deſeſperoy d'vne choſe aſſeuree,
Puis ie me tenoy ſeur d'vne deſeſperee,
Peignant en mon cerueau mille conceptions.
Quantesfois par les prez, les bois, & les riuages
Ay-ie conté ma peine aux animaux ſauuages,
Comme s'ils euſſent peu mes douleurs ſecourir?
Les antres pleins d'effroy, les rochers ſolitaires,
Les deſerts ſeparez eſtoient mes ſecretaires,
Et leur contant mon mal ie penſoy me guarir.
Quantesfois plus ioyeux ay-ie allegé ma peine,
Me laiſſant endormir d'vne eſperance vaine,
Qui s'enuollant en ſonge augmentoit mon tourment?
Combien de mes deux yeux ay-ie verſé de pluye?
Et combien de bon cœur ay-ie maudit ma vie,
Me forgeant ſans raiſon vn meſcontentement?
Celuy qui veut conter les douloureuſes peines,
Les regrets, les ſoucis, les fureurs inhumaines,
Les remors, les frayeurs qu'on ſupporte en aimant,
Qu'il conte du Printemps la richeſſe amaſſee,

Les

Les vagues de la mer quand elle eſt courroussee,
Et par les longues nuicts les yeux du firmament.
Le Forçat enchaisné quelquefois ſe repoſe,
Le pauure priſonnier dedans ſa priſon cloſe
Cloſt quelquefois les yeux & ſoulage ſes maux:
Au ſoir le laboureur met ſes bœufs en l'eſtable,
Et doucement forcé d'vn ſommeil agreable
Remet iuſques au iour ſa peine & ſes trauaux.
Seulement le chetif qui porte en la penſee
Le poignant aiguillon d'vne rage inſenſee,
Ne ſent point de relaſche entre tant de malheurs:
Si le iour le faſchoit, la frayeur ſolitaire
Et le ſilence coy r'entament ſa miſere,
R'enuenime ſa playe & r'ouurent ſes douleurs.
Eſt-il dedans le lict? les penſers qui l'aſſaillent,
Mutins & furieux ſans repos le trauaillent:
L'vn çà, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux,
De ſes cuiſans regrets le ciel il importune,
Il reſue, il ſe deſpite, il maudit ſa fortune
Noyant toute eſperance au torrent de ſes yeux:
S'il s'endort quelquesfois, aggraué de triſteſſe,
Helas! par le dormir ſa douleur ne prend ceſſe,
Mais plus fort que deuant il ſe ſent trauailler:
Car au premier ſommeil les ſonges l'eſpouuantent,
Et mille viſions à ſes yeux ſe preſentent
Qui le font en ſurſaut rudement eſueiller.
Ou ſi le corps vaincu du trauail & du ſomme,
Ne ſe reueille point, & qu'vn dormir l'aſſomme,
Le cœur qui n'a repos ne fait que ſouſpirer,
L'eſprit tremble & fremiſt de la frayeur horrible,

L'ame crie & ſe plaint pour ſa douleur terrible,
Et les yeux tout baignez ne ceſſent de pleurer.
Le iour eſt-il venu? ſa douleur recommence,
Il deteſte le bruit, il cerche le ſilence,
La clairté luy deſplaiſt, & la voûte des Cieux,
Le murmure des eaux, la fraiſcheur des ombrages,
Herbes, riues & fleurs, foreſts, prez & bocages,
Et ne ſçauroit rien voir qui contente ſes yeux.
Amour, quiconque fut qui te mit de la race
De ce debat confus, lourde & peſante maſſe,
Il parloit ſagement & diſoit verité:
Car las qui veit iamais confuſion ſi grande
Qu'aux miſerables lieux où ta dextre commande,
Touſiours teinte de ſang, d'ire & de cruauté?
C'eſt pitié que d'ouir les eſtranges merueilles,
Les miracles confus, les douleurs nompareilles,
Et les cris differens des malheureux amans:
L'vn par vn doux propos aura l'ame bleſſee,
L'autre gemiſt d'auoir la poitrine percee
Par le trait d'vn bel œil, cauſe de ſes tourmens.
L'vn ſera captiué par vne larme feinte,
Et à l'autre vn beau teint donne mortelle atteinte:
L'vn tranſira de froid, l'autre mourra de chaud:
L'vn compare aux rochers celle qui le tourmente:
L'autre aux vens plus legers ſa maiſtreſſe inconſtante:
L'vn ſe plaint d'aimer bas, l'autre d'aimer trop haut.
Ainſi dans les Enfers les Ombres criminelles
Se plaignent vainement de leurs peines cruelles,

Et

Digitized by Google

Et des tourmens diuers qu'il leur faut supporter:
Mais las! ie croy qu'Amour plus de tourmens assemble
Dans vn cœur amoureux, qu'on n'ẽ void tout ensẽble,
Au plus creux des enfers les esprits tourmenter.
Ie n'auray iamais faict si ie veux entreprendre,
De ce bourreau cruel les rigueurs faire entendre,
Rigueurs qui chacun iour se font assez sentir:
Il est assez cogneu, sa rage est manifeste,
Mais helas! c'est le pis qu'vn chacun le deteste,
Et ne peut ou ne veut de luy se garentir.
Or de moy qui le puis, & qui me delibere
D'estre franc pour iamais d'vne telle misere,
Ie prens congé d'Amour & de ses feux cuisans:
Adieu Amour, à Dieu, enfant plein de malice,
Adieu l'Oyfiueté, ta mere, & ta nourrice,
Adieu tous ces escrits où i'ay perdu mes ans.
Ie prens congé de vous, amoureuses pensees,
Ie prens congé de vous, nuicts vainement passees,
Discours, propos, sermens l'vn sur l'autre amassez:
Et vous, tristes sanglots, de ma poitrine cuitte,
Plaintes, pleurs, & regrets, ie vous donne la fuitte,
Bien marry que plustost ie ne vous ay laissez.
Bien-heureuse Raison, guide de mon courage,
Pour m'auoir deliuré de l'amoureux naufrage,
Lors que i'estoy priué de tout humain secours,
Ie t'appens en ce lieu ma robbe despouillee,
Des flots de la tempeste encor toute mouillee,
Ayant à l'aduenir deuers toy mon recours.

Digitized by Google

De ces gens qui trop follement
Enyurez d'vne erreur nouuelle,
Ne craignent point la mort cruelle,
Ny le plus rigoureux tourment.
Comme eux ie ſuis troublé de rage,
Comme eux ie cauſe mon dommage
Pour plaire à mon opinion:
Comme eux mon mal meſme i'ordonne,
Et pour vous ie me paſſionne,
Comme eux pour leur religion.
L'vn d'eux des honneurs ſe propoſe,
L'vn des biens, l'autre plus grand choſe,
L'autre vn paradis bien-heureux:
Les biens, les honneurs, & l'empire,
Et le paradis où i'aſpire,
C'eſt d'eſtre touſiours amoureux.

CHANSON.

HElas que me faut il faire,
Pour adoucir la rigueur
D'vn tyran, d'vn aduerſaire,
Qui tient fort dedans mon cœur?
Il me bruſle, il me ſaccage,
Il me perce en mille pars,
Et puis me donne au pillage
De mille outrageux ſoldars.
L'vn ſe loge en ma poitrine,
L'autre me ſucce le ſang
Et l'autre qui ſe mutine,
De traicts me pique le flanc.

L'vn

Digitized by Google

L'vn a ma raiſon troublee,
L'autre a volé mes eſprits,
Laiſſant mon ame comblee,
De feux, d'horreur, & de cris.
Tous les moyens que i'eſſaye,
Au lieu de me profiter
Ne font qu'enaigrir ma playe,
Et ces cruels irriter.
En vain ie reſpand des larmes
Pour les penſer eſmouuoir:
Et n'y puis venir par armes,
Car ils ont trop de pouuoir.
Puis ils ont intelligence
A mon cœur qui s'eſt rendu:
Cil où i'auoy ma fiance
M'a vilainement vendu.
Mais ce qui me reconforte
En ce douleureux eſmoy,
C'eſt que le mal que ie porte,
Luy eſt commun comme à moy.

CHANSON.

QVand ie penſe aux plaiſirs qu'on reçoit en aimant,
Et que le feu d'Amour eſt vne viue flame
Qui fait mouuoir l'eſprit & qui reueille l'ame,
Rien ne me plaiſt ſi fort que l'eſtat d'vn Amant.
Mais quand ie voy qu'Amour ſes ſuicts tyranniſe,
Qu'il les tient priſonniers, qu'il les paiſt de douleurs,

Quand

Quand i'oy tant de regrets, quand ie voy tãt de pleurs,
I'eſtime bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
O Dieu! que de douceur de croire aſſeurément
Que l'vnique beauté qui noſtre ame a rauie,
Aupres de noſtre amour n'eſtime rien ſa vie,
Lors il n'eſt rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais ſi lon trouue apres que c'eſt toute feintiſe,
Et que ſon cœur vollage ailleurs eſt departi,
Tout ce premier plaiſir en rage eſt conuerti,
Il eſt donc bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
C'eſt pourtant vngrãd heur que d'aimer hautemẽt,
Car vn eſprit diuin tend aux choſes hautaines,
Puis mille beaux penſers adouciſſent les peines:
Il n'eſt donc rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.
Ouy, mais le grand peril ſuit la grand' entrepriſe,
Et qui monte bien haut, peut bien bas trebuſcher,
Et puis en ſe bruſlant il faut ſon feu cacher:
Il eſt donc bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
Celuy qui tout rauy contemple inceſſamment
La Royne de ſon cœur, que le ciel a fait telle
Qu'il y trouue touſiours quelque beauté nouuelle,
N'eſtime rien plus doux que l'eſtat d'vn amant.
Mais quand il voit apres que la belle ſe priſe,
Ou qu'elle eſt fantaſtique & ſe plaiſt à changer,
Il maudit la fureur qui le fait enrager,
Et nomme bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
Si eſt-ce vngrand plaiſir apres vn long tourment
D'adoucir à la fin la rigueur de ſa Dame,
Baiſer ſon front, ſa bouche, & ſes yeux pleins de flame:
Non, il n'eſt rien ſi doux que l'eſtat d'vn amant.

Mais

Mais ſi durant le temps qu'elle nous fauoriſe
Vn rigoureux depart nous force à la laiſſer,
Quelle extreme douleur peut la noſtre paſſer,
Il eſt donc bien-heureux qui garde ſa franchiſe.
Encor on ſe contente en ceſt eſloignement,
Car l'eſprits s'entretient de douces ſouuenances,
On penſe à la reuoir, on ſe paiſt d'eſperances:
Il n'eſt donc rien ſi doux que l'eſtat d'vn Amant.
Mais apres le retour trouuer ſa place priſe,
Luy voir le cœur changé, n'eſtre plus recogneu,
Et ſe voir delaiſſer pour vn nouueau venu,
Eſt-il pas plus heureux qui garde ſa franchiſe?
Vous qui gouſtez d'Amour le doux contentement,
Chantez qu'il n'eſt rien tel que l'eſtat d'vn Amant:
Vous qui la Liberté pour Deeſſe auez priſe,
Chantez qu'il n'eſt rien tel que garder ſa franchiſe.

CONTR'AMOVR.

CE mal-heureux Amour, ce tyran plein de rage,
Qui s'eſt faict ſi long temps Seigneur de mon courage,
Qui m'a troublé les ſens, qui m'a faict eſgarer,
Qui rebagnoit ſa plume au ruiſſeaux de mes larmes,
Eſt contraint, tout confus, de me quitter les armes,
Et cercher autre nid propre à ſe retirer.
Ma Raiſons 'eſt renduë à la fin la maiſtreſſe,
Et pour ne faire voir ma faute, & la fineſſe
De ce traiſtre enchanteur m'a debandé les yeux:
Ce qui fait qu'à par moy ie rougiſſe de honte,

Voyant

Voyant vn petit Nain, dont i'ay tant faict de conte,
Et que i'ay reueré comme vn des plus grands Dieux.
Ie cognoy mon erreur, ie cognoy la folie,
Qui profonde a tenu mon ame enseuelie,
Ie cognoy les flambeaux dont ie fus embrasé,
Ie cognoy le venin qui troubla ma pensée,
Et regrette en pleurant ma ieunesse passee,
Maudissant le pipeur qui m'a tant abusé.
Que mon cœur, que ma voix, que mon esprit se chãge
Au lieu de tant d'escrits sacrez à sa loüange,
Cependant qu'vn chaud mal me rendoit insensé:
Que mon vers desormais deteste sa puissance,
A fin que pour le moins chacun ait cognoissance
Que ie n'ay pas grand peur qu'il en soit offensé.
Amour tyran cruel, monarque de martyre,
La seule occasion qui fait que l'on souspire,
Oracle de mensonge ennemy de pitié,
Large chemin d'erreur, barque mal-asseurce,
Temple de trahison, foy de nulle duree,
Bref en tous tes effects contraire à l'amitié.
Amour, Roy des sanglots, prison cruelle & dure,
Meurtrier de tout repos, monstre de la Nature,
Breuuage empoisonné, serpent couuert de fleurs,
Sophiste iniurieux, artisan de malice,
Passagere fureur, exemple de tout vice,
Plaisir meslé d'ennuis, de regrets, & de pleurs.
Amour, que dis-ie Amour, mais inimitié forte,
Appetit desreiglé, qui les hommes transporte,
Racine de malheur, source de desplaisir,
Labyrinte subtil, passion furieuse,

Nid de deception, peſte contagieuſe,
Entretenu d'eſpoir, de crainte & de deſir.
Si toſt que noſtre eſprit s'abandonne à te ſuiure,
Helas! preſqu' auſſi toſt nous delaiſſons de viure,
Nous mourons ſans mourir, nous perdons la raiſon,
Nous changeons à l'inſtant noſtre forme premiere,
Nos yeux chargez d'erreur ſont priuez de lumiere,
Et n'auons pour logis qu'vne obſcure priſon.
Tu romps l'heur de la vie auec mille trauerſes,
Tu rechanges nos cœurs de cent ſortes diuerſes,
Boüillans & refroidis, craintifs & genereux:
Or' nous vollons au ciel ſans partir de la terre,
Or' nous auons la paix, or' nous auons la guerre,
Et n'auons rien de ſeur que d'eſtre mal-heureux.
S'il aduient quelquesfois que parmy nos deſtreſſes
Tu m'ſles finement quelques feulſes lieſſes,
Ce n'eſt pas que tu vueille alors nous contenter,
Ce n'eſt pas que nos pleurs plus doux t'ayent peu rẽdre:
Mais à fin que la peine en nous venant reprendre
Nous ſoit plus difficile & forte à ſupporter.
Tout ce qu'on peuſt apprendre en tes vaines eſcholes
Ce ſont des trahiſons, des feintes, des paroles,
Eſcrire deſſus l'onde, errer ſans iugement,
Suiure en la nuict trompeuſe vne idole fuytiue,
Faire guerre à ſon ame & la rendre captiue,
Et pour ſe retrouuer ſe perdre follement.
Les fruicts qu'on en reçoit pour toute recompenſe,
C'eſt d'vn long temps perdu la vaine repentance
Vn regret deuorant, vn ennuyeux meſpris:
Helas! i'en puis parler, ie ſçay comme on s'en treuue,

Voyant vn petit Nain, dont i'ay tant faict de conte,
Et que i'ay reueré comme vn des plus grands Dieux..
Ie cognoy mon erreur, ie cognoy la folie,
Qui profonde a tenu mon ame enseuelie,
Ie cognoy les flambeaux dont ie fus embrasé,
Ie cognoy le venin qui troubla ma pensee,
Et regrette en pleurant ma ieunesse passee,
Maudissant le pipeur qui m'a tant abusé.
Que mon cœur, que ma voix, que mon esprit se chãge
Au lieu de tant d'escrits sacrez à sa loüange,
Cependant qu'vn chaud mal me rendoit insensé:
Que mon vers desormais deteste sa puissance,
A fin que pour le moins chacun ait cognoissance
Que ie n'ay pas grand peur qu'il en soit offensé.
Amour tyran cruel, monarque de martyre,
La seule occasion qui fait que l'on souspire,
Oracle de mensonge ennemy de pitié,
Large chemin d'erreur, barque mal-asseurce,
Temple de trahison, foy de nulle duree,
Bref en tous tes effects contraire à l'amitié.
Amour, Roy des sanglots, prison cruelle & dure,
Meurtrier de tout repos, monstre de la Nature,
Breuuage empoisonné, serpent couuert de fleurs,
Sophiste iniurieux, artisan de malice,
Passagere fureur, exemple de tout vice,
Plaisir meslé d'ennuis, de regrets, & de pleurs.
Amour, que dis-ie Amour? mais inimitié forte,
Appetit desreiglé, qui les hommes transporte,
Racine de malheur, source de desplaisir,
Labyrinte subtil, passion fantastique,

Nid

Nid de deception, peſte contagieuſe,
Entretenu d'eſpoir, de crainte & de deſir.
Si toſt que noſtre eſprit s'abandonne à te ſuiure,
Helas! preſqu' auſſi toſt nous delaiſſons de viure,
Nous mourons ſans mourir, nous perdons la raiſon,
Nous changeons à l'inſtant noſtre forme premiere,
Nos yeux chargez d'erreur ſont priuez de lumiere,
Et n'auons pour logis qu'vne obſcure priſon.
Tu romps l'heur de la vie auec mille trauerſes,
Tu rechanges nos cœurs de cent ſortes diuerſes,
Boüillans & refroidis, craintifs & genereux:
Or' nous vollons au ciel ſans partir de la terre,
Or' nous auons la paix, or' nous auons la guerre,
Et n'auons rien de ſeur que d'eſtre mal-heureux.
S'il aduient quelquesfois que parmy nos deſtreſſes
Tu m'ſles finement quelques faulſes lieſſes,
Ce n'eſt pas que tu vueille alors nous contenter,
Ce n'eſt pas que nos pleurs plus doux t'ayent peu rẽdre:
Mais à fin que la peine en nous venant reprendre
Nous ſoit plus difficile & forte à ſupporter.
Tout ce qu'on peuſt apprendre en tes vaines eſcholes
Ce ſont des trahiſons, des feintes, des paroles,
Eſcrire deſſus l'onde, errer ſans iugement,
Suiure en la nuict trompeuſe vne idole fuytiue,
Faire guerre à ſon ame & la rendre captiue,
Et pour ſe retrouuer ſe perdre follement.
Les fruicts qu'on en reçoit pour toute recompenſe,
C'eſt d'vn long temps perdu la vaine repentance
Vn regret deuorant, vn ennuyeux meſpris:
Helas! i'en puis parler, ie ſçay comme on s'en treuue,

I'en ay fait à ma honte vne trop longue eſpreuue,
Honte, le ſeul loyer des trauaux que i'ay pris.
Ie ne me puis tenir de remettre en memoire
Le temps que ceſt aueugle, ennemy de ma gloire,
Poſſedoit mon eſprit yure de ſon erreur:
Et penſant à mes faicts & à ma frenaiſie,
Preſqu'il ne peut entrer dedans ma fantaſie
Que i'aye eſté troublé d'vne telle fureur,
Ores i'eſtoy craintif, ores plein d'aſſeurance:
Ores i'eſtoy conſtant, ores plein d'inconſtance:
Ores i'eſtoy contant, or' plein de paſſions:
Or' ie deſeſperoy d'vne choſe aſſeuree,
Puis ie me tenoy ſeur d'vne deſeſperee,
Peignant en mon cerueau mille conceptions.
Quantesfois par les prez, les bois, & les riuages
Ay-ie conté ma peine aux animaux ſauuages,
Comme s'ils euſſent peu mes douleurs ſecourir?
Les antres pleins d'effroy, les rochers ſolitaires,
Les deſerts ſeparez eſtoient mes ſecretaires,
Et leur contant mon mal ie penſoy me guarir.
Quantesfois plus ioyeux ay-ie allegé ma peine,
Me laiſſant endormir d'vne eſperance vaine,
Qui s'enuollant en ſonge augmentoit mon tourment?
Combien de mes deux yeux ay-ie verſé de pluye?
Et combien de bon cœur ay-ie maudit ma vie,
Me forgeant ſans raiſon vn meſcontentement?
Celuy qui veut conter les douloureuſes peines,
Les regrets, les ſoucis, les fureurs inhumaines,
Les remors, les frayeurs qu'on ſupporte en aimant,
Qu'il conte du Printemps la richeſſe amaſſee,

Les

Les vagues de la mer quand elle eſt courroussee,
Et par les longues nuicts les yeux du firmament.
Le Forçat enchaisné quelquefois ſe repoſe,
Le pauure priſonnier dedans ſa priſon cloſe
Cloſt quelquefois les yeux & ſoulage ſes maux:
Au ſoir le laboureur met ſes bœufs en l'eſtable,
Et doucement forcé d'vn ſommeil agreable
Remet iuſques au iour ſa peine & ſes trauaux.
Seulement le chetif qui porte en la penſee
Le poignant aiguillon d'vne rage inſenſee,
Ne ſent point de relaſche entre tant de malheurs:
Si le iour le faſchoit, la frayeur ſolitaire
Et le ſilence coy r'entament ſa miſere,
R'enuenimment ſa playe & r'ouurent ſes douleurs.
Eſt-il dedans le lict? les penſers qui l'aſſaillent,
Mutins & furieux ſans repos le trauaillent:
L'vn çà, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux,
De ſes cuiſans regrets le ciel il importune,
Il reſue, il ſe deſpite, il maudit ſa fortune
Noyant toute eſperance au torrent de ſes yeux.
S'il s'endort quelquesfois, aggraué de triſteſſe,
Helas! par le dormir ſa douleur ne prend ceſſe,
Mais plus fort que deuant il ſe ſent trauailler:
Car au premier ſommeil les ſonges l'eſpouuantent,
Et mille viſions à ſes yeux ſe preſentent
Qui le font en ſurſaut rudement eſueiller.
Ou ſi le corps vaincu du trauail & du ſomme,
Ne ſe reueille point, & qu'vn dormir l'aſſomme,
Le cœur qui n'a repos ne fait que ſouſpirer,
L'eſprit tremble & fremiſt de la frayeur horrible,

I'en ay fait à ma honte vne trop longue eſpreuue,
Honte, le ſeul loyer des trauaux que i'ay pris.
Ie ne me puis tenir de remettre en memoire
Le temps que ceſt aueugle, ennemy de ma gloire,
Poſſedoit mon eſprit yure de ſon erreur:
Et penſant à mes faicts & à ma frenaiſie,
Preſqu'il ne peut entrer dedans ma fantaſie
Que i'aye eſté troublé d'vne telle fureur,
Ores i'eſtoy craintif, ores plein d'aſſeurance:
Ores i'eſtoy conſtant, ores plein d'inconſtance:
Ores i'eſtoy contant, or' plein de paſſions:
Or' ie deſeſperoy d'vne choſe aſſeuree,
Puis ie me tenoy ſeur d'vne deſeſperee,
Peignant en mon cerueau mille conceptions.
Quantesfois par les prez, les bois, & les riuages
Ay-ie conté ma peine aux animaux ſauuages,
Comme s'ils euſſent peu mes douleurs ſecourir?
Les antres pleins d'effroy, les rochers ſolitaires,
Les deſerts ſeparez eſtoient mes ſecretaires,
Et leur contant mon mal ie penſoy me guarir.
Quantesfois plus ioyeux ay-ie allegé ma peine,
Me laiſſant endormir d'vne eſperance vaine,
Qui s'enuollant en ſonge augmentoit mon tourment?
Combien de mes deux yeux ay-ie verſé de pluye?
Et combien de bon cœur ay-ie maudit ma vie,
Me forgeant ſans raiſon vn meſcontentement?
Celuy qui veut conter les douloureuſes peines,
Les regrets, les ſoucis, les fureurs inhumaines,
Les remors, les frayeurs qu'on ſupporte en aimant,
Qu'il conte du Printemps la richeſſe amaſſee,

Les

Les vagues de la mer quand elle eſt courroussee,
Et par les longues nuicts les yeux du firmament.
Le Forçat enchaisné quelquefois ſe repoſe,
Le pauure priſonnier dedans ſa priſon cloſe
Cloſt quelquefois les yeux & ſoulage ſes maux:
Au ſoir le laboureur met ſes bœufs en l'eſtable,
Et doucement forcé d'vn ſommeil agreable
Remet iuſques au iour ſa peine & ſes trauaux.
Seulement le chetif qui porte en la penſee
Le poignant aiguillon d'vne rage inſenſee,
Ne ſent point de relaſche entre tant de malheurs:
Si le iour le faſchoit, la frayeur ſolitaire
Et le ſilence coy r'entament ſa miſere,
R'enuenimẽt ſa playe & r'ouurent ſes douleurs.
Eſt-il dedans le lict? les penſers qui l'aſſaillent,
Mutins & furieux ſans repos le trauaillent:
L'vn çà, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux,
De ſes cuiſans regrets le ciel il importune,
Il reſue, il ſe deſpite, il maudit ſa fortune
Noyant toute eſperance au torrent de ſes yeux:
S'il s'endort quelquesfois, aggraué de triſteſſe,
Helas! par le dormir ſa douleur ne prend ceſſe,
Mais plus fort que deuant il ſe ſent trauailler:
Car au premier ſommeil les ſonges l'eſpouuantent,
Et mille viſions à ſes yeux ſe preſentent
Qui le font en ſurſaut rudement eſueiller.
Ou ſi le corps vaincu du trauail & du ſomme,
Ne ſe reueille point, & qu'vn dormir l'aſſomme,
Le cœur qui n'a repos ne fait que ſouſpirer,
L'eſprit tremble & fremiſt de la frayeur horrible,

I'en ay fait à ma honte vne trop longue eſpreuue,
Honte, le ſeul loyer des trauaux que i'ay pris.
Ie ne me puis tenir de remettre en memoire
Le temps que ceſt aueugle, ennemy de ma gloire,
Poſſedoit mon eſprit yure de ſon erreur:
Et penſant à mes faicts & à ma frenaiſie,
Preſqu'il ne peut entrer dedans ma fantaſie
Que i'aye eſté troublé d'vne telle fureur,
Ores i'eſtoy craintif, ores plein d'aſſeurance:
Ores i'eſtoy conſtant, ores plein d'inconſtance:
Ores i'eſtoy contant, or' plein de paſſions:
Or' ie deſeſperoy d'vne choſe aſſeuree,
Puis ie me tenoy ſeur d'vne deſeſperee,
Peignant en mon cerueau mille conceptions.
Quantesfois par les prez, les bois, & les riuages
Ay-ie conté ma peine aux animaux ſauuages,
Comme s'ils euſſent peu mes douleurs ſecourir?
Les antres pleins d'effroy, les rochers ſolitaires,
Les deſerts ſeparez eſtoient mes ſecretaires,
Et leur contant mon mal ie penſoy me guarir.
Quantesfois plus ioyeux ay-ie allegé ma peine,
Me laiſſant endormir d'vne eſperance vaine,
Qui s'enuollant en ſonge augmentoit mon tourment?
Combien de mes deux yeux ay-ie verſé de pluye?
Et combien de bon cœur ay-ie maudit ma vie,
Me forgeant ſans raiſon vn meſcontentement?
Celuy qui veut conter les douloureuſes peines,
Les regrets, les ſoucis, les fureurs inhumaines,
Les remors, les frayeurs qu'on ſupporte en aimant,
Qu'il conte du Printemps la richeſſe amaſſee,

Les

Les vagues de la mer quand elle eſt courroussee,
Et par les longues nuicts les yeux du firmament.
Le Forçat enchaisné quelquefois ſe repoſe,
Le pauure priſonnier dedans ſa priſon cloſe
Cloſt quelquefois les yeux & ſoulage ſes maux:
Au ſoir le laboureur met ſes bœufs en l'eſtable,
Et doucement forcé d'vn ſommeil agreable
Remet iuſques au iour ſa peine & ſes trauaux.
Seulement le chetif qui porte en la penſee
Le poignant aiguillon d'vne rage inſenſee,
Ne ſent point de relaſche entre tant de malheurs:
Si le iour le faſchoit, la frayeur ſolitaire
Et le ſilence coy r'entament ſa miſere,
R'enuenyment ſa playe & r'ouurent ſes douleurs.
Eſt-il dedans le lict? les penſers qui l'aſſaillent,
Mutins & furieux ſans repos le trauaillent:
L'vn çà, l'autre delà, chacun à qui mieux mieux,
De ſes cuiſans regrets le ciel il importune,
Il reſue, il ſe deſpite, il maudit ſa fortune
Noyant toute eſperance au torrent de ſes yeux:
S'il s'endort quelquesfois, aggraué de triſteſſe,
Helas! par le dormir ſa douleur ne prend ceſſe,
Mais plus fort que deuant il ſe ſent trauailler:
Car au premier ſommeil les ſonges l'eſpouuantent,
Et mille viſions à ſes yeux ſe preſentent
Qui le font en ſurſaut rudement eſueiller.
Ou ſi le corps vaincu du trauail & du ſomme,
Ne ſe reueille point, & qu'vn dormir l'aſſomme,
Le cœur qui n'a repos ne fait que ſouſpirer,
L'eſprit tremble & fremiſt de la frayeur horrible,

L'ame crie & ſe plaint pour ſa douleur terrible,
Et les yeux tout baignez ne ceſſent de pleurer.
Le iour eſt-il venu? ſa douleur recommence,
Il deteſte le bruit, il cerche le ſilence,
La clairté luy deſplaiſt, & la voûte des Cieux,
Le murmure des eaux, la fraiſcheur des ombrages,
Herbes, riues & fleurs, foreſts, prez & bocages,
Et ne ſçauroit rien voir qui contente ſes yeux.
Amour, quiconque fut qui te mit de la race
De ce debat confus, lourde & peſante maſſe,
Il parloit ſagement & diſoit verité:
Car las qui veit iamais confuſion ſi grande
Qu'aux miſerables lieux où ta dextre commande,
Touſiours teinte de ſang, d'ire & de cruauté?
C'eſt pitié que d'ouir les eſtranges merueilles,
Les miracles confus, les douleurs nompareilles,
Et les cris differens des malheureux amans:
L'vn par vn doux propos aura l'ame bleſſee,
L'autre gemiſt d'auoir la poitrine percee
Par le trait d'vn bel œil, cauſe de ſes tourmens.
L'vn ſera captiué par vne larme feinte,
Et à l'autre vn beau teint donne mortelle atteinte:
L'vn tranſira de froid, l'autre mourra de chaud:
L'vn compare aux rochers celle qui le tourmente:
L'autre aux vens plus legers ſa maiſtreſſe inconſtante:
L'vn ſe plaint d'aimer bas, l'autre d'aimer trop haut.
Ainſi dans les Enfers les Ombres criminelles
Se plaignent vainement de leurs peines cruelles,

Et

Et des tourmens diuers qu'il leur faut supporter:
Mais las! ie croy qu'Amour plus de tourmens assemble
Dans vn cœur amoureux, qu'on n'e void tout ensemble,
Au plus creux des enfers les esprits tourmenter.
Ie n'auray iamais faict si ie veux entreprendre,
De ce bourreau cruel les rigueurs faire entendre,
Rigueurs qui chacun iour se font assez sentir:
Il est assez cogneu, sa rage est manifeste,
Mais helas! c'est le pis qu'vn chacun le deteste,
Et ne peut ou ne veut de luy se garentir.
Or de moy qui le puis, & qui me delibere
D'estre franc pour iamais d'vne telle misere,
Ie prens congé d'Amour & de ses feux cuisans:
Adieu Amour, à Dieu, enfant plein de malice,
Adieu l'Oysiueté, ta mere, & ta nourrice,
Adieu tous ces escrits où i'ay perdu mes ans.
Ie prens congé de vous, amoureuses pensees,
Ie prens congé de vous, nuicts vainement passees,
Discours, propos, sermens l'vn sur l'autre amassez:
Et vous, tristes sanglots, de ma poitrine cuitte,
Plaintes, pleurs, & regrets, ie vous donne la fuitte,
Bien marry que plustost ie ne vous ay laissez.
Bien-heureuse Raison, guide de mon courage,
Pour m'auoir deliuré de l'amoureux naufrage,
Lors que i'estoy priué de tout humain secours,
Ie t'appens en ce lieu ma robbe despouillee,
Des flots de la tempeste encor toute mouillee,
Ayant à l'aduenir deuers toy mon recours.

Digitized by Google

RYMES TIERCES.

Si iamais plus ma liberté i'engage
Au faux Amour, iadis Roy de mon cœur,
Que ie languisse en eternel seruage.
Si iamais plus son feu bruſle mon ame,
Que ie n'esprouue en aimant que rigueur,
Et que mes pleurs facent croistre ma flame.
Si iamais plus vne beauté mortelle
Tient mon esprit en la terre arresté,
Que mon mal serue à la rendre plus belle.
Si iamais plus pour ses yeux ie souspire,
Que mes souspirs croissent sa cruauté,
Et de mes cris ne se face que rire.
Qu'elle soit folle, inconstante, & volage,
Que i'en enrage, & qu'en me despitant
De la laisser ie perde le courage.
Que de l'aimer ie rougisse de honte,
Et toutesfois que ie luy sois constant
En luy voyant d'vn vallet faire conte.
Que toute nuict à son huis ie lamente,
Et qu'elle soit à se mocquer de moy,
Au bras d'vn autre heureusement contente.
Qu'vn chaud martel, qu'vne aspre ialousie
De cent fureurs recompensent ma foy,
Et que tousiours mon ame en soit saisie.
Que mon teint palle, & mon visage bleſme,
De tant d'ennuis maigre & desfiguré,
Me soit horrible, & m'estonne moy-mesme.
Que le Soleil à regret me regarde,

Bref,

Bref, que le Ciel, contre moy coniuré
Pour mon ſalut ma mort meſme retarde.
Mais ſi d'Amour la ſagette meurtriere,
Ne me peut plus deſormais entamer,
O iuſtes Dieux, accordez ma priere.
Qu'en peu de iours ceſt œil, mon aduerſaire,
Flambleau d'Amour, qui m'a faict conſumer,
Perde ſa flame & ſa lumiere claire.
Que ſes cheueux, dont mon ame fut priſe,
Laiſſent ſon chef, apres auoir changé
Leur couleur d'or en vne couleur griſe.
Que de ſes mains ſon miroir elle rompe,
Voyant ſa face, & que ie ſois vengé
De ce cryſtal, qui maintenant la trompe.
Qu'elle ait regret à ſa ieuneſſe folle,
Et qu'elle apprenne, helas! trop cherement,
Que la beauté comme le vent s'enuole.
Lors ſans danger, ſans douleur, & ſans crainte
Ie me riray d'auoir ſi longuement
A la ſeruir ma liberté contrainte.
Puis ie prendray ſa vaine repentance,
Et ſes ſouſpirs pour heureux payement
De mes douleurs, & de ſon arrrogance.

LXXI.

Les ſanglots continus, l'ardeur, l'impatience,
Dont iamais voſtre cœur ne peut eſtre touché,
Le grand feu qu'en l'eſprit iuſqu'icy i'ay caché,
Et qui ne s'eſteignoit pour temps, ni pour abſence.
Vos iniuſtes courroux, voſtre meſcognoiſſance,
Par qui ie me ſuis veu tout eſpoir retranché,

Et ſes longues froideurs qui mon âge ont ſeché
Ne me pouuoient ſortir de voſtre obeïſſance.
Tant de vœus faicts au Ciel n'eſteignoient point
mon feu,
La force ou le conſeil y ſeruoient auſſi peu:
Tout appareil rendoit ma playe enuenimee.
Mais enfin les deſdains l'vn ſur l'autre amaſſez,
M'ont ſi bien garenti des martyres paſſez,
Qu'à peine il me ſouuient de vous auoir aimee.

VOEV AV DESDAIN.

LXXII.

Puis que par ton ſecours mon braſier eſt eſteint,
Et qu'auec la raiſon ma volonté ie dompte,
Deſdain, maiſtre d'Amour, le Dieu qui tout ſur-
monte,
I'appens ces hameçons deuant ton temple ſainct.
I'appens ces traicts briſez dont mon cœur fut atteint:
I'appens ces nœuds dorez dõt i'ay tãt faict de cõte:
I'appens ces triſtes vers meſſagers de ma honte:
I'appens ces peſans fers qui lõg tẽps m'ont eſtreint.
Plus libre à l'aduenir ie viuray pour moy-meſme,
Ie n'auray l'œil piteux, ni le viſage bleſme,
Semant tout mon ſeruice & mes ſouſpirs au vent.
La volonté d'autruy ne regira ma vie,
Ie ne bruſleray plus d'vne ialouſe enuie,
Et ne changeray plus de penſers ſi ſouuent.

FIN DV PREMIER LIVRE
DES AMOVRS DE DIANE.

LE

LE SECOND LIVRE DES AMOVRS DE DIANE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

1.

AMour, trie & choisi les plus beaux de ces vers,
Et raye à ton plaisir ceux de moindre merite,
Qu'à ce fascheux labeur ta loüange t'excite,
C'est dessous tõ beau nom qu'ils vont par l'vniuers.
Ils sont nais de ta flamme, & des tourmens diuers,
Dont tu me fis present quand ie vins à ta suitte:
Ma prise & ta victoire au vray s'y void descrite,
C'est le papier iournal des maux que i'ay soufferts.
Ceux qui ne t'ont conneu sinon par oüir dire,
Ne doiuent curieux s'arrester à les lire:
Aux seuls vrais amoureux ce liure est reserué.
Les autres ne croiront tant d'estranges allarmes:
Las! si n'ay-ie rien dict que ie n'aye esprouué,
Et chacun de ses vers me couste mille larmes.

Digitized by Google

Dialogue.

II.

Arreſte vn peu, mon cœur, où vas-tu ſi courant?
Ie vay trouuer les yeux qui ſain me peuuent rẽdre:
Ie te prie attens moy. Ie ne te puis attendre,
Ie ſuis preſſé du feu qui me va deuorant.
Helas! mon pauure cœur, que tu es ignorant,
Tu ne ſçaurois ensor ta miſere comprendre!
Ces yeux d'vn ſeul regard te reduiront en cendre:
Ce ſont tes ennemis, t'iront-ils ſecourant?
Enuers ſes ennemis ſi doucement on vſe:
Ces yeux ne ſont point tels, Ah! c'eſt ce qui t'abuſe,
Le fin Berger ſurprend l'oiſeau par des appas.
Tu t'abuſes toy-meſme, ou tu me portes enuie:
Car l'oiſeau mal-heureux s'enuole à ſon treſpas,
Moy ie volle à des yeux qui me donnent la vie.

III.

Si ie me ſieds à l'ombre, auſſi ſoudainement
Amour laiſſant ſon arc, s'aſſied & ſe repoſe:
Si ie penſe à des vers, ie le voy qu'il compoſe:
Si ie plains mes douleurs, il ſe plaint hautement.
Si ie me plais au mal, il accroiſt mon tourment:
Si ie reſpend des pleurs, ſon viſage il arroſe:
Si ie monſtre la playe en ma poitrine encloſe,
Il defaict ſon bandeau l'eſſuyant doucement.
Si ie vay par les bois, aux bois il m'accompagne:
Si ie me ſuis cruel, dans mon ſang il ſe bagne:
Si ie vais à la guerre il deuient mon ſoldart:
Si ie paſſe la mer, il conduit ma nacelle:
Bref, iamais l'inhumain de moy ne ſe depart,
Pour rendre mon amour, & ma peine eternelle.

Digitized by Google

IIII.

Las! trop iniuſte Amour, veux-tu iamais ceſſer?
N'as-tu point d'autre but qu'vn cœur plain d'in-
nocence?
Ie recognois aſſez ta diuine puiſſance,
Et ſuis touſiours tremblant craignant de t'offenſer.
Ay-ie vn lieu ſur moy qui te reſte à percer?
Suis-ie pas tout couuert des traicts que tu m'élãce?
Et tu laiſſes coüard ceux qui font reſiſtance,
Pour ſur moy ton ſubiect, ta cholere paſſer?
Ie ſors d'vne priſon, tu renchaiſne mon ame,
Ie ſuis guary d'vn traict, vn autre me r'entame,
Eſchappé du peril i'entre en plus grand danger.
Quand ie penſe eſtre ſeur des flots & del'orage,
Que ie ſuis pres du port, que ie voy le riuage,
Tu repouſſes ma nef, & la fais ſubmerger.

V.

O mon petit liuret que ie t'eſtime heureux!
Seul tu cueilles le fruict de mon cruel martyre,
Ton contentement croiſt quant mõ tourmẽt empire,
Et ton heur eſt plus grand plus ie ſuis douloureux.
Tu retiens doucement ces beaux yeux rigoureux,
Dont il faut qu'à regret ſans cœur ie me retire:
Tu vois tous les threſors de l'amoureux Empire,
Et reçois tous les biens dont ie ſuis deſireux.
Tu couches tous les ſoirs aupres de ma Deeſſe,
Mais las! en y penſant ce ſouuenir me bleſſe,
Ie ſuis de ialouſie ardemment allumé.
Car, hé! que ſçay-ie moy ſi l'amour par cautelle
S'eſt point ainſi luy-meſme en liure transformé,
Pour luy baiſer le ſein & coucher auec elle?

VI.

Priué des doux regards qui mon ame ont rauie,
Et la vont nourrissant de mille & mille appas,
Ie vy trop mal-heureux: Mais non, ie ne vy pas,
Ou ie vy d'vne vie à cent morts asseruie.
Las! ie vy voirement, mais c'est mourant d'enuie
De voir mourir mes maux, qui iamais ne sont las,
Aussi bien puis-ie viure entre tant de trespas,
Sãs cœur, sans mouuemẽt, sans lumiere, & sãs vie.
Ie ne vy point, si fay: Car s'il n'estoit ainsi
Sentirois-ie estant mort tant d'amoureux soucy,
Tãt de feux, tãt de traits, qui tourmentẽt mõ ame?
Quoy donc ie vy sans cœur contre l'humaine loy!
Non, non, ie ne vy point, ie suis mort dedans moy:
Helas! si fais, ie vy: mais c'est en vous, Madame.

CHANSON.

EN quel desert, quel bois, ou quel riuage,
Oiseau leger, me pourray-ie sauuer,
Pour t'empescher de me venir trouuer,
Et m'affranchir de ton cruel seruage?
Las ie pensois esloignant la presence
De ces beaux yeux aux rayons si luisans,
Que mes liens s'en feroient moings pesans,
Et que mon feu perdroit sa violence.
Mais c'est en vain: car lors que ie m'absente,
Ie laisse helas! mon cœur empriſonné,
Et mon esprit de flame enuironné,
N'emportant rien que ce qui me tourmente.

Plus.

Plus ie fuis loin, plus mon deſir s'alume,
Ie ne puis plus ſes efforts endurer:
Helas voyez ſi ie dois eſperer!
Plus loin du feu plus fort ie me conſume.
Ie ne voy plus que des nuicts eternelles
Pleines d'orreur, de ſilence & d'effroy,
Et la frayeur qui me rend hors de moy
Me fait ſouffrir mille angoiſſes mortelles.
Rien ne s'egale à ma dure ſouffrance,
Belle Diane, & i'atteſte vos yeux,
Que mon treſpas me plairoit beaucoup mieux
Aupres de vous que viure en voſtre abſence.
On ne meurt point d'vne extreme triſteſſe,
Bien que l'eſprit ſoit du corps ſeparé:
S'il eſtoit vray ie n'euſſe tant duré,
Et par ma mort ma douleur euſt pris ceſſe.
Tu as beau faire, ô Soleil, ta reuenë,
Enflamment l'air d'vne belle clarté,
Ie ne ſaurois chaſſer l'obſcurité
Qui m'accompagne, & qui couure ma venë.
Tu luis par tout, fors que dedans mon ame,
Mais dedans moy tu n'as point de pouuoir:
Ma clarté ie ne puis receuoir,
Si ne vient des beaux yeux de Madame.
Comme la nuict les ombrages ſe leuent
Quand le Soleil cache ſon poil doré:
Ainſi que ie voy mon Soleil retiré
Ie laiſſe les ennuis qui me greuent.
Mon deſeſpoir de mon cœur ſe rend maiſtre,
Ie ne ſçauroit contre luy m'aſſeurer:

Et

Et les ſoucis qui me font ſouſpirer,
De mes penſers d'autres penſers font naiſtre.
Helas! chaſſez ceſte rage importune,
Triſtes penſers pleins de ſeuerité:
Ne ſuffit-il que ie ſois tourmenté
De deſeſpoir, d'Amour, & de Fortune.
Le deſeſpoir iamais ne me delaiſſe,
L'Amour cruel ſe plaiſt en mon tourment,
Et du mal-heur vient ceſt eſloignement,
Geſnant mon cœur d'vne angoiſſeuſe preſſe.
Et vous encor importunes penſees
Comme ennemis par tout vous me ſuiuez:
Mon mal vous plaiſt, de ma mort vous viuez,
Et me laſſant vous n'eſtes point laſſees.
Soit que Phebus enuironne la terre,
Soit que la nuict mette fin à ſon cours,
Obſtinément vous me preſſez touſiours,
Et me troublez d'vne immortelle guerre.
L'vne pourſuit l'eſpoir dont ie me flatte,
L'autre combat ma conſtance & ma foy,
L'autre ſouſtient que ie ne ſuis plus moy,
M'eſtant perdu pour ſeruir vne ingratte.
Ie n'en croy rien, il ne ſe ſçauroit faire,
Ie ſuis trop ſeur de ſon ferme vouloir,
Et que le temps ne l'en peut deſmouuoir,
Ni tout effort aux amours plus contraire.
Mais toutesfois quand pleine d'inconſtance,
De moy, chetif ſon cœur s'eſtrangeroit,
Iamais pourtant le mien ne changeroit,
Ie veux mourir ſous ſon obeïſſance.

Ie

VII.

Ie me veux rendre Hermite, & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dreſſant mon hermitage en vn lieu deſerté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la cognoiſſance.
D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs: & par l'obſcurité
Le feu qui m'ard le cœur ſeruira de clarté,
Et me conſommera pour punir mon offenſe.
Vn long habit de gris le corps me couurira,
Mon tardif repentir ſur mon front ſe lira,
Et le poignant regret qui tenaille mon ame.
D'vn eſpoir languiſſant mon baſton ie feray,
Et touſiours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de Madame.

Reſponſe par Paſſerat.

VIII.

Vous voulez eſtre Hermite, Hermite allez-vous rẽdre,
Cachez-vous dans les bois pour fuir Cupidon:
Et pour monſtrer qu'en vous eſt eſteint ſon brandon,
Habillez-vous de gris, c'eſt la couleur de cendre.
Viuez de patience, il le vous faut apprendre,
Voſtre eſpoir menſonger ſoit changé en bourdon,
Le deſdain du refus à requerir pardon
D'auoir plus demandé que ne deuiez attendre.
Mais ſur tout que l'Amour en ce lieu ne ſoit point,
Pour guarir du chaud mal c'eſt vn dãgereux ſaint:
S'il r'allume vne fois vos flammes amorties,
Ne pouuant ſupporter ceſte tentation,
Vous ſortirez des bois & de deuotion,
Et ietterez bien toſt voſtre froc aux ortics.

Digitized by Google

IX.

Madame, Amour, Fortune, & tous les Elemens
Animez contre moy ſont bandez pour me nuire:
Sans plus le doux ſommeil de leurs fers me retire,
Et fait peur à mes maux par ſes enchantemens.
O Songe, ange divin, ſorrier de mes tourmens,
Ie voy par ta faueur ce que plus ie deſire,
Tu me fais voir ces yeux, qui font que ie ſouſpire,
Et fais naiſtre en mon cœur mille contentemens.
Mais la rage d'Amour qui point ne diminuë,
Auec tous ſes efforts empeſche ta venuë,
Et ne ſens pas ſouuent ton doux allegement.
Donc puis qu'il eſt ainſi, lors que tu me viſites
Helas! Songe amoureux, dure plus longuement,
A fin que tes faueurs ne ſoient pas ſi petites.

X.

Hé ne ſuffit-il pas qu'Amour trop animé (heure,
Tienne mon cœur en feu, qui s'accroiſt d'heure en
Sans q̃ mes chauds ſouſpirs sortãs de leur demeure,
Donnent force à l'ardeur dont ie ſuis conſommé!
O vent impetueux, exceſſif, enflammé,
Tu es cauſe en ſouffiant que ma flamme ne meure,
Laiſſe faire à mes yeux: ces ruiſſeaux que ie pleure
Eſteindront le fourneau dans mon cœur allumé.
Mais c'eſt trop vainement qu'en eſpoir ie me fonde,
L'eau n'eſteint pas l'amour: Neptune au creux de
S'eſt trouué mille fois amoureux & bruſlãt. (l'onde
Sus donc, ardans ſouſpirs, monſtrez voſtre puiſſance,
Rendez mon feu plus chaud, croiſſez ſa vehemence,
Il en durera moins s'il eſt plus violant.

Si le

XI.

Si le mary ialoux de la belle Cypris,
Qui forge à Iupiter le tonnerre & l'orage,
Forgeoit les traits d'Amour, il euſt maudit l'ouura-
Et quitté tout laſſé ſon labeur entrepris. (ge,
Car ce cruel voleur des cœurs & des eſprits,
Nourry d'vne Tygreſſe en quelque lieu ſauuage,
De mille coups mortels ne contente ſa rage,
Et fait touſiours des cœurs ſa victoire & ſon prix.
On perd temps contre luy de ſe mettre en defenſe:
Vn homme n'eſt pour faire à vn Dieu reſiſtance,
Meſme vn Dieu ſi puiſſant qu'il ſurmonte les dieux.
Maudits ſoient tous ſes traits & leur puiſſance forte,
Helas! i'en ſuis couuert en tant & tant de lieux,
Que le maudit archer pour ſa trouſſe me porte.

XII.

Ie ſçay qu'ell' ont des yeux les autres damoiſelles,
Pour rẽdre en regardãt maint & maint amoureux:
Mais non pas des Soleils ardens & vigoureux
Qui rempliſſent les cœurs de flammes immortelles.
I'auoüe & veux penſer qu'il y en a de belles
Aſſez pour trauailler vn eſprit deſireux:
Mais quelle autre a ces traits ſi doux & rigoureux,
Qui font gouſter la vie entre cent morts cruelles?
Quelle autre a ceſt eſprit qui le mien a charmé?
Ces propos, ces diſcours, dont ie fus transformé? ces?
Où ſont tant d'hameçons, d'amours, de feux, de gla-
Souffrons donc ſans blaſpheme vn extreme tourment,
Croyant qu'on ne ſçauroit aimer qu'extremement
Celle qui eſt extreme en beautez & en graces.

D'vn portraict.

XIII.

Amour de ſa main propre a portraict ceſt image,
A fin qu'vn païs froid, lourd, barbare, indompté,
Qui demeurast rebelle à ſa diuinité,
Fuſt contrainct de ſe rendre, & luy faire hommage.
Il choiſit le parfait d'vn ſi diuin ouurage
Dans le ciel, ſur le vray de la meſme beauté,
Vaquant à ſon labeur d'eſprit tant arreſté,
Que ſur la beauté meſme en voit quelque auãtage.
Les amours luy ſeruoient: l'vn braſſoit les couleurs,
L'autre les deſtrempoit en l'argent de mes pleurs,
L'autre plus curieux admiroit l'artifice.
Quand il eut acheué, luy-meſme en fut eſpris,
En deuint idolaſtre, & ſoudain ie fu pris,
A fin que de mon cœur il luy fiſt ſacrifice.

XIIII.

Mal-heureux que ie ſuis! ie vous ſoulois deſcrire
Mon naturel leger iamais ne s'arreſtant,
Prenant à grand honneur que ie fuſſe inconſtant,
Et tel comme i'eſtois me plaiſant à le dire.
Maintenant que voſtre œil ſans pitié me martyre,
Ma nouuelle douleur d'heure en heure augmentant,
Ie maudy mon offenſe, honteux & repentant,
Et trop tard pour mon bien ie cerche à m'en dedire.
Quel confort? quel remede? Amour, conſeille moy,
Pourra-telle iamais s'aſſeurer de ma foy,
M'ayant cogneu deuant ſi leger de courage?
Helas! mon inconſtance à ſa gloire a eſté:
Car quel plus grand honneur que d'auoir arreſté:
Celuy qui s'aſſeuroit d'eſtre touſiours volage?

Digitized by Google

PRIERE AV SOMMEIL.

Somme, doux repos de nos yeux,
L'aimé des hommes & des Dieux,
Fils de la nuict & du ſilence,
Qui peus les eſprits delier,
Qui fais les ſoucis oublier,
Et le mal plein de violence.
Approche, ô ſommeil deſiré,
Las! c'eſt trop long temps demeuré,
La nuict eſt à demy paſſee,
Et ie ſuis encore attendant
Que tu chaſſes le ſoing mordant,
Hoſte importun de ma penſee.
Clos mes yeux, fay moy ſommeiller,
Ie t'attens ſur mon oreiller,
Où ie tiens la teſte appuyee:
Ie ſuis dans mon lict ſans mouuoir
Pour mieux ta douceur receuoir,
Douceur dont la peine eſt noyee.
Haſte toy, ſommeil de venir:
Mais qui te peut tant retenir,
Rien en ce lieu ne te retarde,
Le chien n'abbaye icy autour,
Le coq n'annonce point le iour,
On n'entend point l'Oye criarde.
Vn petit ruiſſeau doux-coulant
A dos rompus ſe va roulant,
Qui t'inuite de ſon murmure,
Et l'obſcurité de la nuict.

Et ſes longues froideurs qui mon âge ont ſeché
Ne me pouuoient ſortir de voſtre obeïſſance.
Tant de vœus faicts au Ciel n'eſteignoient point mon feu,
La force ou le conſeil y ſeruoient auſſi peu:
Tout appareil rendoit ma playe enuenimee.
Mais enfin les deſdains l'vn ſur l'autre amaſſez,
M'ont ſi bien garenti des martyres paſſez,
Qu'à peine il me ſouuient de vous auoir aimee.

VOEV AV DESDAIN.

LXXII.

Vrais que par ton ſecours mon braſier eſt eſteint,
Et qu'auec la raiſon ma volonté ie dompte,
Deſdain, maiſtre d'Amour, le Dieu qui tout ſurmonte,
I'appens ces hameçons deuant ton temple ſainct.
I'appens ces traicts briſez dont mon cœur fut atteint:
I'appens ces nœuds dorez dõt i'ay tãt faict de cõte:
I'appens ces triſtes vers meſſagers de ma honte:
I'appens ces peſans fers qui lõg tẽps m'ont eſtreint.
Plus libre à l'aduenir ie viuray pour moy-meſme,
Ie n'auray l'œil piteux ni le viſage bleſme,
Semant tout mon ſeruice & mes ſouſpirs au vent.
La volonté d'autruy ne regira ma vie,
Ie ne bruſleray plus d'vne ialouſe enuie,
Et ne changeray plus de penſers ſi ſouuent.

FIN DV PREMIER LIVRE
DES AMOVRS DE DIANE.

LE

LE SECOND LIVRE DES AMOVRS DE DIANE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

1.

AMour, trie & choisi les plus beaux de ces vers,
Et raye à ton plaisir ceux de moindre merite,
Qu'à ce fascheux labeur ta loüange t'excite,
C'est dessous tō beau nom qu'ils vont par l'vniuers.
Ils sont nais de ta flamme, & des tourmens diuers,
Dont tu me fis present quand ie vins à ta suitte:
Ma prise & ta victoire au vray s'y void descrite,
C'est le papier iournal des maux que i'ay soufferts.
Ceux qui ne t'ont conneu sinon par ouïr dire,
Ne doiuent curieux s'arrester à les lire:
Aux seuls vrais amoureux ce liure est reserué.
Les autres ne croiront tant d'estranges allarmes:
Las! si n'ay-ie rien dict que ie n'aye esprouué,
Et chacun de ses vers me couste mille larmes.

Digitized by Google

Dialogue.

II.

Arreſte vn peu, mon cœur, où vas-tu ſi courant?
Ie vay trouuer les yeux qui ſain me peuuent rẽdre:
Ie te prie attens moy. Ie ne te puis attendre,
Ie ſuis preſſé du feu qui me va deuorant.
Helas! mon pauure cœur, que tu es ignorant,
Tu ne ſçaurois ensor ta miſere comprendre!
Ces yeux d'vn ſeul regard te reduiront en cendre:
Ce ſont tes ennemis, t'iront-ils ſecourant?
Enuers ſes ennemis ſi doucement on vſe:
Ces yeux ne ſont point tels, Ah! c'eſt ce qui t'abuſe,
Le fin Berger ſurprend l'oiſeau par des appas.
Tu t'abuſes toy-meſme, ou tu me portes enuie:
Car l'oiſeau mal-heureux s'enuole à ſon treſpas,
Moy ie volle à des yeux qui me donnent la vie.

III.

Si ie me ſieds à l'ombre, auſſi ſoudainement
Amour laiſſant ſon arc, s'aſſied & ſe repoſe:
Si ie penſe à des vers, ie le voy qu'il compoſe:
Si ie plains mes douleurs, il ſe plaint hautement.
Si ie me plais au mal, il accroiſt mon tourment:
Si ie reſpend des pleurs, ſon viſage il arroſe:
Si ie monſtre la playe en ma poitrine encloſe,
Il defaict ſon bandeau l'eſſuyant doucement.
Si ie vay par les bois, aux bois il m'accompagne:
Si ie me ſuis cruel, dans mon ſang il ſe bagne:
Si ie vais à la guerre il deuient mon ſoldart:
Si ie paſſe la mer, il conduit ma nacelle:
Bref, iamais l'inhumain de moy ne ſe depart,
Pour rendre mon amour, & ma peine eternelle.

Digitized by Google

IIII.

Las! trop iniuſte Amour, veux-tu iamais ceſſer?
N'as-tu point d'autre but qu'vn cœur plain d'innocence?
Ie recognois aſſez ta diuine puiſſance,
Et ſuis touſiours tremblant craignant de t'offenſer.
Ay-ie vn lieu ſur moy qui te reſte à percer?
Suis-ie pas tout couuert des traicts que tu m'élãce?
Et tu laiſſes coüard ceux qui font reſiſtance,
Pour ſur moy ton ſubiect, ta cholere paſſer?
Ie ſors d'vne priſon, tu renchaiſne mon ame,
Ie ſuis guary d'vn traict, vn autre me r'entame,
Eſchappé du peril i'entre en plus grand danger.
Quand ie penſe eſtre ſeur des flots & del'orage,
Que ie ſuis pres du port, que ie voy le riuage,
Tu repouſſes ma nef, & la fais ſubmerger.

V.

O mon petit liuret que ie t'eſtime heureux!
Seul tu cueilles le fruict de mon cruel martyre,
Ton contentement croiſt quant mõ tourmẽt empire,
Et ton heur eſt plus grand plus ie ſuis douloureux.
Tu retiens doucement ces beaux yeux rigoureux,
Dont il faut qu'à regret ſans cœur ie me retire:
Tu vois tous les threſors de l'amoureux Empire,
Et reçois tous les biens dont ie ſuis deſireux.
Tu couches tous les ſoirs aupres de ma Deeſſe,
Mais las! en y penſant ce ſouuenir me bleſſe,
Ie ſuis de ialouſie ardemment allumé.
Car, hé! que ſçay-ie moy ſi l'amour par cautelle
S'eſt point ainſi luy-meſme en liure transformé,
Pour luy baiſer le ſein & coucher auec elle?

VI.

Priué des doux regards qui mon ame ont rauie,
Et la vont nourrissant de mille & mille appas,
Ie vy trop mal-heureux: Mais non, ie ne vy pas,
Ou ie vy d'vne vie à cent morts asseruie.
Las! ie vy voirement, mais c'est mourant d'enuie
De voir mourir mes maux, qui iamais ne sont las,
Aussi bien puis-ie viure entre tant de trespas,
Sãs cœur, sans mouuemẽt, sans lumiere, & sãs vie.
Ie ne vy point, si fay: Car s'il n'estoit ainsi
Sentirois-ie estant mort tant d'amoureux soucy,
Tãt de feux, tãt de traits, qui tourmentẽt mõ ame?
Quoy donc ie vy sans cœur contre l'humaine loy!
Non, non, ie ne vy point, ie suis mort dedans moy:
Helas! si fais, ie vy: mais c'est en vous, Madame.

CHANSON.

EN quel desert, quel bois, ou quel riuage,
Oiseau leger, me pourray-ie sauuer,
Pour t'empescher de me venir trouuer,
Et m'affranchir de ton cruel seruage?
Las ie pensois esloignant la presence
De ces beaux yeux aux rayons si luisans,
Que mes liens s'en feroient moings pesans,
Et que mon feu perdroit sa violence.
Mais c'est en vain: car lors que ie m'absente,
Ie laisse helas! mon cœur empriſonné,
Et mon esprit de flame enuironné,
N'emportant rien que ce qui me tourmente.

Plus,

Plus ie ſuis loin, plus mon deſir s'alume,
Ie ne puis plus ſes efforts endurer:
Helas voyez ſi ie doit eſperer!
Plus loin du feu plus fort ie me conſume.
Ie ne voy plus que des nuicts eternelles
Pleines d'orreurs, de ſilence & d'effroy,
Et la frayeur qui me rend hors de moy
Me fait ſouffrir mille engoiſſes mortelles.
Rien ne s'egale à ma dure ſouffrance,
Belle Diane, & i'atteſte vos yeux,
Que mon treſpas me plairoit beaucoup mieux
Aupres de vous que viure en voſtre abſence.
On ne meurt point d'vne extreme triſteſſe,
Bien que l'eſprit ſoit du corps ſeparé:
S'il eſtoit vray ie n'euſſe tant duré,
Et par ma mort ma douleur euſt pris ceſſe.
Tu as beau faire, ô Soleil, ta reueuë,
Enflammant l'air d'vne belle clarté,
Tu ne ſaurois chaſſer l'obſcurité
Qui m'accompagne, & qui couure ma veuë.
Tu luis par tout, fors que dedans mon ame,
Mais dedans moy tu n'as point de pouuoir:
Nulle clarté ie ne puis receuoir,
S'elle ne vient des beaux yeux de Madame.
Comme la nuict les ombrages ſe leuent
Quand le Soleil cache ſon poil doré:
Lors que ie voy mon Soleil retiré
Ie ſens leuer les ennuis qui me greuent.
Le deſeſpoir de mon cœur ſe rend maiſtre,
Rien ne ſçauroit contre luy m'aſſeurer:

Et les ſoucis qui me font ſouſpirer,
De mes penſers d'autres penſers ſont naiſtre.
Helas! chaſſez ceſte rage importune,
Triſtes penſers pleins de ſeuerité:
Ne ſuffit-il que ie ſois tourmenté
De deſeſpoir, d'Amour, & de Fortune:
Le deſeſpoir iamais ne me delaiſſe,
L'Amour cruel ſe plaiſt en mon tourment,
Et du mal-heur vient ceſt eſloignement,
Geſnant mon cœur d'vne angoiſſeuſe preſſe.
Et vous encor importunes penſees
Comme ennemis par tout vous me ſuiuez:
Mon mal vous plaiſt, de ma mort vous viuez,
Et me laſſant vous n'eſtes point laſſees.
Soit que Phebus enuironne la terre,
Soit que la nuict mette fin à ſon cours,
Obſtinément vous me preſſez touſiours,
Et me troublez d'vne immortelle guerre.
L'vne pourſuit l'eſpoir dont ie me flatte,
L'autre combat ma conſtance & ma foy,
L'autre ſouſtient que ie ne ſuis plus moy,
M'eſtant perdu pour ſeruir vne ingratte.
Ie n'en croy rien, il ne ſe ſçauroit faire,
Ie ſuis trop ſeur de ſon ferme vouloir,
Et que le temps ne l'en peut deſmouuoir,
Ni tout effort aux amours plus contraire.
Mais toutesfois quand pleine d'inconſtance,
De moy, chetif ſon cœur s'eſtrangeroit,
Iamais pourtant le mien ne changeroit,
Ie veux mourir ſous ſon obeïſſance.

Ie

VII.

Ie me veux rendre Hermite, & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dreſſant mon hermitage en vn lieu deſerté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la cognoiſſance.
D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs: & par l'obſcurité
Le feu qui m'ard le cœur ſeruira de clarté,
Et me conſommera pour punir mon offenſe.
Vn long habit de gris le corps me couurira,
Mon tardif repentir ſur mon front ſe lira,
Et le poignant regret qui tenaille mon ame.
D'vn eſpoir languiſſant mon baſton ie feray,
Et touſiours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de Madame.

Reſponſe par Paſſerat.

VIII.

Vous voulez eſtre Hermite. Hermite allez-vous rẽdre,
Cachez-vous dans les bois pour fuir Cupidon:
Et pour monſtrer qu'en vous eſt eſteint ſon brandon,
Habillez-vous de gris, c'eſt la couleur de cendre.
Viuez de patience, il le vous faut apprendre,
Voſtre eſpoir menſonger ſoit changé en bourdon,
Le deſdain du refus à requerir pardon
D'auoir plus demandé que ne deuiez attendre.
Mais ſur tout que l'Amour en ce lieu ne ſoit point,
Pour guarir du chaud mal c'eſt vn dãgereux ſaint:
S'il r'allume vne fois vos flammes amorties,
Ne pouuant ſupporter ceſte tentation,
Vous ſortirez des bois & de deuotion,
Et ietterez bien toſt voſtre froc aux ortics.

IX.

Madame, Amour, Fortune, & tous les Elemens
Animez contre moy ſont bandez pour me nuire:
Sans plus le doux ſommeil de leurs fers me retire,
Et fait peur à mes maux par ſes enchantemens.
O Songe, ange divin, ſorcier de mes tourmens,
Ie voy par ta faueur ce que plus ie deſire,
Tu me fais voir ces yeux, qui font que ie ſouſpire,
Et fais naiſtre en mon cœur mille contentemens.
Mais la rage d'Amour qui point ne diminuë,
Auec tous ſes efforts empeſche ta venuë,
Et ne ſens pas ſouuent ton doux allegement.
Donc puis qu'il eſt ainſi, lors que tu me viſites
Helas! Songe amoureux, dure plus longuement,
A fin que tes faueurs ne ſoient pas ſi petites.

X.

Hé ne ſuffit-il pas qu'Amour trop animé (heure,
Tienne mon cœur en feu, qui s'accroiſt d'heure en
Sans q̃ mes chauds ſouſpirs sortãs de leur demeure,
Donnent force à l'ardeur dont ie ſuis conſommé!
O vent impetueux, exceſſif, enflammé,
Tu es cauſe en ſoufflant que ma flamme ne meure,
Laiſſe faire à mes yeux: ces ruiſſeaux que ie pleure
Eſteindront le fourneau dans mon cœur allumé.
Mais c'eſt trop vainement qu'en eſpoir ie me fonde,
L'eau n'eſteint pas l'amour: Neptune au creux de
S'eſt trouué mille fois amoureux & bruſlãt. (l'onde
Sus donc, ardans ſouſpirs, monſtrez voſtre puiſſance,
Rendez mon feu plus chaud, croiſſez ſa vehemence,
Il en durera moins s'il eſt plus violant.

Si le

XI.

Si le mary ialoux de la belle Cypris,
Qui forge à Iupiter le tonnerre & l'orage,
Forgeoit les traits d'Amour, il euſt maudit l'oura-
Et quitté tout laſſé ſon labeur entrepris. (ge,
Car ce cruel voleur des cœurs & des eſprits,
Nourry d'vne Tygreſſe en quelque lieu ſauuage,
De mille coups mortels ne contente ſa rage,
Et fait touſiours des cœurs ſa victoire & ſon prix.
On perd temps contre luy de ſe mettre en defenſe:
Vn homme n'eſt pour faire à vn Dieu reſiſtance,
Meſme vn Dieu ſi puiſſant qu'il ſurmõte les dieux.
Maudits ſoient tous ſes traits & leur puiſſance forte,
Helas! i'en ſuis couuert en tant & tant de lieux,
Que le maudit archer pour ſa trouſſe me porte.

XII.

Ie ſçay qu'ell' ont des yeux les autres damoiſelles,
Pour rẽdre en regardãt maint & maint amoureux:
Mais non pas des Soleils ardans & vigoureux
Qui rempliſſent les cœurs de flammes immortelles.
I'auoüe & veux penſer qu'il y en a de belles
Aſſez pour trauailler vn eſprit deſireux:
Mais quelle autre a ces traits ſi doux & rigoureux,
Qui font gouſter la vie entre cent morts cruelles?
Quelle autre a ceſt eſprit qui le mien a charmé?
Ces propos, ces diſcours, dont ie fus transformé? (ces?
Où ſont tant d'hameçons, d'amours, de feux, de gla-
Souffrons donc ſans blaſpheme vn extreme tourment,
Croyant qu'on ne ſçauroit aimer qu'extremement
Celle qui eſt extreme en beautez & en graces.

D'vn portraict.

XIII.

Amour de ſa main propre a portraict ceſt image,
A fin qu'vn païs froid, lourd, barbare, indompté,
Qui demeurait rebelle à ſa diuinité,
Fuſt contrainct de ſe rendre, & luy faire hommage.
Il choiſit le parfait d'vn ſi diuin ouurage
Dans le ciel, ſur le vray de la meſme beauté,
Vaquant à ſon labeur d'eſprit tant arreſté,
Que ſur la beauté meſme on voit quelque auãtage.
Les amours luy ſeruoient: l'vn braſſoit les couleurs,
L'autre les deſtrempoit en l'argent de mes pleurs,
L'autre plus curieux admiroit l'artifice.
Quand il eut acheué, luy-meſme en fut eſpris,
En deuint idolaſtre, & ſoudain ie fu pris,
A fin que de mon cœur il luy fiſt ſacrifice.

XIIII.

Mal-heureux que ie ſuis! ie vous ſoulois deſcrire
Mon naturel leger iamais ne s'arreſtant,
Prenant à grand honneur que ie fuſſe inconſtant,
Et tel comme i'eſtois me plaiſant à le dire.
Maintenant que voſtre œil ſans pitié me martyre,
Ma nouuelle douleur d'heure en heure augmentant,
Ie maudy mon offenſe, honteux & repentant,
Et trop tard pour mon bien ie cerche à m'en dedire.
Quel confort? quel remede? Amour, conſeille moy,
Pourra-telle iamais s'aſſeurer de ma foy,
M'ayant cognu deuant ſi leger de courage?
Helas! mon inconſtance à ſa gloire a eſté:
Car quel plus grand honneur que d'auoir arreſté
Celuy qui s'aſſeuroit d'eſtre touſiours volage?

Digitized by Google

PRIERE AV SOMMEIL.

SOmme, doux repos de nos yeux,
L'aimé des hommes & des Dieux,
Fils de la nuict & du ſilence,
Qui peus les eſprits delier,
Qui fais les ſoucis oublier,
Et le mal plein de violence.
Approche, ô ſommeil deſiré,
Las! c'eſt trop long temps demeuré,
La nuict eſt à demy paſſée,
Et ie ſuis encore attendant
Que tu chaſſes le ſoing mordant,
Hoſte importun de ma penſée.
Clos mes yeux, fay moy ſommeiller,
Ie t'attens ſur mon oreiller,
Où ie tiens la teſte appuyée:
Ie ſuis dans mon lict ſans mouuoir
Pour mieux ta douceur receuoir,
Douceur dont la peine eſt noyée.
Haſte toy, ſommeil de venir:
Mais qui te peut tant retenir,
Rien en ce lieu ne te retarde,
Le chien n'abbaye icy autour,
Le coq n'annonce point le iour,
On n'entend point l'Oye criarde.
Vn petit ruiſſeau doux-coulant
A dos rompus ſe va roulant,
Qui t'inuite de ſon murmure,
Et l'obſcurité de la nuict.

Moitte, ſans chaleur & ſans bruit,
Propre au repos de la nature.
Chacun, fors que moy ſeulement,
Sent ore quelque allegement
Par le doux effort de tes charmes:
Tous les animaux trauaillez
Ont les yeux fermez & ſillez,
Seuls les miens ſont ouuerts aux larmes.
Si tu peus ſelon ton deſir
Combler vn homme de plaiſir
Au fort d'vne extreme triſteſſe,
Pour monſtrer quel eſt ton pouuoir,
Fay moy quelque plaiſir auoir
Durant la douleur qui m'oppreſſe.
Si tu peus nous repreſenter
Le bien qui nous peut contenter,
Separé de longue diſtance:
O ſomme doux & gracieux,
Repreſente encor à mes yeux
Celle dont ie pleure l'abſence.
Que ie voye encor ces ſoleils,
Ces lys, & ces boutons vermeils,
Ce port plein de maieſté ſainte:
Que i'entr'oye encor ces propos,
Qui tenoient mon cœur en repos,
Rauy de merueille & de crainte.
Le bien de la voir tous les iours,
Autrefois eſtoit le ſecours
De mes nuicts alors trop heureuſes.
Maintenant que i'en ſuis abſent,

Rens

Rens-moy par vn ſonge plaiſant
Tant de delices amoureuſes.
Si tous les ſonges ne ſont rien,
C'eſt tout vn, ils me plaiſent bien,
I'aime vne telle tromperie:
Haſte toy donc pour mon confort,
On te dit frere de la mort,
Tu ſeras pere de ma vie.
Mais las! ie te vais appellant,
Tandis la nuict en s'enuolant
Fait place à l'Aurore vermeille:
O Amour tyran de mon cœur,
C'eſt toy ſeul qui par ta rigueur
Empeſches que ie ne ſommeille.
Hé quelle eſtrange cruauté.
Ie t'ay donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie & ma lumiere,
Et tu ne veux pas ſeulement
Me donner pour allegement
Vne pauure nuict toute entiere.

XV.

Yeux qui guidez mon ame en l'amoureux voyage,
Mes celeſtes flambeaux, benins & gracieux,
C'eſt vous qui fourniſſez de traits victorieux
Amour, le iuſte archer, ſeul Dieu de mon courage.
C'eſt vous qui me rendez contant en mon ſeruage,
C'eſt vous qui m'ẽſeignez le beau chemin des cieux
Vous purgez mon eſprit de penſers vicieux,
Et retenez mon cœur autresfois ſi volage.
Vous pouuez d'vn clin d'œil faire viure & mourir,
Faire au mois de Iãuier vn doux Printemps fleurir,
Et au fort de la nuict la lumiere nous rendre.
Vous eſtes le Soleil qui me donnez le iour,
Et ie ſuis le Phenix qui ſe bruſle alentour,
Puis quand ie ſuis bruſlé ie renais de ma cendre.

XVI.

Au ſaint ſiege d'amour, des grãds dieux le vainqueur,
I'ay fait venir plaider ceſte beauté rebelle,
Et l'accuſe, en pleurant, comme vne criminelle,
De vol, d'ingratitude, & de trop de rigueur.
Helas! Amour (ce dy-ie) elle a vollé mon cœur,
Et ne recognoiſt point mon ſeruice fidelle,
Elle m'a trauerſé d'vne fleche mortelle,
Et me fait conſommer en cruelle langueur.
Ie ne te puis prouuer comme elle me tourmente,
Mon cœur en eſt teſmoin, qu'elle le repreſente,
Tu verras, le voyant ſa rigueur & ſon tort.
Et ſi tu crains trop fort les traits de ſon viſage,
Ne donne pas ſentence à ſon deſauantage: (cord.
Mais fay tant qu'elle & moy nous demeurriõs d'ac-

Si

XVII.

Si vous voulez que ma douleur finiſſe,
Et que mon cœur qui vous eſt deſtiné,
Soit de ſon mal doucement guerdonné,
Mal, le ſeul prix de mon humble ſeruice.
Si vous voulez qu'à iamais ie beniſſe
L'heure & le poinct qu'à vous ie me donné.
Et que l'ennuy qui me ſuit obſtiné,
Comme vn ombrage en l'air s'eſuanoüiſſe.
Sans grand trauail ſoudain vous le pouuez,
La guariſon en vos mains vous auez,
Du mal d'Amour qui iuſqu'au cœur me touche:
Car s'il vous plaiſt de le faire ceſſer,
Il ne vous faut ſeulement prononcer
Qu'vn doux ouy du cœur & de la bouche.

CHANSON.

VN doux traict de vos yeux, ô ma fiere Deeſſe,
Beaux yeux mon ſeul confort,
Peut me remettre en vie, & m'oſter la triſteſſe
Qui me tient à la mort.
Tournez ces clairs Soleils, & par leur viue flame
Retardez mon treſpas.
Vn regard me ſuffit: le voulez-vous, Madame,
Non vous ne voulez pas.
Vn mot de voſtre bouche à mon dam trop aimable,
Mais qu'il ſoit ſans courroux,
Peut changer le deſtin d'vn aimant miſerable,
Qui n'adore que vous.

Il ne faut qu'vn ouy meſlé d'vn doux ſous-rire
Plein d'amours & d'appas,
Mon Dieu que de langueurs ! le voulez-vous point dire?
Non, vous ne voulez pas.
Roche ſourde à mes cris, de glaçons toute pleine,
Ame ſans amitié,
Quand i'eſtoy moins bruſlant tu m'eſtois plus humaine,
Et plus prompte à pitié.
Ceſſons donc de l'aimer, & pour nous en diſtraire
Tournons ailleurs nos pas:
Mais peut-il eſtre vray que ie le vueille faire?
Non ie ne le veux pas.

CHANSON.

IE ne veux iamais plus penſer
De voir vn iour recompenſer
Le mal qu'en aimant ie ſupporte:
Puis que celle qui tient mon cœur
Me monſtre vne extreme rigueur
Parmy l'amour qu'elle me porte.
Mais pourrois-ie eſperer auſſi
Qu'elle euſt iamais de moy mercy,
Veu qu'à ſoy-meſme elle eſt cruelle,
Se priuant des plus doux plaiſirs,
Meurtriſſant ſes propres deſirs,
perdant ſa ſaiſon nouuelle?
ruelle, où auez-vous les yeux!

Voyez

Voyez ce Printemps gracieux,
Voyez ceſte belle verdure,
Vn iour des prochaines chaleurs
Fera languir toutes ces fleurs,
Ores beautez de la nature.
Si le temps leger & coulant
Deuore tout en s'enuolant,
S'il rend toute choſe effacee,
Eſt-ce pas trop de cruauté
De laiſſer perdre vne beauté
Si chere, & ſi ſoudain paſſee?
Si c'eſt la peur qui vous retient,
Penſez que la crainte ne vient
Qu'à faute d'amitié parfaite.
Amour eſt vne viue ardeur,
Et la crainte eſt vne froideur,
Soudain par vraye amour desfaite.
Si vous m'aimez faites-le voir,
Payant mon fidelle deuoir
De la plus ſeure recompenſe:
Ou bien ſi vous ne m'aimez pas,
Ordonnez qu'vn ſoudain treſpas,
Finiſſe ma longue ſouffrance.

Et les ſoucis qui me font ſouſpirer,
De mes penſers d'autres penſers ſont naiſtre.
Helas! chaſſez ceſte rage importune,
Triſtes penſers pleins de ſeuerité:
Ne ſuffit-il que ie ſois tourmenté
De deſeſpoir, d'Amour, & de Fortune.
Le deſeſpoir iamais ne me delaiſſe,
L'Amour cruel ſe plaiſt en mon tourment,
Et du mal-heur vient ceſt eſloignement,
Geſnant mon cœur d'vne angoiſſeuſe preſſe.
Et vous encor importunes penſees
Comme ennemis par tout vous me ſuiuez:
Mon mal vous plaiſt, de ma mort vous viuez,
Et me laſſant vous n'eſtes point laſſees.
Soit que Phebus enuironne la terre,
Soit que la nuict mette fin à ſon cours,
Obſtinément vous me preſſez touſiours,
Et me troublez d'vne immortelle guerre.
L'vne pourſuit l'eſpoir dont ie me flatte,
L'autre combat ma conſtance & ma foy,
L'autre ſouſtient que ie ne ſuis plus moy,
M'eſtant perdu pour ſeruir vne ingratte.
Ie n'en croy rien, il ne ſe ſçauroit faire,
Ie ſuis trop ſeur de ſon ferme vouloir,
Et que le temps ne l'en peut deſmouuoir,
Ni tout effort aux amours plus contraire.
Mais toutesfois quand pleine d'inconſtance,
De moy, chetif ſon cœur s'eſtrangeroit,
Iamais pourtant le mien ne changeroit,
Ie veux mourir ſous ſon obeïſſance.

Ie

VII.

Ie me veux rendre Hermite, & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dreſſant mon hermitage en vn lieu deſerté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la cognoiſſance.
D'ennuis & de douleurs ie ſeray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs: & par l'obſcurité
Le feu qui m'ard le cœur ſeruira de clarté,
Et me conſommera pour punir mon offenſe.
Vn long habit de gris le corps me couurira,
Mon tardif repentir ſur mon front ſe lira,
Et le poignant regret qui tenaille mon ame.
D'vn eſpoir languiſſant mon baſton ie feray,
Et touſiours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de Madame.

Reſponſe par Paſſerat.

VIII.

Vous voulez eſtre Hermite, Hermite allez-vous rẽdre,
Cachez-vous dans les bois pour fuir Cupidon:
Et pour monſtrer qu'en vous eſt eſteint ſon brandon,
Habillez-vous de gris, c'eſt la couleur de cendre.
Viuez de patience, il le vous faut apprendre,
Voſtre eſpoir menſonger ſoit changé en bourdon,
Le deſdain du refus à requerir pardon
D'auoir plus demandé que ne deuiez attendre.
Mais ſur tout que l'Amour en ce lieu ne ſoit point,
Pour guarir du chaud mal c'eſt vn dãgereux ſaint:
S'il r'allume vne fois vos flammes amorties,
Ne pouuant ſupporter ceſte tentation,
Vous ſortirez des bois & de deuotion,
Et ietterez bien toſt voſtre froc aux ortics.

IX.

Madame, Amour, Fortune, & tous les Elemens
Animez contre moy ſont bandez pour me nuire:
Sans plus le doux ſommeil de leurs fers me retire,
Et fait peur à mes maux par ſes enchantemens.
O Songe, ange diuin, ſorcier de mes tourmens,
Ie voy par ta faueur ce que plus ie deſire,
Tu me fais voir ces yeux, qui ſont que ie ſouſpire,
Et fais naiſtre en mon cœur mille contentemens.
Mais la rage d'Amour qui point ne diminue,
Auec tous ſes efforts empeſche ta venuë,
Et ne ſens pas ſouuent ton doux allegement.
Donc puis qu'il eſt ainſi, lors que tu me viſites
Helas! Songe amoureux, dure plus longuement,
A fin que tes faueurs ne ſoient pas ſi petites.

X.

Hé ne ſuffit-il pas qu'Amour trop animé (heure,
Tienne mon cœur en feu, qui s'accroiſt d'heure en
Sans q̃ mes chauds ſouſpirs sortãs de leur demeure,
Donnent force à l'ardeur dont ie ſuis conſommé!
O vent impetueux, exceſſif, enflammé,
Tu es cauſe en ſouffiant que ma flamme ne meure,
Laiſſe faire à mes yeux: ces ruiſſeaux que ie pleure
Eſteindront le fourneau dans mon cœur allumé.
Mais c'eſt trop vainement qu'en eſpoir ie me fonde,
L'eau n'eſteint pas l'amour: Neptune au creux de
S'eſt trouué mille fois amoureux & bruſlãt. (l'onde
Sus donc, ardans ſouſpirs, monſtrez voſtre puiſſance,
Rendez mon feu plus chaud, croiſſez ſa vehemence,
Il en durera moins s'il eſt plus violant.

Si le

XI.

Si le mary ialoux de la belle Cypris,
Qui forge à Iupiter le tonnerre & l'orage,
Forgeoit les traits d'Amour, il euſt maudit l'ouura-
Et quitté tout laſſé ſon labeur entrepris. (ge,
Car ce cruel volleur des cœurs & des eſprits,
Nourry d'vne Tygreſſe en quelque lieu ſauuage,
De mille coups mortels ne contente ſa rage,
Et fait touſiours des cœurs ſa victoire & ſon prix.
On perd temps contre luy de ſe mettre en defenſe:
Vn homme n'eſt pour faire à vn Dieu reſiſtance,
Meſme vn Dieu ſi puiſſant qu'il ſurmõte les dieux.
Maudits ſoient tous ſes traits & leur puiſſance forte,
Helas! i'en ſuis couuert en tant & tant de lieux,
Que le maudit archer pour ſa trouſſe me porte.

XII.

Ie ſçay qu'ell' ont des yeux les autres damoiſelles,
Pour rẽdre en regardãt maint & maint amoureux:
Mais non pas des Soleils ardãs & vigoureux
Qui rempliſſent les cœurs de flammes immortelles.
I'auoüe & veux penſer qu'il y en a de belles
Aſſez pour trauailler vn eſprit deſireux:
Mais quelle autre a ces traits ſi doux & rigoureux,
Qui font gouſter la vie entre cent morts cruelles?
uelle autre a ceſt eſprit qui le mien a charmé?
Ces propos, ces diſcours, dont ie fus transformé?
Où ſont tant d'hameçons d'amours, de feux, de gla-
uffrons donc ſans blaſpheme vn extreme tourment,
Croyant qu'on ne ſçauroit aimer qu'extremement
Celle qui eſt extreme en beautez & en graces.

D'vn portraict.

XIII.

Amour de ſa main propre a portraict ceſt image,
A fin qu'vn païs froid, lourd, barbare, indompté,
Qui demeurroit rebelle à ſa diuinité,
Fuſt contrainct de ſe rendre, & luy faire hommage.
Il choiſit le parfait d'vn ſi diuin ouurage
Dans le ciel, ſur le vray de la meſme beauté,
Vaquant à ſon labeur d'eſprit tant arreſté,
Que ſur la beauté meſme on voit quelque auãtage.
Les amours luy ſeruoient: l'vn braſſoit les couleurs,
L'autre les deſtrempoit en l'argent de mes pleurs,
L'autre plus curieux admiroit l'artifice.
Quand il eut acheué, luy-meſme en fut eſpris,
En deuint idolaſtre, & ſoudain ie fu pris,
A fin que de mon cœur il luy fiſt ſacrifice.

XIIII.

Mal-heureux que ie ſuis! ie vous ſoulois deſcrire
Mon naturel leger iamais ne s'arreſtant,
Prenant à grand honneur que ie fuſſe inconſtant;
Et tel comme i'eſtois me plaiſant à le dire.
Maintenant que voſtre œil ſans pitié me martyre,
Ma nouuelle douleur d'heure en heure augmentant,
Ie maudy mon offenſe, honteux & repentant,
Et trop tard pour mon bien ie cerche à m'en dedire.
Quel confort? quel remede? Amour, conſeille moy,
Pourra-telle iamais s'aſſeurer de ma foy,
M'ayant cognu deuant ſi leger de courage?
Helas! mon inconſtance à ſa gloire a eſté:
Car quel plus grand honneur que d'auoir arreſté
Celuy qui s'aſſeuroit d'eſtre touſiours volage?

Digitized by Google

PRIERE AV SOMMEIL.

SOmme, doux repos de nos yeux,
L'aimé des hommes & des Dieux,
Fils de la nuict & du silence,
Qui peus les esprits delier,
Qui fais les soucis oublier,
Et le mal plein de violence.
Approche, ô sommeil desiré,
Las! c'est trop long temps demeuré,
La nuict est à demy passee,
Et ie suis encore attendant
Que tu chasses le soing mordant,
Hoste importun de ma pensee.
Clos mes yeux, fay moy sommeiller,
Ie t'attens sur mon oreiller,
Où ie tiens la teste appuyee:
Ie suis dans mon lict sans mouuoir
Pour mieux ta douceur receuoir,
Douceur dont la peine est noyee.
Haste toy, sommeil de venir:
Mais qui te peut tant retenir,
Rien en ce lieu ne te retarde,
Le chien n'abbaye icy autour,
Le coq n'annonce point le iour,
On n'entend point l'Oye criarde.
Vn petit ruisseau doux-coulant:
A dos rompus se va roulant,
Qui t'inuite de son murmure,
Et l'obscurité de la nuict

Digitized by Google

Moitte, ſans chaleur & ſans bruit,
Propre au repos de la nature.
Chacun, fors que moy ſeulement,
Sent ore quelque allegement
Par le doux effort de tes charmes:
Tous les animaux trauaillez
Ont les yeux fermez & fillez,
Seuls les miens ſont ouuerts aux larmes.
Si tu peus ſelon ton deſir
Combler vn homme de plaiſir
Au fort d'vne extreme triſteſſe,
Pour monſtrer quel eſt ton pouuoir,
Fay moy quelque plaiſir auoir
Durant la douleur qui m'oppreſſe.
Si tu peus nous repreſenter
Le bien qui nous peut contenter,
Separé de longue diſtance:
O ſomme doux & gracieux,
Repreſente encor à mes yeux
Celle dont ie pleure l'abſence.
Que ie voye encor ces ſoleils,
Ces lys, & ces boutons vermeils,
Ce port plein de maieſté ſainte:
Que i'entr'oye encor ces propos,
Qui tenoient mon cœur en repos,
Rauy de merueille & de crainte.
Le bien de la voir tous les iours,
Autrefois eſtoit le ſecours
De mes maux alors trop heureuſes.
Maintenant que i'en ſuis abſent,

Rens

Rens-moy par vn ſonge plaiſant
Tant de delices amoureuſes.
Si tous les ſonges ne ſont rien,
C'eſt tout vn, ils me plaiſent bien,
I'aime vne telle tromperie:
Haſte toy donc pour mon confort,
On te dit frere de la mort,
Tu ſeras pere de ma vie.
Mais las! ie te vais appellant,
Tandis la nuict en s'enuolant
Fait place à l'Aurore vermeille:
O Amour tyran de mon cœur,
C'eſt toy ſeul qui par ta rigueur
Empeſches que ie ne ſommeille.
Hé quelle eſtrange cruauté.
Ie t'ay donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie & ma lumiere,
Et tu ne veux pas ſeulement
Me donner pour allegement
Vne pauure nuict toute entiere.

Digitized by Google

XV.

Yeux qui guidez mon ame en l'amoureux voyage,
Mes celeſtes flambeaux, benins & gracieux,
C'eſt vous qui fourniſſez de traits victorieux
Amour, le iuſte archer, ſeul Dieu de mon courage.
C'eſt vous qui me rendez contant en mon ſeruage,
C'eſt vous qui m'eſeignez le beau chemin des cieux
Vous purgez mon eſprit de penſers vicieux,
Et retenez mon cœur autresfois ſi volage.
Vous pouuez d'vn clin d'œil faire viure & mourir,
Faire au mois de Iãuier vn doux Printemps fleurir,
Et au fort de la nuict la lumiere nous rendre.
Vous eſtes le Soleil qui me donnez le iour,
Et ie ſuis le Phenix qui ſe bruſle alentour,
Puis quand ie ſuis bruſlé ie renais de ma cendre.

XVI.

Au ſaint ſiege d'amour, des grãds dieux le vainqueur,
I'ay fait venir plaider ceſte beauté rebelle,
Et l'accuſe, en pleurant, comme vne criminelle,
De vol, d'ingratitude, & de trop de rigueur.
Helas! Amour (ce dy-ie) elle a vollé mon cœur,
Et ne recognoiſt point mon ſeruice fidelle,
Elle m'a trauerſé d'vne fleche mortelle,
Et me fait conſommer en cruelle langueur.
[illegible] ne te puis prouuer comme elle me tourmente,
[illegible] n cœur en eſt teſmoin, qu'elle le repreſente,
[illegible] rras, le voyant ſa rigueur & ſon tort.
[illegible] crains trop fort les traits de ſon viſage,
[illegible] nne pas ſentence à ſon deſauantage: (cord.
[illegible] ſ'ay tant qu'elle & moy nous demeurriõs d'ac-

Si

XVII.

Si vous voulez que ma douleur finisse,
Et que mon cœur qui vous est destiné,
Soit de son mal doucement guerdonné,
Mal, le seul prix de mon humble seruice.
Si vous voulez qu'à iamais ie bannisse
L'heure & le poinct qu'à vous ie me donné.
Et que l'ennuy qui me suit obstiné,
Comme vn ombrage en l'air s'esuanoüisse.
Sans grand trauail soudain vous le pouuez,
La guarison en vos mains vous auez,
Du mal d'Amour qui iusqu'au cœur me touche:
Car s'il vous plaist de le faire cesser,
Il ne vous faut seulement prononcer
Qu'vn doux ouy du cœur & de la bouche.

CHANSON.

VN doux traict de vos yeux, ô ma fiere Deesse,
Beaux yeux mon seul confort,
Peut me remettre en vie, & m'oster la tristesse
Qui me tient à la mort.
Tournez ces clairs Soleils, & par leur viue flamme
Retardez mon trespas.
Vn regard me suffit: le voulez-vous, Madame,
Non vous ne voulez pas.
Vn mot de vostre bouche à mon dam trop aimable,
Mais qu'il soit sans courroux,
Peut changer le destin d'vn aimant miserable,
Qui n'adore que vous.

VI.

Priué des doux regards qui mon ame ont rauie,
Et la vont nourrissant de mille & mille appas,
Ie vy trop mal-heureux: Mais non, ie ne vy pas,
Ou ie vy d'vne vie à cent morts asseruie.
Las! ie vy voirement, mais c'est mourant d'enuie
De voir mourir mes maux, qui iamais ne sont las,
Aussi bien puis-ie viure entre tant de trespas,
Sãs cœur, sans mouuemẽt, sans lumiere, & sãs vie.
Ie ne vy point, si fay: Car s'il n'estoit ainsi
Sentirois-ie estant mort tant d'amoureux soucy,
Tãt de feux, tãt de traits, qui tourmentẽt mõ ame?
Quoy donc ie vy sans cœur contre l'humaine loy!
Non, non, ie ne vy point, ie suis mort dedans moy:
Helas! si fais, ie vy: mais c'est en vous, Madame.

CHANSON.

EN quel desert, quel bois, ou quel riuage,
Oiseau leger, me pourray-ie sauuer,
Pour t'empescher de me venir trouuer,
Et m'affranchir de ton cruel seruage?
Las ie pensois esloignant la presence
De ces beaux yeux aux rayons si luisans,
Que mes liens s'en feroient moings pesans,
Et que mon feu perdroit sa violence.
Mais c'est en vain: car lors que ie m'absente,
Ie laisse helas! mon cœur empriſonné,
Et mon esprit de flame enuironné,
N'emportant rien que ce qui me tourmente.

Plus,

Plus ie suis loin, plus mon desir s'alume,
Ie ne puis plus ses efforts endurer:
Helas voyez si ie dois esperer!
Plus loin du feu plus fort ie me consume.
Ie ne voy plus que des nuicts eternelles
Pleines d'orreurs, de silence & d'effroy,
Et la frayeur qui me rend hors de moy
Me fait souffrir mille angoisses mortelles.
Rien ne s'egale à ma dure souffrance,
Belle Diane, & i'atteste vos yeux,
Que mon trespas me plairoit beaucoup mieux
Aupres de vous que viure en vostre absence.
On ne meurt point d'vne extreme tristesse,
Bien que l'esprit soit du corps separé:
S'il estoit vray ie n'eusse tant duré,
Et par ma mort ma douleur eust pris cesse.
Tu as beau faire, ô Soleil, ta reuenë,
Enflammant l'air d'vne belle clarté,
Tu ne saurois chasser l'obscurité
Qui m'accompagne, & qui couure ma venë.
Tu luis par tout, fors que dedans mon ame,
Mais dedans moy tu n'as point de pouuoir:
Nulle clarté ie ne puis receuoir,
S'elle ne vient des beaux yeux de Madame.
Comme la nuict les ombrages se leuent
Quand le Soleil cache son poil doré:
Lors que ie voy mon Soleil retiré
Ie sens leuer les ennuis qui me greuent.
Le desespoir de mon cœur se rend maistre,
Rien ne sçauroit contre luy m'asseurer:

Et

Et les ſoucis qui me font ſouſpirer,
De mes penſers d'autres penſers font naiſtre.
Helas! chaſſez ceſte rage importune,
Triſtes penſers pleins de ſeuerité:
Ne ſuffit-il que ie ſois tourmenté
De deſeſpoir, d'Amour, & de Fortune.
Le deſeſpoir iamais ne me delaiſſe,
L'Amour cruel ſe plaiſt en mon tourment,
Et du mal-heur vient ceſt eſloignement,
Geſnant mon cœur d'vne angoiſſeuſe preſſe.
Et vous encor importunes penſees
Comme ennemis par tout vous me ſuiuez:
Mon mal vous plaiſt, de ma mort vous viuez,
Et me laſſant vous n'eſtes point laſſees.
Soit que Phebus enuironne la terre,
Soit que la nuict mette fin à ſon cours,
Obſtinément vous me preſſez touſiours,
Et me troublez d'vne immortelle guerre.
L'vne pourſuit l'eſpoir dont ie me flatte,
L'autre combat ma conſtance & ma foy,
L'autre ſouſtient que ie ne ſuis plus moy,
M'eſtant perdu pour ſeruir vne ingratte.
Ie n'en croy rien, il ne ſe ſçauroit faire,
Ie ſuis trop ſeur de ſon ferme vouloir,
Et que le temps ne l'en peut deſmouuoir,
Ni tout effort aux amours plus contraire.
Mais toutesfois quand pleine d'inconſtance,
De moy, chetif ſon cœur s'eſtrangeroit,
Iamais pourtant le mien ne changeroit,
Ie veux mourir ſous ſon obeïſſance.

Ie

VII.

Ie me veux rendre Hermite, & faire penitence
De l'erreur de mes yeux pleins de temerité,
Dreſſant mon hermitage en vn lieu deſerté,
Dont nul autre qu'Amour n'aura la cognoiſſance.
D'ennuis & de douleurs ie feray ma pitance,
Mon breuuage de pleurs: & par l'obſcurité
Le feu qui m'ard le cœur ſeruira de clarté,
Et me conſommera pour punir mon offenſe.
Vn long habit de gris le corps me couurira,
Mon tardif repentir ſur mon front ſe lira,
Et le poignant regret qui tenaille mon ame.
D'vn eſpoir languiſſant mon baſton ie feray,
Et touſiours pour prier deuant mes yeux i'auray
La peinture d'Amour, & celle de Madame.

Reſponſe par Paſſerat.

VIII.

Vous voulez eſtre Hermite. Hermite allez-vous rẽdre,
Cachez-vous dans les bois pour fuir Cupidon:
Et pour monſtrer qu'en vous eſt eſteint ſon brandon,
Habillez-vous de gris, c'eſt la couleur de cendre.
Viuez de patience, il le vous faut apprendre,
Voſtre eſpoir menſonger ſoit changé en bourdon,
Le deſdain du refus à requerir pardon
D'auoir plus demandé que ne deuiez attendre.
Mais ſur tout que l'Amour en ce lieu ne ſoit point,
Pour guarir du chaud mal c'eſt vn dãgereux ſaint:
S'il r'allume vne fois vos flammes amorties,
Ne pouuant ſupporter ceſte tentation,
Vous ſortirez des bois & de deuotion,
Et ietterez bien toſt voſtre froc aux ortics.

IX.

Madame, Amour, Fortune, & tous les Elemens
Animez contre moy ſont bandez pour me nuire:
Sans plus le doux ſommeil de leurs fers me retire,
Et fait peur à mes maux par ſes enchantemens.
O Songe, ange divin, ſorcier de mes tourmens,
Ie voy par ta faueur ce que plus ie deſire,
Tu me fais voir ces yeux, qui font que ie ſouſpire,
Et fais naiſtre en mon cœur mille contentemens.
Mais la rage d'Amour qui point ne diminuë,
Auec tous ſes efforts empeſche ta venuë,
Et ne ſens pas ſouuent ton doux allegement.
Donc puis qu'il eſt ainſi, lors que tu me viſites
Helas! Songe amoureux, dure plus longuement,
A fin que tes faueurs ne ſoient pas ſi petites.

X.

Hé ne ſuffit-il pas qu'Amour trop animé (heure,
Tienne mon cœur en feu, qui s'accroiſt d'heure en
Sans q̃ mes chauds ſouſpirs ſortãs de leur demeure,
Donnent force à l'ardeur dont ie ſuis conſommé!
O vent impetueux, exceſſif, enflammé,
Tu es cauſe en ſouffiant que ma flamme ne meure,
Laiſſe faire à mes yeux: ces ruiſſeaux que ie pleure
Eſteindront le fourneau dans mon cœur allumé.
Mais c'eſt trop vainement qu'en eſpoir ie me fonde,
L'eau n'eſteint pas l'amour: Neptune au creux de l'onde
S'eſt trouué mille fois amoureux & bruſlãt.
Sus donc, ardans ſouſpirs, monſtrez voſtre puiſſance,
Rendez mon feu plus chaud, croiſſez ſa vehemence,
Il en durera moins s'il eſt plus violant.

Si le

XI.

Si le mary ialoux de la belle Cypris,
Qui forge à Iupiter le tonnerre & l'orage,
Forgeoit les traits d'Amour il euſt maudit l'ouura-
Et quitté tout laſſé ſon labeur entrepris. (ge,
Car ce cruel voleur des cœurs & des eſprits,
Nourry d'vne Tygreſſe en quelque lieu ſauuage,
De mille coups mortels ne contente ſa rage,
Et fait touſiours des cœurs ſa victoire & ſon prix.
On perd temps contre luy de ſe mettre en defenſe:
Vn homme n'eſt pour faire à vn Dieu reſiſtance,
Meſme vn Dieu ſi puiſſant qu'il ſurmonte les dieux.
Maudits ſoient tous ſes traits & leur puiſſance forte,
Helas! i'en ſuis couuert en tant & tant de lieux,
Que le maudit archer pour ſa trouſſe me porte.

XII.

Ie ſçay qu'ell' ont des yeux les autres damoiſelles,
Pour rẽdre en regardãt maint & maint amoureux:
Mais non pas des Soleils ardans & vigoureux
Qui rempliſſent les cœurs de flammes immortelles.
I'auoüe & veux penſer qu'il y en a de belles
Aſſez pour trauailler vn eſprit deſireux:
Mais quelle autre a ces traits ſi doux & rigoureux,
Qui font gouſter la vie entre cent morts cruelles?
Quelle autre a ceſt eſprit qui le mien a charmé?
Ces propos, ces diſcours, dont ie fus transformé? ces?
Où ſont tant d'hameçons, d'amours, de feux de gla-
Souffrons donc ſans blaſpheme vn extreme tourment,
Croyant qu'on ne ſçauroit aimer qu'extremement
Celle qui eſt extreme en beautez & en graces.

PRIERE AV SOMMEIL.

Somme, doux repos de nos yeux,
L'aimé des hommes & des Dieux,
Fils de la nuict & du silence,
Qui peus les esprits delier,
Qui fais les soucis oublier,
Et le mal plein de violence.
Approche, ô sommeil desiré,
Las! c'est trop long temps demeuré,
La nuict est à demy passee,
Et ie suis encore attendant
Que tu chasses le soing mordant,
Hoste importun de ma pensee.
Clos mes yeux, fay moy sommeiller,
Ie t'attens sur mon oreiller,
Où ie tiens la teste appuyee:
Ie suis dans mon lict sans mouuoir
Pour mieux ta douceur receuoir,
Douceur dont la peine est noyee.
Haste toy, sommeil de venir:
Mais qui te peut tant retenir,
Rien en ce lieu ne te retarde,
Le chien n'abbaye icy autour,
Le coq n'annonce point le iour,
On n'entend point l'Oye criarde.
Vn petit ruisseau doux-coulant
A dos rompus se va roulant,
Qui t'inuite de son murmure,
Et l'obscurité de la nuict.

Moitte, ſans chaleur & ſans bruit,
Propre au repos de la nature.
Chacun, fors que moy ſeulement,
Sent ore quelque allegement
Par le doux effort de tes charmes:
Tous les animaux trauaillez
Ont les yeux fermez & fillez,
Seuls les miens ſont ouuerts aux larmes.
Si tu peus ſelon ton deſir
Combler vn homme de plaiſir
Au fort d'vne extreme triſteſſe,
Pour monſtrer quel eſt ton pouuoir,
Fay moy quelque plaiſir auoir
Durant la douleur qui m'oppreſſe.
Si tu peus nous repreſenter
Le bien qui nous peut contenter,
Separé de longue diſtance:
O ſomme doux & gracieux,
Repreſente encor à mes yeux
Celle dont ie pleure l'abſence.
Que ie voye encor ces ſoleils,
Ces lys, & ces boutons vermeils,
Ce port plein de maieſté ſainte:
Que i'entr'oye encor ces propos,
Qui tenoient mon cœur en repos,
Ravy de merueille & de crainte.
Le bien de la voir tous les iours,
Autrefois eſtoit le ſecours
De mes nuicts alors trop heureuſes
Maintenant que i'en ſuis abſent,

Rens

Rens-moy par vn ſonge plaiſant
Tant de delices amoureuſes.
Si tous les ſonges ne ſont rien,
C'eſt tout vn, ils me plaiſent bien,
I'aime vne telle tromperie:
Haſte toy donc pour mon confort,
On te dit frere de la mort,
Tu ſeras pere de ma vie.
Mais las! ie te vais appellant,
Tandis la nuict en s'enuolant
Fait place à l'Aurore vermeille:
O Amour tyran de mon cœur,
C'eſt toy ſeul qui par ta rigueur
Empeſches que ie ne ſommeille.
Hé quelle eſtrange cruauté.
Ie t'ay donné ma liberté,
Mon cœur, ma vie & ma lumiere,
Et tu ne veux pas ſeulement
Me donner pour allegement
Vne pauure nuict toute entiere.

XV.

Yeux qui guidez mon ame en l'amoureux voyage,
Mes celeſtes flambeaux, benins & gracieux,
C'eſt vous qui fourniſſez de traits victorieux
Amour, le iuſte archer, ſeul Dieu de mon courage.
C'eſt vous qui me rendez conſtant en mon ſeruage,
C'eſt vous qui m'eſeignez le beau chemin des cieux
Vous purgez mon eſprit de penſers vicieux,
Et retenez mon cœur autresfois ſi volage.
Vous pouuez d'vn clin d'œil faire viure & mourir,
Faire au mois de Iãuier vn doux Printemps fleurir,
Et au fort de la nuict la lumiere nous rendre.
Vous eſtes le Soleil qui me donnez le iour,
Et ie ſuis le Phenix qui ſe bruſle alentour,
Puis quand ie ſuis bruſlé ie renais de ma cendre.

XVI.

Au ſaint ſiege d'amour, des grãds dieux le vainqueur,
I'ay fait venir plaider ceſte beauté rebelle,
Et l'accuſe, en pleurant, comme vne criminelle,
De vol, d'ingratitude, & de trop de rigueur.
Helas! Amour (ce dy-ie) elle a volé mon cœur,
Et ne recognoiſt point mon ſeruice fidelle,
Elle m'a trauerſé d'vne fleche mortelle,
Et me fait conſommer en cruelle langueur.
Ie ne te puis prouuer comme elle me tourmente,
Mon cœur en eſt teſmoin, qu'elle le repreſente,
Tu verras, le voyant ſa rigueur & ſon tort.
Et ſi tu crains trop fort les traits de ſon viſage,
Ne donne pas ſentence à ſon deſauantage: (cord.
Mais fay tant qu'elle & moy nous demeurriõs d'ac-

Si

XVII.

Si vous voulez que ma douleur finiſſe,
Et que mon cœur qui vous eſt deſtiné,
Soit de ſon mal doucement guerdonné,
Mal, le ſeul prix de mon humble ſeruice.
Si vous voulez qu'à iamais ie beniſſe
L'heure & le poinct qu'à vous ie me donné.
Et que l'ennuy qui me ſuit obſtiné,
Comme vn ombrage en l'air s'eſuanoüiſſe.
Sans grand trauail ſoudain vous le pouuez,
La guariſon en vos mains vous auez,
Du mal d'Amour qui iuſqu'au cœur me touche:
Car s'il vous plaiſt de le faire ceſſer,
Il ne vous faut ſeulement prononcer
Qu'vn doux ouy du cœur & de la bouche.

CHANSON.

VN doux traict de vos yeux, ô ma fiere Deeſſe,
Beaux yeux mon ſeul confort,
Peut me remettre en vie, & m'oſter la triſteſſe
Qui me tient à la mort.
Tournez ces clairs Soleils, & par leur viue flame
Retardez mon treſpas.
Vn regard me ſuffit: le voulez-vous, Madame,
Non vous ne voulez pas.
Vn mot de voſtre bouche à mon dam trop aimable,
Mais qu'il ſoit ſans courroux,
Peut changer le deſtin d'vn aimant miſerable,
Qui n'adore que vous.

Il ne faut qu'vn ouy meſlé d'vn doux ſous-rire
Plein d'amours & d'appas,
Mon Dieu que de langueurs ! le voulez-vous point dire?
Non, vous ne voulez pas.
Roche ſourde à mes cris, de glaçons toute pleine,
Ame ſans amitié,
Quand i'eſtoy moins bruſlant tu m'eſtois plus humaine,
Et plus prompte à pitié.
Ceſſons donc de l'aimer, & pour nous en diſtraire
Tournons ailleurs nos pas:
Mais peut-il eſtre vray que ie le vueille faire?
Non ie ne le veux pas.

CHANSON.

IE ne veux iamais plus penſer
De voir vn iour recompenſer
Le mal qu'en aimant ie ſupporte:
Puis que celle qui tient mon cœur
Me monſtre vne extreme rigueur
Parmy l'amour qu'elle me porte.
Mais pourrois-ie eſperer auſſi
Qu'elle euſt iamais de moy mercy,
Veu qu'à ſoy-meſme elle eſt cruelle,
Se priuant des plus doux plaiſirs,
Meurtriſſant ſes propres deſirs,
Et perdant ſa ſaiſon nouuelle?
Cruelle, où auez-vous les yeux?

Voyez

Voyez ce Printemps gracieux,
Voyez ceſte belle verdure,
Vn iour des prochaines chaleurs
Fera languir toutes ces fleurs,
Ores beautez de la nature.
Si le temps leger & coulant
Deuore tout en s'enuolant,
S'il rend toute choſe effacee,
Eſt-ce pas trop de cruauté
De laiſſer perdre vne beauté
Si chere, & ſi ſoudain paſſee?
Si c'eſt la peur qui vous retient,
Penſez que la crainte ne vient
Qu'à faute d'amitié parfaite.
Amour eſt vne viue ardeur,
Et la crainte eſt vne froideur,
Soudain par vraye amour desfaite.
Si vous m'aimez faites-le voir,
Payant mon fidelle deuoir
De la plus ſeure recompenſe:
Ou bien ſi vous ne m'aimez pas,
Ordonnez qu'vn ſoudain treſpas,
Finiſſe ma longue ſouffrance.

XX.

Depuis que ſous vos loix mon ame eſt retenuë
L'an deſia quatre fois s'eſt veu recommencer,
Et ma foy, que le temps n'a iamais ſceu faucer,
Mieux que le premier iour n'eſt de vous recognuë.
Si pour voir voſtre ſein i'abaiſſe vn peu la veuë,
Si i'oſe voſtre main de la mienne preſſer,
Ou baiſer voſtre gant, ie vous voy courroucer:
A tel heur en quatre ans ma fortune eſt venuë.
Les propos plus communs qu'il vous plaiſt m'affermer,
C'eſt que vous n'aimez rien, ni ne pouuez aimer,
Et qu'il ne faut de vous attendre autre aſſeurance,
Donc ſi par voſtre aduis ie prens de moy pitié,
Changeant mon amour forte en commune amitié,
A ſçauoir ſi l'on peut m'accuſer d'inconſtance?

XXI.

Que trop d'amour me ſeiche & me deuore ainſi
Deuant vos yeux cruels embellis de ma peine:
Que ie m'aille appaſtant d'vne eſperance vaine,
Plus pour aigrir mon mal que le rendre adoucy.
Que ie ne trouue en vous ni pitié ni mercy,
Que ie meure de ſoif au bord de la fontaine:
Non il n'en ſera rien, beauté trop inhumaine,
I'ay ſoin de mon ſalut, dont vous n'auez ſoucy.
Par vos feintes douceurs ne ſortãs point de l'ame, (me,
Quand vous m'auez rendu tout de ſoulfre & de fla-
Vous penſez-vous mocquer d'amour & de ma foy:
Mais vos deſgniſemens forcent ma patience,
Voſtre froid mon ardeur, les tourmens ma conſtance,
Ie ne puis eſtre à vous ſi vous n'eſtes à moy.

Encore

XXII.

Encore aucunefois ceſt Archer deceuant,
Au combat me deſfie, & taſche à me reprendre,
Auec des yeux trõpeurs, qui ſous ma vieille cendre,
Font reuiure des feux bruſlans comme deuant.
Mais la nuict ſolitaire à mon aide arriuant,
Fait qu'en moy ie retourne, & me mets à cõprendre
Le mal qui m'eſt prochain: parquoy sãs plus attẽdre
Tous ces braſiers ie plonge en Lethes bien auant.
Comme vn petit oiſeau i'approche de la proye,
Puis la peur des gluaux me fait prẽdre autre voye,
I'y reuien, ie la laiſſe, & fay maint & maint tour.
I'oſe & ie n'oſe pas, ie m'arreſte & galoppe,
Bref i'ourdis vne toile ainſi que Penelope,
Dont ie deſfay la nuict ce que i'ay fait le iour.

XXIII.

Vous le voulez, & i'ay trop de couſtume
De vous ſeruir, pour ne le faire pas,
Sors, traiſtre Amour, tourne arriere tes pas,
Tu me bruſlois, le deſdain te conſume.
Si iamais plus voſtre beauté m'allume,
Yeux qui pleuuez des traits & des appas,
Ma flamme eſteinte, & qui ſeulement fume
Reuiue encor par mon cruel treſpas.
Malgré Madame, & malgré que i'en aye
Qu'à chauds bouillons touſiours ſaigne la playe,
Qu'elle me fait à ſes pieds eſtendu.
Ie ſens ma braiſe en glaçons conuertie,
Mon cœur tout ſien comme elle l'a rendu;
Touſiours le Tout ſe ſuit de ſa partie.

Puiſque

XXIIII.

Puiſque mon plus bel âge en ſeruant deſpenſé,
Puiſque ma loyauté, mon ardeur, ma triſteſſe,
Mon teint palle & ma voix, mõ œil pleurãt sãs ceſſe
N'ont ſceu dompter vn cœur qui ſe diſoit forcé.
Eſpoir que tant de fois loin de moy i'ay chaſſé,
Comme vne idole feinte & vaine & trompereſſe,
Vers quelque autre abuſé deſormais trouue adreſſe,
Ie ne prins en tes rets eſtre plus enlacé.
Les Cieux ni les Enfers n'ont de toy cognoiſſance,
Les humains ſeulement ſont ioug ſous ta puiſſance,
Qui deſſeins ſur deſſeins ne ceſſent d'enfiler:
Tu n'es qu'vn ſonge faux des veillans miſerables,
Tu repais les eſprits de chanſons & de fables,
Et te cuidant tenir on te voit enuoler.

XXV.

Ie ne ſuis point ialoux, ni ne le veux point eſtre
Quand vn plus fortuné ſera de vous receu,
M'apperceuant trop tard que ie me ſuis deceu,
Ie ceſſeray de ſuiure vn Enfant pour mon maiſtre.
Bien que voſtre beauté mon deſir ait fait naiſtre,
Il fuſt mort toutesfois auſſi toſt que conceu
Sans l'eſpoir tout riant qu'en vos yeux i'apperceu,
Qui ma flamme à nourrie & l'a faite ainſi croiſtre.
I'ay ſur voſtre conſtance aſſis mon baſtiment,
C'eſt vne eternité s'il a bon fondement:
Sinon au premier vent adieu l'architecture.
Si ce malheur m'aduient, ſainctement ie promets
Qu'aux ſermẽs & aux pleurs ie ne croiray iamais,
Ni qu'au cœur d'vne feme vne ſeule amour dure.

Belle

XXVI.

Belle & guerriere Main appriſe à la victoire,
Iamais de l'arc d'Amour vn ſeul trait ne perdant:
Mais qui de ſon beau char les reſnes vas guidant,
Quand il retourne en Cypre orgueilleux de ta gloire.
Main, dont le blanc eſclat obſcurciſt toute yuoire,
Qui fais de ta froideur naiſtre vn deſir ardant,
Qui le ſceptre & l'eſtat des Amours vas gardant,
Qui m'eſcris en l'eſprit la loy que ie veux croire.
Main, qui ſur tes beautez as fait l'œil enuieux,
Main qui ſçais triompher des plus audacieux,
Et qui rens de mon cœur les tempeſtes ſereines:
Las! ne t'oppoſe point, ô belle & blanche Main,
Quand ie cerche embraſé, le ſecours de mes peines,
Qu'vne ingrate me cache en la bouche & au ſein.

XXVII.

Chaſſez de voſtre cœur l'iniuſte cruauté,
Qui vous rend contre Amour fierement obſtinee,
Et n'eſtimez iamais qu'vne Dame bien nee
Puiſſe auoir ſans aimer quelque felicité.
Mais que vous ſeruira ceſte fleur de beauté,
De ieuneſſe & d'amour richement couronnee,
Si ſans eſtre cueillie elle deuient fennee,
Et perd ſa deſirable & chere nouueauté.
Il ne ſuffiſt d'auoir vn champ gras & fertile
Car s'il n'eſt labouré, c'eſt vn friche inutile,
La terre en deuient dure & ne rapporte rien.
Celle qui ne ſe ſert de ſa belle ieuneſſe,
Fait comme vn vſurier qui cache ſa richeſſe,
Et ſe laiſſe mourir ſans vſer de ſon bien.

Si

XXVIII.

Si vous m'aimez Madame, helas si vous m'aimez,
Et si le trait d'Amour comme moy vous entame,
Donc ainsi comme moy vous sentez dedans l'ame,
Aux esprits & au cœur cent forneaux allumez.
Hé! pourquoy souffrez-vous que soyons consumez,
Seruant de nourriture à l'amoureuse flame?
N'est-ce vne grãd' rigueur, si vo⁹ pouuez, Madame,
Moderer ceste ardeur qui nous tient enflammez?
Nous sentons bien tous deux vne egale souffrance,
Mais de nous en sortir seule auez la puissance,
Encor vous ne voulez nos langueurs secourir.
C'est estre en mesme temps cruelle & miserable
De nourrir vn tourment dont on se peut guarir,
Et pour n'aider autruy ne s'estre secourable.

SONGE.

CElle que i'aime tant, lasse d'estre cruelle,
Est venuë en songeant la nuict me consoler:
Ses yeux estoient rians, doux estoit son parler,
Et mille & mille amours voloient alentour d'elle.
Pressé de ma douleur i'ay pris la hardiesse
De me plaindre à hauts cris de son cœur endurcy,
Et d'vn œil larmoyant luy demander mercy,
Et que mort ou pitié mist fin à ma tristesse.
Ouurant ce beau Coral qui les baisers attire,
Me dist ce doux propos: Cesse de souspirer,
Et de tes yeux meurtris tant de larmes tirer,
Celle qui t'a blessé peut guarir ton martyre.

O dou

O douce illusion! ô plaisante merueille!
Mais combien peu durable est l'heur d'vn amoureux!
Voulant baiser ses yeux, helas moy mal-heureux!
Peu à peu doucement ie sens que ie m'esueille.
Encor long temps depuis d'vne ruse agreable
Ie tins les yeux fermez, & feignois sommeiller:
Mais le songe passé, ie trouue au resueiller
Que ma ioye estoit faulse, & mon mal veritable.

RYMES TIERCES.

PLeurs & souspirs ie vous ouure la porte,
Allez trouuer la beauté que i'admire,
Plaignez sa peine, & ma douleur trop forte.
Faites luy voir ce que ie n'ose dire,
Puis que le ciel enuieux & contraire
Ne me permet ce que plus ie desire.
Plaignez l'ennuy qui fait que ie n'espere
Pour tout salut qu'vne mort souhaittee,
Heureux repos de ma longue misere.
Las! quand mon ame est plus fort tourmentee,
C'est quand ie suis ioyeux en apparance,
Couurant mon dueil d'vne ioye empruntee.
Et toutesfois auec sa violance,
Bien que ma peine en ma face soit peinte,
Aucun pourtant n'en a la cognoissance.
Helas! ie n'ose alleger d'vne plainte
Ni d'vn souspir mes mal-heurs deplorables,
Que ie retiens d'vne force contrainte.
Cessez vos cris, Amoureux miserables,

Tous

Tous les tourmens de l'amoureuſe flame
A mes tourmens ne ſont point comparables.
C'eſt vn grand mal de porter dedans l'ame
Le chaud deſir & la viue eſtincelle,
Qui ſe nourrit des beaux yeux d'vne Dame.
C'eſt vn grand mal de la ſeruir cruelle,
Et toutesfois pour le mal qu'on ſupporte,
On a plaiſir quand on la voit ſi belle.
C'eſt vn grand mal d'aimer de telle ſorte
Qu'on n'oſe pas decouurir ſon martyre,
Pour vn reſpect que la grandeur apporte.
C'eſt vn grand mal & qui ne ſe peut dire,
Que d'eſtre ſerf d'vne Dame volage,
Qui ſans repos la nouueauté deſire.
C'eſt vn grand mal, voire vne extreme rage,
Quand Ialouſie auec Amour s'aſſemble,
Troublant les cœurs d'vn violant orage.
Et toutesfois tous ces maux mis enſemble
N'approchent point de ma griefue triſteſſe,
Qui ſeulement à ſoy ſeule reſſemble.
Las! ma douleur ſeulement ne me bleſſe,
L'ire du Ciel n'en ſeroit aſſouuie,
Mais la douleur de ma belle Maiſtreſſe.
Celle qui m'eſt plus chere que la vie,
Eſt (ô regret!) douloureuſement affligee
D'vn faux ialoux qui la tient aſſeruie.
Et ce qui rend mon ame plus chargee,
C'eſt que ſon mal de mon mal-heur procede,
Sans que ie puiſſe en la rendant vangee,
Vanger ma mort, & luy donner remede.

CHAN

CHANSON.

LA terre n'aguere glacee
Est ores de verd tapissee,
Son sein est embelly de fleurs,
L'air est encore amoureux d'elle,
Le Ciel rit de la voir si belle:
Et moy i'en augmente mes pleurs.
Les bois sont couuerts de fueillage,
De verd se pare le bocage,
Ses rameaux sont tous verdissans:
Et moy, las! priué de ma gloire,
Ie n'aime que la couleur noire,
Conforme aux ennuis que ie sens.
Des oiseaux les bandes legeres
Auec leurs chansons ramageres,
Rendent tous les bois animez,
Leur voix mes douleurs renouuelle,
Et la plainte de Philomelle,
Rend mes souspirs plus enflamez.
Les oiseaux cerchent la verdure:
Moy ie cerche vne sepulture,
Pour voir mon mal-heur limité:
Vers le Ciel ils ont leur volee:
Et mon ame trop desolee
Suit l'ombrage & l'obscurité.
Ores l'Amant sent dedans l'ame
L'effort des beaux yeux de sa Dame,
Le comblant d'amoureux desirs,
Et l'œil dont ie pleure l'absence,

A banny de moy l'Eſperance,
N'y laiſſant que les deſplaiſirs.
Ores les animaux ſauuages,
Courent les champs, bois, & riuages,
Rendus par Amour furieux:
Mais le regret qui me tranſporte,
D'vne pointe encores plus forte,
Cruel me pourſuit en tous lieux.
Or' on voit la Roſe nouuelle,
Qui ſe deſcouure & ſe fait belle,
Monſtrant au iour ſon teint vermeil:
Où las! mon palliſſant viſage
Se ſeiche en l'Auril de mon aage,
Priué des rais de mon Soleil.
Or' on voit d'vne tiede haleine
Zephyre eſmouuoir par la plaine
Doucement les bleds verdoyans:
Et moy i'amaſſe en mon courage
Des ſouſpirs qui font vn orage
De cent mille flots ondoyans.
Du Soleil la face cachee
En Hyuer, or' eſt approchee
Et monſtre vn regard gracieux:
Mais ie fuy la clarté diuine,
Puis que l'aſtre qui m'illumine
Eſt or' eſloigné de mes yeux.
Que me ſert ceſte ſaiſon gaye,
Sinon de reſraiſchir ma playe,
Quand ie voy les autres contens:
Puis que le Ciel m'eſt ſi ſeuere,

Qu'an

Qu'au milieu de la prime-vere
Ie ſuis priué de mon printemps?
Quand ie voy tout le monde rire,
C'eſt lors que ſeul ie me retire
A part en quelque lieu caché:
Comme la chaſte Tourterelle
Perdant ſa compagne fidelle
Se branche ſur vn tronc ſeiché.
Le beau iour iamais ne m'eſclaire,
Touſiours vne nuict ſolitaire
Couure mes yeux de ſon bandeau:
Ie ne voy rien que des tenebres,
Ie n'entens que des chants funebres,
Seurs augures de mon tombeau.
La France en deux parts diuiſee,
De guerre n'aguere embraſee,
Sent or' le doux fruict d'vne paix:
Mais las! nul fruict ie n'en rapporte,
Car la guerre eſt touſiours plus forte
Entre mes penſers que iamais.
Penſers qui font dedans ma teſte
Vn bruit eſtrange, vne tempeſte,
Et dreſſent cent mille combats:
Mais tout à mon deſauantage:
Car ſeul ie porte le dommage
Et la perte de leurs debats.
Las qu'Amour me rend miſerable!
Las que le bien eſt peu durable!
Las que le ſort m'eſt rigoureux!
Las que les dieux me ſont contraires

De m'accabler ſous les miſeres
Quand ie penſe eſtre bien-heureux!
Ah Ciel! cauſe de ma ſouffrance,
Hé! que n'ay-ie aumoins la puiſſance
De me changer diuerſement,
En Cygne, ou en humeur doree
Pour voir ma belle Cytheree,
Qu'vn Vulcan garde eſtroittement?
Mais le Ciel en vain i'importune,
Le Ciel chef de mon infortune,
Qui par vne trop dure loy
Me priue en viuant de mon ame:
Car quand ie ſuis loin de Madame,
Mon ame eſt abſente de moy.

XXIX.

Iunon Royne des dieux, de courroux toute pleine
Ainſi que le deſpit la faiſoit enrager,
Alla iuſqu'aux Enfers les Fureurs deſloger
Allumant leurs brandons contre Inon la Thebaine.
Vne Deeſſe, helas! beaucoup plus inhumaine
Sans deſcendre aux Enfers pour de moy ſe vanger,
Me pourſuit, me tourmente, & mon ame mal-ſaine
Par cent & cent Fureurs elle fait outrager.
La miſerable Inon d'Athamas pourchaſſée,
Portant ſon fils d'vn bras, eſperduë, inſenſee
S'eſlança dans la mer & noya ſes douleurs:
Et moy de vos courroux fuyant la violance,
Et portant ſous le bras ma debile eſperance,
Troublé ie me ſubmerge en la mer de mes pleurs.

Puis

XXX.

Puis que pour mon mal-heur ceſte vnique beauté,
L'eſpoir de mon amour fait aimer tout le monde,
Il ne faut pas penſer que la douleur profonde,
Si viue en mon eſprit, perde ſa cruauté.
Ie ſuis tranſi de froid au plus chaud de l'Eſté,
Tant la crainte en mõ cœur d'vn pied ferme ſe fõde:
Le Soleil me fait peur, le Ciel, la terre & l'onde,
Les vẽts, les fleurs, les bois, l'ombrage & la clarté.
Las! ſi pour la voir telle vne aſpre ialouſie
Doit poſſeder mon cœur comẽlé de frenaiſie,
Faictes pour mon ſalut ô pitoyables dieux:)
Afin que la fureur de ce mal diminuë,
Que tout ce qui la void ſoit priué de la veuë,
Ou pour ne les voir point que ie perde les yeux.

DE LA IALOVSIE.

AMour à petit feu faict conſommer mon ame,
Et m'atteint ſi ſouuẽt des regards de Madame,
Que ie n'ay pas vn lieu qui n'en ſoit tout percé:
Helas! ce n'eſt pas tout: la froide Ialouſie
M'enuenime l'eſprit, trouble ma fantaiſie,
Et me pourſuit ſi fort, que i'en ſuis inſenſé.
Amour eſt bien cruel, ſa pointure eſt mortelle,
Mais l'aſpre Ialouſie eſt beaucoup plus cruelle,
Tout autre mal n'eſt rien aupres de ce tourment,
Amour aucunesfois ſe laſſe de nos peines,
Et ſoulage nos maux par des lieſſes vaines:
Mais ceſte autre fureur nous preſſe inceſſamment.

Las quand quelque faueur en aimant me cõtente,
C'eſt quand la Ialouſie en mon eſprit s'augmente,
Tous les plaiſirs d'Amour viennent pour ma douleur:
Quand ie doy m'eſgayer ie renforce ma plainte,
Quand ie doy m'aſſeurer ie ſouſpire de crainte,
Et fay lire mon mal ſur ma palle couleur.
En vain ie veux fleſchir par pleurs ceſte furie,
En vain i'eſſaye auſſi, quelque part que ie fuye,
A me garentir d'elle, elle conte mes pas:
En vain i'ay mon recours aux fortes medecines,
Ce mal ne ſe garit par ius ni par racines,
Ains nous faict ſans mourir ſouffrir mille treſpas.
Amour, tu es aueugle, & d'eſprit, & de veuë
De ne voir pas comment ta force diminuë,
Ton Empire ſe perd tu reuolte les tiens,
Faute que tu ne chaſſe vne infernale peſte,
Qui fait que tout le monde à bon droit te deteſte,
Pour ne pouuoir iouïr ſeurement de tes biens.
C'eſt de ton doux repos la mortelle ennemie,
C'eſt vne mort cruelle au milieu de la vie,
C'eſt vn Hyuer qui dure en la verte ſaiſon,
C'eſt durant ton Printemps vne Biſe bien forte,
Qui fait ſeicher tes fleurs, qui tes fueilles emporte,
Et parmy tes douceurs vne amere poiſon.
Car biẽ que quelque peine en aimãt nous tourmẽte,
Si n'eſt-il rien ſi doux, ni qui plus nous contente
Que de boire à longs traicts le breuuage amoureux:
Les refus, les trauaux, & toute autre amertume
D'abſence ou de courroux, font que ſon feu s'allume,
Et que le fruict d'Amour en eſt plus ſauoureux.

Mais

Mais quand la Ialouſie enuieuſe & deſpite
Entre au cœur d'vn Amant, rien plus ne luy profite,
Son heur s'eſuanoüiſt, ſon plaiſir luy deſplaiſt,
Sa clarté la plus belle en tenebres ſe change,
Amour dont il chantoit ſi ſouuent la loüange,
Eſt vn monſtre affamé, qui de ſang ſe repaiſt.
Helas! ie ſuis conduit par ceſte aueugle rage,
Mon cœur en eſt ſaiſi, mon ame, & mon courage,
Elle donne les loix à mon entendement,
Elle trouble mes ſens d'vne guerre eternelle,
Mes propos, mes penſers, mes regrets viennent d'elle,
Et tous mes deſeſpoirs ſont d'elle ſeulement.
Elle faict que ie hay les graces de Madame,
Ie veux mal à ſon œil qui les aſtres enflame,
De ce qu'il eſt trop plein d'attraicts & de clarté:
Ie voudrois que ſon front fuſt ridé de vieilleſſe,
La blancheur de ſon teint me noircit de triſteſſe,
Et deſpite le Ciel voyant tant de beauté.
Ie veux vn mal de mort à ceux qui s'en approchẽt
Pour regarder ſes yeux, qui mille amours decochent,
A ce qui parle à elle, & à ce qui la ſuit:
Le Soleil me deſplaiſt, ſa lumiere eſt trop grande,
Ie crains que pour la voir tant de rais il eſpande,
Mais ſi n'aime-ie point les ombres de la nuict.
Ie ne ſçaurois aimer la terre où elle touche,
Ie hay l'air qu'elle tire, & qui ſort de ſa bouche,
Ie ſuis ialoux de l'eau qui luy laue les mains,
Ie n'aime point la chambre, & i'aime moins encore
L'heureux miroir qui void les beautez que i'adore,
Et ſi n'endure pas mes tourmens inhumains.

Ie hay le doux ſommeil qui luy cloſt la paupiere,
Car il eſt (s'ay-ie peur) jaloux de la lumiere
Des beaux yeux que ie voy, dont il eſt amoureux:
Laſſil en eſt ialoux, & retient ſa penſee,
Et ſa memoire auſſi de ſes charmes preſſee,
Pour luy faire oublier mon ſouci rigoureux.
Ie n'aime point ce vent qui folaſtre ſe iouë
Parmy ſes beaux cheueux, & luy baiſe la iouë,
Si grande priuauté ne me peut contenter:
Ie couue au fond du cœur vne ardeur ennemie
Contre ce faſcheux lict, qui la tient endormie,
Pour la voir toute nuë, & pour la ſupporter.
Ie voudrois que le Ciel l'euſt faict deuenir telle,
Que nul autre que moy ne la peuſt trouuer belle:
Mais ce ſeroit en vain que i'en pri'rois les dieux,
Ils en ſont amoureux & le Ciel qui l'a faicte,
Se plaiſt en la voyant ſi belle, & ſi parfaicte, (yeux.
Et prend tant de clartez pour mieux voir ſes beaux
Tous ceux que ie rẽcõtre en quelque part que i'erre,
Sont autant d'ennemis qui me liurent la guerre:
S'ils ſont veſtus de noir, ie croy ſoudainement
Que c'eſt pour faire voir à la beauté que i'aime,
Qu'ils ſont pleins de conſtance ou de triſteſſe extreme,
Et deuiens ennemy de leur accouſtrement.
L'incarnat me faict foy de leur dure ſouffrance,
Le verd me faict trembler auec ſon eſperance,
Ie cognois par le bleu les ialoux comme moy:
Le bleu c'eſt ialouſie, & la mer en eſt peinte.
„ *Mariniers cõme Amans viuẽt touſiours en crainte:*
„ *Car en mer & en femme il ne faut auoir foy.*

Si

Si quelqu'vn est persis[illegible]dain ie croy qu'il pense
En ce bel œil guerrier qu[illegible] moy, l'offense:
Si ie le voy ioyeux ie crai[illegible] qu'il soit con[illegible]ant,
Et souhaitte en pleurant que mes yeux me deçoiuent,
Bref, tous ceux que ie voy i'estime qu'ils reçoiuent
Plus de faueueurs que moy, biẽ qu'ils n'aimẽt pas tãt.
Suis-ie pas mal-heureux de viure en telle sorte?
Ma fureur par le temps se rend tousiours plus forte,
Mille loups affamez me tiraillent le cœur,
Or' i'ay la face blesme, or' elle est enflammee,
Or' ie voudrois donner au trauers d'vne armee,
Or' ie n'ose paroistre, & meurs presque de peur.
Viue source d'ennuis, harpye insatiable,
Ennemie à toy-mesme, enragee, incurable,
Portant au chef cent yeux incessamment ouuerts,
Ouuerts pour nostre mal, clos pour nostre liesse,
Las! plus ie parle à toy plus tu crois ma tristesse,
Et remplis mon esprit de serpens & de vers.
Tu rens mes yeux si clairs, qu'vne longue distance
Ne les peut empescher de voir en leur presence
La Beauté que i'adore entre dix mille Amans:
Ie voy sa blanche main qui de l'vn est touchee,
A l'autre elle sousrit, sur l'autre elle est couchee,
Et voy qu'elle se plaist en ces contentemens.
Tu fais que mon esprit en cent lieux se transporte,
Mon penser ennemy sur tes aisles se porte,
Pressé d'vn aiguillon qui viuement me poingt:
Tu fais trouuer mon corps où il ne sçauroit estre,
Et reueilles mes sens pour leur faire cognoistre
Ce que ie voudrois bien qu'ils ne cogneussent point.

Digitized by Google

Vous que comme Deeſſe icy bas ie reuere,
Si vous auez pitié de ma longue miſere,
Et ſi vous deſirez de me voir ſecourir,
Tuez ceſte ſorciere acharnee à ma perte,
Et de ſon ſang tout chaud oignez ma playe ouuerte:
Ce remede tout ſeul eſt propre à me guarir.

XXXI.

Ma vie à vn Enfer peut eſtre comparee,
I'ay pour mes trois fureurs maints ſoucis violans:
Au lieu de noirs ſerpens les venins diſtillans,
De ialouſes poiſons mon ame eſt deuoree.
L'eſperance eſt de moy pour iamais ſeparee,
Comme elle eſt de ces lieux mal-heureux & dolëts,
Mes pleurs ont fait vn Styx, & mes ſouſpirs bruſlãs
Du bouïllant Phlegeton l'ardeur demeſuree.
Ma bouche eſt vn Cerbere à toute heure abboyante:
L'infernale valee en fumee ondoyant,
Reſſemble à mon eſprit ſi comblé de triſteſſe.
Tous les tourmens d'Enfer à moy ſeul ſont donnez,
La Iuſtice de Dieu tourmente les damnez,
Et ie ſuis tourmenté d'vne iniuſte Deeſſe.

XXXII.

Celle à qui mes eſcrits ont donné tant de gloire,
Qu'on l'eſtimoit vnique en ſa perfection,
A du tout, comme on dit, changé d'affection,
Et de nos feux premiers enterré la memoire.
Non, non, la glace eſt chaude, & la blãcheur eſt noire,
Le Soleil tenebreux, l'air ſans mutation,
Le Ciel la peur des dieux, tout n'eſt que fiction,
Bref, ce qui eſt, n'eſt point, à rien il ne faut croire:

Ie

Ie ne croiray plus rien, ou croiray seulement,
Que les sens & l'esprit iugent tout faussement,
Et ne iugent de rien qui soit sans imposture.
Ie croiray que la femme, & n'en seray blasmé,
Entre tout ce qui est, ou fut iamais formé,
Est de la plus changeante, & plus fausse nature.

XXXIII.

Iamais fidelle Amant n'eust plus douces pensees,
Plus aimables trauaux, desirs plus esleuez,
Que i'auoy quand vos yeux d'inconstance priuez
Tenoient toutes vers moy leurs lumieres dressees,
Quand vn seul traict rendoit nos deux ames blessees,
Quand vn mesme filet nous tenoit captiuez,
Quād d'vn mesme cachet nos cœurs estoiēt grauez,
Ayant perdu deuant toutes marques passees.
Quels destins rigoureux? quel horrible meffaict
Rend vn si ferme nœud soudainement defaict
Et couure vne clarté si luisante & si belle?
Ma faute & les destins à tort en sont blasmez,
Ce sont des tours communs, & tout accoustumez,
D'Amour, de la Fortune, & d'vn sexe infidele.

XXXIIII.

Vostre cœur s'est changé, Maistresse, & ie l'endure,
Non qu'vn bouillant despit ne me rende embrasé:
Mais pource qu'en aimant ie me suis proposé
D'accepter la Fortune ou fauorable ou dure.
Ie n'ignoray iamais l'heur de mon aduenture,
Quand de vostre œil diuin i'estoy fauorisé,
Mais aussi mon esprit n'est pas si peu rusé,
Qu'il ne sçache des vents l'inconstante nature.

Ie

Ie ſuis tout plein d'Amour quãd vous me tenez cher.
Quãd vo⁹ me deſdaignez, ie crains de vo⁹ faſcher.
Et fuy de vos beaux yeux la lumiere infidelle.
Ie ne ſeray iamais importun ſi ie puis,
I'aime mieux ſeul à part ſouffrir mes ennuis:
L'amy qui m'importune ennemy ie l'appelle.

STANCES.

VOus m'auez faict ietter au plus vif de la flame
Vn Sonnet que du cœur l'amour m'a faict ſortir:
Si c'eſt pour appaiſer les courroux de voſtre ame,
La vengeance eſt petite, il n'en peut rien ſentir.
Ha non vous l'auez faict pour ſauuer voſtre gloire,
Qui couroit grand peril ſans ceſt embraſement:
Car en bruſlant mes vers, ie bruſle auſſi l'hiſtoire
De voſtre tyrannie, & de mon long tourment.

XXXV.

Vous l'auiez inuenté, Rapporteurs mal-heureux,
Que celle à qui ie ſuis auoit faict nouueau change,
Et par ce meſchant bruit contraire à ſa loüange,
M'auiez comblé l'eſprit de ſoucis douloureux.
Son vouloir eſt trop ferme, & ſon cœur genereux.
Amy de la franchiſe, aiſement ne ſe range,
Ie n'ay que trop cogneu combien elle eſt eſtrange,
Et prend peu de pitié des tourmens amoureux.
Auec tant de trauaux quatre ans ie l'ay ſeruie
Que la peine à tout autre en euſt oſté l'enuie,
Voyant ſes paſſions ſi mal recompenſer.
Car il faut bien aimer, & rien ne ſe promettre:
Quiconque à ce voyage apres moy s'oſe mettre
Ne fera long chemin auant que ſe laſſer.

Digitized by Google

XXXVI.

Ne dites plus, Amans, que l'absence inhumaine
Tourmente vostre esprit d'vn mal demesuré:
Car qui laisse sa Dame, & s'en void separé,
N'a point de sentiment pour souffrir de la peine.
Ce n'est plus rien de luy qu'vne semblance vaine,
Qu'vn corps qui ne sent rien, palle & desfiguré,
Son ame est autre part, son esprit esgaré
Erre de place en place, où son desir le meine.
Celuy qui sent son mal, & qui le cognoist bien,
Est encore viuant: mais on ne sent plus rien
Aussi tost que le corps est laissé de son ame.
Donc si c'est vne mort on peut voir clairement
Que celuy ne fut oncq esloigné de sa dame,
Qui surnomma douleur vn tel esloignement.

XXXVII.

Las! ie ne verray plus ces Soleils gracieux,
Qui seruoient de lumiere à mon ame esgaree:
Leur diuine clarté s'est de moy retiree,
Et me laisse esperdu, dolent, & soucieux.
C'est en vain desormais, ô grand flambeau des Cieux,
Que tu sors au matin de la plaine azuree,
Ma nuict dure touſiours, & ta treſſe doree,
Qui sert de iour au monde, est obscure à mes yeux.
Mes yeux, helas! mes yeux, source de mon dommage,
Vous n'aurez plus de guide en l'amoureux voyage,
Perdant l'astre luisant qui souloit m'esclairer.
Mais si ie ne voy plus sa clarté coustumiere,
Ie ne veux pas pourtant en chemin demeurer:
Car du feu de mon cœur ie feray ma lumiere.

CHAN

CHANSON.

Las! en vous eſloignant, Madame,
Au moins n'emportez point mon ame,
Et mon cœur que vous m'auez pris:
Il ſied mal à vne Deeſſe,
Ieune & belle comme Cypris,
D'eſtre cruelle & larronneſſe.
Huguenots qui courez la France,
De graces faictes moy vengeance
D'vne auſſi mauuaiſe que vous:
Sa main eſt appriſe au pillage,
Et ſes yeux qui feignent les doux,
N'ont plaiſir qu'à faire dommage.
Guettez ceſte belle meurtriere,
Qu'elle ſoit voſtre priſonniere,
Elle qui met tout en priſon:
Liez ſes mains de chaiſnes fortes,
Las! qui m'ont vollé ma raiſon,
L'ayant naurée en mille fortes.
Ainſi donc, ma fiere ennemie,
De ma mort vous ſerez punie,
Et des torts que vous m'auez faicts:
Mais i'ay peur que l'ennemy bleſme,
Voyant vos yeux armez de traicts,
Se rende priſonnier luy-meſme.

En père

XXXVIII.

En pire eſtat ma fortune eſt venue,
O triſtes yeux, helas! qu'elle neſtoit
Lors que le ciel, benin, vous permettoit
Voir la beauté de moy tant recognue.
Car ſi l'ardeur où mon ame eſt tenue,
S'en approchant d'heure en heure augmentoit,
Son œil piteux mon mal reconfortoit,
Rendant ma vie en eſpoir maintenue.
O temps heureux quand ie peu la ſeruant
Luy decouurir mes ennuis ſi ſouuent,
Pleurer, crier, blaſmer ſa rigueur forte!
Las maintenant ie languy ſans confort!
Et de la mort qu'abſent d'elle ie porte,
Rien ne me peut deliurer que la mort!

XXXIX.

D'où vient qu'vne beauté qui m'eſt touſiours preſente
Au cœur & en l'eſprit, n'eſt preſente à mes yeux?
Et comment fait le ciel, de mon aiſe enuieux
Que ſans vous, ma douleur, tant d'angoiſſes ie ſente?
Plus ie ſuis loin du feu, plus la flamme eſt cuiſante,
Et mes bouillans deſirs plus chauds & furieux,
Et n'y a bois, rocher, ni diſtance de lieux,
Qui ſerue à me ſauuer d'ardeur ſi violante.
Tu peux luire à ton gré, Soleil du firmament,
Pour les autres mortels, mais pour moy nullement,
Ma nuict dure touſiours loing de l'œil que i'adore.
Ie voudroy que le Ciel me permiſt ſommeiller
Durant ſi longues nuicts qui cachent mon Auror
Puis qu'apres ſon retour il me fit reueiller.

Chez

De m'accabler ſous les miſeres
Quand ie penſe eſtre bien-heureux!
Ah Ciel! cauſe de ma ſouffrance,
Hé! que n'ay-ie aumoins la puiſſance
De me changer diuerſement,
En Cygne, ou en humeur doree
Pour voir ma belle Cytherce,
Qu'vn Vulcan garde eſtreittement?
Mais le Ciel en vain i'importune,
Le Ciel chef de mon infortune,
Qui par vne trop dure loy
Me priue en viuant de mon ame:
Car quand ie ſuis loin de Madame,
Mon ame eſt abſente de moy.

XXIX.

Iunon Royne des dieux, de courroux toute pleine
Ainſi que le deſpit la faiſoit enrager,
Alla iuſqu'aux Enfers les Fureurs deſloger
Allumant leurs brandons contre Inon la Thebaine.
Vne Deeſſe, helas! beaucoup plus inhumaine
Sans deſcendre aux Enfers pour de moy ſe vanger,
Me pourſuit, me tourmente, & mon ame mal-ſaine
Par cent & cent Fureurs elle fait outrager.
La miſerable Inon d'Athamas pourchaſſée,
Portant ſon fils d'vn bras, eſperduë, inſenſee
S'eſlança dans la mer & noya ſes douleurs:
Et moy de vos courroux fuyant la violance,
Et portant ſous le bras ma debile eſperance,
Troublé ie me ſubmerge en la mer de mes pleurs.

Puis

XXX.

Puis que pour mon mal-heur ceſte vnique beauté,
L'eſpoir de mon amour fait aimer tout le monde,
Il ne faut pas penſer que la douleur profonde,
Si viue en mon eſprit, perde ſa cruauté.
Ie ſuis tranſi de froid au plus chaud de l'Eſté,
Tant la crainte en mõ cœur d'vn pied ferme ſe fõde:
Le Soleil me fait peur, le Ciel, la terre & l'onde,
Les vẽts, les fleurs, les bois, l'ombrage & la clarté.
Las! ſi pour la voir telle vne aſtre ialouſie
Doit poſſeder mon cœur comblé de frenaiſie,
Faictes pour mon ſalut ô pitoyables dieux:)
A fin que la fureur de ce mal diminuë,
Que tout ce qui la void ſoit priué de la veuë,
Ou pour ne les voir point que ie perde les yeux.

DE LA IALOVSIE.

AMour à petit feu faict conſommer mon ame,
Et m'atteint ſi ſouuẽt des regards de Madame,
Que ie n'ay pas vn lieu qui n'en ſoit tout percé:
Helas! ce n'eſt pas tout: la froide Ialouſie
M'enuenime l'eſprit, trouble ma fantaiſie,
Et me pourſuit ſi fort, que i'en ſuis inſenſé.
Amour eſt bien cruel, ſa pointure eſt mortelle,
Mais l'aſpre Ialouſie eſt beaucoup plus cruelle,
Tout autre mal n'eſt rien aupres de ce tourment,
Amour aucunesfois ſe laſſe de nos peines,
Et ſoulage nos maux par des lieſſes vaines:
Mais ceſte autre fureur nous preſſe inceſſamment.

Las! quand quelque faueur en aimant me cõtente,
C'eſt quand la Ialouſie en mon eſprit s'augmente,
Tous les plaiſirs d'Amour viennent pour ma douleur:
Quand ie doy m'eſgayer ie renforce ma plainte,
Quand ie doy m'aſſeurer ie ſouſpire de crainte,
Et fay lire mon mal ſur ma palle couleur.
En vain ie veux fleſchir par pleurs ceſte furie,
En vain i'eſſaye auſſi, quelque part que ie fuye,
A me garentir d'elle, elle conte mes pas:
En vain i'ay mon recours aux fortes medecines,
Ce mal ne ſe garit par ius ni par racines,
Ains nous faict ſans mourir ſouffrir mille treſpas.
Amour, tu es aueugle, & d'eſprit, & de veuë
De ne voir pas comment ta force diminuë,
Ton Empire ſe perd tu reuolte les tiens,
Faute que tu ne chaſſe vne infernale peſte,
Qui fait que tout le monde à bon droit te deteſte,
Pour ne pouuoir iouïr ſeurement de tes biens.
C'eſt de ton doux repos la mortelle ennemie,
C'eſt vne mort cruelle au milieu de la vie,
C'eſt vn Hyuer qui dure en la verte ſaiſon,
C'eſt durant ton Printemps vne Biſe bien forte,
Qui fait ſeicher tes fleurs, qui tes fueilles emporte,
Et parmy tes douceurs vne amere poiſon.
Car biẽ que quelque peine en aimãt nous tourmẽte,
Si n'eſt-il rien ſi doux, ni qui plus nous contente
Que de boire à longs traicts le breuuage amoureux:
Les refus, les trauaux, & toute autre amertume
D'abſence ou de courroux, font que ſon feu s'allume,
Et que le fruict d'Amour en eſt plus ſauoureux.

Mais

Mais quand la Ialouſie enuieuſe & deſpite
Entre au cœur d'vn Amant, rien plus ne luy profite,
Son heur s'eſuanoüiſt, ſon plaiſir luy deſplaiſt,
Sa clarté la plus belle en tenebres ſe change,
Amour dont il chantoit ſi ſouuent la loüange,
Eſt vn monſtre affamé, qui de ſang ſe repaiſt.
Helas! ie ſuis conduit par ceſte aueugle rage,
Mon cœur en eſt ſaiſi, mon ame, & mon courage,
Elle donne les loix à mon entendement,
Elle trouble mes ſens d'vne guerre eternelle,
Mes propos, mes penſers, mes regrets viennent d'elle,
Et tous mes deſeſpoirs ſont d'elle ſeulement.
Elle faict que ie hay les graces de Madame,
Ie veux mal à ſon œil qui les aſtres enflame,
De ce qu'il eſt trop plein d'attraicts & de clarté:
Ie voudrois que ſon front fuſt ridé de vieilleſſe,
La blancheur de ſon teint me noircit de triſteſſe,
Et deſpite le Ciel voyant tant de beauté.
Ie veux vn mal de mort à ceux qui s'en approchẽt
Pour regarder ſes yeux, qui mille amours decochent,
A ce qui parle à elle, & à ce qui la ſuit:
Le Soleil me deſplaiſt, ſa lumiere eſt trop grande,
Ie crains que pour la voir tant de rais il eſpande,
Mais ſi n'aime-ie point les ombres de la nuict.
Ie ne ſçaurois aimer la terre où elle touche,
Ie hay l'air qu'elle tire, & qui ſort de ſa bouche,
Ie ſuis ialoux de l'eau qui luy laue les mains,
Ie n'aime point la chambre, & i'aime moins encore
L'heureux miroir qui void les beautez que i'adore,
Et ſi n'endure pas mes tourmens inhumains.

Si quelqu'vn eſt perſ[illegible] ie croy qu'il penſe
En ce bel œil guerrier qui [illegible] moy, l'offenſe:
Si ie le voy ioyeux ie trauaille il ſoit conſtant,
Et ſouhaite en pleurant que mes yeux me deçoiuent,
Bref, tous ceux que ie voy i'eſtime qu'ils reçoiuent
Plus de faueurs que moy bien qu'ils n'aimẽt pas tãt.
Suis-ie pas mal-heureux de viure en telle ſorte?
Ma fureur par le temps ſe rend touſiours plus forte,
Mille loups affamez me tiraillent le cœur,
Or' i'ay la face bleſme or' elle eſt enflammee,
Or' ie voudrois donner au trauers d'vne armee,
Or' ie n'oſe paroiſtre, & meurs preſque de peur.
Viue ſource d'ennuis, harpye inſatiable,
Ennemie à toy-meſme, enragee, incurable,
Portant au chef cent yeux inceſſamment ouuerts,
Ouuerts pour noſtre mal, clos pour noſtre liceſſe,
Las! plus ie parle à toy plus tu crois ma triſteſſe,
Et remplis mon eſprit de ſerpens & de vers.
Tu rens mes yeux ſi clairs, qu'vne longue diſtance
Ne les peut empeſcher de voir en leur preſence
La Beauté que i'adore entre dix mille Amans:
Ie voy ſa blanche main qui de l'vn eſt touchee,
A l'autre elle ſouſrit, ſur l'autre elle eſt couchee,
Et voy qu'elle ſe plaiſt en ces contentemens.
Tu fais que mon eſprit en cent lieux ſe tranſporte,
Mon penſer ennemy ſur tes aiſles ſe porte,
Preſſé d'vn aiguillon qui viuement me poingt:
Tu fais trouuer mon corps où il ne ſçauroit eſtre,
Et reueilles mes ſens pour leur faire cognoiſtre
Ce que ie voudrois bien qu'ils ne cogneuſſent point.

Vous que comme Deeſſe icy bas ie reuere,
Si vous auez pitié de ma longue miſere,
Et ſi vous deſirez de me voir ſecourir,
Tuez ceſte ſorciere acharnee à ma perte,
Et de ſon ſang tout chaud oignez ma playe ouuerte:
Ce remede tout ſeul eſt propre à me guarir.

XXXI.

Ma vie à vn Enfer peut eſtre comparee,
I'ay pour mes trois fureurs maints ſoucis violans:
Au lieu de noirs ſerpens les venins diſtillans,
De ialouſes poiſons mon ame eſt deuoree.
L'eſperance eſt de moy pour iamais ſeparee,
Comme elle eſt de ces lieux mal-heureux & dolẽts,
Mes pleurs ont fait vn Styx, & mes ſouſpirs bruſlãs
Du bouïllant Phlegeton l'ardeur demeſuree.
Ma bouche eſt vn Cerbere à toute heure abboyante:
L'infernale valee en fumee ondoyant,
Reſſemble à mon eſprit ſi comblé de triſteſſe.
Tous les tourmens d'Enfer à moy ſeul ſont donnez,
La Iuſtice de Dieu tourmente les damnez,
Et ie ſuis tourmenté d'vne iniuſte Deeſſe.

XXXII.

Celle à qui mes eſcrits ont donné tant de gloire,
Qu'on l'eſtimoit vnique en ſa perfection,
A du tout, comme on dit, changé d'affection,
Et de nos feux premiers enterré la memoire.
Non, non, la glace eſt chaude, & la blãcheur eſt noire,
Le Soleil tenebreux, l'air ſans mutation,
Le Ciel la peur des dieux, tout n'eſt que fiction,
Bref, ce qui eſt, n'eſt point, à rien il ne faut croire:

Ie

Digitized by Google

Ie ne croiray plus rien, ou croiray seulement,
Que les sens & l'esprit iugent tout faussement,
Et ne iugent de rien qui soit sans imposture.
Ie croiray que la femme, & n'en seray blasmé,
Entre tout ce qui est, ou fut iamais formé,
Est de la plus changeante, & plus fausse nature.

XXXIII.

Iamais fidelle Amant n'eust plus douces pensees,
Plus aimables trauaux, desirs plus esleuez,
Que i'auoy quand vos yeux d'inconstance priuez
Tenoient toutes vers moy leurs lumieres dressees,
Quand vn seul traict rendoit nos deux ames blessees,
Quand vn mesme filet nous tenoit captiuez,
Quād d'vn mesme cachet nos cœurs estoiēt grauez,
Ayant perdu deuant toutes marques passees.
Quels destins rigoureux? quel horrible meffaict
Rend vn si ferme nœud soudainement defaict
Et couure vne clarté si luisante & si belle?
Ma faute & les destins à tort en sont blasmez,
Ce sont des tours communs, & tout accoustumez,
D'Amour, de la Fortune, & d'vn sexe infidele.

XXXIIII.

Vostre cœur s'est changé, Maistresse, & ie l'endure,
Non qu'vn bouillant despit ne me rende embrasé:
Mais pource qu'en aimant ie me suis proposé
D'accepter la Fortune ou fauorable ou dure.
Ie n'ignoray iamais l'heur de mon aduenture,
Quand de vostre œil diuin i'estoy fauorisé,
Mais aussi mon esprit n'est pas si peu rusé,
Qu'il ne sçache des vents l'inconstante nature.

Ie

Ie ſuis tout plein d'Amour quãd vous me tenez cher:
Quãd vo⁹ me deſdaignez, ie crains de vo⁹ faſcher:
Et fuy ie vos beaux yeux la lumiere infidelle.
Ie ne ſeray iamais irreſolu ſi ie puis,
I'aime mieux ſeul à part ſouſpirer mes ennuis:
L'amy qui m'importune ennemy ie l'appelle.

STANCES.

VOus m'auez faict ietter au plus vif de la flame
Vn Sonnet que du cœur l'amour m'a faict ſortir:
Si c'eſt pour appaiſer les courroux de voſtre ame,
La vengeance eſt petite, il n'en peut rien ſentir.
Ha non vous l'auez faict pour ſauuer voſtre gloire,
Qui couroit grand peril ſans ceſt embraſement:
Car en bruſlant mes vers, ie bruſle auſſi l'hiſtoire
De voſtre tyrannie, & de mon long tourment.

XXXV.

Vous l'auiez inuenté, Rapporteurs mal-heureux,
Que celle à qui ie ſuis auoit faict nouueau change,
Et par ce meſchant bruit contraire à ſa loüange,
M'auiez comblé l'eſprit de ſoucis douloureux.
Son vouloir eſt trop ferme, & ſon cœur genereux.
Amy de la franchiſe, aiſément ne ſe range,
Ie n'ay que trop cogneu combien elle eſt eſtrange,
Et prend peu de pitié des tourmens amoureux.
Auec tant de trauaux quatre ans ie l'ay ſeruie
Que la peine à tout autre en euſt oſté l'enuie,
Voyant ſes paſſions ſi mal recompenſer.
Car il faut bien aimer, & rien ne ſe promettre:
Quiconque à ce voyage apres moy s'oſe mettre
Ne fera long chemin auant que ſe laſſer.

Digitized by Google

XXXVI.

Ne dites plus, Amans, que l'absence inhumaine
Tourmente vostre esprit d'vn mal demesuré:
Car qui laisse sa Dame, & s'en void separé,
N'a point de sentiment pour souffrir de la peine.
Ce n'est plus rien de luy qu'vne semblance vaine,
Qu'vn corps qui ne sent rien, palle & desfiguré,
Son ame est autre part, son esprit esgaré
Erre de place en place, où son desir le meine.
Celuy qui sent son mal, & qui le cognoist bien,
Est encore viuant: mais on ne sent plus rien
Aussi tost que le corps est laissé de son ame.
Donc si c'est vne mort on peut voir clairement
Que celuy ne fut oncq esloigné de sa dame,
Qui surnomma douleur vn tel esloignement.

XXXVII.

Las! ie ne verray plus ces Soleils gracieux,
Qui seruoient de lumiere à mon ame esgaree:
Leur diuine clarté s'est de moy retiree,
Et me laisse esperdu, dolent, & soucieux.
C'est en vain desormais, ô grand flambeau des Cieux,
Que tu sors au matin de la plaine azuree,
Ma nuict dure touſiours, & ta treſſe doree,
Qui sert de iour au monde, est obscure à mes yeux.
Mes yeux, helas! mes yeux, source de mon dommage,
Vous n'aurez plus de guide en l'amoureux voyage,
Perdant l'astre luisant qui souloit m'esclairer.
Mais si ie ne voy plus sa clarté coustumiere,
Ie ne veux pas pourtant en chemin demeurer:
Car du feu de mon cœur ie feray ma lumiere.

CHAN.

CHANSON.

Las ! en vous esloignant, Madame,
Au moins n'emportez point mon ame,
Et mon cœur que vous m'auez pris:
Il sied mal à vne Deesse,
Ieune & belle comme Cypris,
D'estre cruelle & larronnesse.
Huguenots qui courez la France,
De graces faictes moy vengeance
D'vne aussi mauuaise que vous:
Sa main est apprise au pillage,
Et ses yeux qui feignent les doux,
N'ont plaisir qu'à faire dommage.
Guettez ceste belle meurtriere,
Qu'elle soit vostre prisonniere,
Elle qui met tout en prison:
Liez ses mains de chaisnes fortes,
Las! qui m'ont vollé ma raison,
L'ayant naurée en mille sortes.
Ainsi donc, ma fiere ennemie,
De ma mort vous serez punie,
Et des torts que vous m'auez faicts:
Mais i'ay peur que l'ennemy blesme,
Voyant vos yeux armez de traicts,
Se rende prisonnier luy-mesme.

En père

XXXVIII.

En pire eſtat ma fortune eſt venue,
O triſtes yeux, helas! qu'elle neſtoit
Lors que le ciel, benin, vous permettoit
Voir la beauté de moy tant recognue.
Car ſi l'ardeur où mon ame eſt tenue,
S'en approchant d'heure en heure augmentoit,
Son œil piteux mon mal reconfortoit,
Rendant ma vie en eſpoir maintenue.
O temps heureux quand ie peu la ſeruant
Luy decouurir mes ennuis ſi ſouuent,
Pleurer, crier, blaſmer ſa rigueur forte!
Las maintenant ie languy ſans confort!
Et de la mort qu'abſent d'elle ie porte,
Rien ne me peut deliurer que la mort!

XXXIX.

D'où vient qu'vne beauté qui m'eſt touſiours preſente
Au cœur & en l'eſprit, n'eſt preſente à mes yeux?
Et comment fait le ciel, de mon aiſe enuieux
Que ſans vous, ma douleur, tant d'angoiſſes ie ſente?
Plus ie ſuis loin du feu, plus la flamme eſt cuiſante,
Et mes bouïllans deſirs plus chauds & furieux,
Et n'y a bois, rocher, ni diſtance de lieux,
Qui ſerue à me ſauuer d'ardeur ſi violante.
Tu peux luire à ton gré, Soleil du firmament,
Pour les autres mortels, mais pour moy nullement,
Ma nuict dure touſiours loing de l'œil que i'adore.
Ie voudroy que le Ciel me permiſt ſommeiller
Durant ſi longues nuicts qui cachent mon Auror
Puis qu'apres ſon retour il me fit reueiller.

Chez

XL.

Cheueux, preſent fatal, de ma douce contraire,
Mõ cœur plus que mõ bras eſt par vous enchaiſné,
Pour vous ie ſuis captif en triomphe mené,
Sans que d'vn ſi beau ret ie cherche à me deffaire.
Ie ſçay qu'on doit fuir les dons d'vn aduerſaire,
Toutesfois ie vous aime, & me tiens fortuné,
Qu'auec tant de cordons ie ſois empriſonné:
Car toute liberté commence à me deſplaire.
O cheueux, mes vainqueurs, vantez-vous hardiment
D'enlacer en vos nœuds le plus fidelle Amant,
Et le cœur plus deuot qui fut oncq en ſeruage.
Mais voyez ſi d'amour ie ſuis bien tranſporté,
Qu'au lieu de m'eſſayer à viure en liberté,
Ie porte en tous endroits mes ceps & mon cordage.

XLI.

Aimons-nous, ma Deeſſe, & monſtrons à l'eſpreuue
Qu'vne ſi belle ardeur ne ſe peut allumer,
Noſtre amour s'en fera d'autant plus eſtimer
Qu'en ce tẽps la conſtance en peu d'Amãs ſe treuue.
Bien que le ciel, l'enuie & la fortune pleuue
Sur nous tous ce qu'ils ont d'angoiſſeux & d'amer,
Iamais ils ne pourront nos cœurs deſenflammer,
Le tẽps meſme en paſſant rẽdra noſtre amour neuue.
Liſant en voſtre cœur i'y verray mon vouloir,
Ce ſera meſme ennuy qui nous fera douloir,
Et ne garderons rien que nous nous voulions taire.
Nous n'aurons en deux corps qu'vn eſprit ſeulement:
Car l'amour ſi commune eſt comme vn diamant,
Qui demeure ſans prix és mains du populaire.

STAN

STANCES.

Ors qu'vn de vos rayons doucemẽt me bleſſa,
Et que mon ame libre en priſon fut reduite,
n cœur rauy d'Amour auſſi toſt me lãiſſa,
ſans autre conſeil ſe mit à voſtre ſuitte:
ais comme vn voyageur qui s'arreſte pour voir
l trouue en ſon chemin quelque choſe nouuelle,
lors qu'il veit vos yeux de paſſer n'euſt pouuoir,
demeura ſurpris d'vne clarté ſi belle.
Puis il reprend courage & s'aſſeure à la fin,
eſireux d'acheuer l'entrepriſe premiere:
oit qu'amour le guidaſt ou ſon heureux deſtin,
u que voſtre œil luiſant luy fourniſt de lumiere:
l ne s'arreſte plus, & vient iuſques au lieu,
iege de voſtre cœur, qu'il embraſſa ſur l'heure,
t me diſt en riant vn eternel adieu,
Ne voulant plus partir de ſi belle demeure.
Voſtre cœur qui ne veut plein d'vn braue deſir,
Souffrir vn compagnon, autre empire pourchaſſe,
Et delaiſſant le ſien d'vn lieu ſe vient ſaiſir,
Où nul autre que luy ne pourroit auoir place:
C'eſt le lieu que mon cœur plein d'amour & de foy,
Diuinement guidé delaiſſa pour vous ſuiure:
Voilà donc comme Amour du depuis nous fait viure,
Mon cœur eſt dedans vous, le voſtre eſt dedans moy.

XLII.

Mary ialoux qui me defens la veuë
De la beauté si bien peinte en mon cœur,
De tes fureurs mon desir prend vigueur,
Et mon amour plus forte continuë.
Plus vne place est cherement tenuë,
Plus elle acquiert de loüange au vainqueur:
Plus tu seras vers moy plein de rigueur,
Plus ie rendray ma constance cognuë.
Quand on ne peut vn cœur froid allumer,
Il faut sans plus luy defendre d'aimer:
Tout aussi tost le voilà plein de flamme.
Donc si tu veux viure bien asseuré,
Ferme les yeux ne garde point ta femme:
,, Le bien permis est le moins desiré.

XLIII.

I'excuse le mary de celle qui m'a pris,
D'estre si desfiant, de n'aller point sans elle:
Ie voudroy deux cens yeux de peur d'estre surpris,
Si i'estoy possesseur d'vne chose si belle.
Le Gouuerneur d'vn fort vigilant & fidelle,
Iamais d'vn long sommeil n'assoupit ses esprits,
Il s'esueille en sursaut, court à la sentinelle,
Et craint tousiours qu'en ait sur sa place entrepris.
Le maudit vsurier qui sa richesse adore,
Sent dés qu'il en est loing qu'vn soucy le deuore,
Et que mille glaçons le transissent de peur.
Hé! qu'est-ce qu'vn thresor, ou qu'vne forteresse
Aupres de la beauté qui fait viure mon cœur?
Son mary fait donc bien gardant telle richesse.

I'ay

XLIIII.

I'ay fait de mes deux yeux vne large riuiere,
Que de vos fiers regards les feux eſtincelans,
Et de mon eſtomach les braſiers violans,
Au lieu de la tarir font deuenir plus fiere.
Contre voſtre rigueur ie veux (belle meurtriere)
Mettre auec mes ſouſpirs ces pleurs touſiours coulãs,
Puis les ietter aux vents, les vents, courriers volans,
Les porteront en l'air d'vne courſe legere.
Puis l'element du feu de l'air les tirera:
Mais leur humidité pourtant ne tarira:
Car des eaux de mes pleurs la ſource eſt eternelle.
Ils viendront iuſqu'au Ciel lors les dieux de pitié,
Puniront vos rigueurs, vengeans mon amitié:
Car ils me feront ſage, & vous feront moins belle.

XLV.

Voſtre bouche, ô Deeſſe, a mal prophetiſé:
(Pardonnez ſi l'Amour me fait vous contredire)
Car Philene a bouché ſes oreilles de cire,
Et des charmes trompeurs ne l'ont point amuſé.
Ceſt œil qui la rendu quelquesfois embraſé,
Obſcurci d'vn plus beau pour luy ceſſe de luire,
Il le voit ſans danger, ſans ioye & ſans martyre:
„Iamais vn bel eſprit n'eſt deux fois abuſé.
Reſte donc, que Diane en voyant ſa conſtance
Souffre qu'Amour la touche, & douce ores cõmence
A plaindre vn peu le mal d'vn cœur qui eſt tout
Sinon vous iugerez ſi l'Amant eſt bien ſage. (ſien.
Qui fuit les doux appas d'vne Dame volage.
Pour ſe perdre aux rigueurs d'vne cruelle rien.

XLVI.

Iamais d'vn ſi grand coup ame ne fut atteinte,
Iamais cœur ne logea deſeſpoirs ſi cuiſans,
Helas tourment d'Amour, que vous eſtes plaiſans
Aupres du chaut regret qui fait naiſtre ma plainte.
Mais quels fers, quels flãbeaux, quelle iniuſte cõtrainte,
Quel deſtin coniuré, quelle courſe des ans,
Quel furieux efforts, quels propos meſdiſans
Me pourroient ſeparer de voſtre amitié ſaincte?
En ce mal-heur cruel bien-heureux i'euſſe eſté,
Si de nuire à moy ſeul il ſe fuſt contenté:
Mais il touche à Madame, ha ie meurs quand i'y
O venimeux rapports ô cœurs malicieux, (penſe.
Ie diray, ſi bien toſt ie n'en voy la vengeance,
Qu'il n'y a dans le Ciel ni iuſtice ni dieux.

XLVII.

Qu'on m'arrache le cœur, qu'on me face endurer
Le feu, le fer, la roüe & tout autre ſupplice,
Que l'ire des tyrans deſſus moy s'aſſouuiſſe,
Ie pourray tous ſouffrir ſans gemir ni pleurer.
Mais qu'on vueille en viuant de moy me ſeparer,
M'oſter ma propre forme, & par tant d'iniuſtice
Vouloir que ſans mourir de vous ie me banniſſe,
On ne ſçauroit, Madame, il ne faut l'eſperer.
En deſpit des ialoux par tout ie vous veux ſuiure,
S'ils machinent ma mort, ie ſuis ſi las de viure
Qu'autre bien deſormais n'eſt de moy ſouhaitté.
Ie beniray la main qui ſera ma meurtriere,
Et l'heure de ma fin ſera l'heure premiere
Que de quelque repos ſà bas i'auray gouſté.

TOM

TOMBEAV D'AMOVR.

CY gist l'aueugle Amour, sa puissance est esteinte.
Celle qui m'a tué l'a faict mourir aussi:
Son arc vainqueur des dieux, & ses traits sont icy.
Mais ce n'est rien que cendre, ils ne font plus de crainte.
En fin le pauure enfant s'est laissé deceuoir.
Apres auoir cent fois taschè brusler ma Dame:
Car ne l'ayant peu faire, il pensa que sa flame
Iadis tant craincte au Ciel n'auoit plus de pouuoir.
Douteux, pour l'essayer il la porte à ses aisles,
Le feu leger s'y met, dont il est tout espris:
Il pleure, il void sa faute, il remplit l'air de cris.
Mais c'est donner vigueur à ses flammes cruelles.
Amans pardonnez-moy (dit-il en mourant)
Ie n'euss iamais creu ma flamme estre si forte:
Au moins que mon trespas vos ennuis reconforte.
Ie meurs du mesme feu qui vous va deuorant.

XLIX.

Cent & cent fois le iour ie fay nouueaux discours,
Mal content, mal payé des trauaux que i'endure,
Et lassé de porter vne charge si dure
Ie rebelle mon cœur du grand Roy des Amours.
La raison aussi tost s'auance à mon secours,
Qui m'ouure les prisons & guarist ma poincture:
Libre alors ie maudy sa meschante nature,
Et consens que sa loy n'ait en moy plus de cours.
Mais presqu'au mesme instant sans oser me defendre
Vn clin d'œil, vn propos mon cœur viennent repren-
Rechassent mal raison, enserrent mes esprits: (dre.
Et l'Amour par vengeance en rigueur se renforce,
Lors comme vn pauure serf nouuellement repris,
I'endure, & tout honteux de seruir ie m'efforce.

Digitized by Google

CHANSON.

Celuy que le Ciel tout-puissant
Fait d'vn cœur ardant en naissant,
Veut que chacun luy obeisse:
Mais bien que son œil vigoureux
M'ait rendu chaud & genereux,
Ie n'aime qu'à faire seruice.
Guerriers qui d'vn bras glorieux
Grauez vos faicts victorieux
Aux durs tableaux de la memoire,
Vantez vostre commandement:
De moy ie sers si noblement
Que ie ne chante autre victoire.
Le forçat sauué du danger,
Monstre sa chaisne à l'estranger,
Triste enseigne de son supplice:
Et moy ie monstre mon lien,
Heureuse marque de mon bien:
Car mon bien vient de mon seruice.
Hercule en tous lieux redouté,
Auant maint trauail surmonté,
Seruant effaça ceste gloire,
Mon seruice n'est pas ainsi:
Car il rend mon nom esclairey,
Trop plus qu'vne belle victoire.
O vous furieux de soucis,
Sans repos troublez & transis
Pour renuerser vne police,
Ayant l'vniuers trauaillé,

Le

Le prix qui vous ſera baillé,
N'eſt rien aupres de mon ſeruice.
Ce bel œil qui donne le iour,
Alors qu'il chaſſe à ſon retour
La nuict marchant en robe noire,
Ne voit rien par tout l'vniuers,
Deuant, derriere, & de trauers,
Eſgal au Dieu de ma victoire.
Heureux qui ſert comme ie fais,
Et qui conſacre tous ſes faits
A choſe ſi ſaincte & propice:
Auſſi pour m'en recompenſer,
Rien mieux ie ne ſçaurois penſer
Que de mourir en ſon ſeruice.

I.

Ie m'eſtoy dans le temple vn Dimanche rendu,
Que de la mort de Chriſt on faiſoit ſouuenance,
Et touché iuſqu'au cœur de viuer penitance,
Ie ſouſpiroy le temps que i'ay mal-employé.
O Seigneur qui des cieux en terre es deſcendu
Pour guarir les pecheurs & lauer leur offenſe,
Que ton ſang roiſſelant en ſi grand abondance
N'ait point eſté pour moy vainement reſpandu.
Seul Sauueur des humains, ſauue ta creature,
I'acheuoy de prier, quand ie vey d'auenture
Celle dont les beaux yeux ſans pitié m'ont deffait.
Ah Dieu! (ce dy-ie alors la voyant en priere
Triſte & l'œil abaiſſé) ceſte belle meurtriere
Se repent-elle point du mal qu'elle m'a fait?

LI.

Que maudits ſoient mes yeux ſi prompts à mon dõma-
Qui pour le ſeul plaiſir de voir voſtre beauté (ge,
Ont laſchement trahy ma libre volonté,
Mis mes penſers en trouble, & mon ame en ſeruage.
Mon mortel ennemy par eux a eu paſſage
Dans mon cœur deſarmé qu'or' il tient arreſté:
Et luy qui contre Amour s'eſtoit ſi bien porté,
Sent pour ſa recompenſe vn feu qui le ſaccage.
Car ce Dieu ſans pitié, comme vn cruel vainqueur,
Met en feu ma deſpoüille & ſe campe en mon cœur,
Dont il ne partira iuſqu'à tant que ie meure.
Mais ô maudit Amour, tu n'as point de raiſon:
Car ſi tu prens mon cœur pour y faire demeure,
Es tu pas bien enfant de bruſler ta maiſon?

LII.

Quand nous aurons paſſé l'infernale riuiere
Vous & moy pour nos maux damnez aux plus bas
Moy pour auoir ſans ceſſe idolaſtré vos yeux, (lieux,
Vous pour eſtre à grand tort de mon cœur la meur-
Si ie puis touſiours voir voſtre belle lumiere, (triere.
Les eternelles nuicts, les regrets furieux
N'eſtonneront mon ame, & l'Enfer odieux
N'aura point de douleur qui me puiſſe eſtre fiere.
Vous pourrez bien auſſi vos tourmens moderer
Auec le doux plaiſir de me voir endurer.
Si lors vous vous plaiſez encore en mes trauerſes.
Mais puiſque nous auons failly diuerſement,
Vous par inimitié, moy trop fort vous aimant,
I'ay peur qu'õ nous ſepare en deux chãbres diuerſes.

O more

O mort, tu pers ton temps de me poursuiure ainsi,
Me tenant miserable en fieure continuë
Qui trouble mon cerueau, comme la mer esmeuë
Battant de cent boüillons vn rocher endurcy.
Ie n'ay plus de couleur, mon œil est tout noircy,
Ma langue ardent sans cesse est seiche deuenuë,
Mon accez violant iamais ne diminuë,
Et tu ne peux finir ma vie & mon soucy.
C'est que tes coups sont vains contre vne froide lame,
Sans cœur, sans mouuemẽt, sans esprit & sans ame,
Qui rebouche les traits de ta cruelle main.
Si tu veux donc (ô mort) triompher de ma vie,
Il faut contre madame addresser ta furie,
Blesse mon cœur qu'elle a, ie mourray tout soudain.

STANCES.

SOmmeil, qui trop cruel au tẽps de mes amours
M'as priué si souuent des plus douces pensees,
Tenant outre mon gré mes paupieres pressees
Lors que ie desiroy pouuoir veiller tousiours.
Or qu'vne fieure ardente en mon sang allumee
Chãge en feux mes souspirs & mõ cœur en fourneau,
Trempe au fleuue d'oubly bien auant ton rameau,
Et distile en mes yeux ceste liqueur aimee.
De grace hé! que ie dorme, & que les troublemens
Qui font de mon esprit vne mer irritee,
Me donnent quelque trefue. Ainsi ta Pasiphee
Paye ceste faueur de mille embrassemens.
Heureux Glis qui dormez la moitié de l'annee,
Las! qu'vn somme aussi fort ne me peut-il tenir?
Mais pour plus grand repos, & pour mon mal finir
Soient mes yeux pour iamais clos de la destinee.

LV.

I'eſtoy ſans cognoiſſance eſtendu dans ma couche,
Sans pouls, touſiours reſuant, mortellement atteint:
Mes yeux eſtoient cauez, de mort eſtoit mon teint,
Et mon corps tout courbé comme vne vieille ſouche.
La fieure auoit cueilly les roſes de ma bouche,
Et pally le vermeil ſur mon viſage peint:
Mes amis deſolez hautement m'auoient pleint,
Me voyant ſi debile, & mon œil ſi farouche.
Durant que ie mourois, le rigoureux Amour
Collé ſur mon cheuet, ſans repos nuict & iour
Me ſouffloit à l'oreille, & redoubloit ma flame.
Las! Amour, laiſſe moy mourir plus doucement,
Ie le veux bien (dit-il) mais fay ton teſtament,
Et dy qu'apres ta mort tu ne laiſſes ton ame.

LVI.

Ceſte humeur qui m'aueugle & me bande les yeux,
Coulant inceſſamment, pour mon bien eſt venuë:
Car ie ceſſe de voir le bel œil qui me tuë,
Et qui rend de ma priſe vn enfant glorieux.
Non ce n'eſt pour mon bien: mais c'eſt quelqu'vn des
Ialoux du paradis, qui bien-heureit ma veuë (dieux
En l'obiet des beautez dont vous eſtes pourueuë,
Qui m'a donné ce mal, de mon aiſe enuieux.
Quiconque ſois des dieux, ceſſe d'auoir enuie
Que deux ſi beaux ſoleils facent luire ma vie,
Et que de leurs rayons procedent mes chaleurs.
Helas! i'achette aſſez les regards de Madame,
Qui ſens pour vn trait d'œil mille pointes en l'ame,
Et pour vn court plaiſir tant de longues douleurs.

Quel

LVII.

Quel supplice infernal, quelle extreme souffrance
Peut approcher du mal dont ie suis tourmenté?
O rigoureux Amour, si ie t'ay delaissé
Tu te monstres trop aigre à punir mon offense.
I'auois esté six mois pleurant pour vne absence,
Languissant desolé, couuert d'obscurité,
Viuant du seul espoir de reuoir la clairté
Qui fait fleurir mes iours par sa douce influence.
Amans iugez ma peine: or' qu'elle est de retour,
Il faut pres de ses yeux pour couurir mon amour,
Que sans la regarder ie tourne ailleurs la veuë.
Helas! ie suis reduit iusqu'à si piteux poinct,
Qu'à fin que mon amour à tous soit incogneuë,
Ie feins tant qu'elle croit que ie ne l'aime point.

LVIII.

Dieu des hommes perdus, sera-ce iamais fait?
Seray-ie touſiours butte aux douleurs incurables?
Mes esprits abbatus sont-ils si fort coulpables,
Que leur peine en trois ans ne t'ait pas satisfait?
Mon cœur, mon œil, mon teint, blessé, caué, desfaict,
De traits, de pleurs, d'ennuis, cruels, amers, durables
Pourroient faire aduoüer aux damnez miserables,
Que de mes passions l'Enfer n'est qu'vn pourtraict.
De ma soif pres des eaux Tantale est la figure,
Le Vaultour de Titye est la peine où ie dure,
Tenaillé d'vn desir qui me ronge & me poingt.
Mon trauail sans profit est le seau des Belides,
Et mes chauds desespoirs les fieres Eumenides,
Mais las! en mon Enfer Lethes ne passe point.

Dreſſez

LIX.

Dreſſez-moy ſans ceſſer querelle ſur querelle,
Et tenez de vos yeux le beau Soleil caché,
Pour rendre mon eſpoir languiſſant & ſeiché,
Et pour couurir mes iours d'vne nuict eternelle.
Que pour moy de tout poinct la pitié ſoit cruelle,
Et que touſiours le Ciel à mes cris ſoit bouché,
La rigueur des ennuis dont ie ſeray touché
N'aura iamais pouuoir de me rendre infidelle.
Mon cœur aux flots du mal ſemble vn roc endurcy,
Vous eſtes mon Soleil, ie ſuis voſtre Soucy,
Mourant tant ſeulement aux rais de voſtre veuë.
Las ! vous le ſçauez bien: mais pour me tourmenter
Sans cauſe à tous propos vous monſtrez d'en douter,
Et c'eſt de tant de maux celuy ſeul qui me tuë.

LX.

Puis qu'il vous plaiſt, Madame, & qu'auez tãt d'enuie
Que ie ceſſe d'aimer, d'adorer & d'auoir
Au cœur voſtre portraict, ie vous veux faire voir
Que ie puis l'impoſſible en vous rendant ſeruie.
Vos rigueurs, vos deſdains, les douleurs de ma vie,
En vain euſſent penſé ma conſtance eſmouuoir:
Car aux plus grands mal-heurs s'augmentoit ſon pouuoir,
Comme vn roc s'endurciſt aux vents & à la pluye.
Mais puis que ie vo⁹ faſche, & qu'il ne vous plaiſt pas
D'vn regard ſeulement honorer mon treſpas,
Puis que ma ſeruitude & ma foy vous offenſe,
L'ame & le cœur en feu l'œil de pleurs tout chargé,
Pour ne vous ennuyer par trop de patience,
Et pour vous obeïr i'accepte mon congé.

Digitized by Google

LXI.

Tant d'Amour, tãt de foy dont vos lettres ſont pleines,
Tant de feu que le temps n'a rendu moins viuant,
Et tous ces beaux diſcours, qui m'alloient deceuant
Ne ſont que des chanſons & des paroles vaines.
Ie ne m'en paye plus : mes trauaux & mes peines
Cerchent du bien ſolide au lieu d'ombre & de vẽt:
N'abuſez donc l'eſpoir d'vn fidelle ſeruant,
,, Amour veut des effects & des preuues certaines.
Depuis quatre ans entiers vous m'appaſtez ainſi,
Ie vieilly cependant, vous vieilliſſez auſſi,
Et perdons de nos ans la ſaiſon mieux aimee.
D'en taxer la fortune & les empeſchemens
C'eſt vne foible excuſe : oncques deux vrais Amans
Ne trouueront pour eux de porte aſſez fermee.

XLII.

I'ay tant ſouffert d'ennuis, de honte & de miſere,
Depuis qu'à vos beaux yeux mon eſprits s'eſt rendu,
Mon aage & mon labeur i'ay ſi mal deſpendu,
Que i'en ſers de riſee, & de fable au vulgaire.
Ie veux rompre mes fers pleins de iuſte colere,
Et perdre heureuſement l'amour qui m'a perdu:
L'euſſe-ie fait pluſtoſt i'ay bien tard attendu,
Mais ſi n'eſt-ce pas peu de m'en pouuoir deſfaire.
Loing, loing, bien loing de moy, Penſers fallacieux,
Eſpoirs faux & trompeurs, deſirs ambicieux,
Et des trauaux paſſez ſouuenir trop durable.
I'appens à Nemeſis, pour acquitter mes vœux,
Ces traits qu'elle a rõpus, ces flãbeaux & ces nœus,
Eſteints & deſliez par ſa main ſecourable.

Le

LXIII.

Le robuſte animal dont l'Iuoire eſt nourriciere,
Qui pour n'eſtre pollu ſe purge & va leuant,
Afin que plus deuot il puiſſe en arriuant
La nouuelle Diane, adorer ſa lumiere.
S'il faut monter ſur mer par force ou par priere,
Eſtant pres du vaiſſeau ne veut paſſer auant,
Si ſon maiſtre ne parle, & luy iure deuant
De ſain le reconduire en ſa terre premiere.
Moy plus lourd mille fois & plus mal aduiſé
Sur mer à tous perils ie me ſuis expoſé,
Sans promeſſe d'Amour mon guide en ce voyage.
Donc ô belle Diane, helas! aſſeurez-moy,
Si pour vous adorer ſeule ainſi que ie doy,
De toute vieille erreur i'ay purgé mon courage.

LXIIII.

Belle & cruelle main qui m'auez enchaiſné
Dans la priſon d'Amour mon antique aduerſaire,
Eſtant ſi delicate, hé! comment ſe peut faire
Qu'vn coup ſi dangereux par vous me ſoit donné?
Mon cœur nouueau captif en eſt tout eſtonné,
Mes ſens tous eſperdus, & mon œil temeraire
De vous voir pour ſon mal ne ſe ſçauroit diſtraire,
Tant la beauté l'attire & le rend obſtiné,
Par vn nouuel effort mon ame eſt ſurmontee:
Ie ſçauois bien que Mars par ſa main redoutee
Fait ſes actes guerriers & ſe rend plus cogneu,
Mais que ma liberté deuſt eſtre retenuë
Par vne main ſi tendre, encores toute nuë,
Ce miracle eſt à moy ſeulement aduenu.

Cha

LXV.

Chacun iour mon eſprit loin du corps ſe retire,
Ie tombe en paſmoiſon, ie pers le mouuement,
Ma couleur deuient palle, & tout en vn moment
Ie n'entens, ie ne voy, ie ne ſens, ni reſpire.
Reuenant puis apres vers le ciel ie ſouſpire,
I'ouure les yeux ternis, ie m'eſmeus doucement,
Comme vn qui a dormy: puis ſans eſtonnement
I'attens le prompt retour d'vn ſi laſche martyre.
Ceux qui voyent comment ce mal me met au bas,
Cõme il reuient ſoudain, n'attendent qu'vn treſpas,
Qui ces petites morts d'heure à autre finiſſe.
Il ne m'en chaut pour moy, c'eſt tout mon reconfort:
Mais pour vo⁹ ie m'en plains, qui perdrés à ma mort
Vn cœur qui n'eſtoit nay que pour voſtre ſeruice.

LXVI.

Beaux nœuds creſpez & blons nonchalamment eſpars,
Dont le vainqueur des dieux s'empriſonne & ſe lie,
Front de marbre viuant, table claire & polie,
Où les petits Amours vont aiguiſant leurs dars.
Eſpais monceau de neige aueuglant les regards,
Pour qui de tout obiect mon œil ſe deſallie,
Et toy guerriere main de ma priſe embellie,
Qui peux nuë acquerir la victoire de Mars.
Yeux pleuuans à la fois tant d'aiſe & de martyre,
Sous-ris par qui l'Amour entretient ſon empire,
Voix, dont le ſon demeure au cœur ſi longuement.
Eſprit par qui le fer de noſtre aage ſe dore,
Beautez, graces, diſcours, qui m'allez transform
Hé! cognoiſſez-vous point comme ie vous adore?

DI

DIALOGVE.

Vi vous rend, ô mes yeux, voſtre ioye premiere,
Veu que vous n'eſtiez plus qu'aux pleurs accouſtumez?
L'eſperance de voir noſtre aimable lumiere,
Et d'adorer bien toſt ſes rayons tant aimez.
D'où viẽt que mon oreille eſt ſi prompte & ſoudaine,
Et qu'elle eſt attentiue à tout bruit qui ſe fait?
Il luy ſemble d'ouïr ceſte voix ſur-humaine,
Qui peut rendre mon cœur contant & ſatisfait.
Eſt-ce Amour, ô mes pieds, qui vous preſte ſes aiſles,
Veu que les iours paſſez vous ne pouuiez marcher?
C'eſt que nous courons voir des beautez immortelles,
Dont l'effort ſuffiroit pour mouuoir vn rocher.
Pourquoy donc, ô mon cœur, quand ceſt heur nous arriue,
Languis-tu de foibleſſe, & te vas effroyant?
C'eſt l'extreme deſir qui de force me priue,
Puis ie crains de mourir de ioye en la voyant.

LXVII.

Quoy que vous en penſiez ie ſuis touſiours ſemblable,
Le temps qui change tout n'a point changé ma foy:
Les deſtins mon vouloir, & ce que ie vous doy
Föt qu'aux flots des mal-heurs mõ ame eſt immua-
Vos yeux, dont la beauté rend ma perte honorable (ble.
N'ont iamais veu de ſerf ſi fidelle que moy:
Ie tiens des ſimples corps dont conſtante eſt la loy,
Touſiours ie vous adore & rude & fauorable.
L'abſence,

L'abſence, & les rigueurs de cent mille accidents
N'ont ſceu rendre en quatre ans mes braſiers moins ardents,
Ni les diminuer d'vne ſeule eſtincelle.
Vous ſerez le premier & dernier de mes vœux,
I'en iure par vos yeux, & par vos blonds cheueux,
Et par l'eternité de ma peine cruelle.

CHANSON.

MEur grand vainqueur des vainqueurs,
Et la beauté royne des cœurs,
Iadis firent vn vœu notable:
Et pour n'y manquer nullement
Chacun iura maint grand ſerment.
Qu'il le tiendroit irreuocable.
Premier ceſt enfant paſſager
Iura de iamais ne loger
En eſprit ou en fantaſie,
Autant d'vn mortel que d'vn Dieu,
Qu'il n'y retin touſiours vn lieu
Pres de ſoy pour la Ialouſie.
Beauté iurant apres Amour,
Promit de ne faire ſeiour
N'y d'arreſter iamais en place,
Sans y loger auſſi ſoudain
L'orgueil fantaſtique & hautain,
L'aigreur, le meſpris, & laudace.
Sermens cruels & rigoureux,
C'eſt par vous que les amoureux

Digitized by Google

Sont preſſez d'angoiſſes mortelles:
L'vn rend leur eſprit tranſporté,
L'autre fait que la cruauté
A tant de force au cœur des belles.
De ces vœux trop bien obſeruez
Nous auons eſté reſeruez,
O ma belle & chere Deeſſe:
Vos douces beautez & ma foy
Sont du tout exemps de la loy,
Et ne ſentent point ſa rudeſſe.
Car bien que la meſme Beauté
Ait en vous ſon ſiege arreſté,
Rien de fier ne vous deſhonore:
Vos yeux & vos propos ſont doux,
Il eſt vray que ce n'eſt à tous:
Mais à moy ſeul qui vous adore.
Auſſi iaçoit que vos beaux yeux
Puiſſent rendre iuſques aux cieux
Du plus grand Dieu l'ame ſaiſie:
Voſtre foy m'a tant aſſeuré,
Et leur feu ſi bien eſclairé,
Que ie ſuis franc de ialouſie.
Puiſſions-nous viure ainſi touſiours,
Maiſtreſſe, heureux en nos amours,
A qui nulle autre nè reſſemble:
Et s'il faut ſentir du mal-heur,
Que ce ſoit la ſeule douleur
De n'eſtre pas touſiours enſemble.

La

LXVIII.

La Foy, qui pour son temple a choisi ma poictrine,
Iamais n'en partira quoy qu'il puisse arriuer:
L'effort du temps vainqueur ne l'en sçauroit priuer,
Contre tous ses assauts plus ferme elle s'obstine.
Que le Ciel courroucé contre moy se mutine,
Il ne sçauroit pourtant vne escaille en leuer,
Les tourmens plus cruels ne font que l'esprouuer,
Comme l'or en la flamme aux maux elle s'affine.
Elle arreste mon cœur à cloux de diamant,
Et pour tout artifice elle fait qu'en aimant
Ie me serue d'Amour & de perseuerance.
Mon feu brusle tousiours & n'est point euident,
Aussi l'amour en moy n'est point par accident,
Il est de ma nature & ma propre substance.

LXIX.

Sur le tombeau sacré d'vn que i'ay tant aimé
Et dont la souuenance est en vous si bien peinte,
I'asseure & vay iurant plein d'amour & de crainte
Que sans plus de vos yeux mon cœur est enflammé.
Et que le temps lerger au change accoustumé
Iamais n'esbranlera ma foy constante & sainte,
Mon ame à d'autres loix ne se verra contrainte,
Vostre nom en mes vœux sera seul reclamé.
Si ie dois quelque iour desmentir ce langage
L'esprit qu'à haute voix i'appelle en tesmoignage,
Qui nous aimoit tous deux, & que nous aimiõs tãt,
Toute nuict m'espouuante, & me soit aduersaire:
Mais fusse-ie aussi seur que ma foy vo⁹ deust plaire,
Comme ie le suis trop de vous estre constant.

Digitized by Google

Iamais au grand iamais on ne verra changer
La foy que ie vous ay nouuellement iuree:
Pluſtoſt faudront les eaux en la plaine azuree,
Et l'element du feu ne ſera plus leger.
Le ciel & mon vouloir à vous m'ont fait ranger,
Seule vous me ſemblez digne d'eſtre adoree.
Et cognois que ma veuë eſtoit fort egaree,
Quand de moindre clairté ne pouuoit s'eſtranger.
Celle que i'ay long temps fidellement aimee,
Pour retirer ſa flamme en cent lieux allumee,
Autre cœur que le mien choiſira deſormais.
Hé! qui ſeroit conſtant parmi tant d'inconſtances?
Trop ſouuent irrité i'ay perdu patience,
Et ne l'aimeray plus iamais au grand iamais.

CHANSON.

QVe vous m'allez tourmentant
De m'eſtimer infidelle!
Non, vous n'eſtes point plus belle,
Que ie ſuis ferme & conſtant.
Pour bien voir quelle eſt ma foy,
Regardez moy dans voſtre ame,
C'eſt comme i'en fay, Madame,
Dans la mienne ie vous voy.
Si vous penſez me changer,
Ce miroir me le rapporte:
Voyez donc de meſme ſorte
En vous ſi ie ſuis leger.
Pour vous ſans plus ie fus né
Mon cœur n'en peut aimer d'autre.
Las! ſi ie ne ſuis plus voſtre,
A qui m'auez-vous donné?

Digitized by Google

LXXI.

Quand i'admire, eſtonné, voſtre beauté parfaicte,
Que l'eſprit ſeulement ne ſçauroit concevoir,
Mõ cœur mauuais deuin du mal qu'il doit auoir,
Croit que rien de rigueur n'y peut faire retraicte.
Sur la plus belle Idee au Ciel vous fuſtes faicte,
Voulant Nature vn iour mõſtrer tout ſon pouuoir:
Depuis vous luy ſeruez de forme & de miroir,
Et toute autre beauté ſur la voſtre eſt pourtraicte.
Beaux yeux qui rẽdez ſerfs to⁹ ceux que vous voyez,
Yeux qui ſi doucement mon eſpoir foudroyez,
Sãs qui du faux Amour la trouſſe eſt deſpourueuë:
Non i'atteſte en iurant voſtre effort nompareil,
Et vous douces fiertez que ie priſe ma veuë,
Plus pour vous regarder que pour voir le Soleil.

LXXII.

Que ie hay l'inconſtance, & que i'eſtime foux
Ceux qui chaſſẽt par tout d'vne queſte incertaine:
Quand on n'a point d'amour, tel pourchas n'eſt que peine,
La ſeulle affection c'eſt ce qui le rend doux.
De moy ie me plais tant à n'aimer rien que vous,
Que la pl⁹ grãd douleur ne peut m'eſtre inhumaine,
Pourueu que vous croyez que ma foy ſoit certaine,
Et que pour bien aimer ie ſois priſé de tous.
A voz yeux ſeulement mon eſprit faict hommage,
Et d'autre que de vous i'en iure voſtre image,
Le ceſton de Venus ne pourroit m'enflammer:
Ie ſuis depuis vingt ans ſous voſtre obeïſſance,
Commençant à compter du poinct de ma naiſſãce:
Car le Ciel me fit naiſtre à fin de vous aimer.

LXXIII.

On verra defaillir tous les aſtres aux cieux,
Les poiſſons à la mer, le ſable à ſon riuage,
Au Soleil ſes rayons, banniſſeurs de l'ombrage,
La verdure & les fleurs au Printemps gracieux.
Pluſtoſt que la fureur des rapports enuieux,
Effece en mon eſprit vn traict de voſtre image:
Elle eſt trop bien emprainte au roc de mon courage,
Pour craindre que le ſort en ſoit victorieux.
Bien que i'aye en aimant la fortune contraire,
Que tout ſoit conioré pour de vous me diſtraire,
Ie demeureray voſtre en deſpit des ialoux.
En vous giſt mon ſalut, ma foy, mon eſperance:
Le Ciel me fit pour vous pour vous ie pris naiſſance,
Pour vous ie dois mourir, auſſi ie meurs pour vous.

LXXIIII.

Si i'aime autre que vous, que l'honneſte penſee,
Qu'Amour loge en mon cœur, s'en puiſſe departir,
Et que voſtre beauté qui m'a rendu martyr,
Ne me ſoit iamais plus que fiere & courroucee.
Si ce n'eſt de voſtre œil que mon ame eſt bleſſee,
Iamais d'allegement ie n'y puiſſe ſentir,
Qu'à regret ie vous ſerue, & taſchant de ſortir,
Que de plus peſante ſers ma raiſon ſoit preſſee.
Si i'aime autre que vous, Amour tyran des dieux,
Les feux croiſſent en mon ame & les pleurs en mes yeux,
Et que voſtre rigueur mon ſeruice reiette.
Las ie n'aime que vous, ni ne ſçaurois aimer,
Ie deſpite autre Amour qui me ſceuſt enflammer:
Mon cœur eſt vne roche à toute autre ſagette.

Pen

LXXV.

Pendant que mon esprit mille douceurs conçoit,
Et qu'en vous adorant, tout rauy, ie souspire,
Amour par vos regards mille fleches me tire,
Et captiue mon cœur qui ne s'en apperçoit.
Car voyant vos beautez, le grand heur qu'il reçoit
Fait qu'il est insensible au plus cruel martyre,
Et croit que tout le ciel n'a pouuoir de luy nuire:
Tant l'excez du plaisir quelquesfois nous deçoit.
Mais quand ie suis forcé d'esloigner vostre veuë,
Trop tard ie m'apperçoy de ma perte aduenuë,
Mõ œil se chãge en source, & mõ ame en flãbeau.
La mort mesme à l'instant m'oste toute puissance,
Et ie mourrois heureux si i'auois asseurance
Que mõ cœur si fidelle eust vos yeux pour tombeau.

LXXVI.

Chaste sœur d'Appollon, dont ie suis esclairé
Le iour comme la nuict, deité redoutable,
Que la force d'Amour a cognuë indomptable,
Amour des autres dieux tant craint & reueré.
Voy ce pauure Acteon sans pitié deuoré,
Par ses propres pensers d'vne rage incroyable,
Pour auoir offensé d'erreur trop excusable,
Si le feu de ta haine estoit plus moderé.
Il fut audacieux, mais sa haute entreprise
Auec tant de rigueur ne doit estre reprise,
Ains merite plustost loyer que chastiment.
Toutesfois si tonire autrement en ordonne,
Bien, il souffrira tout, s'escriant au tourment,
Que trop douce est la mort, quand Diane la donne.

LXXVII.

Aux plus rudes assaux d'vne aspre maladie
Encor que mon esprit soit foible & languissant,
Priué du doux obiect qui l'alloit nourrissant,
Sa chaleur toutesfois n'est en rien attiedie.
Car vostre belle image amoureuse & hardie
Par vn portail secret au secours s'auançant
L'allimente, & l'eschauffe, & la va renforçant,
Auant que sa vigueur puisse estre refroidie.
Pourtant ne doutez point, ô ma chere douleur,
Qu'absent, troublé, malade, ou par autre mal-heur,
Vostre beauté diuine en mon ame s'efface:
Car tant plus le destin me combat par dehors,
Plus mes loyaux pensers au dedans se font fors,
Resolus de mourir pour vous garder la place.

LXXVIII.

Si l'amour de ma foy rend vostre ame craintiue,
Doutant que ce vouloir qui iadis m'a bruslé,
Par le temps à la fin soit esteint ou gelé,
Que de si vaine erreur la verité vous priue.
Iamais en mon esprit flamme ne fut si viue,
Ie suis tel que i'estois quand mon cœur fut volé,
Le iour qu'vn chaste amour dans vos yeux recelé
Rendit heureusement ma liberté captiue.
Ie gouste en vous oyant mesme rauissement,
Ie tremble en vous voyant d'aise & d'estonnement,
De vostre doux regard ma blesseure s'allege.
Iamais autre que vous constant ne me rendra,
Vuis serf de Diane, & qui me retiendra
Estre chastié ainsi que sacrilege.

Les

LXXIX.

Lettres, le ſeul repos de mon ame agitee,
Helas! il le faut donc me ſeparer de vous,
Et que par la rigueur d'vn iniuſte courroux
Ma plus belle richeſſe ainſi me ſois oſtee.
Halie mourray pluſtoſt, & ma dextre indomptee
Flechira par mon ſang le Ciel traiſtre & ialoux:
Que ie m'aille priuant d'vn bien qui m'eſt ſi doux:
Non, ie n'en feray rien, la chance en eſt iettee.
Il le faut toutesfois, elle les veut r'auoir,
Et de luy reſiſter ie n'ay cœur ni pouuoir,
A tout ce qu'elle veut mon ame eſt trop contrainte.
O beauté ſans arreſt, mais trop ferme en rigueur,
Tiens, reprens tes papiers, & ton amitié feinte,
Et me rens mon repos, ma franchiſe, & mon cœur.

LXXX.

O vers que i'ay chantez en l'ardeur qui m'enflame,
Ie deuiens à bon droict de voſtre aiſe enuieux!
Vous viendrez en la main, & retiendrez les yeux
Qui retiennent ma vie en l'amoureuſe flame.
Gardez-vous ſeulement des regards de Madame,
Ardans flambeaux d'Amour, benins & gratieux;
Car s'elle peut bruſler les mortels & les dieux,
Elle vous bruſlera, comme elle a faict mon ame.
Ie ſçay qu'il euſt fallu pour monſtrer ſon pouuoir,
Vn eſprit plus diuin, plus d'art, plus de ſçauoir:
Mais eſtant plain d'amour ie fuy tout artifice,
I'eſcry ce que ie ſens, mon mal me fait chanter,
Et le plus beau laurier que i'en veux meriter,
C'eſt d'alleger ma peine & la rendre propice.

STANCES.

Belle & fiere Deesse, à qui ie suis voüé,
Dont le premier regard rendit Amour mon maistre,
Le Ciel durant ceſt âge icy bas m'a faict naistre,
A fin qu'à son honneur vostre honneur fut loüé.
Comme dans vn miroir on void toutes les Graces
Au clair de vostre teint, & le vainqueur des dieux,
Est aueugle deux fois quand vous fermez les yeux,
Et sans vous ses brãdons seroient changez en glaces.
Plus i'ay de cognoissance & plus ie suis rauy,
De voir que c'est à vous que le Ciel me destine:
Car bien que mon esprit ait celeste origine,
Il se tient bien-heureux d'estre à vous asseruy.
Aussi tous les tourmens des cœurs plus miserables,
Et ce qui plus souuent faict les hommes changer,
Oubly, nouueau plaisir, course du temps leger,
N'ont pouuoir d'esbranler mes pensers immuables.
Ie sçay bien que tout change, & qu'il est mal-aisé
Que de rien si certain l'homme donne asseurance,
Puisque l'ordre varie, & que tant d'inconstance
Se trouue aux elemens dont il est composé.
Mesme l'an qui ce iour commence & renouuelle,
En diuerses saisons departira son cours,
En froid, & puis en chaud, en longs & petits iours,
Et la terre ores laide en Auril sera belle.
Ce grand flambeau du Ciel, sans fin resplandissant,
Oeil visible de Dieu, fils aisné de Nature,
Tousiours dessous vn Signe immobile ne dure,
Ains change & fait changer l'âge prompt & glissant.

Mais

Mais ſa diuerſité n'eſmeut mon cœur fidelle,
Car rien plus de changeant n'y ſçauroit arriuer:
La conſtance eſt ma forme, on ne m'en peut priuer,
Elle m'a donné l'eſtre, & ne ſerois ſans elle.
Ce qu'eſt le mouuement au Ciel qui tout diſpoſe,
La lumiere au Soleil, au plomb la grauité,
La friſdure à l'Hyuer, la chaleur à l'Eſté,
Voſtre amour eſt à moy toute vne meſme choſe.
Qu'on ne ſoit donc iamais en doute de ma foy,
Car deuant que le temps nos deux cœurs deſaſſemble,
Vn ſuiet receura deux contraires enſemble,
Ceſſant de vous aimer ie ne ſeroy plus moy.

LXXXII.

I'ay couru, i'ay tourné, volage & variable
Selon que la ieuneſſe & l'erreur m'ont pouſſé,
Et mon vol trop hardy iuſqu'au Ciel i'ay hauſſé,
Dreſſant à mes deſirs maint trophee honorable.
S'il y eut onc Amant heureux & miſerable,
Faſché contant, ialoux, bien & mal careſſé,
Qui par tous les deſtours hazardeux ayt paſſé,
C'eſt moy dont le renom doit eſtre memorable.
Rendu ſage, à la fin ie me ſuis retiré
A voſtre œil qui de moy fut premier adoré,
Ne trouuant autre part nulle flamme aſſez claire.
Vous ſeule à l'aduenir ayez ſur moy pouuoir,
Les amours de ce temps voſtre foy m'ont faict voir:
Vn cõtraire eſt touſiours mieux veu par ſõ cõtraire.

FIN DV II. LIVRE
DE DIANE.

LES

LES AMOVRS D'HIPOLYTE.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

ICare eſt cheut icy le ieune audacieux,
Qui pour voller au Ciel euſt aſſez de courage:
Icy tomba ſon corps deſgarni de plumage,
Laiſſant tout braue cœur de ſa cheute enuieux.
O bien-heureux trauail d'vn eſprit glorieux,
Qui tire vn ſi grand gain d'vn ſi petit dommage!
O bien-heureux mal-heur plein de tant d'auãtage,
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!
Vn chemin ſi nouueau eſtonna ſa ieuneſſe,
Le pouuoir luy faillit, & non la hardieſſe,
Il eut pour le bruſler des aſtres le plus beau.
Il mourut pourſuiuant vne haulte aduenture,
Le Ciel fut ſon deſir, la mer ſa ſepulture:
Eſt-il plus beau deſſein, ou plus riche tombeau?

Quand

II.

Quãd ie pouuois me plaindre en l'amoureux tourmẽt,
Donnant air à la flamme en ma poictrine enclose,
Ie viuois trop heureux, las! maintenant ie n'ose
Alleger ma douleur d'vn souſpir ſeulement.
C'eſt me pourſuiure, Amour, trop rigoureuſement,
I'aime, & ie ſuis contraint de feindre vne autre
Au fort de mes trauaux ie dy que ie repoſe, (choſe,
Et monſtre en mes ennuis vn vray contentement.
O dure cruauté de ma paſſion forte!
Mais ie me plains à tort du mal que ie ſupporte,
Veu qu'vn ſi beau deſir faict naiſtre mes douleurs:
Puis i'ay ce reconfort en mon cruel martyre,
Que i'eſcris toute nuict ce que ie n'oſe dire,
Et quand l'ancre me faut, ie me ſers de mes pleurs.

III.

Venus cerche ſon fils, Venus toute en cholere
Cerche l'aueugle Amour par le monde eſgaré:
Mais tu le cerche en vain, ô diuine Cythere:
Car il s'eſt à la fin dans mon cœur retiré.
Que ſera-ce de moy: que me faudra-il faire?
Ie me voy d'vn des deux le courroux preparé:
Egalle obeïſſance à tous deux i'ay iuré:
Le fils eſt dangereux, dangereuſe eſt la mere.
Si ie recele Amour, ſon feu bruſle mon cœur:
Si ie decelle Amour il eſt plein de rigueur,
Et trouuera pour moy quelque peine nouuelle.
Amour demeure donc en mon cœur ſeurement:
Mais fay que ton ardeur ne ſoit pas ſi cruelle,
Et ie te cacheray beaucoup plus aiſément.

Quand

IIII.

Quand ie ſuis tout le iour de douleurs agité,
Que i'euſſe au moins la nuict quelque douce alle-
Certes la paſſion a trop de violence, (geance:
Qui touſiours continuë en ſon extremité.
Penſers, deſirs, ſoucis, pleins d'importunité,
Hé! donnez moy de grace vn peu de patience:
Mais vous me trauaillez pour punir mon offenſe,
De ce que i'oſe aimer vne diuinité.
Encor' en endurant ma douleur vehemente,
(O trop cruel deſtin! celle qui me tourmente
Ignore que ie meurs par l'effort de ſes yeux.
Madame helas! monſtrez que vous eſtes diuine,
Liſez dedans les cœurs ainſi que font les dieux,
Et voyez que mon mal a de vous origine.

V.

Puis que vous le voulez demeurez inhumaine,
Et me faiſant mourir feignez de n'en rien voir,
Vous ne pourrez pourtant ma conſtance eſmouuoir:
Car du feu de vos yeux mon ame eſt toute pleine.
Mon cœur eſt immuable, & mon amour certaine,
Les plus cruels tourmens y perdent leur pouuoir:
S'il aduient que ie meure en faiſant mon deuoir,
Vous en aurez l'offenſe, & i'en auray la peine.
Las! mon mal me plaiſt tãt pource qu'il viẽt de vous,
Que ie trouue en ſouffrant le martyre bien doux,
Et de m'en deliurer ie ne prens point d'enuie.
C'eſt pourquoy ie craindroy de mourir en aimant,
Non peur fuir la mort: mais de peur ſeulement
De perdre mes douleurs, ſi ie perdoy la vie.

Ie ne

Digitized by Google

VI.

Ie ne puis pour mon mal perdre la ſouuenance
Du ſoir, ſoir de ma mort, que mon œil curieux,
O ſçauoir trop hardy, le plus parfaict des cieux,
Et le nouueau ſoleil ſi luiſant à la France.
Mon Dieu que de clartez honoroient ſa preſence,
Que d'amours, de deſirs, & d'attraits gracieux,
Mais pluſtoſt que de morts, de ſoucis furieux,
De peurs, d'aueuglemens, pour punir mon offenſe!
Ie voyois bien mon mal, mais mon œil deſireux,
Rauy de ſes beautez, s'y trouuoit bien-heureux,
Lors qu'vn flãbeau cruel trop toſt l'en feit diſtraire.
Helas! flambeau ialoux de ma felicité,
N'approche point d'icy porte ailleurs ta clairté,
Sans toy ceſt œil diuin rend la ſalle aſſez claire.

VII.

Amour ſceut vne fois ſi viuement m'atteindre,
Qu'il me tint trois Hyuers en langueurs & en cris:
A la fin la raiſon regaignant mes eſprits,
Chaſſa l'aigre douleur qui tant me faiſoit plaindre.
Mais ainſi qu'vn flãbeau qu'õ ne faict que d'eſteindre,
Si le feu s'en approche eſt auſſi toſt repris:
Dans mõ cœur chaud encore vn braſier s'eſt eſpris,
Voyant voſtre bel œil qui les Dieux peut contrain-
O que ce feu nouueau dont ie ſuis conſumé, (dre.
Eſt plus ardent que l'autre en mon ſang allumé!
Bien qu'il ne luiſe point, que ſa flamme eſt cruelle!
De ma premiere amour ie me ſuis peu guerir,
Mais ie n'eſpere plus ceſt autre ſecourir:
Car las! preſque touſiours la rocheuſe eſt mortelle.

Dieu

VIII.

Dieu qui fais de mon cœur ta victime ſanglante,
Si preſtre à ton autel ieune tu m'as rendu,
Si pour ſuiure ta loy mon eſprit i'ay perdu,
Et ſi dedans le feu tes loüanges ie chante.
Trauaille moy touſiours, ma douleur m'eſt plaiſante,
Cerche moy tout par tout, rien ne m'eſt defendu,
Mais fay que mon tourment ne ſoit point entendu,
Et que ma belle flame ailleurs ne ſoit luiſante.
Ayant d'vn cœur hautain iuſqu'au Ciel aſpiré,
Aux plus cruels tourmens ie me ſuis preparé,
Rigueurs, geſnes, priſons, fers & feux ie meſpriſe.
Si rien me fait pallir, c'eſt helas! ſeulement
Que mon feu ſoit cognu par mon embraſement,
Et que les meſdiſans troublent mon entrepriſe.

IX.

Amour peut à ſon gré me tenir oppreſſé,
Et m'eſtre (helas à tort!) rigoureux & contraire:
Ie veux demeurer ferme, & ne faut qu'il eſpere
Qu'en adorant vos yeux ie ſois iamais laſſé.
Ie voy bien mon erreur, & que i'ay commencé
(Nouueau frere d'Icare) vn vol trop temeraire:
Mais ie le voy trop tard, & ne m'en puis diſtraire,
Par la mort ſeulement il peut eſtre laiſſé.
Raiſon, arriere donc: ta remonſtrance eſt vaine,
Si ie meurs en chemin ie ſeray hors de peine,
Et par mon haut deſir i'honore mon treſpas.
Il faut continuer, quoy que i'en doiue attendre:
„ Ce fut temerité de l'oſer entreprendre,
„ Ce ſeroit laſcheté de ne pourſuiure pas.

Amour

X.

Amour qui vois mon cœur à tes pieds abbatu,
Tu le vois tout couuert de ſagettes mortelles,
Pourquoy donc ſans profit en pers tu de nouuelles?
Puis que ie ſuis à toy pourquoy me pourſuis-tu?
Si tu veux, courageux, eſprouuer ta vertu,
Decoche tous ces traits ſur les ames rebelles,
Sans bleſſer, trop cruel, ceux qui te ſont fidelles,
Et qui ſous ton enſeigne ont ſi bien combatu.
Quand tu tires ſur moy tu fais breches ſur breches:
Donc ſans les perdre ainſi, garde ces belles fleches,
Pour guerroyer les dieux, & m'accorde la paix.
Ah! i'entens bien que c'eſt, Amour veut que ie meure:
Ie mourray, mais au moins ce confort me demeure,
Que la mort de moy ſeul luy couſte mille traits.

XI.

Ceſſe, ô trop foible eſprit, de plus faire defenſe,
Et quittons le rampart gardé ſi longuement,
Auſſi bien ſans profit ferions nous autrement,
Contre vn ſi grand effort peu ſert la reſiſtance.
Tant plus ie vais auant, plus i'ay de cognoiſſance
Du pouuoir de vos yeux qui me vont conſumant,
Et faudra qu'à la fin ie meure en vous aimant:
Telle eſt de mon deſtin la fatale ordonnance.
En vain contre le ciel l'homme ſe veut bander:
Car que n'ay-ie eſſayé pour de vous me garder?
Depuis maintes ſaiſons contre moy ie m'obſtine,
Et fay ce que ie puis de peur de me ranger:
Car ie crains à bon droit vous voyant ſi diuine,
Que plus, comme i'ay fait, ie ne puiſſe changer.

L

XII.

Celuy qui n'a point veu le Printemps gracieux
Quand il eſtalle au ciel ſa richeſſe priſee,
Rempliſſant l'air d'odeurs, les herbes de roſee,
Les cœurs d'affections, & de larmes les yeux.
Celuy qui n'a point veu par vn temps furieux
La tourmente ceſſer & la mer appaiſee,
Et qui ne ſçait quand l'ame eſt du corps diuiſee
Comme on peut reſioüir de la clarté des cieux.
Qu'il s'arreſte pour voir la celeſte lumiere
Des yeux de ma Deeſſe, vne Venus premiere:
Mais que dis-ie? ah mon Dieu qu'il ne s'arreſte pas!
S'il s'arreſte à la voir pour vne ſaiſon neuue,
Vn temps calme, vne vie, il pourroit faire eſpreuue
De glaçons, de tempeſte, & de mille treſpas.

XIII.

Pourquoy ſi plein d'orgueil marches-tu ſur ma teſte,
Triomphant de l'honneur qu'vn autre a merité?
Tes dards tant crains au ciel ne m'ont pas ſurmõté,
Amour, c'eſt vne Dame, & non toy qui m'arreſte.
Si tu veux t'honnorer du prix de ma conqueſte,
Fay qu'elle me remette en pleine liberté,
Puis pren pour m'aſſeruir ceſt arc tant redouté,
Qui de Iupiter meſme accoiſe la tempeſte.
Ie n'ay point peur de toy, celle qui me retient,
Par l'effort de ſes yeux ton empire maintient,
C'eſt elle qui te fait comme vn Dieu recognoiſtre.
Si ie t'obeiſſois & t'ay craint parauant,
„ C'eſtoit pour l'amour d'elle. On endure ſouuent (ſtre.
„ D'vn mauuais ſeruiteur pour l'honneur de ſon mai-

Ie

XIIII.

Ie ſens fleurir les plaiſirs en mon ame,
Et mon eſprit tout ioyeux deuenir,
Penſant au bien qui me doit aduenir
Cet heureux iour que ie verray Madame.
Plus i'en ſuis pres, plus mon deſir s'enflame,
Ie ne puis plus ſes efforts retenir:
Mais, ô mes yeux, pourrez-vous ſouſtenir
Ses chauds regards pleins d'amoureuſe flame?
Que me ſert las! ſi fort la deſirer,
Fol que ie ſuis: veux-ie donc eſperer
Qu'eſtant pres d'elle en repos ie demeure?
Et pres & loin ie languis en tous lieux:
Mais puis qu'il faut qu'en la ſeruant ie meure,
Pour noſtre honneur mourons deuant ſes yeux.

XV.

Ce n'eſt aſſez que ſoyez ſi bien nee,
Riche d'eſprit, de race & de beauté,
Que l'honneur ſainct marche à voſtre coſté,
Grande, admirable aux vertus adonnee.
En peu de iours la forte deſtinee
Peut rendre (helas!) voſtre honneur ſurmonté:
On ne ſçaura que vous ayez eſté,
Ni que le Ciel vous ait tant fortunee.
Si vous voulez immortelle durer,
Nul mieux que moy ne vous peut honnorer,
Et vos vertus à iamais faire bruire.
Ie l'entreprens: mais pour plus m'animer
Permettez-moy que i'oſe vous aimer:
L'affection me fera mieux eſcrire.

XVI.

Mon Dieu que de beautez ſur le front de Madame!
Mon Dieu que de threſors qui rauiſſent les dieux!
La clairté de ſon œil paſſe celle des cieux,
Quãd au plus chaud du iour le ſoleil nous enflame.
Mais las! de mille traits ſa beauté nous entame,
Trop ſont pour les mortels ces threſors precieux!
Et le ſoleil luiſant qui ſort de ces beaux yeux,
Reſpand tant de clarté qu'il aueugle noſtre ame.
Eſtrange effet d'amour! vn obiet à l'inſtant
Me rend triſte & ioyeux, mal-heureux & contant,
M'eſclaire & m'eſbloüit, me fait viure & me tuë.
Et voilà ce qui fait qu'en forçant mon vouloir
Ie me bannis, helas! du plaiſir de vous voir,
Pour ne ſentir le mal qui vient de voſtre veuë.

XVII.

Qu'vne ſecrette ardeur me deuore & ſaccage,
Et que priué d'eſpoir i'aime, helas! vainement,
Ie ne m'en faſche point: ie me plains ſeulement
Que mõ œil n'eſt plus clair pour voir voſtre viſage.
Que ne ſuis-ie l'oiſeau miniſtre de l'orage
Qui tient l'œil au Soleil ſans flechir nullement?
Ie ſerois bien-heureux voyant inceſſamment
La diuine beauté qui me tient en ſeruage.
Le mal-heur qui me guide eſt plein de grand' rigueur:
Vn mõſtre horrible à voir ne me fait point de peur,
Et ie crains les regards d'vne ieune Deeſſe.
C'eſt Amour qui le fait, qui ne s'aſſouuit pas,
Le cruel de ma mort, mais veut que mon treſpas
Soit priué de tout poinct, d'honneur & de lieſſe.

Pourquoy

XVIII.

Pourquoy si follement croyez-vous à vn verre,
Voulant voir les beautez que vous auez des cieux?
Mirez-vous dessus moy pour les cognoistre mieux,
Et voyez de quels traits vostre bel œil m'enferre.
Vn vieux Chesne ou vn Pin renuersez contre terre,
Monstrent combien le vent est grand & furieux:
Aussi vous cognoistrez le pouuoir de vos yeux,
Voyant par quels efforts vous me faites la guerre.
Ma mort de vos beautez vous doit bien asseurer,
Ioint que vous ne pouuez sans peril vous mirer:
Narcisse deuint fleur d'auoir veu sa figure.
Craignez doncques, Madame vn semblable danger,
Non de deuenir fleur, mais de vous voir changer
Par vostre œil de Meduse, en quelque roche dure.

XIX.

L'arc de vos bruns sourcils mõ cœur tyrãnisans, (tyre,
C'est l'arc mesme d'Amour, dõt traistre il nous mar-
Et ne croy point qu'en nous d'autres fleches il tire
Que les traits de vos yeux si prompts & si luisans.
De leur viue splendeur sortent les feux cuisans,
Qui font que tout le monde a peur de son empire:
Ses rets sont vos cheueux où toute ame il attire:
Rauie en si beaux nœuds, si blõs & si plaisans. (dre,
C'est pourquoy ce vainqueur, qui par vo⁹ se faict crain-
Ne sçauroit vous blesser, vo⁹ bruſler, vous esteindre,
Prenant de vous son feu, son cordage & ses traits.
Craignez donc seulemẽt qu'en voyant vostre image
Vous ne puissiez souffrir tãt d'amours & d'attraits,
Et ne faciez vaincuë à vous mesme hommage.

STANCES.

LOrs que i'escry ces vers il ne faut que l'on penſe
Que trop audacieux ie n'aye cognoiſſance
Et de voſtre grandeur & de ma qualité:
Car ie iure vos yeux & leur puiſſance ſainte,
Que ie garde en cecy le reſpect & la crainte,
Dont il faut reuerer vne diuinité.
Auſſi tant de vertus vous font toute diuine,
Et vos douces beautez monſtrent bien l'origine
Que vous auez du ciel tout parfait & tout beau:
Vous n'auez rien d'humain, voſtre grace eſt celeſte,
Vos diſcours, voſtre teint, voſtre ris, voſtre geſte,
Et l'Amour ſans vos yeux n'auroit point de flambeau.
I'en parle aſſeurement: car ie cognoy ſa flame,
Qui ſouloit prendre vie aux beaux yeux d'vne dãme,
Et qu'il me fit ſentir lors que i'en fus ſurpris:
Lors' à mon mal-heur ie l'ay mieux recognuë,
Regardant follement les traits de voſtre veuë
Qui m'ont bien ſceu punir d'auoir trop entrepris.
Or ne m'accuſez point que ie ſois temeraire,
Preſumant vous aimer: car ie ne ſçaurois faire
Qu'ailleurs tourne mon cœur qui vous eſt deſtiné:
Et quand ce ſeroit faute aux mortels d'entreprendre
D'aimer vne Deeſſe, on ne m'en peut reprendre,
Le peché fait par force eſt touſiours pardonné.
Lors on peut bien iuger que c'eſt vne contrainte,
Veu qu'au plus fort du mal dõt mon ame eſt attainte,
Ie ne me puis garder de vous ſuiure en tous lieux:
Et que trouuant ma mort peinte en voſtre viſage,

Mon

Mon triſte deſeſpoir, ma perte & mon dommage,
Pour n'y cognoiſtre rien ie me ferme les yeux.
I'ay fait vn fort rampart d'Amour & de Conſtãce
Contre le deſeſpoir armé de violence,
Qui me fait mille aſſauts & ne me peut forcer:
Quelquefois de furie il fait breche en mon ame,
Mais preſqu'au meſme inſtãt voſtre beauté, Madame,
Accourant au ſecours l'engarde de paſſer.
Ie voudroy bien pourtãt qu'il demeuraſt le maiſtre,
Il combat mon ſalut que ie ne veux cognoiſtre,
Mais las ie me repens de l'auoir deſiré!
Car bien que ma douleur mortellement me bleſſe,
Et que de mieux auoir ie ſois deſeſperé,
I'aime mieux viure ainſi qu'en toute autre lieſſe.

ELEGIE.

IE delibere en vain d'vne choſe aduenuë:
Car puis qu'outre mon gré mõ ame eſt deuenuë
Priſonniere d'Amour, que ſert de conſulter
S'il eſt bon de le ſuiure, ou s'il faut l'euiter?
L'aduis n'y vaut plus rien: monſtrons donc de nous plaire
Au chemin qu'auſſi bien par contrainte il faut faire,
Et courons la fortune. O Amour, deſormais
Mon repos & ma vie en tes mains ie remets:
Toy ſeul comme vn grand Roy commãde en ma penſee,
La raiſon & la peur loin de moy ſoit chaſſee,
Et tant de vains reſpects, qui m'ont trop retenu,
Partiſſans mon eſprit par vn trouble incognu.

Celuy qui sent de Mars sa poictrine eschauffee,
Et qui veut s'honorer de quelque beau trophee,
Ne pallist, estonné, de la peur des hazards:
Mais voit deuant ses yeux par les rangs des soldars,
La mort d'horreur couuerte & de sang toute teinte,
Et l'attend de pied coy sans frayeur & sans crainte.
Moy donc qu'vn plus grand Dieu touche si viuement,
Et qui veux que mon nem viue eternellement,
Pour auoir mon amour sur toute autre eleuee:
Moy qui ay tant de fois ma vaillance esprouuee
Craindray-ie maintenant à ce dernier assaut?
Le fait que i'entreprens veut vn courage haut,
Constant & patient, qui souffre sans se plaindre,
Qui durant sa langueur ioyeux se puisse feindre,
Qui sente incessamment quelque nouueau trespas,
Qui se laisse brusler & ne soustire pas,
Et qui pour tout loyer des douleurs qu'il supporte
Ne puisse esperer rien qu'vne douleur plus forte:
C'est vn labeur bien grand: mais rien n'est mal-aisé
Au cœur qui comme moy d'amour est embrasé.
Ie veux donc poursuiuir sans esperance aucune,
Sans appuy, sans raison, sans conseil sans fortune,
Et d'Amour seulement ie veux estre guidé,
Vn aueugle, vn enfant, qui desia m'a bandé
Les yeux ainsi qu'à luy, pour ne voir mon offense,
Et qui de mon mal-heur m'oste la cognoissance:
Ou si ie la cognois, il me trouble si fort
Que ie suis le premier qui consens à ma mort.
Appelle qui voudra Phaëthon miserable
D'auoir trop entrepris, ie l'estime loüable:

Car

Car au moins il eſt cheut vn haut fait pourſuiuant,
Et par ſon treſpas meſme il s'eſt rendu viuant:
I'aimerois mieux courir à ma mor aſſeuree,
Pourſuiuant courageux vne choſe honoree,
Que laſche & bas de cœur mille biens receuoir
De ceux que le commun aiſément peut auoir.
Mon eſprit né du Ciel au Ciel touſiours aſpire,
Et ce que chacun craint c'eſt ce que ie deſire:
„ L'honneur ſuit les hazards, & l'homme audacieux
„ Par ſon mal-heur s'honore, & ſe rend glorieux.
Le ieune enfant Icare en ſert de teſmoignage:
Car ſi volant au Ciel il perdit ſon plumage,
Touché des chauds rayons du celeſte flambeau,
Le fameux Ocean luy ſeruit de tombeau,
Et depuis de ſon nom ceſte mer fut nommee.
„ Bien-heureux le mal-heur qui croiſt la renommee.
Deſia d'vn ſort pareil ie me ſens menacer,
Moy qui deuers le Ciel mon vol oſe dreſſer,
(Voyage audacieux) mais rien ne me retire:
Car les aiſles d'Amour ne ſont faites de cire,
Le plus ardent Soleil ſi toſt ne les fondra:
Puis i'ay ce reconfort quand ma cheute aduiendra,
Que ceux qui ſçauront bien où ie voulois atteindre,
Enui'ront mon treſpas pluſtoſt que de me plaindre.

COMPLAINTE.

CRuelle loy d'Amour & de ma deſtinee!
Las! on voit qu'vn chacun fuit ordinairement,
La cauſe de ſon mal, & mon ame obſtinee
Cerche ce qui me tuë, & le ſuit follement,

Ie ſçay que i'entreprens vne choſe trop grande,
D'aimer, homme mortel, vne diuinité:
Mais de faire autrement ie n'ay la liberté:
,, La raiſon ne peut rien quand la force commande.
Pour le moins en ſouffrant la douleur qui m'offenſe
Et qui bleſſe mon cœur, ce m'eſt grand reconfort,
De voir que nos beautez excuſent mon offenſe,
Et que mon haut deſir eterniſe ma mort.
Car ſi ie meurs, Madame, en vous faiſant ſeruice,
Iamais plus grand honneur ie ne puis acquerir:
Vous me recompenſez en me faiſant mourir,
Pourueu que ma douleur par mon treſpas finiſſe.
Auſſi ie ne me plains que me ſoyez cruelle,
Mais las! ie ſuis marry de ce qu'en me tuant,
Et payant de rigueur mon ſeruice fidelle,
Voſtre honneur peu à peu ſe va diminuant.
Car ſi toſt qu'on ſçaura la perte de ma vie,
Chacun craignant ſon mal loin de vous ſe tiendra,
Et vous accuſera quand il ſe ſouuiendra
Que vous m'aurez tué pour vous auoir ſeruie.
Si donc ma paſſion n'emeut voſtre courage,
Si vous n'auez ſoucy de ma ferme amitié,
Au moins en m'offenſant ne vous faites dommage,
Ayez de voſtre honneur, & non de moy pitié.

PRIERE.

GRand Dieu d'Amour, enfant de Cytheree,
Au dos aiſlé, à la treſſe doree,
Qui peux l'Enfer & la terre eſmouuoir,
Vainqueur des dieux, eſcoute la priere

D'vn

D'vn de tes ſerfs, dont l'ame priſonniere
Tremblant de crainte, adore ton pouuoir.
Las ! s'il eſt vray, comme i'ay cogneiſſance,
Que ie retourne en toute obeïſſance,
Et de rechef tu me vueilles rauir,
Ie le veux bien, mon cœur ie t'abandonne,
Encore vn coup libre ie m'empriſonne:
A plus grand Dieu ie ne puis m'aſſeruir.
Ie ne veux point à tes loix contredire,
Sans reſiſter i'accours ſous ton empire,
L'homme mortel doit obeïr aux dieux,
Qui te meſpriſe, il confond la nature,
Son eſtomach eſt d'vne roche dure,
Et à regret luy eſclairent les cieux.
Icy ie iure à ta deïté ſainte,
Qui cognoiſt bien que ie parle ſans feinte,
Qu'à tout iamais ie veux perſeuerer
Ton Preſtre ſainct, qui t'offre en ſacrifice
Mon cœur bruſlé pour te rendre propice,
Et mon eſprit pour touſiours t'adorer.
O grand Amour, de puiſſance inuincible,
Cruel & doux, gracieux & terrible,
Qui fais marcher en triomphe les Rois,
Des ieunes cœurs le ſeigneur & le maiſtre,
Puis que pour tel ie te veux recognoiſtre,
Eſcoute, ô Dieu, ma priere & ma voix.
Si tous tes traits en mon cœur ie retire,
Si ſans crier ie languis en martyre,
Si i'ay laué tes aiſles de mes pleurs,
Si mes ſouſpirs entretiennent ta flame,

Et si tu fais des cheueux de Madame
Les forts liens qui retiennent les cœurs.
Chasse, ô grand Dieu, ceste crainte nouuelle
Qui me poursuit, qui me serre & me gelle,
Banny bien loing le triste desespoir
Aux crins retorts, à la couleur sanglante,
Qui de regards mon esprit espouuante,
Et qui me fait tant de peurs receuoir.
Mon cœur en tremble, & mon ame estonnee
A la frayeur s'est toute abandonnee,
Tant ceste nuict il m'a faict endurer:
Ou l'vn des deux, il faut que tu le chasse,
Ou qu'à la fin tu luy quittes la place,
Vous ne pouuez ensemble demeurer.

CHANSON.

DOuce liberté desiree,
Deesse, où t'es-tu retiree
Me laissant en captiuité?
Helas! de moy ne te destourne
Retourne, ô Liberté, retourne,
Retourne ô douce liberté.
Ton depart m'a trop fait cognoistre
Le bon-heur où ie soulois estre,
Quand douce tu m'allois guidant:
Et que sans languir dauantage
Ie deuois, si i'eusse esté sage,
Perdre la vie en te perdant.
Depuis que tu t'es esloignee,
Ma pauure ame est accompagnee

Digitized by Google

De mille eſpineuſes douleurs:
Vn feu s'eſt eſpris en mes veines,
Et mes yeux changez en fontaines,
Verſent du ſang au lieu de pleurs.
Vn ſoin caché dans mon courage
Se lit ſur mon triſte viſage:
Mon teint plus palle eſt deuenu,
Ie ſuis courbé comme vne ſouche,
Et ſans que i'oſe ouurir la bouche
Ie meurs d'vn ſupplice incognu.
Le repos, les ieux, la lieſſe,
Le peu de ſoing d'vne ieuneſſe,
Et tous les plaiſirs m'ont laiſſé:
Maintenant rien ne me peut plaire
Sinon deuot & ſolitaire
Adorer l'œil qui m'a bleſſé.
D'autre ſuiet ie ne compoſe,
Ma main n'ecrit plus d'aure choſe,
Là tout mon ſeruice eſt randu,
Ie ne puis ſuiure vne autre voye,
Et le peu de temps que i'employe
Ailleurs, ie l'eſtime perdu.
Quel charme, ou quel Dieu plein d'enuie
A changé ma premiere vie,
La comblant d'infelicité?
Et toy liberté deſiree,
Deeſſe, où t'es-tu retiree?
Retourne ô douce liberté.
Les traits d'vne ieune guerriere,
Vn port celeſte, vne lumiere,

Vn

Vn eſprit de gloire animé,
Hauts diſcours, diuines penſees,
Et mille vertus amaſſees
Sont les ſorciers qui m'ont charmé.
Las donc ſans profit ie t'appelle,
Liberté precieuſe & belle!
Mon cœur eſt trop fort arreſté:
En vain apres toy ie ſouſpire,
Et croy que ie te puis bien dire
Pour iamais adieu Liberté.

STANCES.

D'Où vient qu'vn beau Soleil, qui luit nouuelle-ment,
Soit à tous fauorable, & à moy ſi contraire?
Il m'eſblouït la veuë au lieu qu'il leur eſclaire,
Il eſchauffe les cœurs, & me va conſumant.
L'autre Soleil du Ciel n'offenſe aucunement
Les lieux qui ſont priuez de ſa flamme ordinaire:
Mais ce diuin Soleil m'ard plus cruellement,
Plus ie me trouue loing de ſa lumiere claire.
Ie t'accuſe, Nature, & me plains iuſtement:
Car puis qu'il me deuoit porter tant de nuiſance,
Allumant en mon cœur vn feu ſi vehement,
Que n'as-tu pour mon bien retardé ſa naiſſance?
Toutesfois ſi noſtre aage heureux par ſa preſence,
Ne pouuoit ſans mon mal voir ſes yeux clairement,
Ie prens tout conſolé ma mort en patience:
„ Qui meurt pour le public meurt honorablement.

Vous

XX.

Vous me cachez vos yeux (las trop cruellement!)
Apres qu'ils m'ont blessé d'vne playe inhumaine:
Ces yeux mon seul confort en l'Amoureuse peine,
Retournez-les, Madame, & voyez mon tourment.
Quand le chef d'vne armee a courageusement
Desfait ses ennemis estendus sur la plaine,
Par le camp des vaincus superbe il se promeine,
Et regarde les morts plein de contentement.
Vous donc qui par l'effort de vostre belle veuë
De mon cœur indompté la victoire auez euë
Laissant mon foible esprit en proye abandonné,
Si vous n'auez desir de m'estre fauorable,
Au moins tournez vos yeux dessus moy miserable,
Pour voir le coup mortel que vous m'auez donné.

XXI.

Quand quelquefois ie pense à ma premiere vie
Du temps que ie viuois seul Roy de mon desir,
Et que mon ame libre erroit à son plaisir,
Franche d'espoir, de crainte, & d'amoureuse enuie.
Ie verse de mes yeux vne angoisseuse pluye,
Et sens qu'vn fier regret mon esprit vient saisir,
Maudissant le destin qui m'a fait vous choisir,
Pour rendre à tãt d'ennuis ma pauure ame asseruie.
Si ie ly, si i'escry, si ie parle, ou me tais,
Vostre œil me fait la guerre, & ne sens point de paix
Combatu sans cesser de sa rigueur extreme.
Bref, ie vous aime tant que ie ne m'aime pas,
(De moy-mesme aduersaire) ou si ie m'aime helas!
Ie m'aime seulement pource que ie vous aime.

I'ay

XXII.

I'ay languy mal-heureux quatre longues iournees,
Sans voir les deux beaux yeux de celle à qui ie ſuis:
Helas! non quatre iours, mais pluſtoſt quatre nuicts
Sans clairté ſans lieſſe, à mon mal ordonnees.
Qu'ay-ie dit quatre nuicts? mais pluſtoſt quatre annees.
Toutes pleines d'horreurs, de ſoucis, & d'ennuis,
Ou quatre mille morts que ſouffrir ie ne puis,
Par le ciel rigoureux contre moy deſtinees.
Comme quand le Soleil nous couure ſa clairté,
On voit perdre le luſtre à toute autre beauté,
Tout ſe cache à nos yeux s'il retire ſa flame.
Ainſi lors que voſtre œil ſur moy plus ne reluit,
Tout obiet de la Cour m'eſt vne obſcure nuict:
Car ie vous recognois pour Soleil de mon ame.

CHANSON.

QVe ie ſuis redeuable aux cieux
De ce qu'ils m'ont ouuert les yeux,
Et ſi bien purgé ma poictrine,
Que rien plus ne me ſatisfait,
Qui ne ſoit diuin & parfait,
Et qui n'ait celeſte origne.
Tout ce qu'Amour ſçauroit trouuer
D'attraits, pour vn cœur captiuer
Tout ce que la Beauté peut faire,
Le Deſtin & l'Eſlection,
Tout s'aſſemble en l'affection
Qui rend mon eſprit tributaire.

La

La gloire de mon ſeul penſer
Fait que rien ne peut m'offenſer
Rigueur, priſon, geſne, & martyre,
I'aime mieux vn de mes tourmens
Que les plus chers contentemens
Qu'Amour reſerue en ſon empire.
Mes fers me contentent ſi fort,
Que ie ne hay moins que la mort
L'eſtat que Franchiſe on appelle:
Et ſi mon cœur trop arreſté,
Eſcoute vn mot de liberté,
Ie le punis comme rebelle.
Pluſtoſt Iuillet ſera glacé,
Et l'Hyuer de fleurs tapiſſé,
Pluſtoſt ſera froide la flamme
Que ie reçoiue vne autre loy:
Ce ſeroit ceſſer d'eſtre moy
Que de ceſſer d'aimer Madame.
Si ie meurs bleſſé de ſes yeux,
Ma fin me randra glorieux,
Donnant vie à ma renommee,
Et mourant i'auray le confort
Du ſoldat, qui reçoit la mort
Par la main du chef de l'armee.

XXIII.

Las ! que puis-ie auoir fait, ô moy pauure insensé?
Qu' Amour de plus en plus mes douleurs renouuelle,
Et qu'il croisse en rigueur plus ie luy suis fidelle,
Sans que de mes trauaux il soit iamais lassé?
I'en sçay bien la raison : c'est qu'il est courroucé
De trouuer contre luy Madame si rebelle:
Et n'estant assez fort pour s'addresser à elle,
Se descharge sur moy qui n'ay point offensé.
Il croit qu'il ne sçauroit plus d'outrage luy faire,
Que de nuire à celuy qui l'adore & reuere,
Et qui se plaist pour elle à mourir en langueur.
Ou c'est qu'en la voyant dedans moy si bien peinte,
Il tire incessamment pour luy donner atteinte:
Mais ses traits rigoureux donnẽt tous à mon cœur.

XXIIII.

Ma bouche à haute voix chante assez liberté,
Et dit que ie suis franc d'Amour mon aduersaire:
Mais mon cœur languissant tout bas dit le contraire,
Souspirant sous le ioug d'vne fiere beauté.
A mes plus vrais amis ie tais ma volonté,
Et quand loing de vos yeux Amour me desespere,
Ie feins d'estre contant, de rire & de me plaire,
Monstrant moins de couleur plus ie suis tourmenté.
Tout ce qu' Amour cruel peut songer de martyre
Pour trauailler vn cœur rebelle à son empire,
Il veut que ie l'esprouue en ma captiuité.
Ie ne me plains pourtant d'vne peine si dure:
Mais helas ! ie me plains de ce que ie l'endure
Non par rebellion, mais par fidelité.

Mes

XXV.

Mettez-moy ſur la mer quand elle eſt courroucee,
Ou quand les vents legers ſoufflent plus doucemẽt:
Sous les eaux, en la terre, au haut du firmament,
Vers la ceinture ardente, ou deuers la glacee.
Que ma fortune ſoit deçà delà pouſſee,
Bien haute aucunesfois, quelquesfois baſſement:
Que mon nom glorieux viue eternellement,
Ou que du temps vainqueur ſoit ma gloire effacee.
Ieune ou vieil, pres au loing, contant ou mal-heureux,
Que i'aye Amour propice, ou fier & rigoureux,
Que mon ame aux enfers ou aux cieux s'achemine.
Iamais en mon eſprit tant que ſeray viuant,
On ne verra ſeicher ceſte plante diuine,
Que des eaux de mes pleurs i'arrouſe ſi ſouuent.

XXVI.

Grand Iupiter miniſtre de l'orage,
Pardonne moy, ſi ie ne puis penſer
Qu'vne beauté t'ait iamais peut forcer,
Eſpoinçonné de l'amoureuſe rage.
S'il eſtoit vray, bruſlant en ton courage
Pour la beauté qui me fait treſpaſſer,
Ores qu'en l'air elle s'oſe hauſſer
Tu la prendrois, arreſtant ſon voyage.
Mais las! Madame, où vollez-vous ſi haut?
Ie n'en puis plus, vne frayeur m'aſſaut,
Craignant pour vous qui me faites la guerre.
Là n'eſt beſoin que vous montiez aux cieux:
Car vos beautez contraindront bien les dieux
Pour voſtre amour de deſcendre en la terre.

XXVII.

Amour en meſme inſtant m'aguillonne & m'arreſte,
M'aſſeure & me fait peur, m'ard & me va glaçãt.
Me pourchaſſe & me fuit, me rend foible & puiſſant,
Me faict victorieux & marche ſur ma teſte.
Ores bas, ores haut, iouët de la tempeſte,
Il va comme il luy plaiſt ma nature elançant:
Ie penſe eſtre eſchappé quand ie ſuis periſſant,
Et quand i'ay tout perdu ie chante ma conqueſte.
De ce qui plus me plaiſt ie reçoy deſplaiſir,
Voulant trouuer mon cœur i'eſgare mon deſir,
I'adore vne beauté qui m'eſt toute contraire.
Ie m'empeſtre aux filés dont ie me veux garder:
Et voyant en mon mal ce qui me peut aider
Las! ie l'approuue aſſez, mais ie ne le puis faire.

XXVIII.

O beaux Yeux inhumains, pourquoy m'embrazez-vous
Allumans d'vn regard tant d'ardeurs en mon ame?
Helas! ie bruſle aſſez ſans accroiſtre ma flame:
Pour Dieu faites moy grace & me ſoyez plus doux.
Bruſlez vos ennemis, donnez leur mille coups,
Et les gardez de voir les beautez de Madame:
Mais moy qui vous adore, & qui ſeul vous reclame,
Beaux yeux, d'vn ſi grãd heur ne me ſoyez ialoux.
N'eſtincelez pas tant lors que ie la regarde,
Afin que voſtre effort ceſt heur ne me retarde:
Baiſſez vos chauds regars, flambez plus doucemẽt.
Puis quand verrez mon ame en ces douceurs rauie,
Tournez comme vn eſclair lancé ſoudainement,
Ie ne ſentiray pas que vous m'oſtiez la vie.

Digitized by Google

XXIX.

Qui fait plainte d'amour en doit eſtre ignorant,
Et n'a de ſa nature aucune cognoiſſance:
De moy, pour quelque orage ou mal-heur qui m'of- (*fenſe,*
Iamais cõtre ce dieu ie ne vay murmurant.
Se faut-il eſtonner ſi Phebus en courant,
Comme il eſt pres ou loin des ſaiſons faict muance?
Si Neptune en Hyuer eſt plain de violence?
Si froide eſt la gelee, & le feu deuorant?
L'homme ſage & conſtant qui en cognoiſt la cauſe
Ne s'eſbait de voir l'effect en chaque choſe,
Et laiſſe tout paſſer d'vn eſprit arreſté.
Or la cauſe d'Amour n'eſt que peine & martyre:
Si donc cent mille ennuis en nos cœurs il retire,
S'en faut-il eſtonner? c'eſt ſa proprieté.

CHANSON.

POur vous aimer ie veux mal à mon cœur,
Ie hay mes yeux, mon eſprit, & ma vie:
Et ſi ma mort vous peut rendre aſſouuie,
Ce m'eſt plaiſir de mourir en langueur.
Helas! ie faux, vos yeux cruels & doux
Par trop d'amour m'oſtent la cognoiſſance:
Car me hayant ſous voſtre obeïſſance,
C'eſt vouloir mal à ce qui eſt à vous.
Ie ne faux point, ie vous dois obeïr:
Comme il vous plaiſt ie ſuis contraint de faire:
Cognoiſſant donc que vous m'eſtes contraire,
Et me hayez, me dois-ie pas haïr?

Ie me pourſuy d'vne guerre immortelle:
Contre mon cœur mes deſirs ie rebelle,
Et de mon mal ie n'ay point de pitié.
Les yeux ouuerts ie cours à mon treſpas,
Et ſuy l'aduis d'Amour mon aduerſaire:
O mal-heureux faut-il donc que i'eſpere
Que vous m'aimiez quand ie ne m'aime pas.

CHANSON.

QVel feu par les vents animé,
Quel mont nuict & iour conſumé
Paſſe mon amoureuſe flame?
Et quel Ocean fluctueux
Eſcume en flots impetueux
Si fort que la mer de mon ame?
L'Hyuer n'a point tant de glaçons,
L'Eſté tant de iaunes moiſſons,
L'Affrique de chaudes arenes,
Le Ciel de feux eſtincellans,
Et la nuict de ſonges vollans,
Que pour vous i'endure de peines.
Toute douleur qui nous ſuruient,
Peu à peu moins forte deuient,
Le temps comme vn ſonge l'emporte:
Mais il ne faut pas eſperer
Que le temps puiſſe moderer
Le mal que voſtre œil nous apporte.
Rien n'eſt icy bas de conſtant,
Et tout ſe change en vn inſtant

Deſſous

Deſſous le cercle de la Lune,
Les ſaiſons, les iours, & les nuicts:
Sans plus les amoureux ennuis
Sont hors de la regle commune.
Ce iour me fut bien mal-heureux,
Que ie vey vos yeux rigoureux,
Quand les miens nouueaux tributaires,
Rendirent mes ſens & mon cœur
Aux chaiſnes de voſtre rigueur,
Depuis liez comme forçaires.
Encor le forçaire arreſté
S'allege en ſa captiuité,
L'eſpoir luy promet deliurance:
Mais en mon empriſonnement
Ie n'attends point d'allegement,
La mort ſeule eſt mon eſperance.
Comme le chaſſeur va ſuiuant
La beſte qui volle deuant,
Laiſſant celle qui ſe vient rendre:
Ainſi la mort qui tout deſtruit,
Chaſſe apres celuy qui la fuit,
Et ſe deſdaigne de me prendre.
Le iour que ie fus aſſeruy,
Ie vey bien lors que ie vous vey,
Mille beautez vous faire hommage,
Mille amours, mille & mille appas:
Mais (ô chetif!) ie ne vey pas
Mon mal peint en voſtre viſage.
Rauy de vos perfections,
Ie ne peu voir les paſſions

Ie me poursuy d'vne guerre immortelle:
Contre mon cœur mes desirs ie rebelle,
Et de mon mal ie n'ay point de pitié.
Les yeux ouuerts ie cours à mon trespas,
Et suy l'aduis d'Amour mon aduersaire:
O mal-heureux faut-il donc que i'espere
Que vous m'aimiez quand ie ne m'aime pas.

CHANSON.

QVel feu par les vents animé,
Quel mont nuict & iour consumé
Passe mon amoureuse flame?
Et quel Ocean fluctueux
Escume en flots impetueux
Si fort que la mer de mon ame?
L'Hyuer n'a point tant de glaçons,
L'Esté tant de iaunes moissons,
L'Affrique de chaudes arenes,
Le Ciel de feux estincellans,
Et la nuict de songes vollans,
Que pour vous i'endure de peines.
Toute douleur qui nous suruient,
Peu à peu moins forte deuient,
Le temps comme vn songe l'emporte:
Mais il ne faut pas esperer
Que le temps puisse moderer
Le mal que vostre œil nous apporte.
Rien n'est icy bas de constant,
Et tout se change en vn instant

Dessous

Dessous le cercle de la Lune,
Les saisons, les iours, & les nuicts:
Sans plus les amoureux ennuis
Sont hors de la regle commune.
Ce iour me fut bien mal-heureux,
Que ie vey vos yeux rigoureux,
Quand les miens nouueaux tributaires,
Rendirent mes sens & mon cœur
Aux chaisnes de vostre rigueur,
Depuis liez comme forçaires.
Encor le forçaire arresté
S'allege en sa captiuité,
L'espoir luy promet deliurance:
Mais en mon empriſonnement
Ie n'attends point d'allegement,
La mort seule est mon esperance.
Comme le chasseur va suiuant
La beste qui volle deuant,
Laissant celle qui se vient rendre:
Ainsi la mort qui tout destruit,
Chasse apres celuy qui la fuit,
Et se desdaigne de me prendre.
Le iour que ie fus asseruy,
Ie vey bien lors que ie vous vey,
Mille beautez vous faire hommage,
Mille amours, mille & mille appas:
Mais (ô chetif!) ie ne vey pas
Mon mal peint en vostre visage.
Rauy de vos perfections,
Ie ne peu voir les passions

Digitized by Google

Sortans des rais de voſtre veuë:
Non plus que le paſteur laſſé,
Qui deſſus les fleurs renuerſé
Ne voit le ſerpent qui le tuë.
Ce qui rend mon mal plus amer,
C'eſt qu'en ſouffrant pour vous aimer,
Douleur qui ne peut eſtre ditte,
Ie n'en dois attendre aucun bien:
Car toute peine eſt moins que rien,
Eu eſgard à voſtre merite.
Si vous aimant i'ay trop oſé,
Amour me doit rendre excuſé,
C'eſt vn enfant ſans cognoiſſance:
De moy, quoy qu'il faille ſentir,
Ie ne me ſçaurois repentir
D'auoir commis ſi belle offence.
Le plus ſouuent en vous voyant
La peur va mes ſens effroyant,
Et le deſeſpoir qui m'eſtonne,
Tout froit contre mon cœur ſe ioint:
Et donroy pour ne vous voir point,
Le plaiſir que voſtre œil me donne.
D'autrefois quand tout abbatu
Ie languy foible & ſans vertu,
Voſtre beauté ma mort retarde:
Deuant vous mes ſoucis s'en vont,
Et du mal que vos yeux me font
Ie guary quand ie vous regarde.
Le traiſtre ennemy de ma paix
Me voyant tomber ſous le faix,

A peur que trop toſt ie finiſſe:
Et fait comme vn bourreau cruel,
Qui donne à boire au criminel
Pour le reſeruer au ſupplice.
Ainſi pour plus me tourmenter,
Quelquefois il me fait gouſter
D'vn plaiſir de peu de duree:
Mais las! i'eſpreuue auſſi ſoudain
Que ce n'eſt qu'vn ſonge incertain,
Et que ma peine eſt aſſuree.
Mon cœur qui ſouloit parauant
Voller leger comme le vent
Au gré de mille Damoiſelles,
Volle autour de vous ſeulement
Comme oiſeau pris nouuellement
Auquel on a coupé les aiſles.
Quelquefois laſſé d'endurer
Ie ſuis contraint de murmurer,
Inuoquant la mort inhumaine:
Mais quand ie la ſens accourir,
Ie trmble, & ne veux pas mourir
De peur de voir mourir ma peine.
Mais en vain i'irois eſperant
De trouuer remede en mourant,
Contre le deſir qui m'enflame,
Touſiours durera ma douleur:
Car mon amoureuſe chaleur
Eſt de l'eſſence de mon ame.

DV COVRS DE L'AN.

L'An comme vn cercle rond qui tout en ſoy retourne,
En ſoy-meſme reuient touſiours en mouuement,
Et du poinct de ſa fin reprend commencement,
Courant d'vn pied gliſſant qui iamais ne ſeiourne.
Ma peine en eſt ainſi, peine helas trop cruelle!
Qui change à ſon plaiſir mes ſaiſons & mes iours:
Car alors qu'elle arriue à la fin de ſon cours,
Comme l'an par ſa fin elle ſe renouuelle.
Que l'an donc à ſon gré diuerſement tournoye,
Et que le clair Soleil marche par ſes maiſons:
Amour dedans mon cœur fera quatre ſaiſons,
Et mon cruel tourment tiendra la meſme voye.
Quand le bel œil du Ciel clair d'vne douce flame,
Entrant au Mouton d'or les fleurs reuerdira,
Amour, fils du Printemp, dans mon cœur entrera,
Faiſant naiſtre & fleurir les ſoucis en mon ame.
Et comme on void alors couler toute fonduë
L'eau que le froid Hyuer en glaçons reſſerroit:
Amour touchant mon cœur, qui glacé demeuroit,
Le fera fondre en eau, par mes yeux eſpanduë.
Si du porteur d'Europe aux Iumeaux il arriue,
Et ſortant du Printemps il croiſſe les chaleurs:
Amour renforcera ma peine & mes mal heurs,
Sans que ie ſorte, helas! du ioug qui me captiue.
Et s'il laiſſe arriuant au Lyon effroyable,
Le Cancre ardant de chaud, & de ſoif alteré:
Lors mon cœur tout bruſlant d'ardeur demeſuré,
Sentira mal-heureux vn Eſté trop durable,

Durant

Durant ceſte ſaiſon le laboureur s'appreſte
De cueillir le doux fruict des trauaux endurez,
Moiſſonnant tout ioyeux les eſpics blon-dorez,
Dont la mere Cerés va couronnant ſa teſte.
Et moy pour tant de peine, helas! trop mal ſemee
Au terroir infertil de voſtre cruauté,
Ie n'eſpere cueillir en l'amoureux Eſté,
Sinon perte de temps & de ma renommee.
Si paſſant par la vierge il entre en la Balance,
Et qu'aux iours temperez il eſgale les nuicts:
Amour ſans moderer mes durables ennuis,
Rendra ma peine egale à ma perſeuerance.
Comme en ceſte ſaiſon la verdure s'efface,
Que l'Hyuer puis apres faict mourir en paſſant:
Ainſi l'Amour cruel rend mon teint palliſſant,
Attendant que la mort de tout poinct me deface.
Et quand du Scorpion courant au Sagittaire
Vers le cercle Hyuernal Phebus s'addreſſera,
Amour de mille peurs mon eſpoir glacera,
Ayant pour mon Hyuer voſtre rigueur contraire.
Paſſant le Cheure-corne, & l'enfant de Phrygie,
S'il va d'vn meſme cours les poiſſons trauerſer,
Quel Tropique aſſez froid lors pourray-ie paſſer,
Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie?
Durant ces mois derniers que la terre eſt gelee,
Portant neige & frimats au lieu de belles fleurs,
Les vents par leurs ſouſpirs, & le Ciel par ſes pleurs
Regrettent la richeſſe au Printemps eſtalee.
Et moy verſant des yeux vne eternelle pluye,
Et laſchant maint ſouſpir par les vents emporté,

Ie me

Digitized by Google

Ie me plains, ne voyant la diuine beauté,
Qui comme vn doux Printemps faiſoit fleurir ma vie.
Autour du Zodiac le Soleil ſe promeine,
Touſiours en mouuement legerement diſpos,
Madame, autour de vous ie tourne ſans repos,
Et du poinct de ſa fin recommence ma peine.

ELEGIE.

Voyez le cœur d'vn Tygre, ou d'vn Ourſe cruelle,
Soyez s'il ſe peut faire auſſi fiere que belle,
Riez de tant de pleurs ſans profit reſpandus,
Et des pas qu'apres vous ſi ſouuent i'ay perdus:
Que vos yeux dõt les traits ma ieuneſſe ont deffaicte,
Se deſdaignent de voir la priſe qu'ils ont faicte,
Comme baſſe conqueſte, & ne meritant pas
Que ſi braue guerriere en doiue faire cas:
Ennuenimez ma playe & durez inhumaine
Auec tant de rigueurs, c'eſt perdre voſtre peine,
De penſer qu'à la fin mon cœur d'ennuis laſſé
Ceſſe de pourſuiuir le chemin commencé.
Amour pour mon mal-heur croiſt ſa perſeuerance,
Puis de faire autrement ie n'ay plus de puiſſance,
Semblable au marinier par les vents emporté,
Qui ne peut retourner au port qu'il a quitté:
Ainſi ma courſe, helas! ne peut eſtre arreſtee,
Le traict eſt decoché, la chance en eſt iettee,
Et ſans eſpoir de mieux il faut perſeuerer.
C'eſt heur aux mal-heureux de ne rien eſperer.

Lors

Lors que de vos regars mon ame fut eſpriſe,
Et que i'oſay penſer la ſuperbe entrepriſe
De vous offrir mon cœur, ſi ie m'eſtoy promis
Quelque douce faueur de vos yeux ennemis,
I'aurois iuſte raiſon d'accuſer ma promeſſe,
Rechargé coup ſur coup de nouuelle triſteſſe:
Mais lors que ie vous vey, ce grand maiſtre des Dieux
Pour mieux vous contempler me debanda les yeux:
Et voyant que mon ame erroit toute eſgaree
Parmy tant de beauté de luy meſme adoree,
Pour retenir mon cœur tout preſt à deſloger,
Me fit voir auſſi toſt mon apparent danger,
Mon mal-heur tout certain, mon audace & ma perte,
Et ma prochaine mort de vos beautez couuerte.
Voy bien ce que tu fais (diſt ceſt aueugle Enfant,)
Car ſi ces deux beaux yeux vont ton ame eſchauffãt,
Et malgré la raiſon te forcent de me ſuiure,
Chaſſe au loing tout plaiſir, n'eſpere plus de viure,
Banny toy de toy-meſme, & triſte deſormais
Ne penſe plus gouſter de repos ni de paix:
Et pour comble de mal, en priſon ſi cruelle
Deſeſpere plus fort plus tu ſeras fidelle.
Aſſez d'autres propos Amour me ſceut tenir,
Amour, Prophete ſeur de mes maux aduenir:
Mais il n'auança rien, ma volonté forcee
Suiuit obſtinément ſa courſe encommencee,
Reſolu d'endurer tout ce qu'on peut penſer,
Et laſſer les tourmens pluſtoſt que me laſſer.
Auſſi belle Hippolyte, au milieu du martyre
Vn ſouſpir ſeulement de mes flancs ie ne tire,

Ie ne

Ie ne me plains iamais de tant de cruautez:
Mais quand vous me tuez ie chante vos beautez,
Et ne vous blasme point de m'estre si rebelle:
Car ie me suis promis que vous me seriez telle,
Et n'attens pas de vous vn plus doux payement
Que mourir sans pitié seruant fidellement.

XXXI.

Quand le Soleil doré laisse nostre hemisphere,
Tournant ailleurs le cours de ses cheuaux aislez,
S'il paroist peu souuent, si les iours sont gelez.
Le desir des humains par l'espoir se modere.
Mais apres son retour, qu'on s'attend qu'il esclaire,
Si d'vn nuage espais ses rayons sont voilez
Hommes, bestes, oiseaux en sont tous desolez
Et les chãps trop baignez ne font que se desplaire.
Ainsi quand loing de moy mon Soleil se tenoit,
Bien que mõ mal fust grand, l'espoir me soustenoit;
Et souffrant constamment i'attendoy sa presence.
Mais voyant qu'au retour il m'est tousiours caché,
Ie me noye en mes pleurs languissant & faschés,
Et plus ie vais auant, moins i'ay de patience.

XXXII.

Deux clairs soleils la nuict estincelans,
Et vne main trop grande & trop cruelle,
Me font ensemble vne guerre immortelle,
Comblans mon cœur de desirs violans.
Las ie n'esteins par mes pleurs ruisselans
De ces beaux yeux vne seule esteincello:
Et ceste main dont la blancheur me gelle,
N'eschauffe point par mes souspirs bruslans.

Si.

Si ie ſuis pres ſa main de pres m'enferre,
Et ſes beaux yeux de loing me font la guerre,
Perçans mon cœur comme vn blanc qui eſt mis.
Belle Hippolyte, ardeur de mon courage,
Vous me prenez trop à voſtre auantage,
Me combatant auec trois ennemis.

ELEGIE.

Amais foible vaiſſeau deçà delà porté
Par les fiers Aquilons, ne fut tant agité
L'hyuer en pleine mer, que ma vague penſee
Eſt des flots amoureux haut & bas eſlancee.
Ainſi qu'vn patient, dont l'eſprit eſt troublé
Par l'effort rigoureux d'vn accez redoublé,
Flotte en ſonges diuers: l'humeur qui le tourmente
Fait chanceler ſon ame & la rend inconſtante,
Vn debat apres l'autre en l'eſprit luy reuient,
Ainſi ie reſue, helas! quand ma fieure me tient,
Chaude fieure d'Amour inhumaine & contraire,
Dont ie ne veux guarir quand ie le pourroy faire.
I'erre eſgaré d'eſprit, furieux, inconſtant,
Et ce qui plus me plaiſt me deſplaiſt à l'inſtant:
I'ay froid, ie ſuis en feu, ie m'aſſeure & deſfie:
Sans yeux ie voy ma perte, & ſans langue ie crie:
Ie demande ſecours, & m'eſlance au treſpas:
Or' ie ſuis plein d'amour, & or' ie n'aime pas,
Et couue en mon eſprit vn diſcord tant extreme
Qu'aimant ie me veux mal de ce que ie vous aime.
Il faut en m'efforçant, ceſte pointe arracher
Qu'Amour dedans mon cœur a ſi bien ſceu cacher:

Eſtei-

Esteingnons toute ardeur en noſtre ame allumee,
Et n'attendons pas tant qu'elle en ſoit conſumee.
Deſia ie cognoy bien que ie ſers vainement,
C'eſt de ma guariſon vn grand commencement:
Mais las qu'en foible endroit i'aſſied mon eſperance!
„ Aux extremes perils peu ſert la cognoiſſance:
Si ie cognoy mon mal ie n'en pers la douleur.
„ Cognoiſtre & ne pouruoir c'eſt vn double mal-heur:
I'embraze ma fureur la penſant rendre eſteinte.
Et voulant n'aimer plus i'aime helas! par contrainte:
Mais ſi ie pers mon temps ſous l'amoureuſe loy,
Quel autre des humains l'employe mieux que moy?
L'vn à qui le Dieu Mars aura l'ame enflammee,
Accourciſſant ſa vie accroiſt ſa renommee:
L'autre moins courageux, d'auarice incité,
Cerche aux ondes ſa mort, fuyant la pauureté,
L'autre en la court des Rois bruſlé de conuoitiſe,
Pour vn eſpoir venteux engage ſa franchiſe:
L'autre fend ſes guerets par les coultres trenchans,
Et n'eſtend ſes deſirs plus auant que ſes champs:
Bref, chacun ſe trauaille & noſtre vie humaine
N'eſt que l'ombre d'vn ſonge & qu'vne fable vaine.
Ie ſuis dõc bien-heureux d'auoir ſceu mieux choiſir,
Sans loger icy bas mon celeſte deſir:
Vn puiſſant Dieu m'arreſte, & pour gloire plus grande
Il me met ſous le ioug d'vne qui luy commande,
Sçachant ne pouuoir rendre autrement captiué
Mon eſprit qui touſiours au ciel s'eſt eſleué.
L'aigle courrier du foudre, & miniſtre fidelle
Du tonnant Iuppiter, Roy des oiſeaux s'appelle,

Pource

Pource que ſans flechir il ſouſtient de ſes yeux
Les traits eſbloüiſſans du Soleil radieux,
Et que d'vne aiſle prompte au trauail continuë,
S'eſleuant ſur tout autre il ſe perd dans la nuë.
Moy donc qui dreſſe au Ciel mon vol aduentureux
Doy-ie pas me nommer l'Aigle des amoureux?
Car ſi l'aigle regarde vn Soleil clair de flame,
Ie ſouſtiens fermement les deux yeux de Madame,
Deux Soleils flamboyans de rayons eſclaircis,
Et qui d'ombreuſe nuict ne ſont iamais noircis.
Lors que ſans y penſer par fortune i'aduiſe
Ces Amans abuſez qui ont l'ame ſurpriſe
De quelque autre beauté, ie me ſens bien-heureux
D'eſtre ainſi que ie ſuis pour ſes yeux langoureux,
Et plains leur paſſion comme mal deſpenduë,
Croyant qu'en autre part toute peine eſt perduë,
Et dis en m'eſtonnant: Dieu quel aueuglement,
Trouble ſi fort leurs yeux & leur entendement
Qu'ils n'aiment pas Madame! Amour qui les offenſe
Se monſtre en leur endroict enfant ſans cognoiſſance.
De moy rien que ceſt œil ne m'euſt ſceu faire aimer,
L'ardeur d'autre deſir ne pouuoit m'enflamer,
Vn trait moins aceré n'euſt mon ame bleſſee,
Et de moins blonds cheueux ne l'euſſent enlacee:
Autre amoureux propos ne m'euſt pas enchanté,
Et n'euſſe point languy pour vne autre beauté:
Amour ie te pardonne, & ne fay plus de plainte,
Puis que ſi belle fleche en mon ſang tu as teinte:
Car pris en ſi haut lieu i'aime tant mon tourment,
Qu'en l'aſſaut des douleurs ie me plains ſeulement:

Que ſi tard ſa beauté mon ame ait retenuë,
Et porte enuie aux yeux qui deuant moy l'ont veuë.
Ah, qu'Amour m'a fait tort de m'auoir tant celé
L'heur où le ciel m'auoit en naiſſant appelé!
Amans deſeſperez qui l'auez tant ſeruie,
Chargé de mille ennuis, que ie vous porte enuie:
Las! pourquoy, mal-heureux, ay-ie tant attendu?
Ie voudroy comme vous m'eſtre pluſtoſt perdu,
Sans auoir ſi long temps fait errer mon courage
Au gré de mille amours inconſtant & volage.
Mais ie me plains à tort: mon bon-heur a ſouffert
Que i'aye aimé deuant pour eſtre plus expert,
Et ſçauoir mieux couurir mon amoureuſe flame,
Quand les yeux d'Hippolyte auroient forcé mon ame:
L'experience apprend en ce commencement,
I'apprenois à aimer pour l'aimer fermement,
Helas pour mon mal heur i'en ay ſceu trop apprendre!
Heureux qui n'y ſçait rien, & n'en veut rien entendre.
Or ie ſçay recognoiſtre Amour pour mon vainqueur,
Comme on vit en aimant ſans eſprit & ſans cœur,
Comme on peut receler vne douleur mortelle:
Ie ſçay bruſler de loin & geler aupres d'elle,
Ie ſçay comme le ſang vers le cœur s'amaſſant
De honte ou de frayeur rend vn teint paliſſant,
Ie ſçay de quels filez la liberté s'attache,
Ie ſçay comme vn ſerpent parmy les fleurs ſe cache,
Comme on peut ſans mourir mille morts eſprouuer,
Chercher mon ennemie & craindre à la trouuer.
Ie ſçay comme l'Amant en l'Amante ſe change,
Et comme au gré d'autruy de ſoy-meſme on s'eſtrange,

Comme

Comme on ſe plait au mal, cõme on veille en dormant,
Comme on change d'eſtat cent fois en vn moment:
Ie ſçay comme Amour volle errant de place en place,
Comme il frappe les cœurs auant qu'il les menace,
Comme il ſe paiſt de pleurs & de ſouſpirs ardans:
Enfant doux de viſage, & cruel au dedans,
Qui de traits venimeux & de flammes ſe iouë,
Et comme inſtablement il fait tourner ſa rouë.

Ie ſçay des amoureux les changemens diuers,
Leurs penſers incertains, leurs deſirs plus couuerts,
Leur mal-heur aſſeuré, leur douteuſe eſperance,
Leurs mots entrerompus, leur prompte meffiance,
Leurs diſcordans accords, leurs regrets & leurs pleurs,
Et leurs trop cours plaiſirs pour ſi longues douleurs.

Bref, ie ſçay pour mon mal, comme vne telle vie,
Inconſtante, incertaine, à tous maux aſſeruie,
S'eſgare en labyrinthe de diuerſes erreurs,
Suiette à la rigueur de toutes les fureurs:
Et comme vn chaud deſir qui l'eſprit nous allume,
Enfielle vn peu de miel de beaucoup d'amertume.

XXXIII.

Amour, à qui i'ay fait tant de fois ſacrifice
De mõ cœur tout ſanglant reduit ſous ton pouuoir,
Si la voix d'vn mortel peut les dieux eſmouuoir,
Tens l'oreille à la mienne, & te monſtre propice.
Ie ne demande pas que mon mal s'adouciſſe,
Que tu bleſſes Madame, ou changes mon vouloir:
Ie ſçay qu'vn ſi grand heur ie ne puis receuoir,
Et que iuſqu'à la mort il faut que ie languiſſe.
Pour fruict de mes labeurs donne moy ſeulement,
Que ſon nom glorieux viue eternellement;
Et que mes vers plaintifs, courriers de ſon merite,
Facent qu'apres mille ans les François eſtonnez
Gardent le ſouuenir d'vne belle Hippolyte,
Plaignant les paſſions que ſes yeux m'ont donnez.

XXXIIII.

Ce iour vn pauure Amant triſte & deſeſperé,
L'ame en feu, l'œil en pleurs, le cœur plein de triſteſſe,
Et la bouche en regrets, eſloigne ſa Deeſſe.
Forcé du ciel cruel contre luy coniuré.
Helas! à ce depart s'il ſe voit ſeparé
De ce qui l'a fait viure heureux en ſa detreſſe,
Que ne meurt-il ſoudain ſous le faix qui l'oppreſſe,
S'affranchiſſant du mal trop long temps enduré?
Auſſi ſeroit-il mort, vne ſi triſte abſence
Euſt finy promptement ſa vie & ſa ſouffrance:
Mais le grãd Dieu d'Amour, iuſte vengeur du tort,
Pour plus le tourmenter, le fait viure ſans ame:
Car l'Amant qui ſe peut eſloigner de ſa Dame,
N'eſt pas aſſez puni par vne ſeule mort.

O mon:

XXXV.

O mon cœur plein d'ennuis, que trop prompt t'arraché,
Pour immoler à vne, helas qui n'en fait conte!
O mes vers douloureux les courriers de ma honte,
Dont le cruel Amour ne fut iamais touché.
O mon teint pallissant, deuant l'aage seiché!
Par la froide rigueur de celle qui me dompte,
O desirs trop ardens d'vne ieunesse prompte!
O mes yeux dont sans cesse vn fleuue est espanché!
O pensers trop pensez, qui rebellez mon ame!
O debile raison, ô lacqs, ô traits, ô flame,
Qu'Amour tient en ses yeux trop beaux pour mon
O douteux esperer, ô douleur trop certaine, (mal-heur?
O souspirs embrasez, tesmoins de ma chaleur,
Viendra iamais le iour qui doit finir ma peine?

XXXVI.

Durant qu'vn feu cruel dedans Rome saccage
Tant de palais dorez, tant de superbes lieux,
Et qu'vn bruit tout confus fait retentir les cieux,
Des Romains mal-heureux lamentãs leur dõmage.
Neron, fuzil de meurtre & de flamme & de rage,
Se rit de leurs regrets, cruel & furieux,
Et chante en regardant le feu victorieux,
Laissant de sa rigueur à iamais tesmoignage.
Celle qui de mon cœur tient le gouuernement,
Fait ainsi l'inhumaine en mon embrasement:
Elle rit de mes pleurs, mon mal-heur est sa gloire.
Son bel œil s'esiouït de me voir tourmenté,
Et se plaist de laisser en mes vers la memoire
De ma flamme eternelle, & de sa cruauté.

XXXVII.

Loing du nouueau Soleil en mes vœux adoré,
Qui pour luire autre part ſa clairté m'a rauie,
Comment puis-ie tant viure eſloigné de ma vie,
Sans ame, & ſans eſprit, paſle & desfiguré?
Mille plus forts que moy n'euſſent pas tant duré,
Et la mort auſſi toſt leur triſteſſe eut bannie:
Pourquoy donc du treſpas n'eſt la mienne finie,
Veu que pour mon ſecours ie l'ay tant deſiré?
I'en ſçay bien la raiſon, ceſte mort trop cruelle
Voyant dedans mon cœur voſtre image ſi belle,
Se retire eſtonnee, & retient ſon effort.
O deſtin rigoureux d'vn Amant miſerable!
En peinture, & de loin vous m'eſtes fauorable:
Mais vraye, & pres de vous, vous me dõnez la mort.

XXXVIII.

Si ceſte grand' beauté tant douce en apparence
Ne couure, ô ma Deeſſe, vn cœur de Diamant,
Vous plaindrez mes douleurs, quãd vous verrez cõ-
Amour m'a trauaillé loin de voſtre preſence. (ment
Mais las! ie m'entretiens d'vne vaine eſperance:
Car ſi mon foible eſprit dure aſſez longuement
Pour vous reuoir, Madame, vne ſeule influence
Du Soleil de vos yeux guarira mon tourment.
Mon ame ores tenuë en langueur inhumaine,
Oubliant ſa douleur paroiſtra toute ſaine,
Et les rais de vos yeux mes pleurs iront ſeichant.
Voilà comme vn bel œil de deux ſortes m'offenſe,
Me bleſſant à la mort, & puis en m'empeſchant
Que ie ne puis monſtrer ma mortelle ſouffrance.

Quand

XXXIX.

Quand premier Hippolyte eut sur moy la victoire,
Et que i'ouury mes yeux au iour de sa beauté,
Ie ne sçay qu'il m'aduint ie fus si transporté
Que de moy-mesme, helas! ie perdy la memoire.
Mes sens estoient rauis en l'amoureuse gloire,
Et mon œil esbloüy de trop grande clarté,
Craignant ses chauds regards, s'abaissoit arresté
Sur son beau sein d'albastre, & sa gorge d'yuoire.
Ie senty mal & bien, chaud & froid à l'instant:
I'esperay sans espoir, i'eu peur, i'osay pourtant,
Et parlay dans mon cœur mainte chose incogneuë.
Ie le fortifiay pour les maux aduenir,
Et pour mieux y penser chassay le souuenir
De toute autre beauté que deuant i'auois veuë.

XL.

Ie ressemble en aimant au valeureux Persee,
Que sa belle entreprise a fait si glorieux,
Ayant d'vn vol nouueau pris la route des dieux,
Et sur tous les mortels sa poursuite haussee.
Emporté tout ainsi de ma haute pensee
Ie vole auenturenx aux Soleils de vos yeux,
Et voy mille beautez qui m'esleuent aux cieux,
Et me font oublier toute peine passee.
Mais helas! ie n'ay pas le bouclier renommé,
Dont contre tout peril Vulcan l'auoit armé,
Par lequel sans danger il peut voir la Gorgonne.
Au contraire à l'instant que ie m'ose approcher
De ma belle Meduse, inhumaine & felonne,
Vn traict de ses regards me transforme en rocher.

XLI.

O doux venin mortel, ô guide trompereſſe,
O l'oubly gracieux des plus griefues douleurs,
O ret ſubtil d'Amour couuert de belles fleurs,
O nouuelle Sereine, ô douce enchantereſſe!
O paix inſtable & fauſſe, ô puiſſante Deeſſe!
Qui fais durer l'Amour & qui crois ſes chaleurs,
Eſperance, où es-tu! las! au fort des mal-heurs
Maintenant ſans pitié ton ſecours me delaiſſe.
Ce fut toy qui me fis follement hazarder
En la guerre d'Amour, & tu fuis ſans m'aider,
Me laiſſant aux dangers compagne peu fidelle.
Helas! retourne à moy, conſole mon treſpas:
Mais ie t'appelle en vain, on ne conſole pas
Auec peu d'Eſperance vne douleur mortelle.

XLII.

Tant d'outrageux propos, de courroux & d'orage
Que le ciel rigoureux deſſus moy fait pleuuoir,
Sont autant d'aiguillons qui poignent mon vouloir,
Au lieu de l'arreſter l'animans dauantage.
Ma foy, comme vn Soleil fendant l'obſcur nuage
Des broüillars amaſſez, monſtre mieux ſon pouuoir:
Seulement ie me plains que ie n'oſe plus voir
Ces deux flambeaux diuins aſtres de mon voyage.
Du ciel en ce ſeul poinct i'accuſe la rigueur:
Tous les autres mal-heurs ne me font point de peur,
Renforçans mon ardeur pluſtoſt que de l'eſteindre.
Car quand à vous ſeruir ie me ſuis preparé,
Ie n'ay de mon amour aucun fruict eſperé,
Si ie n'eſpere rien, rien ne me fera craindre.

Auoir

XLIII.

Auoir pour toute guide vn deſir temeraire,
Et comme les Titans au Ciel vouloir monter,
Sur vn mont de penſers l'Eſperance planter,
Puis voir tout renuerſer par fortune contraire.
Cognoiſtre aſſez ſon mal, ne s'en pouuoir diſtraire,
Cercher obſtinément ce qu'on doit euiter,
Se nourrir de douleurs, nuict & iour lamenter,
Et fuyant ſes amis, croire à ſon aduerſaire.
Ourdir pour s'empeſtrer mille nouueaux liens,
Eſtre ſerf d'vn Tyran, qui rit du mal des ſiens,
Et iamais à leur foy trop ingrat ne regarde.
Ce ſont les loix qu'Amour de ſes traits eſcriuit
Sur le roc de mon cœur le iour qu'il m'aſſeruit,
Et ſans eſpoir de grace il faut que ie les garde.

XLIIII.

A pas lents & tardifs tout ſeul ie me promeine,
Et meſure en reſuant les plus ſauuages lieux,
Et pour n'eſtre apperceu ie choiſi de mes yeux
Les endroits non frayez d'aucune trace humaine.
Ie n'ay que ce rampart pour defendre ma peine,
Et cacher mon deſir aux hommes curieux,
Qui voyans par dehors mes ſouſpirs furieux
Iugent combien dedans ma flamme eſt inhumaine.
Il n'y a deſormais ni riuiere ni bois,
Plaine, mont, ou rocher, qui n'ait ſceu par ma voix
La trampe de ma vie à tout autre celee.
Mais i'ay beau me cacher, ie ne me puis ſauuer
En deſert ſi ſauuage, ou ſi baſſe valee,
Qu'Amour ne me deſcouure, & me vienne trouuer.

XLV.

Aſpre & ſauuage cœur trop fiere volonté,
Deſſous vne douce humble, angelique figure,
Si par voſtre rigueur plus longuement i'endure
Vous n'aurez grand honneur de m'auoir ſurmonté.
Car ſoit quand le Printemps deſcouure ſa beauté,
Soit quand le froid Hyuer fait mourir la verdure,
Nuict & iour ie me plains de ma triſte aduenture,
De Madame & d'Amour ſans repos tourmenté.
Ie vy d'vn ſeul eſpoir, qui naiſt lors que ie penſe
Qu'on voit qu'vn peu d'humeur par lõgue accouſtu-
Caue la pierre ferme & la peut conſumer. (mance
Il n'y a cœur ſi dur qui par conſtance preuue,
Pleurant, priant, aimant, à la fin ne s'eſmeuue,
Ni vouloir ſi glacé qu'on ne puiſſe enflammer.

XLVI.

Ie croy que tout mon lict de chardons eſt ſemé,
Qu'il eſt rude & mal faict: hé Dieu ſuis-ie ſi tendre
Que ie n'y puis durer? ie ne fay que m'eſtendre,
Et ne ſens point venir le ſomme accouſtumé.
Il eſt apres minuict, ie n'ay pas l'œil fermé,
Et mes membres laſſez repos ne peuuent prendre:
Sus, Phebus, leue toy, ne te fay plus attendre,
Et de tes clairs regards rends le ciel allumé.
Que la nuict m'importune, & m'eſt dure & contraire!
Mais pourtant c'eſt en vain, ô Phebus, que i'eſpere
D'auoir plus de clarté par ton nouueau retour.
Car ie ſeray couuert d'vne effroyable nuë,
Tant qu'vn plus beau Soleil qui me cache ſa veuë,
Vienne luire à Paris & m'apporte le iour.

O champs

XLVII.

O champs cruels volleurs du bien qui me tourmente,
O prez qui sous ſos pas vous peignez de couleurs,
O bois qui fus teſmoin de mes griefues douleurs
L'heureux ſoir que i'ouury ma poictrine brulante.
O vent qui fais mouuoir ceſte diuine plante,
Te ioüant, amoureux, parmy ſes blanches fleurs,
O canaux tant de fois deſbordez de mes pleurs,
Et vous lieux eſcartez où ſouuent ie lamente.
Puis qu'vn reſpect craint if m'a de vous ſeparé,
Puis que ie ne voy plus l'œil du mien adoré,
Puis que ſeul vous auez ce que ſeul ie deſire.
S'il ne m'eſt pas permis par la rigueur des cieux,
Chãps, prez, bois, vẽt, canaux, & vo⁹ ſauuages lieux,
Faites luy voir pour moy l'aigreur de mon martyre.

LXVIII.

La mort qui porte enuie aux plus rares beautez,
Couurant toute clairté d'vn tenebreux nuage,
Voulut fermer les yeux qui m'ont mis en ſeruage,
Et punir d'vn ſeul coup cent mille cruautez.
Amour qui dans ſes yeux prend ſes traits indomptez
Tout aueugle qu'il eſt, cogneut bien ſon dommage,
O mort (s'eſcria-til) ſi tu fais ceſt outrage,
Tu nous rendras tous deux cẽt fois moins redoutez.
Laiſſe moy dans ces yeux qui font que ie commande,
Ie feray deſormais ta puiſſance plus grande,
Et rendray par mes traits ton bras victorieux.
La Mort s'arreſta court, oyant ceſte promeſſe:
Et le cruel Amour du depuis n'a eu ceſſe,
Faiſant mourir tous ceux qui regardent vos yeux.

CHAN

CHANSON.

Blesſé d'vne playe inhumaine,
Loing de tout eſpoir de ſecours,
Ie m'auance à ma mort prochaine,
Plus chargé d'ennuis que de iours.
Celle qui me bruſle en ſa glace,
Mon doux fiel, mon mal & mon bien,
Voyant ma mort peinte en ma face
Feint helas! n'y cognoiſtre rien.
Comme vn roc à l'onde marine
Elle eſt dure aux flots de mes pleurs:
Et cloſt, de peur d'eſtre benigne,
L'oreille au ſon de mes douleurs.
Dautant qu'elle pourſuit ma vie,
D'ennuis mon ſeruice payant,
Ie la diroy mon ennemie:
Mais ie l'adore en me hayant.
Las! que ne me puis-ie diſtraire,
Cognoiſſant mon mal, de la voir?
O ciel rigoureux & contraire
C'eſt toy qui contrains mon vouloir.
Ainſi qu'au clair d'vne chandelle
Le gay Papillon volettant,
Va grillant le bout de ſon aiſle,
Et pert la vie en s'eſbatant.
Ainſi le deſir qui m'affolle,
Trompé d'vn rayon gracieux,
Fait helas! qu'aueugle ie volle
Au feu meurtrier de vos beaux yeux.

CHAN

CHANSON.

QVe n'ay-ie la langue auſſi pronte
Lors qu'en tremblant ie vous raconte
L'ardeur qui me fait conſumer,
Que ie fus prompt à vous aimer?
Quand voſtre œil de moy ſe retire
Ie conte ſi bien mon martyre
Et l'effort de voſtre rigueur,
Qu'il n'y a rocher ſi ſauuage,
Bois ſi dur, ne ſi ſourd riuage
Qui n'ait pitié de ma langueur.
Mes yeux deux riuieres coulantes,
Mes paroles toutes bruſlantes,
Mes ſouſpirs menus & preſſez
Ma douleur teſmoignent aſſez.
Mais dés que de vous ie m'approche;
Mon cœur ſe gelle & deuient roche,
Deuant vos attraits gracieux:
Ie pers eſprit, voix & haleine,
Et voulant vous conter ma peine
Ie ne ſçay parler que des yeux.

STANCES.

QVand au matin le grand flambeau des cieux,
Pere du iour commence ſa carriere,
La nuict s'enuolle, & ſa belle lumiere
Mille threſors ouure deuant nos yeux.
Quand au premier le flambeau de mon ame,
Mon beau ſoleil à mes ſens eſclaira,
Tout bas deſir de moy ſe retira,
Rauy de voir les beautez de Madame.

Maids

Mais comme on voit Phebus en s'auançant
Sur le midy plus de chaleurs eſpandre,
Les vens ceſſer, & la terre ſe fendre,
Aux rais du chaud, noſtre œil eſblouiſſant.
Ainſi la flamme eſprise en mon courage,
Aux premiers iours bluettant doucement,
Eſt creuë en force & me va conſumant,
Troublant ma veuë au cours de mon voyage.
En fin la nuict à ſon tour commandant
Par ſa fraiſcheur eſteint l'ardeur cuiſante,
Couure de noir toute choſe plaiſante,
Et le Sommeil va ſur nous reſpandant.
Ainſi la mort de ma flamme cruelle,
Flamme d'amour, la fureur eſteindra:
Et pour iamais le Sommeil me tiendra
Couurant mes yeux d'vne nuict eternelle.

XLIX.

Bien qu'vne fieure tierce en mes veines boüillonne,
De cent troubles diuers mon eſprit agitant,
Medecins abuſez ne dites pas pourtant,
Qu'vne humeur cholerique ces tempeſtes me donne.
Ie ſuis trop patient, ie n'offenſe perſonne,
Et vay de mes amis les courroux ſupportant,
Tout paiſible & tout coy, ſans qu'en me deſpitant
Ie remaſche vn venin qui le cœur m'empoiſonne.
Celle dont l'influence altere mes humeurs,
Qui fait par ſa rigueur qu'auant l'aage ie meurs,
Eſt cauſe de ma fieure, & non pas la colere.
Las ie n'ay point de fiel! car ie voudroy donner
Cent baiſers en mourant, à ma belle aduerſaire,
Pour monſtrer qu'à ma mort ie ſçay bien pardonner.

L.

Bien souuent Hippolyte à grand tort courroucee
Arme son cœur de glace, & d'eſclairs ſes regards,
Preſte à laſcher ſur moy tant de feux & de dards,
Que la mort pour me prendre a la main auancee.
Mais voyant de frayeur mon audace abeſſee,
Ma force eſuanouie, & mes ſens tous eſpars,
Elle qui fait trophee & d'Amour & de Mars,
Deſdaigne vne deſpouille à ſes pieds renuerſee.
Elle appaiſe ſon ire, & rend l'vn de ſes yeux
Auſſi doux & ſerein que l'autre eſt furieux,
Faiſant luire vne paix au trauers de ma guerre.
Puiſſe-ie vn iour au Ciel ce miracle enuoyant
Apprendre à Iupiter le grand Dieu du tonnerre,
Cõme il peut eſtre doux meſme en nous foudroyant.

LI.

Bien que le mal d'Amour, qui me rend furieux,
Paſſe tout deſeſpoir d'vn amant miſerable,
Si ne m'en plains-ie point, & le trouue agreable:
Car ce qui vient de vous m'eſt touſiours gracieux.
Ie reçoy plus de bien à mourir pour vos yeux
Qu'à viure au gré d'vn autre à mes vœux fauora-
Tant peut l'affection d'vne choſe honorable, (ble:
Qui fait aimer ſa perte & en eſtre enuieux!
Mais ſi vous adorant d'vn obſtiné courage
Vous ne croyez Madame, à mon palle viſage,
A mes pleurs, à mes vers, & à mon deconfort:
Quel eſpoir deſormais faut-il plus que ie ſuiue,
Fors mourir deuãt vous? Mais la preuue eſt tardiue
Quand le mal ſeulement ſe cognoiſt par la mort.

STAN

STANCES.

SI ie languy d'vn martyre incogneu,
Si mon desir iadis tant retenu,
Ores sans bride à son gré me transporte,
Me doy-ie plaindre ainsi comme ie fais?
„ Vn nouueau mal fait de nouueaux effects,
„ Plus de beauté plus de tourment apporte.
En ma douleur c'est pour me consoler
Que i'aye osé si hautement voler,
Et que la peur mon courage ne change.
„ Par les hazards l'honneur se doit cercher,
Quand le mal-heur me fera trebuscher,
L'auoir osé m'est assez de loüange.
L'homme grossier en la terre arresté,
Me peut nommer plein de temerité:
I aime trop mieux estre veu temeraire,
Que de cœur lasche & d'esprit abbatu.
„ Vn seul sentier n'est clos à la vertu,
„ Et au coüardrien n'est facile à faire.
Les grands Palais sont plus battus des vens,
Et les hauts monts vers le ciel s'esleuans
Presque tousiours sont frappez de l'orage:
Mais c'est tout vn: du Ciel nous approchant
Cerchons la mort, plustost qu'en nous cachant,
Viure & monstrer qu'ayons peu de courage.

L'eau-

LII.

L'eau tombant en lieu bas goutte à goutte, a puiſſance
Contre les marbres durs, cauez finalement:
Et le ſang du Lion force le Diamant,
Bien qu'il face à l'enclume & au feu reſiſtance.
La flamme retenuë en ſin per violence,
Briſe la pierre viue, & rompt l'empeſchement:
Les Aquilons mutins ſoufflans horriblement
Tombent le Cheſne vieux qui fait plus de defenſe.
Mais moy, maudit Amour, nuict & iour ſouſpirant,
Et de mes yeux meurtris tant de larmes tirant,
Tant de ſang de ma playe, & de feux de mon ame.
Ie ne puis amollir vne dure beauté,
Qui las! tout au contraire accroiſt ſa cruauté (me.
Par mes pleurs, par mõ sãg, mes ſouſpirs & ma fla-

LIII.

S'il n'y a rien ſi froid ni ſi glacé que celle
Qui me fait par ſes yeux ſans pitié conſumer,
D'où peut-elle en nos cœurs tant de flammes ſemer,
Veu que le ſien eſt pris d'vne glace eternelle?
C'eſt vn eſtrange cas, que l'ardeur immortelle,
Qui a ſource en ſes yeux, nẽ la puiſſe allumer,
Semblable au beau Soleil qui peut tout enflammer,
Bien qu'il n'ait point en ſoy de chaleur naturelle.
Seroit-ce point Amour le tyran ſans mercy,
Qui frappant de ſes traits ſur ſon cœur endurcy,
Fiſt ſaillir tout ce feu pour conſommer nos ames.
Comme on voit vn caillou refrappé maintesfois
Par force auec du fer, ſeruir d'amorce au bois,
Et ſans deuenir chaud faire iaillir de flames?

L iiii.

Vous n'eſtes point mes yeux, ô trompeuſe lumiere,
Par qui le trait d'amour dans le cœur m'eſt venu:
Si vous eſtiez mes yeux, vous n'euſſiez meſcognen
Celle qui tient mon ame à ſon gré priſonniere.
Las! vous eſtes mes yeux! mais la faute premiere,
Et l'ennuy que par vous ie ſois ſerf deuenu,
Rend voſtre ardent deſir maintenant retenu,
Et vous fait abaiſſer pour ne voir ma guerriere.
C'eſt trop tard pauures yeux, c'eſt trop tard attendu:
La ſageſſe vous vient lors que tout eſt perdu:
Vn conſeil tout diuers deſormais il faut prendre.
Regardez-la ſans ceſſe, admirez ſes beautez
Et flamme deſſus flamme en mon cœur apportez
Afin que ſans languir ie ſois reduit en cendre.

L v.

Ayant trois ans entiers toute Rome aſſeruie
L'inuincible Ceſar du beau ſang de Cypris,
Quelques vaillans Romains à ſeruir mal appris
Trancherent par le fer ſon Empire & ſa vie.
Amour depuis trois ans ma franchiſe à rauie
Regnant comme vn tyran ſans peur d'eſtre repris:
Et mes laſches penſers n'ont encore entrepris
D'executer vn meurtre où l'honneur les conuie.
Quand le Triumuirat tramoit ſes factions,
Rome ne veit iamais tant de proſcriptions,
Tant de ſaccagemens, tant d'iniuſtes ſupplices.
Comme Amour dedans moy fait de maux infinis:
Ce n'eſt que ſang, que pleurs, q̃ meurtris, que bãnis,
Il volle, il chaſſe, il bruſle, & fait mille iniuſtices.

Au

LVI.

Autour des corps, qu'vne mort auancee
Par violence a priuez du beau iour,
Les Ombres vont & font maint & maint tour,
Aimans encor' leur despoüille laissee.
Au lieu cruel où i'eu l'ame blessee
Et fus meurtry par les fleschos d'Amour,
I'erre, ie tourne & retourne à l'entour,
Ombre maudite, errante & dechassee.
Legers Esprits plus que moy fortunez,
Comme il vous plaist vous allez & venez
Au lieu qui clost vostre despoüille aimee:
Vous la voyez, vous la pouuez toucher,
Où las! ie crains seulement d'approcher
L'endroit qui tient ma richesse enfermee.

LVII.

Tourne, mon cœur, ailleurs ton esperance,
Laissant le bien vainement desiré:
Pour vn mortel c'est trop haut aspiré,
Il faut couper l'aisle à nostre arrogance.
Amour ingrat, est-ce la recompense
D'auoir souffert, seruy prié, pleuré,
Et sans flechir si long temps enduré
Qu'on me reproche auiourd'huy l'inconstance?
Plein de fureur ie ne fay que songer
Que ie doy faire, à fin de me venger
Des fiers courroux d'vne ame si rebelle.
C'est le meilleur de me donner la mort:
Car ie ne puis luy faire plus de tort
Qu'en la priuant d'vn qui est tout à elle.

LVIII.

Amour, ſi i'ay ſouffert, fidelle à ton empire,
Sans me laſſer de toy, tant d'ameres douleurs:
Si ie tay mille fois abbreuué de mes pleurs,
Et ſi tes plus beaux traits en mon cœur ie retire,
Volle vers la beauté qui me tient en martyre,
Et qui fait que tu as tant de force en nos cœurs:
Amolly ſon courroux, adoucy ſes rigueurs,
Et fay que ſon bel œil recommence à me luire.
C'eſt le douzieſme iour que ceſt œil courroucé
Entre mille dangers ſans clarté m'a laiſſé,
N'ayant pour me guider que ma flame immortelle.
De grace, en ma faueur, Amour, va la bleſſer:
Ou ſi tu la crains trop, & ne me veux laiſſer,
Tire de mon cœur meſme, & frappe la cruelle.

LIX.

Si les pleurs que i'eſpans, ſi le triſte langage,
Dont la nuict & mon lict ſont teſmoins ſeulement,
N'ont pouuoir d'amollir vn cœur de diamant,
Et ne font de pitié pallir ſon beau viſage.
Pourquoy me reſerue-ie à languir dauantage,
De Fortune & d'Amour l'horrible eſbatement?
Pluſtoſt dedans le ſang noyons noſtre tourment,
Et nous ſacrifions à ceſte ame ſauuage.
Ie l'accuſe à grand tort: car ſon cœur de rocher
De mes poignans regrets ſe laiſſeroit toucher,
Si ie pouuoy me plaindre alors qu'elle eſt preſente.
Mais le ſon de ma voix ſe change en la voyant,
Mon œil ſe raſſerene & n'eſt plus larmoyant,
Et ma langue ſe taiſt, bien que mon cœur lamente.

De

LX.

Depuis deux ans entiers que i'aime vne beauté,
Perle vnique du monde, & sa fleur la plus belle,
Trois fois tant seulement i'ay peu parler à elle:
Voyez de mon mal-heur l'estrange cruauté!
Encor ce doux loyer que i'auois acheté
Par tant de passions & de peine immortelle,
Trois fois m'est empesché par la force cruelle
Du mal-heur enuieux dont ie suis surmonté.
C'est (peut-estre) mon bien dont ie n'ay cognoissance:
Car si son œil diuin m'oste toute puissance,
Me rauit, me transporte, & me rend furieux.
S'il fait que sans espoir mon amour continuë,
Que feroient ses propos fauorisez des yeux?
Helas pour me tuer c'est assez de sa veuë!

LXI.

Pour tant d'ennuis diuers, tant de flamme & de glace,
Qui font en mon esprit vn si contraire effort,
Pour mon repos perdu, mes pleurs mon deconfort,
Et pour tãt d'autres maux dõt l'amour me menace,
Pour vostre doux orgueil, vainqueur de mon audace,
Pour auoir coniuré des premiers à ma mort,
Et faict que mon desir se maintienne plus fort,
Quand plus le desespoir luy veut donner la chasse.
O beaux yeux qui pleuuez tant de feux & de traicts,
Ie ne demãde pas que m'accordiez la paix, (flãmes:
Que vous soyez plus doux, que iettiez moins de
Pour tout bien ie requiers, que croissans en rigueur,
Pour butte à to⁹ vos traits vo⁹ choisissiez mõ cœur,
Et que vous desdaigniez de blesser d'autres ames.

LXII.

I'eſtoy dans vne ſalle ombragé de la preſſe
Pour voir ſans eſtre veu, Madame qui denſoit:
Le peuple à l'entour tout rauy s'amaſſoit
Loüant d'ame & de voix ceſte vnique deeſſe.
En vain la voulant voir ſur les pieds ie me dreſſe:
Car mon foible regard aſſez ne s'auançoit:
Mais mon cœur s'enflammant ainſi qu'elle paſſoit,
Remarqua ſans mes yeux les pas de ma princeſſe.
Dieu que i'ayme mon cœur, bien que mal conſeillé
Il ait receu l'amour dont ie ſuis trauaillé!
Le plaiſir qu'il m'a faict mes douleurs recompenſe.
Auſſi bien mes deux yeux couuerts d'obſcurité
N'euſſent peu ſouſtenir ſa diuine clairté,
Tant ils ſont aueuglez de pleurer mon offenſe.

LXIII.

Si doucement par ſon regard me tuë
Ce Baſilic de ma mort deſireux,
Que ie le cerche, & me rend bien-heureux
En mon mal-heur d'eſtre pres de ſa veuë.
D'aiſe & d'ennuy mon ame eſt toute eſmeuë,
Quand ie peux voir ces beaux yeux amoureux:
De cent couleurs mon viſage ſe muë,
Ie tremble tout & ſuis auantureux.
Qui penſeroit d'vne meſme fontaine
Pouuoir couler le repos & la peine
Pour, hardieſſe, ennuy, contentement?
Comme au Chaos tout ſe meſloit enſemble,
Ainſi ceſt œil cent contraires aſſemble
Dans le Chaos de mon entendement.

Si

LXIIII.

Si la fureur d'Amour rendant l'ame agitee,
La rauit dans le Ciel de son corps l'esleuant,
Et si l'ame rebelle, & qui s'en va priuant,
Tousiours foible & pesante en terre est arrestee.
Que n'aimez-vous, Deesse, à fin d'estre portee
Par la fureur d'Amour dans le Ciel en viuant?
Plein de rauissement ie vous iray suiuant,
Et mon ame à son gré seroit lors contentee.
Ceste ombre de beauté, qui vous faict renommer,
Quand vous seriez au Ciel se verroit transformee
En la beauté parfaicte, & d'essence eternelle.
Tout volage desir en moy seroit esteint,
Regardant vostre cœur ie m'y trouueroy peint,
Et vous verriez au mien vostre image si belle.

LXV.

Vouloir ambitieux, esperance interdite,
Desirs prompts à mon mal, qui m'auez sceu forcer,
Peu durables desseins, mal asseuré penser,
Courage helas! trop grand pour force si petite.
Et vous rares beautez de la ieune Hippolyte,
Qu'Amour faict si souuent par mes yeux repasser,
Pour Dieu, mes ennemis, vueillez vn peu cesser
Et que vostre rigueur à pitié vous incite.
Ne voyez-vous comment trop tost vous me tuez?
Ie ne languiray point si vous continuez:
Vne extreme douleur ne peut estre durable.
Et c'est ce qui me trouble, & me faict souspirer:
Car mon cruel tourment m'est si fort agreable,
Que ie taschois à durer pour le faire durer.

LXVI.

Bien que ma patience & ma foy vous ennuye,
Et que la fermeté vous faſche extremement,
Ie ne me puis garder de vous faire vn ſerment,
Tout preſt de le ſeeller du ſang & de la vie.
Et que vos yeux diuins qui mon ame ont rauie,
Ceſſent de m'eſclairer ſi ie penſe autrement:
C'eſt qu'en deſpit du Ciel, de Fortune, & d'enuie,
Vif & mort ie ſeray voſtre eternellement.
Les courroux, la rigueur, le temps & la diſtance,
Seruiront de rempart pour garder ma conſtance,
Que vos nouueaux deſirs ne pourront entamer.
Ie ne fay rien pour moy d'vſer de ce langage:
Car ie ſçay qu'on ne peut vous faſcher dauantage,
Que de vous menacer de touſiours vous aimer.

STANCES.

QVand i'eſpreuue en aimant les rigueurs d'vne Dame,
Qui ieune & ſans Amour ſe mocque de ma flame,
Et demeure cruelle au ſon de mes douleurs,
Ferme ie continuë, & ſouffre en patience,
Eſperant à la fin par la perſeuerence
Cauer ſon cœur de roche amolly de mes pleurs.
Tant plus vne entrepriſe eſt haute & malaiſee,
Plus en la pourſuiuant mon ame eſt embraſee.
La peine & la rigueur ne me peut retenir,
Contre tous les mal-heurs i'oppoſe ma conſtance,
Et pour m'encourager il ſuffit que ie penſe
Que nul autre que moy n'eſpere y paruenir.

Car

Car mon cœur genereux à rien ne ſe peut plaire,
Que i'eſtime qu'vn autre ait pouuoir de parfaire:
Vn Dieu pour compagnon ie ne puis receuoir:
Ie veux ſuiure tout ſeul ce que ie me propoſe,
Et encore en amour plus qu'en toute autre choſe,
Ie fuy les compagnons, & n'en veux point auoir.
I'aimerois beaucoup mieux ſupporter la rudeſſe
Et l'orgueil deſdaigneux d'vne fiere maiſtreſſe,
Qui meſpriſaſt tout autre au fort de mon eſmoy,
Qu'eſtre deſſous le ioug d'vne plus pitoyable,
Qui pour me retenir ſe rendit fauorable:
Mais qui fauoriſaſt les autres comme moy.
Ainſi qu'vn grand torrent qui les plaines menace,
S'eſcoulant en ruiſſeaux, perd ſa premiere audace,
Et l'effort qui d'orgueil le faiſoit eſcumer:
Ainſi l'amour d'vn ſeul eſt plain de violence,
Mais quand on le diuiſe il perd toute puiſſance:
,, Qui aime en plus d'vn lieu ne ſçauroit bien aimer.
D'vne ſeule lumiere en la nuict allumee,
L'ombre entiere ſe faict qui ſe perd conſumee
Par les rayons eſpars des flambeaux d'alentour:
Ainſi d'vn ſeul deſir la vraye amour eſt faicte,
Qui s'affoiblit par nombre & demeure imparfaicte:
Le deſir diuiſé ne ſe peut dire amour.
I'accompare vne Dame en cent lieux embraſee
Au miroir qui reçoit toute image oppoſee,
Et n'en retient pourtant aucune impreſſion:
Ainſi dans ſon eſprit de legere nature,
Ce qu'elle void luy plaiſt, elle en prend la figure:
Mais le perdant des yeux, le perd d'affection.

Ie ne m'eſtonne plus d'ouir tant de complaintes
De ces amans legers, dont les amours ſont feintes,
Finiſſant auſſi toſt qu'ell'ont commencement,
L'homme n'en eſt pas cauſe encor qu'il ſoit muable:
Mais il ne ſçauroit rendre vn baſtiment durable,
De la foy d'vne femme ayant fait fondement.

Deux beaux yeux, vn beau teint, vne bouche ver-
Vn propos qui rauit les hommes de merueille, (meille,
Rendent bien vn amant du feu d'amour eſtris:
Mais pour nourrir ſa flamme, & la faire eternelle
Il le faut aſſeurer d'vne amour mutuelle;
C'eſt ce qui le retient quand la beauté l'a pris.

Qu'on n'eſtime iamais qu'vne Dame inconſtante
Qui veut embraſſer tout, & de rien n'eſt contente,
Conſerue vn ſeul amant qui ſoit ſans fiction:
Toute ardeur qu'elle allume eſt moindre que fumee,
Car il faut bien aimer pour eſtre bien aimee,
Et de deux cœurs vnis naiſt la perfection.

N'adorer qu'vne choſe, & ne penſer qu'en elle,
Ne veoir que par ſes yeux, la trouuer ſeule belle,
Ce qu'elle a dans le cœur le ſentir tout ainſi,
Gouſter par ſa preſence vne douceur extreme,
Mourir ne la voyant, c'eſt ainſi comme i'ayme:
Mais ie ne dure pas ſi l'on ne m'ayme auſſi.

mon

LXVII.

A mon terrestre Ciel i'ose faire la guerre,
Cõme vn nouueau Geant que l'orgueil va touchãt:
Mes traicts sont mes desirs: mais en les decochant
De haste & de fureur c'est moy seul que i'enferre.
Au lieu de mont sur mont haut esleué de terre,
Espoirs, songes, pensers, l'vn sur l'autre accrochant,
Ie pense estre bien haut, quand en vous approchãt
Sur moy vostre bel œil mille foudres desserre.
Ie vous estime heureux, Titans audacieux,
Bien qu'en fin vous fussiez le triomphe des dieux,
Vostre orgueilleux desir cessa quand & la vie.
Le mien ne cesse point, & pour estre bruslé,
Peur tresbucher cent fois foudroyé, desolé,
Ie ne puis voir, chetif la fin de mon enuie.

LXVIII.

Soucy chaud & glacé que la crainte a faict naistre,
Et qui craignant plus fort deuiens plus violant,
Et pendant que la flame & le gel vas mestant
Troubles, pers, & destruicts tout ce qu'Amour faict croistre.
Puis qu'en si peu de temps tu t'es rendu mon maistre,
De cent chaudes fureurs mon esprit martelant,
Va, retourne au Cocyte, & me laisse dolent,
Comme vn Tygre enragé de ma chair me repaistre.
Sur les glaces d'enfer passe entre mille ennuis,
Sans lumiere tes iours, & sans sommeil tes nuicts,
Nõ moins troublé du faux, que de seures nouuelles.
Va t'en, tout ton venin est entré dedans moy,
Ie n'ay point d'autre sang, helas! dõcques pourquoy
Me viens-tu retroubler par ces larmes cruelles?

LXIX.

Espouuentable Nuict, qui tes cheueux noircis
Couures du voile obſcur des tenebres humides,
Et des autres ſortans par tes couleurs liuides,
De ce grand vniuers les beautez obſcurcis.
Las! ſi tous les trauaux par toy ſont addoucis,
Au Ciel, en terre, en l'air, ſous les marbres liquides,
Or' que dedans ton char le Silence tu guides,
Vn de tes cours entiers enchante mes ſoucis.
Ie diray que tu es du Ciel la fille aiſnee,
Que d'aſtres flamboyans ta teſte eſt couronnee,
Que tu caches au ſein les plaiſirs gracieux:
Des Amours & des Ieux la miniſtre fidelle,
Des mortels le repos, bref, tu ſeras ſi belle,
Que les plus luiſans iours en ſeront enuieux.

LXX.

Quand ie voy flamboyer ceſte heureuſe planette,
De noſtre âge imparfaict l'admirable ornement:
Bien que mon cœur d'ailleurs n'attende allegemẽt,
Si faut-il que de crainte à trembler ie me mette.
Car ainſi comme on void la fatale Comete,
Flambante en longs Cheueux n'apparoir nullemẽt,
Sãs la mort d'vn Monarque, ou ſans vn chãgemẽt,
Quand quelque Seigneurie eſt pres d'eſtre ſubiecte.
De meſme, helas! ie crains que ce diuin flambeau
De ma foible raiſon preſage le tombeau,
Ou qu'au moins ie verray ma liberté reſtraindre.
I'ay peur qu'en pire eſtat on me face changer
Mais (ô moy deſolé!) i'en ſuis hors du danger,
I'ay tãt & tãt de maux que pl⁹ ie ne doy craindre.

Comme

LXXI.

Comme quand il aduient qu'vne place eſt forcee
Par vn cruel aſſaut du ſoldat furieux,
Tout eſt mis au pillage, on void en mille lieux
Feux ſur feux allumez, mort ſur mort amaſſee.
Mais ſi ne peut ſa gloire eſtre tant rabaiſſee,
Qu'vn arc, qu'vne colonne, vn portail glorieux
N'eſchappent la fureur du feu victorieux,
Et ne reſtent entiers quand la flamme eſt paſſee.
Ainſi durant les maux que i'ay tant ſupportez
A la honte d'Amour, & de vos cruautez,
Depuis que par vos yeux mon ame eſt retenuë:
En deſpit du mal-heur contre moy coniuré,
Mon cœur inuiolable eſt touſiours demeuré,
Et ma foy iuſqu'icy ferme s'eſt maintenuë.

LXXII.

Celle qui de mon mal ne prend point de ſoucy,
Comme ſi de ſes yeux il n'auoit ſa naiſſance,
Se rit de mes douleurs ſi toſt que ie commence
A me plaindre en pleurant de ſon cœur endurcy.
I'ay beau m'humilier & luy crier mercy,
Mercy de l'aimer trop: car c'eſt ma ſeule offenſe:
Elle en eſt plus rebelle, & ſe plaiſt que ie penſe
Qu'vn courage ſi fier ne peut eſtre adoucy.
Ce n'eſt pas toutesfois ce qui plus me tourmente:
Car ſa rigueur m'eſt douce, & mõ mal me contẽte,
Voyãt mes beaux vainqueurs ſes yeux q̃ i'aime tãt.
Ie me plains ſeulement de voir que la cruelle
Ne croit pas que ie l'aime & m'appelle inconſtant,
Ou dit que mes ennuis viennent d'autres que d'elle.

Som

LXXIII.

Sommeil, paisible fils de la Nuict solitaire,
Pere alme nourricier de tous les animaux,
Enchanteur gracieux, doux oubli de nos maux,
Et des esprits blessez l'appareil salutaire.
Dieu fauorable à tous, pourquoy m'es-tu contraire?
Pourquoy suis-ie tout seul rechargé de trauaux,
Or' que l'humide Nuict guide ses noirs cheuaux,
Et que chacun iouist de ta grace ordinaire?
Ton silence où est-il? ton repos & ta paix,
Et ces songes volans comme vn nuage espais,
Qui des ondes d'Oubly vont lauant nos pensees?
O frere de la mort que tu m'es ennemy
Ie t'inuoque au secours, mais tu es endormy,
Et i'ards tousiours veillant en tes horreurs glacees.

LXXIIII.

Si le pasteur de Troye, elcu diuinement
Pour iuger des beautez de trois grandes deesses,
Desdaigna les grandeurs, la gloire & les richesses,
Pour la Grecque beauté, pris de son iugement.
I'en eusse fait autant: il fit fort sagement:
Car aupres de vos yeux pleins de douces rudesses,
Quels thresors, quels hõneurs, triõphes & hautesses
Pourroyẽt mouuoir mõ cœur si ferme en vo⁹ aimãt?
Puis qu'estre pris de vous apporte tant de gloire
Quel trophee assez digne ornеroit la victoire
Du cœur qui bien aymant vous pourroit conquerir?
O seul but de mes vœux, ô bien que ie n'espere,
L'or & les vains hõneurs soiẽt cerchés du vulgaire.
Rien ne me plaist q̃ vous, pour vous ie veux mourir.

Rien

LXXV.

Rendez-vous plus cruels beaux yeux qui me bleſſez:
Ce trait doux & piteux m'empoiſonne & me tuë,
Ah! non, durez ainſi, mon ame eſt combatuë,
De trop de deſeſpoirs vous voyant courroucez.
Temperez ſeulement ces rayons eſlancez
Trop clairs & trop ardãs qui m'offuſquent la veuë:
Mais ne les baiſſez pas: car mon mal continuë,
Et mon eſpoir defaut quand vous les abaiſſez.
Doux cruels, humbles, fiers, gais & trempez de larmes,
Amour pour ma douleur trouue en vous aſſez d'ar-
D'agreables langueurs, & de plaiſans treſpas. (mes,
Bref, toutes vos façons, beaux yeux, m'oſtent la vie.
Hé donc pour mon ſalut cachez-vous ie vous prie!
Non, ne vous cachez point, mais ne me tuez pas.

LXXVI.

Le tyran des Hebreux tranſporté de furie
Ne fit iadis meurtrir tant d'enfans innocens
Que ie tuë en maillot de penſers languiſſans,
Et ne touche à celuy qui menace ma vie.
Car luy deſia ruſé fuyant ceſte furie
Se ſauue à la beauté qui domine mes ſens,
Et là tout aſſeuré rit des maux que ie ſens,
Et m'abuſe ſans fin par quelque tromperie.
Or' en ſes chauds regards ce penſer ſe formant,
Or' en ſes doux propos mon eſprit va charmant,
L'empriſonne & l'eſtraint en des chaiſnes peſantes;
Helas! c'eſt le mal-heur qui m'eſtoit deſtiné,
Et que me preſageoient deux eſtoiles luiſantes
Que ie vey ſur le poinct que ce meſchant fut né.

Quand

LXXVII.

Quand l'embrageuſe nuict noſtre iour decolore,
Et que le clair Phebus ſe cache en l'Occident,
Au ciel d'Aſtres ſemé les mortels regardant
Priſent or' ceſte eſtoile, & or' ceſte autre encore.
Mais ſi toſt qu'à ſon tour la matinale Aurore
Fait leuer le Soleil des rayons tout ardant,
Lors ces petits flambeaux honteux ſe vont perdant
Deuant le Roy du iour, qui tout le ciel decore.
Ainſi quand mon Soleil ſa ſplendeur va celant,
On voit deçà delà maint aſtre eſtincelant,
Et le monde abuſé mille Dames reuere.
Mais dés qu'il apparoiſt, adieu foibles clairtez,
Tout obiet s'obſcurcit, & ce Roy des beautez,
Cõme en ſon firmament dans tous les cœurs eſclaire.

LXXVIII.

Que ie ſuis redeuable à la douce penſee
Qui nourrit mon eſprit de ſon bien ſeparé!
Iamais ſans tel ſecours ie n'euſſe tant duré,
Si fort de vos beautez ma poictrine eſt bleſſee.
Quand par crainte ou reſpect il faut force forcee
Que i'eſloigne voſtre œil dont ie ſuis eſclairé,
Ie mourrois à l'inſtant triſte & deſeſperé,
N'eſtoit ce reconfort de mon ame oppreſſee.
Mary, frere, vallets ne ſçauroient l'empeſcher
Que iuſqu'à voſtre lict ne ſe vienne approcher,
Vous void, vous entretient, vous eſtime admirable.
Las! ſi vous l'entendiez que d'heur m'en aduiendroit:
Car vous diſant mon mal, ie ſçay qu'elle rendroit
Moy content pour iamais, vous douce & pitoyable.

Rany

LXXIX.

Rauy de mon penſer ſi hautement ie vole,
Que ie conte vn à vn les aſtres radieux,
I'oy les diuers accords du mouuement des Cieux,
Et voy ce qui ſe meut ſous l'vn & l'autre Pole.
Mais pourtant mon eſprit ſi fort ne ſe conſole,
Et ne ſauoure rien de ſi delicieux,
Comme alors que ie voy le rayon de deux yeux,
Et ſens l'accord parfait d'vne douce parole.
Quand i'ay l'heur de iouyr d'vn bien tant ſouhaitté,
Sans partir de la terre aux cieux ie ſuis porté,
Et comprens du plus haut la gloire & les merueilles.
O ma ſeule Deeſſe, helas! s'il eſt ainſi,
Regardez moy touſiours d'vn œil plein de mercy,
Et de vos doux propos rauiſſez mes oreilles.

LXXX.

Amour, choiſis mon cœur pour butte à tous tes traits,
Et baſtis ta fournaiſe en ma chaude poictrine,
I'eſtimeray touſiours ta cruauté benigne,
Ton dueil contentement, & ta guerre vne paix.
I'ay veu tant de clairtez, de threſors, & d'attraits
D'vn œil doux, d'vn beau front, d'vne gorge yuoiri-(ne
Et gouſté la douceur d'vne voix ſi diuine,
Que i'oublie à bon droit les maux que tu m'as faits.
O celeſtes beautez, ſi pleines de merueilles!
O propos, qui ſonnez touſiours en mes oreilles,
Que vous m'auez tué d'vne douce rigueur.
Que vous auez ietté de ſoulphre ſur ma flame,
Que vous m'auez laiſſé d'aiſguillons dedans l'ame,
De penſers en l'eſprit, & d'amours dans le cœur.

LXXXI.

Langue muette à mon secours tardiue,
Que m'a seruy tant d'heur que i'ay receu
De veir Madame, aussi bien tu n'as sceu
Dire le mal qui de repos me priue.
Propos bruslans, voix dolente & plaintiue,
Vostre faueur à ce coup m'a deceu:
Car vn seul mot hors de moy n'est issu
Propre à monstrer combien ma peine est viue.
Mais qui ne fut autant que vous surpris?
L'estonnement gela tous mes esprits,
Ie deuins sourd, sans poulx, & sans haleine.
Vn voile obscur sur mes yeux s'estendit,
Le cœur me cheut, tout mon sens se perdit,
Et ne restay qu'vne peinture vaine.

LXXXII.

De quels couteaux fut mon ame blessee,
Et quelle flamme en mon cœur s'alluma,
Quand ses beaux yeux de rigueur elle arma
Pour me tuer sans l'auoir offensee.
Que d'vne plainte en pleurant commencee
Ne fis-ie veir le dueil qui m'entama?
Ie l'essayay: mais la douleur pressee
A mes propos le passage ferma.
Que ne leut-elle au moins sur mon visage
Mes passions me voyant tout transi,
Pasle mon teint, mes yeux couuerts d'ombrage,
Qui pour ma bouche alors crioient mercy,
Helas la nuict m'osta ceste aduantage,
Et l'empescha qu'elle me veist ainsi!

Mes

LXXXIII.

Mes yeux accouſtumez au iour de voſtre veuë
Sont clos auſſi ſoudain que vous diſparoiſſez,
Et des autres beautez les rayons elancez
Ne ſont pour m'eſclairer qu'vne effroyable nuë.
Mon ame en vos cheueux eſt ſi bien detenuë,
Mes ſens de trop d'amour ſont ſi fort inſenſez,
Et vers vous mes deſirs tellement ſont dreſſez,
Qu'aucune autre beauté n'eſt de moy recognuë.
Et ſi le Ciel ialoux me force à vous laiſſer,
Quelque mont, fleuue, ou bois, que ie puiſſe paſſer,
Biẽ qu'aux deſerts glacez pour iamais ie m'habite.
Touſiours malgré le temps, la diſtance & les lieux,
Voſtre beauté diuine, ô celeſte Hippolyte,
Sera prés de mon cœur s'elle eſt loing de mes yeux.

LXXXIIII.

Ie vay contant les iours & les heures paſſees
Depuis que de mon bien ie me ſuis ſeparé,
Et qu'auec vn grand Roy des mortels adoré
I'ay choiſi pour ſeiour ces campagnes glacees.
Amour qui vois ſans yeux mes ſecrettes penſees,
Si ie t'ay iuſqu'icy ſaintement reueré,
Chaſſe, ô Dieu! le regret dont ie ſuis deuoré,
Et tant de paſſions dans mon ame amaſſees.
Fay qu'auec moins d'ardeur ie deſire à la voir,
Ou que de mon grand Roy congé ie puiſſe auoir,
Ou m'apprens à voler & me preſte tes aiſles.
Ou ne fay plus long temps mon eſprit eſgarer,
Ou tempere mon mal qu'il ſe puiſſe endurer,
Ou m'enſeigne à ſouffrir des douleurs ſi cruelles.

LXVI.

Bien que ma patience & ma foy vous ennuye,
Et que la fermeté vous faſche extremement,
Ie ne me puis garder de vous faire vn ſerment,
Tout preſt de le ſeeller du ſang & de la vie.
Et que vos yeux diuins qui mon ame ont rauie,
Ceſſent de m'eſclairer ſi ie penſe autrement:
C'eſt qu'en deſpit du Ciel, de Fortune, & d'enuie,
Vif & mort ie ſeray voſtre eternellement.
Les courroux, la rigueur, le temps & la diſtance,
Seruiront de rempart pour garder ma conſtance,
Que vos nouueaux deſirs ne pourront entamer.
Ie ne fay rien pour moy d'vſer de ce langage:
Car ie ſçay qu'on ne peut vous faſcher dauantage,
Que de vous menacer de touſiours vous aimer.

STANCES.

QVand i'eſpreuue en aimant les rigueurs d'vne Dame,
Qui ieune & ſans Amour ſe mocque de ma flame,
Et demeure cruelle au ſon de mes douleurs,
Ferme ie continuë, & ſouffre en patience,
Eſperant à la fin par la perſeuerence
Cauer ſon cœur de roche amolly de mes pleurs.
Tant plus vne entrepriſe eſt haute & malaiſee,
Plus en la pourſuiuant mon ame eſt embraſee.
La peine & la rigueur ne me peut retenir,
Contre tous les mal-heurs i'oppoſe ma conſtance,
Et pour m'encourager il ſuffit que ie penſe
Que nul autre que moy n'eſpere y paruenir.

Car

Car mon cœur genereux à rien ne ſe peut plaire,
Que i'eſtime qu'vn autre ait pouuoir de parfaire:
Vn Dieu pour compagnon ie ne puis receuoir:
Ie veux ſuiure tout ſeul ce que ie me propoſe,
Et encore en amour plus qu'en toute autre choſe,
Ie fuy les compagnons, & n'en veux point auoir.
I'aimerois beaucoup mieux ſupporter la rudeſſe
Et l'orgueil deſdaigneux d'vne fiere maiſtreſſe,
Qui meſpriſaſt tout autre au fort de mon eſmoy,
Qu'eſtre deſſous le ioug d'vne plus pitoyable,
Qui pour me retenir ſe rendit fauorable:
Mais qui fauoriſaſt les autres comme moy.
Ainſi qu'vn grand torrent qui les plaines menace,
S'eſcoulant en ruiſſeaux, perd ſa premiere audace,
Et l'effort qui d'orgueil le faiſoit eſcumer:
Ainſi l'amour d'vn ſeul eſt plain de violence,
Mais quand on le diuiſe il perd toute puiſſance:
,, Qui aime en plus d'vn lieu ne ſçauroit bien aimer.
D'vne ſeule lumiere en la nuict allumee,
L'ombre entiere ſe faict qui ſe perd conſumee
Par les rayons eſpars des flambeaux d'alentour:
Ainſi d'vn ſeul deſir la vraye amour eſt faicte,
Qui s'affoiblit par nombre & demeure imparfaicte:
Le deſir diuiſé ne ſe peut dire amour.
I'accompare vne Dame en cent lieux embraſee
Au miroir qui reçoit toute image oppoſee,
Et n'en retient pourtant aucune impreſſion:
Ainſi dans ſon eſprit de legere nature,
Ce qu'elle void luy plaiſt, elle en prend la figure:
Mais le perdant des yeux, le perd d'affection.

Ie ne m'eſtonne plus d'ouir tant de complaintes
De ces amans legers, dont les amours ſont feintes,
Finiſſant auſſi toſt qu'ell'ont commencement,
L'homme n'en eſt pas cauſe encor qu'il ſoit muable:
Mais il ne ſçauroit rendre vn baſtiment durable,
De la foy d'vne femme ayant fait fondement.

Deux beaux yeux, vn beau teint, vne bouche ver-
Vn propos qui rauit les hommes de merueille, (meille,
Rendent bien vn amant du feu d'amour eſpris:
Mais pour nourrir ſa flamme, & la faire eternelle
Il le faut aſſeurer d'vne amour mutuelle,
C'eſt ce qui le retient quand la beauté l'a pris.

Qu'on n'eſtime iamais qu'vne Dame inconſtante
Qui veut embraſſer tout, & de rien n'eſt contente,
Conſerue vn ſeul amant qui ſoit ſans fiction:
Toute ardeur qu'elle allume eſt moindre que fumee,
Car il faut bien aimer pour eſtre bien aimee,
Et de deux cœurs vnis naiſt la perfection.

N'adorer qu'vne choſe, & ne penſer qu'en elle,
Ne veoir que par ſes yeux, la trouuer ſeule belle,
Ce qu'elle a dans le cœur le ſentir tout ainſi,
Gouſter par ſa preſence vne douceur extreme,
Mourir ne la voyant, c'eſt ainſi comme i'ayme:
Mais ie ne dure pas ſi l'on ne m'ayme auſſi.

mon

LXVII.

A mon terreſtre Ciel i'oſe faire la guerre,
Cõme vn nouueau Geant que l'orgueil va touchãt:
Mes traicts ſont mes deſirs: mais en les decochant
De haſte & de fureur c'eſt moy ſeul que i'enferre.
Au lieu de mont ſur mont haut eſleué de terre,
Eſpoirs, ſonges, penſers, l'vn ſur l'autre accrochant,
Ie penſe eſtre bien haut, quand en vous approchãt
Sur moy voſtre bel œil mille foudres deſſerre.
Ie vous eſtime heureux, Titans audacieux,
Bien qu'en fin vous fuſſiez le triomphe des dieux,
Voſtre orgueilleux deſir ceſſa quand & la vie.
Le mien ne ceſſe point, & pour eſtre bruſlé,
Pour treſbucher cent fois foudroyé, deſolé,
Ie ne puis voir, chetif la fin de mon enuie.

LXVIII.

Soucy chaud & glacé que la crainte a faict naiſtre,
Et qui craignant plus fort deuiens plus violant,
Et pendant que la flame & le gel vas meſlant
Troubles, pers, & deſtruicts tout ce qu'Amour faict croiſtre.
Puis qu'en ſi peu de temps tu t'es rendu mon maiſtre,
De cent chaudes fureurs mon eſprit martelant,
Va, retourne au Cocyte, & me laiſſe dolent,
Comme vn Tygre enragé de ma chair me repaiſtre.
Sur les glaces d'enfer paſſe entre mille ennuis,
Sans lumiere tes iours, & ſans ſommeil tes nuicts,
Nõ moins troublé du faux, que de ſeures nouuelles.
Va t'en, tout ton venin eſt entré dedans moy,
Ie n'ay point d'autre ſang, helas! dõcques pourquoy
Me viens-tu retroubler par ces larmes cruelles?

Digitized by Google

LXIX.

Eſpouuentable Nuict, qui tes cheueux noircis
Couures du voile obſcur des tenebres humides,
Et des autres ſortans par tes couleurs liuides,
De ce grand vniuers les beautez obſcurcis.
Las! ſi tous les trauaux par toy ſont addoucis,
Au Ciel, en terre, en l'air, ſous les marbres liquides,
Or' que dedans ton char le Silence tu guides,
Vn de tes cours entiers enchante mes ſoucis.
Ie diray que tu es du Ciel la fille aiſnee,
Que d'aſtres flamboyans ta teſte eſt couronnee,
Que tu caches au ſein les plaiſirs gracieux:
Des Amours & des Ieux la miniſtre fidelle,
Des mortels le repos, bref, tu ſeras ſi belle,
Que les plus luiſans iours en ſeront enuieux.

LXX.

Quand ie voy flamboyer ceſte heureuſe planette,
De noſtre âge imparfaict l'admirable ornement:
Bien que mon cœur d'ailleurs n'attende allegemẽt,
Si faut-il que de crainte à trembler ie me mette.
Car ainſi comme on void la fatale Comete,
Flambante en longs Cheueux n'apparoir nullemẽt,
Sãs la mort d'vn Monarque, ou ſans vn chãgemẽt,
Quand quelque Seigneurie eſt pres d'eſtre ſubiecte.
De meſme, helas! ie crains que ce diuin flambeau
De ma foible raiſon preſage le tombeau,
Ou qu'au moins ie verray ma liberté reſtraindre.
I'ay peur qu'en pire eſtat on me face changer
Mais (ô moy deſolé!) i'en ſuis hors du danger,
I'ay tãt & tãt de maux que pl⁹ ie ne doy craindre.

Comme

LXXI.

Comme quand il aduient qu'vne place eſt forcee
Par vn cruel aſſaut du ſoldat furieux,
Tout eſt mis au pillage, on void en mille lieux
Feux ſur feux allumez, mort ſur mort amaſſee.
Mais ſi ne peut ſa gloire eſtre tant rabaiſſee,
Qu'vn arc, qu'vne colonne, vn portail glorieux
N'eſchappent la fureur du feu victorieux,
Et ne reſtent entiers quand la flamme eſt paſſee.
Ainſi durant les maux que i'ay tant ſupportez
A la honte d'Amour, & de vos cruautez,
Depuis que par vos yeux mon ame eſt retenuë:
En deſpit du mal-heur contre moy coniuré,
Mon cœur inuiolable eſt touſiours demeuré,
Et ma foy iuſqu'icy ferme s'eſt maintenuë.

LXXII.

Celle qui de mon mal ne prend point de ſoucy,
Comme ſi de ſes yeux il n'auoit ſa naiſſance,
Se rit de mes douleurs ſi toſt que ie commence
A me plaindre en pleurant de ſon cœur endurcy.
I'ay beau m'humilier & luy crier mercy,
Mercy de l'aimer trop: car c'eſt ma ſeule offenſe:
Elle en eſt plus rebelle, & ſe plaiſt que ie penſe
Qu'vn courage ſi fier ne peut eſtre adoucy.
Ce n'eſt pas toutesfois ce qui plus me tourmente:
Car ſa rigueur m'eſt douce, & mõ mal me contẽte,
Voyãt mes beaux vainqueurs ſes yeux q̃ i'aime tãt.
Ie me plains ſeulement de voir que la cruelle
Ne croit pas que ie l'aime & m'appelle inconſtant,
Ou dit que mes ennuis viennent d'autres que d'elle.

Sons

LXXIII.

Sommeil, paisible fils de la Nuict solitaire,
Pere alme nourricier de tous les animaux,
Enchanteur gracieux, doux oubli de nos maux,
Et des esprits blessez l'apparcil salutaire.
Dieu fauorable à tous, pourquoy m'es-tu contraire?
Pourquoy suis-ie tout seul rechargé de trauaux,
Or' que l'humide Nuict guide ses noirs cheuaux,
Et que chacun iouist de ta grace ordinaire?
Ton silence où est-il? ton repos & ta paix,
Et ces songes volans comme vn nuage espais,
Qui des ondes d'Oubly vont lauant nos pensees?
O frere de la mort que tu m'es ennemy
Ie t'inuoque au secours, mais tu es endormy,
Et i'ards tousiours veillant en tes horreurs glacees.

LXXIIII.

Si le pasteur de Troye, eleu diuinement
Pour iuger des beautez de trois grandes deesses,
Desdaigna les grandeurs, la gloire & les richesses,
Pour la Grecque beauté, pris de son iugement.
I'en eusse fait autant: il fit fort sagement:
Car aupres de vos yeux pleins de douces rudesses,
Quels thresors, quels hõneurs, triõphes & hautesses
Pourroyẽt mouuoir mõ cœur si ferme en vo⁹ aimãt?
Puis qu'estre pris de vous apporte tant de gloire
Quel trophee assez digne orneroit la victoire
Du cœur qui bien ãymant vous pourroit conquerir?
O seul but de mes vœux, ô bien que ie n'espere,
L'or & les vains hõneurs soiẽt cerchés du vulgaire.
Rien ne me plaist q̃ vous, pour vous ie veux mourir.

Rien

LXXV.

Rendez-vous plus cruels beaux yeux qui me bleſſez:
Ce trait doux & piteux m'empoiſonne & me tuë,
Ah! non, durez ainſi, mon ame eſt combatuë,
De trop de deſeſpoirs vous voyant courroucez.
Temperez ſeulement ces rayons eſlancez
Trop clairs & trop ardãs qui m'offuſquent la veuë:
Mais ne les baiſſez pas: car mon mal continuë,
Et mon eſpoir defaut quand vous les abaiſſez.
Doux cruels, humbles, fiers, gais & trempez de larmes,
Amour pour ma douleur trouue en vous aſſez d'ar-
D'agreables langueurs, & de plaiſans treſpas. (mes,
Bref, toutes vos façons, beaux yeux, m'oſtent la vie.
Hé donc pour mon ſalut cachez-vous ie vous prie!
Non, ne vous cachez point, mais ne me tuez pas.

LXXVI.

Le tyran des Hebreux tranſporté de furie
Ne fit iadis meurtrir tant d'enfans innocens
Que ie tuë en maillot de penſers languiſſans,
Et ne touche à celuy qui menace ma vie.
Car luy deſia ruſé fuyant ceſte furie
Se ſauue à la beauté qui domine mes ſens,
Et là tout aſſeuré rit des maux que ie ſens,
Et m'abuſe ſans fin par quelque tromperie.
Or' en ſes chauds regards ce penſer ſe formant,
Or' en ſes doux propos mon eſprit va charmant,
L'empriſonne & l'eſtraint en des chaiſnes peſantes,
Helas! c'eſt le mal-heur qui m'eſtoit deſtiné,
Et que me preſageoient deux eſtoiles luiſantes
Que ie vey ſur le poinct que ce meſchant fut né.

Quand

LXXVII.

Quand l'embrageuſe nuict noſtre iour decolore,
Et que le clair Phebus ſe cache en l'Occident,
Au ciel d'Aſtres ſemé les mortels regardant
Priſent or' ceſte eſtoile, & or' ceſte autre encore.
Mais ſi toſt qu'à ſon tour la matinale Aurore
Fait leuer le Soleil des rayons tout ardant,
Lors ces petits flambeaux honteux ſe vont perdant
Deuant le Roy du iour, qui tout le ciel decore.
Ainſi quand mon Soleil ſa ſplendeur va celant,
On voit deçà delà maint aſtre eſtincelant,
Et le monde abuſé mille Dames reuere.
Mais dés qu'il apparoiſt, adieu foibles clairtez,
Tout obiet s'obſcurcit, & ce Roy des beautez,
Cõme en ſon firmament dans tous les cœurs eſclaire.

LXXVIII.

Que ie ſuis redeuable à la douce penſee
Qui nourrit mon eſprit de ſon bien ſeparé!
Iamais ſans tel ſecours ie n'euſſe tant duré,
Si fort de vos beautez ma poictrine eſt bleſſee.
Quand par crainte ou reſpect il faut force forcee
Que i'eſloigne voſtre œil dont ie ſuis eſclairé,
Ie mourrois à l'inſtant triſte & deſeſperé,
N'eſtoit ce reconfort de mon ame oppreſſee.
Mary, frere, vallets ne ſçauroient l'empeſcher
Que iuſqu'à voſtre lict ne ſe vienne approcher,
Vous void, vous entretient, vous eſtime admirable.
Las! ſi vous l'entendiez que d'heur m'en aduiendroit:
Car vous diſant mon mal, ie ſçay qu'elle rendroit
Moy content pour iamais, vous douce & pitoyable.

Rauy

LXXIX.

Rauy de mon penſer ſi hautement ie vole,
Que ie conte vn à vn les aſtres radieux,
I'oy les diuers accords du mouuement des Cieux,
Et voy ce qui ſe meut ſous l'vn & l'autre Pole.
Mais pourtant mon eſprit ſi fort ne ſe conſole,
Et ne ſauoure rien de ſi delicieux,
Comme alors que ie voy le rayon de deux yeux,
Et ſens l'accord parfait d'vne douce parole.
Quand i'ay l'heur de iouyr d'vn bien tant ſouhaitté,
Sans partir de la terre aux cieux ie ſuis porté,
Et comprens du plus haut la gloire & les merueilles.
O ma ſeule Deeſſe, helas! s'il eſt ainſi,
Regardez moy touſiours d'vn œil plein de mercy,
Et de vos doux propos rauiſſez mes oreilles.

LXXX.

Amour, choiſis mon cœur pour butte à tous tes traits,
Et baſtis ta fournaiſe en ma chaude poictrine,
I'eſtimeray touſiours ta cruauté benigne,
Ton dueil contentement, & ta guerre vne paix.
I'ay veu tant de clairtez, de threſors, & d'attraits
D'vn œil doux, d'vn beau front, d'vne gorge yuoiri-(ne
Et gouſté la douceur d'vne voix ſi diuine,
Que i'oublie à bon droit les maux que tu m'as faits.
O celeſtes beautez, ſi pleines de merueilles!
O propos, qui ſonnez touſiours en mes oreilles,
Que vous m'auez tué d'vne douce rigueur.
Que vous auez ietté de ſoulphre ſur ma flame,
Que vous m'auez laiſſé d'aiſguillons dedans l'ame,
De penſers en l'eſprit, & d'amours dans le cœur.

LXXXIII.

Mes yeux accouſtumez au iour de voſtre veuë
Sont clos auſſi ſoudain que vous diſparoiſſez,
Et des autres beautez les rayons elancez
Ne ſont pour m'eſclairer qu'vne effroyable nuë.
Mon ame en vos cheueux eſt ſi bien detenuë,
Mes ſens de trop d'amour ſont ſi fort inſenſez,
Et vers vous mes deſirs tellement ſont dreſſez,
Qu'aucune autre beauté n'eſt de moy recognuë.
Et ſi le Ciel ialoux me force à vous laiſſer,
Quelque mont, fleuue, ou bois, que ie puiſſe paſſer,
Biẽ qu'aux deſerts glacez pour iamais ie m'habite.
Touſiours malgré le temps, la diſtance & les lieux,
Voſtre beauté diuine, ô celeſte Hippolyte,
Sera prés de mon cœur s'elle eſt loing de mes yeux.

LXXXIIII.

Ie vay contant les iours & les heures paſſees
Depuis que de mon bien ie me ſuis ſeparé,
Et qu'auec vn grand Roy des mortels adoré
I'ay choiſi pour ſeiour ces campagnes glacees.
Amour qui vois ſans yeux mes ſecrettes penſees,
Si ie t'ay iuſqu'icy ſaintement reueré,
Chaſſe, ô Dieu le regret dont ie ſuis deuoré,
Et tant de paſſions dans mon ame amaſſees.
Fay qu'auec moins d'ardeur ie deſire à la voir,
Ou que de mon grand Roy congé ie puiſſe auoir,
Ou m'apprens à voler & me preſte tes aiſles.
Ou ne fay plus long temps mon eſprit eſgarer,
Ou tempere mon mal qu'il ſe puiſſe endurer,
Ou m'enſeigne à ſouffrir des douleurs ſi cruelles.

LXXXV.

Au nid des Aquilons en la froide Scythie,
Où iamais le Soleil ne ſe daigne leuer.
Ie ne puis, mal-heureux, de remede eſprouuer,
Amour, pour rendre en moy ta chaleur amortie.
Celle que de mon cœur l'exil n'a departie,
M'accompagne par tout, par tout me vient trouuer,
Et parmy les rigueurs d'vn eternel Hyuer
Elle fait que mon ame en braiſe eſt conuertie.
Mais le plus grand ennuy, dont ie ſois tourmenté,
C'eſt de ſentir le feu ſans en voir la clarté,
Mon Soleil luit ailleurs quand plus fort il m'enfla-
N'eſt-ce vn preſage ſeur qu'en bref ie doy mourir? (me.
Ie ſuis loing du plaiſir qui me peut ſecourir,
Et porte en tous endroits le tourment de mon ame.

LXXXVI.

Ie veux iurer ces vers qui rendront teſmoignage,
Ou de mon inconſtance, ou de ma ferme foy,
En preſence d'Amour mõ grãd maiſtre & mõ Roy,
Qui peut lire en mõ cœur ſi traiſtre eſt mon lãgage,
C'eſt qu'à voſtre beauté ſans plus ie fais hommage,
Ie n'aime rien que vous, en vous ſeule ie croy,
Voſtre œil m'aſſuiettiſt & me donne la loy,
C'eſt mon heur & mon gain, ma perte & mon dom-
Si i'ay iuſques icy volagement erré (mage.
De mille traits diuers à toute heure enferré,
Ce ſont des tours communs de l'aueugle ieuneſſe.
Maintenant que ſix ans quatre fois i'ay paſſez
Deuers vous ſeulement mes penſers ſont dreſſez,
Et mon ame en ſes maux n'implore autre Deeſſe.

CHAN

CHANSON.

TAnt que i'ay eu du sang, des soupirs & des lar-
I'ay payé le tribut à vostre cruauté, (mes,
Esperant follement par ma fidelité
De vos cruelles mains faire tomber les armes.
Ie n'ay plus ceſt eſpoir, mais i'ay bien cognoiſſance
Que pour plus m'affoiblir vous m'alliez outrageant,
Ainſi qu'vn fier Tyran ſes ſubiects va chargeant,
Pour les defaire apres auec moins de defenſe.
Et bien ie mourray donc: & la fin de ma vie
Sera fin de mon mal & de voſtre deſir:
Ie mourray bien contant de vous faire plaiſir:
Mais faſché que de moy ne ſerez plus ſeruie.
C'eſt le poignãt regret qui m'oppreſſe & m'entame,
Et qui fait que ie meurs triſte & deſeſperé,
Auec ceſt autre ſoin dont ie ſuis martyré,
Sçauoir apres ma mort que deuiendra mon ame.
Sa conſtance & ſa foy, ſa deſpoüille meuririe,
Son martyre enduré la doit faire ſauuer:
Mais ie crains d'autre part de la voir reprouuer,
Et damner à bon droit pour ſon idolaſtrie.
Car en vous ſeulement elle auoit ſa fiance,
Au plus fort des tourmens voſtre nom reclamoit,
N'adoroit rien que vous, & conſtante affermoit
Qu'il n'eſtoit nul ſalut hors de ceſte creance.
Et qui plus eſt encor, elle eſt tant obſtinee,
Que ceſte vieille erreur ne veut point delaiſſer:
Et dit, pour tout confort, qu'il luy plaiſt de penſer
Que par trop vous aimer elle ſera damnee.

CHANSON.

POur voir ma fin toute asseuree
Que vos rigueurs ont preparee,
Ie ne me plains aucunement:
Car veu la douleur qui m'offense,
La mort venant soudainement
Me tiendra lieu de recompense.
Sans plus pour mes yeux ie me plains,
Ces yeux qui vous ont veu si belle,
Priuez d'vne lumiere telle
Faut-il, helas! qu'ils soient esteints?
Faut-il aussi que mes oreilles
Apres tant de douces merueilles,
Rauissans l'esprit bien-heureux,
Pour iamais demeurent fermees,
Sans que vos propos amoureux
Les puissent plus rendre charmees?
Ce m'est vn ennuy trop amer,
Quil faille que ce cœur perisse
Qui fut nay pour vostre seruice,
Et qui osa bien vous aimer.
Mais en ce regret qui m'affole
Peu à peu ie me reconsole
Pensant que c'est vostre vouloir:
Car puis que ma mort vous est chere,
Ie n'ay garde de me douloir
D'vne chose qui vous peut plaire.

CHAN

CHANSON.

SAuez vous ce que ie desire
Pour loyer de ma fermeté?
Que vous puissiez voir mon martyre,
Comme ie voy vostre beauté.
Le Ciel ornant vostre ieunesse
De ses dons les plus precieux,
Pour mieux me monstrer sa richesse
M'esclaira l'esprit & les yeux:
Tousiours depuis ie vous admire
D'vn œil tout en vous arresté:
Mais vous ne voyez mon martyre
Comme ie voi vostre beauté.
Maudite soit la cognoissance,
Qui m'a cousté si cherement:
Ma douleur n'a eu sa naissance,
Que d'auoir veu trop clairement.
L'as-ti' ai bien raison de maudire
Ce qui perdit ma liberté,
Puis que ne voyez mon martire
Comme ie voi vostre beauté.
L'aueugle enfant qui me commande,
Qu'on nomme à tort Dieu d'amitié,
Les deux yeux comme à lui vous bande,
Afin que soyez sans pitié.
Il le faut: car i'ose bien dire
Que n'auriez tant de cruauté,
Si vous pouuiez voir mon martyre
Comme ie voi vostre beauté.

Digitized by Google

Si le Ciel de voſtre viſage
Luit de mille perfections,
Il n'en peut auoir dauantage
Que mon cœur a de paſſions.
Il pleure, il gemiſt, il ſouſpire,
D'amour nuict & iour tourmenté,
Helas! voyez donc mon martyre
Comme ie voy voſtre beauté.
Ie me plains d'auoir trop de veuë,
Moy qui ne puis voir ſeulement
Parmy tant d'ennuy qui me tuë,
Vn ſeul trait de contentement:
Aueugle au bien ie me puis dire,
Et au mal trop plein de clarté,
Ne pouuant rien voir que martyre
Au miroir de voſtre beauté.
Puis qu'on guariſt par ſon contraire,
Tout l'eſpoir que ie puis auoir
Eſt de ſortir de ma miſere
Lors que ie ceſſeray de voir:
A la mort dont ie me retire
Pour rendre mon mal limité,
Lors ſi ne voyez mon martyre
Ie ne verray voſtre beauté.

CHANSON.

LE mal qui me rend miſerable,
Et qui me conduit au treſpas,
Eſt ſi grand qu'il eſt incroyable,
Auſſi vous ne le croyez pas.

Amour qui des yeux a naiſſance,
Court auſſi toſt vers le deſir,
Se conſerue auec l'eſperance,
Et trouue repos au plaiſir.
Mon amour eſt d'vne autre ſorte,
Le deſeſpoir la rend plus forte,
Elle renaiſt de ſon treſpas,
Perdant elle acquiert la victoire:
C'eſt vne choſe forte a croire,
Auſſi vous ne le croyez pas.
Tout ce que l'vniuers enſerre
Tend au bien, le cerche & le ſuit,
Le feu, l'air, les eaux, & la terre,
Et tout ce qui d'eux eſt produit:
Moy ſeul de moy-meſme aduerſaire
Ie cours à ce qui m'eſt contraire,
Et ne fuy rien tant que mon bien,
Ie rens ma douleur incurable:
Mais pource qu'il n'eſt pas croyable,
Madame, vous n'en croyez rien.
Si i'aimois à l'accouſtumee,
Ie croy qu'il ſeroit bien aiſé
De iuger mon ame enflammee
Par quelque ſouſpir embraſé.
Si toſt qu'vne autre amour commence
Elle apparoiſt, chacun le penſe,
On la cognoiſt, on en fait cas:
Mais le feu qui me met en cendre,
Eſt tel qu'il ne ſe peut comprendre,
Auſſi vous ne le croyez pas.

Il n'y a regret ni triſteſſe
Qui trouble ſi fort vn amant,
Que de voir celle qui le bleſſe
Ne croire rien de ſon tourment:
Et c'eſt ce qui plus me conſole:
Car ſi mes pleurs ou ma parole
Ma douleur pouuoient aſſeurer,
Ce me ſeroit fort peu de gloire
Qu'elle fuſt ſi facile à croire,
Eſtant ſi forte à endurer.
Le mal qui me rend miſerable,
Et qui me conduit au treſpas
Eſt ſi grand qu'il eſt incroyable,
Auſſi vous ne le croyez pas.

CHANSON.

POur faire qu'vne affection
Ne ſoit ſuiette à l'inconſtance,
Il faut beaucoup de cognoiſſance
Et beaucoup de diſcretion.
Ie ſuis bien d'aduis qu'vne Dame
Ne doiue aiſément s'aſſeurer,
Qu'vn ieune Amant garde ſa flame
Pour le voir plaindre & ſouſpirer:
Car preſqu'auſſi toſt qu'il commence,
Le refus ou la ioüiſſance
Eſteignent ſes feux ſi cuiſans,
Et n'y peut auoir d'aſſeurance
Qu'il n'ait paſſé deux fois douze ans.

Et puis la ieuneſſe indiſcrette
Brulant d'amoureuſe chaleur,
Ne ſçauroit retenir ſecrette
Vne ioye ou vne douleur:
De ſes faueurs elle ſe vante
Prompte, deſdaigneuſe, arrogante,
Rien ne s'y peut voir d'arreſté,
Et ſon ame eſt plus inconſtante
Qu'vn flot deçà delà porté.
I'eſtime auſſi peu receuable,
Aumoins pour durer longuement,
Ceſt ardeur qu'on croit veritable
Du premier regard s'allumant:
L'Amour eſt foible à ſa naiſſance,
Mais le temps luy donne accroiſſance
Et le guide à perfection,
Il faut donc de la cognoiſſance
Pour fonder vne affection.
Mais ſur tout qui veut viure heureuſe,
La grandeur ne doit eſtimer,
L'amour des grands eſt dangereuſe,
Et ne ſe peut aſſez blaſmer:
Suiette au bruit & à l'enuie,
De mille ennuis elle eſt ſuiuie,
Celle qui s'y veut hazarder,
Se trouue à la fin aſſeruie
Au lieu qu'elle doit commander.
Chacun d'eux de ſoy tant preſume
Qu'il penſe eſtre aimé par deuoir:
Ils brulent comme on les allume,

L'œil

L'œil d'autruy les fait esmouuoir:
Et dés que leur ame est esprise,
Fureur guide leur entreprise,
Tout conseil arriere est laissé:
Puis ne font cas apres la prise
Du bien qu'ils ont tant pourchassé.
Suiuez le conseil des Deesses,
Qui n'ont aimé si hautement:
Et puis que vous estes maistresses
Retenez le commandement:
Fuyez aussi toute accointance
De ces muguets pleins d'apparence,
Qui se paissent de vanité,
Et qui fondent leur recompense
Plus au bruit qu'en la verité.
Si quelque heur en Amour se trouue
Il vient d'auoir bien sceu choisir,
Et sur vne constante preuue
Auoir arresté son desir:
Celuy qui garde en sa pensee
Vne amour de loing commencee,
Tousiours sagement retenu,
Et qui ne l'a iamais laissee,
Merite estre bien recogneu.
Celuy qui discret & fidelle
Sans gemir s'est laissé brusler,
Et à qui la peine cruelle
N'a iamais rien fait deceler:
Qui cache au dedans son martyre
Que la peur d'aimer ne retire,

Et

Digitized by Google

Et trouue au mal contentement,
Tel seruiteur se peut elire
Sans auoir peur du changement.

CHANSON.

SI tost que vostre œil m'eut blessé,
Tant de feu s'esprist en mon ame,
Que ie n'eusse iamais pensé
Pouuoir ardre en plus chaude flame.
Mais croissans en vous chacun iour
Les Graces qui vous font si belle,
I'ay veu croistre aussi mon amour
Touſiours de quelque ardeur nouuelle.
Elle est ore à l'extremité,
Plus grande on ne la sçauroit rendre:
Ne croissez donc plus en beauté,
Ou vous me mettrez tout en cendre.

STANCES.

SI l'angoisse derniere en rigueur est semblable
Au mal de mon esprit, le mortel miserable
Despitant les hauts cieux, a fort iuste raison,
Les cieux qui trop cruels pour mourir l'ont fait naistre,
Mais las! vn si grand mal que le mien ne peut-estre,
La mort & ma douleur sont sans comparaison.
En la mort seulement se corrompt la matiere,
Qui tient des elements, & l'ame demeure entiere,

Franche

Franche & libre du corps, & s'en reuole aux cieux,
En ceſte mort d'Amour, inhumaine & cruelle,
Mon eſprit ſe diuiſe, & ſa part immortelle,
Que plus chere ie tiens, s'en va quant & vos yeux.
Amour qui de tes mains en as fait le partage,
Tu me fais trop cognoiſtre à mon deſauantage,
Qu'on ne doit vn enfant pour arbitre choiſir,
L'intellect, la raiſon, tu les laiſſe à Madame,
Et à moy ſeulement ceſte part de noſtre ame,
Où ſont les paſſions, la crainte, & le deſir.
Las! i'en porte en mon cœur en ſi grand' abondance,
Qu'en pleurant ie m'eſtonne, accablé de ſouffrance,
Comment pour y durer mes eſprits ſont ſi forts:
On dit qu'on peut mourir d'vne douleur trop forte:
Mais ie croy le contraire au mal que ie ſupporte:
Car la ſeule douleur donne vie à mon corps.
Tout ainſi qu'vn flãbeau quand l'humeur nourri-
Commance à luy faillir iette haut ſa lumiere, (ciere
Et ſcintille plus fort ſur le poinct qu'il defaut:
Tout ainſi mal-heureux, lors que ma fin arriue,
Mon feu ſe fait plus chaud, & ma douleur plus viue,
Le plus rude en Amour c'eſt le dernier aſſaut.
Peu ruſé que i'eſtois, ie me faiſois accroire
Quand Amour de mon cœur eut la premiere gloire,
Que mon mal fuſt dés lors à ſon extremité:
Mais helas! ie cognoy par ſes nouuelles breches,
Qu'il a pour les enfans de moins poignantes fleſches,
Et qu'auecques noſtre aage il croiſt ſa cruauté.
Cõme on voit bien ſouuẽt vne eau foible & debile,
Qui du cœur d'vn rocher goutte à goutte diſtile,

Et

Et ſert aux paſtoreaux pour leur ſoif eſtancher,
Par l'accroiſt d'vn torrent plus fiere & plus hautaine
Emporter les maiſons, noyer toute la plaine,
Et rien qui ſoit deuant ne pouuoir l'empeſcher.
De ma premiere amour le cours eſtoit ſemblable,
Elle erroit peu à peu, çà & là variable,
Le moindre empeſchement la pouuoit arreſter:
Mais ce nouueau deſir la rend ores ſi forte,
Que malgré la raiſon tous mes ſens elle emporte,
Et ma foible vertu n'y peut plus reſiſter.
O moy trois fois heureux ſi ma libre penſee
Du puiſſant trait d'Amour n'euſt point eſté bleſſee!
Tous ces autres ſoucis bourreaux de nos eſprits,
La folle ambition, le ſoing, la conuoitiſe,
Et tant de vains honneurs que l'ignorance priſe,
Comme trop bas pour moy i'auois tous à meſpris.
Ie les deſdaignois tous, & n'auois point de crainte
De voir ma volonté ſi laſchement contrainte,
Appris dés ma ieuneſſe à dreſſer l'œil aux cieux:
Et tenant vers le cœur vne ſi ferme roche,
Que rien pour l'aſſaillir n'en pouuoit faire approche,
Sinon la paſſion commune aux plus grands Dieux.
Helas! i'en ſuis vaincu! ie la ſens qui ſaccage,
Comme vn fier ennemy, les forts de mon courage:
Ie me rends, mais en vain: ſon courroux ne s'eſteint,
Elle bruſle mon cœur d'vne flamme eternelle,
Et me laiſſe au pouuoir d'vne ieune cruelle
Qui croiſt le feu d'Amour n'eſtre rien qu'vn feu peint.
Ce n'eſt pas toutefois le ſuiet de mes plaintes
Qu'Amour dedans mon ſang ſes ſagettes ait teintes:

Ie

Digitized by Google

Ie n'accuſe le Ciel pour vn ſi beau mal-heur,
Ni pour me voir au ioug d'vne maiſtreſſe dure:
Car ce m'eſt reconfort de penſer que i'endure
Pour la plus grand' beauté, la plus griefue douleur.
Ie me plains ſeulement que l'aſtre de ma vie
Sa diuine clairté ſi ſoudain m'ait rauie:
A peine il apparoiſt lors que ie ſuis priué,
Et l'œil ma ſeule guide en l'amoureux voyage,
Peu fidelle, me laiſſe au plus facheux paſſage:
Las dés le poinct du iour mon ſoir eſt arriué!
Pauures yeux deſolez, qui vous ſouliez tant plaire
En l'obiect bien aimé de ma douce contraire,
Et de m'auoir trahy vous teniez glorieux,
Faites de voſtre erreur maintenant penitence,
Et deuenez torrens pour pleurer ceſte abſence:
Mais pour la bien pleurer c'eſt trop peu que deux yeux.

FIN DES AMOVRS D'HIPPOLYTE.

CLEO

CLEONICE,

DERNIERES AMOVRS DE PHILIPPES DES PORTES.

SONNETS.

I.

QV'il ſouffre inceſſamment, qu'il bruſle & ſoit de glace,
Qu'il ſeme au vours des eaux ſa peine & ſon eſmoy,
Qu'vn bel œil ſoit ſon Dieu, ſon monarque & ſa loy,
Et qu'en le bien ſeruant des rigueurs il pourchaſſe.
Qu'il ait l'ame hautaine, & qu'vne belle audace
L'affranchiſſe du peuple, & le retire à ſoy,
Que par ſes longs trauaux, ſon merite & ſa foy
Il s'eſleue vn venom que le Temps ne deſface.
Que ſon heur des ialoux ſoit touſiours empeſché,
Que le flux de ſes pleurs ne puiſſe eſtre eſtanché,
Qu'il trouue à ſes deſſeins la Fortune oppoſee,
Et que du ſeul tombeau ſoit ſon mal limité:
Ainſi chantoit Clothon ſa quenouille au coſté
Commençant de mes iours la maudite fuſee.

II.

I'ay dit à mon desir, Pense à te bien guider,
Rien trop bas, ou trop haut, ne te face distraire:
Il ne m'escouta point, mais ie me & volontaire,
Par vn nouueau sentier se voulut hazarder.
Ie vey le Ciel sur luy mille orages darder,
Ie le vey trauersé de flamme ardente & claire,
Se plaindre en trebuchant de son vol temetaire,
Que mon sage conseil n'auoit sceu retarder.
Apres ton precipice, O Desir miserable!
Ie t'ay fait dedans l'onde vne tombe honorable,
De ces pleurs que mes yeux font couler iour & nuit.
Et l'esperance aussi ta sœur foible & dolente,
Apres mains longs destours se voit chãgee en plãte,
Qui reuerdit assez: mais n'a iamais de fruit.

III.

Parmy ses blonds cheueux erroient les Amourettes
S'ẽtrelaçãs l'vn l'autre, & ses yeux mes vaincœurs,
Faisoient par leurs rayõs vn Iuillet dans les cœurs,
Et sur terre vn Auril tapissé de fleurettes.
Sur les lu de son sein voletoient les auettes
Contre les regardans decochans leurs rigueurs,
Dieux que d'heureux tourmens! que d'aimables langueurs!
Que d'hameçons cachez! que de flames secrettes!
Si tost que m'apparut ce chef d'œuure des Cieux
En crainte & tout deuot ie refermay les yeux,
N'osant les hazarder à si hautes merueilles.
Mais ie n'auançay rien: car ses diuins propos
Me vollerent d'vn coup l'esprit & le repos,
Et l'Amour en mon cœur entra par les oreilles.

Digitized by Google

IIII.

D'vne douleur poignante ayant l'ame blessee
Ie ne puis en mon lict d'allegeance estrouuer,
Ie me tourne & retourne, & ne sçaurois trouuer
De place qui ne soit de chardons heriſſee.
Ne verray-ie iamais que la nuict ſoit paſſee
Ie ſuis au mois de Iuin, & penſe eſtre en Hyuer:
Leue toy belle Aurore, & fais auſſi leuer
Non le Soleil du Ciel, mais cil de ma penſee.
Ah! que di-ie vne nuict: tout vn ſiecle eſt paſſé
Depuis que ſon bel œil ſans clarté m'a laiſſé:
Non qu'on ne parle plus de ſaiſons ni d'années,
Ie laiſſe au Philoſophe & aux gens de loiſir
A meſurer le temps par mois & par iournees,
Ie conte quant à moy le temps par le deſir.

V.

Vous n'aimez rien que vous, de vous meſme maiſtreſſe,
Toute perfection en vous ſeule admirant,
En vous voſtre deſir commence & va mourant,
Et l'Amour ſeulement par vous-meſme vous laſſe.
Franche & libre de ſoing voſtre belle ieuneſſe
D'vn œil cruel & beau mainte flamme tirant
Bruſle cent mille eſprits, qui voſtre aide implorant
N'eſproussent que fierté, meſpris, haine & rudeſſe.
De n'aimer que vous-meſme eſt en voſtre pouuoir:
Mais il n'eſt pas en vous de m'empeſcher d'auoir
Voſtre image en l'eſprit, l'aimer d'amour extreme.
Or l'Amour me rend voſtre & ſi vous ne m'aimez,
Puiſque ie ſuis à vous à tort vous preſumez,
Orgueilleuſe Beauté, de vous aimer vous-meſme.

VI.

Qui voit vos yeux diuins si prompts à decocher,
Et ne perd auſſi toſt le cœur, l'ame & l'audace:
N'eſt pas homme viuãt, c'eſt vn morceau de glace,
Vne ſouche inſenſible, ou quelque vieux rocher.
Qui ne voit point vos yeux doit les ſiens arracher,
Et maudire le Ciel qui ce mal luy pourchaſſe:
Ie ne voudrois point d'yeux priué de tant de grace:
Car tous autres obiets ne font que me faſcher.
On doute de ces deux la meilleure auenture,
De cil qui pour les voir à la mort s'auenture,
Ou qui ne les voyant euite ſon treſpas.
Perdre la vie eſt tout, c'eſt le dernier naufrage:
Telle perte pourtant ne m'en priueroit pas:
Car qui ne les voit point per beaucoup d'auantage.

VII.

Plus i'ay de cognoiſſance, & plus ie determine
De n'aimer rien que vous ſeule digne de moy,
Digne de m'enlacer d'vne eternelle foy,
Et que tous mes deſirs ayent de vous origine.
Belle race du Ciel, ame claire & diuine,
Seule toute mon Tout, ma creance & ma loy,
Ie reſpire par vous, ſans vous rien ie ne voy,
Et ſi i'ay bien ou mal voſtre œil me le deſtine.
Que i'eſtois mal-heureux ne vous cognoiſſant pas,
Comme vn qui va de nuict ie chopois tous les pas,
Et prenois pour ma guide vne foible eſtincelle.
Depuis le Ciel benin pour me recompenſer
Me fit voir vn Soleil, dont la flamme eſt ſi belle,
Qu'on n'en peut approcher ſeulement du penſer.

Si

VIII

Si par voſtre beauté digne d'vne immortelle
Ie ſens geler mon ame, & mõ cœur enflammer,
I'en accuſe le ciel pluſtoſt que vous blaſmer,
La faute en eſt à luy qui vous forma ſi belle.
Et ſi volant trop haut, où mon deſir m'appelle,
L'audace où le malheur me contraint d'abyſmer,
La faute en eſt d'Amour qui me fait vous aimer,
Et croire que la mort pour vous n'eſt point cruelle.
Mais ſi vous me voyez deuant vous treſſaillir,
Reſuer, pallir, rougir, le propos me faillir,
Et me diſſimuler d'vne feinte peu caute.
Me plaire en mes penſers, me ſeparer de tous,
Et que vous ne croyez mon mal-venir de vous,
Ie penſe auoir raiſon d'accuſer voſtre faute.

IX.

Ceſt œil du firmament touſiours reſplendiſſant,
Qui rend comme il luy plaiſt les ſaiſons differantes,
Pere des animaux, des metaux & des plantes,
Sans qui rien icy bas ne peut eſtre naiſſant.
Son voyage infini tous les ans finiſſant,
N'outrepaſſe iamais les ceintures ardantes:
Du Cancre & de la Cheure, & comme les errantes
Des vapeurs de la mer va ſon feu nourriſſant.
Mon Soleil qui ſur l'autre a beaucoup d'auantage,
De mes yeux à mon cœur fait ainſi ſon voyage,
Et ſans outrepaſſer de mes pleurs ſe repaiſt.
Mais ô belle Planette, ô ma flamme derniere,
Helas! vous le voyez, ie fuis & m'en deſplaiſt,
Trop petit Ocean pour ſi grande lumiere.

X.

Trois fois les Xinthiens au feu de leur patrie
Se ſont enſeuelis auec la liberté,
Et le vaillant Caton d'vn eſprit indompté
A fin de mourir libre eſt cruel à ſa vie.
L'eſpouſe de Syphax du mal-heur pourſuiuie
Fuit en s'empoiſonnant le triomphe appreſté:
Et d'vn cœur auſſi grand comme eſtoit ſa beauté,
Mourut l'Egyptienne aprés eſtre aſſeruie.
Que penſe-ie donc faire, ô chetif que ie ſuis?
Chargé de mille fers, mais plus chargé d'ennuis,
Qui ſens mon ame libre eſclaue eſtre renduë.
Il faut, il faut mourir ie ſuis trop attendant,
Si ce n'eſt en Caton ma liberté gardant,
Soit comme Cleopatre apres l'auoir perduë.

XI.

Si trop en vous ſeruant, ô ma mort bien aimee,
L'ardant feu de mon cœur eſclaire & ſe faict voir,
Si l'on dit qu'à ſon gré voſtre œil me fait mouuoir,
Et que de vous ſans plus ma vie eſt animee.
Vne ſi pure ardeur qui n'a point de fumee,
Deuant tous peut reluire & monſtrer ſon pouuoir,
Tant de vers qui ſi loin mes douleurs font ſçauoir
Sont des arcs que ie dreſſe à voſtre renommee.
Iadis entre les Grecs, quand l'honneur y viuoit,
Le vainqueur des vaincus maint trophee eſleuoit,
Fait d'eſtoffe legere, & de peu de duree:
Mais moy que ma deffaite a rendu glorieux,
Bien que ie ſoy' vaincu i'eſleue en diuers lieux
Maint trophee immortel pour vous rendre honoree.

O iour

XII.

O iournee inconſtante, heureuſe & mal-heureuſe,
Extreme en tous les deux, inconſtant comme toy,
Ie ne ſçay ſi maudire ou loüer ie te doy,
Tant tu m'es à la fois & douce & rigoureuſe.
Fut-il donc aux enfers ame ſi douloureuſe?
Les cieux ont-ils vn Dieu ſi fortuné que moy?
Mille extremes faueurs ont bien-heuré ma foy.
Mille extremes rigueurs la rendent langoureuſe.
Ne puiſſe-ie iamais de toy me ſouuenir,
Mais puiſſe-ie touſiours ce penſer retenir,
Qui durant mon exil ſi doucement me touche.
Que d'eſtranges chaos en moy ſe remeſloient,
Son propos me chaſſoit, ſes yeux me rappelloient,
Dieu que i'aime ſes yeux, & que ie hay ſa bouche!

XIII.

Les celeſtes beautez d'vne heureuſe ieuneſſe,
Vn orgueil plein d'attraits, vne honneſte rigueur,
En ſilence vn parler qui deſcouure le cœur,
Vn modeſte deſdain, le port d'vne Deeſſe.
Deſſous des cheueux blonds vne meure ſageſſe,
Vn œil comblant l'eſprit d'amoureuſe langueur,
Qui de tout ce qu'il void eſt Monarque & vainqueur,
Qui gele & faict bruſler, qui guarit & qui bleſſe.
Vn eſprit tout diuin, le Ciel meſme eſtonnant,
Vn propos qui les cœurs à ſon gré va tournant,
Neige, ebene, corail, lis, & roſes vermeilles,
Et mille autres threſors de nature & des cieux,
De l'œil & de l'eſprit la gloire & les merueilles,
Sont de ma liberté les tyrans gracieux.

XIIII.

Pourquoy ne l'aimeroy-ie, elle eſt toute parfaite,
C'eſt vn pourtraict viuant des beautez de Cypris,
Il n'auroit point de cœur qui n'en ſeroit ſurpris:
Et qui ne beniroit le iour de ſa desfaite.
Bien que pour vn mortel le Ciel ne l'ait pas faicte,
Et que i'auoye aſſez d'auoir trop entrepris,
Ie me plais en ma faute, & plus ie me ſens pris,
Et plus ie tiens ma vie heureuſement ſuiette.
Mon Dieu qu'elle eſt diuine, & que ie ſuis heureux
D'en auoir cognoiſſance, & de n'eſtre amoureux
De rien tant que des yeux dont i'ay l'ame bleſſee.
Moins i'y cognoy d'eſpoir mieux ie la vay ſeruant,
Ce qui deuſt me geler rend mon feu plus viuant,
Et le mal qui me tuë eſt vie à ma penſee.

XV.

Vn yuoire viuant, vne neige animee,
Fait que mon œil rauy ne s'en peut retirer:
O main victorieuſe appriſe à bien tirer:
Que tu m'as de beaux traicts la poictrine entamee.
Aux celeſtes beautez mon ame accouſtumee
Ne trouue obiect que toy qui la puiſſe attirer,
Et croit qu'elle te peut ſans offenſe adorer,
Tant elle eſt de ta glace à toute heure enflammee.
Le iour dont ſi ſouuent i'aime à me ſouuenir,
Iour qu'il te plut mes yeux & mon cœur retenir,
Et de leur ſeruitude embellir ta victoire,
Tu rompis tant de nœuds qui m'auoient ſceu lier,
Et me faiſant deſlors toute choſe oublier,
Tu fus mon ſeul penſer, mon ame & ma memoire.

Le

XVI.

Le Sculpteur excellent deſſeignant pour ouurage
Vne plante, vn lion, vn homme, vn element,
Si la main obeyt & ſuit l'entendement,
Trouue en vn marbre ſeul toute ſorte d'image.
Ainſi rare beauté, ſuiet de mon courage,
Se trouue en vous le bien & le mal d'vn amant:
Mais faute de ſçauoir, d'art & de iugement,
Voulant choiſir le bien, ie me prens au dommage.
Ce n'eſt donc le deſtin par qui tout eſt forcé,
Ce ne ſont vos rigueurs, ny le ſort courroucé,
Que l'on doit accuſer de ma perte inhumaine.
La faute eſt toute à moy: car dedans voſtre cœur
Eſt ma vie & ma mort, mon repos & ma peine,
Mais ie n'en puis tirer que mort, peine & rigueur.

XVII.

Durant que ie vous chante, ô ma flamme ſecrette,
Et deſcri ſes beaux nœuds qui m'ont ſçeu retenir,
M'obligeant à bon droit les ſiecles auenir,
Qui verront en mes vers voſtre beauté pourtraite:
Le Ciel qui ſans pareille entre nous vous a faite,
Vous fait de iour en iour plus belle deuenir,
Si bien que pour menteur chacun me peut tenir,
Quand plus que ie ne monſtre on vous trouue par- (faite.
A fin donc que ie puiſſe vn tel blaſme euiter
Lors que i'entreprendray vos loüanges chanter,
Ie diray deſormais, tel iour elle eſtoit telle.
Mais depuis ſa beauté d'heure en heure augmenta,
La fait plus que Deeſſe, & ſi haut l'emporta,
Que pour voler apres trop baſſe fut mon aiſle.

STANCES.

SOnt-ce dards ou regards que les traits eſlãcez
De ces deux beaux Soleils, Rois des ames plus fieres?
Ha! ce ſont des regards clairs d'ardentes lumieres:
Non, ce ſont dards cruels dont les cœurs ſont percez.
Sont-ce charmes ou chants que les ſons gracieux,
Dont ſa vermeille bouche eſt ſi bien animee?
Ce ſont chants qui l'eſprit peuuent rauir aux cieux,
Ce ſont enchantemens dont i'ay l'ame charmee.
Puis qu'il ſe falloit perdre, & qu'il eſt deſtiné
Que vaincu ie periſſe en l'amoureuſe guerre,
Ce m'eſt grand recõfort, qu'vn ſi beau traict m'ẽferre,
Et qu'en ſi blonds cheueux ie ſois empriſonné.
Toutes les autres fois qu'Amour m'auoit dompté
Ie pleuroy ma fortune & l'eſtat de ma vie:
Mais i'aime ores mes fers, & fuy la liberté,
Et chaſtiroy mon cœur s'il en auoit enuie.
D'vn regret ſeulement mes eſprits ſont troublez
D'eſtre trop bas obiect pour ſi haute lumiere:
Mais ô rare beauté, des beautez la premiere,
Prenez garde au Soleil, à qui vous reſſemblez.
Ce bel aſtre du Ciel, ceſt vnique flambeau,
En tous lieux ſes rayons ſans difference darde,
Et ſon œil qui ſi clair cede au voſtre plus beau,
Comme les hauts Sapins le bas Souley regarde.
Ne me deſdaignez donc, & ſouffrez qu'en mourãt
Vn doux trait de voſtre œil donne eſpoir à mon ame:
Permettez que mon cœur baſſement vous reclame,
Et qu'il ſe rende heureux vos beautez adorant.

Mais

Mais c'eſt peu que d'vn cœur pour offrir à vos yeux,
Rois de tous les eſprits de ceux qui s'en approchent,
I'en voudroy mille & mille, à fin de pouuoir mieux
Receuoir tous les traicts que ſi droit ils decochent.
Autre faueur du Ciel ie ne veux deſirer,
Qu'eſtre ſeul conſommé d'vne flamme ſi claire,
Auſſi biẽ toute autre ame eſt pour vous trop vulgaire.
Seul d'vn ſi beau tourment ie merite endurer:
Car ie ſçay cõme on ſouffre, & n'y ſuis point nouueau,
Acconſtumé d'enfance aux plus cruels allarmes:
Venus au lieu de laict quand i'eſtois au berceau,
Me fit ſuccer des feux, des ſouſpirs, & des larmes.
Vn ſeul cry ne m'eſchappe aux plus fortes lãgueurs,
Et pour en voir la preuue, ô ma belle aduerſaire,
Eſſayez contre moy ce que vous pouuez faire,
Choiſiſſez moy pour butte aux traits de vos rigueurs.
Mais il faut tenir cher ce qu'on a tout à ſoy,
Me pouuez-vous bleſſer ſans vous eſtre cruelle?
Chacun vous peut aimer: mais non pas comme moy,
Chacun n'a pas mes yeux bien qu'il vous trouue belle.

STANCES.

PRiué du bel aſtre amoureux,
A qui mon ame eſt aſſeruie,
Entre mille ennuis rigoureux
Le dueil ne peut m'oſter la vie.
Au retour par contraire effort,
Si l'aiſe d'eſprit ne me priue,
Lieſſe ou douleur exceſſiue
Ne ſuffit pour donner la mort.

Douce

XVIII.

Douce fin de mes vœux, s'il vous plaist que i'escriue
Ces parfaictes beautez dont vous bleſſez les Dieux:
Faictes tant que ie puiſſe en vous tenir les yeux
Durant que ie m'eſſaye à vous pourtraire viue.
Car il ne faut penſer autrement que i'arriue (Cieux,
Au moindre des beaux traits que vous auez des
Veu qu'il ſort de voſtre œil tãt d'eſclairs radieux,
Qu'vne ſi grand' clairté de lumiere me priue.
Faictes comme Phebus quand ſon fils s'approcha,
Qui de ſon chef doré les rayons deſtacha,
Pour ne l'eſblouir pas de ſa celeſte flame.
Si non ie ne puis dire en chantant vos beautez,
Fors que ie vey des feux, & de grandes clairtez,
Qui troublerent ma veuë, & brulerent mon ame.

XIX.

Ceſte belle ennemie & d'Amour & de moy,
Qui preſqu'en ſe ioüant range tout en ſeruage,
A pour ſoldats choiſis, & pour riche equipage,
L'honneur, la chaſteté, la conſtance, & la foy.
Vn ſeul mauuais penſer n'a place aupres de ſoy,
La Vertu toute viue eſt peinte en ſon viſage,
Si bien que qui la void leue au Ciel ſon courage,
Et des communs deſirs n'eſprouue point la loy.
Ses yeux ſont deux Soleils de beauté ſi parfaicte,
Que d'Amour, & de Mars la lance & la ſagette
N'ont point tant de pouuoir contre vne liberté.
La Grace & la Douceur ſont touſiours auec elle,
Ceſte belle Deeſſe, ha! non ſeulement belle,
Ains Bellonne & guerriere ainſi m'a ſurmonté.

A la

XX.

A la beauté du Ciel voſtre beauté i'egale:
Le Ciel en ſa rondeur toute forme contient,
Et par ſon mouuement cree, eſmeut, & maintient:
De ſemblables effects vous eſtes liberale.
Car voſtre belle veuë admirable & fatale
Cree en nous les amours, les garde & les ſouſtient:
Et tant de beaux penſers dont l'eſprit s'entretient,
Ont leur mouuement d'elle, & leur forme ideale.
Le clair Soleil du Ciel faict naiſtre en tournoyant
Les fleurs, l'or precieux, le rubis flamboyant,
Dont mainte Dame apres ſon beau chef enuironne.
Les Soleils de vos yeux mon eſprit allumans,
Y produiſent ſans fin perles & diamans,
Dont i'eſpere en mes vers vous faire vne couronne.

XXI.

Le temps leger s'enfuit ſans m'en apperceuoir,
Quand celle à qui ie ſuis mes angoiſſes conſole,
Il n'eſt viel ni boiteux, c'eſt vn enfant qui vole,
Au moins quãd quelque bĩe viẽt mõ mal deceuoir.
A peins ay-ie loiſir ſeulement de la voir,
Et de rauir mon ame en ſa douce parolle,
Que la nuict à grand pas ſe haſte & me la volle,
M'oſtant toute clarté, toute ame, & tout pouuoir.
Bien-heureux quatre iours: mais quatre heures ſoudaines,
Que n'auez-vous duré pour le bien de mes peines,
Et pourquoy voſtre cours s'eſt-il tant auancé?
Plus la ioye eſt extreme & plus elle eſt fuitiue:
Mais i'en garde pourtant la memoire ſi viue,
Que mon plaiſir paſſé n'eſt pas du tout paſſé.

XXII.

Ceſt habit trop heureux, qui ſert de couuerture
Aux threſors qu'à bon droit ſur tout ie vay priſãt,
Eiẽ que vous le portiez preſqu'en vous deſplaiſãt,
Croyez-moy, s'il vo⁹ plaiſt, n'eſt de morte teinture.
Car ainſi que la nuë ou l'ombrage ne dure
Aux lieux où le Soleil ſes rais va conduiſant,
De meſme en quelque lieu q̃ voſtre œil ſoit luiſãt,
Le noir s'eſuanouit ou change de figure.
Qui void, comme ie fay, vos regards enflammans,
Iuge que voſtre habit eſt plein de diamans,
Et que toute blãcheur aupres n'eſt qu'vn ombrage.
Donc pour porter le dueil ſans changer de couleur,
Et pour tenir la terre & le ciel en douleur,
Il faut cacher vos yeux & voſtre beau viſage.

XXIII.

Ceux que trop d'auarice ou trop peu de ſageſſe
Dans vn foible vaiſſeau faict ſur mer voyager,
Et qui cerchent la mort au riuage eſtranger,
Poingts d'vn ſale deſir qui n'a iamais de ceſſe:
Si le iuſte courroux de Neptune les preſſe,
Et qu'ils perdent l'eſpoir par l'effroy du danger,
Chacun à qui mieux mieux pour la nef deſcharger
Iette au milieu des eaux ſa plus chere richeſſe.
Moy qui d'vn beau deſir me ſentois enflammer,
Ie m'embarquay ioyeux ſur l'amoureuſe mer,
Qui des flots & des vents auſſi toſt fut couuerte.
Pour deſcharger ma nef i'ay franchement ietté
Tout ce qui m'eſtoit cher, l'ame & la liberté,
Et n'ay point de regret d'auoir faict ceſte perte.

Voyant

XXIIII.

Voyant le beau Soleil ſi clair & radieux,
Qui couure & qui deſtruit toute grande lumiere,
Ainſi qu'en l'Ocean ſe pert toute riuiere,
Ie ne me puis tenir de le dire enuieux.
Car tant de feux diuins ſemez parmy les cieux,
Voire ſa propre ſœur des aſtres la premiere,
Perdent, s'il eſt preſent, leur ſplendeur couſtumiere,
Et de leur deſhonneur il ſe rend glorieux.
Le Soleil de nos ans qui fait fleurir ma vie,
Comme l'autre Soleil n'eſt point touché d'enuie,
Ombrageant les honneurs d'vne moindre beauté:
Ains par l'amiable effort de ſes flammes iumelles,
Celles qui ſont aupres en deuiennent plus belles,
Et tout obiet voiſin en rend plus de clarté.

XXV.

Qui veut fermer l'entree aux peu chaſtes penſees,
Et par feu comme Hercule immortel deuenir:
Qui veut de beaux deſirs ſon ame entretenir
Fuyant les vanitez du vulgaire embraſſees.
Qui veut au ciel d'Amour voir ſes aiſles hauſſees,
Et de tous vieux ennuis la memoire bannir,
Vienne au iour de vos yeux s'il les peut ſouſtenir,
Beaux yeux les doux meurtriers de mes peines paſ-
Quiconque ainſi que moy s'y peut ferme arreſter, (ſees.
D'autres biens ne ſçauroit ſon eſprit contenter,
Tout obiect du commun l'offenſe & le trauaille.
Les tourmens ne pourroient l'en priuer tant ſoit peu,
Et comme la Veſtale auoit ſoin de ſon feu,
Il conſerue le ſien de peur qu'il ne luy faille.

Ie

XXVI.

Ie voy mille clartez, & mille choſes belles: (voir,
Mais c'eſt tout par vos yeux, les miens ne ſçauroient
Voſtre eſprit tout diuin me rend plus de ſçauoir,
Ie vole au plus haut ciel emporté ſur vos aiſles.
Vous me rendez gelé dans les flammes cruelles,
Ainſi comme il vous plaiſt vous me faites mouuoir,
Vous me donnez raiſon, iugement & pouuoir,
Vous eſtes mon deſtin, & mes loix eternelles.
De vous, & non du ciel, ie reçoy qualité,
D'vn clin de vos beaux yeux ie fay ma volonté,
Vous me donnez l'eſſence & la forme premiere.
Sans vous ie ſuis pareil à ceſt œil de la nuict,
Qui n'eſt de ſoy viſible & qui point ne reluit
Si des rais du Soleil il ne prend ſa lumiere.

XXVII.

Les combats renommez, les victoires haut ames
Des Dieux de voſtre ſang vous croyez ſurpaſſer,
Comblant de feux mon ame, eſclauant mon penſer.
Et triomphant d'vn cœur ſoumis à tant de peines.
Mais la mort qui ſe rit des puiſſances humaines,
Et qui les peſans fers des vaincus peut caſſer,
Finira ma ſouffrance, & vous fera ceſſer
De tirer pour tribut de mes yeux des fontaines.
Ma cendre ſeulement alors vous reſtera,
Que voſtre cœur felon à ſongré traitera,
Tandis que mõ eſprit, ſans douleur & ſans crainte,
Deliuré de l'enfer où il fut tourmenté,
Iouïra bien-heureux de voſtre grand' beauté,
Et la face de Dieu ſi viuement depeinte.

Ces

XXVIII.

Ces froideurs, ces deſdains, ceſte agreable audace
Ne peuuent pas aſſez pour me deſeſperer,
Ma foy fait en mon cœur l'eſpoir ferme durer,
Afin qu'Amour touſiours y conſtruе ſa place.
Ces propos touſiours pleins d'aigreur & de menace,
Ceſt œil qui s'embelliſt de me voir martyrer,
Ne feront que pour vous ie ſois las d'endurer,
Que ie n'aime ma peine, & que ie ne l'embraſſe.
Voſtre beauté diuine adoucit tellement
L'aigreur de mes ennuis que ie chante au tourment,
Ie beny vos rigueurs, i'adore ma ſouffrance.
Ma foy d'autre coſté pure & ſainte à iamais,
Sert d'aſſeuré rampart à ma ferme eſperance,
Et fait que voſtre amour en fin ie me promets.

XXIX.

Bien que l'onde peſante, & l'air humide & prompt
Pour croiſtre leur puiſſance ayẽt debat à tout'heure,
La terre en leurs diſcords immobile demeure,
Et du grand Vniuers l'ordre ne ſe confond.
Auſſi bien qu'en mon cœur les ſouſpirs qui ſe font
Ayent debat eternel auec l'eau que ie pleure,
Leur quereleux diſcord ne fait pas que ie meure,
Auec vn peu d'eſpoir mes eſprits ſe refont.
Mais ſi le feu leger les elemens excede
D'vn trop puiſſant effort, on verra ſans remede
L'air flambant, l'eau tarir, & la terre bruſler.
Laſſe ie crains que par trop dans mon ame il abonde,
Et que ie face au Ciel tant de flammes voler,
Que nouueau Phaëthon ie rebruſle le monde.

XXX.

Quand l'ardente ieuneſſe aux delices ponſſee
Cede à l'aage plus meur moins amy du plaiſir,
Tout ainſi que le teint ſe change le deſir,
Et la raiſon commence à guider la penſee.
Des aiguillons d'honneur l'ame ſe ſent preſſee,
Qui luy font tout à l'heure entre chemin choiſir,
Et celuy que l'Amour auoit ſeeu mieux ſaiſir,
Se rit plus hautement de ſa flamme paſſee.
Chacun lors par le temps rendu plus aduiſé
Voyant l'orge qui gliſſe à la ruiſt diſpoſé,
Songe à faire retraite ains que le iour luy faille.
Mais moy qui dois bruſler aimant iuſqu'à la mort,
Plus ie touche à la nuict plus i'eſloigne le port,
Et moins i'ay de vigueur plus Amour me trauaille.

XXXI.

Ce bras qui m'a tiré tant d'attraits amoureux,
Par qui ma ieune audace en triomphe eſt menee,
Ce bras victorieux vainqueur ô ſiere deſtinee!
Eſt couuert par le fer d'vn barbier rigoureux.
Mais quoy ie vay plaignant vn coup peu dangereux,
Et voyant voſtre ſang mon ame eſt eſtonnee,
Bien que par vos rigueurs la mort me ſoit donnee,
Et que n'ayez ſoucy de me voir mal-heureux.
Ie n'aime rien ſi fort que ce qui plus m'outrage:
Mais laſche le barbier n'en tire dauantage,
Si grande cruauté ie ne ſçauroy plus voir.
Doy-ie eſperer qu'vn iour la pitié vous ſurmonte,
Et qu'auecques mes pleurs ie vous puiſſe eſmouuoir,
Vous qui de voſtre ſang faites ſi peu de conte?

Simu

XXXII.

Simulachres diuins, flammes saincte & claires,
Qui luisez dans le Ciel de son front spacieux,
Et comme le Soleil par vos traits radieux
Dissipez la vertu des splendeurs ordinaires.
S'il est vray que tousiours les deux grands luminaires,
Les flambeaux arrestez, ceux qui changẽt de lieux,
D'vne egale clarté luisent dedans leurs cieux,
D'où vient que vos rayons soient souuent si contrai-
Amour pere du tout vne fois seulement (res?
Leur imposa de luire & depuis constamment (bles.
Ils vont gardãt leur ordre, & sont tousiours sembla-
Vous les flaberes d'Amour, yeux celestes flambeaux,
Luisez de cent façons diuers & variables:
Mais doux ou courroucez tousiours vous estes beaux

XXXIII.

Vous qui fuyez les pas du vulgaire ignorant,
Et par maints grands labeurs gaignez la cognoissance
Des secrets de nature admirable en puissance,
D'entre les faussetez la verité tirant.
S'il est vray qu'à son bien tout homme aille courant,
D'où vient que ie sois seul suiuãt ce qui m'offense?
D'où vient qu'en le sçachant ie n'y fay resistance:
Mais que de mon bon gré ie le vay procurant?
Ou si c'est mon vray bien que d'adorer Madame,
Pourquoy son doux regard n'appaise-il mon ame?
D'où me vient tant de glace & de bruslans trespas?
S'ils naissent de la voir, comment se peut-il faire
Que i'y coure à toute heure ardent & volontaire,
Et craigne moins la mort que de ne la voir pas?

STANCES.

Soit que mon haut desir trop prompt & trop ar-
M'offusque les esprits, & les aille bandãt, (dant
Soit que deuant mes yeux sans cesse elle reuienne,
Soit que sa belle veuë enforcelle la mienne,
Ou bien soit que plustost le ciel qui l'aime tant,
Aille auecque les ans ses beautez augmentant,
Ou soit que de mes pleurs elle se face belle,
Ie luy trouue toufiours quelque beauté nouuelle.

Soit que son ieune cœur ne puisse estre adoucy,
Soit qu'aux pleurs & aux cris il deuienne endurcy,
Soit qu'elle n'ait pitié d'vn tourment qu'elle ignore,
Ou soit que comme femme elle hait qui l'adore,
Ou soit que mon penser luy semble audacieux,
Soit qu'elle vueille voir comme bruslent ses yeux,
Ou qu'elle soit d'Amour l'ennemie immortelle,
Autant qu'elle est parfaite, autant elle est rebelle.

Soit que d'vn feu si beau i'aime à me consumer,
Soit que le temps m'ait fait aux maux accoustumer,
Soit que mon entrepriſe assez me recompense,
Soit que l'esprit s'obstine en trouuant resistance,
Soit que le cours du Ciel m'ait donné ceste loy,
Soit que mon mal s'oublie alors que ie la voy,
Soit que tant de beautez ne la monstrent cruelle,
Plus elle est inhumaine & plus ie suis fidelle.

Le feu de ses beaux yeux par les ans s'esteindra,
Peut estre en mon trespas sa rigueur se perdra:
Mais plustost l'air du North fera chaude la glace,
Le feu sera pesant, la terre aura sa place,

Plus

Pluſtoſt les corps meſlez ſeront ſans changement,
Pluſtoſt le premier ciel perdra ſon mouuement,
Pluſtoſt ſe confondra la ſuitte vniuerſelle
Que ma foy ſe corrompe, ou que i'adore qu'elle.

CHANSON.

AMour oyant tant renommer
La Venus qui me fait aimer,
Entrepriſt vers elle vn voyage,
Tant il eſt deſireux du beau,
Et ſe feit oſter ſon bandeau
Pour mieux voir ſi parfait ouurage.
Alors rauy de tant d'attraits,
Et nauré de ſes propres traits,
Sus ſus, dit-il, qu'on me rebande,
Auſſi bien roulant aux cieux
Il ne faut pas que ie m'attende
De voir rien d'eſgal à ſes yeux.

XXXIIII.

Quand ie vous voy ſi belle, ô ma douce aduerſaire,
Ie dy d'eſtonnement & d'amour tranſporté,
Si ma flamme doit croiſtre egale à ſa beauté,
Que ſera-ce de moy que faut-il que i'eſpere?
Celle qui fut promiſe au Troyen pour ſalaire,
Cauſe du long debat ſi ſouuent recherché,
Qui tint les Grecs dix ans autour d'vne cité,
N'auoit tant d'hameçons pour les ames attraire.
Quand en la mer Pontique errant en maints deſtours
Le Danube orgueilleux vient deſcharger ſon cours,
Il rend long temps apres douce l'humeur ſalee.
Vos beautez tout de meſme entrans dedans mon cœur,
Deſtrempent doucement ſon amere langueur,
Et parmy mes ennuis la lieſſe eſt meſlee.

XXXV.

Pour alleger mon eſprit languiſſant,
Qu'Amour tenaille à ſecrettes attaintes,
Dequoy faut-il que ie face mes plaintes
Quand de haut cris ie vuy l'air rempliſſant?
De moy ſeulement car i'eſtois impuiſſant
Pour reſiſter à deux diuez ſaintes,
Qui par la force & par leurs douces feintes
Euſſent rendu tout braue obeiſſant.
De mes yeux ſeuls, par eux ie voy Madame,
Et d'elle ſeulement elle fait qu'en mon ame
Tous bas deſirs par ſon feu ſont eſteints.
Amour auſſi n'euſt ſceu mieux me contraindre,
Que veux-ie doncques fors que ie me plains
Que ie ne ſçay dequoy ie me doy plaindre.

Pource

XXXVI.

Pource que ie vous aime à l'esgal de mon ame,
Ie vous voy contre moy la haine entretenir.
Or si l'inimitié mon amour fait finir,
Changeant de naturel, m'aimerez-vous, Madame?
Mais en vain pour mon bien tel secours ie reclame,
Car vous pourriez plustost Amante deuenir,
Que pour quelque accident qui me sceust aduenir,
Ie sentisse en l'esprit moins d'amoureuse flame.
Le roc de vostre cœur de glaçons remparé,
Plustost s'esclatera d'vn feu demesuré,
Que l'ardeur qui m'allume en rien soit consumee.
Et puis i'aime trop mieux vous aimer sans espoir,
Que ne vous aimant point à mon gré vous auoir:
,,Car l'Amant est tousiours plus diuin que l'aimee.

XXXVII.

Le rayon d'vn bel œil flamé ayant & leger,
Passant comme vn esclair ma poitrine a percee,
Et pour sa viue flamme en mon cœur elancee
N'a rien laissé dedans de mortel à purger.
Depuis vostre beauté s'y est venu loger
Trouuant la place vuide, & sans nulle pensee,
Et par toute la flamme autour d'elle amassee,
Sa glace & ses froideurs elle ne veut changer.
Peut estre à fin qu'vn iour, quand ma despouille entiere
Sera reduite en cendre, & faute de matiere
S'amortira d'vn coup mon triste embrasement,
Elle sorte du feu sans qu'elle en soit atteinte,
Pour ietter sacrilege, au vent ma cendre esteinte,
Et sur mon ombre encore auoir commandement.

Digitized by Google

XXXVII.

Si voſtre eſprit diuin tout au ciel adonné
Vn iour tant ſeulement s'abaiſſoit en la terre,
Pour voir de quels liens voſtre rigueur m'enſerre,
Aſſez ie me tiendrois en mes maux guerdonné.
Mais depuis tant d'hyuers que ie ſuis enchaiſné,
Et que l'aueugle Amour coup deſſus coup m'enferre
Vous ignorez encor de m'auoir fait la guerre,
Et que vaincu de vous ie ſois ſi mal mené.
Recognoiſſez vos coups qu'autre ne m'euſt ſceu faire,
Recognoiſſez les traits de voſtre œil aduerſaire,
Et piteuſe à la fin dites tout bas de moy.
Le mal de ceſt Amant ne vient que de me ſuiure,
Par trop d'affection il eſt mort dedans ſoy,
C'eſt raiſon qu'en mon cœur ie le face reuiure.

XXXVIII.

I'auoy creu que l'eſpoir du fruict que l'on deſire
Rendoit l'amour durable & luy donnoit pouuoir,
Et que le bien du tout impoſſible d'auoir,
Se deſiroit ſans peine & ſans donner martyre.
Ie dure toutesfois, bien que ſous voſtre Empire
Rien ſinon des tourmens ie n'attens receuoir,
Et ſens maintes douleurs mon courage eſmouuoir,
Tandis qu'à l'impoſſible aueuglément i'aſpire.
Il eſt vray bien ſouuent que mon feu ſi bruſlant.
Faute d'vn peu d'eſpoir ſe fait moins violant,
Et qu'il reſte touſiours de la glace en mon ame.
Mais ie ne laiſſe pas d'aimer & d'endurer,
Et s'il m'eſtoit permis en aimant d'eſperer,
Il n'y a rien en moy qui ne fut tout de flame,

O miſe

Digitized by Google

XXXIX.

O miſerables yeux auſſi fous que dolens, (nes?
Qui vous fait aujourd'huy laſcher tant de fontai-
Sentez-vous plus qu'hier de douleurs & de peines
Perdant de voſtre iour les rais eſtincelans?
Ce que d'vn mal nouueau les accez violans
Vous cachent vne fois, ſes rigueurs inhumaines,
Ses courroux, ſes fiertez de froideur toutes pleines,
Mille fois ſans raiſon vous le furent celans.
Et puis quand vous ſeriez cent mille ans aupres d'elle,
Deuez-vous eſperer qu'elle en ſoit moins cruelle,
Et qu'ayez à la fin fauorables les cieux?
Non, nõ, ne pleurez point deux ou trois iours d'abſence,
Pleurez le premier iour que vous veiſtes ſes yeux,
Qui de tous vos mal-heurs fut la ſeule naiſſance.

STANCES.

Alors qu'aupres de vous la fortune m'appelle
M'ouurãt tous les threſors que recellẽt les cieux,
Trop foible à contempler vne choſe ſi belle,
Ie me courrouce à moy de n'auoir que deux yeux:
Mais las! c'eſt pour mon mal que i'en veux dauantage,
Car ie ne voy que trop ma perte & mon dommage.
Mes yeux ſont aſſez clairs pour lire en vos beautez,
L'irreuocable loy de ma mort aſſeuree,
Et pour voir que trop haut mes deſirs ſont portez,
Ayans l'aiſle tardiue & foible & mal ciree,
Pour voir qu'à vos Soleils leurs cerceaux ſe defont,
Et que tout mon eſpoir comme neige ſe fond.

O miserable veuë à pleurer condamnee!
Tu le vois maintenant qu'il n'en est plus saison,
Et tu ne le veis pas à l'heure infortunee
Que pour vn doux regard tu vendis ma raison:
Mais surprise & rauie, & d'amour affolee
T'esgayois en l'obiet qui mon ame a bruslee.
Fay donc de ton erreur maintenant penitence,
Pleurant les passions qu'au cœur tu fais sentir:
Mais qui pourroit pleurer vne si belle offence?
C'est pecher doublement que de s'en repentir.
Non, ne le faisons pas: mais monstrons au contraire
Que ce mal-heur forcé nous est heur volontaire.

XL.

Ie pars, non point de vous, mais de moy seulement:
Car ie laisse mon ame à fin qu'elle vous suiue,
Et ne vous estonnez que sans ame ie viue,
Amour me fait mouuoir par son feu vehement.
Ie ne vous laisse point à ce departement,
Bien que vous presumiez n'estre iamais captiue:
Car ie vous porte au cœur si belle & si naiue,
Que n'auez rien en vous qui n'y soit viuement.
Mais pourtant ma douleur n'est par là diuertie:
Car i'emporte de vous ceste seule partie,
Qui refraichit ma perte & l'en fait souuenir.
Puis ie crains d'autre part sçachant vostre rudesse,
Que vous receuiez mal l'ame que ie vous laisse,
Et que vous ne vueillez auec vous la tenir.

DIA.

DIALOGVE.

Ve ſera-ce de vous priuez de la lumiere,
Pauures yeux dõt le Ciel vous cõtraint ſeparer?
Nous ferons de nos pleurs vne large riuiere,
Et ſerons touſiours clos ſi ce n'eſt pour pleurer.
Vous aurez pour confort la pourtraiture ſainte,
Qu'Amour en mon eſprit viendra repreſenter,
Au cœur tant ſeulement ſeruira ceſte feinte:
Mais rien ſinon le vray ne nous peut conforter.
Cerchez doncques ailleurs plaiſir qui vous contente
En tant d'obiects diuers ſi plaiſans & ſi beaux,
Lors que nous l'eſſayons noſtre douleur s'augmente,
Trouuans au lieu du iour de bien petits flambeaux.
Trompez-vous, & croyez de ces lumieres claires
Que c'eſt le beau Soleil qui vous peut conſoler,
On ne ſe trompe point en choſes ſi contraires,
Et nous ne voyons rien qui le puiſſe egaler.

XLI.

Quel ciel noirci de pluye, ou quel nuage eſpais,
Quel deſert ſeparé, quel antre eſſez ſauuage,
Me recelle inhumain l'air de ce beau viſage
Qui pleuuoit en mon cœur tãt de feux & de traits?
Qui m'a ſi toſt changé mon repos & ma paix
En guerre & en diſcord, mon temps calme en orage?
Qui de tant de fureur a comblé mon courage?
Amour, conte-le moy. Las! cruel, tu te tais!
Que ie vous porte enuie, ô bois, ô monts, ô plaines!
Hé que ne fait le Ciel pour adoucir mes peines
Que ie ſois parmy vous en oiſeau tranſmué,

En

En arbre, en fleur, en roc, en fontaine champeſtre?
Il ne m'en chaut en quoy, pourueu que ie puiſſe eſtre
Plus ſouuent eſclairé des yeux qui m'ont tué.

XLII.

De ces yeux rigoureux, où ma mort ſe peut lire,
Contre ma volonté le Ciel me tient abſent,
Ie dirois pour mon bien, ſi mon cœur languiſſant
Trouuoit quelque allegeance au feu qui le martyre.
La fin d'vn de mes maux eſt naiſſance d'vn pire,
Mon eſperance eſt foible, & mon deſir puiſſant,
Tandis, fieres beautez, qui m'allez meurtriſſant,
Soit mon bien ou mon mal ſans fin ie vous deſire.
Clairs miroirs de mon ame, yeux des miẽs tant aimez,
Que ſi loing de mon cœur touſiours le conſommez.
Roſes que le Soleil ne peut rendre ſeichees.
Filets d'or, chers liens de mes affections,
Et vous beautez du Ciel, graces, perfections,
Helas! pour tout iamais me ſerez-vous cachees?

XLIII.

Demain i'eſpere voir la beauté qui m'affole,
Et ceſt œil gracieux mon ſuperbe vainqueur,
Voir ceſte viue glace & m'en bruſler le cœur,
Et rauir mes eſprits en ſa douce parole.
Mais, ah Dieu! que le temps legerement s'enuole
Alors qu'en la voyant i'adoucy ma langueur!
Et qu'helas! au contraire, il eſt plein de langueur
Quand pour en eſtre loing ie pleure & me deſole!
Que dy-ie en eſtre loing! ie la voy ſans ceſſer.
Et ſuis touſiours aupres du cœur & du penſer,
Car ſi la nuict cruelle au ſoir m'en fait diſtraire,

Mon

Mon eſprit amoureux ne part point de ſes yeux,
Comme le beau Soleil ne part iamais des cieux, (re.
Biẽ qu'il coure en tournãt l'vn & l'autre hemiſphe-

CHANSON.

O Beaux ennemis de mon cœur,
Yeux les boute-feux de nos ames,
Que vous eſtes pleins de rigueur,
Vous n'aimez que meurtres & flames!
Vos traits de ma mort glorieux
Bleſſoient bien de plus douce ſorte
Quand l'eſpoir riant à mes yeux,
De mon cœur vous trahit la porte.
Trompé ie me ſoumis à vous,
Lors priſtez de toute rudeſſe:
Mais las! pouuiez-vous eſtre doux
Eſtant les yeux de ma Maiſtreſſe?

XLIIII.

Helas! que veux-ie faire? à quoy ſuis-ie reduit?
Quel mal-heureux deſtin ma fortune diſpoſe?
Quel bandeau tenebreux rend ma paupiere cloſe?
Quel erreur furieuſe à la mort me conduit?
Le Pauure Laboureur ſeme en eſpoir de fruict,
Tout diſcours, tout effect a pour but quelque choſe,
Ie ſuis ſeul mal-heureux qui rien ne me propoſe
Qu'ennuy, perte, regret du Dieu qui me ſeduit.
Des fortes mains d'Hercul' veux-ie arracher la maſſe,
Humilier vn Tygre? eſchauffer de la glace?
Non, il faut par raiſon corriger ma fureur,
Et des griffes d'Amour retirer noſtre vie:
Si celle que ie ſers en a ſi grand' enuie,
L'aimant ſans eſperance, aimons-la ſans douleur.

XLV.

On liſoit en ſes yeux vne paix eternelle,
Lors qu'en ſortant du Ciel ſa beauté m'apparut,
Et mon ieune deſir follement y courut,
Comme vn gay papillon au feu de la chandelle.
Mes trauaux enhardirent ma liberté nouuelle,
Mes deſſeins, mes ſeruens, rien ne me ſecourut,
Soudain tout me trahit, ſe rendit, ou mourut:
Dieux! comme vne rigueur peut-elle eſtre ſi belle?
Depuis ie n'ay veſcu que comme elle a voulu
Bandé contre moy-meſme, à ma mort reſolu,
N'eſprouuant que tempeſte en la mer plus paiſible,
Au gré des paſſions contrairement pouſſé:
Las! fuſſe-ie vne roche en quelque mont glacé,
Sans eſtre à tant de feux ſi vif & ſi ſenſible.

XLVI.

Echo, Nymphe iadis d'amoureuſe nature,
Qui n'es rien maintenant qu'image de la voix,
Et qui dans ce valereux caché d'vn peu de bois,
D'air & de bruit laſchés prens vie & nourriture.
Si reſt que ie me plains du tourment que i'endure,
Pour auoir deſiré plus que ie ne deuois,
Tu m'annonces mes maux, taſchant ſi tu pouuois
Me diuertir de ſuiure vne beauté ſi dure.
Quand en me ſouuenant du mal que i'ay paſſé,
Ie dis mais que ſera-ie ayant tant pourchaſſé?
Chaſſé, me reſpons-tu d'vn accent lamentable.
Et quand plus curieux du cours de mes mal-heurs
Ie demande. Hé comment finiront ces clameurs?
Meurs, eſt lors de ta voix l'oracle irreuocable.

La

XLVII.

La garniſon d'ennuis qu'Amour fait demeurer
En mõ cœur pour ſa garde, eſt ſi grande & ſi forte,
Qu'il ne faut auoir peur qu'vn ſeul ſouſpir en ſorte,
Ne qu'il puiſſe en ſes maux ſeulement reſpirer.
Si quelque heureux plaiſir ſe veut auanturer,
D'approcher de mon cœur, à fin qu'il le conforte,
Il eſt rouue à ſon dam qu'il ſe faut retirer:
Car s'il veut paſſer outre, on le tuë à la porte.
Le deſeſpoir ſanglant capitaine inhumain,
Sans iamais ſe laſſer tient les clefs en la main,
Et ne fait rien entrer que du party contraire.
Tous penſers gracieux il en a ſceu bannir,
Mes eſprits ſeulement n'oſeroient s'y tenir,
S'il n'eſtoient affligez & comblez de miſere.

XLVIII.

A peine vn doux Printemps commençoit à pouſſer
Le poil au lieu de fleurs au bas de mon viſage,
Quãd ainſi qu'vn Soleil ſans nuë & ſans ombrage
Voſtre œil vint ſa lumiere en mon ame élancer.
Ses rayons gracieux, luiſans ſans m'offenſer,
Eſchauffèrent vn temps doucement mon courage:
Mais comme il pourſuiuit plus auant ſon voyage,
De mille feux ardans ie me ſenty preſſer.
Alors vint mon Eſté, qui las! encore dure,
Dont le chaud fait mourir mon eſpoir en verdure,
Sans que ie puiſſe voir vn ſeul de ſes fruicts meurs:
Et croy que de tout point il euſt ſeché mon ame,
N'eſtoit qu'inceſſamment ie tempere ſa flame
Des vẽs de mes ſouſpirs, & des eaux de mes pleurs.

Ie

XLIX.

Ie porte plus au cœur d'amour & de tourmens,
Qu'on ne voit dans le Ciel de luisantes images,
D'eaux en mer, d'herbe aux prez, de sablons aux rivages,
Qu'vn siecle n'a de iours, qu'vn iour n'a de momẽs.
Ma bouche n'ouure pas moins de gemicemens,
Ie ne cele en l'esprit moins de feux & d'orages,
Mes yeux ne laschent pas moins d'humides nuages,
Et moins mon estomach de brasiers vehemens.
Entre tant de suiets, de vaincus, de rebelles,
Qu'Amour a fait gesner en ses chartres cruelles,
Ie suis le plus maudit & le plus languissant.
Il a changé pour moy toute douce nature,
Aux autres d'esperance il donne nourriture,
Et de pur desespoir il me va repaissant.

L.

Qu'auance-ie en l'aimant, sinon que ie fay perte
De moy, de mes souspirs, de mes pas, de mon temps?
Helas! que ne sont donc mes desirs moins constans,
Sans qu'ainsi ie m'esiance à ma mort toute ouuerte?
La douleur que pour elle en trois ans i'ay soufferte,
L'ẽuy sechãt mon teint en son plus doux printẽps,
A l'enuy de ma foy mes douleurs augmentans,
La pitié de son ame assez m'ont descouuerte.
I'ay tant versé de pleurs qu'vn marbre en fust caué,
Dessus vn diamant mon mal i'ousse engraué,
Et ie n'auance rien, tousiours elle est cruelle.
La propre d'vn suiet sans le suiet ne faut,
„ Le feu ne seroit feu s'il cessoit d'estre chaud,
„ S'elle estoit sans rigueur ce ne seroit plus elle.

LI.

Si la vierge Erygone, Andromede, & Cythere,
Aſtres pleins d'amitié, benins & gracieux.
Font le Ciel plus aimable, & l'embelliſſent mieux
Que le noir Scorpion, l'Hydre & le Sagitaire.
Pourquoy ne changez-vous ce courage a duerſaire?
Pourquoy ne ſont plus doux vos propos & vos yeux?
Pourquoy vous adorant m'eſtes-vous ſi contraire?
Pourquoy me rendez-vous malade & furieux?
Quand vous m'aurez tué pour vous auoir aimee,
Vous ſerez par les Dieux en Aſtre transformee,
Haineux, rouge de ſang, d'orgueil & de fureur.
Et tous ceux qui ſçauront ma mort non meritee
Diront en vous voyant: ô fläbeau plein d'horreur,
Touſiours des vrais amants ſoit ta flamme eſcartee.

LII.

En fin l'Amour cruel à tel poinct m'a rangé,
Que ma triſte deſpoüille en cendre eſt conuertie,
Et voſtre cruauté ne s'eſt veuë amortie,
Que mon cœur par le feu n'ait eſté ſaccagé.
Au moins pour le loyer de m'auoir outragé,
Faites ainſi que feit la Royne de Carie,
Non par amour comme elle, ains pleine de furie
Beuuez le peu de cendre en quoy ie ſuis changé.
La ſoif de me tuer s'eſteindra dans voſtre ame,
Et ma cendre qui couue vne eternelle flaime,
Fera que vos glaçons ſe fondront tout ſoudain.
Mais ce qui plus rendroit ma douleur conſolee,
Seroit de me voir clos dans vn tel Mauſolee,
Fut-il onc monument ſi beau que voſtre ſein?

LIII.

Ces pleurs tirez du cœur ie t'offre en sacrifice,
Pour flechir ton courroux. Parque au cœur indonté
Las! pardonne à Madame, & par ta cruauté,
Ne fay point que d'Amour la puissance finisse.
Si tu desires tant d'exercer ton office,
Passe moy de ton dard d'vn à l'autre costé,
Et de ceste Deesse espargne la beauté,
Sans appauurir nostre aage auec tant d'iniustice.
Mais si mon ardent cry ne te peut eschauffer,
Et que, quoy qu'il en soit, tu vueilles triompher
De sa grace diuine & de sa ferme esteinte:
Sans oster aux mortels leur plus riche ornement,
Helas! contente-toy de la frapper seulement
Celle que dans le cœur ie porte si bien peinte.

POVR VN MAL D'YEVX.

VE ie vous plains, ô mes beaux aduersaires,
Astres diuins, Rois des cœurs & des yeux,
Venus ialouse, & le Soleil des Cieux
Cachent le iour de vos flammes si claires.
L'aueugle enfant, dont ma peine est venuë,
De son bandeau vos rayons tient couuers:
Mais leur clarté luit & flambe au trauers,
Comme vn esclair se fait iour par la nuë.
Phebus, Amour, ou Cyprine la belle
De vos beaux yeux n'obscurcit la couleur:
Non, c'est le Ciel touché de ma douleur,
Qui veut punir leur mauuaistié cruelle.

Car

Car ſa faueur ne leur auoit donnee
Tant de clarté, tant d'amours, tant d'appas,
De traits, d'attraits, pour cauſer mon treſpas,
Bruſlant vne ame à vos loix deſtinee.
Repentez-vous, & changeant de penſee
Soyez plus douce au cœur qui n'eſt qu'à vous,
Tout auſſi toſt le Ciel vous ſera doux,
Chaſſant le mal dont vous eſtes preſſee.
O Ciel clement, ſi iuſte eſt ma priere,
Guary ſa veuë, & luy bleſſe le cœur,
Meſme à ſes yeux donne plus de lumiere,
A celle fin de mieux voir ma langueur.

LIIII.

La Beauté de noſtre ange à nulle autre egalee,
Par qui le Roy des cœurs ſon Empire maintient,
Languit dedans vn lict, & la Cour deſolee
En crainte attend la fin du mal qu'elle ſouſtient.
Amour, que penſes-tu? quel bois, quelle vallee
De Cypre ou d'Amathonte en ce temps ce retient?
Ne cognois-tu, pauuret, que ſon mal t'appartient,
Et que ta deſtinee en la ſienne eſt meſlee?
Nous deuons bien tous deux auoir l'eſprit tranſi
En ce courroux du Ciel, qui nous menace ainſi
De voir dés le matin noſtre clarté rauie.
D'autant que ſi ce mal d'elle eſt victorieux,
Tu perdras ton Empire, & ie perdray la vie:
Car mon cœur & tes traits logent dedans ſes yeux.

STANCES.

IN fin les Dieux benins ont exaucé mes cris,
La beauté qui me bleſſe, & qui tient mes eſprits
En langueur continuë,
Languit dedans vn lict d'vn mal plein de rigueur,
Son beau teint deuient palle, & ſa ieune vigueur
Peu à peu diminuë.
Plus grand heur en ce temps ne pouuoit m'auenir,
Vne heure en ſon logis on ne l'euſt ſceu tenir,
Elle euſt fait cent voyages,
Aux feſtins, aux pardons d'vn & d'autre coſté,
Et chacun de ſes pas au cœur m'euſt enfanté
Mille ialouſes rages.
Pour le moins tant de iours qu'au lict elle ſera
Nonchalante de ſoy, ma frayeur ceſſera:
Car ceux qui me font crainte
D'approcher de ſon lict n'auront pas le pouuoir,
Et peut-eſtre le temps qu'ils ſeront ſans la voir
Rendra leur flamme eſteinte.
Mais las! vne autre peur va mon cœur deſolant,
Ie voy qu'elle affoiblit, & ſon mal violant
D'heure en heure prend ame:
La force luy defaut à ſi grande douleur,
Les roſes de ſon teint n'ont pas tant de couleur,
Ni ſes yeux tant de flame.
Et bien elle mourra, m'en faut-il tourmenter?
Rien de mieux en ce temps ie ne puis ſouhaitter:
Car s'elle m'eſt rauie,
Et que pour tout iamais ſon œil me ſoit couuert,

Mon

Mon cœur à tant d'ennuis ne ſera plus ouuert,
Sa mort ſera ma vie.
Ie n'auray plus l'eſprit de fureurs embraſé,
Mon lict ne ſera plus ſi ſouuent arroſé,
Et la nuict ſolitaire
Ne m'orra tant de fois les hauts cieux blaſphemer,
Ni la loy des deſtins qui me force d'aimer,
Quand moins ie le veux faire.
Si toſt que ſon beau corps ſera froid & tranſi,
Sur le poinct de ſa mort ie veux mourir auſſi,
La ſentence eſt donnee:
Car ma vie à l'inſtant de regret finira,
Ou par glaiue ou poiſon du corps ſe bannira,
Mon ame infortunee.
Auec ce dernier acte à tous ie feray voir
Que moy ſeul en viuant meritoy de l'auoir,
Pour mon amour fidelle:
Car de tant de mugets qui l'aiment feintement,
Ie ſuis ſeur que pas vn fors que moy ſeulement,
Ne ſe tu'ra pour elle.
Tous mes maux prendront ceſſe en ce commun treſpas,
Ie ne douteray plus que iamais icy bas
Son cœur de moy s'eſtrange:
Et i'aime trop mieux voir noſtre mort arriuer
Que ſi viuans tous deux ie m'en voyois priuer
Par vn mal-heureux change.
O mort, haſte toy donc, fay ce coup glorieux,
Et de ton voile obſcur couure les plus beaux yeux
Que iamais fit Nature.
Separe vn clair eſprit d'vn corps parfait & beau,

Tu mettras auec elle Amour & son flambeau
Dedans sa sepulture.
Lors en parlant ainsi ie sens soudainement
Vn ſt aſme, vne foiblesſe, vn morne eſtonnement,
Qui pallit mon viſage,
Ma langue s'égourdit, mes yeux ſont pleins d'horreur,
Puis en moy reuenu, deſbitant ma fureur,
De ces maux ie m'outrage.
O meſchant que ie ſuis, ingrat & mal-heureux!
Ie ne merite pas d'eſtre dit Amoureux,
I'ay l'ame trop cruelle:
Chacun veut de ſa Dame allonger le deſtin,
Et moy ie fay des vœux pour auancer la fin
D'vne qui m'eſt ſi belle.
Il faut bien que la rage ait pouuoir dedans moy,
Et que le troublement qui me donne la loy
Soit d'vne eſtrange ſorte,
Qu'en viuant tout en vous, ô mon mal bien aimé,
N'ayant iour que de vous, par vous ſeule animé,
Ie vous ſouhaitte morte.
Mais pluſtoſt les hauts cieux & tous les elemens
Soient remis peſle meſle en confus broüillemens,
Le ſec auec l'humide:
Puiſſent tous les humains ſans remede finir,
Ains que ie voye helas voſtre mort aduenir,
O mal-heureſe homicide.
Il eſt vray que pour vous i'ay beaucoup enduré:
I'ay porté le regard & l'eſprit eſgaré,
I'ay eu la couleur ſombre,
I'ay pleuré, i'ay crié mais ſouuent ſans raiſon:

Car

Car i'estoy si troublé de ialouse poison
Que ie craignois mon ombre:
Puis quand tous ces soucis pour vous m'iroient suiuāt,
Encore aux ennemis on pardonne souuent,
Quand leur fin est prochaine:
Ioint qu'vn traict de vos yeux doucement eſlancé
Et vos propos si doux m'ont trop recompensé
De tant & tant de peine.
O dieux qui d'icy bas les destins gouuernez,
Et qui des suppliants les mal-heurs destournez,
Oyez ce que ie prie:
Rendez saine Madame auec vn prompt secours,
Et s'il en est besoin, retranchez de mes iours
Pour allonger sa vie.
Et toy Dieu Cynthien, qui fais tout respirer
Si dez mes tendres ans on m'a veu t'adorer,
Viens alleger Madame:
Chasse au loin sa lāgueur, rēs luy son teint vermeil,
Soleil tu aideras à ceſt autre Soleil,
Qui eſclaire en mon ame.

Digitized by Google

LV.

Que ne ſuis-ie endormy durant l'obſcure nuict
Qui retient mon Aurore, & la cache à ma veuë?
O plaiſir peu durable! ô douleur mal preueuë!
Certes l'heur des humains comme vn ſonge s'eſuit!
L'image de ma perte en tous lieux me pourſuit,
Et du plaiſir paſſé le ſouuenir me tuë:
Las! diuine beauté qu'eſtes vous deuenuë?
Ie ſuis par voſtre eclipſe en tenebres reduit.
Ie ne ſçay que ie fay, ie ne ſçay que ie penſe:
Si fay, ie penſe en vous, dont l'ennuyeuſe abſence
Me laiſſe accompagné de regrets & d'eſmoy,
Sans cœur, ſans mouuement, tranſi, muet, & bleſme:
Reuenez dõc, mõ tout, pour me rẽdre à moy-meſme:
Car en vous eſloignant vous m'oſtaſtes à moy.

LVI.

Du premier iour d'Octobre.

Amour, s'il t'en ſouuient, c'eſt la troiſieſme annee,
Le iour meſme & le poinct qu'à toy ie fus ſoubmis,
Et que le beau deſir d'vn bien qui n'eſt permis
Rendit ma liberté de nouueau r'enchainee.
Helas! à quels trauaux ma vie eſt condamnee,
Ie ſeme au vent mes cris, ſans eſpoir ie gemis,
Mes yeux trop deſireux ſe ſont mes ennemis,
Ma nef ſans gouuernail s'eſgare abandonnee.
Dieu qu'vne grãd' beauté de grãds maux me cauſa!
Mon ſang ſe gela tout, mon eſprit s'embraſa,
Ie perdy la raiſon, la force, & le courage:
Ie deuins papillon, à ſes yeux me bruſlant,
Ie deuins Salemandre en feu ſi violant,
Et fus Cameleon à l'air de ſon viſage.

Digitized by Google

LVII.

Ceſſe,ô maudite main,ceſſe,eſprit inſenſé,
Trop prõpts à mes mal-heurs d'inuẽter & d'eſcrire,
Puiſque l'œil qui me tient eſclaue à ſon empire,
De vos labeurs s'offenſe, & ſe rend courroucé.
Quand des flames d'Amour ie ſeray trop preſſé,
S'il faut pour n'eſtouffer qu'en mes vers ie ſouſpire,
Plaignons tant ſeulement l'aigreur de mõ martyre,
Et taiſons du tout point celle qui m'a bleſſé.
Encor pour n'irriter ceſte fiere Deeſſe,
La nuict ſeul à mon lict i'ouuriray ma triſteſſe,
Eſcriuant & tirant de mes yeux maint ruiſſeau.
Et ce lict,ſeul teſmoin de mes maux incurables,
Sera de tant d'eſcris,mes enfans miſerables,
Tout en vn meſme temps la tombe & le berceau.

LVIII.

Puiſſent touſiours durer les ennuis ſi cuiſans, (traincte,
Dont ma bouche aux regrets ſans relaſche eſt con-
Puis qu'il sẽble à mõ ame en cẽt chaiſnes eſtraincte,
Que ſa rame & ſes fers n'en ſont pas ſi peſans.
La nuict eſt ma lumiere,& mes iours plus luiſans,
Ce sõt triſtes horreurs pleines d'õbre & de crainte,
Mon repos giſt à faire vne eternelle plainte,
Et les lieux de plaiſir me ſont tous deſplaiſans.
Ne me laiſſe donc point,ô dolente penſee,
Renais ainſi qu'vne Hydre en mourant renforcee,
Et ne ſouffre mon œil de larmes s'eſpuiſer.
Car d'ennuis & de pleurs ſans plus ie me contente,
Le ſouſpirer m'eſt paix,auſſi c'eſt mon attente,
Que l'extreme ſouſpir ſeul me doit appaiſer.

XLV.

On liſoit en ſes yeux vne paix eternelle,
Lors qu'en ſortant du Ciel ſa beauté m'apparut,
Et mon ieune deſir follement y courut,
Comme vn gay papillon au feu de la chandelle.
Mes trauaux endurez, ma liberté nouuelle,
Mes deſſeins, mes ſermens, rien ne me ſecourut,
Soudain tout me trahit, ſe rendit, ou mourut:
Dieux! comme vne rigueur peut-elle eſtre ſi belle?
Depuis ie n'ay veſcu que comme elle a voulu
Bandé contre moy-meſme, à ma mort reſolu,
N'eſprouuant que tempeſte en la mer plus paiſible,
Au gré des paſſions contraires ores pouſſé:
Las! fuſſe-ie vne roche en quelque mont glacé,
Sans eſtre à tant de feux ſi vif & ſi ſenſible.

XLVI.

Echo, Nymphe iadis d'amoureuſe nature,
Qui n'es rien maintenant qu'image de la voix,
Et qui dans ce val creux caché d'vn peu de bois,
D'air & de bruit laſché prens vie & nourriture.
Si eſt que ie me plains du tourment que i'endure,
Pour auoir deſiré plus que ie ne deuois,
Tu m'annonces mes maux, taſchant ſi tu pouuois
Me diuertir de ſuiure vne beauté ſi dure.
Quand en me ſouuenant du mal que i'ay paſſé,
Ie dis mais que ſera-ie ayant tant pourchaſſé?
Chaſſé, me reſpons-tu d'vn accent lamentable.
Et quand plus curieux du cours de mes mal-heurs
Ie demande. Hé comment finirent ces clameurs?
Meurs, eſt lors de ta voix l'oracle irreuocable.

La

XLVII.

La garniſon d'ennuis qu'Amour fait demeurer
En mõ cœur pour ſa garde, eſt ſi grande & ſi forte,
Qu'il ne faut auoir peur qu'vn ſeul ſouſpir en ſorte,
Ne qu'il puiſſe en ſes maux ſeulement reſpirer.
Si quelque heureux plaiſir ſe veut auanturer,
D'approcher de mon cœur, à fin qu'il le conforte,
Il eſt rouue à ſon dam qu'il ſe faut retirer:
Car s'il veut paſſer outre, on le tuë à la porte.
Le deſeſpoir ſanglant capitaine inhumain,
Sans iamais ſe laſſer tient les clefs en la main,
Et ne fait rien entrer que du party contraire.
Tous penſers gracieux il en a ſceu bannir,
Mes eſprits ſeulement n'oſeroient s'y tenir,
S'ils n'eſtoient affligez & comblez de miſere.

XLVIII.

A peine vn doux Printemps commençoit à pouſſer
Le poil au lieu de fleurs nu bas de mon viſage,
Quãd ainſi qu'vn Soleil ſans nuë & ſans ombrage
Voſtre œil vint ſa lumiere en mon ame élancer.
Ses rayons gracieux, luiſans ſans m'offenſer,
Eſchauffèrent vn temps doucement mon courage:
Mais comme il pourſuiuit plus auant ſon voyage,
De mille feux ardans ie me ſenty preſſer.
Alors vint mon Eſté, qui las! encore dure,
Dont le chaud fait mourir mon eſpoir en verdure,
Sans que ie puiſſe voir vn ſeul de ſes fruicts meurs:
Et croy que de tout point il euſt ſeché mon ame,
N'eſtoit qu'inceſſamment ie tempere ſa flame
Des vãs de mes ſouſpirs, & des eaux de mes pleurs.

Ie

XLIX.

Ie porte plus au cœur d'amour & de tourmens,
Qu'on ne voit dans le Ciel de luiſantes images,
D'eaux en mer, d'herbe aux prez, de ſablons aux rivages,
Qu'vn ſiecle n'a de iours, qu'vn iour n'a de momẽs.
Ma bouche n'ouure pas moins de gemiſemens,
Ie ne cele en l'eſprit moins de feux & d'orages,
Mes yeux ne laſchent pas moins d'humides nuages,
Et moins mon eſtomach de braſiers vehemens.
Entre tant de ſuiets, de vaincus, de rebelles,
Qu'Amour a fait geſner en ſes chartres cruelles,
Ie ſuis le plus maudit & le plus languiſſant.
Il a changé pour moy toute douce nature,
Aux autres d'eſperance il donne nourriture,
Et de pur deſeſpoir il me va repaiſſant.

L.

Qu'auance-ie en l'aimant, ſinon que ie fay perte
De moy, de mes ſouſpirs, de mes pas, de mon temps?
Helas! que ne ſont donc mes deſirs moins conſtans,
Sans qu'ainſi ie m'eſlance à ma mort toute ouuerte?
La douleur que pour elle en trois ans i'ay ſoufferte,
L'ẽnuy ſechãt mon teint en ſon plus doux printẽps,
A l'enuy de ma foy mes douleurs augmentans,
La pitié de ſon ame aſſez m'ont deſcouuerte.
I'ay tant verſé de pleurs qu'vn marbre en fuſt caué,
Deſſus vn diamant mon mal i'euſſe engraué,
Et ie n'auance rien, touſiours elle eſt cruelle.
La propre d'vn ſuiet ſans le ſuiet ne faut,
„ Le feu ne ſeroit feu s'il ceſſoit d'eſtre chaud,
„ S'elle eſtoit ſans rigueur ce ne ſeroit plus elle.

Digitized by Google

LI.

Si la vierge Erygone, Andromede, & Cythere,
Aſtres pleins d'amitié, benins & gracieux.
Font le Ciel plus aimable, & l'embelliſſent mieux
Que le noir Scorpion, l'Hydre & le Sagitaire.
Pourquoy ne changez-vous ce courage à tuer ſaire?
Pourquoy ne ſont plus doux vos propes & vos yeux?
Pourquoy vous adorant m'eſtes-vous ſi contraire?
Pourquoy me rendez-vous malade & furieux?
Quand vous m'aurez tué pour vous auoir aimee,
Vous ſerez par les Dieux en Aſtre transformee,
Haineux, rouge de ſang, d'orgueil & de fureur.
Et tous ceux qui ſçauront ma mort non meritee
Diront en vous voyant: ô flãbeau plein d'horreur,
Touſiours des vrais amants ſoit ta flamme eſcartee.

LII.

En fin l'Amour cruel à tel poinct m'a rangé,
Que ma triſte deſpoüille en cendre eſt conuertie,
Et voſtre cruauté ne s'eſt veuë amortie,
Que mon cœur par le feu n'ait eſté ſaccagé.
Au moins pour le loyer de m'auoir outragé,
Faites ainſi que feit la Royne de Carie,
Non par amour comme elle, ains pleine de furie
Beuuez le peu de cendre en quoy ie ſuis changé.
La ſoif de me tuer s'eſteindra dans voſtre ame,
Et ma cendre qui couue vne eternelle flame,
Fera que vos glaçons ſe fondront tout ſoudain.
Mais ce qui plus rendroit ma douleur conſolee,
Seroit de me voir clos dans vn tel Mauſolee,
Fut-il onc monument ſi beau que voſtre ſein?

LIII.

Ces pleurs tirez du cœur ie t'offre en sacrifice,
Pour flechir ton courroux, Parque au cœur indonté
Las! pardonne à Madame, & par ta cruauté,
Ne fay point que d'Amour la puissance finisse.
Si tu desires tant d'exercer ton office,
Passe moy de ton dard d'vn à l'autre costé,
Et de ceste Deesse espargne la beauté,
Sans appauurir nostre aage auec tant d'iniustice.
Mais si mon ardent cry ne te peut eschauffer,
Et que, quoy qu'il en soit, tu vueilles triompher
De sa grace diuine & de sa forme eſteinte:
Sans oſter aux mortels leur plus riche ornement,
Helas! contente-toy de frapper seulement
Celle que dans le cœur ie porte ſi bien peinte.

POVR VN MAL D'YEVX.

VE ie vous plains, ô mes beaux aduerſaires,
Aſtres diuins, Rois des cœurs & des yeux,
Venus ialouſe, & le Soleil des Cieux
Cachent le iour de vos flammes ſi claires.
L'aueugle enfant, dont ma peine eſt venuë,
De ſon bandeau vos rayons tient couuers:
Mais leur clarté luit & flambe au trauers,
Comme vn eſclair ſe fait iour par la nuë.
Phebus, Amour, ou Cyprine la belle
De vos beaux yeux n'obſcurcit la couleur:
Non, c'eſt le Ciel touché de ma douleur,
Qui veut punir leur mauuaiſtié cruelle.

Car

Car ſa faueur ne leur auoit donnee
Tant de clarté, tant d'amours, tant d'appas,
De traits, d'attraits, pour cauſer mon treſpas,
Bruſlant vne ame à vos loix deſtinee.
Repentez-vous, & changeant de penſee
Soyez plus douce au cœur qui n'eſt qu'à vous,
Tout auſſi toſt le Ciel vous ſera doux,
Chaſſant le mal dont vous eſtes preſſee.
O Ciel clement, ſi iuſte eſt ma priere,
Guary ſa veuë, & luy bleſſe le cœur,
Meſme à ſes yeux donne plus de lumiere,
A celle fin de mieux voir ma langueur.

LIIII.

La Beauté de noſtre age à nulle autre egalee,
Par qui le Roy des cœurs ſon Empire maintient,
Languit dedans vn lict, & la Cour deſolee
En crainte attend la fin du mal qu'elle ſouſtient.
Amour, que penſes-tu? quel bois, quelle vallee
De Cypre ou d'Amathonte en ce temps ce retient?
Ne cognois-tu, pauuret, que ſon mal t'appaient,
Et que ta deſtinee en la ſienne eſt meſlee?
Nous deuons bien tous deux auoir l'eſprit tranſi
En ce courroux du Ciel, qui nous menace ainſi
De voir dés le matin noſtre clarté rauie.
D'autant que ſi ce mal d'elle eſt victorieux,
Tu perdras ton Empire, & ie perdray la vie:
Car mon cœur & tes traits logent dedans ſes yeux.

STANCES.

ENfin les Dieux benins ont exaucé mes cris,
La beauté qui me bleſſe, & qui tient mes eſprits
En langueur continuë,
Languit dedans vn lict d'vn mal plein de rigueur,
Son beau teint deuient palle, & ſa ieune vigueur
Peu à peu diminuë.
Plus grand heur en ce temps ne pouuoit m'auenir,
Vne heure en ſon logis on ne l'euſt ſceu tenir,
Elle euſt fait cent voyages,
Aux feſtins, aux pardons d'vn & d'autre coſté,
Et chacun de ſes pas au cœur m'euſt enfanté
Mille ialouſes rages.
Pour le moins tant de iours qu'au lict elle ſera
Nonchalante de ſoy, ma frayeur ceſſera:
Car ceux qui me font crainte
D'approcher de ſon lict n'auront pas le pouuoir,
Et peut-eſtre le temps qu'ils ſeront ſans la voir
Rendra leur flamme eſteinte.
Mais las? vne autre peur va mon cœur deſolant,
Ie voy qu'elle affoiblit, & ſon mal violant
D'heure en heure prend ame:
La force luy defaut à ſi grande douleur,
Les roſes de ſon teint n'ont pas tant de couleur,
Ni ſes yeux tant de flame.
Et bien elle mourra, m'en faut-il tourmenter?
Rien de mieux en ce temps ie ne puis ſouhaitter:
Car s'elle m'eſt rauie,
Et que pour tout iamais ſon œil me ſoit couuert,

Mon

Mon cœur à tant d'ennuis ne ſera plus ouuert,
Sa mort ſera ma vie.
Ie n'auray plus l'eſprit de fureurs embraſé,
Mon lict ne ſera plus ſi ſouuent arroſé,
Et la nuict ſolitaire
Ne m'orra tant de fois les hauts cieux blaſphemer,
Ni la loy des deſtins qui me force d'aimer,
Quand moins ie le veux faire.
Si toſt que ſon beau corps ſera froid & tranſi,
Sur le poinct de ſa mort ie veux mourir auſſi,
La ſentence eſt donnee:
Car ma vie à l'inſtant de regret finira,
Ou par glaiue ou poiſon du corps ſe bannira,
Mon ame infortunee.
Auec ce dernier acte à tous ie feray voir
Que moy ſeul en viuant meritoy de l'auoir,
Pour mon amour fidelle:
Car de tant de mugusts qui l'aiment feintement,
Ie ſuis ſeur que pas vn fors que moy ſeulement,
Ne ſe tu'ra pour elle.
Tous mes maux prendront ceſſe en ce commun treſpas,
Ie ne douteray plus que iamais icy bas
Son cœur de moy ſ'eſtrange:
Et i'aime trop mieux voir noſtre mort arriuer
Que ſi viuans tous deux ie m'en voyois priuer
Par vn mal-heureux change.
O mort, haſte toy donc, fay ce coup glorieux,
Et de ton voile obſcur couure les plus beaux yeux
Que iamais fit Nature.
Separe vn clair eſprit d'vn corps parfait & beau,

Tu mettras auec elle Amour & son flambeau
Dedans sa sepulture.
Las! en parlant ainsi ie sens soudainement
Vn spasme, vne foiblesse, vn morne estonnement,
Qui pallit mon visage,
Ma lãgue s'ẽgourdit, mes yeux sont pleins d'horreur,
Puis en moy reuenu, despitant ma fureur,
De ces maux ie m'outrage.
O meschant que ie suis, ingrat & mal-heureux!
Ie ne merite pas d'estre dit Amoureux,
I'ay l'ame trop cruelle:
Chacun veut de sa Dame allonger le destin,
Et moy ie fay des voeux pour auancer la fin
D'vne qui m'est si belle.
Il faut bien que la rage ait pouuoir dedans moy,
Et que le troublement qui me donne la loy
Soit d'vne estrange sorte,
Qu'en viuant tout en vous, ô mon mal bien aimé,
N'ayant iour que de vous, par vous seule animé,
Ie vous souhaitte morte.
Mais plustost les hauts cieux & tous les elemens
Soient remis pesle mesle en confus brouillemens,
Le sec auec l'humide:
Puissent tous les humains sans remede finir,
Ains que ie voye helas! vostre mort aduenir,
O ma belle homicide.
Il est vray que pour vous i'ay beaucoup enduré:
I'ay porté le regard & l'esprit esgaré,
I'ay eu la couleur sombre,
I'ay pleuré, i'ay crié mais souuent sans raison:

Car

Digitized by Google

Car i'estoy si troublé de ialouse poison
Que ie craignois mon ombre:
Puis quand tous ces soucis pour vous m'iroient suiuant,
Encore aux ennemis on pardonne souuent,
Quand leur fin est prochaine:
Ioint qu'vn traict de vos yeux doucement estamé
Et vos propos si doux m'ont trop recompensé
De tant & tant de peine.
O dieux qui d'icy bas les destins gouuernez,
Et qui des suppliants les mal-heurs destournez,
Oyez ce que ie prie:
Rendez saine Madame auec vn prompt secours,
Et s'il en est besoin, retranchez de mes iours
Pour allonger sa vie.
Et toy Dieu Cytherien, qui sais tout respirer
Si des mes ieunes ans on m'a veu t'adorer,
Viens alleger Madame:
Chasse au loin sa lãgueur, rẽs luy son teint vermeil,
Soleil tu aideras à cest autre Soleil,
Qui esclaire en mon ame.

LVII.

Ceſſe, ô maudite main, ceſſe, eſprit inſenſé,
Trop prõpts à mes mal-heurs d'inuẽter & d'eſcrire,
Puiſque l'œil qui me tient eſclaue à ſon empire,
De vos labeurs s'offenſe, & ſe rend courroucé.
Quand des flames d'Amour ie ſeray trop preſſé,
S'il faut pour n'eſtouffer qu'en mes vers ie ſouſpire,
Plaignons tant ſeulement l'aigreur de mõ martyre,
Et taiſons du tout point celle qui m'a bleſſé.
Encor pour n'irriter ceſte fiere Deeſſe,
La nuict ſeul à mon lict i'ouuriray ma triſteſſe,
Eſcriuant & tirant de mes yeux maint ruiſſeau.
Et ce lict, ſeul teſmoin de mes maux incurables,
Sera de tant d'eſcris, mes enfans miſerables,
Tout en vn meſme temps la tombe & le berceau.

LVIII.

Puiſſent touſiours durer les ennuis ſi cuiſans, (trainte,
Dont ma bouche aux regrets ſans relaſche eſt con-
Puis qu'il sẽble à mõ ame en cẽt chaiſnes eſtrainte,
Que ſa rame & ſes fers n'en ſont pas ſi peſans.
La nuict eſt ma lumiere, & mes iours plus luiſans,
Ce sõt triſtes horreurs pleines d'õbre & de crainte,
Mon repos giſt à faire vne eternelle plainte,
Et les lieux de plaiſir me ſont tous deſplaiſans.
Ne me laiſſe donc point, ô dolente penſee,
Renais ainſi qu'vne Hydre en mourant renforcee,
Et ne ſouffre mon œil de larmes s'eſpuiſer.
Car d'ennuis & de pleurs ſans plus ie me contente,
Le ſouſpirer m'eſt paix, auſſi c'eſt mon attente,
Que l'extreme ſouſpir ſeul me doit appaiſer.

Digitized by Google

LIX.

Vers, engeance maudite, ingrate à voſtre maiſtre,
Qui ſeruiez d'aſſoler mon eſprit langoureux,
Et qui par voſtre ſon plus ou moins douloureux
Faiſiez de mon eſtat la fortune cognoiſtre.
Puiſque des ceps d'Amour la raiſon me depeſtre,
Et le pouuoir tyran d'vn œil trop rigoureux,
Vous ſerez la victime, ô mes vers mal-heureux,
Pour offrir au Démon qui libre me faict eſtre.
Amour, au lieu du cœur qui t'eſtoit immolé,
Tiens, bruſle ces papiers, tu l'as aſſez bruſlé,
Paſſe icy ton courroux, ie t'offre ame pour ame.
Ils ſont enfans du cœur, reſpirans & viuans,
Et ne font qu'eſtonner tes fidelles ſeruans,
Se plaignans ſans ceſſer des rigueurs de ta flame.

LX.

Puiſque tous les mal-heurs ſont pour moy deſtinez,
Puiſqu'auec le deſdain ma conſtance eſt forcee,
Puiſque ma foy ſe void d'oubly recompenſee,
Et mes yeux pour iamais à pleurer condamnez.
Ie te ſacre, ô Vulcan, ces vers infortunez,
Ceſte main mal-heureuſe, & ceſte ame inſenſee,
Vange moy de moy-meſme, & ta flame eſlancee,
Face que promptement ils ſoient exterminez.
Mais ie me doute fort que ces vers & ceſte ame,
Accouſtumez au feu ne craignent point ta flame,
Et que tous tes efforts n'y profitent de rien.
Bruſle ſans plus les vers & la main mal-heureuſe,
Dieu Vulcan, ſi tu peux: quant à l'ame amoureuſe,
Laiſſes-en faire Amour, il la bruſlera bien.

Cent

LXI.

Cent fois tout courroucé de voir que mes eſcris
N'ont peu rẽdre à m'aimer voſtre cœur plus facile,
Iettons (ce dy-ie) au feu ceſt ouurage inutile,
Aux deſtins de ſon maiſtre il doit eſtre compris.
Puiſque tant de labeurs, de ſouſpirs, & de cris,
Tous ont eſté ſemez en terroir infertile,
I'en veux bruſler l'hiſtoire, & ſuiure vn autre ſtyle,
Ce n'eſt que trop chanté d'Amour & de Cypris.
Voſtre iniuſte rigueur me pouſſe à ceſt ouurage,
Mais de les mettre au feu ie n'ay pas le courage,
Voyant voſtre beau nom en mille endrois ſemé.
Donc qu'ils reſtent viuans puis que la meſme flame
Feroit auſſi mourir les honneurs de Madame,
Il ſuffit que ſans eux ie ſois ſeul conſommé.

LXII.

Ie verray par les ans vangeurs de mon martyre,
Que l'or de vos cheueux argenté deuiendra,
Que de vos deux Soleils la ſplendeur s'eſteindra,
Et qu'il faudra qu'Amour tout confus s'en retire.
La beauté qui ſi douce à preſent vous inſpire,
Cedant aux loix du temps ſes faueurs reprendra:
L'Hyuer, de voſtre teint les fleurettes perdra,
Et ne laiſſera rien des threſors que i'admire.
Ceſt orgueil deſdaigneux qui vous fait ne m'aimer,
En regret & chagrin ſe verra transformer,
Auec le changement d'vne image ſi belle:
Et peut-eſtre qu'alors vous n'aurez deſplaiſir
De reuiure en mes vers chauds d'amoureux deſir,
Ainſi que le Phenix au feu ſe renouuelle.

Le

LXIII.

Le ſerein de mes iours commence à ſe troubler,
Mon eſprit deliuré retourne à la contrainte,
Et l'amoureuſe ardeur que ie penſois eſteinte,
Reprend nouuelle vie, & ſe veut redoubler.
Prens garde à toy, mon cœur, mets peine à r'aſſembler
Ta raiſon qui s'eſgare, & faict place à la crainte:
Tourne ailleurs tes deſirs, ſans qu'vne œillade feinte
De tant de vrais ennuis vienne plus te combler.
Ne te r'embarque point ſur vne mer de larmes,
Meurs pluſtoſt au combat que de rendre les armes,
Et que le ſeul deſdain ait pouuoir dedans toy.
Laſche le veux aſſez, i'y conſens, ie l'approuue,
Ie ne ſçay que pourtant de plus puiſſant ſe trouue,
Qui derechef m'enchaiſne, & me donne la loy.

LXIIII.

Cercher depuis trois iours à viure en ſolitude,
Me cachant de tous ceux que i'aimoy parauant,
Reſuer lors que ie parle, & ſouſpirer ſouuent,
Et des liures d'Amour faire ma ſeule eſtude.
La nuict me plaindre au lict que la plume eſt trop ru-
Accuſer le Soleil, ſi lent en ſe leuant, (de,
Fonder mille deſſeins ſur le ſable mouuant,
Et n'abhorrer plus tant le nom de ſeruitude.
Repenſer cent fois l'heure vn ſemblable penſer,
Pour les ombres du faux la verité chaſſer, (ſtienne.
Me plaindre, & ne ſçauoir qu'aucun mal ie ſou-
Trouuer comme vn Nectar mon pleur delicieux,
Et n'auoir qu'vne image en l'eſprit & aux yeux,
Font ſigne encore en moy de la flame ancienne.

Beaux

LXV.

Beaux yeux, par qui l'Amour entretient ſa puiſſance,
Qui vous iuge mortels ſe va trop abuſant:
Si vous eſtiez mortels voſtre eſclair ſi luiſant
Ne vous rendroit pas Dieu par ſa douce influence.
Donc vous eſtes diuins, & tirez voſtre eſſence
De l'eternel Amour l'vniuers maiſtriſant:
Mais d'où vient, s'il eſt vray, voſtre feu ſi cuiſant?
„ Car ce qui vient du Ciel ne peut faire nuiſance.
Voila comme en l'eſprit de vous ie vay penſant,
Puis en fin ie reſous que le Ciel tout puiſſant
Vous a faict, ainſi beaux, clairs, fiers, & pitoyables.
Non pas que l'âge ingrat merite de vous voir:
Mais à fin de monſtrer qu'il a bien le pouuoir
De former des Soleils plus que l'autre admirables.

LXVI.

Vrais ſouſpirs qui ſortez de la flamme cruelle,
Dont mon cœur amoureux eſt ceint de tous coſtez,
Allez, & de voſtre air chaudement eſuentez
Ce beau ſein, où la neige en tout temps eſt nouuelle.
Faictes par voſtre ardeur que le froid ſe degelle (tez.
Qui nuit au doux Printemps de ſes ieunes beau-
Et puis d'vn petit bruit baſſement luy contez
Combien de fois le iour ie vay mourant pour elle.
Vous luy direz ainſi: Noſtre eſprit enflammé
Sort du feu de vos yeux dans vn cœur allumé,
Il eſt voſtre, Madame, & rien ne peut l'eſteindre.
Pourtant receuez nous. Lors entrans peu à peu,
Faictes tant qu'à la fin elle bruſle en ſon feu,
Et cognoiſſe à l'eſſay ſi i'ay tort de me plaindre.

Que

LXVII.

Que d'agreables feux, que de douceurs ameres
Retire en mõ esprit voſtre œil mõ beau vainqueur:
Cypre, Paphos, Eryce, Amathonte & Cytheres
Ne logent tant d'amours que i'en ay dans le cœur.
Ie veux mal aux deſtins, dont les loix adverſaires
M'ont ſi tard faict ſentir voſtre aimable rigueur:
Le temps veſcu deuant ne m'eſtoit que langueur,
Et mes plus clairs obiects des horreurs ſolitaires.
A ceſt heur maintenant bien que tard deſtiné,
Ie me vante entre tous l'Amant plus fortuné:
Et pourueu que le ſort ne rompe mes lieſſes,
Gardez pour vous le Ciel, ſaincte troupe des dieux,
Beuuez voſtre Nectar, careſſez vos Deeſſes,
Mortel ie ne ſeray ſur voſtre aiſe enuieux.

LXVIII.

Ma belle & chere mort pourquoy me tuez vous,
Doutant contre raiſon de ma foy pure & ſaincte?
Helas! c'eſt moy, mõ cœur qui ſeul dois auoir crain-
Quand ie voy vos beautez admirables de tous. (te,
Tant d'amours, tant d'attraits rigoureuſement doux,
Ce teint, ce ris, ce front où la grace eſt empreinte,
Et ces beaux nœuds chatains, dont ſi ferme eſt l'e-
Sõt aſſez de ſuiets pour me rendre ialoux. (ſtrainte,
Laiſſez moy donc tout ſeul aualer ce breuuage,
Et croyez qu'en l'eſprit ie n'ay que voſtre image,
Ie la ſers, ie l'adore, à toute heure, en tous lieux.
Ie iure vos beautez & vos graces parfaites,
Que ie ne ſuis plus rien que tel que vous me faites,
Et que ie vy ſans plus comme il plaiſt à vos yeux.

CHAN

CHANSON.

Helas! que faut-il que ie face
Pour monſtrer quelle eſt mon amour,
Quand bruſlant pour vous nuict & iour,
Vous penſez que ie ſoy de glace?
A fin d'aucrer toute feinte
Ouurez mon cœur que vous auez,
Et mes vœux plus ne receuez
Si dedans vous n'eſtes empraincte.
Mais pour y grauer autre image
Le trait d'Amour n'eſt aſſez fort,
Elle y ſera iuſqu'à la mort,
Et plus s'il ſe peut dauantage.
Mes deſirs de vous prennent vie,
Et ceſt heur les rend glorieux:
Aſſeurez-moy de vos beaux yeux,
Amour & Venus ie deſie.
Il a bien fallu, ma Deeſſe,
Que mon cœur fuſt de diamant,
Pour durer au feu vehement,
Et aux coups de voſtre rudeſſe.
Non, il n'en eſt point ſur la terre
Qui garde en l'eſprit tant de foy:
Ie n'ay rien fragile de moy,
Que mes courroux qui ſont de verre.

Vous

LXX.

Vous m'auez tant appris à languir miſerable,
Et ſuis à vos courroux ſi fort accouſtumé,
Que quand aucunesfois vous m'eſtes fauorable
Ie ne puis m'aſſeurer d'eſtre de vous aimé.
Mon cœur tremble touſiours bien qu'il ſoit enflammé,
Et qu'il bruſle en Hyuer d'vne ardeur incroyable:
Ma foy comme mon mal en tout temps eſt durable:
Mais des aiſles d'Amour mon bien eſt emplumé.
Les heures ſans vous voir me ſont longues annees,
Les ans que ie vous voy me ſont courtes iournees
Pres & loing toutesfois ie meurs d'affection.
Ie pleure & ſuis contant, ie m'aſſeure & ſouſpire,
Ne ſçachant que ie veux ie ſçay que ie deſire,
Et l'heur comme l'ennuy me donne paſſion.

LXX.

Se faſcher des propos d'vn Amant courroucé,
A qui l'accez du mal fait tenir ce langage,
Et prendre garde à luy comme s'il eſtoit ſage,
Möſtre que voſtre eſprit d'Amour n'eſt point bleſſé.
Las! noſtre eſgal deſir en vous eſtant ceſſé,
Touſiours plus ardamment me deuore & ſaccage:
Et c'eſt ce qui m'affole & me comble de rage,
De voir voſtre cœur libre, & le mien enlacé.
Encore au lieu de m'eſtre ſi douce & ſalutaire,
Vous mettez ſans pitié le feu dans mon vlcere,
Et contre vn furieux vous entrez en courroux.
Las! par trop vous aimer i'ay ceſte frenaiſie.
„ Touſiours l'excez d'Amour ſe change en ialouſie:
Quand i'aime tiedement ie ne ſuis point ialoux.

LAS

LXXI.

Las! temperez vn peu ce deſpit embraſé, (daines:
Qui fait naiſtre en mon cœur tant d'eſmeutes ſou-
Les fiertez de voſtre œil ne ſont moins inhumaines,
Que douce eſt ſa lueur lors qu'il eſt appaiſé.
Quel ſerment, non de pleurs, mais de ſang arroſé,
Peut rendre en vous ſeruant mes pareles certaines,
Puis qu'auec tant de foy, de conſtance & de peines,
Vous croyez que mon cœur ſoit traiſtre & deſguiſé?
Si i'aime autre que vous qu'en viuant ie languiſſe,
Et qu'apres mon treſpas le plus cruel ſupplice
Qui ſoit dans les Enfers ſemble trop doux pour moy.
Las! ie n'aime que vous, ni ne le ſçauroy faire:
Soyez donc auſſi prompte à guerdonner ma foy,
Comme voſtre rigueur fut prompte à me deſfaire.

LXXII.

Qu'on ne me prene pas pour aimer tiedement,
Pour garder ma raiſon, pour auoir l'ame ſaine:
Si comme vne Bacchante Amour ie me pourmeine
Ie refuſe le tiltre & l'honneur d'vn Amant.
Ie veux toutes les nuicts ſouſpirer en dormant,
Ie veux ne trouuer rien ſi plaiſant que ma peine,
N'auoir goutte de ſang qui d'Amour ne ſoit pleine,
Et ſans ſçauoir pourquoy me plaindre inceſſammẽt.
Mon cœur me deſplairoit s'il n'eſtoit tout de flame,
L'aiſe & le mal d'Amour autremẽt n'ont point d'a-
Amour eſt vn enfãt ſans prudẽce & ſans yeux. (me
Trop d'aduis & d'eſgard ſied mal à ſa ieuneſſe,
Aux conſeillers d'eſtat ie laiſſe la ſageſſe,
Pour m'en ſeruir cõme eux lors que ie ſeray vieux.

LXXIII.

Le iour malencontreux que mon ame peu ſage
Ioüa pour vn regard l'aiſe & la liberté,
Ie ne me doutoy pas qu'vne ieune beauté
Recelaſt vn cœur double infidelle & volage.
Les ſerpens venimeux naiz pour noſtre dommage,
Au lieu plus chaud d'Afrique & plus inhabité,
Dés le premier abord font voir leur cruauté,
L'œil, & le port des Ours eſt teſmoin de leur rage.
Le contraire en vous ſeule a trahy mon repos:
Car vos geſtes ſi doux, vos yeux, & vos propos
Ne reſpirent que ioye & douceur amiable.
Ie te puis ô Nature à bon droit accuſer,
Tu luy deuois donner, pour ne nous abuſer,
Ou le cœur plus benin, ou l'œil plus effroyable.

LXXIIII.

Nuict mere des ſoucis, cruelle aux affligez,
Qui fais que la douleur plus poignante eſt ſentie,
Pource que l'ame alors n'eſtant point diuertie,
Se donne toute en proye aux penſers enragez.
Autresfois mes trauaux tu rendois ſoulagez
Et ma ieune fureur ſous ton ombre amortie:
Mais helas! ta faueur s'eſt de moy departie,
Ie ſens tous ces pauots en eſpines changez.
Ie ne ſçay plus que c'eſt du repos que tu donnes,
La douleur & l'ennuy de cent pointes felennes
M'ouurét l'ame & les yeux en ruiſſeaux transfor-
Apporte ô douce nuict, vn ſommeil à ma vie (mez.
Qui de fers ſi peſans pour iamais la deſlie,
Et d'vn voile eternel mes yeux tienne fermez.

O foy,

LXXV.

O Foy, qui dans mon ame as choisi ta retraitte,
Ne trouuant autre part nul seiour asseuré
En ce siecle infidelle, où le monde esgaré
Auec rage & mespris t'offense & te reiette.
Si durant que le Ciel plus rudement me traitte,
Si quand ie pers le bien par merite esperé,
Mon esprit de constance est plus fort remparé,
Et rend à sa vertu la Fortune suiette.
Deesse en ma faueur veille soigneusement
A conseruer ma flamme ardente incessamment,
Fay qu'elle s'entretienne & ne soit consommee.
Car quand le feu d'Amour dedans moy s'esteindra,
Ma vie au mesme instant tout à coup defaudra,
Dans ce tison fatal ma Parque est enfermee.

LXXVI.

En moy seul la douleur au temps fait resistance,
Et lors que par raison ie tasche à la dompter,
Ainsi qu'vn grand torrent que l'on pense arrester,
Elle rompt la chaussee, & croist en violence.
Poignante, aspre, importune & fiere souuenance,
Veux-tu donc nuict & iour mon esprit tourmenter?
Pour Dieu cesse vn petit, sans me representer
Vn bien dont pour iamais i'ay perdu l'esperance.
Et toy mon triste cœur, d'infortunes comblé,
Naguere si serain, maintenant si troublé,
Voy comme en tous nos faits l'inconstance se iouë.
Apres l'aise & le bien les ennuis ont leur tour,
Reconforte toy donc apprenant que d'Amour,
Non moins que de Fortune, est legere la rouë.

LXXVII.

Chere & chaſte Deeſſe, honneur de ces bas lieux,
Orient de mon ame, aſtre de ma penſee,
Pourquoy tant de ſaiſons tenez-vous eclipſee
Sur mon ſeul horiſon la clairté de vos yeux?
Quel horrible peché me fait haïr des cieux?
Qu'ay-ie fait, qu'ay-ie dit pour vous rendre offenſee?
Ah! s'il m'eſtoit permis, i'ay l'ame ſi preſſee
Que ie maudiroy tout, & Deeſſes & dieux.
Apres m'auoir purgé de toute amour volage,
Apres auoir marqué mon cœur de voſtre image,
Comme eſtant trop à vous, vous l'auez reietté.
Fut-il onc dans le Ciel deité ſi cruelle
Qui peuſt auoir en haine vn cœur n'adorãt qu'elle,
Et meſpriſer le temple où ſon nom eſt chanté?

LXXVIII.

Ie ne puis par mes pleurs flechir voſtre courage,
Qu'vne erreur bien legere a rendu courroucé,
Erreur naiſſant d'Amour, dont ie ſuis ſi preſſé,
Que ſouuent de raiſon il m'oſte tout vſage.
Vous me voulez punir comme ſi i'eſtois ſage,
Et vous le ſçauez bien, i'ay l'eſprit offenſé,
Doit-on auoir eſgard à vn homme inſenſé
Quand durant ſa folie il fait quelque dommage?
I'eſtois en mon accez, la fureur me tenoit,
Et de vous ſeulement ce tranſport me venoit:
N'y prenez donc point garde, ô ma belle aduerſaire.
Sinon, qu'auancez-vous? ie ſuis ſi mal traité,
Geſné, bruſlé, nauré, deſolé, tourmenté,
Que plus de nouueau mal vous ne me pouuez faire

Eſpoir

LXXIX.

Eſpoir faux & trompeur, qu'apres mainte grand' perte
De temps & de labeurs à la fin i'ay cognu,
Cerche vn autre que moy pour te voir bien venu:
Ta fraude en mon endroit eſt trop fort deſcouuerte.
I'ay preſque veu ſecher ma ſaiſon la plus verte,
Durant que tes appas ont mon cœur detenu,
Et tout le beau loyer qui m'en eſt reuenu
C'eſt qu'à mille regrets ma poictrine eſt ouuerte.
Derechef toutesfois, ô pipeur effronté,
Tu penſes rendre encor mon eſprit enchanté
Promettant allegeance à ſes peines cruelles.
Mais pour te croire plus trop grande eſt ma douleur,
Pren donc vne autre adreſſe, ou l'ardente chaleur
De mes iuſtes ſouſpirs te bruſlera les aiſles.

LXXX.

Pauure cœur deſolé, qui ſans aucune offenſe
Vois ta plus chere part de toy ſe ſeparer,
N'en gemy point ſi fort, ceſſe d'en murmurer,
Et parmy ſes tourmens monſtre ta patience.
Songe au cours de ce monde & à ſon inconſtance
Qui fait qu'vn meſme eſtat ne ſe peut aſſeurer,
Peut eſtre apres les maux qu'on te fait endurer,
Le ſort te liurera quelque meilleure chance.
Ainſi comme le Ciel ſe tourne la fortune,
Le chaud chaſſe l'Hyuer, le Soleil la nuict brune,
Apres l'orage eſpais le clair temps fait retour.
L'Amant contant n'aguere ore eſt plein de furie,
Et le deſeſperé s'eſiouït à ſon tour:
„ Ainſi deſſous le Ciel toute choſe varie.

LXXXI.

Où sont ces chastes feux qui souloient m'esclairer?
Qui fait que leur ardeur en vous se diminuë?
Et ceste ferme foy qu'est-elle devenuë,
Qui vous faisoit par tout sainctement reverer
A quel bien desormais faut-il plus aspirer,
Puisque rien icy bas ferme ne continuë?
Tout n'est que vent, que songe & peinture en la nuë,
Qui se passe aussi tost qu'on s'en pense asseurer.
Las! s'il n'estoit ainsi, quel fleuue d'oubliance,
Quel nouueau changemẽt, quelle ire, ou quelle offen-
En vous de nostre amour perdoit le souuenir? (ce
Non, ce n'estoit d'Amour la flamme ardente & sainte,
Vous me monstriez sans plus vne lumiere feinte,
Pour faire apres ma nuict plus noire devenir.

LXXXII.

Miserables travaux, vagabonde pensee,
Soucis continuels, espoirs faux & soudains,
Feintes affections, veritables desdains,
Memoire qu'vne absence a bien tost effacee.
Vraye & parfaite amour d'oubly recompensee,
Aventureux desirs, mais follement lointains,
Et vous de ma douleur messagers trop certains,
Soupirs, qui donnez air à mon ame oppressee.
Quoy! ces viuantes morts, ces durables ennuis,
Ces iours noirs & troublez, ces languissantes nuits
Tien dront-ils mon esprit en tristesse eternelle?
Ne doy-ie donc iamais sentir d'allegement?
Helas! ie n'en sçay rien, ie sçay seulement
Que s'endure ces maux pour estre trop fidelle.

Mes

LXXXIII.

Mer, qui quelquefois calme en ton lict arreſtee
Croiſſant & decroiſſant coules paiſiblement,
Puis en changeant de face, auſſi ſoudainement
Ne fais voir que furie, & colere indomptee.
Temps, qui vas meſurant la carriere haſtee
De ce grand Ciel premier pere du mouuement,
Qui meſles tout le monde & fais le changement,
Sans que de ton pouuoir choſe ſoit exemptee.
Soleil ſans fin tournant, qui le iour nous deſpars,
Puis qui nous fais la nuict retirant tes regards,
Et cauſes des ſaiſons le chaud & la froidure.
Si mon heur peu durable eſt prompt à s'enuoler,
Voyant vos changemens ie me dois conſoler
Par la commune loy de l'antique nature.

LXXXIIII.

O ſageſſe ignorante, ô malade raiſon,
Des honneurs glorieux, aſſeurance incertaine,
Repos plein de trauaux, plaiſir confit en peine,
Dommageable profit, fidelle trahiſon!
Sou-ris-baigné de pleurs, volontaire priſon,
Mer qui pour noſtre mort nourris mainte Serene,
Vent plein de fermeté, fondement ſur l'arene,
Hyuer, qui ſe deſguiſe en nouuelle ſaiſon.
Eſclair dont le rayon fait aux os violence
Sans que par le dehors il s'en voye apparence,
Deſloyale amitié, ſerment priué de foy.
Arc, feux, pieges, filets, qu'vn aueugle ſçait tendre,
Bien-heureux eſt qui peut contre vous ſe defendre:
Mais qui s'ē peut defendre? ah Dieu ce n'eſt pas moy!

LXXXV.

Si ie puis desloger l'ennemy trop couuert
Qui se campe en mes os & qui s'y fortifie,
Ie le dis haut & clair, Venus ie t'en desfie
Que iamais plus mon cœur aux amours soit ouuert.
La cour qui m'a tant pleu ne m'est rien qu'vn desert,
Tout m'est subiect de dueil, me trauaille & m'ennuye
Mes yeux sont degoutans d'vne eternelle pluye,
Qui fait que sans meurir ma ieunesse se pert.
Si seroit-il bien temps de penser à moy-mesme,
Mon œil deuient obscur, i'ay le visage bleſme,
Et plus tant de vapeur n'escume en mes esprits.
Ie ne veux rien d'Amour fors qu'il me licencie,
Ie l'ay suiuy dix ans les plus beaux de ma vie,
Ie le seruiroy mal ayant les cheueux gris.

LXXXVI.

Chacun nous est contraire & s'oppose à nostre aise,
Ceux en qui iusqu'icy i'auois eu plus de foy
Maintenant sans raison se bandent contre moy,
Et tascheut d'amortir nostre amoureuse braise.
L'vn nous veut estonner par sa langue mauuaise,
Seme des bruits menteurs, nous menace du Roy,
L'autre ombrageux s'offense & si ne sçait dequoy,
L'autre est assez, content pourueu qu'il nous desplaise.
L'Amour gist en l'esprit qu'on ne peut empescher,
Il n'est huis si gardé, muraille ni rocher,
Qui de deux cœurs vnis empesche l'entreueuë.
Bien que les corps soient loin ils peuuent sans cesser
Se voir & consoler de l'ame & du penser:
Le penser aux Amans sert de langue & de veuë.

I'attens

LXXXVII.

I'attens en transissant ce qui doit aduenir
D'vne secrette trame à mon dam commencee,
Pour voir à y resoudre, & par force forcee
Vne amour infinie en moy faire finir.
Mais pourra-elle bien perdre le souuenir
De la flamme autresfois si viue en sa pensee,
De sa foy, de sa dextre en la mienne enlacee?
Ceste crainte en mon cœur ne se peut maintenir.
Non, il n'en sera rien, vne recerche telle
Seruira de trophee à son ame fidelle,
Qu'honneurs, thresors, grandeurs, ne pourrõt esmou-
Ah! pourquoy ce penser si soudain prend-il cesse, (uoir.
Cedant à la frayeur qui derechef me presse,
Et me fait tout à clair mes miseres preuoir?

LXXXVIII.

Si la loy des Amours saintement nous assemble
Auec vn seul esprit nous faisant respirer,
L'outrage du mal-heur se peut-il endurer,
Qui si cruellement nous arrache d'ensemble?
Ie ne vous voy iamais, mon cœur, que ie ne tremble,
Apprehendant l'effort qui nous doit separer,
Et n'ose bien souuent vos regards desirer
Tant l'eclipse qui suit tenebreuse me semble.
Toutesfois quand les corps n'ont moyen de se voir
L'ame pourtant n'est serue, & peut à son vouloir
Voleter inuisible où la guident ses flames.
Chassons donc nostre angoisse, ô seul bien de mes yeux,
Et viuans desormais comme l'on vit aux cieux,
Sãs plus penser aux corps, faisons l'amour des ames.

LXXXIX.

Quel martyre assez fort, quelle gesne incogneuë
Est egale au tourment d'vn cœur bien allumé,
Qui se trouuant prochain de l'obiect mieux aimé
Se defend par raison la parole & la veuë?
Le desir qui voit lors sa vigueur retenuë
Par le contraire effort deuient plus enflammé,
De trenchantes douleurs l'esprit est entamé,
L'ame souspire & crie en seruage tenuë.
C'est vn Chaos nouueau meslant confusément
Auec mille glaçons le plus chaud element,
Et le trop grand respect auec l'impatience.
O nompareille force en nompareil esmoy,
Allez-vous en mon tout, esloignez-vous de moy,
Mon tourmẽt sera moindre en plus lointaine absẽce.

XC.

Si l'outrageuse loy d'vn iniuste Hymené
De vo⁹ m'oste la part moins parfaite & moins belle,
Part qui se peut secher comme vne fleur nouuelle.
Pour la donner à vn plus que moy fortuné.
Deesse à qui ie fus en naissant destiné,
Ou plus que le mal-heur vous me serez cruelle,
Ou vous me laisserez la partie immortelle,
L'ame à qui mes escrits tant de gloire ont donné.
I'aimoy vostre beauté passagere & muable
Comme vne ombre de l'autre eternelle & durable,
Qui sur l'aisle d'Amour dans les cieux m'esleuoit.
Ceste-cy sera mienne, & l'autre aura la feinte
Aussi bien mon amour pure eternelle & sainte
D'vn salaire mortel payer ne se pouuoit.

ODE

ODE.

DE mes ans la fleur se desteint,
I'ay l'œil caue, & palle le teint,
Ma prunelle est toute esblouye:
De gris blanc ma teste se peint,
Et n'ay plus si bonne l'ouye.
Ma vigueur peu à peu se fond,
Maint sillon repliſſe mon front,
Le sang ne boult plus dans mes veines,
Comme vn trait mes beaux iours s'en vont
Me laiſſans foible entre les peines.
Adieu chanſons, adieu diſcours,
Adieu nuicts que i'appelloy iours
En tant de lieſſes paſſees,
Mon cœur où logeoient les Amours
N'eſt ouuert qu'aux triſtes penſees.
Le printemps les roſes produit,
„ L'Eſté plus chaud meurit le fruit,
„ Des ſaiſons diuers eſt l'Empire:
„ Aux Amours la ieuneſſe duit,
„ L'autre aage autre choſe deſire.
Cognoiſſant donc ce que ie doy,
Faut-il pas ſuiure vne autre loy
Propre à mon aage & ma triſteſſe?
Doy-ie pas bannir loin de moy
Tous noms d'Amour & de Maiſtreſſe?
Loing, bien loing, Plaiſir deceuant,
Arriere eſpoir conceu de vent
Qui ſeruois d'attiſer ma flame:
La raiſon ſerue au parauant.

Soit

Soit maintenant Royne en mon ame.
Las ! durant que ie parle ainſi,
Et feins que mon cœur endurcy
Soit fort pour d'Amour ſe defendre,
Ce Dieu ſans yeux & ſans mercy
Fait iaillir des feux de ma cendre.
Vn doux importun ſouuenir
Deuant moy faiſant reuenir
L'image en mon ame adoree,
Garde que ie ne puis tenir
Contre Amour de place aſſeuree.
Seul ſuiet de mon deſconfort,
Pourquoy me preſſes-tu ſi fort
Repaſſant en ma ſouuenance
La belle cauſe de ma mort,
Et l'œil dont ie pleure l'abſence?
Mon cœur s'ouurit par le milieu
Alors qu'au partir de ce lieu
Tant de pleurs baignoient ſon viſage:
Sans mourir ie luy dis adieu,
Suis-ie pas de laſche courage?
Face le Ciel ce qu'il voudra,
Ce iour au cœur me reuiendra:
Et bien qu'il me tienne loin d'elle
Mon feu iamais ne s'eſteindra,
I'en trouue la cauſe trop belle.

FIN DES AMOVRS
DE CLEONICE.

ELEGIES,

DE PHILIPPES DES PORTES.

LIVRE I.

ELEGIE I.

APres auoir passé tant d'estranges trauerses,
Apres auoir seruy tãt de beautez diuerses,
Auoir tant combatu, trauaillé, supporté
Sous la charge d'amour le guerrier indõpté:
Ie pensois à la fin, rompu de tant de peine,
Auoir eu mon congé de ce grand Capitaine,
Me retirer chez moy, remporter ma raison,
Et passer le surplus de ma ieune saison
En repos, doucement, soulageant mes pensees,
Du plaisant souuenir des fortunes passees.
Ainsi qu'vn vieux guerrier maladif & cassé,
Qui a d'vn braue cœur mille dangers passé,
A cheual & à pied en bataille rangee,
En approche, en assaut d'vne place assiegee,
Enduré chaud & froid, couru, veillé, cerché,
Surpris ses ennemis en embusche caché,
Achetant le sçauoir & l'honneur de la guerre
Du cher prix de son sang riche email de la terre:

Et

En fin il ſe retire honoré iuſtement,
Et ſent entre les ſiens vn grand contentement,
Racontant ſa proüeſſe en tant & tant d'allarmes,
Et qu'il a fait eſſay de toutes ſortes d'armes.
I'en penſois faire autant loing d'Amour retiré,
M'aſſeurant fermement d'auoir tout enduré:
Et que quand il voudroit autresfois me reprendre,
D'autres nouueaux tourmens ie ne pouuois attendre,
I'auois porté l'ennuy d'aimer ſans eſtre aimé,
I'auois ſans recueillir pour vn autre ſemé,
I'auois ſouffert la mort qu'on ſent pour vne abſence,
I'auois au deſeſpoir long temps fait reſiſtance,
I'auois ſenty le mal qui vient d'eſtre priué
D'vn grand contentement dés qu'il eſt arriué:
Puis i'auois ſouſtenu le regret & la rage
D'aimer plus que mon cœur vne Dame volage,
I'auois eſté ialoux, inſenſé furieux,
Portant la glace au cœur & le feu dans les yeux:
Et ſi quelque autre peine en reſerue ſe treuue,
Ainſi qu'il me ſembloit i'en auois fait eſpreuue:
Mais ce n'eſtoit qu'vne ombre. or' helas! ie le ſens,
Depuis que vos regards, enchanteurs de mes ſens,
M'ont embraſé l'eſprit d'vne flamme immortelle,
Depuis que voſtre main, pour mon mal-heur trop belle,
M'a volé ma raiſon, & m'a percé le cœur
D'vn trait enuenimé de ſoucis & de peur.
Laſon dit que l'Amour oſte la cognoiſſance,
Et ce Dieu trop cruel pour croiſtre ma ſouffrance
Me rend les yeux plus clairs, à fin de voir mon mal,
Et qu'à voſtre grandeur ie ne ſuis pas egal:

Ie

Ie le cognois assez, dont ie me desespere,
Mais en le cognoissant ie ne puis le contraire,
Et faut qu'en voyant bien mon mal-heur preparé,
Les yeux ouuerts ie coure au naufrage asseuré.
Madame, en ce seul point vo⁹ pouuez bien cognoistre
Que de ma liberté ie ne suis plus le maistre:
Donc helas! si ie faux vous osant adorer,
C'est par vne contrainte: Amour me fait errer,
Amour qui me transporte auec tant de puissance
Qu'en voyant que ie faux, ie soustiens mon offense.
Ie dy que ie fay bien d'oser aimer vos yeux,
Et qu'vn esprit diuin rend tousiours vers les cieux:
Ie dy que ma douleur qui de vous prend naissance,
De mon loyal seruice est digne recompense:
Et que le mal d'Amour, qui me guide au trespas,
Vaut mieux que tous les biens qu'on reçoit icy bas.
Aussi durant mon mal ce qui plus me trauaille
C'est helas! que i'ay peur que le tourment me faille:
Car ie sens en souffrant tant de contentement,
Que ie ne crains rien tant que d'estre sans tourment.
On dit que les Martyrs courageux & fidelles
S'esiouissoient, contans, en leurs peines cruelles:
Celuy qui pour la Foy plus de maux supportoit
Dessus ses compagnons la victoire emportoit,
Se reclamoit heureux, & chantoit au supplice
Pendant qu'on immolloit son corps en sacrifice.
De moy i'en fais autant: car ie meurs pour ma foy,
Et me tiens bien-heureux du mal que ie reçoy:
Et ce qui plus me plaist, languissant de la sorte,
C'est que ie suis vnique au mal que ie supporte,
Et ne sçaurois sentir de plus cruel mal-heur

Digitized by Google

Que ſi quelque autre amant egalloit ma douleur.
Ie fais vn magazin de ſoucis & de peines,
De triſtes deſeſpoirs & de morts inhumaines:
I'en garde pour le iour & pour l'obſcurité,
Ne voulant demeurer ſans eſtre tourmenté:
Car ſi ie ne ſuis propre à vous faire ſeruice,
Au moins ce m'eſt honneur que pour vous ie languiſſe.
C'eſt pourquoy de tourment ie ſuis ſi deſireux,
Veu que ſans mes tourmens ie ſerois mal-heureux:
Et le iour que ie ſens quelque nouuelle attainte
Ie reuere ce iour comme vne feſte ſaincte,
Ie vous ſuis donc, Madame, obligé grandement,
Puis que pour vous aimer i'ay ceſt heureux tourment.
Or ne m'eſtimez point eſtre ſi temeraire
D'attendre en vous ſeruant quelque plus grãd ſalaire:
Car puis que mes douleurs ie ne vous puis payer,
I'aſpirerois en vain à plus riche loyer:
Ie deſire ſans plus, que vous ſoyez contente,
Que ie prenne de vous ce bien qui me tourmente,
Que ie viue pour vous, que ie meure par vous,
Et que vos yeux cruels ne me ſoient iamais doux:
Car de mon ſeul penſer ie reçoy tant de gloire,
Et de ce que i'oſay debatre la victoire
En la guerre d'Amour, où ie perdy le cœur,
Qu'eſtant de vous vaincu ie m'eſtime vainqueur,
Et ſens mon amitié trop bien recompenſee
Me ſouuenant ſans plus du vol de ma penſee.

ELEGIE II.

QVe ie fus mal-heureux de me laiſſer reprendre!
Non, ie deuois mourir pluſtoſt que de me rendre,
La mort m'euſt eſté belle & fauorable auſſi,
Veu que meſme en viuant ie ſuis mort & tranſi:
Ie ſuis mort pour le bien, & ie vy pour la peine,
D'vne vie ennuieuſe, importune, inhumaine,
Pleine de deſeſpoir, longue pour les mal-heurs,
Et courte pour pleurer mes cruelles douleurs.
Las i'ay fermé les yeux pour ne voir ma miſere!
Deuois-ie pas penſer que mon ſeul aduerſaire,
Mon mortel ennemy iuſtement courroucé,
Amour que i'auois tant par mes vers offenſé,
Ne ceſſeroit iamais qu'il n'en euſt pris vengeance,
Et qu'il n'euſt chaſtié ma folle outrecuidance?
Ie le deuois penſer: mais ie ne l'ay pas fait,
Mon orgueil & mon cœur à ce coup m'ont deſfait.
I'eſtois ſi temeraire & ſi plain de ieuneſſe,
Que i'eſtimois qu'Amour n'auroit la hardieſſe
De s'attaquer à moy, moy qu'vn iuſte deſdain
Auoit tout franchement garanty de ſa main.
Auſſi n'eſt-ce pas luy, qu'il n'en prenne la gloire,
Iamais plus de mon cœur il n'euſt eu la victoire,
Ie l'euſſe bien touſiours contre luy defendu:
C'eſt à vous ſeulement que ie me ſuis rendu,
Madame, helas! c'eſt vous qui renchaiſnez mon ame,
Vous rafolez mes ſens, vous attiſez la flame

Qui bruſle mon eſprit tellement allumé,
Qu'il ne ſera long temps ſans eſtre conſumé.
Pourquoy donc ce cruel prend-il ſi grand audace,
Pourquoy me pourſuit-il, & me donne la chaſſe?
Pourquoy fait-il le brane, & ſe rit de me voir
Encor' vne autrefois reduit ſous ſon pouuoir?
Ce n'eſt par ſon effort: i'auois par la crainte
De voir iamais par luy ma franchiſe contrainte.
Et ſi de ces propos il ſe trouue irrité,
Qu'il me face r'auoir ma chere liberté,
Qu'il s'accorde auec vous qui en eſtes geoliere,
Et deliurez mon ame en vos yeux priſonniere:
Puis qu'il ſe mette aux chaps garny d'arc & de traits,
Qu'il vſe de regards, de douleurs, & d'attraits,
Pourueu que ie ſois ſeur de vos yeux que i'adore,
Pour voir s'il pourra bien me captiuer encore:
Mais il n'en fera rien: il cognoiſt trop mon cœur,
Dont voſtre œil ſeulement pouuoit eſtre vainqueur.
Ie cognoy maintenant que noſtre ame diuine
Tenant touſiours du Ciel, lieu de ſon origine
Preſage nos mal-heurs deuant que il auenir,
Et nous en aduertit, à fin d'y preuenir:
Ou que quelque Demon, ou quelque autre puiſſance
Nous fait deuant le mal en auoir cognoiſſance:
De mon mal toute choſe aſſez m'aduertiſſoit,
Oyant parler de vous le cœur me fremiſſoit,
Ma couleur ſe changeoit mon ame eſtoit eſmeuë:
Bref ie vous redoutois ains que vous auoir veuë,
Comme mon ennemie, & celle qui deuoit
Me rendre entre les mains d'vn qui me pourſuiuoit.

Il

Il me ſouuient touſiours que ie mourois d'enuie
De voir vos yeux diuins les tyrans de ma vie,
Et de parler à vous, d'autant qu'on me diſoit
Que le Ciel vous aimoit & vous fauoriſoit,
Qu'il ſe plaiſoit en vous, & qu'il vous auoit faitte
Pour monſtrer icy bas quelque choſe parfaitte.
Or bien que de vous voir il ne fuſt malaiſé.
Et que de ce deſir mon cœur fut embraſé,
L'heur qui m'accompagnoit fit tant de reſiſtance
Que pour lors mon deſir n'eut aucune puiſſance,
Quelque choſe en chemin touſiours me retardoit,
Car lors d'vn œil benin le Ciel me regardoit:
Il m'auoit pris en charge, & pere debonnaire,
Deſtournoit loing de moy toute choſe contraire:
Mais depuis quelque temps helas! i'ay trop cogneu
Qu'il m'eſtoit par ma faute ennemy deuenu:
Et au lieu qu'il ſouloit m'eſtre ſi fauorable,
Il ſemble qu'il ſe plaiſe à me voir miſerable:
Par cent deſtours cachez il me vient aſſaillir,
Il fait deſſous le faix mon pauure cœur faillir:
Voire à fin que ma peine à iamais continuë,
Helas! il a permis que ie vous aye veuë.
Et vrayment bien qu'il ſoit contre moy deſpité,
Encore eut-il pitié de ma calamité:
Car le iour mal-heureux que ie vous vey ſi belle,
Iour de mon infortune & de ma mort cruelle,
Il ne fit que pleuuoir, l'air eſtoit tout noircy,
Et ſe tenoit couuert d'vn grand voile obſcurcy,
Soit qu'il le fiſt d'ennuy de ma perte prochaine,
Ou qu'il portaſt le dueil de ma mort inhumaine,

Meſme ce iour maudit comme ie m'auançay
Pour ſortir du logis, le pied ie me bleſſay:
Mais le mal-heur que i'eu pour guide en mon voyage
Fit que ie ne pris garde à ce mauuais preſage:
Toutesfois par trois fois ie voulu retourner,
Et mon mal à la fin ie ne peu deſtourner:
Mais qui ſe fuſt douté qu'Amour euſt eu puiſſance
De me ranger alors ſous ſon obeïſſance?
On dit qu'Amour ne naiſt que de l'oiſiueté,
Et iamais vn moment ie n'eſtois arreſté,
Mille ennuis, me troubloient, ie n'auois point de ceſſe,
Les ſoucis me faiſoient vne angoiſſeuſe preſſe,
Long temps deuant le iour i'en eſtois reſueillé:
Et bref, ie me ſentois tellement trauaillé
Que i'eſtois las de viure, & penſois que ma vie
Aux plus cruels mal-heurs fuſt alors aſſeruie:
Mais lors que ie vous vey, ſoudain ie cogneu bien
Qu'aupres du mal d'Amour tout autre mal n'eſt rien.
Dés que ie vey vos yeux i'oubliay tout affaire,
Meſmes ie m'oubliay: car ie ne peu diſtraire
Mes yeux de vos regards, mes yeux me trahiſſoient,
Car volontairement vers vous ils s'adreſſoient,
Et voyant flamboyer voſtre lumiere ſainte,
Eſtonnez & rauis ils vaciloient de crainte,
S'en retiroient vn peu, puis ils vous regardoient
Pendant que tous mes ſens de frayeur ſe rendoient,
Et que cent mille eſprits pleins de ſubtile flame
Troubloient mon ſang eſmeu, ma raiſon & mon ame:
Ie cogneu bien mon mal quand mon cœur l'eut receu,
Mais las! ce fut trop tard que ie m'en apperceu.

Ie

Ie fey comme la Biche alors qu'elle eſt bleſſee
Et qu'elle ſent d'vn traict ſa poictrine perſee,
Elle fuit le Chaſſeur, mais elle ne fuit pas
La fleche & la douleur qui cauſent ſont treſpas.
Ainſi ie vous laiſſay: car i'auois eſperance
D'empeſcher que ce mal ne prendroit accroiſſance:
O dommageable eſpoir, tu n'es plein que de vent!
Hé! pourquoy ſans ceſſer nous vas-tu deceuant?
Ie retourne au logis bruſlant d'amour cruelle,
Lors ie cogneu ſoudain ma playe eſtre mortelle,
Et que le fer qu'Amour au cœur m'auoit caché,
Par la mort ſeulement pourroit eſtre arraché.
Ie ſentois la poiſon dans mes os eſcoulee,
Qui faiſoit ſes efforts: mon ame eſtoit bruſlee,
Mon cœur eſtoit ſaiſi, mes eſprits languiſſoient,
Mille penſers confus dedans moy s'amaſſoient:
I'eſtois confus moy-meſme, & ne ſçauois que faire
Sinon de blaſphemer la fortune contraire:
Puis ie m'en repentois, de crainte d'offenſer
Ces courtois ennemis qui me font treſpaſſer,
Ie veux dire vos yeux, dont la puiſſance ſainte
Faict que l'on tient Amour en honneur & en crainte.
Las! des ce triſte iour que ie languis ainſi,
De choſe que ce ſoit ie n'ay plus de ſoucy:
Ie fuy tous les eſbas où ie me ſoulois plaire,
Ie me tiens à l'eſcart pour reſuer ſolitaire,
Et pour penſer en vous c'eſt tout mon reconfort,
Et rien que ces penſers n'ont empeſché ma mort,
Mort que i'auancerois veu le mal que i'endure,
Mais ie crains me frappant toucher voſtre figure,

Qu'Amour deſſus mon cœur graua ſi viuement,
Qu'elle ne doute rien fors la mort ſeullement.
Or ie veux donc durer pour la rendre durable,
Et ne veux plus nommer mon eſtat miſerable:
Mais ie diray qu'Amour m'eſt bien doux & benin
D'orner vn cœur humain d'vn portrait ſi diuin,
Et ſi beau que luy meſme à fin qu'il le contemple,
Iamais ne m'abandonne & fait de moy ſon temple.

ELEGIE III.

TOVS i'eſloigne les yeux qui nourriſſent ma flame,
Plus ie ſens leur effort au plus vif de mon ame,
Et cognois deſormais que ceſt trop vainement
Que ie veux m'alleger par vn eſloignement.
Ma fieure en eſt plus forte & l'abſence inhumaine
Cauſe en moy chacun iour quelque nouuelle peine,
Quelque nouueau ſoucy, quelque nouueau penſer,
Qui s'obſtine à me nuire & ne veut point ceſſer.
Dieux que le ſouuenir eſt vne eſtrange choſe!
Il m'importune tant que plus ie ne repoſe:
Il me ſuit, il me preſſe, au leuer, au coucher,
Par tout ie le rencontre & ne m'en puis cacher:
Il rend ma paſſion & ma playe incurable.
Encor ô ſouuenir, tu m'es fort agreable,
Ie t'aime infiniément, car tu me fais reuoir
Ce qu'helas ie deſire, & n'eſpere l'auoir!
Or que ie ſuis abſent du bel œil qui me tuë
C'eſt heureux ſouuenir le preſente à ma veuë,

Il

Il me fait repenſer au bien que iay paſſé,
I e le ſens en mon cœur de nouueau ramaſſé,
Ie m'entretiens, ainſi c'eſt tout ce que ie penſe:
Mais d'vn plaiſir perdu triſte eſt la ſouuenance.
Souuent vn vain eſpoir qui m'abuſe touſiours,
Fait ſemblant en mon mal de me donner ſecours:
Il me ſuit importun encor' que ie le chaſſe,
Et fait tant qu'en mon cœur il gaigne quelque place:
Mais las! s'il fait le doux, & me vient conſoler,
C'eſt pour croiſtre ma peine & la renouueler.
Nagueres ceſt eſpoir par ſa belle apparence
M'abuſa tellement que ie pris aſſeurance
De reuoir dans trois iours le Soleil de mes yeux,
Dont la viue clarté ſert de lumiere aux Cieux:
Dieu que i'eu de penſers durant ces trois iournees!
Ce n'eſtoient pas trois iours c'eſtoient trois mille annees,
Qui rempliſſoient mon cœur d'attente & de deſir:
Mon cœur ſe conſommoit eſperant ce plaiſir.
Durant le premier iour ie ne ceſſoy de dire,
Helſi dedans trois iours vn plus beau iour doit luire,
O iours qui n'auez point pour mes yeux de clarté,
Haſtez vous de paſſer, c'eſt trop tard arreſté,
Ie verray dans trois iours la beauté que i'adore,
Mais las! qu'en ſçay-ie rien? ce feu qui me deuore,
Qu'Amour tient en mon cœur nuict & iour allumé,
Peut eſtre auant trois iours m'aura tout conſumé:
Et puis pourrois-ie bien eſloigné de Madame,
Viure trois iours entiers ſans eſprit & ſans ame?
Non ie mourray deuant, & ne faut eſperer
Que pour la voir encor, ie puiſſe eſſez durer.

Ainſi ce iour paſſoit, & la nuict auancee,
Ains que le iour ſuiuant ſa courſe euſt commencee,
Ie tournoy mon deſir au nombre qui reſtoit,
Dont le trop de longueur plus fort me tourmentoit:
Ie ne pouuoy durer d'extreme impatience,
Et touſiours mon deſir croiſſoit en violence,
Et diſois en pleurant: O iours, auancez-vous,
Soyez moy s'il vous plaiſt plus gracieux & doux:
Haſtez voſtre voyage. Et toy, mort qui me preſſe,
Puis que dedans deux iours ie doy voir ma Maiſtreſſe,
Ne me fay point mourir, arreſte vn peu ton bras,
Puis ce terme accomply, fay ce que tu voudras:
Ne me clos point les yeux (ô mort) ie te ſupplie,
Puis que dedans deux iours ie doy reuoir ma vie.
Voila comme ce iour paſſoit tout lentement,
Faiſant place à la nuict au noir accouſtrement,
Pleine de viſions, ennuyeuſe, effroyable,
Qui trop plus que le iour me rendoit miſerable:
Car mes ſens qui n'eſtoient autre par diuertis,
Se trouuoient en ma peine eux-meſmes conuertis.
Eſperant & douteux ie ne ſçauoy que faire,
I'accuſoy la longueur de la nuict ſolitaire,
Qui contraire à mon bien iamais ne s'auançoit:
De chardons eſpineux mon lict ſe heriſſoit,
Qui me poignoiet par tout quand i'y faiſoy demeure,
Ie m'en iettoy dehors mille fois en vne heure
Pour regarder le Ciel, & ſi l'aube du iour,
Courriere du Soleil, auançoit ſon retour.
O trop cruelle Aurore, enuieuſe, ennemie,
Qui te tiens (diſoy-ie) ainſi tard endormie

Te

Te plais-tu maintenant ſi fort à careſſer
Ton vieux mary faſcheux, qui ne faict que touſſer,
Immobile, impotent, qui foiblement t'embraſſe,
Et qui te refroidit de ſes membres de glace?
Tu ne dois ſi long temps en pareſſe couuer.
,, La femme d'vn vieillard matin ſe doit leuer:
Mais las! i'ay belle peur que tu ſois arreſtee,
De quelque autre plaiſir, qui te rend moins haſtee.
Tu repoſes contente au ſein de ton amy,
Et laiſſes ton vieillard en ſon lict endormy:
Si ne dois-tu pourtant, Amoureuſe Courriere,
Laiſſer tout l'Vniuers priué de ta lumiere:
Or ſus, leue toy donc, rens le iour eſclaircy,
Si tu vois tes amours ie n'en ſuis pas ainſi.
Tels ou ſemblables mots d'vne voix courroucee,
Ie diſoy toute nuict furieux de penſee:
Puis le iour ſe monſtroit, iour qu'il falloit paſſer
Ains que voir la beauté qui me faict treſpaſſer:
,, Tant plus on ſe void preſt d'vne choſe eſperee
,, Et plus l'affection s'en faict demeſuree.
Depuis le poinct du iour, iuſqu'au Soleil couché
Ie fus plus que deuant de penſers empeſché,
De plus poignans deſirs mon ame eſtoit attainte,
Mon cœur douteux flottoit entre l'aiſe & la crainte,
Et n'eſtimoy iamais que le iour deuſt finir,
Pour iouir du bon-heur que i'attendois venir:
Las! le iour finit bien, & la nuict nourriciere
Des ſoucis eſpineux eſteignit ſa lumiere,
La nuict auſſi paſſa, puis le iour enſuiuant,
Mais mon eſpoir trompeur n'enfanta que du vent,

Ce ne fut qu'vn faux ſonge, & ſa promeſſe vaine
Se perdit dedans l'air ſe mocquant de ma peine:
Ie ne veux iamais plus en aimant eſperer:
Car l'eſpoir ne ſert rien qu'à mes maux empirer.
Sors de moy donc, eſpoir remply de flaterie,
Pere de vanité, d'erreur, de tromperie,
Nourricier de nos maux, conceu d'ardans deſirs:
Ie ne me fonde plus ſur tes frefles plaiſirs,
Tu m'as aſſez pipé, cerche qui te retire,
Et me laiſſes pleurer ſans confort mon martyre.
Voila comment, Madame eſloigné de vos yeux,
Sans plaiſir, ſans repos, malade & furieux,
Ie crie, & me deſpite, accuſant voſtre abſence,
Et ne veux que l'eſpoir me promette allegeance:
Car puis que ce trompeur taſche à me deceuoir,
Ie ne veux deſormais pour tout bien receuoir
Que l'heureux ſouuenir des lieſſes paſſees,
Qui rendent mes douleurs aſſez recompenſees,
Et qui me font conſtant mes trauaux endurer,
Voulant iuſqu'à la mort voſtre ſerf demeurer.

ELEGIE IIII.

CEluy qui n'aime point, ou qui n'a point aimé,
A le cœur tout autour de rochers enfermé,
Il eſt tout deſpouïllé d'affections humaines,
Il n'a point de poulmõs ni de ſang, ni de veines,
Et ne merite pas que le bel œil du iour
Luiſe aux ſiens deſdaignez des lumieres d'amour.

Or

Or de moy qui n'ay point de roc en la poitrine,
Qui ne ſuis point conceu des flots de la marine,
Animé d'vn beau ſang, d'vn eſprit, & d'vn cœur
Ie recognois Amour pour maiſtre & pour vainqueur:
Et quand de le quitter il me prendra l'enuie
Que les flames du Ciel mettent fin à ma vie:
Encor qu'en le ſuiuant & viuant amoureux
Ie ſois diuerſement heureux & mal-heureux.
Vrayment ie ſuis heureux, il faut que ie l'auouë,
Et que des loix du Ciel hautement ie me louë
De ce que le deſtin captiuant ma raiſon,
L'ait au moins aſſeruie en ſi digne priſon,
Et tant ſelon mon gré m'ait rendu tributaire:
Que ſon decret forcé m'eſt vn choix volontaire.
Car tout le plus parfaict qui peut mieux contenter,
L'œil, l'oreille, l'eſprit, iuſqu'à faire gouſter
Icy bas des douceurs qui rauiſſent les ames,
Se r'aſſemble en l'obiet d'où procedent mes flames,
Et c'eſt ce qui me faict bien-heureux eſtimer,
Sentant d'vn traict ſi beau ma poitrine entamer,
Et me plais dans le feu dont i'ay l'ame embraſee;
Comme vne ieune fleur s'eſgaye à la roſee.
Mais ſi de ce penſer naiſt vn rauiſſement,
Ce penſer tout de meſme enfante mon tourment,
C'eſt ma ioye & mon dueil, mon repos & ma peine:
Deux ruiſſeaux differens coulent d'vne fontaine:
Ce qui me rend heureux faict naiſtre mon mal-heur,
Et de mon plus grand bien procede ma douleur:
Car l'heur qui iuſqu'au Ciel rend mon ame eſleuee,
C'eſt quand ie me ſouuiens comme elle eſt captiuee.

Et

Et que i'ay bien le cœur d'attaindre en ſi haut lieu,
Que celle à qui ie ſers feroit ſeruir vn Dieu,
Ou quelque choſe encor de plus hautain merite
Si rien plus grand qu'vn Dieu dedans le Ciel habite.
Suis-ie donc pas heureux d'aimer ſi dignement?
Et plus heureux encor ſi ie meurs en l'aimant?
Certes c'eſt vn grand heur: mais ſi lon conſidere,
Il eſt accompagné d'vne extreme miſere,
De crainte & de ſoucis qui me font ſouſpirer,
Sans me promettre rien dont ie puiſſe eſperer:
Car en me propoſant la parfaicte excellence
De celle qui me tient ſous ſon obeiſſance,
Les beaux lis de ſon teint, ſes propos gracieux,
La puiſſance des traits que decochent ſes yeux,
La douce maieſté qui luit deſſus ſa face:
Et ſçachant d'autre part ſa grandeur & ſa race,
Helas ie cognoy bien que i'ay trop entrepris,
Et qu'vn aueuglement a ſaiſi mes eſprits,
Que mon vol eſt trop haut, & que ceſte arrogance
D'Icare, ou des Geans attend la recompence:
Toutesfois le ſçachant ie ne puis me rauoir,
Et plus ie vais auant plus i'en pers le pouuoir:
Car quand le deſeſpoir me donne quelque atteinte,
La figure en mon cœur ſi diuinement peinte
S'offrant deuant mes yeux, me fait perſeuerer
Tant que le deſeſpoir ne m'en peut retirer,
Bien que trop importun ſans ceſſe il me trauaille,
Et que mille penſers me liurent la bataille.
Lors ſi toſt que ie ſuis à par moy retiré,
Quelqu'vn de ſes penſers contre moy coniuré

Me

Me dreſſe l'eſcarmouche, & va preſſant mon ame,
Me propoſant touſiours la grandeur de Madame,
Il met deuant mes yeux les biens & les honneurs,
La race & les vertus de tant de grands Seigneurs,
Deſireux comme moy du bien qui me tourmente,
Et qui n'ont peu iouïr du fruict de leur attente.
Chetif (ce dy-ie alors) que veux-ie deuenir?
Oſe-ie bien penſer de pouuoir paruenir
Iuſqu'à ſi haut degré pour choſe que ie face,
Apres tant de ſeigneurs grands de biens & de race?
Et ſur ce deſeſpoir qui me preſſe & me poingt,
Helas! c'eſt faict de moy, ie ne me cognoy point,
Ie fay mille diſcours, ie reſue & me deſpite,
Maudiſſant le mal-heur où ie me precipite.
Ie me plains de l'amour d'où me vient ce ſoucy,
Ie regarde le Ciel comme vn homme tranſi,
Cependant que mes yeux ſources de mon dommage,
Coulans de larges pleurs m'arroſent le viſage.
Las! ſi pour bien aimer on eſtoit auancé,
Ie ſçay que ie ſerois ſur tous recompenſé,
Comme le mieux aimant: car mon amour loyale
N'en trouuera iamais aucune qui l'eſgale:
Ie n'ay point de pareil en ferme loyauté,
Non plus que les beautez dont ie ſuis arreſté,
Et qui me font contant & triſte tout enſemble,
Ne trouueront iamais choſe qui leur reſemble,
Eſt-ce pas bien aimer que de ne rien penſer
Qu'en ce bel œil meurtrier qui me fait treſpaſſer,
Viure de ſa lumiere, & la perdant de veuë
Eſtre touſiours couuert d'vne effroyable nuë,

Seruir

Seruir fidellement ſans eſpoir d'aucun bien,
Deſirer toute choſe, & ne demander rien,
Diſcourir ſans diſcours, viure touſiours en crainte,
N'auoir dedans le cœur qu'vne figure empreinte,
Pour vn mot de trauers ſouffrir mille treſpas,
Perdre par vn marcel & repos & repas,
Se laiſſer conſommer d'vne flame cuiſante,
Et trouuer ſa douleur agreable & plaiſante.
Telles ſont mes amours, tels ſont mes paſſetemps,
Cependant, miſerable aucun bien ie n'attens:
Mais plus ie continuë en ma courſe premiere,
Plus mon chemin s'eſloigne, & me trouue en arriere.
Las pour comble d'ennuy ie ne me puis tenir
De penſer au mal-heur qui me doit aduenir,
Et ce qui plus me trouble, & renforce ma plainte,
C'eſt lors que ie preuoy qu'il faudra par contrainte,
Que ce diuin eſprit dont ie ſuis detenu,
S'aſſubiectiſſe aux loix d'vn, peut-eſtre inconnen,
Et cede à la couſtume aux Amans ſi contraire
Qui l'or & la richeſſe au merite prefere:
Mais pluſtoſt que de voir ce deſaſtre approcher,
Que le Ciel me tranſmuë en pierre ou en rocher:
Ainſi bien s'il aduient, ma douleur exceſſiue
Ne ſouffrira iamais qu'vne heure apres ie viue.
Toutesfois quand le Ciel pour m'outrager plus fort,
En ce temps mal-heureux retarderoit ma mort,
Emportant ma douleur ie quitterois la France,
Comme indigne de voir voſtre heureuſe preſence,
Et m'en irois choiſir, triſte & deſeſperé
Aux païs eſtrangers quelque lieu ſeparé,

Sauuage

Sauuage inhabité, desert, & solitaire,
Pour maudire à mon gré la fortune aduersaire:
Et passerois ainsi le reste de mes iours,
Compagnon des Lyons, des Serpens & des Ours.
Il est vray que ie veux quelque ennuy qui m'auiẽne
Que de vos yeux diuins sans cesse il me souuienne:
Car parmy les rochers & les antres secrets,
Le matin & le soir en faisant mes regrets,
I'apprendray voſtre gloire aux murmurans riuages,
Aux oiseaux passagers, & aux hostes sauuages,
Qui viendront pour m'ouïr des forests d'alentour,
Et plaidront en longs cris ma perte & mon amour.
Quand ie n'en pourray plus, & que ma voix laissee
Sera de trop crier enroüee & cassee,
Ie m'en iray choisir les arbres les plus droits
Pour graver sur l'escorce en mille & mille endroits
Ce beau nom que i'adore entre tous admirable,
Qui me fait estimer mon trauail agreable,
Mais ie suis trop certain qu'vn tel eſloignement:
Ne me souffriroit pas viure si longuement:
Car du feu de vos yeux ma vie est allumee,
Qui sera les perdant esteinte ou consumee.

ELEGIE V.

POur gage de ma foy qui vous est dediee,
Tout le temps que ceſte ame au corps sera liee,
Et meſme apres la mort, puis qu'apres le trespas,
Dure le souuenir des choſes d'icy bas,
En vous offrant ces vers ie vous offre, Madame,
Mes yeux, mon sang, mõ cœur, mes esprits & mõ ame

Et

Et dauantage encor, ſi i'ay quelque pouuoir
Faites moy tant d'honneur que de le receuoir
Comme voſtre qu'il eſt bien que voſtre merite
Ne doiue faire cas d'offrande ſi petite,
Si vous ne meſurez mon vouloir qui me rend
Se dediant à vous audacieux & grand,
Vous n'eſtimerez point s'il vous plaiſt que ie penſe
Faire auec du papier preuue de ma conſtance,
Et qu'en le faiſant plaindre, & me plaignant auſſi,
Ie vous vueille encherir mon amoureux ſoucy,
Adiouſtant aux douleurs dont mon ame eſt chargee,
Depuis que ſous vos loix vous la tenez rangee:
Non ie ne le veux point il faut que mon deuoir,
Mon ſeruice, & ma foy vous le facent ſçauoir,
Et que l'effort du temps qui perce tout nuage,
Deſcouure ſi mon cœur eſt conſtant ou volage:
Ce que ie vous requiers pour mon plus grand deſir
C'eſt que ſans paſſion vous preniez le loiſir
De me voir endurer en vous faiſant la preuue,
Qu'vne ſi ferme amour que la mienne on ne treuue,
Et ſi vous en doutez: pour le commencement,
Ignorez ſi mon mal eſt foible ou vehement,
Et ſans vous ſoucier de ma bruſlante flame
Permettez que ſans plus voſtre ie me reclame,
A fin que ceſt aduen dont ie veux m'honorer
Me face plus conſtant les tourmens endurer:
Et ie ſuis aſſeuré que le temps qui tout briſe
Ne pouuant eſbranler ma foy trop bien aſſiſe,
Fera de voſtre cœur la douceur approcher,
Ou dedans l'eſtomach vous auriez vn rocher,

Et

Et le cœur inhumain d'vne beſte cruelle.
Or en vous cognoiſſant ſi diuine & ſi belle
Ie ne le puis penſer veu que la cruauté
S'accompagneroit mal de ſi chere beauté:
Toutesfois quand du Ciel la maline influence,
Quand la loy du deſtin qui depuis ma naiſſance
Forte me tyranniſe, & quand voſtre rigueur
Empeſcheroient le bien que deſſert ma langueur,
Et quand pour le loyer de mon amour extreſme,
Et quand pour vous cherir cent fois plus que moy meſ-
Ie ne recueilliroy que l'ennuy d'vn refus, (me
Et que de vos beaux yeux ie partiroy confus
Pour auec deſeſpoir mettre fin à ma vie.
Si n'auroy-ie regret de vous auoir ſeruie:
Car ie tiens ceſt honneur pour vn ſi grand loyer
Que cent mille treſpas ne le ſçauroient payer:
Voylà comment Madame il ne ſe ſçauroit faire
Que d'adorer vos yeux ie me peuſſe diſtraire,
Ne m'alleguez donc point que ie puis bien penſer
Que vous n'auez pouuoir de me recompenſer
A cauſe de la loy dont vous eſtes aſtrainte:
Car en fin ceſte loy n'eſt ni iuſte ni ſainte,
Loy qui comme Mezence horrible en cruauté
Ioint auec vn corps mort ſi viuante beauté,
Saturne auec Venus, & la gaye ieuneſſe
Aux chagrins deſplaiſans d'vne froide vieilleſſe.
Si la loy vous retient vous n'auez pas raiſon:
Car l'amour, & la loy ſont ſans comparaiſon,
Amour eſt vn Démon de diuine nature
Immortels, & mortels ſentent tous ſa peinture.

Ainſi ce iour paſſoit, & la nuict auancee,
Ains que le iour ſuiuant ſa courſe euſt commencee,
Ie tournoy mon deſir au nombre qui reſtoit,
Dont le trop de longueur plus fort me tourmentoit:
Ie ne pouuoy durer d'extreme impatience,
Et touſiours mon deſir croiſſoit en violence,
Et diſois en pleurant: O iours, auancez-vous,
Soyez moy s'il vous plaiſt plus gracieux & doux:
Haſtez voſtre voyage. Et toy, mort qui me preſſe,
Puis que dedans deux iours ie doy voir ma Maiſtreſſe,
Ne me fay point mourir, arreſte vn peu ton bras,
Puis ce terme accomply, fay ce que tu voudras:
Ne me clos point les yeux (ô mort) ie te ſupplie,
Puis que dedans deux iours ie doy reuoir ma vie.
Voila comme ce iour paſſoit tout lentement,
Faiſant place à la nuict au noir accouſtrement,
Pleine de viſions, ennuyeuſe, effroyable,
Qui trop plus que le iour me rendoit miſerable:
Car mes ſens qui n'eſtoient autre par diuertis,
Se trouuoient en ma peine eux-meſmes conuertis.
Eſperant & douteux ie ne ſçauoy que faire,
I'accuſoy la longueur de la nuict ſolitaire,
Qui contraire à mon bien iamais ne s'auançoit:
De chardons eſpineux mon lict ſe heriſſoit,
Qui me poignoiet par tout quand i'y faiſoy demeure,
Ie m'en iettoy dehors mille fois en vne heure
Pour regarder le Ciel, & ſi l'aube du iour,
Courriere du Soleil, auançoit ſon retour.
O trop cruelle Aurore, enuieuſe, ennemie,
Qui te tiens (deſoy-ie) ainſi tard endormie

Te plais-tu maintenant ſi fort à careſſer
Ton vieux mary faſcheux, qui ne faict que touſſer,
Immobile, impotent, qui foiblement t'embraſſe,
Et qui te refroidit de ſes membres de glace?
Tu ne dois ſi long temps en pareſſe couuer.
„ La femme d'vn vieillard matin ſe doit leuer:
Mais las! i'ay belle peur que tu ſois arreſtee,
De quelque autre plaiſir, qui te rend moins haſtee.
Tu repoſes contente au ſein de ton amy,
Et laiſſes ton vieillard en ſon lict endormy:
Si ne dois-tu pourtant, Amoureuſe Courriere,
Laiſſer tout l'Vniuers priué de ta lumiere:
Or ſus, leue toy donc, rens le iour eſclaircy,
Si tu vois tes amours ie n'en ſuis pas ainſi.
Tels ou ſemblables mots d'vne voix courroucee,
Ie diſoy toute nuict furieux de penſee:
Puis le iour ſe monſtroit, iour qu'il falloit paſſer
Ains que voir la beauté qui me faict treſpaſſer:
„ Tant plus on ſe void preſt d'vne choſe eſperee
„ Et plus l'affection s'en faict demeſuree.
Depuis le poinct du iour, iuſqu'au Soleil couché
Ie fus plus que deuant de penſers empeſché,
De plus poignans deſirs mon ame eſtoit attainte,
Mon cœur douteux flottoit entre l'aiſe & la crainte,
Et n'eſtimoy iamais que le iour deuſt finir,
Pour iouir du bon-heur que i'attendois venir:
Las! le iour finit bien, & la nuict nourriciere
Des ſoucis eſpineux eſteignit ſa lumiere,
La nuict auſſi paſſa, puis le iour enſuiuant,
Mais mon eſpoir trompeur n'enfanta que du vent,

Ce ne fut qu'vn faux songe, & sa promesse vaine
Se perdit dedans l'air se mocquant de ma peine:
Ie ne veux iamais plus en aimant esperer:
Car l'espoir ne sert rien qu'à mes maux empirer.
Sors de moy donc, espoir remply de flaterie,
Pere de vanité, d'erreur, de tromperie,
Nourricier de nos maux, conceu d'ardans desirs:
Ie ne me fonde plus sur tes fresles plaisirs,
Tu m'as assez pipé, cerche qui te retire,
Et me laisses pleurer sans confort mon martyre.
Voila comment, Madame esloigné de vos yeux,
Sans plaisir, sans repos, malade & furieux,
Ie crie, & me despite, accusant vostre absence,
Et ne veux que l'espoir me promette allegeance:
Car puis que ce trompeur tasche à me deceuoir,
Ie ne veux desormais pour tout bien receuoir
Que l'heureux souuenir des liesses passees,
Qui rendent mes douleurs assez recompensees,
Et qui me font constant mes trauaux endurer,
Voulant iusqu'à la mort vostre serf demeurer.

ELEGIE IIII.

CEluy qui n'aime point, ou qui n'a point aimé,
A le cœur tout autour de rochers enfermé,
Il est tout despouïllé d'affections humaines,
Il n'a point de poulmõs, ni de sang, ni de veines,
Et ne merite pas que le bel œil du iour
Luise aux siens desdaignez des lumieres d'amour.

Or

Or de moy qui n'ay point de roc en la poitrine,
Qui ne suis point conceu des flots de la marine,
Animé d'vn beau sang, d'vn esprit, & d'vn cœur
Ie recognois Amour pour maistre & pour vainqueur:
Et quand de le quitter il me prendra l'enuie
Que les flames du Ciel mettent fin à ma vie:
Encor qu'en le suiuant & viuant amoureux
Ie sois diuersement heureux & mal-heureux.
Vrayment ie suis heureux, il faut que ie l'auouë,
Et que des loix du Ciel hautement ie me louë
De ce que le destin captiuant ma raison,
L'ait au moins asseruie en si digne prison,
Et tant selon mon gré m'ait rendu tributaire:
Que son decret forcé m'est vn choix volontaire.
Car tout le plus parfaict qui peut mieux contenter,
L'œil, l'oreille, l'esprit, iusqu'à faire gouster
Icy bas des douceurs qui rauissent les ames,
Se r'assemble en l'obiet d'où procedent mes flames,
Et c'est ce qui me faict bien-heureux estimer,
Sentant d'vn traict si beau ma poitrine entamer,
Et me plais dans le feu dont i'ay l'ame embrasee;
Comme vne ieune fleur s'esgaye à la rosee.
Mais si de ce penser naist vn rauissement,
Ce penser tout de mesme enfante mon tourment,
C'est ma ioye & mon dueil, mon repos & ma peine:
Deux ruisseaux differens coulent d'vne fontaine:
Ce qui me rend heureux faict naistre mon mal-heur,
Et de mon plus grand bien procede ma douleur:
Car l'heur qui iusqu'au Ciel rend mon ame esleuee,
C'est quand ie me souuiens comme elle est captiuee.

Et

Et que i'ay bien le cœur d'attaindre en ſi haut lieu,
Que celle à qui ie ſers feroit ſeruir vn Dieu,
Ou quelque choſe encor de plus hautain merite
Si rien plus grand qu'vn Dieu dedans le Ciel habite.
Suis-ie donc pas heureux d'aimer ſi dignement?
Et plus heureux encor ſi ie meurs en l'aimant?
Certes c'eſt vn grand heur: mais ſi lon conſidere,
Il eſt accompagné d'vne extreme miſere,
De crainte & de ſoucis qui me font ſouſpirer,
Sans me promettre rien dont ie puiſſe eſperer:
Car en me propoſant la parfaicte excellence
De celle qui me tient ſous ſon obeiſſance,
Les beaux lis de ſon teint, ſes propos gracieux,
La puiſſance des traits que decochent ſes yeux,
La douce maieſté qui luit deſſus ſa face:
Et ſçachant d'autre part ſa grandeur & ſa race,
Helas! ie cognoy bien que i'ay trop entrepris,
Et qu'vn aueuglement a ſaiſi mes eſprits,
Que mon vol eſt trop haut, & que ceſte arrogance
D'Icare, ou des Geans attend la recompence:
Toutesfois le ſçachant ie ne puis me rauoir,
Et plus ie vais auant plus i'en pers le pouuoir:
Car quand le deſeſpoir me donne quelque atteinte,
La figure en mon cœur ſi diuinement peinte
S'offrant deuant mes yeux, me fait perſeuerer
Tant que le deſeſpoir ne m'en peut retirer,
Bien que trop importun ſans ceſſe il me trauaille,
Et que mille penſers me liurent la bataille.
Las! ſi toſt que ie ſuis à par moy retiré,
Quelqu'vn de ſes penſers contre moy coniuré

Me

Me dreſſe l'eſcarmouche, & va preſſant mon ame,
Me propoſant touſiours la grandeur de Madame,
Il met deuant mes yeux les biens & les honneurs,
La race & les vertus de tant de grands Seigneurs,
Deſireux comme moy du bien qui me tourmente,
Et qui n'ont peu iouïr du fruict de leur attente.
Chetif (ce dy-ie alors) que veux-ie deuenir?
Oſe-ie bien penſer de pouuoir paruenir
Iuſqu'à ſi haut degré pour choſe que ie face,
Apres tant de ſeigneurs grands de biens & de race?
Et ſur ce deſeſpoir qui me preſſe & me poingt,
Helas! c'eſt faict de moy, ie ne me cognoy point,
Ie fay mille diſcours, ie reſue & me deſpite,
Maudiſſant le mal-heur où ie me precipite,
Ie me plains de l'amour d'où me vient ce ſoucy,
Ie regarde le Ciel comme vn homme tranſi,
Cependant que mes yeux ſources de mon dommage,
Coulans de larges pleurs m'arroſent le viſage.
Las! ſi pour bien aimer on eſtoit auancé,
Ie ſçay que ie ſerois ſur tous recompenſé,
Comme le mieux aimant: car mon amour loyale
N'en trouuera iamais aucune qui l'eſgale:
Ie n'ay point de pareil en ferme loyauté,
Non plus que les beautez dont ie ſuis arreſté,
Et qui me font contant & triſte tout enſemble,
Ne trouueront iamais choſe qui leur reſemble,
Eſt-ce pas bien aimer que de ne rien penſer
Qu'en ce bel œil meurtrier qui me fait treſpaſſer,
Viure de ſa lumiere, & la perdant de veuë
Eſtre touſiours couuert d'vne effroyable nuë,

Seruir

Seruir fidellement ſans eſpoir d'aucun bien,
Deſirer toute choſe, & ne demander rien,
Diſcourir ſans diſcours, viure touſiours en crainte,
N'auoir dedans le cœur qu'vne figure empreinte,
Pour vn mot de trauers ſouffrir mille treſpas,
Perdre par vn marteł & repos & repas,
Se laiſſer conſommer d'vne flame cuiſante,
Et trouuer ſa douleur agreable & plaiſante.
Telles ſont mes amours, tels ſont mes paſſetemps,
Cependant, miſerable aucun bien ie n'attens:
Mais plus ie continuë en ma ſourſe premiere,
Plus mon chemin s'eſloigne, & me trouue en arriere.
Las pour comble d'ennuy ie ne me puis tenir
De penſer au mal-heur qui me doit aduenir,
Et ce qui plus me trouble, & renforce ma plainte,
C'eſt lors que ie preuoy qu'il faudra par contrainte,
Que ce diuin eſprit dont ie ſuis detenu,
S'aſſubiettiſſe aux loix d'vn, peut-eſtre incognеu,
Et cede à la couſtume aux Amans ſi contraire
Qui l'or & la richeſſe au merite prefere:
Mais pluſtoſt que de voir ce deſaſtre approcher,
Que le Ciel me tranſmuë en pierre ou en rocher:
Ainſi bien s'il aduient, ma douleur exceſſiue
Ne ſouffrira iamais qu'vne heure apres ie viue.
Toutesfois quand le Ciel pour m'outrager plus fort,
En ce temps mal-heureux retarderoit ma mort,
Emportant ma douleur ie quitterois la France,
Comme indigne de voir voſtre heureuſe preſence,
Et m'en irois choiſir, triſte & deſeſperé
Aux païs eſtrangers quelque lieu ſeparé,

Sauuage

Sauuage inhabité, deſert, & ſolitaire,
Pour maudire à mon gré la fortune aduerſaire:
Et paſſerois ainſi le reſte de mes iours,
Compagnon des Lyons, des Serpens & des Ours.
Il eſt vray que ie veux quelque ennuy qui m'auiẽne
Que de vos yeux diuins ſans ceſſe il me ſouuienne:
Car parmy les rochers & les antres ſecrets,
Le matin & le ſoir en faiſant mes regrets,
I'apprendray voſtre gloire aux murmurans riuages,
Aux oiſeaux paſſagers, & aux beſtes ſauuages,
Qui viendront pour m'ouïr des foreſts d'alentour,
Et plaindront en longs cris ma perte & mon amour.
Quand ie n'en pourray plus, & que ma voix laiſſee
Sera de trop crier enroüee & caſſee,
Ie m'en iray choiſir les arbres les plus droits
Pour graueer ſur l'eſcorce en mille & mille endroits
Ce beau nom que i'adore entre tous admirable,
Qui me fait eſtimer mon trauail agreable,
Mais ie ſuis trop certain qu'vn tel eſloignement:
Ne me ſouffriroit pas viure ſi longuement:
Car du feu de vos yeux ma vie eſt allumee,
Qui ſera les perdant eſteinte ou conſumee.

ELEGIE V.

Pour gage de ma foy qui vous eſt dediee,
Tout le temps que ceſte ame au corps ſera liee;
Et meſme apres la mort, puis qu'apres le treſpas,
Dure le ſouuenir des choſes d'icy bas,
En vous offrant ces vers ie vous offre, Madame,
Mes yeux, mon ſang, mõ cœur, mes eſprits & mõ ame

Et

Et dauantage encor, ſi i'ay quelque pouuoir
Faites moy tant d'honneur que de le receuoir
Comme voſtre qu'il eſt bien que voſtre merite
Ne doiue faire cas d'offrande ſi petite,
Si vous ne meſurez mon vouloir qui me rend
Se dediant à vous audacieux & grand,
Vous n'eſtimerez point s'il vous plaiſt que ie penſe
Faire auec du papier preuue de ma conſtance,
Et qu'en le faiſant plaindre, & me plaignant auſſi,
Ie vous vueille encherir mon amoureux ſoucy,
Adiouſtant aux douleurs dont mon ame eſt chargee,
Depuis que ſous vos loix vous la tenez rangee:
Non ie ne le veux point il faut que mon deuoir,
Mon ſeruice, & ma foy vous le facent ſçauoir,
Et que l'effort du temps qui perce tout nuage,
Deſcouure ſi mon cœur eſt conſtant ou volage:
Ce que ie vous requiers pour mon plus grand deſir
C'eſt que ſans paſſion vous preniez le loiſir
De me voir endurer en vous faiſant la preuue,
Qu'vne ſi ferme amour que la mienne on ne treuue,
Et ſi vous en doutez: pour le commencement,
Ignorez ſi mon mal eſt foible ou vehement,
Et ſans vous ſoucier de ma bruſlante flame
Permettez que ſans plus voſtre ie me reclame,
A fin que ceſt adueu dont ie veux m'honorer
Me face plus conſtant les tourmens endurer:
Et ie ſuis aſſeuré que le temps qui tout briſe
Ne pouuant eſbranler ma foy trop bien aſſiſe,
Fera de voſtre cœur la douceur approcher,
Ou dedans l'eſtomach vous auriez vn rocher,

Et

Et le cœur inhumain d'vne beſte cruelle.
Or en vous cognoiſſant ſi diuine & ſi belle
Ie ne le puis penſer veu que la cruauté
S'accompagneroit mal de ſi chere beauté:
Toutesfois quand du Ciel la maline influence,
Quand la loy du deſtin qui depuis ma naiſſance
Forte me tyranniſe, & quand voſtre rigueur
Empeſcheroient le bien que deſſert ma langueur,
Et quand pour le loyer de mon amour extreſme,
Et quand pour vous cherir cent fois plus que moy meſ-
Ie ne recueilliroy que l'ennuy d'vn refus, (me
Et que de vos beaux yeux ie partiroy confus
Pour auec deſeſpoir mettre fin à ma vie.
Si n'auroy-ie regret de vous auoir ſeruie:
Car ie tiens ceſt honneur pour vn ſi grand loyer
Que cent mille treſpas ne le ſçauroient payer:
Voylà comment Madame il ne ſe ſçauroit faire
Que d'adorer vos yeux ie me peuſſe diſtraire,
Ne m'alleguez donc point que ie puis bien penſer
Que vous n'auez pouuoir de me recompenſer
A cauſe de la loy dont vous eſtes aſtraincte:
Car en fin ceſte loy n'eſt ni iuſte ni ſainte,
Loy qui comme Mezence horrible en cruauté
Ioint auec vn corps mort ſi viuante beauté,
Saturne auec Venus, & la gaye ieuneſſe
Aux chagrins deſplaiſans d'vne froide vieilleſſe.
Si la loy vous retient vous n'auez pas raiſon:
Car l'amour, & la loy ſont ſans comparaiſon,
Amour eſt vn Démon de diuine nature
Immortels, & mortels ſentent tous ſa peinture,

Elle eſt ſans priuilege: or ſi l'amour eſt Dieu,
Iamais l'humaine loy contre luy n'aura lieu:
Car il faut qu'au plus grand touſiours le petit cede,
Et la loy des Amours toutes les loix excede.
Et dauantage encor la nature eſt pour moy,
La Nature eſt touſiours plus forte que la loy,
Et quand Nature parle & monſtre ſa puiſſance,
Adieu toutes les loix, & l'humaine defence.
Ainſi donc ſans raiſon Maiſtreſſe vous doutez,
Et pechez contre Amour à qui vous reſiſtez,
Vous voulez que ſon feu n'ait puiſſance en la terre,
C'eſt en fin des Geans renouueler la guerre,
C'eſt combatre le Ciel d'vn orgueil indiſcret,
C'eſt vous priuer d'vn bien où vous aurez regret,
Si vous vous arreſtez doutant de ma conſtance,
Eſtimez s'il vous plaiſt qu'ayant ceſte aſſeurance,
Qui me rendroit d'Amour ſatisfait & contant,
Ie n'auroy le pouuoir de vous eſtre inconſtant:
Et bien qu'au parauant i'euſſe eu l'eſprit volage,
L'Amour, & le deuoir retiendroient mon courage,
L'homme eſt pire qu'vn tygre aux deſerts allaitté,
Qui perd l'affection pour ſe voir bien traitté,
Nous deuõs mieux aimer plus d'amour on nous porte,
Quãd deux feux ſont cõioins la flame en eſt plus forte,
Et dauantage encor par ce poinct deſiré
D'vn mutuel vouloir me voyant aſſeuré,
Ie pourroy beaucoup mieux d'vne façon diſcrette
Conduire & conſeruer noſtre amitié ſecrette,
Ce qu'à mon grand regret or' helaſlie ne puis,
Or eſtant aſſailly de mille & mille ennuis,

Flet

Flottant inceſſamment entre l'aiſe & la peine,
Entre le deſeſpoir & la ioye incertaine,
Et ſi viuement poingt de ma grand' paſſion
Que ie ne puis vſer d'aucune fiction:
Au lieu qu'en ce doux temps ie n'aurois point de crain-
D'vn deſdain, d'vn refus, ou d'vne choſe feinte: (te
Mais ioyeux & contant il me ſeroit aiſé,
De couurir ceſt amour d'vn habit deſguiſé,
Sans que les meſdiſans, les ialoux, ni l'enuie
Peuſſent donner atteinte à noſtre heureuſe vie.
Voilà ce que l'ardeur m'a fait vous adreſſer,
Adiurant vos beaux yeux de ne s'en offenſer:
Car i'eſcry tout cecy forcé de la puiſſance
Du Dieu qui m'a rangé ſous voſtre obeiſſance,
Si i'ay fait quelque erreur ie vous prie excuſer,
Si i'ay dit verité ie vous prie en vſer,
Et penſer à part vous ſi ie dois eſtre en peine
Mourant d'extreme ſoif aupres de la fontaine.

ELEGIE VI.

COmme dedans vn bois enrichy de fueillage,
D'herbes, d'eaux, & de fleurs, & tout couuert d'ombrage
Se branchent les oiſeaux eſmaillez de couleurs,
Souſpirant doucement leurs plaiſantes douleurs,
Comme on voit dans vn pré les fleurettes nouuelles
Monſtrer comme à l'enuy leurs beautez naturelles,
Ainſi dedans vn cœur hautain & genereux
Se retirent touſiours les deſirs amoureux,

Les douces passions, les delectables peines,
Et les cheres langueurs, dont les Amours sont pleines,
Que ne doiuent iamais vn Amant retenir,
Veu qu'vn grand bien ne peut sans trauail s'obtenir.
Vn cœur noble & gentil sans Amour ne peut estre:
Car auecques l'Amour nature l'a fait naistre,
Les a liez ensemble, & les ioint tellement
Qu'ils demeurent tousiours inseparablement,
Comme le beau Soleil & sa lumiere claire,
Comme l'ombre effroyable & la nuict solitaire,
Comme la flamme viue & l'ardente chaleur,
Comme l'humide & l'eau, la fieure & la douleur:
Bref quiconque est bien né sent tousiours dedans l'ame
L'ineuitable effort de l'amoureuse flame,
Qui ne reçoit iamais de refroidissement.
„Car la parfaite Amour dure eternellement:
Mesme alors qu'il aduient qu'elle a son origine
D'vne perfection dont l'essence est diuine,
Qui la rend immuable & son cours arresté:
„Car si rien est constant c'est la diuinité,
Et veila ce qui fait que l'Amour que ie porte
A vos beautez, Madame, est si constante & forte
Que le temps ni la mort ne la pourroient changer,
Ni vostre rigueur mesme autre part la ranger.
Aussi pour dire vray mon amour i'ay fondee
Sur la perfection d'vne si belle idee,
Que ie croy quant à moy qu'on peut sans blasphemer,
Plus que la deité diuine la nommer:
Et qui sillé d'erreur ne le voudra pas croire
Qu'il vienne voir vos yeux causes de la victoire

Que

Que vous auez ſur moy, dont ie m'eſtime heureux,
Bien qu'ils me ſoient à tort quelquefois rigoureux,
Yeux ou l'enfant Amour tient ſon celeſte empire,
Yeux, où le beau Soleil tous les ſoirs ſe retire,
Yeux, les lampes du iour, demy-clos, gracieux,
Qui font honte à la Lune & aux aſtres des cieux,
Qui font en meſme point viure & mourir enſemble,
Qui font qu'en les voyant l'ame ſouſpire & tremble,
L'œil eſperdu s'eſgare, & tout ſoudainement
On perd ſa liberté ſans cognoiſtre comment.
Qu'il vienne voir apres l'or de vos treſſes blondes,
Soit quand vous les laiſſez flotter comme des ondes,
A l'abandon du vent, qui s'empeſtre dedans
Les filez blonds-dorez de vos cheueux pendans:
Soit quand vous les tenez ſur le chef amaſſees,
Les ayant par deuant mignonnement trouſſees:
Ou qu'auec vn bonnet vous nous repreſentez
D'Hylas, ou d'Adonis les celeſtes beautez.
Qu'il vienne voir ce front large table d'yuoire,
Pleine, claire & polie, où l'Amour à ſa gloire
Tient appendus deuant les noms & les eſcus
De tant de cheualiers que vos yeux ont vaincus:
Le mien s'y recognoiſt le plus haut de la bande,
Et penſe auoir acquis vne gloire bien grande
D'auoir vaincu celuy qui libre ſe gardoit,
Et qui ſans obeir à chacun commandoit.
Mais ce m'eſt grand honneur pour vainqueur recognoiſtre
Vn Dieu des plus grands dieux, & des Princes le maiſtre

Et lequel nonobſtant tout ſeul ne m'euſt dompté,
S'il n'euſt eu pour ſecours voſtre vnique beauté,
Beauté qui eſt ſi rare & tellement extreme,
Qu'elle peut prendre Amour, & le vaincre luy-meſme,
Ainſi qu'elle m'a prins, qui ne fey nul effort
Sçachant que mon pouuoir ne ſeroit aſſez fort.
Lasque depuis ce temps i'ay paſſé de trauerſes,
Que i'ay porté d'ennuis & de peines diuerſes,
Qui troublans mon repos toutesfois me plaiſoient
Quand ie voyois vos yeux, deux ſoleils qui luiſoient
Au centre de mon ame, & que par leur preſence
Mon cœur ſe nourriſſoit d'vne douce eſperance.
Mais lors qu'il me fallut de ſa cour ſeparer,
Et preſſé du deuoir au camp me retirer,
Où i'eſtois attendu d'vne puiſſante armee
Que mon œil pouuoit rendre au combat animee,
Dieu ſçait les paſſions qu'il me fallut ſentir!
Mais voyant que l'honneur me forçoit de partir,
Ie m'en allay ſans cœur, ſans eſprit, & ſans vie,
Que ie vous delaiſſay pour en eſtre ſeruie:
Et demeuray chetif à par moy languiſſant,
Le Ciel comme ennemy ſans repos maudiſſant,
Accompagné d'Amour, qui tout remply de rage,
Me faiſoit ſans ceſſer quelque nouuel outrage:
Dieu trop impitoyable, inhumain, furieux,
Qui pour me trauailler me ſuiuoit en tous lieux,
M'accompagnoit par tout, me liuroit mille allarmes,
Et ne doutoit l'effort de dix mille gendarmes,
Ni de tant de guerriers que i'auois à l'entour,
Sans me pouuoir garder des embuſches d'Amour,

Amour

Amour qui n'aueit ſeul l'entrepriſe dreſſee:
Car il eſtoit ſuiuy d'vne troupe amaſſee
De penſers ennemis, qui cruels m'aſſailloient,
Et de iour & de nuict mon eſprit trauailloient:
L'vn me faiſoit ſonger à ma perte aduenuë,
L'autre rendoit ma vie en eſpoir maintenuë,
L'autre me faiſoit peur, l'autre plus gracieux
Vos diuines beautez offroit deuant mes yeux.
Mais quand il m'aduenoit vn bien ſi deſirable,
Ie changeois ma douleur en douceur agreable,
Ie fondois de lieſſe, & m'eſtimois heureux
D'eſtre ainſi que ie ſuis de vos yeux amoureux,
Souhaittant ardemment de voir arriuer l'heure
Que ie puiſſe iouïr de fortune meilleure:
Et qu'au lieu du penſer qui ſoulot m'enchanter,
Ie penſe en vous voyant au vray me contenter.
Or i'ay ſi fort contraint le ciel par ma priere,
Qu'à la fin ie reuoy voſtre belle lumiere.
Ie reuoy les threſors de voſtre poil doré,
Les lis de voſtre teint de roſes coloré:
Ie reuoy le coral de vos leures iumelles,
Qui ouurent en riant des perles naturelles:
I'entr'oy ces deux propos qui me retiennent pris,
Qui rauiſſent mes ſens, qui charment mes eſprits,
Et bref vous reuoyant bien-heureux i'imagine
L'entier contentement de la troupe diuine.
Ie iouis icy bas des biens qui ſont aux cieux,
Et d'vn homme mortel ie ſuis eſgal aux Dieux,
Sinon de ce ſeul poinct, que leur bien eſt durable,
Et moy dés que ie pers voſtre veuë amiable

Mon bien leger s'enuole auſſi toſt que le vent,
Et ma douleur me preſſe ainſi qu'auparauant.
Mais ie m'eſtime heureux de viure en telle ſorte,
Pourueu que vous ſachiez l'amour que ie vous porte,
Que vous preniez mon cœur lequel vous eſt offert,
Que vous plaigniez le mal que pour vous i'ay ſouffert,
Et que ie ſouffre encor, de la playe cruelle
Que ie receu le iour que ie vous vey ſi belle:
Que vous vous aſſeuriez de ma fidelité,
Et que tous mes propos ne ſont que verité,
Croyez qu'vn noble cœur eſt franc de tromperie,
Il demeure immobile, & iamais ne varie:
D'aucune fiction il ne ſçauroit vſer:
„ Car la parfaite amour ne ſe peut deſguiſer:
„ Ioint que tant plus qu'vn Prince eſt grand & remarquable,
„ Plus il ſe doit monſtrer entier & veritable.

ELEGIE VII.

CE tous ceux qui d'amour ont eu la cognoiſſance,
Ayans deuotement fleſchy ſous ſa puiſſance,
Et qui pour le loyer de l'auoir honoré
Ont par ſa cruauté le martyre enduré:
Il ne s'en trouue point que ce Dieu plein de rage
Ait iamais plus que moy de tempeſte & d'orage,
Ne qui plus iuſtement ſe puiſſe lamenter
D'auoir comme ſa foy veu ſa peine augmenter,
Il m'a touſiours choiſi pour butte à ſa colere,
Il m'a touſiours preſſé comme ſon aduerſaire,

Sans

Sans me donner relaſche, & ſans que mon deuoir,
Ni ma ferme amitié l'ayent peu deſmouuoir,
Ni fleſchir ſon courage ennemy de ma vie
De toutes cruautez durement pourſuiuie.
Il eſt vray que quand ſeul i'eſtoy maiſtre de moy,
Ne cognoiſſant Amour ni pour Dieu ni pour Roy,
Il ſucroit ſon abſinthe, & ſous vn doux viſage
Recelloit la rigueur de ſon mauuais courage:
Et pour me retenir ſeurement arreſté
Il offrit à mes yeux voſtre vnique beauté,
Riche d'attraits ſubtils, de regards & de flame,
Qui percerent mon cœur & bruſlerent mon ame,
Mais ce tourment nouueau m'eſtoit plaiſant & doux,
Tant i'aimay dés ce iour tout ce qui vient de vous,
Ioint que bien toſt apres vous euſtes cognoiſſance
Combien pour vous aimer i'endurois de ſouffrance:
Et vous comme Deeſſe encline à la pitié
Euſtes le cœur touché d'vn rayon d'amitié
Me receuant pour voſtre, & prenant dauantage
Le mien qu'au meſme inſtãt ie vous laiſſay pour gage,
Lequel pour quelque ennuy qu'il ait peu ſouſtenir
Deuers moy du depuis n'eſt voulu reuenir.
Ah! qu'en ce temps heureux ie ſentois de lieſſe
Me voyant fauory de ſi belle Princeſſe,
Dont les yeux gracieux qui doucement luiſoient,
Mille feux amoureux dans mon ame attiſoient!
De ſes diuins propos ie prenois nourriture,
I'admirois les threſors du Ciel & de Nature:
Souuent par mes penſers aux cieux ie m'eſleuois,
Et priué de moy-meſme en elle ie viuois.

Car ie croy qu'en mourant pour vne beauté telle,
On s'acquiert, comme en guerre, vne gloire immortelle.

ELEGIE VIII.

EN la saison premiere alors que toutes choses
Furent de leur Chaos ordonnément decloses,
Lors que tous blancs de foy les mortels, icy bas
(Nouuelle œuure du Ciel, seulement n'auoient pas
Entr'eux le nom de vice, ains guidez d'innocence
Faisoient bien par nature, & non par cognoissance:
Amour puissant Demon, qui le premier des Dieux
Auoit franchi le sein du Chaos ocieux,
Ayant mis fin par tout au trouble & à la guerre
Amoureux des humains vint demeurerr sur terre.
Bien qu'il fust immortel il ne les dedaignoit,
Mais de iour & de nuict il les accompagnoit,
Il logeoit dans leurs cœurs, il echaufoit leurs ames,
Et soubs le doux effort de ses poignantes flames
Chacun sans tant languir sa moitié choisissoit,
Ne cessant leur amour quand ce desir cessoit:
Lors tous viuoient cõtans, l'Amãte estoit sans crainte
Que soubs vn beau semblãt logeast vne ame feinte,
Qu'on apprint aux soupirs quand ils deuoient sortir,
Et que mesme les pleurs fussent duis à mentir,
La bouche estoit du cœur asseuré tesmoignage,
On ne s'amuzoit point à farder son langage,
Ses yeux, sa contenance, ains sans dissimuler
Qui plus sentoit d'amour, mieux en sçauoit parler:
La beauté, la douceur, le merite, & l'adresse
Estoient les seuls effors pour vaincre vne Maistresse.

Simple

Simple & ſans artifice, & qui ne ſçauoit pas
Vſer ſelon les temps de rigueurs ou d'appas,
Façonner vn ſou-ris, compoſer ſes œillades
Pour rendre en ſe ioüant les ieunes cœurs malades:
Mais qui plus eſt auſſi l'or n'auoit aucun pris,
Cheſnes, perles, rubys, n'euſſent meu les eſprits
De la moindre Bergere, ains l'amitié prizee
Sur toute autre richeſſe eſtoit authorizee:
Mais comme peu à peu le vice s'aduança,
Et que ceſte ſaiſon en vne autre paſſa,
Et que l'or iauniſſant ſe mit en euidence,
Et que la fermeté fit place à l'inconſtance,
Qu'on ſe ſçeut deguiſer & qu'on ſçeut finement
Au pois de la richeſſe eſtimer vn Amant:
Qu'on peut de cent façons couurir ſa fantaſie,
Et du beau nom d'honneur maſquer l'hypocriſie,
Amour tout eſtonné de voir ſi toſt changé
Vn peuple qui n'aguere eſtoit ſi bien rangé,
Deteſtant leur malice, ainſi ce print à dire,
Il faut, il faut, dit-il qu'ailleurs ie me retire,
Ce peuple eſt miſerable & ne cognoiſt combien
Il a par ma faueur receu d'aiſe & de bien,
L'effect fut auſſi prompt que la voix prononce:
Car d'vne aiſle à plain vol par la vague eſlancee
Il ſe perd dans la nuë, ou ſouſtenu de l'air
Pour dire ces propos il ceſſa de voler,
Tu t'en repentiras race ingratte & chetiue,
Et regrettant trop tard le bien dont tu te priue
Recognoiſtras en bref combien ſont differans
Les vrais contentemens des plaiſirs apparans,

Elle eſt ſans priuilege: or ſi l'amour eſt Dieu,
Iamais l'humaine loy contre luy n'aura lieu:
Car il faut qu'au plus grand touſiours le petit cede,
Et la loy des Amours toutes les loix excede.
Et dauantage encor la nature eſt pour moy,
La Nature eſt touſiours plus forte que la loy,
Et quand Nature parle & monſtre ſa puiſſance,
Adieu toutes les loix, & l'humaine defence.
Ainſi donc ſans raiſon Maiſtreſſe vous doutez,
Et pechez contre Amour à qui vous reſiſtez,
Vous voulez que ſon feu n'ait puiſſance en la terre,
C'eſt en fin des Geans renoueler la guerre,
C'eſt combatre le Ciel d'vn orgueil indiſcret,
C'eſt vous priuer d'vn bien où vous aurez regret,
Si vous vous arreſtez doutant de ma conſtance,
Eſtimez s'il vous plaiſt qu'ayant ceſte aſſeurance,
Qui me rendroit d'Amour ſatisfait & contant,
Ie n'auroy le pouuoir de vous eſtre inconſtant:
Et bien qu'au parauant i'euſſe eu l'eſprit volage,
L'Amour, & le deuoir retiendroient mon courage,
L'homme eſt pire qu'vn tygre aux deſerts allaitté,
Qui perd l'affection pour ſe voir bien traitté,
Nous deuons mieux aimer plus d'amour on nous porte,
Quād deux feux ſont cōioins la flame en eſt plus forte,
Et dauantage encor par ce poinct deſiré
D'vn mutuel vouloir me voyant aſſeuré,
Ie pourroy beaucoup mieux d'vne façon diſcrette
Conduire & conſeruer noſtre amitié ſecrette,
Ce qu'à mon grand regret or' helaslie ne puis,
Or eſtant aſſailly de mille & mille ennuis,

Flet

Flottant inceſſamment entre l'aiſe & la peine,
Entre le deſeſpoir & la ioye incertaine,
Et ſi viuement poingt de ma grand' paſſion
Que ie ne puis vſer d'aucune fiction:
Au lieu qu'en ce doux temps ie n'aurois point de crain-
D'vn deſdain, d'vn refus, ou d'vne choſe feinte: (te
Mais ioyeux & contant il me ſeroit aiſé,
De couurir ceſt amour d'vn habit deſguiſé,
Sans que les meſdiſans, les ialoux, ni l'enuie
Peuſſent donner atteinte à noſtre heureuſe vie.
Voilà ce que l'ardeur m'a fait vous adreſſer,
Adiurant vos beaux yeux de ne s'en offenſer:
Car i'eſcry tout cecy forcé de la puiſſance
Du Dieu qui m'a rangé ſous voſtre obeiſſance,
Si i'ay fait quelque erreur ie vous prie excuſer,
Si i'ay dit verité ie vous prie en vſer,
Et penſer à part vous ſi ie dois eſtre en peine
Mourant d'extreme ſoif aupres de la fontaine.

ELEGIE VI.

Comme dedans vn bois enrichy de fueillage,
D'herbes, d'eaux, & de fleurs, & tout couuert d'ombrage
Se branchent les oiſeaux eſmaillez de couleurs,
Souſpirans doucement leurs plaiſantes douleurs,
Comme on voit dans vn pré les fleurettes nouuelles
Monſtrer comme à l'enuy leurs beautez naturelles,
Ainſi dedans vn cœur hautain & genereux
Se retirent touſiours les deſirs amoureux,

Les douces passions, les delectables peines,
Et les cheres langueurs, dont les Amours sont pleines,
Que ne doiuent iamais vn Amant retenir,
Veu qu'vn grand bien ne peut sans trauail s'obtenir.
Vn cœur noble & gentil sans Amour ne peut estre:
Car auecques l'Amour nature l'a fait naistre,
Les a liez ensemble, & les ioint tellement
Qu'ils demeurent tousiours inseparablement,
Comme le beau Soleil & sa lumiere claire,
Comme l'ombre effroyable & la nuict solitaire,
Comme la flamme viue & l'ardente chaleur,
Comme l'humide & l'eau, la fieure & la douleur:
Bref quiconque est bien né sent tousiours dedans l'ame
L'ineuitable effort de l'amoureuse flame,
Qui ne reçoit iamais de refroidissement.
» Car la parfaite Amour dure eternellement:
Mesme alors qu'il aduient qu'elle a son origine
D'vne perfection dont l'essence est diuine,
Qui la rend immuable & son cours arresté:
» Car si rien est constant c'est la diuinité,
Et veila ce qui fait que l'Amour que ie porte
A vos beautez, Madame, est si constante & forte
Que le temps ni la mort ne la pourroient changer,
Ni vostre rigueur mesme autre part la ranger.
Aussi pour dire vray mon amour i'ay fondee
Sur la perfection d'vne si belle idee,
Que ie croy quant à moy qu'on peut sans blasphemer,
Plus que la deité diuine la nommer:
Et qui sillé d'erreur ne le voudra pas croire
Qu'il vienne voir vos yeux causes de la victoire

Que

Que vous auez sur moy, dont ie m'estime heureux,
Bien qu'ils me soient à tort quelquefois rigoureux,
Yeux ou l'enfant Amour tient son celeste empire,
Yeux, où le beau Soleil tous les soirs se retire,
Yeux, les lampes du iour, demy-clos, gracieux,
Qui font honte à la Lune & aux astres des cieux,
Qui font en mesme point viure & mourir ensemble,
Qui font qu'en les voyant l'ame souspire & tremble,
L'œil esperdu s'esgare, & tout soudainement
On perd sa liberté sans cognoistre comment.
Qu'il vienne voir apres l'or de vos tresses blondes,
Soit quand vous les laissez flotter comme des ondes,
A l'abandon du vent, qui s'empestre dedans
Les filez blonds-dorez de vos cheueux pendans:
Soit quand vous les tenez sur le chef amassees,
Les ayant par deuant mignonnement troussees:
Ou qu'auec vn bonnet vous nous representez
D'Hylas, ou d'Adonis les celestes beautez.
Qu'il vienne voir ce front large table d'yuoire,
Pleine, claire & polie, où l'Amour à sa gloire
Tient appendus deuant les noms & les escus
De tant de cheualiers que vos yeux ont vaincus:
Le mien s'y recognoist le plus haut de la bande,
Et pense auoir acquis vne gloire bien grande
D'auoir vaincu celuy, qui libre se gardoit,
Et qui sans obeir à chacun commandoit.
Mais ce m'est grand honneur pour vainqueur recognoistre
Vn Dieu des plus grands dieux, & des Princes le maistre

Et lequel nonobſtant tout ſeul ne m'euſt dompté,
S'il n'euſt eu pour ſecours voſtre vnique beauté,
Beauté qui eſt ſi rare & tellement extreme,
Qu'elle peut prendre Amour, & le vaincre luy-meſme,
Ainſi qu'elle m'a pris, qui ne fey nul effort
Sçachant que mon pouuoir ne ſeroit aſſez fort.
Las! que depuis ce temps i'ay paſſé de trauerſes,
Que i'ay porté d'ennuis & de peines diuerſes,
Qui troublans mon repos toutesfois me plaiſoient
Quand ie voyois vos yeux, deux ſoleils qui luiſoient
Au centre de mon ame, & que par leur preſence
Mon cœur ſe nourriſſoit d'vne douce eſperance.
Mais lors qu'il me fallut de ſa cour ſeparer,
Et preſſé du deuoir au camp me retirer,
Où i'eſtois attendu d'vne puiſſante armee
Que mon œil pouuoit rendre au combat animee,
Dieu ſçait les paſſions qu'il me fallut ſentir!
Mais voyant que l'honneur me forçoit de partir,
Ie m'en allay ſans cœur, ſans eſprit, & ſans vie,
Que ie vous delaiſſay pour en eſtre ſeruie:
Et demeuray chetif à par moy languiſſant,
Le Ciel comme ennemy ſans repos maudiſſant,
Accompagné d'Amour, qui tout remply de rage,
Me faiſoit ſans ceſſer quelque nouuel outrage:
Dieu trop impitoyable, inhumain, furieux,
Qui pour me trauailler me ſuiuoit en tous lieux,
M'accompagnoit par tout, me liuroit mille allarmes,
Et ne doutoit l'effort de dix mille gendarmes,
Ni de tant de guerriers que i'auois à l'entour,
Sans me pouuoir garder des embuſches d'Amour,

Amour

Amour qui n'aueit ſeul l'entrepriſe dreſſee:
Car il eſtoit ſuiuy d'vne troupe amaſſee
De penſers ennemis, qui cruels m'aſſailloient,
Et de iour & de nuict mon eſprit trauailloient:
L'vn me faiſoit ſonger à ma perte aduenuë,
L'autre rendoit ma vie en eſpoir maintenuë,
L'autre me faiſoit peur, l'autre plus gracieux
Vos diuines beautez offroit deuant mes yeux.
Mais quand il m'aduenoit vn bien ſi deſirable,
Ie changeois ma douleur en douceur agreable,
Ie fondois de lieſſe, & m'eſtimois heureux
D'eſtre ainſi que ie ſuis de vos yeux amoureux,
Souhaittant ardemment de voir arriuer l'heure
Que ie puiſſe iouïr de fortune meilleure:
Et qu'au lieu du penſer qui ſoulloit m'enchanter,
Ie penſe en vous voyant au vray me contenter.
Or i'ay ſi fort contraint le ciel par ma priere,
Qu'à la fin ie reuoy voſtre belle lumiere.
Ie reuoy les threſors de voſtre poil doré,
Les lis de voſtre teint de roſes coloré:
Ie reuoy le coral de vos leures iumelles,
Qui ouurent en riant des perles naturelles:
I'entr'oy ces deux propos qui me retiennent pris,
Qui rauiſſent mes ſens, qui charment mes eſprits,
Et bref vous reuoyant bien-heureux i'imagine
L'entier contentement de la troupe diuine.
Ie iouis icy bas des biens qui ſont aux cieux,
Et d'vn homme mortel ie ſuis eſgal aux Dieux,
Sinon de ce ſeul poinct, que leur bien eſt durable,
Et moy dés que ie pers voſtre veuë amiable

Mon bien leger s'enuole auſſi toſt que le vent,
Et ma douleur me preſſe ainſi qu'auparauant.
Mais ie m'eſtime heureux de viure en telle ſorte,
Pourueu que vous ſachiez l'amour que ie vous porte,
Que vous preniez mon cœur lequel vous eſt offert,
Que vous plaigniez le mal que pour vous i'ay ſouffert,
Et que ie ſouffre encor de la playe cruelle
Que ie receu le iour que ie vous vey ſi belle:
Que vous vous aſſeuriez de ma fidelité,
Et que tous mes propos ne ſont que verité,
Croyez qu'vn noble cœur eſt franc de tromperie,
Il demeure immobile, & iamais ne varie:
D'aucune fiction il ne ſçauroit vſer:
„ *Car la parfaite amour ne ſe peut deſguiſer:*
„ *Ioint que tant plus qu'vn Prince eſt grand & remarquable,*
„ *Plus il ſe doit monſtrer entier & veritable.*

ELEGIE VII.

DE tous ceux qui d'amour ont eu la cognoiſſance,
Ayans deuotement fleſchy ſous ſa puiſſance,
Et qui pour le loyer de l'auoir honoré
Ont par ſa cruauté le martyre enduré:
Il ne s'en trouue point que ce Dieu plein de rage
Ait fait plus que moy de tempeſte & d'orage,
Ne qui plus iuſtement ſe puiſſe lamenter
D'auoir comme ſa foy veu ſa peine augmenter,
Il m'a touſiours choiſi pour butte à ſa colere,
Il m'a touſiours preſſé comme ſon aduerſaire,

Sans

Sans me donner relaſche, & ſans que mon deuoir,
Ni ma ferme amitié l'ayent peu deſmouuoir,
Ni fleſchir ſon courage ennemy de ma vie
De toutes cruautez durement pourſuiuie.
Il eſt vray que quand ſeul i'eſtoy maiſtre de moy,
Ne cognoiſſant Amour ni pour Dieu ni pour Roy,
Il ſucroit ſon abſinthe, & ſous vn doux viſage
Recelloit la rigueur de ſon mauuais courage:
Et pour me retenir ſeurement arreſté
Il offrit à mes yeux voſtre vnique beauté,
Riche d'attraits ſubtils, de regards & de flame,
Qui percerent mon cœur & bruſlerent mon ame,
Mais ce tourment nouueau m'eſtoit plaiſant & doux,
Tant i'aimay dés ce iour tout ce qui vient de vous,
Ioint que bien toſt apres vous euſtes cognoiſſance
Combien pour vous aimer i'endurois de ſouffrance:
Et vous comme Deeſſe encline à la pitié
Euſtes le cœur touché d'vn rayon d'amitié
Me receuant pour voſtre, & prenant dauantage
Le mien qu'au meſme inſtãt ie vous laiſſay pour gage,
Lequel pour quelque ennuy qu'il ait peu ſouſtenir
Deuers moy du depuis n'eſt voulu reuenir.
Ah! qu'en ce temps heureux ie ſentois de lieſſe
Me voyant fauory de ſi belle Princeſſe,
Dont les yeux gracieux qui doucement luiſoient,
Mille feux amoureux dans mon ame attiſoient!
De ſes diuins propos ie prenois nourriture,
I'admirois les threſors du Ciel & de Nature:
Souuent par mes penſers aux cieux ie m'eſleuois,
Et priué de moy-meſme en elle ie viuois.

O temps heureux & doux, ô saison desirable
Helas que ta faueur me fut lors peu durable!
Que mon printemps fut court, & comme en vn momẽt
I'esprouuay le mal-heur d'vn obscur changement:
„ Tout ce qui est au monde est vn ieu d'inconstance,
Mais encor en Amour on voit moins d'asseurance:
„ Sa faueur est semblable à vn beau iour d'hyuer,
„ Qui se perd aussi tost qu'on le voit arriuer.
Veu qu'en ce temps heureux que ie ne pouuois croire
Que le plus grand des dieux peust offenser ma gloire,
Ce fut lors que mon heur en mal-heur se changea,
Et que mon plus grand bien quand & vous s'estrãgea.
Vous fustes mariee (ô dure souuenance!)
Helas! ie meurs encor aussi tost que i'y pense,
Ie sens renouueller mes mortelles douleurs,
Et faut que de mes yeux ie verse mille pleurs:
Mais ce qui m'assaillit d'vn regret plus extresme
Fut que ie me trouuay sans vous & sans moy-mesme:
Car ce nouueau mary ialoux vous enleua,
Et mon cœur pour iamais d'allegresse priua,
Laissant la Cour sans grace ennuyeuse & deserte,
Et tous les beaux esprits qui gemissoient leur perte.
Helas! combien depuis ay-ie esté trauaillé?
Combien de fois la nuict en sursaut esueillé,
Ay-ie arrosé de pleurs mon visage & ma couche,
Ayant vostre beau nom à toute heure en la bouche,
Et ne pouuant trouuer de plus grand reconfort
Que de crier sans cesse & d'implorer la mort?
Or durant les assauts de ma dure infortune,
L'ennuy qui me pressoit autant que chose aucune

C'estoit

C'eſtoit que mon mal-heur n'eſtoit point entendu:
Car comme vous ſçauez, vous m'auez defendu
D'en faire aucune plainte, & de vous en eſcrire,
Ainſi i'eſtois contraint d'eſtouffer mon martyre,
Et mourir en ſouffrant ſans m'oſer deceler,
Ni d'vn ſeul mot d'eſcrit mes ennuis conſeler,
Seulement voſtre image en mon cœur ſi viuante
Donnoit force à ma vie & la rendoit conſtante,
Voila les doux plaiſirs qu'Amour m'a fait ſentir,
Sans que de ces priſons i'aye voulu ſortir,
Encor n'eſt-ce la fin de ma griefue ſouffrance,
I'ay ſceu que vous doutez de ma perſeuerance,
Et que ce que i'ay fait pour couurir mon ardeur,
I'aſſoit en voſtre endroit pour change ou pour froideur
Las! eſt-ce le guerdon de ma foy ſi certaine?
Faut-il qu'apres l'angoiſſe & la mort inhumaine
De bruſler ſans me plaindre en vous obeiſſant,
Ie ſois plus que iamais à grand tort languiſſant?
Et qu'auecques l'Amour vous faciez alliance,
Pour rendre mon mal-heur ſans eſpoir d'allegeance?
Certes vous auez tort, & ne ſçaurois penſer
Que Dieu peuſt vn tel fait en ſilence paſſer:
N'eſtimez toutefois, quoy que vous puiſſiez faire,
Que de voſtre amitié ie me vueille diſtraire:
Car ainſi comme l'or eſtant mis au fourneau,
Plus il eſt refondu & plus il ſe fait beau:
Tout ainſi ma conſtance au plus fort des allarmes,
Des ennuis, des rigueurs, des ſouſpirs & des larmes,
Se monſtrera plus belle & ne fleſchira pas,
Deuſſe-ie en vous ſeruant ſouffrir mille treſpas.

Car

Car ie croy qu'en mourant pour vne beauté telle,
On s'acquiert, comme en guerre, vne gloire immortelle.

ELEGIE VIII.

EN la saison premiere alors que toutes choses
Furent de leur Chaos ordonnément decloses,
Lors que tous blancs de foy les mortels, icy bas
(Nouuelle œuure du Ciel, seulement n'auoient pas
Entr'eux le nom de vice, ains guidez d'innocence
Faisoient bien par nature, & non par cognoissance:
Amour puissant Demon, qui le premier des Dieux
Auoit franchi le sein du Chaos ocieux,
Ayant mis fin par tout au trouble & à la guerre
Amoureux des humains vint demeurer sur terre.
Bien qu'il fust immortel il ne les dedaignoit,
Mais de iour & de nuict il les accompagnoit,
Il logeoit dans leurs cœurs, il echaufoit leurs ames,
Et soubs le doux effort de ses poignantes flames
Chacun sans tant languir sa moitié choisissoit,
Ne cessant leur amour quand ce desir cessoit:
Lors tous viuoient cõtans, l'Amãte estoit sans crainte
Que soubs vn beau semblãt logeast vne ame feinte,
Qu'on apprint aux soupirs quand ils deuoient sortir,
Et que mesme les pleurs fissent duis à mentir,
La bouche estoit du cœur asseuré tesmoignage,
On ne s'amuzoit point à farder son langage,
Ses yeux, sa contenance, ains sans dissimuler
Qui plus sentoit d'amour, mieux en sçauoit parler:
La beauté, la douceur, le merite, & l'adresse
Estoient les seuls effors pour vaincre vne Maistresse,

Simple

Simple & ſans artifice, & qui ne ſçauoit pas
Vſer ſelon les temps de rigueurs ou d'appas,
Façonner vn ſou-ris, compoſer ſes œillades
Pour rendre en ſe ioüant les ieunes cœurs malades:
Mais qui plus eſt auſſi l'or n'auoit aucun pris,
Cheſnes, perles, rubys, n'euſſent mis les eſprits
De la moindre Bergere, ains l'amitié prizee
Sur toute autre richeſſe eſtoit authorizee:
Mais comme peu à peu le vice s'aduança,
Et que ceſte ſaiſon en vne autre paſſa,
Et que l'or iaunifſant ſe mit en euidence,
Et que la fermeté fit place à l'inconſtance,
Qu'on ſe ſçeut deguiſer & qu'on ſçeut finement
Au pois de la richeſſe eſtimer vn Amant:
Qu'on peut de cent façons couurir ſa fantaſie,
Et du beau nom d'honneur maſquer l'hypocriſie,
Amour tout eſtonné de voir ſi toſt changé
Vn peuple qui n'aguere eſtoit ſi bien rangé,
Deteſtant leur malice, ainſi ce print à dire,
Il faut, il faut, dit-il qu'ailleurs ie me retire,
Ce peuple eſt miſerable & ne cognoiſt combien
Il a par ma faueur receu d'aiſe & de bien,
L'effect fut auſſi prompt que la voix prononce:
Car d'vne aiſle à plain vol par la vague eſlancee
Il ſe perd dans la nuë, ou ſouſtenu de l'air
Pour dire ces propos il ceſſa de voler,
Tu t'en repentiras race ingratte & chetiue,
Et regrettant trop tard le bien dont tu te priue
Recognoiſtras en bref combien ſont differans
Les vrais contentemens des plaiſirs apparans,

Et comme mon ardeur dans le ciel allumee
Bruſloit plus doucement que ta vaine fumee:
Car comme tous enſemble auez fait le peché
Sur tous de ma fureur le trait ſera laſché:
Vous hommes les premiers qui n'auez voulu ſuiure
Le doux train des plaiſirs où ie vous faiſois viure,
Qui vous eſtes laſſez de la ſimplicité,
Qui penſez par le change acquerir liberté,
Pour les douces beautez qu'auez tant meſpriſees,
Vous aurez deſormais des Maiſtreſſes ruſees,
Au cœur diſſimulé, ſans foy, ſans amitié,
A qui le mieux aimant ſera moins de pitié,
Et dont tout l'artifice & la plus belle gloire
Sera de vous ſurprendre, & vous en faire accroire,
Leur regards, leurs ſous-ris, leurs geſtes, leurs propos
Seront tous façonnez contre voſtre repos:
Ores vous retenant ſi l'eſpoir vous emporte,
Ores vous donnant cœur ſi la crainte eſt trop forte,
Puis de nouueaux ſoucis vos eſprits martellant,
Et touſiours aux glaçons la flame entremeſlant,
L'abſynthe auec le miel, la ioye à la triſteſſe,
Et parmy les attraits vne graue rudeſſe:
Afin que voſtre eſprit par la diuerſité
Confus & chancellant ſoit touſiours agité.
Combien lors mal-heureux aurez-vous de martyre?
Combien de faux propos alors ſçaurez-vous dire?
Combien de iuremens de plus ne les reuoir,
Qui n'auront toutesfois vne heure de pouuoir?
Car il ne faudra rien qu'vne larme contrainte,
Vn regard pitoyable, vne parole feinte,

Pour

Pour plus fort vous reprendre, & croirez tout ſoudain
Ce que vous aurez veu n'auoir eſté certain.
Lors pour plus me venger ie changeray mes fleſches,
Mon carquois & mon arc, & feray mille breſches
Diuerſes en vos cœurs, & non comme autresfois
Quand vous recognoiſſiez mon empire, & mes loix.
Ceſtuy celle aymera qui ne ſera point belle,
Et l'autre celle là qui ſera la rebelle,
Se maſquant d'vn honneur & ne doutera pas
D'en tenir toute nuict vne autre entre ſes bras:
Tandis qu'en s'eſtonnant d'vne feinte rudeſſe,
Il ſeruira Laïs au lieu d'vne Lucreſſe:
L'autre à bon droit craintif, l'inconſtance doutant,
Bien qu'il ſoit iouiſſant, ne ſera pas contant:
L'autre ſera prodigue, à fin qu'on le guerdonne,
Et ne cognoiſtra pas que celuy qui plus donne
En doit auoir le moins, à fin qu'en eſperant
Pour paruenir au but, donne le demeurant:
Bref, ie vous feray voir ſi l'homme eſt miſerable,
Qui vit deſſous le ioug de la femme muable,
Afin que vous ſentiez voſtre temerité
Et le courroux d'Amour iuſtement irrité.
Et vous Dames, & vous qui n'auez tenu conte
De la force d'vn Dieu qui tous les Dieux ſurmonte,
C'eſt à vous que i'en veux pour vous faire ſentir
Si de ſe prendre à moy l'on ſe doit repentir:
C'eſt à vous que i'en veux qui auez preferee
A la ſaincte amitié la richeſſe doree,
Le vice à la vertu, la grandeur au ſçauoir,
Et l'orde conuoitiſe au fidelle deuoir,

Et

Et comme mon ardeur dans le ciel allumee
Bruſloit plus doucement que ta vaine fumee:
Car comme tous enſemble auez fait le peché
Sur tous de ma fureur le trait ſera laſché:
Vous hommes les premiers qui n'auez voulu ſuiure
Le doux train des plaiſirs où ie vous faiſois viure,
Qui vous eſtes laſſez de la ſimplicité,
Qui penſez par le change acquerir liberté,
Pour les douces beautez qu'auez tant meſpriſees,
Vous aurez deſormais des Maiſtreſſes ruſees,
Au cœur diſſimulé, ſans foy, ſans amitié,
A qui le mieux aimant fera moins de pitié,
Et dont tout l'artifice & la plus belle gloire
Sera de vous ſurprendre, & vous en faire accroire,
Leur regards, leurs ſous-ris, leurs geſtes, leurs propos
Seront tous façonnez contre voſtre repos:
Ores vous retenant ſi l'eſpoir vous emporte,
Ores vous donnant cœur ſi la crainte eſt trop forte,
Puis de nouueaux ſoucis vos eſprits martellant,
Et touſiours aux glaçons la flame entremeſlant,
L'abſynthe auec le miel, la ioye à la triſteſſe,
Et parmy les attraits vne graue rudeſſe:
A fin que voſtre eſprit par la diuerſité
Confus & chancellant ſoit touſiours agité.
Combien lors mal-heureux aurez-vous de martyre?
Combien de faux propos alors ſçaurez-vous dire?
Combien de iuremens de plus ne les reuoir,
Qui n'auront toutesfois vne heure de pouuoir?
Car il ne faudra rien qu'vne larme contrainte,
Vn regard pitoyable, vne parole feinte,

Pour

Pour plus fort vous reprendre, & croirez tout ſoudain
Ce que vous aurez veu n'auoir eſté certain.
Lors pour plus me venger ie changeray mes fleſches,
Mon carquois & mon arc, & feray mille breſches
Diuerſes en vos cœurs, & non comme autresfois
Quand vous recognoiſſiez mon empire, & mes loix.
Ceſtuy celle aymera qui ne ſera point belle,
Et l'autre celle là qui ſera la rebelle,
Se maſquant d'vn honneur & ne doutera pas
D'en tenir toute nuict vne autre entre ſes bras:
Tandis qu'en s'eſtonnant d'vne feinte rudeſſe,
Il ſeruira Laïs au lieu d'vne Lucreſſe:
L'autre à bon droit craintif, l'inconſtance doutant,
Bien qu'il ſoit iouiſſant, ne ſera pas contant:
L'autre ſera prodigue, à fin qu'on le guerdonne,
Et ne cognoiſtra pas que celuy qui plus donne
En doit auoir le moins, à fin qu'en eſperant
Pour paruenir au but, donne le demeurant:
Bref, ie vous feray voir ſi l'homme eſt miſerable,
Qui vit deſſous le ioug de la femme muable,
Afin que vous ſentiez voſtre temerité
Et le courroux d'Amour iuſtement irrité.
Et vous Dames, & vous qui n'auez tenu conte
De la force d'vn Dieu qui tous les Dieux ſurmonte,
C'eſt à vous que i'en veux pour vous faire ſentir
Si de ſe prendre à moy l'on ſe doit repentir:
C'eſt à vous que i'en veux qui auez preferee
A la ſaincte amitié la richeſſe doree,
Le vice à la vertu, la grandeur au ſçauoir,
Et l'orde conuoitiſe au fidelle deuoir,

Et

Et n'auez eſtimé eſtre choſe vilaine
Du reuenu du lict accroiſtre ſon domaine:
Vous ne iouïerez plus du doux contentement,
Qui prouient de l'amour qu'on ſent egalement,
Vous aimerez les grands à cauſe des richeſſes,
Et les grands comme vous ſçauront mille fineſſes
Pour vous amadouïer: car en tous leurs diſcours
De conſtance & de foy vous parleront touſiours
Pour paruenir au but où l'Amoureux aſpire,
Et deux heures apres ne s'en feront que rire:
Changeront de penſee & vous delaiſſeront,
Et par meſmes appas autres pourchaſſeront,
Pour monſtrer leur addreſſe, & pour auoir la gloire
De triompher ſur vous d'vne pauure victoire.
Tout ainſi que lon voit le Chaſſeur qui pourſuit
Ardant, impatient, le Lieure qui s'enfuit,
Ores ſur la montagne, or' à trauers la plaine,
Et pour bien peu de choſe il prend beaucoup de peine:
Car la chaſſe luy plaiſt & le plaiſir qu'il prend
Mille & mille fois plus que ce qu'il en attend.
Ainſi feront les grands en l'amoureuſe chaſſe,
Qui n'eſpargneront rien pour gaigner voſtre grace,
Ni trauaux ni ſermens, puis dés qu'ils vous tiendront
A quelque autre beauté leurs filés ils tendront.
Vous alors qui verrez leur foy diſſimulee
Et leur amitié feinte au vent s'en eſtre allee,
Bien que mon feu diuin voſtre cœur n'ait eſpoint,
Et que de vraye amour au dedans n'ayez point,
Vous aurez de deſpit l'ame toute embraſee
Voyans voſtre beauté ſi ſoudain meſpriſee,

Et

Et bruſlerez de rage alors qu'on vous dira:
Que de ce nouueau bien quelque autre iouïra:
Car ie veux pour monſtrer les forces de mon ire
Que vous vous efforciez l'vne à l'autre de nuire.
Ainſi crioit Amour qui ſon aiſle eſtendit,
Puis d'vn vol redoublé dans les cieux ſe perdit,
Et par noſtre mal-heur ſa menace effroyable
D'aage en aage depuis apparut veritable.
Vous le ſçauez Madame, helas! vous le ſçauez
Et de ſa prophetie experience auez:
Car vous auez eſté de la grandeur eſpriſe,
Et vous auez des grands eſprouué la feintiſe.
Et bien que vos beaux yeux, ardans flambeaux d'Amour
Surmontent la clarté qui nous donne le iour:
Bien que voſtre beau teint face honte à l'Aurore,
Que l'or de vos cheueux l'or meſme decolore,
Qu'vn yuoire poly vous finiſſe la main,
Que des Graces ayez la poitrine & le ſein,
Et que tant de vertus qui vous font admirable
Euſſent pouuoir de rendre immortelle & durable
La plus legere foy, vous auez nonobſtant,
Senti le changement d'vn courage inconſtant,
Qui a laiſſé le bien d'vn amour mutuelle
Pour ſuiure inconſtamment vne beauté nouuelle.
Mais vous deuez ceſſer de vous en tourmenter.
Encor que vous voyez vne autre s'en vanter:
Car celle qui s'en rend main tenant ſi hautaine,
Peut eſtre auant trois iours ſentira voſtre peine.

ELEGIE III.

C'est en vain qu'on s'essaye à forcer la puissance
Du Ciel, qui nous contraint dés puis nostre naissance,
Il faut tout laisser faire à la fatalité:
Car on ne peut changer son terme limité.
Pour courir à clos yeux aux hazards de la guerre,
Cercher toutes les mers, rauder toute la terre,
Ou pour viure à son aise & se contregarder
Le Destin ne se peut haster ou retarder.
Tel auoit mille fois attendu le naufrage
L'hyuer en pleine mer, qui ioignant le riuage
Apres s'estre asseuré des frayeurs de la mort,
S'est veu sans y penser submergé dans le port:
Ainsi que moy chetif, qui fais experience
Que le mal-heur nous prend lors que moins on y pense:
Car ie me voy captif & blessé durement
Alors que i'esperois viure plus seurement.
Durant le temps piteux que la France embrasee
Tournoit le fer contre elle en deux parts diuisee,
Voyant en tant de lieux ses champs ensenglantez
Du sang de ses enfans meurtris de tous costez:
Voyant estinceler tant de luisantes armes,
Les deux cãps opposez, tãt d'assauts, tant d'allarmes:
Voyant mes compagnons mourir deuant mes yeux,
Esmaillans de leur sang vn tombeau glorieux,
I'attendois d'heure en heure vne mort asseurce,
Et voir de mille coups ma poitrine honoree:

I'atten

I'attendois la priſon, & les autres hazars
Ordinaire loyer des ſeruiteurs de Mars:
Mais le Ciel rigoureux me reſerua la vie
Pour eſtre à mille morts auſſi toſt aſſeruie,
Et me garda, cruel, d'vne captiuité,
Afin qu'apres ie fuſſe à iamais arreſté.
Il me retira ſauf de la cruelle flame
Pour me faire mourir par les yeux d'vne Dame,
D'vn feu qu'on ne voit point en l'air eſtinceler:
Car helas! ie le couure, & me laiſſe bruſler,
Ie recelle mon mal ſous vne feinte ioye,
Et cache ma bleſſure à fin qu'on ne la voye.
Ce m'euſt eſté grand heur de tomber renuerſé
Sanglant entre les morts, ayant le cœur peré,
I'euſſe auec ce treſpas tant de peine euitee,
Et quelqu'vn le ſçachant euſt ma mort regrettee:
Où mourant maintenant perſonne ne me plaint,
Car nul ne ſçait le mal duquel ie ſuis attaint,
Sinon vous homicide & guerriere inhumaine,
Qui vous reſiouiſſez de m'auoir mis en peine:
Vous riez de mes pleurs, de ma mort vous viuez,
Et de mon ſang troublé vos rigueurs abreuuez.
Encor ſi paruant ie vous euſſe offencee,
Et que vous à bon droit contre moy courroucee
M'euſſiez pour chaſtiment à la mort condamné,
Bleſſé de mille traits, durement enchaiſné,
Parmy tant de douleurs ie prendrois patience
Au lieu de vous blaſmer accuſant mon offenſe:
Mais ſans auoir failli contre toute raiſon
Pour vous donner plaiſir me tenez enpriſon:

Et pour voir ſi vos yeux pourront bruſler vne ame,
Vous me faites mourir en l'amoureuſe flame.
Las vous deuiez ailleurs voſtre force aſſayer,
Et ſur vos ſeruiteurs vos regards n'employer!
Si ie durois mille ans en voſtre obeïſſance,
Ie garderay touſiours viue la ſouuenance
Du temps que commença ma mortelle langueur,
Quand feignant vous ioüer vous bleſſaſtes mon cœur,
Ce iour de mon mal-heur fut la cauſe premiere
(Ie tremble en y penſant) quand vous belle guerriere
Tenant vn trait en main, & portant dans les yeux
Tous les flambeaux d'Amour qui conſumẽt les dieux,
Vous choiſiſtes mon cœur pour butte & pour addreſſe,
Et me dites riant, Il faut que ie vous bleſſe.
Ce mot n'eſtoit finy que le trait fut laſché,
Et l'Amour qui le veit, dans vos yeux embuſché
Pour mieux marquer le coup fait d'vne main ſi belle,
Tira cent fleſches d'or en ma playe nouuelle:
Puis il y mit le feu pour plus me tourmenter,
Voulant qu'autre que vous n'euſt pouuoir de l'oſter:
Las! ceſte viue ardeur, qui point ne diminuë,
Me tient impatient en fieure continuë,
Qui m'eſmeut, qui me trouble, & qui me fait reſuer,
Et ne puis à mon mal aucun ſecours trouuer:
Car de vous ſeulement ma guariſon procede,
Et ie crains vous prier de m'y donner remede.
Aumoins s'il ne vous plaiſt ma langueur ſecourir,
Ne refuſez Madame, en me voyant mourir
De croire que ma peine a de vous pris naiſſance,
Et que vous me tuez ſans auoir fait offenſe.

Quand

Quand ie ſçauroy pour vray que vous le cognoiſſez,
Ie tiendray mes trauaux aſſez recompenſez,
Et me reſiouiray de voir finir ma vie,
Pour vous donner plaiſir, & vous rendre ſeruie:
Mais ce m'eſt vn regret plus dur que le treſpas,
De voir qu'en me tuant vous ne le croyez pas:
Ou ſi vous le croyez monſtrez de n'en rien croyre,
De crainte que ma mort ne tache voſtre gloire:
Ou de peur qu'à la fin voſtre cœur endurcy
Touché de mes douleurs ne ſe rende adoucy.
Vrayment quand vous ſeriez d'vne roche ſauuage,
Si vous voyez mon cœur ainſi que mon viſage,
Meurdry, couuert de ſang, percé de toutes parts,
Au milieu d'vn grand feu qu'allument vos regards,
Recognoiſſant deſſus voſtre figure emprainte,
Vous ſeriez (i'en ſuis ſeur) de ſoxſpirer contrainte:
Et chaſſant mes douleurs par vn doux traictement,
Vous me rendriez, Madame, heureux parfaictement,
Lors vous auriez honneur par ceſte experience,
Monſtrant de vos beautez l'admirable puiſſance,
Egale aux plus grands dieux, qui ont entre les mains
L'heur, le mal-heur, la vie, & la mort des humains.
Madame, s'il vous plaiſt de me rendre la vie,
Que vos yeux foudroyans d'vn ſeul coup m'ont rauie,
Vous ferez voir en moy par ce diuin effort,
Que vous pouuez donner & la vie & la mort.

Digitized by Google

ELEGIE X.

QVe doit faire vn Amãt comme moy miserable?
Blessé dedans le cœur d'vne playe incurable,
Et croupissant peu à peu sans espoir de secours,
Sinon tousiours se plaindre, & souspirer tousiours?
Ainsi comme ie fais en vous seruant, Madame,
Car ie pers mes souspirs, où i'ay perdu mon ame,
Et me plains sans cesser du mal que ie reçoy
Pour estre tout à vous, & n'estre plus à moy.
En Hyuer, en Esté, sans relasche, à toute heure,
Soit de nuict, soit de iour desesperé ie pleure,
Voyant que mon mal-heur ne peut estre euité,
Et me deulx bassement de vostre cruauté:
Mais ce m'est deshonneur qu'en ma peine excessiue
Ie me plaigne de vous qui faites que ie viue:
Et d'vne passion qui me plaist tellement,
Que quand i'en suis priué ie souffre doublement:
Car i'ay tant de plaisir alors que i'imagine
Que toutes mes douleurs ont de vous origine,
Que ce doux souuenir qu'on ne peut estimer,
Me faict en mes trauaux bien-heureux reclamer.
Ce seroit donc en vain que i'aurois esperance
D'eschapper quelque iour de vostre obeissance,
Puis que de ma prison vient ma felicité,
Et que i'aime plus fort que ie suis tourmenté.
Helas! ie le sçay bien qu'il ne faut que i'espere
D'eschapper de vos fers quoy que ie puisse faire:

La

Le Ciel à vous ſeruir m'a trop predeſtiné.
Ne m'accuſez donc point que ie ſois obſtiné,
Si i'aime ardentement vne ame ſi rebelle,
Blaſmez pluſtoſt le Ciel qui vous a fait ſi belle,
Que le ſeul ſouuenir de mon hautain penſer
Fait que de mes trauaux ie ne me puis laſſer:
Car au plus fort du mal ce penſer me conforte,
Que c'eſt pour vous aimer qu'à tort ie le ſupporte:
Las! s'il n'eſtoit ainſi, i'ay ſi fort enduré
Depuis que de mon œil le voſtre eſt adoré,
Et que dans mon eſprit ie porte voſtre image,
Qu'il y a iia long temps que mon triſte courage,
(Bien que ferme & conſtant) ailleurs ſe fuſt rangé,
Et que le deſeſpoir mon deſir euſt changé:
Car ſi ie veux conter les angoiſſes mortelles,
Les diuerſes fureurs, les morts continuelles,
La peur, le deſeſpoir, les rigoureux tourmens,
Les rapports enuieux, les meſcontentemens,
Qu'Amour a fait pleuuoir dans mon ame oppreſſee,
Depuis que ie vous fey Royne de ma penſee,
Encor que voſtre cœur ſoit plus dur qu'vn rocher,
La pitié vous fera maint ſouſpir arracher,
Et vos yeux ſi cruels aux amoureux allarmes
Eſpandront par contrainte vn grand fleuue de larmes:
Car i'ay veu mille fois eſcoutant mes douleurs
Iuſqu'aux plus durs rochers eſtre bagnez de pleurs.
I'ay ſouffert tous les maux de l'amoureux martyre,
I'en ay plus ſupporté que ie ne ſçaurois dire,
Et en voy deuant moy mille autres aduenir,
Qui mon ardent deſir ne peuuent retenir.

Digitized by Google

Vous pouuez bien iuger voyant tant de conſtance,
Que de faire autrement ie n'ay pas la puiſſance:
Si i'ay quelque pouuoir il s'eſtend ſeulement
A vous aimer, Madame, & ſeruir conſtamment:
Et quand pour mon ſalut ie voudrois le contraire,
(Que ſert de le nier?) ie ne le pourrois faire:
Mais ie ne le veux pas, ni ne puis le vouloir,
Deuſſe-ie en vous aimant à iamais me douloir.
Puis donc que vous voyez que ma foy continuë,
Puis que mon amitié vous eſt aſſez cognuë,
Ie m'eſbahy comment vous m'auez peu penſer
Auoir ſi laſche cœur que de vous offenſer,
Et que i'aye entrepris, plein de ialouſe rage,
Blaſphemer contre vous d'vn mediſant langage.
Vrayment vous auez tort, ma ferme volonté
N'auoit en vous ſeruant ce loyer merité:
Ie confeſſeray bien que ie vous ay blaſmee,
Sentant de mille ennuis ma pauure ame entamee:
Durant vos cruautez, au fort de ma langueur,
I'ay ſouuent, ſans mentir, blaſmé voſtre rigueur:
Ie vous nommois cruelle, inexorable, & fiere,
I'accuſois de vos yeux l'homicide lumiere,
I'accuſois vos cheueux, dont ie ſuis enlacé,
I'accuſois vos beautez qui m'ont ainſi bleſſé:
Mais bien ſouuent encor au milieu de ma plainte
Ie demeurois tout court, palle & tremblant de crainte,
Et reprenois mon cœur, qui de vous ſe plaignoit,
Quand voſtre cruauté plus fort le contraignoit:
Car bien qu'en vous ſeruant à grand tort il languiſſe,
Au milieu des tourmens ie veux qu'il vous beniſſe:

Helas!

Helas! mon Dieu, comment auez-vous donc penſé
Qu'à voſtre honneur ſacré ie me ſois addreſſé?
Honneur ſi pur & beau, que qui veut en meſdire
Veut empeſcher auſſi le clair Soleil de luire.
Le mal-heur m'a iuré maint aſſaut dangereux,
Depuis ſerf deuenu de vos yeux rigoureux,
Sans auoir peu forcer mon courage inuincible:
Mais ce dernier effort s'eſt monſtré ſi terrible
Et m'a du premier coup tellement combatu,
Que mon eſprit en eſt de tout point abatu:
I'en laiſſe au deſeſpoir ma vie abandonnee,
Et maudy ſans ceſſer ma fiere deſtinee:
Mais i'ay ce reconfort qu'il ne peut aduenir
Qu'vn tel mal ne finiſſe, ou me face finir
Auant qu'il ſoit long temps ma languiſſante vie,
Par vn rapport menteur à tous maux aſſeruie.

ELEGIE XI.

BEauté ſi chere aux yeux, & ſi cruelle à l'ame,
Ie vous ay tãt de fois fait paroiſtre ma flame,
Deſpuis que ie ſuis voſtre, & qu'à mon grãd mal-heur
De vos diuins regards ie tantay la valeur:
Vous auez tant de fois ma conſtance eſprouuee,
Voſtre main de mes pleurs a tant eſté lauee,
Que ie n'eſpere pas en ſouſpirs m'exhalant,
Temperer la chaleur d'vn feu ſi violant:
Mais que ma iuſte plainte au lieu d'eſtre entenduë,
Se perdra dedans l'air ſourdement reſpanduë,
Or ſi veux-ie pourtant des deſtins me douloir,
Et de voſtre rigueur: car que me peut chaloir

M'eſtant perdu moy-meſme en voſtre amitié vaine
Si ie pers ma complainte où i'ay perdu ma peine:
C'eſt peu, c'eſt peu de cas pour me faire ceſſer,
Ie veux ſur les ſouſpirs les ſanglots amaſſer,
Et rendre en m'eſclattant ma voix toute caſſee,
Puiſque de mes trauaux vous n'eſtes point laſſee,
Et que plus ie vous aime inuincible tourment,
Plus voſtre cœur s'obſtine, & ſe faict Diamant.
Helas! ſi vous voulez vn peu penſer, Madame,
Toutes ces cruautez vous reuiendront à l'ame,
Il vous faut ſeulement à par vous diſcourir,
Combien depuis le iour que ie meurs ſans mourir
Vous aucz eſprouué de muables courages,
Et combien d'amoureux ſe ſont trouuez volagez:
Tant ceux qui pour la peine ont quitté les plaiſirs,
Que ceux qui tous les iours ont fait nouueaux deſirs,
Reiettant leurs defaux non ſans quelque apparence,
Ou ſur voſtre rudeſſe, ou ſur voſtre inconſtance,
Vous n'en trouuerez point qui conſtant comme moy,
Contre tous mouuemens ait conſerué ſa foy,
N'ayant voulu changer ma douleur vehemente,
A toutes les faueurs d'vne plus douce Amante,
Et qui de tant d'ennuis me trouuant aſſailly,
D'vn penſer ſeulement contre vous n'ay failly:
Mais comme vn ferme roc que les vents & la greſle,
La tempeſte & les flots combatent peſle meſle,
Et pour tous leurs efforts, n'eſt iamais abbatu,
Ains s'obſtine plus fort plus il eſt combatu:
Ainſi contre l'aſſaut de vos rigueurs cruelles,
Et contre les beautez de mille Damoiſelles,

Qui

Qui las! ne m'euſſent pas comme vous reietté,
Immuable & conſtant i'ay touſiours reſiſté,
Sans que pour mes trauaux i'aye aucun aduantage,
Sur tant de vains muguets, dont l'ame eſt ſi volage,
Qui de bouche & de cœur ſont feint & deſguiſez,
Mais plus (ce croy-ie & crains) vous les fauoriſez.
O trop iniuſte Amour, que tes fleches bruſlantes
Font dedans nos eſprits de playez differentes!
Pourquoy fais-tu que i'aime vne, helas! qui me fuit,
Et que ie n'aime point celle qui me pourſuit?
Si c'eſt pour faire voir ce que peut ta puiſſance,
Ne te prens pas à ceux qui en ont cognoiſſance:
Si c'eſt pour te venger de quelques vieux forfaicts,
Hé pourquoy punis-tu ceux qui ne les ont faicts?
On peut dire à bon droit la loy trop inhumaine,
Quand les plus innocens ſont ſubiects à la peine,
Or ie me puis vanter incoulpable enuers toy,
Ou ce ſeroit erreur de n'auoir qu'vne foy,
D'eſtre demeuré ferme encontre tous allarmes,
D'auoir obſtinément touſiours gardé ſes armes,
Et de n'auoir voulu pour vn autre laiſſer
La diuine beauté Roine de mon penſer.
Voilà ce que i'ay faict, ſi ta iuſtice appelle
Faute en tes ſeruiteurs d'auoir l'ame fidelle,
I'ay certes bien failly, mais non point autrement:
Car i'ay ſans varier aimé fidellement,
Et veux continuer d'vne amitié certaine,
(Ne deuſſe-ie eſperer pour mon loyer que peine)
Tandis qu'il y aura des poiſſons ſous les eaux,
Des eſtoilles au Ciel, dedans l'air des oiſeaux,

Des

Des bestes dans les bois, des hommes sur la terre,
Et tandis qu'aux moutons les loups feront la guerre,
Que l'Hyuer sera froid, & l'Esté chaleureux,
Et tant que l'on sçaura que c'est d'estre amoureux.

ELEGIE XII.

IE ne veux point blasmer la nature & les Cieux,
L'Amour, le fer: aueugle, ou quelque autre des Dieux:
Ie ne veux d'vne voix qui lamente ma perte,
Faire haut resonner vne plaine deserte,
Soupirant & criant, & ne veux point tascher
D'amollir par mes pleurs la rigueur du rocher,
Bien qu'il me fust loisible en si triste auanture
De despiter le Ciel, l'Amour & la Nature:
Et que ie peusse aussi regrettant mon mal-heur,
Esmouuoir les rochers & les bois à douleur:
Il faut que de mon mal seule ayez cognoissance,
Puis que de m'en guarir seule auez la puissance:
Car helas! si de vous ne vient ma guarison,
La pourray-ie esperer des choses sans raison?
C'est pourquoy seullement à vous ie me retire,
Pour me plaignant de vous raconter mon martyre,
Si vous le permettez: car de vous offenser
I'endurerois la mort plustost que d'y penser.
Ah! que iay de regret quand ie mets en memoire
Combien i'ay receu d'heur, de plaisir & de gloire
Depuis l'heure qu'Amour deuers vous m'adressa,
Et que son feu diuin par vos yeux me blessa:

Car

Car preſqu'au meſme inſtant vous euſtes cognoiſſance
Combien pour vous aimer i'endurois de ſouffrance:
Dont vous fuſtes touchee, & chaſſant mon ſouci
Vous me fiſtes ſçauoir que vous m'aimiez auſſi:
Alors trop fortuné de vous ie prenois vie,
Alors ma flame eſteit de la voſtre ſuiuie,
Alors vn meſme eſprit nos deux corps animoit,
Ainſi qu'vn meſme trait nos deux cœurs enflamoit.
Helas! qui me l'euſt dit en ce temps deſirable,
Que vous auiez, Madame, vn vouloir ſi muable,
Que mal ie l'euſſe creu! veu qu'ores que i'en ſuis
Trop clairement certain, croire ie ne le puis,
Ny ne le croiray plus, s'il ſe pouuoit tant faire
Qu'il vous pleuſt d'vn ſeul mot m'aſſeurer le cõtraire.
Mais vous ſouuiẽt il plus qu'ẽ nos cõmuns propos
Vous ne me laiſſiez point vne heure de repos,
Douteuſe & defiante, & tout voſtre langage
Eſtoit de m'appeller inconſtant & volage?
Et toutesfois voyez que ie n'ay point changé,
Et que deſpuis deux ans que vos yeux m'ont rangé
Mille & mille beautez n'ont point eu de puiſſance
Pour me faire ſortir de voſtre obeiſſance:
Car quand ie m'aſſeurois qu'en feriez tout autant,
Ie voulois à l'enuy vous demeurer conſtant,
Comme ie fais encor: tenant à grand loüange
Que vous tant ſeulement ayez ſuiuy le change.
Aumoins ſi de mon lieu quelqu'vn euſt herité,
Qui par extreme amour euſt ce bien merité,
Ou qu'il ſçeuſt comme il faut, d'vne façon diſcrette
Conduire & pratiquer vne amitié ſecrette,

Qu'il

Digitized by Google

Qu'il peuſt diſſimuler ſes faueurs ſagement,
Feignant vne triſteſſe en ſon contentement,
Qu'il pleuraſt ſes douleurs, vous nõmaſt inhumaine,
Ou qu'il diſt ſeulement qu'il a pris quelque peine,
Deuant que d'eſtre aimé i'en ſerois moins faſché:
Mais alors que ie voy qu'il faict ſi bon marché
D'vne choſe ſi rare, & n'en faict preſque conte,
Mon extreme douleur toute rage ſurmonte:
Il ſe rit de ces vers dont i'eſtois ſi ialoux,
Il fait voir des anneaux qu'il iure auoir de vous,
Pour memoire & pour gage, il a voſtre peinture,
Il dit qu'auez la ſienne: il ſçait voſtre nature,
Il cognoiſt voſtre cœur & voſtre intention,
Et iuge que pour luy vous ſouffrez paſſion:
Bref, par tous ſes diſcours il voudroit faire accroire
Qu'il a gaigné ſur vous quelque belle victoire:
Hé Dieu ſçait le regret dont mon cœur eſt ſaiſi!
Maiſtreſſe, quand ie voy qu'auez ſi mal choiſi.
Ores que ſans relaſche à mon mal-heur ie penſe,
Ie n'ay contentement qu'à blaſmer l'inconſtance,
Et demeurer tout ſeul, baſtiſſant à part moy
Mille eſtranges deſſeins d'vn homme hors de ſoy,
Et dis en ſouſpirant: Chetif, que doy-ie faire?
N'ay-ie pas contre moy toute choſe contraire?
A qui croray-ie plus? Tout le monde eſt ſans loy,
Puiſque meſme ma Dame a violé ſa foy,
Quelle eſtrange rigueur ſe verid iamais deſcrite
Par tragiques regrets, qui ne ſoit plus petite,
Si l'on penſe à la gloire où i'eſtois eſleué,
Et par quelle iniuſtice à coup i'en ſuis priué?

Mais

Mais que ne faites-vous, Madame, qu'on peut dire
Loüant tant de vertus qu'on voit en vous reluire,
Pour accomplir du tout vostre perfection,
Que vous voyez vn cœur qui soit sans fiction,
Que vous gardiez tousiours vn vouloir immuable,
Qui plus que les beautez vous feroient admirable,
Et reluire icy bas: car sans la fermeté
La plus belle vertu perd toute sa clarté,
Et ne se monstre point, non plus qu'il n'y a chose
Qui monstre sa valeur quand la nuict est declose.
Or bien que vous m'ayez à tort de vous banny,
Et que ie coue en l'ame vn regret infiny,
Bien que l'aspre fureur de ma passion forte
A toute heure du iour hors de moy me transporte,
Bien que mille soucis que ie cache au dedans,
Animez contre moy de griffes & de dents,
Exercent peste-meste vne guerre immortelle,
Se paissans de mon cœur qui sans fin renouuelle:
Si n'ay-ie aucun desir & deusse-ie mourir,
Par autre que par vous mes langueurs secourir,
Ie veux demeurer ferme, & conseruer l'enuie
De perdre en vostre amour mon seruice & ma vie,
Sans espoir, sans confort, à iamais langoureux
Plustost qu'en vous laissant estre ailleurs bien heureux.

ELEGIE XIII.

VOus qui tenez ma vie en vos yeux prisonniere
Et qui de mon amour fustes l'ame premiere

Oyez

Oyez quelle eſt ma peine, & quelle froide peur
Me remplit de glaçons la poictrine & le cœur,
Ainſi voſtre beauté, qui peut guarir ma playe,
Contre l'effort des ans touſiours demeure gaye.
Dés le ſoir que ie fu prendre congé de vous,
Et de vos yeux diuins ſi cruellement doux,
Pour retourner en France, helas! dés l'heure meſme
En vous abandonnant ie deuins froid & bleſme,
Preuoyant le mal-heur qui deuoit m'aduenir,
Et ce qu'il me faudroit ſans raiſon ſouſtenir.
Ie iugeois qu'vn amour ſi comblé de lieſſe
N'eſtoit pour demeurer touſiours franc de triſteſſe,
I'apprehendois le change, & que le cours du temps
Fiſt voir qu'il eſt vainqueur des deſſeins plus conſtans,
Ie redoutois l'abſence aux Amans ſi contraire
Loing des yeux, loing du cœur, c'eſt la reigle ordinaire:
Mais ſur tout ie craignois la couuerte poiſon
De ceux qui ſont ialoux de ma chere priſon,
Qui m'en portent enuie, & qui ſe font accroire
Que voſtre affection m'eſleue à quelque gloire,
Toutesfois ces frayeurs qui l'eſprit me gelloient
Deuant d'autres raiſons foiblement s'ecouloient:
Car vous recognoiſſant d'vne humeur non commune,
Ie desfiois le temps, l'abſence, & la fortune,
Voire, & ie m'aſſeurois que vous eſtant ſi cher
Vn ſeul traict des ialoux ne pourroit me toucher:
Mais las! que ma creance eſt follement trompee
De cent mille faux bruits voſtre ame eſt occupee,
Et ce clair iugement ſi ferme auparauant,
Douteux & chancellant ſe tourne au premier vent,

Vous

Vous croyez toute choſe à mon dam prononcee,
L'excuſe & la defence eſt de vous repouſſee,
Et plaine d'iniuſtice autant que de beauté
Vous me depoſſedez du bien qu'ay merité:
Merité? las nenny! mais mon amitié forte
Meritoit pour le moins traittement d'autre ſorte,
D'autre ſorte? helas non! trop doux m'eſt-ce ſoucy,
S'il vous plaiſt ſeulement que ie languiſſe ainſi.
Ie ſçay qu'on vous a dit que depuis mon abſence
Vne beauté nouuelle auoit ſur moy puiſſance,
Que i'aime en mille lieux, paſſager, inconſtant,
Et par tout où ie vais que i'en fais tout autant.
Las ſi vous le croyez, c'eſt faute de cognoiſtre
Auec quelles beautez le ciel vous a fait naiſtre,
Quel eſt de voſtre chef l'or prin & delié,
Dont l'Amour de ſon gré c'eſt luy-meſme lié:
Les efforts de vos yeux, archers de la ſagette
Qui rendit ſous vos loix ma liberté ſubiette:
Ce que peut voſtre belle & delicate main,
Et le laict caillotté qui vous blanchiſt le ſein:
La vertu du coral de vos leures pourprettes,
Et les ſouſpirs teſmoins des flammeches ſecrettes
Qui vous cuiſent dedans: bref, tout ce bel honneur
Dont le ciel en naiſſant vous fut large donneur.
Car ſi parfaictement vous auiez cognoiſſance
De vos charmes diuins, & par quelle puiſſance
Les amours de vos yeux tous cœurs peuuent ranger,
Vous diriez à part vous que ie ne puis changer
Quoy que ie vueille faire, & que quand l'inconſtance
M'auroit fait iuſqu'icy deſcrier par la France,

Eſtant de vos beautez ſi dignement eſpris,
Sur tous les plus conſtans i'emporterois le prix:
Car ſçachant bien iuger d'vne beauté ſi grande,
Impoſſible eſt qu'apres quelque autre me commande,
Veu que l'obiet luiſant de voſtre œil radieux
Fait que tout autre iour ſemble foible à mes yeux,
Et que ſi chere image empreinte en ma penſee
Rendroit la beauté meſme aupres d'elle effacee.
Voilà quelle eſt ma vie, & comme ie ne puis
Ni ne veux m'affranchir des priſons où ie ſuis:
Ne m'accuſez donc point ſi ie hante les belles,
Car i'en iure vos yeux, ie vous adore en elles,
Ie ne penſe qu'en vous, & leurs traits plus priſez
Me remettent en l'ame ou vos cheueux friſez,
Ou les lis de vos mains, ou quelque autre merueille
De ces fieres beautez, qui vous font ſans pareille.
Hélàs n'eſt-il pas permis eſt-ce paſſer en rien
Les ſaintes loix d'Amour qui les cœurs cognoiſt bien?
Nous prenons bien plaiſir à voir vne peinture,
Et l'azur eſmaillé de la belle verdure,
Les fueilles des foreſts, & les viues couleurs
De l'amoureux Printemps tout couronné de fleurs,
Pourquoy donc ſottement ferions-nous moins de cõpte,
D'vne ieune beauté, qui tout Printemps ſurmonte,
Qui ſçait que c'eſt d'Amour, qui peut en diſcourir,
Qui ſçait par vn clin d'œil faire viure & mourir,
Et charmer d'vn propos le ſoucy qui nous preſſe,
Quand nous aimons par trop vne dure maiſtreſſe,
Ainſi que moy chetif, qui ne puis toutesfois
Pour toutes vos rigueurs eſprouuer d'autres loix?

Dites

Digitized by Google

Dites moy seulement si vous auez enuie
Que ie passe tout seul le reste de ma vie,
Ennuyeux mal plaisant, muet, aueugle & sourd,
On me verra soudain abandonner la cour,
A fin de vous complaire, & n'ayant pour conduite
Qu'vn morne desespoir, ie m'iray faire Hermite:
Car las! mon cher soucy, plustost que vous fascher
On me verra grimper sur le haut d'vn rocher,
I'y bastiray ma loge, & vn antre effroyable
Redira tous les iours mon mal-heur deplorable,
I'apprendray aux forests & aux terres bossus
Vostre nom que i'adore, & l'escriray dessus
V'n chesne ou vn peuplier, à fin que leur escorce
Tesmoigne aux suruiuans mon amoureuse force:
Mais vous pouuez bien mieux (ioint que la cruauté
Accompagneroit mal vostre ieune beauté)
Vous pouuez s'il vous plaist d'vne seule parolle
Chasser bien loin de moy le soucy qui m'affolle:
Ainsi que du soleil les rayons eslancez
Escartent çà & là les broüillars amassez
De l'espesse bruine, & comme la lumiere
Chasse l'obscurité de la nuict coustumiere.
Ie suis hors de soucy seulement si ie voy
Qu'aux propos mensongers vous ne donniez plus foy,
Ainçois que vous mettiez en egale balance
D'vne part vos rigueurs, & ma longue souffrance,
Ce que i'ay fait paroir de constance & de foy,
Depuis que ie fay ioug sous la puissante loy,
De vos fieres beautez: puis en l'autre partie
Mettez les faux propos, qui vous ont subuertie

La foy des rapporteurs, quelle eſt leur volonté,
Ce qu'ils ont par ſeruice enuers vous merité:
S'ils ont dedans le cœur l'enuie & la feintiſe,
Et quelle paſſion leurs courages attiſe:
Vous cognoiſtrez alors ſi iamais i'entrepris
Acte dont iuſtement ie peuſſe eſtre repris,
Et ſi mon cœur ſe deult d'autre playe mortelle,
Que du coup qu'il receut quand ie vous vey ſi belle.

ELEGIE XIIII.

MAiſtreſſe, en t'eſcriuant ie ne veux entreprendre
De pouuoir par ces vers mes ennuis faire entendre,
Et comme ie languy n'ayant aucun eſpoir,
Veu l'eſtat où ie ſuis, de iamais plus te voir,
Las! ie n'ay le pouuoir ni le cœur de l'eſcrire,
Ce ne ſeroit touſiours qu'augmenter mon martyre
Et te donner ennuy: car ie ne puis penſer
Que mon mal-heur ſi grand ne te vint offenſer,
Et que le ſouuenir de mes faſcheux allarmes
N'emplit de dueil tõ ame & tes beaux yeux de larmes:
Si faut-il que mon cœur ie vienne deſcharger,
Pour voir ſi mes douleurs s'en pourroient alleger:
Non que par ceſt eſcrit au vif ie repreſente
L'eſtat où m'a reduit ma fortune preſente,
Pour ne t'ennuyer trop de mes maux rigoureux,
Et du nouueau ſouci qui me rend mal-heureux.
Las! auſſi qui diroit l'ennuy qui m'importune
Depuis le triſte iour que ma dure infortune

Me

Me priua de tes yeux? qui pourroit raconter
Combien de paſſions me viennent tourmenter?
Combien de fiers penſers qui iamais ne me laiſſent,
Ains touſiours affamez de mon cœur ſe repaiſſent?
Combien d'ardans ſouſpirs i'ay fait monter aux cieux,
Et combien de ruiſſeaux ſont coulez de mes yeux
Depuis ce triſte iour, qui fait que ie deſpite
L'heure que ie fu nay, comme choſe maudite,
Nommant heureux celuy qui ſans voir le Soleil
Eſt ſurpris en naiſſant d'vn eternel ſommeil?
Ie n'auois à grand' peine abandonné ta porte,
Que ma douleur extreme hors de moy me tranſporte,
Que ie me laſche au dueil, & tout deſeſperé
Ie maudy le deſtin contre moy coniuré,
Nommant le Ciel cruel qui permet que ie viue,
Bien qu'vn faſcheux deſpart de tout eſprit me priue,
Et que ie voye aſſez que mon mal-heureux ſort
Me conduiſe à grands pas au chemin d'vne mort,
D'vne mort trop eſtrange, inhumaine & cruelle,
Qui chacune heure en moy mille morts renouuelle.
Las! plus eſtrange mort ſçaurois-ie bien ſouffrir
Que de voir ſans repos deuant mes yeux s'offrir,
Tant & tant de penſers, qui dedans moy ſe tiennent,
Et me gelans le cœur tout tranſi me detiennent?
Que de voir mon eſprit ennemy de mon corps,
Trauailler obſtiné, pour en ſortir dehors?
Et que de voir auſſi que toute mon enuie
Ne regarde autre but que la fin de ma vie?
Helas! permettez donc dieux, à qui i'ay recours,
La fin de mes mal-heurs par la fin de mes iours.

C'eſt grãd cas que mon mal ne peut auoir de treſue,
Et que dés le matin comme l'Aube il ſe leue,
Et me ſuit iuſqu'au ſoir quand ie me veux coucher,
Et lors plus que deuant met peine à me faſcher.
Le lict m'eſt vne geſne, & la plume ocieuſe
Redouble en la preſſant ma langueur ſoucieuſe,
Et dis en m'eſcriant : ô ſolitaire nuict,
O Lune, ô clairs flambeaux, las! où ſuis-ie reduit?
Tout ſe taiſt à preſent, toute ſorte de beſte
Laſſe de trauailler courbe au ſommeil la teſte:
Les beufs dedans l'eſtable, & aux bois les oiſeaux,
Aux cauernes les Ours, les poiſſons ſous les eaux:
La marine eſt paiſible, & les vents qui ſe taiſent
Font que les flots mutins comme endormis s'appaiſent:
Le marinier ſans crainte en ſa nef eſt couché,
Le bruſlé moiſſonneur du ſommeil eſt touché,
Le ſilence eſt par tout, & ne ſe peut voir choſe
Qui n'ait treue à ſa peine & qui ne ſe repoſe,
Fors que moy deſolé, qui ne puis repoſer,
Et qui ne ſens iamais mon trauail s'appaiſer.
Ie fay mille autres cris, & la Lune argentee
Du ſon de mes regrets quelquefois tranſportee
Cache ſa belle face, & change de couleur,
Tant elle a de pitié de ma griefue douleur:
Et demeure en ce poinct, tant que vaincu de peine,
Ayant fait de mes yeux couler vne fontaine,
I'abaiſſe vn peu la teſte, & vn faſcheux ſommeil
Me cloſt preſqu'à regret les paupieres de l'œil:
Mais ce n'eſt commencé que la legere feinte
D'vn ſonge horrible à voir me reueille de crainte,

Et

Et nulle viſion ne me peut aduenir
Qui ne me face triſte & penſif deuenir.
Vne fois ie te voy que ma douleur te touche,
Auoir la larme à l'œil, & les cris en la bouche,
Maudiſſant le mal-heur qui m'a fait eſtranger:
Mais las! preſqu'auſſi toſt tu me ſemble les changer
Ceſte façon tragique & gaye contenance,
N'auoir plus de mon mal ni de moy ſouuenance.
Alors en t'accuſant ie m'eſueille deſpit,
Et demy forcené ie ſaute hors du lict,
Et demeure long temps ſi confus de ce doute,
Qu'vne froide ſueur de tout mon corps degoute:
Mais ie penſe à la fin que ta fidelité
Ne me fera porter ceſte infelicité.
Puis ſi toſt que le iour a ſes portes decloſes,
Et qu'on voit arriuer l'Aurore au ſein de roſes,
Ie me pers dans vn bois, où bien loin eſgaré
Ie cerche la fraiſcheur d'vn antre ſeparé:
Lors me trouuant tout ſeul en ce lieu ſolitaire
Ie recommence encor mon eſbat ordinaire,
Ie recommence encor à plaindre & ſouſpirer,
Et meſmes aux buiſſons mes ennuis declarer:
Mais touſiours cependant ma force diminuë,
Et mon ſoucy cruel s'augmente & continuë,
Croiſſant mes paſſions, ce qui me fait penſer
Que bien toſt par la mort ie les verray ceſſer:
Car mon ſang que l'Amour de ſon trait fait reſpãdre,
Les pleurs que de mes yeux ſans ceſſe on voit deſcẽdre,
Et les ſouſpirs ardans que ie pouſſe dehors
M'ont affoibly ſi fort & deſſeiché mon corps,

Que ie n'eſpere plus pouuoir garder ma vie,
Priué de ſang, d'humeur, de chaleur, & d'amie.

ELEGIE XV.

HAs! faut-il que mon mal n'ait iamais d'allegeance,
Et que le temps moins fort cede à ſa violence?
Faut-il qu'inceſſamment tant de ſoucis diuers
Comblent de cris ma bouche, & de plaintes mes vers?
Beauté qui regiſſez ma vie & ma fortune,
Si mon dueil continu voſtre oreille importune,
Ne m'en accuſez point, Amour mon puiſſant Roy,
Ainçois mon fier Tyran fait la faute & non moy,
C'eſt luy qui me reueille, & qui dedans mon ame
Laſche le poignant trait du ſoucy qui m'entame:
Car par luy i'ay cogneu le pouuoir de vos yeux,
Les lys de voſtre teint, vos ſou-ris gracieux,
L'honneur de voſtre ſein, voſtre port venerable,
Et ce plaiſant deſdain à la pointe incurable:
I'ay cogneu ceſt eſprit, ces vertus, ces diſcours.
Et mille autres beautez meres d'autant d'amours,
Et ſans penſer plus loin mon ame trop haſtiue
Croyant à ſon deſir ſe fiſt voſtre captiue.
Confeſſez, s'il vous plaiſt, ay-ie pas quelque droit
De trembler de frayeur: helas! qui ne craindroit?
Trop de iuſtes raiſons malgré moy me font craindre,
Tant d'attraits rauiſſeurs ne peuuent-ils contraindre
L'œil volage d'vn Prince ou quelqu'vn de ces dieux
Qui pour moindre que vous deſcendirent des cieux?

Et

Et qui ſçait (mais ie croy que n'eſtes variable)
Si leur ſeruе grandeur vous ſeroit agreable?
Que ne voulut Amour, pour m'oſter de ſoucy,
Grauer deſſus mon cœur vos penſers tout ainſi
Comme il y ſceut former le celeſte viſage,
Peut eſtre qu'en l'eſprit ie n'aurois plus d'ombrage:
Car y recognoiſſant que vous daignez m'aimer
Aucun trait que d'Amour ne pourroit m'entamer.
A l'homme trop auare en aimant ie reſſemble,
Il ne peut eſloigner ſon threſor qu'il ne tremble,
Bien qu'il ait mis en terre, à toute heure, en tous lieux
L'idole d'vn larron vole deuant ſes yeux:
Ainſi, mon cher threſor, vous perdant de preſence,
La crainte arriere moy bannit toute eſperance,
Me caille tout le ſang, & me fait rauaſſer,
M'amoncelant ſans fin penſer deſſus penſer:
Mais ſi toſt, ô mon cœur, ie ne verray reluire
Le clair feu de vos yeux trop beaux pour mõ martyre,
Que l'eſperance en moy la maiſtreſſe ſera,
Et loin de mon eſprit la crainte chaſſera:
Retourne donc mon bien, retourne, & reconforte
Mon eſperance helas! qui tombe à demy morte.
Comme quand le bel aſtre aux ſaiſons commandãt
L'œil & le cœur du Ciel deuale en l'Occidant,
Maint ombrage s'eſleue, & mainte horrible feinte
Saiſit les cœurs humains d'vne effroyable crainte,
Puis ſi toſt que l'Aurore a le Ciel eſclaircy
L'ombre s'eſuanoüiſt, & la frayeur auſſi:
De meſme, ô mon Soleil, quand ta iumelle flame
Tourne ailleurs ſes rayons vient la nuict de mon ame,

Digitized by Google

Mille & mille ſoucis paſſent deuant mon cœur,
Et fantoſmes douteux le trauaillent de peur:
Mais au plaiſant retour de ta belle lumiere,
Mes yeux recouureront leur ſplendeur couſtumiere,
Et toutes ces frayeurs mes eſprits martelans
Se perdront à l'inſtant comme ſonges volans,
Retourne donc vers moy ta lumiere eclipſee,
Et chaſſe, ô mon Soleil les nuicts de ma penſee.
Quand Phebus ſe recule & qu'il laiſſe les iours,
S'eſloignant de l'Archer, froids, ennuyeux, & courts,
Les vents deſprisonnez d'vn grand bruit ſe font guerre,
Ils renuerſent la mer, ils font trembler la terre:
La neige couure tout d'vn linge blanchiſſant,
Et la greſle à l'enuy deſcend en bondiſſant:
La terre au lieu de fleurs, de frimas eſt couuerte,
Prez buiſſons, & foreſts, quittent leur robbe verte,
La gorge des oiſeaux eſt muette aux chanſons,
Et le cours des ruiſſeaux eſt bridé de glaçons,
Tout ainſi, ma Diane, alors que tu me priue
De ton benin aſpect, le deſeſpoir arriue,
La peur d'vn changement, le ſoucy deuorant,
Qui me font vn Hyuer qui m'eſt touſiours durant,
Soit que le Printemps vienne, ou le chaud, ou l'Autõne,
Et iamais ceſte peur relaſche ne me donne.
Reuien donc mon Soleil, & d'vn trait de tes yeux
Fay refleurir encor mon printemps gracieux,
Romps la glace endurcie, & l'orage, & la greſle,
La neige & les frimas, qui troublent peſle-meſle
Le ſerain de mon ame, & d'vn œil amoureux
Adoucy la rigueur de l'Hyuer froidureux.

Mais

Digitized by Google

Mais retourne deuant qu'vne longue triſteſſe
Surmonte mon eſpoir, & s'en rende maiſtreſſe,
Mon eſpoir qui deſia s'affoiblit chacun iour,
Bien que tant de grands vens renforcent mon Amour.

ELEGIE XVI.

LOrs que le trait d'Amour ſortant de voſtre veuë
Bleſſa d'vn coup mortel mon ame à l'impourueüe,
Et qu'en vos blonds cheueux mon cœur fut arreſté
Sans eſpoir d'eſchapper de ſa captiuité
(Mal-heureux que ie ſuis) trop tard ie deuins ſage,
Apres le coup receu ie cogneu mon dommage,
I'accuſay la Fortune, & pleuray vainement
Ma nouuelle douleur pour tout allegement:
Ie cogneu que mon mal eſtoit ſans eſperance,
Car bien qu'Amour ne garde aucune difference,
I'eſtimay, cognoiſſant noſtre inegalité
Que vous diriez ma peine vne temerité:
Et craignant ce mal-heur ou quelque autre rudeſſe
I'eſſayay de couurir ma nouuelle triſteſſe,
Eſperant que le temps la pourroit alleger,
Et ce nouueau deſir en quelque autre changer:
Mais las plus ie m'obſtine à receler ma flame,
Plus elle ard mon eſprit & conſomme mon ame!
Ie ne puis plus ſouffrir vn feu ſi violant,
Qui bruſleroit plus fort que ie l'irois celant:
Il faut que ie l'eſuente, & que ie vous confeſſe
La douleur qui me tuë, ô ma ſeule Deeſſe.

Les

Les mortels en leurs maux aux Dieux ont leur recours
De vous ſemblablement i'attens tout mon ſecours:
Et dauantage encor ie ſerois à reprendre
Si par ce feu couuert i'eſtois reduit en cendre,
Faute d'ouurir mon cœur & de luy donner vent:
Car la ſoudaine mort que i'irois receuant,
Mort (que i'eſtimerois bien douce & fauorable)
Madame, plus qu'à moy vous ſeroit dommageable,
Moy qui ne ſuis plus rien que perdroy-ie en mourant
Que le fier deſeſpoir qui me va deuorant?
Car mon eſprit eſt voſtre, & mon ame eſgaree
Vole au tour de vos yeux de ſon corps ſeparee:
Ie perdroy mes ſoucis, ma flame & mes douleurs,
Mes deſirs, mes amours, mes ſouſpirs & mes pleurs,
Et de tant de penſers, la grand troupe immortelle:
Vous perdriez, quant à vous, vn ſeruiteur fidelle,
Qui ne penſe qu'en vous & qui vit ſeullement
Pour l'ãguir, s'il vous plaiſt, en l'amoureux tourmẽt.
Las! ſi vous eſtimez que i'aye fait offence
D'oſer tant entreprendre, eſcoutez ma defance:
La faute vient de vous & d'Amour qui ma fait
Cognoiſtre en vous voyant vn ſuiet ſi parfait:
Vous n'auriez pas raiſon de vous mettre en colere,
Pour vne belle erreur que vous m'auez fait faire.
Au lieu de m'accuſer accuſez vos beaux yeux,
Riches des traits d'Amour, courtois & gracieux:
Accuſez voſtre teint qui la neige ſurpaſſe,
Accuſez vos vertus & voſtre bonne grace,
Et commandez, Madame, à vos douces beautez
De ne retenir plus nos libres volontez,

Si

Digitized by Google

Si vous auez deſir de n'eſtre point aimee,
Ne voyez point le iour, demeurez enfermee,
Tenez-vous dans vn antre ou dans quelque rocher,
Encor voſtre valeur ne ſe pourroit cacher,
Touſiours vous paroiſtrez en beauté la premiere:
„Car le Soleil par tout decouure ſa lumiere.
Las! dés le premier iour que mon cœur fuſt bleſſé
Et que mon libre eſprit fut par vous enlacé,
Ie feis ce que ie peu pour auoir deliurance,
Et pour me retirer de voſtre obeiſſance:
Ie ne le faiſois point de crainte d'endurer,
Mais la peur ſeulement de n'oſer aſpirer
A vous faire ſeruice, agitoit ma penſee,
Qui ne pouuoit pourtant eſtre ailleurs adreſſee:
Car mon cœur qui vous eſt ſeulement deſtiné
Aime mieux viure ainſi durement enchaiſné,
Bleſſé, deſeſperé priſonnier, miſerable,
Que receuoir ailleurs traittement fauorable:
Car ſans plus le penſer d'aimer ſi hautement
Enchante ſes douleurs & charme ſon tourment.
Soyez-moy donc, Madame, ou fiere ou gracieuſe,
Soycz ou ne ſoyez de mon mal ſoucieuſe,
Faites moy receuoir la vie ou le treſpas,
Bref, ſoyez-moy cruelle, ou ne le ſoyez pas,
Vous ne ferez iamais quoy que vous penſiez faire,
Que de voſtre amitié ie me vueille diſtraire,
D'autres nouueaux deſirs ie ne veux plus auoir,
Et quand ie le voudrois, ie n'aurois le pouuoir.
Au feu des paſſions ma foy ſe rend plus forte,
Puis contre vos rigueurs ce poinct me reconforte,

Si

Si par voſtre rigueur ie meurs ſoudainement
I'en auray beaucoup moins de peine & de tourment:
Et rendray par ma mort ma memoire eternelle,
Mourant pour bien aimer & pour eſtre fidelle.

ELEGIE XVII.

CEluy n'auoit d'Amour eſſayé la puiſſance
Qui le fit vn enfant priué de cogneiſſance,
Ouuert, ſans fiction, ſans yeux, ſans iugement,
Auſſi nud de conſeil comme d'accouſtrement:
Car pour rendre vne amour & durable & ſecrette,
Trompant les aiguillons de la tourbe indiſcrette,
Il faut auoir des yeux, eſtre ſage & ruſé,
Et ſe maſquer le cœur d'vn propos deguiſé,
Qui paroiſſe ſans art entier & veritable,
Autrement vne amour ne peuſt eſtre durable.
Ceux le ſçauent aſſez qui craignans les dangers
Qu'apporte vn haut deſir par leurs yeux meſſagers,
Font entendre à leur Dame à ſecrettes volees,
L'ardeur & la grandeur des flammes recelees:
Et par tout, autre part deguiſans leur tourment,
Monſtrent de n'aimer point, diſcourent librement,
Et ſouffrans ſans mot dire en longue patience
Attendent que le temps leurs douleurs recompenſe,
Et qu'ils puiſſent vn iour pleins de felicité,
Remonſtrer ſagement ce qu'ils on merité:
Mais il eſt mal-aiſé que leurs triſtes penſees,
Ou de leurs yeux legers les œillades lancees,
Ou quelque chaud ſouſpir par meſgarde laſché
Ne decouure à la fin ce qu'ils auoient caché.

Qui

Digitized by Google

Qui veut donc receler vne amoureuſe flame
Il faut qu'en adorant ſa Deeſſe en ſon ame
Il feigne aimer ailleurs, & le feigne ſi bien
Que le peuple s'abuſe & n'y cognoiſſe rien:
Non le peuple ſans plus, mais la Dame empruntee
Doit eſtre tellement par ſa feinte enchantee:
Par ces bruſlans ſouſpirs, par ſes mots deguiſez,
Et par ſes yeux trompeurs des larmes arroſez:
Qu'elle iure en ſon cœur qu'il ne ſe ſçauroit faire
Qu'vne Venus nouuelle à ſoy le peut attraire:
Celuy qui ſagement ſe peut ainſi former,
Deſguiſant ſa penſee eſt ſeul digne d'aimer:
Las! ie merite donc d'aimer toute ma vie!
Car ie ſçay deceuoir la malice & l'enuie
Par faulſes paſſions, ie ſçay bien ſouſpirer,
Ie ſçay de mes deux yeux deux fontaines tirer,
Pour flechir la rigueur d'vne feinte Maiſtreſſe,
Ie ſçay faire le triſte accuſant ſa rudeſſe,
Tenir les yeux en bas de mes pleurs tous lauez,
Et monſtre que ſes mots dans mon cœur ſont grauez:
Bref, ie puis à bon droict me donner ceſte gloire,
Que quãd i'ay feins d'aimer ie l'ay peu faire accroire,
Mais ce qu'il faut douter ce chemin pourſuiuant
Auec tant de labeurs, c'eſt que le plus ſouuent
La Deeſſe en nos cœurs ſainctement adoree
Pour loyer de la peine en feignant enduree,
Iuge tout autrement de noſtre volonté,
Et prend la fiction pour vne verité:
Si bien que ceſt' amour ſagement commencee
Par vne impatience eſt ſouuent delaiſſee.

Mada

Madame, en qui le Ciel liberal a posé
Tout ce qu'il reseruoit de rare & de prisé,
Estant serf de vos yeux, ie ne dois auoir crainte
Que vous pensiez iamais mon amour estre feinte:
Car si le plus souuent ie feins ne vous voir pas,
Si craignant vous trouuer ie tourne ailleurs mes pas,
Si ie n'ose en mourant vous conter mon martyre,
Si pres d'vne autre Dame esperdu ie souspire,
Si ie dy que ie meurs blessé de sa beauté,
Si le peuple me iuge ardemment agité,
Et croit que c'est amour toute autre amour efface,
Helas! vous sçauez bien qu'il faut que ie le face,
Encor que ce me soit vn extreme tourment,
Et qu'il ne m'est permis vous aimer autrement.
Si i'osois me douloir des maux que vous me faites,
Pouuois parler à vous, voir vos beautez parfaites,
Encor que vos propos me fussent rigoureux,
Quel amant plus que moy se diroit bien-heureux?
Contant ie me plairois au fort de ma souffrance,
Car le bien de vous voir me seroit recompense:
Mais ce m'est vn tourment impossible à penser,
Qu'il faille en mes trauaux ma volonté forcer,
Et bruslant, sans crier, d'vne flamme secrette,
Me priuer, mal-heureux, du bien que ie souhaitte:
M'esloigner de vos yeux, n'oser m'en approcher,
Et pour courrir mon mal vn autre recercher.
Toutesfois ie le fais, à fin qu'en ceste sorte
Vous cognoissiez au vray l'amour que ie vous porte,
Et qu'estant de vos yeux viuement embrasé,
Le plus fascheux sentier ne m'est point malaisé.

Or

Or de vous desier que sous ceste entrepriſe
Ie pourſuiue vne amour dont mon ame eſt epriſe,
Et qu'eſtant autre part i'y reçoiue plaiſir,
Pluſtoſt qu'y demeurer pour cacher mon deſir,
Vous n'auriez pas raiſon : Car cil qui vous a veuë
D'attraits & de beautez ſi richement pourueuë,
Peut aller tout par tout ſans crainte & ſans danger,
Et quoy qu'il voye apres il ne peut plus changer:
De tout autre priſon la voſtre le deliure,
Et le ſeul ſouuenir de vos yeux le fait viure.
I'en parle aſſeurément pour l'auoir eſprouué,
Car depuis que l'Amour dans mon cœur eut graué
Voſtre diuin pourtrait qui cauſa ſa victoire,
De tout autre penſer ie perdy la memoire:
Ie ne penſe qu'en vous qui m'auez arreſté
Et mon œil eſt aueugle à tout autre beauté.
Viuez doncques, Madame, à bon droit aſſeuree
Que ma foy vous ſera d'eternelle duree:
Ie veux ſans varier mourir en vous aimant,
Cependant, s'il vous plaiſt, pour mon contentement,
Iugez ſi ie ſupporte vne douleur extreme,
Feignant d'aimer ailleurs durant que ie vous aime.

ELEGIE XVIII.

COmme le Pelerin qui ſent en ſon courage
Vn deſir violant d'accomplir ſon voyage,
Se reſueille en ſurſaut : & comme il eſt pouſſé,
Continuë à grands pas le chemin commencé,
Et à fin que la nuict ſon deſir ne retarde,
Parmy l'obſcurité leue l'œil, & regarde,

Choiſiſſant pour ſa guide vn aſtre au firmament,
Sous la faueur duquel il marche aſſeurément:
Penſe bien remarquer la trace plus certaine,
Maintenant paſſe vn bois, maintenant vne plaine,
Vn mont, vne valee, vn coſtau ſeparé,
Et va tant qu'à la fin il ſe trouue egaré:
Tout chemin luy eſt clos, ne ſçait qu'il doiue faire,
L'aſtre qu'il a choiſi n'a la flamme aſſez claire,
Et les autres flambeaux par le Ciel reluiſans
Pour le bien r'adreſſer ne ſont pas ſuffiſans.
Enfin la nuict s'enuole & l'Aube coloree
Haſte le beau Soleil à la treſſe doree,
Qui de ſes clairs rayons l'Vniuers reſiouït,
Et toute autre lumiere aupres s'eſuanoüit:
Lors il reprend courage, & ioyeux il ſaluë
Ceſte clarté nouuelle à ſon ſecours venuë
Se remet au chemin qu'il auoit delaiſsé,
Et cognoiſt de combien il s'eſt deſauancé:
I'en ay fait tout ainſi, i'ay ſuiuy meſme adreſſe,
Vray pelerin d'Amour dés ma tendre ieuneſſe,
Car mon aage ſi toſt du printemps n'approcha,
Que ce Dieu contre moy mille traits decocha,
Se fit Roy de mon ame, eſchauffa mon courage,
Et me mit au chemin de l'amoureux voyage:
Lors pour ſeruir de guide à mon ardant deſir
La ieuneſſe me fit vne beauté choiſir,
Qui s'offrit fauorable à mes yeux la premiere,
Et que ie recogneu pour ma ſeule lumiere:
Son ardeur doucement mon eſprit embraſoit,
Ie ne voyois plus rien qu'ainſi qu'il luy plaiſoit.

C'eſtoit

Digitized by Google

C'eſtoit mon ſeul obiect, mon deſir, & ma flame,
Et ſa ſeule influence auoit force en mon ame.
I'ay longuement erré parmy l'obſcurité
De mes ſens aueuglez ſuiuant telle clarté,
I'ay paſſé maint taillis, & mains deſerts champeſtre,
Eſloigné du chemin ſans me pouuoir cognoiſtre:
En vain mille beautez s'offroient deuant mes yeux
Comme aſtres qui la nuict vont allumant les cieux:
Ie n'en pouuois tirer de plus ſeure conduite,
Et touſiours leur clarté me ſembloit trop petite:
Mais ſi toſt que le iour de vos yeux m'eſclaira
Mon cœur d'aiſe rauy ce Soleil adora,
Et cogneu tout ſoudain que la flamme allumee
Dedans moy paruant n'eſtoit rien que fumee:
De ma premiere erreur ie fus tout aſſeuré,
Et voy que iuſqu'icy ie m'eſtois eſgaré:
Car celuy qui ne ſuit voſtre beauté ſi rare
(Seul Soleil de nos ans) peut dire qu'il s'egare,
Son deſir mal conduit erre ſans iugement,
Et ne cognoiſt d'Amour l'agreable tourment.
Il me ſouuiẽt touſiours qu'en mon ardeur premiere,
Lors que mon ame eſtoit autre part priſonniere,
Ie penſois fermement qu'on ne ſceuſt mieux aimer,
Et n'euſſe iamais creu qu'Amour peuſt enflammer
Plus chaudement vn cœur de ſa viue eſtincelle,
Ni qu'vn parfait Amant peuſt eſtre plus fidelle:
Mais vos yeux m'ont appris que i'eſtois abuſé,
M'ayant de tant de feux l'eſtomach embraſé,
Et mis en mon eſprit de penſers ſi grand nombre
Que ma premiere amour au pris n'eſtoit qu'vne ombre:

Bref, ie suis si pressé qu'ores ie cognois bien
Helas! qu'aupres de vous ie n'aimay iamais rien.
Vrayment c'est bien raison que l'amour qui me tuë
Passe toute autre amour qu'auparauant i'ay euë:
Et qu'en vous adorant ie croisse en loyauté,
D'autant que vos beautez passent toute beauté,
Beautez pleines de lys & de roses nouuelles,
D'agreables langueurs, de flammes immortelles.
D'amours, de doux attraits, de thresors precieux,
Et des perfections qui receloient les cieux:
Car tout ce que le Ciel auoit mis en reserue
De plus belle richesse en vos yeux se conserue,
Vos yeux si beaux aux miens, qui me donnent le iour,
Et qui font qu'Amour mesme est embrasé d'amour.
Quant à moy si ie voy quelque autre Damoiselle
Qui guide en cheminant les Graces auec elle,
Qui ait les cheueux beaux, les yeux cruels & doux,
Ie dy qu'en quelque chose elle approche de vous,
Mais non pas que pourtant elle soit si parfaite:
Car pour chef d'œuure seul Nature vous a faite,
Tousiours on vous peut voir admirable exceller,
Et à vous rien que vous ne se doit egaller:
Ainsi que la douleur qu'en mon ame i'assemble,
Qui surpassant toute autre à soy seulle ressemble
I'ay tousiours iusqu'icy blasmé l'extremité,
Mais ie pers cest aduis perdant ma liberté:
Car vous voyant, Madame, en beauté tant extreme,
Ie consens que mon cœur extremement vous aime:
Ie veux qu'en vous seruant il souffre extremement,
Et le desauoüerois s'il faisoit autrement,

Peut

Peut-eſtre quelque iour vous en ſerez touchee:
Et à fin que ma mort ne vous ſoit reprochee,
Finirez mes langueurs, aurez de moy pitié,
Et recompenſerez ma fidelle amitié.
O dieux ſi d'vn tel heur ie contente ma vie,
Ne m'accordez plus rien de choſe que ie prie!
On ne me verra plus d'autres biens deſireux,
Et m'eſtimeray lors content & bien-heureux:
Mais ſi par mon mal-heur trop cruelle & trop fiere,
Vous ne vous flechiſſez au ſon de ma priere,
Sans plaiſir, ſans confort, triſte & deſeſperé,
Ie veux blaſmer le Ciel contre moy coniuré,
Et maudire ma vie où tout mal-heur abonde,
Prenant congé d'Amour, le ſeul bien de ce monde:
Car que me ſeruira que ie ſois redouté,
Que i'aye en mon Printemps maint effort ſurmonté,
De m'eſtre veu le chef de ſi grandes armees,
D'auoir des ennemis les campagnes ſemees,
D'eſtre eſchappé vainqueur de cent mille dangers,
D'eſtre le ſeul effroy des Princes eſtrangers,
D'vn Roy ſi genereux auoir pris ma naiſſance,
Courageux, indompté, d'inuincible puiſſance:
Auoir deſſus mon front ſemé tant de lauriers,
Auoir ieune arraché la palme aux vieux guerriers,
Iuſqu'au plus haut du Ciel planté ma renomme,
Que le temps ni la mort ne rendront conſommee,
Bien voulu d'vn chacun, bien craint, bien eſtimé,
Si de vous ſeulement ie ne puis eſtre aimé,
Et ſi vous refuſez de m'eſtre fauorable?
„ *La grandeur ſans amour eſt choſe miſerable.*

I'aimerois beaucoup mieux estre né bassement,
N'auoir pas tant de cœur, ni tant de sentiment,
Que mon esprit fut lourd, & mon ame pesante,
Ma douleur pour le moins ne seroit si cuisante.
,, Car plus vn homme est grand, & de gloire animé,
,, Plus chaud est le brandon qui le rend consumé,
,, Et le mal qui le presse est beaucoup plus terrible
,, Que celuy du commun, qui est presque insensible.
Puis ie croy que l'Amour, archer victorieux,
A des fleches à part pour les Rois & les dieux,
Et ne sçaurois penser que les grands il surmonte
Comme le peuple bas, dont presque il ne fait compte.
Las! de ses traits choisis mon cœur est trauersé,
Il a tout dedans moy son carquois renuersé,
Ie suis sa trousse mesme, & sa chaude fournaise,
Vos yeux & mes pensers en nourrissent la braise,
Dont mon corps languissant sera tost deuoré,
Si par l'eau de pitié ce feu n'est moderé:
Car le voulant couurir d'vne froide apparence,
Par ma discretion i'accrois sa violence,
De vous voir bien souuent ne faisant pas semblant,
Quand ie suis tout en feu feignant d'estre tremblant,
Et me monstrant ioyeux en ma douleur cruelle,
Seul entre tous les grands qui mes amour recelle:
Car eux communement au lieu de les celer
Trouuent mille suiets pour en faire parler:
Où moy ie les contrains, & les cache en mon ame
Aimant mieux endurer que de nuire à Madame,
Et ne voulant qu'vn peuple ignorant & sans loy
Cognoisse mes desirs, & babille de moy.

Ceux

Ceux qui ſçauent comment à part ie me retire,
Que ie me plais tout ſeul, que i'aime tant à lire,
Les paſſions d'Amour, ſes effects rigoureux,
Iugent tout auſſi toſt que ie ſuis amoureux:
Ils le diſent aſſez, mais ils n'ont cognoiſſance
Que vous me reteniez en voſtre obeïſſance,
Tant ie ſçay bien couurir mon deſir violant,
Qui las croiſt d'autant plus que ie le vay celant:
Mais i'aime mieux ſouffrir vne douleur plus forte
Que mon contentement quelque ennuy vous apporte:
I'aime mieux me priuer du beau iour de vos yeux,
Fuyant ce que i'adore, & que i'aime le mieux:
Car i'ay ce reconfort, qui mon mal diminuë,
De penſer que ma foy par là vous ſoit cogneuë,
Et que la verité de mon affection
Se deſcouure aiſément par ma diſcretion,
Qui eſt de fermeté le plus ſeur teſmoignage:
Iamais homme diſcret ne ſceut eſtre volage.

ELEGIE XIX.

VOus qui pippez d'Amour, d'herreur, & de ieuneſſe,
Adorez vainement vne folle Maiſtreſſe:
Vous qui meſme ſur vous n'auez plus de pouuoir,
Vous qui ſous bonne foy vous laiſſez deceuoir,
Vous qui prenez le blanc pour vne couleur noire,
Vous qui de vos mal-heurs baſtiſſez vne gloire,
Et qui tout poſſedez de charme & de poiſon,
Eſtes ſans yeux, ſans cœur, ſans ame, & ſans raiſon

Digitized by Google

Oyez le iuſte dueil d'vne perſonne atteinte,
Oyez l'aſpre courroux & l'ardente complainte
Du deſolé Philandre, à bon droit irrité,
Pour auoir deconuert vne infidelité,
Et pour auoir perdu ſa ieuneſſe abuſee,
Seruant fidellement vne Alcine ruſee,
Vne fine Lamie, vne peſte, vn venin,
Et tout le deſhonneur du ſexe feminin.
Vn des iours de l'Eſté, que la flame etheree
Bruſloit de toutes parts d'ardeur demeſurce,
Ceſt amant furieux qui ſentoit au dedans
De ſon iuſte deſpit les aiguillons ardans
Et les elancemens d'vne forcenerie,
Tombe du haut de ſoy tout vaincu de furie,
Sans parler, ſans mouuoir palle, & tout eſperdu,
Ayant auec l'eſprit tout ſentiment perdu:
Il ne pouuoit pleurer encor qu'il euſt enuie
De voir couler en pleurs ſes amours & ſa vie:
Mais comblé de douleur ſans ceſſe il halletoit,
Et ſon cœur mutiné pour ſortir combattoit.
Il demeura long temps ainſi vaincu de rage,
Ayant les mouuemens, le geſte & le viſage
D'vn qui tire à la mort, lors qu'il va fremiſſant,
Auec vn gros hocquet les membres roidiſſant:
Puis il reuient vn peu entr'ouurant la paupiere,
Et monſtre qu'à regret il void noſtre lumiere,
Tant il eſt las de viure, & tant il a deſir
Qu'vne agreable mort trenche ſon deſplaiſir:
Mais voyant que la mort n'abregeoit ſa miſere,
Il ſaute ſur les pieds tranſporté de cholere,

Pour

Pour saisir vne espee & s'en percer le flanc,
Ou pour plonger sa dague aux sources de son sang,
Tenant le fer tout nud dans sa dextre meurtriere,
Il fait sortir ces mots pour complainte derniere.
Mourons, mourons dit-il, punissons nostre erreur,
Eschappons par le fer des dents de la fureur,
Faisons rire vne ingrate, & donnons quelque cesse
Au regret eternel qui nous charge & nous presse:
Lasche i'aime la mort qui me peut secourir,
Mais ie maudy le Ciel qu'il ne m'a fait mourir,
Quand i'estimois son cœur estre vn roc immuable:
La mort m'eut esté lors bien douce & fauorable.
Acheuant ces propos comme il veut s'auancer
Pour le fer inhumain dans sa gorge enfoncer,
Et qu'il court gayement à la mort toute preste,
Il sent qu'au mesme instant vn bon esprit l'arreste,
Qui luy saisit le bras qui le fait tressaillir,
Qui luy faict le cousteau de la dextre faillir,
Et qui parle en son cœur disant en telle sorte:
Quelle extreme fureur hors de toy te transporte?
Quelle rage te tient, quel espoir vehement
Te deuore l'esprit, l'ame, & l'entendement,
Que tu vueilles mourir d'vne mort si cruelle,
Pour l'impudicité d'vne Dame infidelle,
Encor sans te venger, & sans faire sentir
Si de se prendre à toy l'on se peut repentir?
Venge toy pour le moins puis d'vn grand coup d'espee
Mets fin à ton amour si laschement trompee.
Ainsi ce bon esprit l'Amant dissuada,
Et l'heure de sa mort par ces mots retarda:

Au point que le Soleil commençoit ſa carriere,
Monſtrant ſes cheueux d'or, rayonneux de lumiere,
Ce chetif amoureux, amoureux & ialoux,
Tout cuit de paſſions, de rage & de courroux,
Se met à diſcourir en ſa triſte penſee
Comme il pourra venger ſon amour offenſee:
Cent mille tourbillons l'vn ſur l'autre amaſſez,
Cent penſers differents contrairement pouſſez,
Luy liurent la bataille, & font dedans ſa teſte
Vn brouillement confus tout bruyant de tempeſte.
Neptune en temps d'Hyuer n'eſt point plus agité,
Eſtant pouſſé des vents d'vn & d'autre coſté,
Et ne void tant de flots, & tant de vagues perſes,
Comme il roule en l'eſprit d'affections diuerſes:
Il ne faut point penſer qu'il puiſſe repoſer,
Il reſue, il ſe deſpite, & ſe ſent embraſer
Le cœur tout à l'entour d'vne nouuelle flame,
Dés qu'il ſe reſſouuient des ruſes de ſa Dame,
De ſes ſouſpirs trompeurs, de ſes mots deſguiſez,
De ſes yeux tant de fois feintement arroſez
Et voyant (ô regret) ſa feintiſe notoire
La croyant il ſe fache, & ſe hait de la croire:
Mais il la croit pourtant, & la doit croire auſſi,
Bien qu'en s'en ſouuenant il reſte tout tranſi.
Or quand ce ſouuenir à ſes yeux ſe preſente,
Helas! c'eſt faict de luy, il crie il ſe tourmente,
Il ſouſpire, il ſanglotte il eſt plus qu'au treſpas,
Et deſpite ſa vie, il chemine à grands pas,
Et cerche en rauiſſant les lieux plus ſolitaires,
Pour maudire à ſon gré les deſtins aduerſaires:

Digitized by Google

Il va de ſes douleurs la terre enſemençant,
De ſes cuiſans ſouſpirs l'air s'eſchauffe en paſſant,
Et l'amoureuſe Echo d'aigre douleur contrainte,
Parmy les rocs cauez reſpond à ſa complainte.
O femmin cerueau dit-il en ſouſpirant)
Traiſtre feint ſans arreſt deçà delà courant,
Contraire obiet de foy, pariure & variable,
Que celuy qui te croit eſt pauure & miſerable!
Ie t'ay creu toutesfois auſſi tu m'as fait voir
Combien ton naturel eſt propre à deceuoir:
Mais las! qui ne t'euſt creu ceſte aſpre violence,
Ces ſermens, ces propos tant vrais en apparence,
Tant enflammez d'amour, tant chauds d'affection,
Ces regards deſrobez bruſlans de paſſion,
Ces doux languiſſemens, ces mignardes careſſes,
Ces larmes, ces propos & ces longues promeſſes,
Eſtoient-ce les teſmoins d'vne legere foy,
Et qu'on fauoriſaſt les autres plus que moy?
Ah traiſtre & laſche cœur! de quel maſque hypocrite
As-tu ſçeu deguiſer ta volonté maudite,
Sans que par mon amour ni par ma fermeté
I'aye peu retenir tant d'infidelité?
„ *On dit que Cupidon n'eſt iamais ſoul de larmes,*
„ *Ni le Dieu Tracien de meurtres & d'allarmes,*
Les abeilles de fleurs, les cheures d'arbriſſeaux,
De riuieres la mer, & les prez de ruiſſeaux:
Mais qu'on die auſſi bien que la femme inconſtante
„ *De cent mille Amoureux ne ſeroit pas contente:*
„ *En a-elle vn acquis elle en veut vn nouueau,*
„ *Et iamais fermeté n'habite en ſon cerueau,*

„ *Anim*

„ *Animal plein de ruſe, indomtable & volage,*
„ *Qui a dedans la bouche autrement qu'au courage.*
Las! ie crois que les Dieux ardemment courroucez,
Vn iour que les mortels les auoient offencez,
Feirent naiſtre icy bas pour punir leur audace
Et pour les trauailler, la feminine race,
Ainſi que les ſerpens, les tygres & les loups,
Aux mortels mille fois plus courtois & plus doux:
Et comme on void ſortir parmy les bonnes plantes
Des chardons inutils, & des herbes meſchantes.
Hé! pourquoy la nature & les cieux n'ont permis
Que les hommes par eux, & d'eux-meſmes amis,
Sans toy, ſexe imparfait, peuſſent auoir naiſſance,
Pour ne te deuoir plus ceſte recognoiſſance?
Ainſi que nous voyons qu'vn ſoigneux iardinier
Ente ſur vn prunier les greffes d'vn prunier,
Vn pommier ſur vn autre, & vn cheſne ſauuage
De ſes ieunes rameaux peupler tout vn bocage,
Ou comme le Phenix ſoy-meſme ſe bruſlant,
Sans finir, par ſa fin ſe va renouuelant:
Mais en vain ie m'arreſte aux effects de nature,
Qui tout ceſt vniuers conduit à l'auanture,
Par hazard par fortune, & par legereté,
Et qui ſe reſiouït de ſa diuerſité:
Quelle perfection faut-il eſperer d'elle,
Puis qu'on ſçait que Nature eſt meſme vne femelle?
Ceſſez pourtant, ceſſez, femmes de vous vanter
De ce que vous pouuez les hommes enfanter,
Et qu'ils naiſſent de vous, n'en ſoyez arrogantes:
Les lys au teint d'argent naiſſent d'herbes puantes,

On

On void sortir des fleurs d'vn fumier tout pourry,
Et le bouton vermeil sur l'espine est nourry:
Sources de tous mal-heurs, superbes, desguisees,
D'orgueil, d'ire, de rage & d'enuie embrasees,
Qui portez dans le cœur l'inconstance pour loy,
Sans amour, sans raison, sans conseil & sans foy,
Pleines de trahisons, temeraires, cruelles,
Et des pauures humains les pestes eternelles.
Ainsi crioit Philandre embrasé iustement,
Donnant air par souspirs à son feu vehement,
Et faisant de ses yeux deux bouillantes fontaines,
Qui monstroient la rigueur de ses cruelles peines:
Les bestes d'alentour s'arrestoient pour l'ouïr,
Les oiseaux tous rauis demeuroient sans fuïr,
Attentifs à ses plaints, & par vn doux murmure
Les riuages prochains plaignoient son aduenture:
Les rochers & les monts de pitié se fendoient.
Et iusqu'au plus haut Ciel ses regrets s'entendoient,
Regrets trop violans qui n'auoient point de trefue,
Fust au poinct du matin quand l'Aurore se leue,
Fust au plus chaud du iour, quand le Soleil ardant
A moitié de son cours nous bruſle en regardant:
Ou fust quand tout suant d'auoir couru le monde
Il laue en l'Ocean sa cheueleure blonde,
Ou fust en plein my-nuict, quand les hommes lassez
Sont plus profondement d'vn fort sommeil pressez.

DIS

DISCOVRS.

SI l'Amour eſt vn Dieu, c'eſt vn Dieu d'iniuſtice,
Recognoiſſant le moins ceux qui luy font ſeruice:
Vn aueugle en nos maux vn enfant inconſtant,
Au plaiſir du hazard ſes faueurs departant,
Qui s'abreuue de ſang & de larmes bruſlantes,
Et qui perce les cœurs de fleches differentes,
Afin que nos eſprits errans diuerſement
Sans iamais repoſer ſoient touſiours en tourment:
Vous qui de ſes rigueurs n'auez la cognoiſſance,
Ne vous eſclauez point, faites luy reſiſtance,
Les plus loyaux Amans ſont moins recompenſez,
Mon mal peint en ces vers le fait cognoiſtre aſſez.
Ceſt enfant inuaincu, Dieu de ſang & de flame,
Vn iour pour mon mal-heur me fit voir vne Dame,
Qui de ſes chauds regards tout le ciel allumoit,
Et les petits Amours comme roſes ſemoit:
Si toſt que ie la vey mon ame en fut eſmeuë,
Et l'Amour auſſi toſt flamboyant en ſa veuë,
Comme vn eſclair ſubtil par vn vexre eſlancé
Paſſa dedans mon cœur qu'il n'a iamais laiſſé:
Ie l'adoray depuis comme choſe diuine,
Et rien qu'vn feu ſi beau n'echauffoit ma poitrine,
En ſes vœus ſeulement tout mon heur s'aſſembloit,
Et tout autre plaiſir ennuyeux me ſembloit:
Mais pour premier mal-heur de ma triſte auenture,
Vn mary deſiant de ialouſe nature,

Comme

Comme vn Dragon veillant de la voir m'empeſchoit,
Et ſon riche threſor auarement cachoit,
Tout ce qu'on dit d'Argus de luy ſe peut bien dire:
Iamais le doux ſommeil quand Phebus ſe retire,
Ne luy ferme ley yeux, il veille inceſſamment,
Ou s'il dort il l'entend, & la voit en dormant:
Et quand vn Papillon volle autour de la belle,
Il crie, & veut ſçauoir s'il eſt maſle ou femelle,
De ce maudit ialoux mon mal eſt procedé,
Car depuis la trouuant cent fois ie retardé
(Trop diſcret pour mon bien) de luy faire ma plainte,
Et tandis mon deſir croiſſoit par la contrainte,
Ainſi que le braſier ſous la cendre caché,
Ou comme vn grand ruiſſeau quand il eſt empeſché:
Mais plus que mon mal-heur ie plaignois le ſeruage
De la ieune beauté royne de mon courage,
Qui ſous vn ioug ſi dur foiblement languiſſoit,
Et ſans aucun plaiſir ſa ieuneſſe paſſoit:
Souuent de ce regret ayant l'ame bleſſee
A part contre le Ciel i'ay ma plainte dreſſee,
De ce qu'il aſſembloit ſans ordre & ſans raiſon,
Auec vn froid Hyuer ceſte belle ſaiſon:
Et bien ſouuent auſſi plein d'amoureuſe rage,
Comme s'il fuſt preſent i'vſois de ce langage.
O mary trop cruel pour ſi douce beauté,
Que penſes-tu gaigner geſnant ſa liberté?
Ton extreme rigueur ſon vouloir ne retarde,
Si tu gardes le corps l'ame eſt hors de ta garde,
Tu rens par tant de ſoing l'Amant plus enflammé:
„ Vn plaiſir trop permis n'eſt iamais bien aimé.

„ La

„ *Le malade aime l'eau q i luy eſt defendue,*
„ *Et l'Amour par contr inte eſt plus chaude renduë.*
Argus auoit cent yeux, Amour les enchanta,
Et le palais d'airain Iupiter n'arreſta.
„ *Celle peche le moins qui a plus de licence,*
„ *Et ce qui deſplaiſoit eſt cher par la defenſe.*
Mais ſi ton cœur felon ne peut eſtre adoucy,
Au moins de la garder laiſſe moy le ſoucy,
Ne te trauaille point, ie veux que l'eſtincelle
Qui luit en mon eſprit tous les autres deſcelle:
Ie liray dans leurs cœurs quand plus ils ſe feindront,
Et te deſcouuriray ce qu'ils entreprendront.
De mille autres propos i'accuſois ſa rudeſſe,
M'efforçant quelquefois de luy faire careſſe,
Et pour mieux deguiſer le mal qui me tenoit
Ie deſtournois les yeux quand ſa femme venoit,
Et de peur ſeullement de la voir mal traitee
Ma chaleur d'vn ſouſpir n'oſoit eſtre euantee.
Sage diſcretion tu m'as bien cher couſté,
Sans tant de vains reſpects i'euſſe plus profité:
Ainſi durant long temps ie languy miſerable,
Eſperant que l'Amour quelque iour fauorable,
S'ennuyant de mes maux prendroit de moy pitié,
Et qu'il falloit ſans plus couurir mon amitié.
„ *Las qu'vn nuage eſpais couure l'eſprit de l'homme!*
Durant qu'en ces deſſeins mon cerueau ie conſomme
Et que ie pers le temps, c'eſt Archer rigoureux
Voulut qu'vn ieune Prince en deuint amoureux,
Qui ſans tant de reſpects deſcouurit ſa penſee,
Rendant de ſa beauté ma Maiſtreſſe bleſſee.

Seul

Seul il estoit son bien, sa lumiere & son cœur,
Et ce nouueau soucy de sa crainte vainqueur,
Qui d'vn aueugle feu sans pitié la deuore,
Luy fait mespriser tout sinon l'œil qu'elle adore,
Elle qui parauant n'osoit lever les yeux,
Se mocque maintenant du seing trop curieux
De son mary ialoux, elle est toute de flame,
Et rien plus que l'Amour ne commande en son ame.
Ah! Prince bien-heureux, Roy de sa volonté,
Que ie porte d'enuie à ta felicité!
Non pour estre sorty d'vn si fameux lignage,
Non pour tant de beaux traits qu'on voit sur ton visa-
Non pour estre en cent lieux iustement renommé, (ge,
Non pour tant de Lauriers dont ton front est semé,
Non pour mille vertus honorans ta ieunesse,
Mais pour estre adoré de ma seule Deesse:
Voilà ton plus grand heur dont ie suis enuieux,
Tu as ioüy d'vn bien qui n'appartient qu'aux dieux.
Or durant ceste flamme à mon bien si contraire,
Oncques de mes liens ie ne me peu desfaire,
A l'enuy du mal-heur ma constance augmenta,
Et iamais le despit si fort ne m'irrita
Que ie peusse blasmer l'ardente amour de celle
Qui si douce à autruy m'estoit touſiours cruelle:
De son nouueau desir mon mal-heur i'accusay,
Et touſiours sans flechir constant ie m'opposay,
Resolu d'endurer, mesme s'il se peut dire,
Pensant à son plaisir i'allegeois mon martyre,
Et l'œil deuers le ciel ie priois bassement
Qu'vn couple si parfait s'entr'aimaſt longuement.

Ayant plus que la mort ceux qui bruſlez d'enuie
Troubloient l'heureux repos d'vne ſi douce vie.
Ainſi ferme touſiours i'aimois ſans eſtre aimé,
Et comme ſi mon cœur au ſien fut transformé
I'auois part à ſon bien, ſa lieſſe eſtoit mienne,
Oubliant ma douleur pour ſouſpirer la ſienne,
Lors que quelque enuieux d'vn langage cuiſant
Alloit de ſes amours franchement deuiſant:
Bref, en ferme amitié n'ayant point de ſemblable
I'aidois à mon mal-heur pour luy eſtre agreable.
Qui diroit le regret que mon cœur ſupporta
Quand ce Prince à la fin de ſes yeux s'abſenta,
Emportant quand & ſoy ſon ame & ſa puiſſance.
Et ne luy laiſſant rien que l'ennuy d'vne abſence?
Il falloit que ſon cœur fuſt en roche endurcy,
De pouuoir (trop cruel) l'abandonner ainſi,
Voir pleurer ſes beaux yeux pour forcer ſa demeure:
De moy ſans la laiſſer ie fuſſe mort à l'heure,
Helas! combien depuis ce rigoureux depart,
Dedaignant tous plaiſirs l'ay-ie veuë à l'eſcart
Souſpirer tendrement penſiue & ſolitaire,
Monſtrant que ſans le voir rien ne luy pouuoit plaire?
Comme vn que le Soleil dans vn bois a laiſſé
Ne peut plus remarquer l'endroit qu'il a paſſé,
Vne effroyable horreur couure l'herbe fleurie,
Et ce qui luy plaiſoit luy donne faſcherie.
Ainſi ſe voyant loin du Soleil de ſes yeux,
La Cour ne luy eſt plus qu'vn deſert ennuyeux,
Tout obiect luy deſplaiſt, ſa parole forcee
Monſtre à qui l'entretient qu'ailleurs eſt ſa penſee.

O cœur

O cœur remply d'amour, de constance & de foy,
Tu meritois trouuer vn amant tel que toy,
Qui de vraye amitié ton amour euſt acquiſe
Si en autre qu'vn grand ta fortune l'euſt miſe.
Mais durãt qu'en regrets tu te vas conſumant
Maudiſſant la rigueur d'vn triſte eſloignement,
Celuy qui tient la clef de ton ame enchaiſnee
Ne ſonge plus en toy t'ayant abandonnee:
Vne autre affection regne en ſa volonté,
Foible ioüet à vent deçà delà porté,
Et puis aimez les grands, croyez en leur langage:
La Biſe en arriuant n'abat tant de fueillage,
Et n'eſmeut ſur la mer tant de flots eſcumans,
Comme ils font & refont de diuers changemens:
Leur flamme auſſi ſoudain eſt par tout eſpandüe,
Et penſent que l'Amour de chacun leur eſt deüe.
De ce dernier mal-heur à Madame aduenu
Ie ſuis plus que iamais angoiſſeux deuenu:
Car outre le tourment couſtumier que i'endure
Ie pleure maintenant ſa piteuſe aduenture,
Et vay blaſmant le Ciel d'vn eſprit deſpité
De ce qu'il ne punit tant de legereté.
Loüe Amour qui voudra, c'eſt vne frenaiſie
Que les fols ont fait Dieu ſelon leur fantaſie,
Vn mal, vne fureur, vn fort enchantement,
Par ſes charmes cruels troublant l'entendement,
Las! ſi mon foible eſprit n'eſtoit troublé de rage
Ie me retirerois cognoiſſant mon dommage,
Ou d'vn autre deſir plus doucement eſpoint
Ie ceſſerois d'aimer ce qui ne m'aime point,

Mais d'vn ſi puiſſant trait ma raiſon eſt forcee
Que ie ſuy mal-gré moy la trace encommencee,
Et ſers ſans profiter vne ingrate beauté,
Qui pour aimer autruy n'a plus de liberté.
Or ce dernier confort pour remede i'embraſſe,
Que ſi dans ſon eſprit la raiſon trouue place,
Et qu'vn iour le deſpit iuſtement allumé
Face mourir l'amour d'vn qu'elle a trop aimé,
Qu'alors de mes douleurs elle aura cognoiſſance
Payant tant d'amitié de quelque recompenſe,
Et verra quelle erreur follement l'abuſoit
Quand vn Prince inconſtant ſes deſirs maiſtriſoit:
„ L'amour des grands Seigneurs eſt touſiours dommageable,
„ Et ſert le plus ſouuent au vulgaire de fable:
„ Nulle diſcretion leur fureur ne reçoit,
„ Et dés qu'ils ſont eſpris chacun s'en apperçoit:
Car cent mille eſpions veillent ſur leurs affaires.
„ La grandeur & l'amour ſont deux choſes contraires.

FIN DV PREMIER LIVRE DES ELEGIES.

ELEGIES

ELEGIES,

DE PHILIPPES DES PORTES.

LIVRE II.

ELEGIE I.

QVe ſeruiroit nier choſe ſi recognuë?
Ie l'auoüe, il eſt vray, mõ amour diminuë,
Non pour obiect nouueau qui me donne la loy,
Mais c'eſt que vos façons ſont trop froides pour moy,
Vous auez trop d'eſgard, de conſeil, de ſageſſe,
Mon humeur n'eſt pas propre à ſi tiede maiſtreſſe,
Ie ſuis impatient, aueugle & furieux,
Pour aimer cõme moy trop clairs ſont vos beaux yeux,
Toute choſe vous trouble & vous rend eſperduë,
Vne vaine rumeur ſans ſubiect eſpanduë,
Le regard d'vn paſſant, le caquet d'vn voiſin,
Quelque parent de loing, vn beau-frere, vn couſin,
De mille eſtonnemens laiſſent voſtre ame atteinte,
Vos femmes ſeulement vous font pallir de crainte:
Et quand de mes trauaux i'attens quelque loyer
Le temps en ces frayeurs ſe void tout employer.

D'vne fleche trop mousse Amour vous a blessee,
Il faut à mes fureurs quelque Amante insensee,
Qui mourant chacun iour me liure cent trespas,
Qui m'oste la raison, le somme & le repas,
Qui craigne de me perdre, & qui me face craindre,
Qui tousiours se complaigne, ou qui m'escoute plaindre.
Qui se iette aux dangers, & qui m'y iette aussi,
Qui transisse en absence, & que i'en sois ainsi,
Qui m'occupe du tout, que tout ie la retienne,
Et qu'vn mesme penser nostre esprit entretienne:
Voilà les passe-temps que ie cerche en aimant,
„ I'aime mieux n'aimer point que d'aimer tiedement.
L'extremité me plaist: Desirez-vous que i'aime?
Soyez en vos ardeurs comme en beautez extreme,
Perdez tous ces respects qui nous ont abusez,
Aueuglons les ialoux, trompons les plus rusez,
Et courons les hazards. La princesse d'Eryce
Amoureuse de Mars aux hardis est propice:
Et l'esprit que la peur deuant fut tenaillant
Dés qu'il sent son ardeur deuient chaud & vaillant.

Ceste mere d'Amour que tout estre reuere
Apprend la simple fille à tromper vne mere,
Vne tante, vne garde, & doucement la nuict
Se couler aupres d'elle, aller sans faire bruit
A tastons à la porte, & sous l'obscur silence
Ouurir à son Amant qui boult d'impatience:
Aux gestes & aux yeux elle apprend à parler,
Et par chiffre incognu son secret deceler:
Elle fait que la femme & ieune & peu rusee
Le soin d'vn vieil ialoux conuertist en risee,

Et

Et que le cœur loyal d'amour bien embraſé
Ne trouue iamais rien qui luy ſoit malaiſé,
Mais il faut que ſon traict profondement le touche,
Ce n'eſt pas pour tous ceux qui l'Amour ont en bouche,
Que la couſtume ou l'art fait paroiſtre angoiſſeux,
Ou qu'vne humeur peſante a rendu pareſſeux:
Soulement ces Amans la trouuent fauorable
Qui nourriſſent au cœur vn vlcere incurable,
Qui bien loing ont chaſſé tout diſcours de raiſon,
Et qu'vn ſage reſpect n'enferme en la maiſon:
Mais comme la fureur à clos yeux les tranſporte,
Paſſent cent & cent fois pardeuant vne porte,
Rodent toute la nuict, ſans profit bien ſouuent,
Et ne craignent volleurs, froid, orage ni vent.
Expert i'en puis parler, ſa faueur i'ay ſentie
Quand plus fort la raiſon s'eſt de moy diuertie,
Quand ie ſuis tout de flamme, & que chargé d'ennuis
Par la ville à grands pas i'erre toutes les nuicts,
Touſiours ceſte Deeſſe à mon ſecours ſe monſtre,
Les bateurs de pauć qu'aux deſtours ie rencontre
Ne m'oſtent point ma cape, & leur fer rigoureux
Ne ſe trempe iamais dans mon ſang amoureux:
Le froid des nuicts d'hyuer ne me porte nuiſance,
Ni le ſerain ni l'eau qui tombe en abondance,
Ie ne me ſens de rien, tout aide à ma ſanté
Pourueu qu'à la parfin ayant bien eſcouté
Laſſe de mes trauaux celle qui m'eſt ſi belle
Entr'ouurant la feneſtre à baſſe voix m'appelle.
O toy quiconque ſois, qui te vas retirant
Si tard en ton logis, ne ſois trop enquerant,

„ *Animal plein de ruſe, indomtable & volage,*
„ *Qui a dedans la bouche autrement qu'au courage.*
Las! ie crois que les Dieux ardemment courroucez,
Vn iour que les mortels les auoient offencez,
Feirent naiſtre icy bas pour punir leur audace
Et pour les trauailler, la feminine race,
Ainſi que les ſerpens, les tygres & les loups,
Aux mortels mille fois plus courtois & plus doux:
Et comme on void ſortir parmy les bonnes plantes
Des chardons inutils, & des herbes meſchantes.
Hé! pourquoy la nature & les cieux n'ont permis
Que les hommes par eux, & d'eux-meſmes amis,
Sans toy, ſexe imparfait, peuſſent auoir naiſſance,
Pour ne te deuoir plus ceſte recognoiſſance?
Ainſi que nous voyons qu'vn ſoigneux iardinier
Ente ſur vn prunier les greffes d'vn prunier,
Vn pommier ſur vn autre, & vn cheſne ſauuage
De ſes ieunes rameaux peupler tout vn bocage,
Ou comme le Phenix ſoy-meſme ſe bruſlant,
Sans finir, par ſa fin ſe va renouuelant:
Mais en vain ie m'arreſte aux effects de nature,
Qui tout ceſt vniuers conduit à l'auanture,
Par hazard par fortune, & par legereté,
Et qui ſe reſiouït de ſa diuerſité:
Quelle perfection faut-il eſperer d'elle,
Puis qu'on ſçait que Nature eſt meſme vne femelle?
Ceſſez pourtant, ceſſez, femmes de vous vanter
De ce que vous pouuez les hommes enfanter,
Et qu'ils naiſſent de vous, n'en ſoyez arrogantes:
Les lys au teint d'argent naiſſent d'herbes puantes,

On

On void sortir des fleurs d'vn fumier tout pourry,
Et le bouton vermeil sur l'espine est nourry:
Sources de tous mal-heurs, superbes, desguisees,
D'orgueil, d'ire, de rage & d'enuie embrasees,
Qui portez dans le cœur l'inconstance pour loy,
Sans amour, sans raison, sans conseil & sans foy,
Pleines de trahisons, temeraires, cruelles,
Et des pauures humains les pestes eternelles.
Ainsi crioit Philandre embrasé iustement,
Donnant air par souspirs à son feu vehement,
Et faisant de ses yeux deux bouillantes fontaines,
Qui monstroient la rigueur de ses cruelles peines:
Les bestes d'alentour s'arrestoient pour l'ouïr,
Les oiseaux tous rauis demeuroient sans fuïr,
Attentifs à ses plaints, & par vn doux murmure
Les riuages prochains plaignoient son aduenture:
Les rochers & les monts de pitié se fendoient.
Et iusqu'au plus haut Ciel ses regrets s'entendoient,
Regrets trop violans qui n'auoient point de trefue,
Fust au poinct du matin quand l'Aurore se leue,
Fust au plus chaud du iour, quand le Soleil ardant
A moitié de son cours nous bruste en regardant:
Ou fust quand tout suant d'auoir couru le monde
Il laue en l'Ocean sa cheueleure blonde,
Ou fust en plein my-nuict, quand les hommes lassez
Sont plus profondement d'vn fort sommeil pressez.

DIS

Digitized by Google

DISCOVRS.

SI l'Amour eſt vn Dieu, c'eſt vn Dieu d'iniuſtice,
Recognoiſſant le moins ceux qui luy font ſeruice:
Vn aueugle en nos maux vn enfant inconſtant,
Au plaiſir du hazard ſes faueurs departant,
Qui s'abreuue de ſang & de larmes bruſlantes,
Et qui perce les cœurs de fleches differentes,
Afin que nos eſprits errans diuerſement
Sans iamais repoſer ſoient touſiours en tourment:
Vous qui de ſes rigueurs n'auez la cognoiſſance,
Ne vous eſclauez point, faites luy reſiſtance,
Les plus loyaux Amans ſont moins recompenſez,
Mon mal peint en ces vers le fait cognoiſtre aſſez.
Ceſt enfant inuaincu, Dieu de ſang & de flame,
Vn iour pour mon mal-heur me fit voir vne Dame,
Qui de ſes chauds regards tout le ciel allumoit,
Et les petits Amours comme roſes ſemoit:
Si toſt que ie la vey mon ame en fut eſmeuë,
Et l'Amour auſſi toſt flamboyant en ſa veuë,
Comme vn eſclair ſubtil par vn verre eſlancé
Paſſa dedans mon cœur qu'il n'a iamais laiſſé:
Ie l'adoray depuis comme choſe diuine,
Et rien qu'vn feu ſi beau n'echauffoit ma poitrine,
En ſes vœus ſeulement tout mon heur s'aſſembloit,
Et tout autre plaiſir ennuyeux me ſembloit:
Mais pour premier mal-heur de ma triſte auenture,
Vn mary deſfiant de ialouſe nature,

Comme

Comme vn Dragon veillant de la voir m'empeſchoit,
Et ſon riche threſor auarement cachoit,
Tout ce qu'on dit d'Argus de luy ſe peut bien dire:
Iamais le doux ſommeil quand Phebus ſe retire,
Ne luy ferme ley yeux, il veille inceſſamment,
Ou s'il dort il l'entend, & la voit en dormant:
Et quand vn Papillon volle autour de la belle,
Il crie, & veut ſçauoir s'il eſt maſle ou femelle.
De ce maudit ialoux mon mal eſt procedé,
Car depuis la trouuant cent fois ie retardé
(Trop diſcret pour mon bien) de luy faire ma plainte,
Et tandis mon deſir croiſſoit par la contrainte,
Ainſi que le braſier ſous la cendre caché,
Ou comme vn grand ruiſſeau quand il eſt empeſché:
Mais plus que mon mal-heur ie plaignois le ſeruage
De la ieune beauté royne de mon courage,
Qui ſous vn ioug ſi dur foiblement languiſſoit,
Et ſans aucun plaiſir ſa ieuneſſe paſſoit:
Souuent de ce regret ayant l'ame bleſſee
A part contre le Ciel i'ay ma plainte dreſſee,
De ce qu'il aſſembloit ſans ordre & ſans raiſon,
Auec vn froid Hyuer ceſte belle ſaiſon:
Et bien ſouuent auſſi plein d'amoureuſe rage,
Comme s'il fuſt preſent i'vſois de ce langage.
O mary trop cruel pour ſi douce beauté,
Que penſes-tu gaigner geſnant ſa liberté?
Ton extreme rigueur ſon vouloir ne retarde,
Si tu gardes le corps l'ame eſt hors de ta garde,
Tu rens par tant de ſoing l'Amant plus enflammé:
Vn plaiſir trop permis n'eſt iamais bien aimé.

„ *Le malade aime l'eau qui luy eſt defendue,*
„ *Et l'Amour par contrainte eſt plus chaude renduë.*
Argus auoit cent yeux, Amour les enchanta,
Et le palais d'airain Iupiter n'arreſta.
„ *Celle peche le moins qui a plus de licence,*
„ *Et ce qui deſplaiſoit eſt cher par la defenſe.*
Mais ſi ton cœur felon ne peut eſtre adoucy,
Au moins de la garder laiſſe moy le ſoucy,
Ne te trauaille point, ie veux que l'eſtincelle
Qui luit en mon eſprit tous les autres decelle:
Ie liray dans leurs cœurs quand plus ils ſe feindront,
Et te deſcouuriray ce qu'ils entreprendront.
De mille autres propos i'accuſois ſa rudeſſe,
M'efforçant quelquefois de luy faire careſſe,
Et pour mieux deguiſer le mal qui me tenoit
Ie deſtournois les yeux quand ſa femme venoit,
Et de peur ſeullement de la voir mal traitee
Ma chaleur d'vn ſouſpir n'oſoit eſtre euantee.
Sage diſcretion tu m'as bien cher couſté,
Sans tant de vains reſpects i'euſſe plus profité:
Ainſi durant long temps ie languy miſerable,
Eſperant que l'Amour quelque iour fauorable,
S'ennuyant de mes maux prendroit de moy pitié,
Et qu'il falloit ſans plus couurir mon amitié.
„ *Las qu'vn nuage eſpais couure l'eſprit de l'homme!*
Durant qu'en ces deſſeins mon cerueau ie conſomme
Et que ie pers le temps, ceſt Archer rigoureux
Voulut qu'vn ieune Prince en deuint amoureux,
Qui ſans tant de reſpects deſcouurit ſa penſee,
Rendant de ſa beauté ma Maiſtreſſe bleſſee.

Seul

Seul il eſtoit ſon bien, ſa lumiere & ſon cœur,
Et ce nouueau ſoucy de ſa crainte vainqueur,
Qui d'vn aueugle feu ſans pitié la deuore,
Luy fait meſpriſer tout ſinon l'œil qu'elle adore,
Elle qui parauant n'oſoit leuer les yeux,
Se mocque maintenant du ſeing trop curieux
De ſon mary ialoux, elle eſt toute de flame,
Et rien plus que l'Amour ne commande en ſon ame.
Ah! Prince bien-heureux, Roy de ſa volonté,
Que ie porte d'enuie à ta felicité!
Non pour eſtre ſorty d'vn ſi fameux lignage,
Non pour tant de beaux traits qu'on voit ſur ton viſa-
Non pour eſtre en cent lieux iuſtement renommé, (ge,
Non pour tant de Lauriers dont ton front eſt ſemé,
Non pour mille vertus honorans ta ieuneſſe,
Mais pour eſtre adoré de ma ſeule Deeſſe:
Voilà ton plus grand heur dont ie ſuis enuieux,
Tu as ioüy d'vn bien qui n'appartient qu'aux dieux.
Or durant ceſte flamme à mon bien ſi contraire,
Oncques de mes liens ie ne me peu deſfaire,
A l'enuy du mal-heur ma conſtance augmenta,
Et iamais le deſpit ſi fort ne m'irrita
Que ie peuſſe blaſmer l'ardente amour de celle
Qui ſi douce à autruy m'eſtoit touſiours cruelle:
De ſon nouueau deſir mon mal-heur i'accuſay,
Et touſiours ſans flechir conſtant ie m'oppoſay,
Reſolu d'endurer, meſme s'il ſe peut dire,
Penſant à ſon plaiſir i'allegeois mon martyre,
Et l'œil deuers le ciel ie priois baſſement
Qu'vn couple ſi parfait s'entr'aimaſt longuement.

Ayant plus que la mort ceux qui bruſlez d'enuie
Troubloient l'heureux repos d'vne ſi douce vie.
Ainſi ferme touſiours i'aimois ſans eſtre aimé,
Et comme ſi mon cœur au ſien fut transformé
I'auois part à ſon bien, ſa lieſſe eſtoit mienne,
Oubliant ma douleur pour ſouſpirer la ſienne,
Lors que quelque enuieux d'vn langage cuiſant
Alloit de ſes amours franchement deuiſant:
Bref, en ferme amitié n'ayant point de ſemblable
I'aidois à mon mal-heur pour luy eſtre agreable.
Qui diroit le regret que mon cœur ſupporta
Quand ce Prince à la fin de ſes yeux s'abſenta,
Emportant quand & ſoy ſon ame & ſa puiſſance,
Et ne luy laiſſant rien que l'ennuy d'vne abſence?
Il falloit que ſon cœur fuſt en roche endurcy,
De pouuoir (trop cruel) l'abandonner ainſi,
Voir pleurer ſes beaux yeux pour forcer ſa demeure:
De moy ſans la laiſſer ie fuſſe mort à l'heure,
Helas! combien depuis ce rigoureux depart,
Dedaignant tous plaiſirs l'ay-ie veuë à l'eſcart
Souſpirer tendrement penſiue & ſolitaire,
Monſtrant que ſans le voir rien ne luy pouuoit plaire?
Comme vn que le Soleil dans vn bois a laiſſé
Ne peut plus remarquer l'endroit qu'il a paſſé,
Vne effroyable horreur couure l'herbe fleurie,
Et ce qui luy plaiſoit luy donne faſcherie.
Ainſi ſe voyant loin du Soleil de ſes yeux,
La Cour ne luy eſt plus qu'vn deſert ennuyeux,
Tout obiect luy deſplaiſt, ſa parole forcee
Monſtre à qui l'entretient qu'ailleurs eſt ſa penſee.

O cœur

O cœur remply d'amour, de conſtance & de foy,
Tu meritois trouuer vn amant tel que toy,
Qui de vraye amitié ton amour euſt acquiſe
Si en autre qu'vn grand ta fortune l'euſt miſe.
Mais durãt qu'en regrets tu te vas conſumant
Maudiſſant la rigueur d'vn triſte eſloignement,
Celuy qui tient la clef de ton ame enchaiſnee
Ne ſonge plus en toy t'ayant abandonnee:
Vne autre affection regne en ſa volonté,
Foible ioüet à vent deçà delà porté,
Et puis aimez les grands, croyez en leur langage:
La Biſe en arriuant n'abat tant de fueillage,
Et n'eſmeut ſur la mer tant de flots eſcumans,
Comme ils font & refont de diuers changemens:
Leur flamme auſſi ſoudain eſt par tout eſpanduë,
Et penſent que l'Amour de chacun leur eſt deuë.
De ce dernier mal-heur à Madame aduenu
Ie ſuis plus que iamais angoiſſeux deuenu:
Car outre le tourment couſtumier que i'endure
Ie pleure maintenant ſa piteuſe auenture,
Et vay blaſmant le Ciel d'vn eſprit deſpité
De ce qu'il ne punit tant de legereté.
Loüe Amour qui voudra, c'eſt vne frenaiſie
Que les fols ont fait Dieu ſelon leur fantaſie,
Vn mal, vne fureur, vn fort enchantement,
Par ſes charmes cruels troublant l'entendement,
Las! ſi mon foible eſprit n'eſtoit troublé de rage
Ie me retirerois cognoiſſant mon dommage,
Ou d'vn autre deſir plus doucement eſpoint
Ie ceſſerois d'aimer ce qui ne m'aime point,

Mais d'vn ſi puiſſant trait ma raiſon eſt forcee
Que ie ſuy mal-gré moy la trace encommencee,
Et ſers ſans profiter vne ingrate beauté,
Qui pour aimer autruy n'a plus de liberté.
Or ce dernier confort pour remede i'embraſſe,
Que ſi dans ſon eſprit la raiſon trouue place,
Et qu'vn iour le deſpit inſtement allumé
Face mourir l'amour d'vn qu'elle a trop aimé,
Qu'alors de mes douleurs elle aura cognoiſſance
Payant tant d'amitié de quelque recompenſe,
Et verra quelle erreur follement l'abuſoit
Quand vn Prince inconſtant ſes deſirs maiſtriſoit:
„ L'amour des grands Seigneurs eſt touſiours dommageable,
„ Et ſert le plus ſouuent au vulgaire de fable:
„ Nulle diſcretion leur fureur ne reçoit,
„ Et dés qu'ils ſont eſpris chacun s'en apperçoit:
Car cent mille eſpions veillent ſur leurs affaires.
„ La grandeur & l'amour ſont deux choſes contraires.

FIN DV PREMIER LIVRE DES ELEGIES.

ELEGIES

ELEGIES,

DE PHILIPPES DES PORTES.

LIVRE II.

ELEGIE I.

QVe seruiroit nier chose si recognuë?
Ie l'auoüe, il est vray, mõ amour diminuë,
Non pour obiect nouueau qui me donne la loy,
Mais c'est que vos façons sont trop froides pour moy,
Vous auez trop d'esgard, de conseil, de sagesse,
Mon humeur n'est pas propre à si tiede maistresse,
Ie suis impatient, aueugle & furieux,
Pour aimer cõme moy trop clairs sont vos beaux yeux,
Toute chose vous trouble & vous rend esperduë,
Vne vaine rumeur sans subiect espanduë,
Le regard d'vn passant, le caquet d'vn voisin,
Quelque parent de loing, vn beau-frere, vn cousin,
De mille estonnemens laissent vostre ame atteinte,
Vos femmes seulement vous font pallir de crainte:
Et quand de mes trauaux i'attens quelque loyer
Le temps en ces frayeurs se void tout employer.

Digitized by Google

D'vne fleche trop mousse Amour vous a blessee,
Il faut à mes fureurs quelque Amante insensee,
Qui mourant chacun iour me liure cent trespas,
Qui m'oste la raison, le somme & le repas,
Qui craigne de me perdre, & qui me face craindre,
Qui tousiours se complaigne, ou qui m'escoute plaindre.
Qui se iette aux dangers, & qui m'y iette aussi,
Qui transisse en absence, & que i'en sois ainsi,
Qui m'occupe du tout, que tout ie la retienne,
Et qu'vn mesme penser nostre esprit entretienne:
Voilà les passe-temps que ie cerche en aimant,
„ I'aime mieux n'aimer point que d'aimer tiedement.
L'extremité me plaist: Desirez-vous que i'aime?
Soyez en vos ardeurs comme en beautez extreme,
Perdez tous ces respects qui nous ont abusez,
Aueuglons les ialoux, trompons les plus rusez,
Et courons les hazards. La princesse d'Eryce
Amoureuse de Mars aux hardis est propice:
Et l'esprit que la peur deuant fut tenaillant
Dés qu'il sent son ardeur deuient chaud & vaillant.
Ceste mere d'Amour que tout estre reuere
Apprend la simple fille à tromper vne mere,
Vne tante, vne garde, & doucement la nuict
Se couler aupres d'elle, aller sans faire bruit
A tastons à la porte, & sous l'obscur silence
Ouurir à son Amant qui boult d'impatience:
Aux gestes & aux yeux elle apprend à parler,
Et par chiffre incognu son secret deceler:
Elle fait que la femme & ieune & peu rusee
Le soin d'vn vieil ialoux conuertist en risee,

Et

Et que le cœur loyal d'amour bien embraſé
Ne trouue iamais rien qui luy ſoit malaiſé,
Mais il faut que ſon traict profondement le touche,
Ce n'eſt pas pour tous ceux qui l'Amour ont en bouche,
Que la couſtume ou l'art fait paroiſtre angoiſſeux,
Ou qu'vne humeur peſante a rendu pareſſeux:
Soulement ces Amans la trouuent fauorable
Qui nourriſſent au cœur vn vlcere incurable,
Qui bien loing ont chaſſé tout diſcours de raiſon,
Et qu'vn ſage reſpect n'enferme en la maiſon:
Mais comme la fureur à clos yeux les tranſporte,
Paſſent cent & cent fois pardeuant vne porte,
Rodent toute la nuict, ſans profit bien ſouuent,
Et ne craignent volleurs, froid, orage ni vent.
Expert i'en puis parler, ſa faueur i'ay ſentie
Quand plus fort la raiſon s'eſt de moy diuertie,
Quand ie ſuis tout de flamme, & que chargé d'ennuis
Par la ville à grands pas i'erre toutes les nuicts,
Touſiours ceſte Deeſſe à mon ſecours ſe monſtre,
Les bateurs de paué qu'aux deſtours ie rencontre
Ne m'oſtent point ma cape, & leur fer rigoureux
Ne ſe trempe iamais dans mon ſang amoureux:
Le froid des nuicts d'hyuer ne me porte nuiſance,
Ni le ſerain ni l'eau qui tombe en abondance,
Ie ne me ſens de rien, tout aide à ma ſanté
Pourueu qu'à la parfin ayant bien eſcouté
Laſſe de mes trauaux celle qui m'eſt ſi belle
Entr'ouurant la feneſtre à baſſe voix m'appelle.
O toy quiconque ſois, qui te vas retirant
Si tard en ton logis, ne ſois trop enquerant,

Prens ton chemin plus haut, porte basse la veuë,
Ne pense à remarquer ni l'endroit ni la ruë,
Fay haster ton flambeau, toy-mesme auance toy
Et ne t'enquiers iamais de mon nom ni de moy:
Ou si sans y penser tu viens à me cognoistre
N'en euure point la bouche, & n'en fay rien paroistre.
„ Tout mystere d'Amour merite estre caché,
„ Qui en vse autrement commet vn grand peché:
Toutesfois quand la langue indiscrette & mauuaise
D'vn sot entreprendroit de corrompre nostre aise,
Il s'en faudroit mocquer: car maistresse aussi bien
Vostre mary l'oyant n'en croiroit iamais rien,
I'y ay mis trop bon ordre vne de ces Sorcieres,
Qui commande aux esprits hostes des cemetieres,
Fort sçauante en son art, experte à coniurer,
Qui pourroit des enfers Proserpine tirer,
Qui sçeit tous les secrets de Circe & de Medee,
Et quel heure ou quelle herbe est plus recommandee,
Auec de puissants mots par trois fois rechantez
A pour moy tous les yeux des maris enchantez,
Si le vostre en mes bras vous voyoit toute nuë,
Il ne croiroit iamais la chose estre aduenuë:
Mais sçachez que ce charme est pour moy seulement,
Et ne vous seruiroit pour aucun autre Amant:
Car si vous presumiez tant soit peu luy complaire,
Mary, freres, voisins, sçauroient toute l'affaire,
La vieille me l'a dit pour vous en aduiser,
Mais de toutes faueurs vous me pouuez vsir,
Et sans crainte à mes maux dõner prompte allegeãce,
Iamais vostre mary n'en aura cognoissance.

Ceste

Digitized by Google

Ceſte bonne diuine auec ſon grand ſçauoir,
Fait ſerment qu'elle peut les courages mouuoir,
Soit des priſons d'Amour ouurant toutes les portes,
Soit les plus libres cœurs chargeant de chaiſnes fortes.
Moy-meſme en ay fait preuue, il le faut confeſſer,
Elle m'a faict trois nuicts à la Lune paſſer,
M'a fait plonger trois fois la teſte en la riuiere,
I'ay fait maint ſacrifice auec mainte priere,
Tandis que de parfums mon corps elle purgeoit,
Et de noires liqueurs ſon bras nud m'aſpergeoit.
Il eſt vray qu'en mes veux, ô ſeul but de ma vie,
D'eſchapper de vos mains ie n'auoy point d'enuie,
Ie prioy ſeulement d'Amour tout enflammé,
Qu'en vous aimant bien fort ie fuſſe bien aimé,
Que iamais noſtre ardeur ne ſe peuſt voir eſteinte,
Et que plus deſormais vous n'euſſiez tant de crainte,
Voilà tous les ſouhaits qui contant me rendroient,
Si le Ciel n'eſtoit ſourd ie ſçay qu'ils aduiendroient,
Et qu'vn trait plus aigu perçant voſtre courage,
Vous feriez moins craintiue, & moins tiede, & moins ſage.

ELEGIE II.

ROmpons tous les preſens d'vne ame ſi traitreſſe,
Rompons ces bagues d'or, rompons la blonde treſſe
Dont mon cœur par mon bras eſt eſclaue rendu,
Et que tout le paſſé ſoit tenu pour rendu:
Noyons-en la memoire & l'amour tout enſemble:
Briſons ce diamant qui ſi mal luy reſſemble,

Digitized by Google

Et bruſlons ces eſcrits qui ſembloient embraſez,
Mais qui comme ſon cœur ſont feints & deguiſez.
Ah! ie veux qu'õ me ſaigne & qu'õ m'ouure les veines
Laiſſant couler le ſang dont elles ſont ſi pleines,
Ce meſchant ſang bruſlé, qui me faiſoit l'aimer,
Et qui dans mon cerueau ſçauoit ſi bien former
Tant d'images trompeurs de façon differente,
Qui touſiours par mon mal ne la rendoient preſente:
Pluſtoſt que ce venin hors de moy ne chaſſer
Ie veux auec le fer ſon pourtrait effacer
Du rocher de mon cœur: car ſi fidelle place
Ne doit tenir en ſoy rien tant plein de fallace.
Pauure Amant miſerable où te voy-tu reduict!
D'où ſe leuoit ton iour te vient ores la nuict,
Tes ſouſpirs ſont perdus, ta foy tant eſtimee
Dans vne terre ingrate a toute eſté ſemee,
Et ne vas moiſſonnant pour fruit de tes labeurs
Que regrets eſpineux, & poignantes douleurs.
Hé bien! qu'y veux-tu faire? il faut t'aider toy-meſme,
T'endurcir, t'obſtiner, & d'vn courage extreſme
Reſiſter au tourment bien qu'il ſoit rigoureux,
Et ceſſer deſormais d'eſtre plus amoureux.
Il eſt vray qu'vne amour qui de matiere forte
S'eſt baſtie en ſix ans, pour vn vent ne s'emporte:
Entre tes paſſions le combat ſera grand,
Mais rien n'eſt impoſſible à qui bien entreprend:
Si tu veux, ce grand feu ſera moins que fumee,
Et preſque ignoreras que tu l'ayes aimee.
O Dieux qui de nos faits reglément diſpoſez,
Et des plus affligez les ennuis appaiſez,

Si

Si i'ay touſiours veſcu ſans fraude & ſans malice
Tendez à mes ſouſpirs voſtre oreille propice,
Et prenez à mercy mon eſprit repentant,
Ie ne demande pas que ſon cœur inconſtant
M'aime comme autrefois, ni ne ſouhaitte qu'elle
(Impoſſible ſouhait) ceſſe d'eſtre infidelle:
Pour fin de mes deſirs ie requiers ſeulement
Que chaſſiez loin de moy ceſt aſſoupiſſement,
Et ce morne regret qui trop ferme s'y fonde,
Et me fait ſembler triſte aux yeux de tout le monde,
Priuez-moy de memoire, à fin qu'à l'aduenir
Ie ne garde en l'eſprit d'elle aucun ſouuenir:
Et lors que le hazard fera que ie la voye,
Mon cœur ne ſoit eſmeu de douleur ni de ioye,
Qu'aucun reſte de flamme en moy ne ſoit trouué,
Et que plus à ce ioug ie ne ſoy captiué:
Accordez ma priere, ô Dieux pleins de clemence,
Tant pour voſtre bonté, que pour mon innocence.

ELEGIE III.

IE ne refuſe point qu'en ſi belle ieuneſſe
De mille & mille amans vous ſoyez la maiſtreſſe,
Que vous n'aimiez par tout, & que ſans perdre temps
Des plus douces faueurs ne les rendiez contans:
La beauté floriſſante eſt trop ſoudain ſeichee
Pour s'en oſter l'vſage, & la tenir cachee:
Mais ie creue de rage, & ſupporte au dedans
Des glaçons trop ſerrez & des feux trop ardans.

Quand

Quand en despit de moy vous faites que ie sçache
Le mal qui n'est point mal lors que bien on le cache.
M'est-ce pas grand regret quand sans le rechercher
Fuyant pour n'en rien voir, on me le fait toucher?
On me le dit par force, & ce qui plus me tuë
On le crie à la Cour, au Palais, en la ruë:
I'en entens le succez des qu'il est aduenu
Si vous faites vn pas vostre coche est cogneu,
Vos pages, vos laquais, & ces lieux ordinaires
Qui vous seruent de temple aux amoureux mysteres.
Pour n'en cognoistre rien fusse-ie aueugle & sourd!
Ou bien las! que plustost le commun bruit qui court
Ne vient-il à moy seul, sans que la renommee
L'euentant çà & là vous rende diffamee?
Si seul ie le sçauois que ie serois contant!
Le mal qu'on dit de vous ne m'iroit despitant,
Et lisant de mes yeux vostre faute notoire
Pour me reconforter ie n'en voudrois rien croire.
Ie dirois que les sens se peuuent abuser,
Et sentirois mon cœur d'heure en heure embraser,
Voyant vostre beauté de chacun poursuiuie:
Car i'aime fort vn bien dont plusieurs ont enuie.
Mais le bruit que de vous le commun va semant,
Fait qu'vn homme de cœur se hait en vous aimant,
Et dresse à meilleur but le trait de son attente:
„ Car nostre opinion seule ne nous contente,
„ Et ce qui rend plus fort vn esprit embrasé,
„ C'est de voir que son choix de chacun est prisé.
Pour Dieu prenez y garde, & deuenez discrette,
Ne soyez pas plus chaste, ains soyez plus secrette,

Faites

Faites les meſmes tours, & plus ſi vous pouuez,
Ioignez d'autres amans à ceux que vous auez,
Et donnez, non ingratte, à tous la recompenſe,
Mais qu'eſt-il de beſoin qu'on en ait cognoiſſance?
Prenez-en le plaiſir, fuyez-en le renom:
Celle ne peche point qui peut dire que non.

ELEGIE III.

IE recognoy ma faute & ma lourde ignorance,
Bien que ie fuſſe appris par mainte experience
Que l'amour d'vne femme eſt prompte au changement,
Et que la mieux baſtie à l'air pour fondement:
Bien que parmy les cris & les poignantes rages
De ceux qui chacun iour les eſprouuent volages,
Ie me creuſſe entre tous ſage & fort aduiſé
D'auoir ſi toſt cogneu leur eſprit deſguiſé,
Et que i'euſſe iuré ne me fier qu'en celle
Qui tout ouuertement s'auoüeroit infidelle:
Toutefois à ma honte il le faut confeſſer,
Quelque charme incogneu m'auoit tant ſceu forcer,
Et rendu ma raiſon tellement eſtrangee,
Que ie penſay pour vous leur nature changee,
Et qu'en vous ſeulement ſe fiſt force à la loy.
Cent & cent fois le iour ie diſois à par moy
Voyant luire en vos yeux tant de celeſtes flammes,
On ne peut ſans pecher la mettre au rang des femmes:
Le Ciel doit l'auoir faite vnique en loyauté,
Comme elle eſt ſans pareille en grace & en beauté.

Mais

Mais quand ceſte penſee euſt eu moins de puiſſance
Helas! euſſe-ie fait à la fin reſiſtance
A tant de doux attraicts qui l'eſprit me volloient,
Et qui tournoyent mon ame ainſi comme ils vouloient?
N'euſſe-ie creu vos yeux & ces promeſſes ſaintes
Que vous tiriez d'vn cœur le vray ſeiour des feintes?
Ioint que pour acheuer de me rendre inſenſé,
L'amour dés noſtre enfance entre nous commencé,
Conſerué ſans naufrage en mainte grand' tourmente,
M'aſſeuroit que vous ſeule au monde eſtiez conſtante:
Vous meſme en faiſiez gloire vnique à bien aimer,
Iurant qu'autre que moy n'euſt ſceu vous allumer,
Et qu'encore qu'Amour le vouluſt entreprendre,
Il trouueroit ſes feux pour vous n'eſtre que cendre,
Le mien auoit eſté voſtre premier flambeau,
Et vous ſeruiroit d'aſtre en la nuict du tombeau:
Vous en iuriez vos yeux ſeigneurs de ma victoire,
Beaux yeux, qui tãt de fois le faux m'ont fait accroire:
Vous iuriez vos cheueux creſpement blondiſſans,
Qui pour me retenir ont des nœuds ſi puiſſans,
Vous iuriez la Deeſſe en voſtre ame logee,
Et la foy qui n'eſtoit qu'à moy ſeul engagee:
Vous iuriez ceſt archer, qui ſi droit ſçait frapper,
Et mille autres ſermens trop forts pour me tromper:
Il n'en falloit point tant: mon ame peu ruſee
D'vn ſeul de vos regards pouuoit eſtre abuſee.
Las! que le Ciel cruel ne permiſt-il alors
Que l'eſprit trop content s'enuolaſt de mon corps?
Durant que i'eſtimoy voſtre cœur immuable,
Que le trait de la mort m'euſt eſté fauorable!

Pour

Pour auoir trop veſcu tout mon heur i'ay perdu,
Le Ciel de mes amours vn enfer s'eſt rendu:
Mes iours les plus luiſans ſont changez en tenebres,
Et mes chants de lieſſe en complaintes funebres:
Quand ma foy me deuoit faire mieux eſperer,
Ie voy voſtre faueur de moy ſe retirer.
Qu'ay-ie dit, qu'ay-ie fait pour ſouffrir tãt d'outrage?
Quel nouueau changement regne en voſtre courage?
Si pour me deceuoir vous m'aimez ſeulement,
Ce n'eſt pas grand honneur d'abuſer vn Amant,
Qui ne croyoit qu'en vous, vous eſtiez ma fiance,
I'eſtimoy pour vous ſeule auoir pris ma naiſſance,
Vous me faiſiez parler, reſpirer & mouuoir:
N'eſt-ce donc vous tromper que de me deceuoir?
Ah que de deſeſpoirs tyrannisent ma vie!
„ Mal-heureux eſt celuy qui aux femmes ſe fie!
Pour s'en eſtre aſſeuré mon cœur infortuné
Se voit pour tout iamais à ſouffrir condamné,
Et ne puis par raiſon, par temps, ni par abſence
De ſon mal furieux dompter la violence:
Le ſouuenir me tuë, & le plaiſir paſſé
Rend de regrets trenchans mon eſprit trauerſé,
De ma ſi longue amour voilà tout le ſalaire.
Las! pour dernier remede, ô Beauté trop legere,
A qui contre mon gré mon vouloir eſt lié,
Apprenez-moy comment vous m'auez oublié:
Et comme vne amour telle auec l'aage augmentee
A peu ſi promptement du cœur vous eſtre oſtee:
Au lieu d'accuſer plus voſtre eſprit inconſtant,
Ie vous pardonne tout ſi i'en puis faire autant:

Car

Car ie me tiens payé d'assez grand' recompense
Si de vous pour iamais ie pers la souuenance.

ELEGIE V.

IE iour, non iour pour moy, mais nuict tres-mal-heureuse
Que du Ciel despité la loy trop rigoureuse
Me força de resoudre à quitter furieux
Pour iamais Cleonice, ainçois mes propres yeux,
Et que l'amour d'vn Prince à mon dam trop extreme
Me fit fendre en deux parts, & m'oster à moy-mesme:
Quels tragiques regrets, quels tourmens, quelles morts
Egalerent iamais ce que i'enduray lors?
Au seul ressouuenir tout le corps me frissonne,
Vne horreur me saisit, ma memoire s'estonne,
Mes esprits sont glacez, mon œil est obscurcy,
Et sans pouls ni couleur ie suis comme transi.
Estant donc arresté qu'vne absence eternelle
Seroit le seul loyer de mon amour fidelle,
Et qu'il falloit partir sans iamais reuenir
Du lieu qui tout entier m'auoit sceu retenir:
Ie taschoy d'appaiser mes fureurs insensees
En leur ramenteuant les fortunes passees,
Tant de cris, tant de pleurs, tant de maux endurez:
Et que les Cieux peut estre en mes vœux implorez.
Ordonnoient ceſt exil d'vn aduis pitoyable
Pour guarir mon vlcere autrement incurable:
Mais, ô foible remede! ô dolent reconfort!
„ Iamais vn moindre mal n'est vainqueur d'vn plus fort;

Toutes

Toutes les paſſions, & les peines ſenties
Sembloyent roſes & lis aupres de ces orties:
Et de mes iours paſſez les plus deſeſperez
Eſtoyent à chauds ſoupirs de mon cœur deſirez,
Ie les contoy ſans ceſſe, & ma triſte memoire
Des maux plus ſignalez me retraçant l'hiſtoire
Faiſoit que mon eſprit à quelqu'vn s'arreſtoit
Pour le parangonner au dueil qui m'emportoit:
Et diſois tout en pleurs, ô momens ſouhaitables,
Qu'autresfois mes ardeurs trouuoient inſurportables,
Quand celle à qui ie ſuis malgré ſa volonté
Me cachoit ce bel œil dont le iour eſt domté,
Que ne reuenez-vous? ie prendroy patience
D'endurer non vn iour mais vn mois ſon abſence,
Pourueu qu'on me permiſt de languir ſeulement
Pres du lieu qui retient tout mon contentement,
Et d'auoir ceſte grace au regret qui m'entame
De voir au moins de loin le ſeiour de mon ame:
Mais mon deſtin l'empeſche, & ne veut endurer
Que l'embre d'vn plaiſir puiſſe en moy demeurer.
Que vous fuſtes cruels parens de ma Maiſtreſſe,
De ne me tuer pas quand la langue traiſtreſſe
Des ialoux contre moy voſtre ſang allumoit,
Et de meſchans propos nos amours diffamoit.
Ablque ie me repens qu'en la nuict ſolitaire
Dans vn lieu deſtourné propre à voſtre colere,
Ne me ſois d'vn grand cœur à la mort auancé,
Irritant deſdaigneux voſtre eſprit offenſé.
Auſſi toſt i'en ſuis ſeur reſpect crainte ou menace
N'euſt empeſché Madame à courir ſur la place,

Meſler de pleurs mon ſang, mes paupieres ſerrer,
Voire auecque mon corps ſon eſprit enterrer:
Où las! ſous vn autre air la Mort me venant prendre
Vn ſouſpir ſeulement ie n'en dois pas attendre:
Auſſi n'en ſuis ie digne ayant ſi tard veſcu,
Que par vn ſot deuoir mon amour ſoit vaincu.
De mille autres penſers vne troupe infinie
Et tous les iours paſſez les plus noirs de ma vie,
Comme oiſeaux de la nuict deuant moy reuoloient,
Que mon preſent mal-heur tant ſoit peu n'egaloient:
Soit qu'il me reſſouuint de ces temps miſerables
Que l'aſpre Ialouſie aux regards effroyables,
De ſoupçons trauerſans mon eſprit entamoit,
Et du verre & des cloux dans mes playes ſemoit:
Soit quand les fiers courroux de ma belle inhumaine
Preſageoient quelque orage au doux fruict de ma peine,
Soit quand vn faux rapport qui ſon œil m'eclipſoit,
D'vn hyuer dangereux mon eſpoir menaçoit,
Bref toutes les douleurs en aimant ſupportees
Vne à vne à mon cœur eſtant repreſentees
Luy faiſoient confeſſer plus viuement atteint,
Que d'Amour autrefois à tort il s'eſtoit plaint.
O Temps, qui du haut Ciel la viteſſe meſures,
Las! retourne, diſoy-ie, à meſurer les heures
Et les poincts de ma vie: & ſi le Ciel touſiours
Eternel en trauaux refait de meſmes tours,
Recourant de rechef par la meſme carriere,
Fay voir à mes amours leur fortune premiere:
Fay que la meſme ſource & les meſmes douleurs
Me fourniſſent encor de ſanglots & de pleurs.

Las!

Las! tu reuiendras bien, & la fuitte ordinaire
Du grand Ciel te fera ton voyage refaire,
Voyage qui finiſt & renaiſt tout d'vn point,
Mais mon aage paſſé ne retournera point:
De mes iours amoureux la courſe eſt achcuee,
Au chemin de la mort ma vie eſt arriuee,
Entre les deſeſpoirs l'horreur, le repentir,
Heureux ſi par ma fin i'en puis bien toſt ſortir.
De mille autres regrets i'euſſe plaint ma fortune,
Mais le temps me preſſoit, & la tourbe importune
Des batteliers crians m'empeſchoit le loiſir
D'honnorer de mes pleurs ce mortel deſplaiſir:
Ie ſors donc de ma chambre haſté de ceſte eſcorte,
Et d'vn pied defaillant ie paſſe outre la porte:
Puis en m'y retournant tout palle & tout tranſi,
Pour le dernier adieu ie luy diſois ainſi.
Chambre, à mon dueil ſecret autrefois ſi propice,
De mes ieunes deſirs la fidelle nourrice,
Ma chere ſecretaire, à qui ie n'ay caché
Trait de ioye ou d'ennuy qui m'ait iamais touché,
Ie me plaignois à toy des rigueurs de Madame,
Ie te monſtrois à nud les playes de mon ame,
Ie ne te celoy rien ni deſſein ni penſer,
Suis-ie pas malheureux qu'il me faut te laiſſer.
A qui plus deſormais conteray-ie mes peines?
Quels antres, quels rochers, quels bois, qu'elles fontaines
Des lieux plus egarez où perdu ie m'en voix
Fidelles garderon les ſouſpirs de ma voix?
Mais ô cher monument de mon mal deſplorable
Ie ne ſuffiſois pas, ie ſuis ſe miſerable,

Et le Ciel fait ſur moy tant d'orages pleuuoir
Qu'en ton ſein tous mes maux lieu ne pouuoient auoir:
Il faut qu'en mille endroits leur deſbord ſe reſpande,
Qu'il n'y ait coin du monde où mon cry ne s'entende,
Val, mont, plaine, cauerne, oiſeaux, beſtes, poiſſons,
Qui ne plaignent ma perte en diuerſes façons,
Tu ne me verras plus ſous l'aimable ſilence
Des ſolitaires nuicts me mettre à la cadence
Du troupeau d'Eleuthere, & ſoigneux de leurs pas
Perdre en ces vains plaiſirs le ſomme & le repas:
Ma fortune a de moy leur faueur eſtrangee,
Ma ſource d'Hippocrene en Cocyte eſt changee,
Mon myrte & mes lauriers cyprés ſont deuenus,
Les deſtours d'Helicon ne me ſont plus cogneus:
Apollon me deſplaiſt, tous ſes dons ie refuſe,
Eſtant laiſſé d'Amour peu me chaut de la Muſe,
Et rien d'elle à preſent ne me peut contenter,
Que les vers qui ſçauroient mes obſeques chanter.
Or comme en ces diſcours mon eſprit ſe diſtille,
Le iour trop clair me force à ſortir de la ville
Pour me rendre au bateau qui deuoit m'en leuer,
Et de l'ame & du cœur ſans pitié me priuer:
Auſſi toſt les rameurs trop prompts à mon dommage
Fendans l'eau d'auirons m'eſloignent du riuage,
Où ſeulet ie regarde, & mes yeux obſtinez
Sans ceſſer vers le Louure eſtoient touſiours tournez:
Pour le voir plus long temps ſur les pieds ie me dreſſe,
Maudiſſant des vagueurs l'importune viſteſſe,
Et me reputant laſche & de cœur deſnué
Que pluſtoſt que partir ie ne m'eſtoy tué,

Et

Et victime propice au feu qui me deuore,
Sanglant ie n'eſtoy cheu pres l'autel que i'adore.
Bien-heureux ce diſoy-ie à qui les cieux amis
D'vne ville ſi belle ont le ſeiour permis,
Non pour les baſtimens dont elle eſt ſi hautaine,
Non pour y voir la Cour, le Palais, ou la Seine,
Ni de tant d'habitans le reflux nompareil:
Mais pour eſtre eſclairez des yeux de mon Soleil,
Et pour voir des beautez l'exemplaire & l'idee,
En ce lieu des Amours & des Graces guidee:
Puiſſe-ie encor vn coup ſi grand heur receuoir,
Et iamais plus n'ouïr, ne parler, ni ne voir.
I'accroiſſoy de ces plaints le regret qui me tuë
Quand du tout le chaſteau ſe deſrobe à ma veuë:
Ce fut lors qu'à plein bras la douleur m'aſſaillit,
Vn tremblement me prit, le genoüil me faillit,
Et la mort ſi ſouuent à mon aide imploree,
Vint s'apparoiſtre à moy haue & desfiguree:
Ie la vey, c'eſtoit elle, & ie la recognu,
Telle elle eſt aux mortels quand leur iour eſt venu:
A ceſt horrible aſpect mon ame eſpouuantee
Quitta ſon corps perclus, la voix me fut oſtee,
Mon viſage & mes yeux ternirent leur couleur,
Et tombay comme vn tronc ſans force & ſans chaleur.
Ce qui m'auint depuis eſt aux autres notoire,
Car du bien & du mal ie perdy la memoire:
Ie ne ſçauroy parler du ſecours des rameurs,
De l'eau qu'on me ietta, de l'effroy, des clameurs:
Bref ie ne m'apperceu de rien qu'on me ſceut faire,
Tant que ie fuſſe mis dans ce lieu ſolitaire,

Ou mes ſens defaillis ayans repris vigueur
I'en deſpite le Ciel & mauldy ſa rigueur,
Sçachãt que rien n'eſt propre à mes maux incurables,
,, Que la mort, ſeul recours des humains miſerables.

LA PYROMANCE.

L'Amoureux Dorylas ayant l'ame frappee
Depuis maintes ſaiſons des yeux de Panopee,
La fiere Nereide, en pleurs ſe conſumoit,
Et ſans fruict ſes regrets par les ondes ſemoit:
Ni ſes longues douleurs, ni ſon amour fidelle,
Ni ſes yeux ruiſſelans d'vne ſource eternelle,
Ni le feu trop couuert, qui le fait deſſecher,
Auoient peu de ſa Nymphe entamer le rocher.
Vn ſoir du mois de Iuing que la flamme etheree
S'eſtoit pour luire ailleurs de nos yeux retiree,
Que l'air eſtoit ſerain, la mer ſe repoſoit,
Et que le doux Zephyre endormy s'appaiſoit,
Ce peſcheur miſerable au plus fort du ſilence,
Quand chacun eſt en paix, ſent moins de patience,
Amour, cruel pirate iceſſamment le poingt,
Et ſur mer ni ſur terre il ne repoſe point:
Tout le iour dans ſa barque il auoit fait des plaintes
En ſi piteux accents que les Nymphes contraintes
Auoient de tiedes pleurs ſes cris accompagnez,
Et les fleuues s'eſtoient de leur cource eſloignez.
Or ainſi que la nuict tendit ſes larges voiles,
Et qu'on veid dans le Ciel les premieres eſtoilles,

Mon

Monſtrer leur belle veuë & de rang ſe leuer,
Luy qui ſent tout de meſme en ſon cœur arriuer
Mille nouueaux ſoucis pour prendre leur paſture,
Les pieds & les bras nuds, nud teſte & ſans ceinture,
Pouſſa du cœur ces mots dreſſant bien haut les yeux:
Naiſſez feux de la nuict, naiſſez parmy les Cieux.
O toy ſœur de Phebus, ô Royne vagabonde,
Puiſſante au Ciel en terre, & ſous la nuict profonde,
Qui fais à poincts reglez la marine eſcumer,
Et produits haut & bas tout ce qui peut charmer,
Preſte moy ta lumiere, & ſois moy ſecretaire,
Or' que ſous la nuict ſombre en ce lieu ſolitaire
I'inuoque à mon ſecours la iuſtice des dieux:
Naiſſez feux de la nuict, naiſſez parmy les cieux.
Amour, cruel enfant, d'vne mere cruelle,
Venus fille des flots, & comme eux infidelle:
Qui des plus humbles cœurs vas ſans plus triomphãt,
Que vous eſtes cruels & la mere & l'enfant!
Tous ces rochers voiſins ont vne ame plus tendre,
Penſez le bel honneur! les cruels ont ſçeu prendre
Vn captif miſerable à leurs pieds eſtendu,
Qui pour mieux les flechir ne s'eſt point defendu:
Et laiſſent cependant l'ingrate Panopee
Sans ſoing, ſans amitié, de mes larmes trempee,
Qui meſpriſe leur force, & mon mal ſoucieux:
Naiſſez feux de la nuict, naiſſez parmy les cieux.
Tous les feux de la nuict au Ciel ont pris naiſſance,
Il eſt temps que, deuot mes charmes ie commence:
Voila l'autel tout preſt de gazons façonné,
D'algue, & d'abſynthe blanc il eſt enuironné,

Par neuf fois en la mer i'ay ma teſte plongee,
I'ay ſur l'autel ſacré la verueine arrangee,
L'encens eſt allumé. Toy qui te vas changeant
En fleuue, en flame, en roche, en ſerpent s'allongeant,
Ie t'inuoque, ô Proté, ceſt autel ie te dreſſe,
Sors du fond de ces eaux, viens guarir ma triſteſſe,
Et rechange mes ſens, qu'Amour rend furieux:
Luiſez feux de la nuict, luiſez parmy les cieux.
Meris le vieux ſorcier, tant craint en ces riuages,
Qui peut en temps ſerain couurir la mer d'orages,
Tirer du ciel la Lune & ſa courſe arreſter,
Et qui fait contremont les torrens remonter,
M'appriſt vne magie aux nochers peu cogneuë
Pour trouuer ſa fortune auant qu'eſtre aduenuë,
I'en veux faire l'eſſay: car ie veux deſcouurir
Si l'Amour de ſes traits pourra le cœur ouurir
De ma belle ennemie, & caſſer ceſte glace,
Ou ſi l'inimitié ſans plus y trouue place.
Dans ce large vaiſſeau qui d'eau douce eſt comblé
I'ay mis du coſté droit maint branchage aſſemblé
D'oliuier, & du myrte: en la gauche partie
I'ay mis du cheſne ſec & des fueilles d'ortie:
Le droit pour la douceur, l'amour & la pitié,
L'autre pour la rudeſſe & pour l'inimitié:
Ie ſçauray maintenant ſi le Ciel m'eſt contraire,
S'il faut ſans tant languir que ie me deſeſpere,
Ou ſi mon triſte ſort ſe doit changer en mieux:
Luiſez feux de la nuict, luiſez parmy les cieux.
Voila dans le vaiſſeau comblé d'eau de fontaine,
De claire humeur d'oliue vne coquille pleine,

La

La meche eſt au deſſus, il l'a faut allumer,
Si ie veux de tout point mes charmes conſumer:
La Conque à ceſt effect icy me fut portee,
De l'Indique Ocean par le grand Clouanthee,
Ceſte huile eſt de la lampe inextinguible ardant
Dans le temple à Neptune aux fins de l'Occident:
Et ceſte meche neufue a toute eſté filee
Des innocentes mains de la vierge Erilee:
Reſte à voir ſi i'auray fauorables les dieux:
Luiſez feux de la nuict, luiſez parmy les cieux.
Regarde, ô Panopee, ardant feu de mon ame,
Regarde vn peu la meche, & comme elle prend flame
Helas! s'il t'en ſouuient mon cœur mal-aduiſé
Fut ainſi tout à coup par tes yeux embraſé,
Ie ſçauray maintenant ma douteuſe auanture:
Car ſi pour tout iamais tu me dois eſtre dure,
La flame au coſté gauche auſſi toſt s'eſpandra,
Et ſur le cheſne ſec eſclairant ſe rendra:
Mais ſi ta paix vn iour me doit eſtre donnee,
Sur le myrte & l'oliue on la verra tournee,
Comblant mon triſte cœur de rayons gracieux:
Luiſez feux de la nuit luiſez parmi les Cieux.
O ciel, ô mer, ô terre, ô deitez puiſſantes,
Qui regnez au ſeiour des ombres palliſſantes,
Toy, Royne Proſerpine, & vous triſtes eſprits,
Par qui la nuict reſonne en effroyables cris,
Fauoriſez mon charme, & faites que ie ſçache
Ce que ma belle Nymphe en ſa poitrine cache,
Et que ce feu ſacré le deſcouure à mes yeux:
Luiſez feux de la nuict, luiſez parmy les cieux.

Le feu ſans vaciler immobile ſeiourne,
Ni deçà, ni delà, ſa lumiere il ne tourne:
Pauure, helas! que ie ſuis! c'eſt ſigne qu'en ton cœur
Tu ne loges encor ni pitié, ni rigueur,
La haine ou l'amitié ton courage ne dompte,
Et pour tout de mon mal tu ne fais point de compte,
Tu me vas deſdaignant: deſtins iniurieux,
Eſtre du tout hay me plairoit beaucoup mieux!
Quoy? ſera donc ainſi ma franchiſe aſſeruie,
Sans que ie ſçache helas! ni ma mort ni ma vie?
Demourray-ie touſiours languiſſant & confus?
Sans pouuoir m'aſſeurer d'accord, ni de refus?
Quel mal plus deplorable! ô ſort que i'importune,
De grace, hé! monſtre moy l'vne ou l'autre fortune,
Et s'il faut que i'attende ou douceur ou pitié:
Le feu s'enfuit d'amour, & ſuit l'inimitié.

Voilà de mon deſtin la piteuſe nouuelle,
Ma Nymphe n'aime rien, elle eſt toute cruelle,
Les rochers ſont plus doux que ſon cœur endurcy,
Il n'en faut eſperer ni pitié ni mercy:
Mais pourquoy, miſerable, ay-ie fait tous ces charmes?
Ne le ſçauoy-ie pas? tant de ruiſſeaux de larmes,
Tant de flots, de ſouſpirs, tant de mal enduré,
Aſſez auparauant m'en auoient aſſeuré.
Sourde fille d'vn roc, ame fiere & ſauuage,
I'eſtimois que ma plainte euſt flechy ton courage:
Mais ie voy mes deſſeins rompus par la moitié:
Le feu s'enfuit d'amour, & ſuit l'inimitié.

Mal-heureux ſoit le point que i'eu ſa cognoiſſance,
De là tant de mal-heurs en moy prindent naiſſance,

Ie

Ie meſpriſay ſoudain ce qui m'eſtoit plus cher,
Et tout ce que i'aimoy ne faiſt que me faſcher:
Mais que ſuis-ie à preſent? ou qu'eſtoy-ie auãt l'heure
Que le maudit Amour feit en moy ſa demeure?
I'entrois en la ieuneſſe, & ma belle ſaiſon
Commençoit à pouſſer vne blonde toiſon,
I'auois la couleur viue, & tout plein de franchiſe
Contant entre mes mains ie viuois de ma priſe,
Ces eaux inceſſamment rediſoient mes chanſons,
Ie nageois, ie peſchois de cent mille façons:
Ores d'vn rude poil i'ay la face couuerte,
A rien fors qu'aux regrets ma bouche n'eſt ouuerte,
De chacun de mes yeux vn ruiſſeau va coulant,
D'horreurs, de feux, de morts ſans plus ie vay parlant,
Ma ligne & mes filets demeurent ſans rien faire,
Et pour tout exercice or' rien ne me peut plaire
Que bleſphemer du Ciel l'iniuſte mauuaiſtié:
Le feu s'enfuit d'amour, & fuit l'inimitié.
Or puis que de tout point mes attentes ſont vaines,
Doy-ie pas donner ceſſe à ma vie & mes peines,
Et du haut de ce roc en la mer m'eſlancer,
Sans d'eternelles morts nuict & iour treſpaſſer?
Enhardy toy, mon cœur: mais ie voy la lumiere,
Qui chancelle incertaine, & flamboye en arriere:
Or' à gauche, or' à droit elle ſe va iettant,
Et court puis çà, puis là, d'vn rayon inconſtant,
De la haine à l'amour legere elle eſt portee,
Et plus en meſme lieu ne demeure arreſtee.
I'entens bien maintenant que veut dire ceci,
Ma Nymphe en meſme tẽps m'aime & me hait auſſi.

Sou

Son ame eſt en balance: Ah! non c'eſt vn preſage,
Combien l'amour de femme eſt ſoudaine & volage:
On la voit çà & là diuerſement errer,
Iamais l'homme aduiſé ne s'en doit aſſeurer:
Comme vn Cameleon le cœur de ces cruelles
Se change à tous obiects, & la plus ferme d'elles
Aimeroit beaucoup mieux pour ſon contentement
Viure auec vn ſeul œil, qu'auec vn ſeul Amant:
Mais où me porte, helas! l'ardeur qui me deuore?
Ie meſdy follement d'vn ſexe que i'adore,
Et ne vois le bon-heur qui me ſuit à ſon tour:
Le feu laiſſe la haine & s'arreſte à l'amour.

La flame au coſté droit s'eſt du tout retiree,
Hé Dieu! reſue-ie point? non, c'eſt choſe aſſeuree,
Son rayon tant aimé ſur l'amour s'eſt ietté,
Et ne retourne plus ſur le gauche coſté: (mente,
Mais pourtant ma pauure ame eſt touſiours en tour-
Ie crains qu'vn vent malin renuerſe mon attente,
Et que le ſort cruel vers moy face retour:
Le feu laiſſe la haine, & s'arreſte à l'amour.

O feu ſaint & fatal ſi clair en ma penſee,
De grace, hé! ſuy touſiours la trace encommencee,
Ne tourne plus ailleurs, & me rends aſſeuré
D'vn bien qui m'eſt ſi cher & ſi deſeſperé:
C'eſt pour vray qu'il demeure & ſa lumiere viue
Se courbe & ſe reſpand ſur la branche d'oliue,
Et ſans plus maintenant elle eſclaire à l'entour:
Le feu laiſſe la haine, & s'arreſte à l'amour.

Seule fin de mes vœux, doux vent de ma nauire,
Ma claire tramontane, heureux port où i'aſpire,

Mon

Mon ſang, mon cœur, mon tout, c'eſt or' que ie promets
Entre les mains d'Amour de vous ſuiure à iamais,
De n'adorer que vous, ne ſonger qu'à vous plaire,
Et iamais de vos yeux mes penſers ne diſtraire:
Le cours du temps leger toute choſe emportant,
Le pouuoir du deſtin ou du ſort inconſtant,
Les cruautez d'Amour, la longueur d'vne abſence,
Les deſdains, la raiſon, l'oubly, l'impatience,
Les ialoux deſeſpoirs, le meſpris, la rigueur,
N'effaceront iamais vos beautez de mon cœur:
La mer ſera ſans eaux, ſans poiſſons & ſans voiles,
Le Soleil ſans lumiere, & la nuict ſans eſtoilles,
Les Dauphins en volant parmy l'air ſe paiſtront,
L'Hyuer en l'Ocean les fleurettes naiſtront,
Et l'Afrique aux chaleurs ne ſera plus ſubiette,
Quand ie me ſentiray bleſſé d'autre ſagette,
Et que d'autres deſirs en moy feront ſeiour:
Le feu laiſſe la haine, & s'arreſte à l'amour.

Mais ie voy peu à peu que l'Aube qui s'auance
Dechaſſe en s'approchant l'ombrage & le ſilence,
Et ceſt œil de la nuict que i'ay tant reclamé,
Cede au Char d'Apollon de rayons alumé:
Afin donc qu'en la nuict mon myſtere demeure,
Ainſi qu'elle finit ie ceſſe à la meſme heure,
Auec ceſt heureux vers ſaluant le beau iour:
Le feu laiſſe la haine, & s'arreſte à l'amour.

ADVEN

ADVENTVRE PREMIERE.

CLEOPHON.

Rigoureux point d'honneur qui de si chaudes flames
Poursuis les ieunes cœurs & les plus belles ames,
Qui rõps leur plus doux sõme, & leur fais mespriser
L'aise & l'heur de la vie à fin de s'exposer,
Et sous l'espoir d'vn bruit d'honorable duree,
Volontaires courir à la mort asseuree.
Des mal-heurs que Pandore en la terre sema,
Quand contre Promethé Iupiter s'anima,
Et rendit nostre race en viuant miserable,
Tu es le plus cruel & le plus dommageable.
Il falloit aux mortels des corps de Diamant,
Pour contre tes efforts resister seurement,
Sans en si foible lieu logertant de courage,
Et voir perdre en vn rien le plus celeste ouurage:
Mais las! si ta rigueur rendit oncques desfaits
De Nature & du Ciel deux chefs-d'œuures parfaits,
Ces vers le feront voir qu'entre cent mille allarmes
D'ennuis & de sanglots i'ay tracez de mes larmes.
Damon, & Lycidas deux astres de ce temps,
Deux Achilles nouueaux, deux aimables Printemps
Qui semoient comme fleurs les amours par la terre,
Et blessoient tous les cœurs par vne douce guerre,
S'aimoient vniquement, ce n'estoit qu'vn vouloir,
En eux vn seul esprit deux corps faisoit mouuoir:
Iamais l'œil de Phebus ne veid telle ieunesse,
C'estoit toute vertu, douceur, grace, & proüesse,

Desia

Desia leur clair renom flamboit en diuers lieux,
Mars logeoit en leur ame, & l'Amour en leurs yeux.
Cleophon qui par tout fait reluire sa gloire,
Grãd Prince & grand guerrier d'immortelle memoire,
Dont le clair iugement iamais ne se deçoit,
De ces deux entre tous la valeur cherissoit,
Eux qui de ses vertus ont l'ame toute pleine
N'adorent rien que luy, c'est leur ioye & leur peine,
Et n'ont plus grand desir que de luy faire voir
Ce que peut en leurs cœurs l'honneur & le deuoir:
Aduient qu'vn soir tout seul Damon se delibere
Ondoyant des grands flots d'vne ieune colere
Pour appaiser son cœur boüillant & genereux
De tenter le peril d'vn combat rigoureux:
Lycidas qui l'entend de fureur se transporte,
Et plein d'vn beau despit l'accuse en ceste sorte.
Tu me veux donc fuir, ô mon plus cher soucy?
Donc ma ferme amitié se voit payer ainsi,
Qu'en l'essay perilleux d'vne belle entreprise
Comme peu valeureux ta vertu me mespriſe?
A qui plus desormais pourray-ie auoir de foy,
Si ce qui m'est plus cher se separe de moy?
Non, il n'en sera rien, l'Amour qui nous assemble
Veut qu'au bien & au mal nous ayons part ensemble
Face le sort cruel ce que faire il pourra,
Lycidas, ô Damon, iamais ne te lairra,
Ie te suiuray par tout, mon ame ardante & prompte
De ce fragile corps sçait bien ne faire compte.
Damon respons ces mots, O mon plus doux penser,
Ainsi victorieux te puisse-ie embrasser.

Sans

Sans qu'aucun accident noſtre amour diminuë,
Comme aſſez clairement ta valeur m'eſt cognuë,
Ce n'eſt pour ceſt eſgard que ie t'auoy laiſſé:
Mais ſi l'aueugle ſort, ou le Ciel courroucé
Rendent là de mes iours la carriere acheuee,
Ie vouloy que mon ame en toy fuſt conſeruee:
Car bien que le deſtin me face aller deuant,
Ie ne croiray mourir ſi tu reſtes viuant:
Ioint que du Cleophon la memoire eternelle
Et ce que nous deuons à ſon amour fidelle:
M'arreſte & me retient, craignant que le mal-heur
Ne luy verſe d'vn coup ces deux flots de douleur,
Ne me vueilles donc ſuiure, ô doux feu de ma vie,
Par ce genereux Prince en pleurant ie t'en prie:
Reſte pour le ſeruir ſans de luy t'eſtranger,
Accorde mes deſirs, ie ne crains nul danger.
Au nom de Cleophon ſon ame eſt fort preſſee,
Et ſe ſent preſque eſmeu de changer de penſee:
Mais l'ardeur de combatre eſt trop forte en ſon cœur,
Puis l'obiect de Damon reſte en fin le vainqueur.
Ie te ſuiuray (dit-il) rien ne m'en peut diſtraire,
C'eſt s'oppoſer au Ciel que d'aller au contraire,
Nos deſtins amaſſez dans vn meſme fuzeau
Doiuent eſtre tranchez d'vn ſeul coup de cizeau:
Ne m'offenſe donc plus par ta vaine rudeſſe,
Puis qu'helas! ſans te voir ie mourroy de triſteſſe.
Durant tous ces diſcours qu'Amour leur inſpiroit,
La mere du ſommeil coye ſe retiroit,
Ramaſſant ſous ſon aiſle en brune couleur teinte
Les ſonges, les repos, le ſilence & la crainte:

L'Aurore

L'Aurore auſſi ſoudain commença ſes trauaux,
Et ne voulut parer ſon char ni ſes cheuaux,
Ne couronna ſon ſein ni ſes treſſes de roſes,
Mais d'vn manteau de dueil ſes beautez furent cloſes.
Courriere du Soleil, tu deuois de tout poinct
Deuers noſtre horizon ce iour n'arriuer point,
A fin que ta lumiere aux mortels ſi plaiſante
A tant d'actes piteux ne ſe trouuaſt preſente,
Helas! tu n'euſſes veu ſur le champ renuersé
Lycidas, ô regret! d'outre en outre percé:
Tu n'euſſes veu les doigts de la parque cruelle
Couurant haſtiuement ſa mourante prunelle,
D'vn ſeul coup la ieuneſſe & l'amour ſurmonter,
Et l'ame à grand regret ſon bel hoſte quitter:
Tu n'euſſes veu l'honneur de ſa treſſe doree
De la blonde couleur du poil de Cytheree:
Où le plus libre eſprit ſe trouuant attaché,
Meſlé confuſement tout rouge & tout taché.
Tel ſembloit Adonis quand la force inhumaine
Du ſanglier l'eut couché tout ſanglant par la plaine:
Mais il euſt pour le moins ce confort en mourant,
D'auoir ſiny ſes iours ſon amy ſecourant,
Et de voir par ſa main valeureuſe & guerriere
Son meurtrier eſtendu ſur la rouge pouſſiere.
Damon vn peu plus loing ſans pitié combatant,
Du ſang de ſes hayneux & du ſien degoutant,
Ardant & furieux, comme vn Mars redoutable,
Reçoit en l'eſtomach mainte playe honnorable,
Et durant que ſon cœur & plus grand & plus chaud,
Preſque n'en ſentant rien la puiſſance luy faut,

Son beau corps dont la force auec le ſang ſe verſe
Debile & chancelant, trebuche à la renuerſe,
Et plus que demy-mort reſte là palliſſant:
Comme vn bouton de roſe en Auril languiſſant,
Qui perd ſa couleur viue ainſi que la tempeſte
Ou l'outrage du vent luy fait pancher la teſte:
Ou comme vn ieune lys de la pluye aggraué
Laiſſe pendre ſon chef, qui fut ſi releué,
Victoire Cadmeane, & trop chere achetee
D'vn ni d'autre party tu n'as eſté chantee:
Tous deux en longs ſouſpirs deteſtent ta rigueur,
Et l'honneur du trophee eſt cuiſant au vainqueur.
Or comme auec le ſang ceſſe l'ire & la guerre,
Damon qui ſe reuient par le froid de la terre,
Tout à peine ſe traine où giſoit ſon amy,
D'vn long ſommeil ferré durement endormy:
Qui dira la douleur dont ſon ame eſt frappee,
Quand il voit que la Parque a ſa trame couppee?
Ayant le cœur vaincu de regret & d'ennuy
Immobile long temps tient l'œil fiché ſur luy:
En fin l'amas preſſé du dueil qui continuë
Rauit toute lumiere à ſa dolente veuë,
La couleur à ſon teint, aux genoux leur effort,
Si que palle & tout froid chet à dent ſur le mort.
Au retour de l'eſprit que la douleur r'appelle
Il maudit des hauts cieux l'ordonnance cruelle,
Se laſche au deſeſpoir ſanglottant ſans ceſſer,
Et de baiſer le corps il ne ſe peut laſſer:
Puis comme les ſanglots, langoiſſe & la furie
Font paſſage à ſa voix, tout en pleurs il s'eſcrie:

Ne depars point encore, ô ſeul iour de mes yeux,
Et parmy tant de rage & d'aſſauts furieux
N'abandonne au beſoin vn que tu faiſois viure
Et que iuſqu'à la mort tu n'as pas craint de ſuiure:
Oy mes propos derniers & mes gemiſſemens,
Reconforte mon cœur par tes embraſſemens.
Nos eſprits enlacez d'vn celeſte cordage,
Si tu m'attens vn peu ne feront qu'vn voyage,
Leur vol tout à la fois en la nuict s'eſtendra,
Et des myrtes ombreux la deſcente prendra:
Mais, ô cruel amy, ta flamme eſt elle eſteinte,
Que tu n'es point touché de ma dure complainte?
Ton oreille eſt fermee à mes cris enflammez,
Et pour ne voir mes pleurs tes beaux yeux ſont fermez
Ahlque de deſeſpoirs tyranniſent ma vie,
Helas! tourne vn regard deuers moy ie te prie,
Reſpons moy, Lycidas, peux-tu voir ſans parler
Ton mal-heureux Damon tout en pleurs s'eſcouler?
Au nom de ſon amy (miracle) il s'eſuertuë
D'eſleuer quelque peu ſa prunelle abbatuë,
Qui ſemble vne fleurette où toute humeur defaut
Seche ſur vn riuage eſpuiſé par le chaud:
Mais Cloton qui plus loin n'a limité ſon terme,
D'vne outrageuſe main pour iamais la referme:
Damon plus que deuant au dueil s'abandonnant,
Rend d'eſclattans regrets l'air voiſin reſonnant,
Couure le corps de ſang de cheueux & de larmes,
Et touſiours la fureur luy fait nouueaux allarmes:
Qui ne ceſſe qu'alors qu'vn ſpaſme appeſanty
Luy derobe l'eſprit de foibleſſe amorty.

Tandis des faits nouueaux la courriere emplumee
Par tout ceſte merueille auſſi toſt a ſemee:
Chacun court ſur la place, & ſent en s'approchant
Q'vn long traict de pitié ſon eſprit va touchant:
Au moins humain de tous l'œil de larmes degoute,
Et du plus mort des deux les regards ſont en doute.
Alors quelques amis que la foule entouroit,
Trouuant l'vn tout glacé, l'autre qui reſpiroit,
Portent en ſouſpirant de façon lamentable
Le bleſſé dans vn lict, le mort ſur vne table.
Quel rampart aſſez fort la raiſon te garda
En ce torrent de dueil, qui ſur toy deſborda,
Valeureux Cleophon, quand la triſte merueille
D'vn tel bruit vint frapper ton ame & ton oreille?
Le rocher de ton cœur d'inuincible vertu
A ce terrible choc ſe veit preſque abbatu,
Et rompu de tout poinct par la vague effrenee:
,, Tant peut l'amitié ſainte en vne ame bien nee,
Sceptre ni maieſté n'ont pouuoir d'empeſcher
Que ceſte affection ne le vienne toucher,
Court au lieu pitoyable, où d'vne force extreſme
Reſſerrant & preſſant ſon angoiſſe en ſoy-meſme
S'approche du bleſſé, qui mourant languiſſoit,
Et plus à ſon amy qu'à ſon mal il penſoit.
Ce grand Roy le conſole, & d'vn plaiſant langage,
Voile de ſon ennuy, luy remet le courage,
Voit de ſes coups diuers ſonder la profondeur,
Et pour le ſecourir met au loin ſa grandeur.
Qu'on ne me vante plus l'amitié vengereſſe
Du preux fils de Thetis ſeur rampart de la Grece:

Ni

Ni le feu ſaint & beau dont Pylade eſt forcé
Quand il s'offre à mourir pour Oreſte inſenſé.
S'eſteigne le renom d'Hercule, & de Theſee,
Et de ceux dont la gloire en tout aage eſt priſee,
Qui ſe ſont de mortels dans le ciel eſleuez,
Pour les droits d'amitié ſaintement obſeruez.
Mon Prince le plus grand de ceſte terre baſſe,
Comme en toutes vertus en cecy les ſurpaſſe:
Nul diuertiſſement ſa douleur ne deçoit,
Des yeux ni de l'eſprit le ſomme il ne reçoit,
Tant ceſt ennuy le poingt, donne, promet & prie,
N'eſtime rien trop cher pour racheter ſa vie:
D'autour de ſon cheuet il ne ſe peut bouger,
Et de ſa blanche main le fait boire & manger,
Importune le ciel de vœux & de prieres,
Bref, pour flechir la mort tente mille manieres:
Mais ceſte fiere Parque aux rauiſſantes mains,
Seule des deitez eſt ſourde aux cris humains:
Sans pitié d'heure en heure elle abat ſa ieuneſſe,
Et d'vn ſi beau ſeiour ſe veut faire maiſtreſſe.
Amour qui s'y logeoit ſuperbe & redouté,
Luy reſiſta long temps d'vn courage indompté:
Et durant qu'il demeure vn ſeul traict en ſa trouſſe
Touſiours braue & vaillant arriere il la repouſſe:
En fin il eſt contraint, foible & tout deſarmé,
De quitter en pleurant vn logis tant aimé,
Deconfit, eſperdu, trainant l'aiſle bleſſee
Comme vn qui s'eſt ſauué d'vne place forcee.
Or quelque peu deuant que l'extreme accident
Couurift ce point du iour d'eternel Occident,

Durant qu'autour du lict maint grand souſpir reſonne,
Et que Cleophon meſme au regret s'abandonne,
Damon le regardant ſon eſprit renforça,
Et ces derniers propos auec l'ame il pouſſa.
Prince, hõneur de noſtre aage, & ſa gloire premiere
Qui fus mon heur, mon tout, mon ame & ma lumiere,
Et le ſeras touſiours (car mal-gré ſon effort
L'amitié ceſte fois ſurmontera la mort)
I'eſtime heureuſement ma carriere acheuee
Ayant iuſqu'au tombeau ton amour eſprouuee,
Et remporte en mourant vn eternel plaiſir
D'auoir ſi dignement ſceu loger mon deſir,
Si de peu de ſaiſons ma vie eſt limitee,
Ayans d'vn ſi grand Roy la faueur meritee,
Ie n'ay qu'aſſez veſcu, mes eſprits ſont contens:
„Tous ceux qu'aiment les Dieux ne viuent pas long temps.
Ie iure par ton nom qui m'eſt ſi doux à l'ame
Qu'vn ſeul traict de douleur au treſpas ne m'entame,
Fors du mal qui t'afflige, & l'ennuy de n'auoir
Te ſeruant plus long temps teſmoigné mon deuoir,
Ce regret ſeulement ſuiura ma ſepulture,
Et par moy Licydas le ſemblable te iure:
Qui las! toutes les nuicts ſe lamente dequoy
Le temps ne t'a fait voir plus d'effets de ſa foy.
Meſme la nuict derniere en l'horreur plus eſpeſſe
Alors que tous mes ſens de peine & de triſteſſe
Giſoient appeſantis: de mon œil non touché
Des pauots du ſommeil, foible il s'eſt approché,

San

Sanglant, la couleur palle, & la façon peu gaye,
Et couuroit de sa main la grandeur de sa playe:
Helas! bien different de celuy qu'il souloit,
Quand sa ieune beauté tant d'appas receloit.
Damon, me disoit-il, pour qui la destinee
M'a fait dés mon Aurore accomplir ma iournee,
Voicy ton heure proche, il te faut auancer,
I'ay resté iusqu'icy pour ne te point laisser,
A fin que comme en terre aux pleines Elysees
On ne voye vn seul iour nos ames diuisees:
Mais deuant, cher amy, que tu quittes ce lieu,
A mon Prince & au tien dy l'eternel adieu:
Conte luy qu'en mourant i'eu son nom en la bouche,
Et que tousiours de luy le souuenir me touche,
Regrettant de n'auoir suiuant ma volonté
Monstré de quelle ardeur i'adoroy sa bonté:
Dy luy que d'autre ennuy ie n'ay l'ame oppressee:
Mais fay le promptement, car ton heure est pressee.
Ie vouloy luy respondre alors qu'il s'enuola,
Et mon embrassement rien que vent n'accolla.
Reçoy donc ce deuoir dont pour luy ie m'acquite,
Et croy que ta vertu ne fut onc mieux escrite
Qu'elle estoit en son cœur à toy seul reserué,
Où iamais autre traict ne peut estre engraué.
Croy, s'il te plaist, aussi que la Parque ennemie,
Ni du triste Lethés l'oubliance endormie
Iamais en nos esprits ton nom n'effacera:
Vn breuuage amoureux sa liqueur nous fera,
Qui de tout autre obiect emportant la semblance,
En nous tant seulement laissera ta souuenance

Sur les myrtes ombreux comme oiſeaux voletans,
Et tous deux à l'enuy tes loüanges chantans,
Aux eſprits bien-heureux nous les ferons entendre,
Qui rauis nous ſuiurent à fin de les apprendre,
Et ſerons comme dieux en la troupe eſtimez
Au nom d'vn ſi grand Roy qui nous a tant aimez.
Reſte Prince inuaincu que ton ame s'appaiſe,
A fin que ſa douleur ne trouble point noſtre aiſe,
Obeis ſans murmure au vouloir du haut Dieu,
Et de ma foible voix oy ce dernier adieu.
Adieu chers compagnons, dont la foy m'eſt cognuë,
Si le pouuoir me faut, l'amour me continuë:
Aimez-moy donc touſiours, & vueillez retenir
De Lycidas & moy l'eternel ſouuenir:
Et pour doux appareil de voſtre ame bleſſee,
Ayez inceſſamment nos noms en la penſee,
Or adieu, Cleophon, adieu mortel ſeiour,
La mort m'oſte à ce coup la parole & le iour.
Ainſi mourut Damon l'ornement de ſon aage,
Vn Narciſſe en beaux traits, vn Mars en grãd courage
Le Ciel qui pour ſa gloire accomply l'auoit fait,
S'il ne l'euſt retiré demeuroit imparfait.

ADVENTVRE SECONDE.

EVRYLAS.

Enfant, l'aiſe & l'ennuy de la belle Cyprine,
Lance vn rayon de flamme en ma chaude poictrine,

Et

Et renforce ma voix pour chanter dignement
Les amours d'Eurylas, ſa gloire & ſon tourment,
L'heur de ſes compagnons, la fin de leur martyre,
Et les beautez d'Olympe honneur de ton Empire:
Olympe aux yeux vainqueurs de tout cœur indompté,
Qui gaignant vn Amant perdit ſa liberté.
Ceſte ieune Deeſſe auſſi fiere que belle,
En l'auril gracieux de ſa ſaiſon nouuelle,
Erroit ſans paſſion ainſi qu'il luy plaiſoit,
Et bien (qu'innocemment) mille playes faiſoit:
Car contre ſes beautez ne ſe trouue defenſe,
Et chacun qui la voit luy porte obeïſſance,
Combien de durs regrets eſtoient lors entendus,
Combien de chauds ſouſpirs & de pleurs eſpandus,
Par ces nouueaux bleſſez pour flechir ſon courage?
Tandis qu'elle ſe rit de les voir en ſeruage
Franche & libre d'amour, qui ne pouuoit penſer
Que ceſte liberté la deuſt iamais laiſſer.
La ieune Fleur de lys, chere part de ſon ame,
Plus ſçauante aux effects de l'amoureuſe flame,
De ſa dure rigueur ſouuent la reprenoit,
Et pour la conuertir ces propos luy tenoit.
Que faites-vous, mõ cœur? quelle erreur vous tranſ-(porte
De fermer aux Amours de vos penſers la porte?
Quel plaiſir aurez-vous viuant touſiours ainſi?
Amour rend de nos iours le mal-heur adoucy:
Il nous eſleue au Ciel, il chaſſe nos triſteſſes,
Et au lieu de ſeruir nous faict eſtre maiſtreſſes:
L'air, la terre, & les eaux reuerent ſon pouuoir,
Il fait comme il luy plaiſt les eſtoilles mouuoir,

Quoy, ne suis-ie plus Dieu: ma flame est-elle esteinte?
Mon carquois (disoit-il) ne fait donc plus de crainte?
Ose quelqu'vn encor mes forces deputer
Apres que i'ay vaincu le tonnant Iupiter?
Mars tremble sous ma loy prisonnier de ma mere,
Et vn ieune guerrier est bien si temeraire
Pour ie ne sçay quels faicts dont il est renommé,
De tenir contre moy qui l'auoy tant aimé?
Si ie le prens: mais non, sa ieunesse peu caute
Veut que sans me vanger i'excuse ceste faute,
Ie veux pour ceste fois doucemant le punir,
Mon empire se doit par douceur maintenir,
Puis ie m'en veux seruir pour vne autre entreprise:
Olympe ainsi que luy ma puissance mespriſe,
Qu'ils se blessent l'vn l'autre, & sans sçauoir comment
Leurs deux cœurs soient naurez par vn trait seulemẽt.
Amour, de tes propos les effects s'ensuiuirent,
Car dés le iour suiuant que ces Amans se veirent
Frappez du prompt esclair qui sort de leurs beautez,
Ils demeurent surpris, esperdus, transportez:
Lors comme vn qui choisit lieu propre à sa vengeance
Tu sors de ton embusche, & d'extreme puissance
Delaschant vn traict d'or qui bruit au decocher,
Tu trauerses deux cœurs aussi durs qu'vn rocher:
Chacun sent aussi tost ceste blesseure estrange,
Ils font sans y penser de leurs cœurs vn eschange,
Ce n'est qu'vn vouloir mesme, & leurs regards legers
Des nouuelles amours sont piteux messagers,
Chacun d'eux est surpris de crainte & de merueille:
Leur teint ores est palle, or' de couleur vermeille,

Ils

Ils sentent vn plaisir tout meslé de rigueur,
Et de secrets soupirs ils euentent leur cœur:
Mais Olympe à la fin quelque peu reuenuë
Craint d'auoir trop rendu ceste amitié cogneuë
(Grande estoit l'assemblee) & croit asseurément
Que chacun s'apperçoit de ce prompt changement,
Se reprend de sa faute & tasche à se contraindre,
Mais son ardant desir est trop grand pour le feindre:
Desia son nouueau mal paroist dessus son front,
Puis ses bruslans soupirs & son penser profond,
Ses yeux mal asseurez, son inconstant langage,
Monstrent les passions qui troublent son courage:
Et plus elle met peine à cacher sa douleurs
Plus la fieure d'amour renforce sa chaleur,
Quel moyen ? quel conseil ! pauure que fera-telle
Pour ne descouurir point sa blessure mortelle,
Mesme aux yeux d'vn mary ialoux & desfiant,
Qui va nouuel Argus de cent yeux l'espiant?
Il la tient au logis tant qu'il peut enfermee,
La presche incessamment de bonne renommee,
Controolle ses regards, ses habits, ses propos,
Et ne laisse iamais son esprit en repos,
Troublé des flots mutins d'vne aspre ialousie,
Dont son ame egaree est tellement saisie
Qu'il cerche les deuins, aux sorciers a recours,
Tous les Dieux infernaux il appelle au secours
Pour luy garder sa femme, & n'a pas cognoissance
Que les enchantemens contre Amour n'ont puissance.
Il estoit nuict fermee, & les hommes lassez
Reposoient sans soucy d'vn fort sommeil pressez.

Oiseaux.

Sans qu'aucun accident nostre amour diminuë,
Comme assez clairement ta valeur m'est cognuë,
Ce n'est pour cest esgard que ie t'auoy laissé:
Mais si l'aueugle sort, ou le Ciel courroucé
Rendent là de mes iours la carriere acheuee,
Ie vouloy que mon ame en toy fust conseruee:
Car bien que le destin me face aller deuant,
Ie ne croiray mourir si tu restes viuant:
Ioint que du Cleophon la memoire eternelle
Et ce que nous deuons à son amour fidelle:
M'arreste & me retient, craignant que le mal-heur
Ne luy verse d'vn coup ces deux flots de douleur,
Ne me vueilles donc suiure, ô doux feu de ma vie,
Par ce genereux Prince en pleurant ie t'en prie:
Reste pour le seruir sans de luy t'estranger,
Accorde mes desirs, ie ne crains nul danger.
Au nom de Cleophon son ame est fort pressee,
Et se sent presque esmeu de changer de pensee:
Mais l'ardeur de combattre est trop forte en son cœur,
Puis l'obiect de Damon reste en fin le vainqueur.
Ie te suiuray, dit-il, rien ne m'en peut distraire,
C'est s'opposer au Ciel que d'aller au contraire,
Nos destins amassez dans vn mesme fuzeau
Doiuent estre tranchez d'vn seul coup de cizeau:
Ne m'offense donc plus par ta vaine rudesse,
Puis qu'helas! sans te voir ie mourroy de tristesse.
Durant tous ces discours qu'Amour leur inspiroit,
La mere du sommeil coye se retiroit,
Ramassant sous son aisle en brune couleur teinte
Les songes, les repos, le silence & la crainte:

L'Aurore

L'Aurore auſſi ſoudain commença ſes trauaux,
Et ne voulut parer ſon char ni ſes cheuaux,
Ne couronna ſon ſein ni ſes treſſes de roſes,
Mais d'vn manteau de dueil ſes beautez furent cloſes.
Courriere du Soleil, tu deuois de tout poinct
Deuers noſtre horizon ce iour n'arriuer point,
A fin que ta lumiere aux mortels ſi plaiſante
A tant d'actes piteux ne ſe trouuaſt preſente,
Helas! tu n'euſſes veu ſur le champ renuerſé
Lycidas, ô regret! d'outre en outre percé:
Tu n'euſſes veu les doigts de la parque cruelle
Couurant haſtiuement ſa mourante prunelle,
D'vn ſeul coup la ieuneſſe & l'amour ſurmonter,
Et l'ame à grand regret ſon bel hoſte quitter:
Tu n'euſſes veu l'honneur de ſa treſſe doree
De la blonde couleur du poil de Cytheree:
Où le plus libre eſprit ſe trouuant attaché,
Meſlé confuſement tout rouge & tout taché.
Tel ſembloit Adonis quand la force inhumaine
Du ſanglier l'eut couché tout ſanglant par la plaine:
Mais il euſt pour le moins ce confort en mourant,
D'auoir finy ſes iours ſon amy ſecourant,
Et de voir par ſa main valeureuſe & guerriere
Son meurtrier eſtendu ſur la rouge pouſſiere.
Damon vn peu plus loing ſans pitié combatant,
Du ſang de ſes haineux & du ſien degoutant,
Ardant & furieux, comme vn Mars redoutable,
Reçoit en l'eſtomach mainte playe honnorable,
Et durant que ſon cœur & plus grand & plus chaud,
Preſque n'en ſentant rien la puiſſance luy faut,

Son beau corps dont la force auec le ſang ſe verſe
Debile & chancelant, trebuche à la renuerſe,
Et plus que demy-mort reſte là palliſſant:
Comme vn bouton de roſe en Auril languiſſant,
Qui perd ſa couleur viue ainſi que la tempeſte
Ou l'outrage du vent luy fait pancher la teſte:
Ou comme vn ieune lys de la pluye aggraué
Laiſſe pendre ſon chef, qui fut ſi releué,
Victoire Cadmeane, & trop chere achetee
D'vn ni d'autre party tu n'as eſté chantee:
Tous deux en longs ſouſpirs deteſtent ta rigueur,
Et l'honneur du trophee eſt cuiſant au vainqueur.
Or comme auec le ſang ceſſe l'ire & la guerre,
Damon qui ſe reuient par le froid de la terre,
Tout à peine ſe traine où giſoit ſon amy,
D'vn long ſommeil ferré durement endormy:
Qui dira la douleur dont ſon ame eſt frappee,
Quand il voit que la Parque a ſa trame couppee?
Ayant le cœur vaincu de regret & d'ennuy
Immobile long temps tient l'œil fiché ſur luy:
Enfin l'amas preſſé du dueil qui continuë
Rauit toute lumiere à ſa dolente veuë,
La couleur à ſon teint, aux genoux leur effort,
Si que paſle & tout froid chet à dent ſur le mort.
Au retour de l'eſprit que la douleur r'appelle
Il maudit des hauts cieux l'ordonnance cruelle,
Se laſche au deſeſpoir ſanglottant ſans ceſſer,
Et de baiſer le corps il ne ſe peut laſſer:
Puis comme les ſanglots, langoiſſe & la furie
Font paſſage à ſa voix, tout en pleurs il s'eſcrie:

Ne depars point encore, ô ſeul iour de mes yeux,
Et parmy tant de rage & d'aſſauts furieux
N'abandonne au beſoin vn que tu faiſois viure
Et que iuſqu'à la mort tu n'as pas craint de ſuiure:
Oy mes propos derniers & mes gemiſſemens,
Reconforte mon cœur par tes embraſſemens.
Nos eſprits enlacez d'vn celeſte cordage,
Si tu m'attens vn peu ne feront qu'vn voyage,
Leur vol tout à la fois en la nuict s'eſtendra,
Et des myrtes ombreux la deſcente prendra:
Mais, ô cruel amy, ta flamme eſt elle eſteinte,
Que tu n'es point touché de ma dure complainte?
Ton oreille eſt fermee à mes cris enflammez,
Et pour ne voir mes pleurs tes beaux yeux, ſont fermez
Ah! que de deſeſpoirs tyranniſent ma vie,
Helas! tourne vn regard deuers moy ie te prie,
Reſpons moy, Lycydas, peux-tu voir ſans parler
Ton mal-heureux Damon tout en pleurs s'eſcouler?
Au nom de ſon amy (miracle) il s'eſuertuë
D'eſleuer quelque peu ſa prunelle abbatuë,
Qui ſemble vne fleurette où toute humeur defaut
Seche ſur vn riuage eſpuiſé par le chaud:
Mais Cloton qui plus loin n'a limité ſon terme,
D'vne outrageuſe main pour iamais la referme:
Damon plus que deuant au dueil s'abandonnant,
Rend d'eſclattans regrets l'air voiſin reſonnant,
Couure le corps de ſang de cheueux & de larmes,
Et touſiours la fureur luy fait nouueaux allarmes:
Qui ne ceſſe qu'alors qu'vn ſpaſme appeſanty
Luy derobe l'eſprit de foibleſſe amorty.

Tandis des faits nouueaux la courriere emplumee
Par tout ceſte merueille auſſi toſt a ſemee:
Chacun court ſur la place, & ſent en s'approchant
Q'vn long traict de pitié ſon eſprit va touchant:
Au moins humain de tous l'œil de larmes degoute,
Et du plus mort des deux les regards ſont en doute.
Alors quelques amis que la foule entouroit,
Trouuant l'vn tout glacé, l'autre qui reſpiroit,
Portent en ſouſpirant de façon lamentable
Le bleſſé dans vn lict, le mort ſur vne table.
Quel rampart aſſez fort la raiſon te garda
En ce torrent de dueil, qui ſur toy deſborda,
Valeureux Cleophon, quand la triſte merueille
D'vn tel bruit vint frapper ton ame & ton oreille?
Le rocher de ton cœur d'inuincible vertu
A ce terrible choc ſe veit preſque abbatu,
Et rompu de tout poinct par la vague effrenee:
,, Tant peut l'amitié ſainte en vne ame bien nee,
Sceptre ni maieſté n'ont pouuoir d'empeſcher
Que ceſte affection ne le vienne toucher,
Court au lieu pitoyable, où d'vne force extreſme
Reſſerrant & preſſant ſon angoiſſe en ſoy-meſme
S'approche du bleſſé, qui mourant languiſſoit,
Et plus à ſon amy qu'à ſon mal il penſoit.
Ce grand Roy le conſole, & d'vn plaiſant langage,
Voile de ſon ennuy, luy remet le courage,
Voit de ſes coups diuers ſonder la profondeur,
Et pour le ſecourir met au loin ſa grandeur.
Qu'on ne me vante plus l'amitié vengereſſe
Du preux fils de Thetis ſeur rampart de la Grece:

Ni

Ni le feu ſaint & beau dont Pylade eſt forcé
Quand il s'offre à mourir pour Oreſte inſenſé.
S'eſteigne le renom d'Hercule, & de Theſee,
Et de ceux dont la gloire en tout aage eſt priſee,
Qui ſe ſont de mortels dans le ciel eſleuez,
Pour les droits d'amitié ſaintement obſeruez.
Mon Prince le plus grand de ceſte terre baſſe,
Comme en toutes vertus en cecy les ſurpaſſe:
Nul diuertiſſement ſa douleur ne deçoit,
Des yeux ni de l'eſprit le ſomme il ne reçoit,
Tant ceſt ennuy le poingt, donne, promet & prie,
N'eſtime rien trop cher pour racheter ſa vie:
D'autour de ſon cheuet il ne ſe peut bouger,
Et de ſa blanche main le fait boire & manger,
Importune le ciel de vœux & de prieres,
Bref, pour flechir la mort tente mille manieres:
Mais ceſte fiere Parque aux rauiſſantes mains,
Seule des deitez eſt ſourde aux cris humains:
Sans pitié d'heure en heure elle abat ſa ieuneſſe,
Et d'vn ſi beau ſeiour ſe veut faire maiſtreſſe.
Amour qui s'y logeoit ſuperbe & redouté,
Luy reſiſta long temps d'vn courage indompté:
Et durant qu'il demeure vn ſeul traict en ſa trouſſe
Touſiours braue & vaillant arriere il la repouſſe:
En fin il eſt contraint, foible & tout deſarmé,
De quitter en pleurant vn logis tant aimé,
Deconfit, eſperdu, trainant l'aiſle bleſſee
Comme vn qui s'eſt ſauué d'vne place forcee.
Or quelque peu deuant que l'extreme accident
Couurift ce point du iour d'eternel Occident,

Durant qu'autour du lict maint grand souſpir reſonne,
Et que Cleophon meſme au regret s'abandonne,
Damon le regardant ſon eſprit renforça,
Et ces derniers propos auec l'ame il pouſſa.
Prince, hõneur de noſtre aage, & ſa gloire premiere
Qui fus mon heur, mon tout, mon ame & ma lumiere,
Et le ſeras touſiours (car mal-gré ſon effort
L'amitié ceſte fois ſurmontera la mort)
I'eſtime heureuſement ma carriere acheuee
Ayant iuſqu'au tombeau ton amour eſprouuee,
Et remporte en mourant vn eternel plaiſir
D'auoir ſi dignement ſceu loger mon deſir,
Si de peu de ſaiſons ma vie eſt limitee,
Ayans d'vn ſi grand Roy la faueur meritee,
Ie n'ay qu'aſſez veſcu, mes eſprits ſont contens:
„Tous ceux qu'aiment les Dieux ne viuent pas long temps.
Ie iure par ton nom qui m'eſt ſi doux à l'ame
Qu'vn ſeul traict de douleur au treſpas ne m'entame,
Fors du mal qui t'afflige, & l'ennuy de n'auoir
Te ſeruant plus long temps teſmoigné mon deuoir,
Ce regret ſeulement finira ma ſepulture,
Et par moy Licydas le ſemblable te iure:
Qui las! toutes les nuicts ſe lamente dequoy
Le temps ne t'a fait voir plus d'effets de ſa foy.
Meſme la nuict derniere en l'horreur plus eſpece
Alors que tous mes ſens de peine & de triſteſſe
Giſoient appeſantis: de mon œil non touché
Des pauots du ſommeil foible il s'eſt approché,

San

Sanglant, la couleur palle, & la façon peu gaye,
Et couuroit de sa main la grandeur de sa playe:
Helas! bien different de celuy qu'il souloit,
Quand sa ieune beauté tant d'appas receloit.
Damon, me disoit-il, pour qui la destince
M'a fait dés mon Aurore accomplir ma iournee,
Voicy ton heure proche, il te faut auancer,
I'ay resté iusqu'icy pour ne te point laisser,
A fin que comme en terre aux pleines Elysees
On ne voye vn seul iour nos ames diuisees:
Mais deuant, cher amy, que tu quittes ce lieu,
A mon Prince & au tien dy l'eternel adieu:
Conte luy qu'en mourant i'eu son nom en la bouche,
Et que tousiours de luy le souuenir me touche,
Regrettant de n'auoir suiuant ma volonté
Monstré de quelle ardeur i'adoroy sa bonté:
Dy luy que d'autre ennuy ie n'ay l'ame oppressee:
Mais fay le promptement, car ton heure est pressee.
Ie vouloy luy respondre alors qu'il s'enuola,
Et mon embrassement rien que vent n'accolla.
Reçoy donc ce deuoir dont pour luy ie m'acquite,
Et croy que ta vertu ne fut onc mieux escrite
Qu'elle estoit en son cœur à toy seul reserué,
Où iamais autre traict ne peut estre engraué.
Croy, s'il te plaist, aussi que la Parque ennemie,
Ni du triste Lethés l'oubliance endormie
Iamais en nos esprits ton nom n'effacera:
Vn breuuage amoureux sa liqueur nous fera,
Qui de tout autre obiect emportant la semblance,
En nous tant seulement laissera ta souuenance

Sur les myrtes ombreux comme aiſeaux voletans,
Et tous deux à l'enuy tes loüanges chantans,
Aux eſprits bien-heureux nous les ferons entendre,
Qui rauis nous ſuiurent à fin de les apprendre,
Et ſerons comme dieux en la troupe eſtimez
Au nom d'vn ſi grand Roy qui nous a tant aimez.
Reſte Prince inuaincu que ton ame s'appaiſe,
A fin que ſa douleur ne trouble point noſtre aiſe,
Obeis ſans murmure au vouloir du haut Dieu,
Et de ma foible voix oy ce dernier adieu.
Adieu chers compagnons, dont la foy m'eſt cognuë,
Si le pouuoir me faut, l'amour me continuë:
Aimez-moy donc touſiours, & vueillez retenir
De Lycidas & moy l'eternel ſouuenir:
Et pour doux appareil de voſtre ame bleſſee,
Ayez inceſſamment nos noms en la penſee,
Or adieu, Cleophon, adieu mortel ſeiour,
La mort m'oſte à ce coup la parole & le iour.
Ainſi mourut Damon l'ornement de ſon aage,
Vn Narciſſe en beaux traits, vn Mars en grãd courage
Le Ciel qui pour ſa gloire accomply l'auoit fait,
S'il ne l'euſt retiré demeuroit imparfait.

ADVENTVRE SECONDE.

EVRYLAS.

IN fant, l'aiſe & l'ennuy de la belle Cyprine,
Lance vn rayon de flamme en ma chaude poitrine,

Et

Digitized by Google

Et renforce ma voix pour chanter dignement
Les amours d'Eurylas, sa gloire & son tourment,
L'heur de ses compagnons, la fin de leur martyre,
Et les beautez d'Olympe honneur de ton Empire:
Olympe aux yeux vainqueurs de tout cœur indompté,
Qui gaignant vn Amant perdit sa liberté.
Ceste ieune Deesse aussi fiere que belle,
En l'auril gracieux de sa saison nouuelle,
Erroit sans passion ainsi qu'il luy plaisoit,
Et bien (qu'innocemment) mille playes faisoit:
Car contre ses beautez ne se trouue defense,
Et chacun qui la voit luy porte obeïssance,
Combien de durs regrets estoient lors entendus,
Combien de chauds soustirs & de pleurs espandus,
Par ces nouueaux blessez pour flechir son courage?
Tandis qu'elle se rit de les voir en seruage
Franche & libre d'amour, qui ne pouuoit penser
Que ceste liberté la deust iamais laisser.
La ieune Fleur de lys, chere part de son ame,
Plus sçauante aux effects de l'amoureuse flame,
De sa dure rigueur souuent la reprenoit,
Et pour la conuertir ces propos luy tenoit.
Que faites-vous, mõ cœur? quelle erreur vous transporte
De fermer aux Amours de vos pensers la porte?
Quel plaisir aurez-vous viuant tousiours ainsi?
Amour rend de nos iours le mal-heur adoucy:
Il nous esleue au Ciel, il chasse nos tristesses,
Et au lieu de seruir nous faict estre maistresses:
L'air, la terre, & les eaux reuerent son pouuoir,
Il fait comme il luy plaist les estoilles mouuoir,

Digitized by Google

Tout le recognoit Dieu. Que penſez-vous donc faire
D'irriter contre vous vn ſi fort aduerſaire?
Par luy voſtre ieuneſſe en honneur fleurira,
Sans luy ceſte beauté rien ne vous ſeruira,
Non plus que le threſor qu'vn Vſurier enſerre,
Ou qu'vn beau diamant caché deſſous la terre:
On ne doit ſans Amour vne Dame eſtimer,
Car nous naiſſons icy ſeulement pour aimer:
Mais qu'eſt il rien plus doux que de ſe voir ſeruie
D'vn qui nous priſe plus que ſes yeux, ni ſa vie?
Entendre ſes penſers, luy dire nos deſirs?
Partir egalement le dueil & les plaiſirs,
Les courroux gracieux, l'eſperance & la crainte,
Lire ſa paſſion ſur ſon viſage peinte,
Le voir perdre en ſoy meſme, en nous ſe retrouuer,
Et les douceurs du ciel en la terre eſprouuer,
Sans tromper follement noſtre belle ieuneſſe,
Qui las! ſans y penſer comme vn ſonge nous laiſſe.
De ſemblables propos mille fois recitez,
Mais par les vents legers ſans effect emportez,
Fleur de lys s'efforçoit d'adoucir la cruelle,
Fondant le dur glaçon qui ſa poitrine gelle:
Mais c'eſt battre le vent & ſur l'onde ſemer,
Ce cœur trop verd encor ne ſe peut enflammer:
Il faut qu'vn ieune amant en face la vengeance,
Et qu'en la ſurmontant il perde ſa puiſſance.
Deſia le haut renom & les faits glorieux
Du vaillant Eurilas s'eſpandoient en tous lieux,
Qui n'attaignant encore à la vingtieſme annee,
D'vne ame ardente & viue à la gloire addonnee,

Auoit

Digitized by Google

Auoit victorieux en cent lieux combatu,
Soustenu mille assauts d'vn cœur non abatu,
Et par ses faicts guerriers suiuis de mille peines
Effacé le renom des plus grands capitaines,
Il sembloit à le voir d'vn fleury renouueau,
Il eut la taille belle & le visage beau,
Son teint estoit de lis & de roses pourprettes,
Et ses yeux rigoureux dardoient mille sagettes:
On le prend pour Amour, & d'Amour toutesfois
Pour suiure le Dieu Mars il mesprise les loix,
Mainte Dame en son cœur ardamment le desire,
Perd son premier repos, apres ses yeux souspire,
L'adore comme vn Dieu, reuere sa grandeur,
Et se sent deuorer d'vne secrette ardeur:
Mais elle sent helas! que vaine est son attente:
Car il n'esprouue point le mal qui la tourmente,
Et suit libre d'Amour d'vn cœur leger & prompt,
Plus soudain qu'vn torrent ne s'escoule d'vn mont.

O grand vainqueur des Dieux, qui me tiens prison-
(Disoit tout bas quelqu'vne) entens à ma priere, (niere
Que fais-tu de ton arc? est-il en vain tendu?
Si tu retardes plus ton empire est perdu:
Vois-tu pas ce hautain qui mesprise ta gloire
Remportant de nos cœurs vne pauure victoire?
S'en irat-il ainsi? nous veux-tu point vanger!
Sauue aumoins ta couronne au fort de ce danger,
Et des plus poignans traits dont les Dieux tu surmonte
Trauerse vn ieune cœur qui de toy ne fait conte.

Amour qui ces propos tout colere entendit,
Soudain pour y pouruoir du tiers Ciel descendit:

Quoy

Quoy, ne ſuis-ie plus Dieu: ma flame eſt-elle eſteinte?
Mon carquois (diſoit-il) ne fait donc plus de crainte?
Oſe quelqu'vn encor mes forces deputer
Apres que i'ay vaincu le tonnant Iupiter?
Mars tremble ſous ma loy priſonnier de ma mere,
Et vn ieune guerrier eſt bien ſi temeraire
Pour ie ne ſçay quels faicts dont il eſt renommé,
De tenir contre moy qui l'auoy tant aimé?
Si ie le prens: mais non, ſa ieuneſſe peu caute
Veut que ſans me vanger i'excuſe ceſte faute,
Ie veux pour ceſte fois doucemant le punir,
Mon empire ſe doit par douceur maintenir,
Puis ie m'en veux ſeruir pour vne autre entrepriſe:
Olympe ainſi que luy ma puiſſance meſpriſe,
Qu'ils ſe bleſſent l'vn l'autre, & ſans ſçauoir comment
Leurs deux cœurs ſoient naurez par vn trait ſeulemẽt.
Amour, de tes propos les effects s'enſuiuirent,
Car dés le iour ſuiuant que ces Amans ſe veirent
Frappez du prompt eſclair qui ſort de leurs beautez,
Ils demeurent ſurprus, eſperdus, tranſportez:
Lors comme vn qui choiſit lieu propre à ſa vengeance
Tu ſors de ton embuſche, & d'extreme puiſſance
Delaſchant vn traict d'or qui bruit au decocher,
Tu trauerſes deux cœurs auſſi durs qu'vn rocher:
Chacun ſent auſſi toſt ceſte bleſſeure eſtrange,
Ils font ſans y penſer de leurs cœurs vn eſchange,
Ce n'eſt qu'vn vouloir meſme, & leurs regards legers
Des nouuelles amours ſont piteux meſſagers,
Chacun d'eux eſt ſurpris de crainte & de merueille:
Leur teint ores eſt palle, or' de couleur vermeille,

Ils

Digitized by Google

Ils sentent vn plaisir tout meslé de rigueur,
Et de secrets souspirs ils euentent leur cœur:
Mais Olympe à la fin quelque peu reuenuë
Craint d'auoir trop rendu ceste amitié cogneuë
(Grande estoit l'assemblee) & croit assurément
Que chacun s'apperçoit de ce prompt changement,
Se reprend de sa faute & tasche à se contraindre,
Mais son ardant desir est trop grand pour le feindre:
Desia son nouueau mal paroist dessus son front,
Puis ses bruslans souspirs & son penser profond,
Ses yeux mal asseurez, son inconstant langage,
Monstrent les passions qui troublent son courage:
Et plus elle met peine à cacher sa douleurs
Plus la fieure d'amour renforce sa chaleur,
Quel moyen ? quel conseil pauure que fera-telle
Pour ne descouurir point sa blessеure mortelle,
Mesme aux yeux d'vn mary ialoux & desfiant,
Qui va nouuel Argus de cent yeux l'espiant?
Il la tient au logis tant qu'il peut enfermee,
La presche incessamment de bonne renommee,
Controolle ses regards, ses habits, ses propos,
Et ne laisse iamais son esprit en repos,
Troublé des flots mutins d'vne aspre ialousie,
Dont son ame egaree est tellement saisie
Qu'il cerche les deuins, aux sorciers a recours,
Tous les Dieux infernaux il appelle au secours
Pour luy garder sa femme, & n'a pas cognoissance
Que les enchantemens contre Amour n'ont puissance.
Il estoit nuict fermee, & les hommes lassez
Reposoient sans soucy d'vn fort sommeil pressez.

Oiseaux.

Oiſeaux, beſtes, poiſſons, ſous l'horreur ſolitaire
Receuoient la faueur du repos ordinaire:
Les vents comme endormis leurs ſouſpirs retenoient,
Et les fueilles des bois ſans branler ſe tenoient,
Bref tout ſe repoſoit, Olympe au cœur bleſſee
Eſt ſeule qui ne ſent repos en ſa penſee:
Les beautez d'Eurylas luy ſont deuant les yeux,
Ses vertus, ſa grandeur, ſes faicts victorieux,
Et ſes plaiſans regards qui mille amours recellent,
De l'vn de ces penſers cent autres renouuellent,
Qui rebleſſent ſon ame, & ce doux ſouuenir
Fait ſa nouuelle ardeur plus forte deuenir.
Or' il luy prend vouloir de chaſſer toute crainte,
Pour deſcouurir le mal dont ſon ame eſt atteinte:
Et ore elle a deſir de ſe laiſſer bruſler
Sans que l'on puiſſe voir ſa flamme eſtinceler,
Ardent amour la pouſſe, & la peur la retire:
L'vn luy donne plaiſir, & l'autre la martyre:
Et de tant de penſers ſon cœur eſt agité,
Qu'elle flotte incertaine en ceſte extremité,
Ore de ceſte part, or' de l'autre pouſſee,
Comme vne foible nef par les vagues forcee:
Ou comme vn vieux ſapin combatu rudement
Par deux vents ennemis ſouffians diuerſement,
Encore en ces aſſauts ce qui plus l'importune
C'eſt qu'elle n'a pouuoir de plaindre ſa fortune.
Le faix de ſes ennuis luy ſeroit plus leger
S'elle oſoit d'vn ſouſpir ſa poitrine alleger:
Mais elle ſent helas! ſon ialoux aupres d'elle
(Indigne de toucher vne choſe ſi belle)

Qui

Qui la fait contenir ſans mouuoir ni gemir:
Car elle a touſiours peur qu'il feigne de dormir.
Ainſi durant l'effort de tant de durs allarmes,
Retenant ſes ſouſpirs ſon recours eſt aux larmes:
Tant que la nuict dura de pleurer n'a ceſſé,
En fin le foible eſprit du trauail oppreſſé
Peu à peu defaillit, & vaincu donna place
Au ſommeil gracieux qui les ennuis efface.
Deſia le poinct du iour peu à peu s'auançoit,
Et la femme à Tithon ſon chemin commençoit,
Chaſſant du firmament la grand' troupe eſtoilee,
Quand Olympe en dormant fut toute conſolee
Par vn ſonge amoureux que Venus luy fit voir,
Meſſager du plaiſir qu'elle deuoit auoir:
La mere des amours de ſa douleur touchee
Ainſi qu'il luy ſembloit, pres d'elle eſtoit couchee,
Seichoit ſes larges pleurs, ſon dueil reconfortoit,
Et ce langage doux de ſa bouche ſortoit.
Beauté plus que mortelle à mes yeux admirable,
Ma compagne, ma fille, aux Deeſſes ſemblable,
Prenez cœur ma mignonne, & ſouffrez doucement
Les angoiſſes d'Amour à ce commencement:
„ Apres beaucoup d'ennuis plus douce eſt la lieſſe,
Et iamais vn grand heur n'eſt acquis ſans triſteſſe,
Comme vous cognoiſtrez: car ie veux commencer
Laſſe de vos douleurs à vous recompenſer,
Si vous me voulez croire & chaſſer toute crainte
Monſtrãt par vrais effects que voſtre amour n'eſt feinte,
Oyez donc le conſeil que ie vous veux donner,
Et qu'vn peu de hazard ne vous puiſſe eſtonner.

„ Toute

„ *Toute choſe facile eſt indigne de gloire:*
„ *Plus grand eſt le peril, plus belle eſt la victoire.*
Au front du vieux Palais autrefois le ſeiour
Des demy-dieux de France, eſt vn temple d'Amour
A niſaux argentez, la voute eſt toute peinte:
Là ſe voit à main droicte vne figure ſainte
Du paradis heureux dés amans fortunez,
De leurs longues douleurs à la fin guerdonnez,
Si toſt que le Soleil commençant ſa carriere
Pour porter aux humains la nouuelle lumiere
Sera ſur le midy, lors qu'on n'y penſe pas
Et que chacun s'attend à prendre ſon repas,
Ayant auecques vous pour compagne fidelle
Camille atteinte au vif de l'ardente eſtincelle
Des yeux de Floridant, qui meurt pour ſes beautez,
Choiſiſſez ſagement les lieux plus eſcartez,
Et vous rendez ſans crainte en ceſte heureuſe place:
C'eſt là que vous ſçaurez l'heur que ie vo⁹ pourchaſſe:
Mes délices, mes ieux, mes gracieux tourmens,
Et de quelles douceurs i'enyure les Amants.
Venus, celuy ſembloit, à ces mots l'a baiſee,
Laiſſant d'vn chaud deſir ſa poitrine embraſee,
Puis diſparut legere. Ainſi qu'elle partoit
Le Ciel tout reſiouy ſes loüanges chantoit,
Les vents à ſon regard tenoient les bouches cloſes,
Et les petits Amours faiſoient pleuuoir des roſes,
Phebus aux cheueux d'or ſur les monts paroiſſoit,
Et la nuict deuant luy ſon grand voile abaiſſoit,
Les fleurs s'ouuroient au iour, & la gaye Irondelle
Saluoit en chantant la lumiere nouuelle:

Quand

Quand auec vn penſer plaiſant & ſoucieux
Olympe ſe reſueille entr'ouurant ſes beaux yeux,
Doucement tout au tour la veüe elle a tournee,
Puis ſe tint ſans mouuoir comme toute eſtonnee:
Enfin pleine d'amour ſon chef elle hauſſa,
Et ces mots l'œil au Ciel baſſement prononça.
Fille de Iupiter ô diuine Cythere,
Qui ſous le voile ombreux de la nuict ſolitaire
M'as daigné conſoler, ie te ſuy deſormais,
Et ma belle ieuneſſe en tes mains ie remets,
Loing, loing, fable d'hõneur, qui m'as tenuë en crainte,
Arriere ô vains reſpects, vous m'auez trop contrainte,
Ie ne redoute plus les propos enuieux:
Et toy mary ialoux d'vn œil trop curieux
Inuoque tes eſprits, veille apres moy ſans ceſſe,
I'auray pour mon ſecours l'amoureuſe Deeſſe,
Qui me deliurera de ta captiuité:
„ Debile eſt vn mortel contre la deité.
De mille autres propos chauds d'amoureuſe flame
Olympe attainte au vif s'aſſeuroit en ſon ame,
Et ſe donnoit courage à fin de mieux oſer
Pour ſa belle entrepriſe hardiment expoſer,
Elle en parle à Camille & le ſonge luy conte.
Camille auſſi ſoudain à ſes deſirs eſt prompte,
Amour luy donnoit cœur, le fait luy ſemble aiſé
Puis que de Venus meſme il eſt fauoriſé.
Touſiours de plus en plus ce deſir continuë,
Et leur tarde beaucoup que l'heure ſoit venuë:
Mais ce ne fut pas tout: Olympe qui ſçauoit
Qu'au ſang de Fleur de lys Amour ſes traits lauoit,

Ayant en mille endroits sa poitrine enferree
Par les divins attraicts du gracieux Niree
Compagnon d'Eurylas, veut que pareillement
Elle soit leur compagne en ce contentement.
Olympe que fais-tu? les amoureux mysteres
Sont tousiours plus sacrez plus ils sont solitaires:
Ne t'auises-tu point que c'est trop entrepris?
Tu passes le conseil de la belle Cypris,
D'accroistre ainsi le nombre & mettre en la partie
La ieune Fleurdelys sans l'auoir aduertie.
Car vous la fustes prendre, & feignant la mener
Pour passer la iournee auec vous pourmener,
Vous partez toutes trois. Tu marchois la premiere,
La honte aucunesfois te fait tourner arriere,
Ton pied douteux chancelle, & n'ose plus passer:
Mais l'amour aussi tost te contraint auancer,
Amour seruoit de guide en ce secret voyage,
Qui chassoit toute crainte & luy donnoit courage:
Elle va l'œil au guet pas à pas doucement,
Et treffaut coup sur coup d'amoureux tremblement.
Si tost qu'au vieux palais sans bruit furent entrees,
De trois ieunes Amans elles sont rencontrees,
Qui douteux iusqu'à lors sentoient dedans le cœur
Vn combat incertain d'esperance & de peur:
Fleur de lys qui les void reste toute esbahie,
S'enflamme de courroux, se plaint d'estre trahie,
Par le haut se tourmente, & d'vn cœur despité
Blasme la belle Olympe, & sa temerité,
Les Amans tous confus ne sçauent que luy dire,
L'vn fait mille sermens, l'autre esperdu souspire,

Et

Et l'autre d'vn parler triſte & paſſionné
S'efforce d'amollir ce courage obſtiné.
La pauure Olympe meſme à ioinctes mains la prie,
L'appelle ſon deſir, ſa lumiere & ſa vie,
La ſerre eſtroictement embraſſe ſes genoux
Puis quelquesfois ſe faſche, & luy parle en courroux.
Hé quoy (luy diſoit elle) où eſt voſtre aſſeurance?
Où ſont tous ces propos ſi pleins de vehemence
Que vous me ſouliez dire à fin de m'enflammer
Auant que deux beaux yeux m'euſſent forcé d'aimer?
Quel charme, ou quel Demõ maintenãt vous trauaille
Qu'au beſoin laſchement ce courage vous faille?
Comme vn ſoldat craintif, qui bien loing du danger
Ne bruit que de combats, de forcer, d'aſſieger,
Parle haut des coüards leur laſcheté reproche,
Puis fuit honteuſement quand l'ennemy s'approche:
Vous fuyez tout ainſi d'vn cœur laſche & peureux,
Bien que voſtre ennemy ne ſoit pas rigoureux.
Ainſi parloit Olympe à bon droit courroucee,
Mais pourtant Fleur de lys ne change de penſee,
Son eſprit mal-content ne peut eſtre appaiſé:
Nitce en vain la prie ardemment embraſé,
Remonſtre ſon amour, deſcouure ſa conſtance,
Se plaint de ſes rigueurs, perd toute patience:
Car il n'auance rien, ce courage endurcy
Ne ſe peut condeſcendre à luy donner mercy,
Pendant qu'il parle à elle ardent de mille flames,
Les Amants deſireux, & les deux ieunes dames
Entrent au paradis tant de fois ſouhaité
Agreable ſeiour de leur felicité.

O ieune enfant Amour le seul Dieu des liesses,
Toy seul pourrois conter leurs mignardes caresses,
Leurs soupirs, leurs regards, leurs doux rauissemens,
Et ces petits refus suiuis d'embrassemens,
Ces propos enflammez, ces agreables plaintes,
Ces desirables morts, & ces coleres feintes,
Tu les peux bien conter, car tu y fus tousiours
Ayant auecques toy mille petits Amours,
Les vns forgeans des traits, les autres de leurs aisles
Esuentant doucement leurs flammes immortelles:
Les autres voletans tout au tour s'amassoient,
Et les autres de fleurs ton carquois remplissoient,
Dont couuroient ces amans comme d'vn grand nuage,
Puis voloient dans leurs yeux & baisoient leur visage,
Chacun à qui mieux mieux se monstrant desireux
De les rendre en ce lieu contans & bien-heureux.
Helas! pourquoy si tost finit ceste iournee?
Pourquoy n'eut elle au moins la longueur d'vne annee?
Certes le clair Phebus cessant de luire aux cieux,
Monstra bien qu'il estoit sur leur aise enuieux,
Et fit haster la nuict plustost que de coustume
Remplissant leurs esprits d'angoisseuse amertume,
Et leur faisant cognoistre à ce dur partement,
Combien l'heur des mortels s'enfuit legerement.

Elegie

Elegie sur les dernieres Amours de Monsieur DES PORTES.

AInsi souspireroit son amoureux martyre
Le Chantre Delien, se plaignant à sa lyre,
Si l'arc de Cupidon auec sa fleche d'or
Pour vne autre Daphné le reblessoit encor.
Celuy vraymẽt qui lit ces souspirs pleins de flame,
Sans souspirer luy-mesme, & fremir en son ame,
Est vn viuant rocher des plus mal animez,
Qui par Deucalion furent oncques semez.
Que ce roc insensé, que ceste froide souche
De sa profane main ces mysteres ne touche:
Loin, qu'il s'en tienne loin, iusques à tant qu'vn iour
Il soit purifié par la flame d'Amour,
De peur que s'irritant encontre son offense,
Ce Dieu ne le foudroye, en faisant la vengeance,
Comme vn mocqueur des dieux, impudemment entré
Dedans le sanctuaire à son nom consacré.
Tu ne dois plus douter, ô sainct fils de Cyprine
Que tout cest vniuers desormais ne s'encline,
Deuot à tes Autels, si par tout l'vniuers
Va volant vne fois le son de ces beaux vers.
Où qu'ils soient entendus, fust-ce entre les Tartares,
Amollissant l'acier de leurs ames barbares,
Ils apprendront d'aimer, & feront du grand mont,
Du negeux mont Rhiphee vn Montgibel second.
Comme loin quelquefois de peril & de peine
Vn Roy void d'vne tour en la voisine plaine
Ses soldats combatans, l'ennemi surmonter,

Et l'heur d'vn nouueau ſceptre à ſon ſceptre adiouſter:
Ainſi ſans coup ferir, ou perdre vne ſagette,
Tu verras deſormais à ton pouuoir ſubiette
Toute ame ſe courber, & plus que par tes faicts,
De rebelles eſprits par leur conſeil defaicts,
Tu ſeras comme Pyrrhe, eux ainſi que Cynee:
Cynee, à qui Pithon ceſte gloire a donnee
D'auoir par le ſeul vent d'vne diſerte voix,
Plus renuerſé d'eſtats, que luy par le harnois.
Que tu es en ton ame heureuſe & glorieuſe:
(Mais ſinon glorieuſe, au moins tu es heureuſe)
Toy, quiconque ſois-tu, memorable beauté,
Dont l'honneur immortel en ces vers eſt chanté.
Si c'eſt quelque plaiſir à l'ambitieuſe ame,
(Telle comme l'on dit qu'eſt celle de la femme)
De voir voler ſon los iuſques au firmament,
Nul plaiſir ne s'gale à ton contentement:
Tu vois comme Narciſſe en l'amoureuſe peine,
Qui peinte en ces eſcrits te ſert d'vne fontaine,
Combien ta face eſt belle, & lors en t'admirant,
Tu te vas de tes yeux peut-eſtre enamourant:
Puis voyant quels lauriers couronnent la memoire
De ce Chantre diuin de ta diuine gloire:
Si tant d'honneur eſt deu (ce dis-tu dans ton cœur)
Aux ſouſpirs du vaincu, que doit-on au vainqueur?
Le Heraut publiant aux Olympiques feſtes
Les noms & les lauriers des vainquereſſes teſtes,
Eſtoit-il plus vanté pour l'honneur de ſa voix,
Que le vaillant guerrier qui vainquoit aux tournois?
Ie l'ay ſeulle inſpiré l'aimant de ma veuë,

Donc

Donc ceſt ouurage eſt mien, la gloire m'en eſt deuë,
S'il eſt vray que la cauſe eſt autant que l'effect,
Et celuy qui fait faire autant que cil qui faict.
Ainſi dis-tu muette, & coulpable en ton ame,
Du ſainct embraſement d'vne ſi belle flame,
Lors que tu lis ce liure en ton cœur tu ſouris
Aiſe d'eſtre ſujet de tant de beaux eſcris.
Mais ne te flatte point, ni toy, ni les doigts meſmes
Qui ſe diſent autheurs de ces diuins Poëmes,
N'auez point acheué ceſt œuure plus qu'humain,
Ces traits ne monſtrent point vne mortelle main:
Amour en ſe tirant vne plume de l'aiſle
En a luy-meſme eſcrit ceſte plainte immortelle,
Se ſouuenant du temps qu'il languiſſoit picqué
De ſon bel aiguillon pour la belle Pſyché.
Ce fuſt au meſme temps que dolente eſplorée
L'alloit cerchant par tout la belle Cytherée,
Et que le ſainct troupeau des neuf ſçauantes Sœurs
L'arreſta priſonnier d'vne chaine de fleurs,
Pendant qu'il fut captif il beut en leur fontaine,
Il apprit leur meſtier, & ſouſtirant ſa peine,
Chanta ſi doucement que les bois d'alentour
Vont encor racontant les Amours de l'Amour.
Ie diſois vne fois à celle que i'adore,
Maiſtreſſe i'enuoyray iuſqu'au riuage More
Sur l'aiſle de mes vers l'honneur de ta beauté,
Et rien onc icy bas ne fut ſi bien chanté:
Tes Soleils eſclairans mes tenebres chaſſees,
Font germer en mon cœur de ſi belles penſees,
Que ſi de mon eſpoir le preſage n'eſt vain

Il n'en ſortira rien de mortel ni d'humain:
Seconde ſeulement du doux vent de ta grace
Et d'vn peu de faueur le vol de mon audace:
Ie monteray ſi hault empenné de ma foy,
Que les plus hault-volant ie verray deſſous moy.
Ainſi plein de l'ardeur qui bouïlloit en mon ame,
Vn iour en me vantant ie diſois à Madame,
A la ſainte beauté dont eſclaue ie ſuis,
Et pour qui tout oſant, l'impoſſible ie puis.
Mais, Madame, à ce coup ie deſdy ma promeſſe,
Ie ne chanteray plus, non libre, ie confeſſe
Que ie n'ay plus de cœur ni d'eſprit, ni de voix,
Mon audace premiere eſt morte à ceſte fois:
Ces beaux mots amoureux, ces traits inimitables,
Ces ſouſpirs qui rendoient les Tygres pitoyables,
Et qui meſme pourroient les rochers allumer
M'ont du tout oſté l'ame au lieu de m'animer.
I'ay d'eux & de tes mains receu meſme dommage,
Tu m'as oſté le cœur, ils m'oſtent le courage,
Non celuy qui m'enflame à ſeruir tes beaux yeux,
Mais celuy qui vouloit pouſſer ton nom aux cieux.
Pourquoy demandes-tu pour autant que leur gloire
S'eſt ſi haut auancee au temple de memoire,
Que qui preſomptueux les deſire imiter,
Reſſemble à Salmonee imitant Iupiter.
Ainſi troublé de honte, & de regret & d'ire,
Rompit ſon flageolet l'audacieux Satyre,
Apres qu'il eut ouy ſur les tapis herbus
Des prez Arcadiens la lyre de Phebus:
Ainſi dedans vn bois ſe taiſt eſmerueillee

Des

Digitized by Google

Des autres oiſelets la brigade eſmaillee,
Quand quelque Roſſignol ſe complaignant d'amour,
Anime de ſes chants les foreſts d'alentour.
Qu'vn autre te promette vne immortelle vie,
Quant à moy deſpouillé d'eſperance & d'enuie,
Ie pends icy mon luth, & iurant ie promets
Par celuy d'Apollon, de n'en ioüer iamais.
Lors que nous diſputons le pris d'vne carriere,
Et que nos concurrens nous laiſſent peu derriere,
L'eſpoir de les paſſer encor' en nous viuant,
Nous ſert d'vn eſperon qui nous pouſſe en auant:
Mais quand nous deuancant d'vne trop longue eſpace,
Ils voiſinent le but, nous deuenons de glace,
Nous ſentons noſtre force adonc à terre choir,
Et nous faut le courage en nous faillant l'eſpoir.
Auſſi bien que feroy-ie, infidelle à moy-meſme?
Trahirois-ie le los de ta beauté ſupréme,
L'abbaiſſant par mes vers, & ne luy donnant pas
Le premier rang d'honneur ſur celles d'ici bas?
Ie ſuis ſeur, mon eſpoir, qu'en nul rare merite
Celle de qui ces vers ont la beauté deſcrite,
Ne te va ſurpaſſant fors en ce ſeul bon-heur
De ſe voir celebrer par vn parfaict ſonneur,
Ces flateuſes couleurs donnans à ſa peinture
Ce que peut-eſtre, au vif a nié la nature,
Et ont faict vn miracle, à qui rien n'eſt pareil
Que l'eternelle Idee, ou toy, mon beau Soleil:
Ainſi l'vn celebrant vne feinte Caſſandre,
Et l'autre vne Francine, ont preſque fait deſcendre
Iupiter de ſon Ciel, pour voir ſi leurs beautez

Respõdoient aux beaux vers qu'ils en auoient chãtez
Et toy qui sans flatter es la perle du monde,
Apres ces autres cy tu marcheras seconde,
Et par ma seule faute vn tort bien soustenu
Vaincra le droit plus foible, & d'eloquence nu:
Ah taisons-nous plustost que faire ceste offense
Indigne & de ton nom, & de nostre esperence:
Soyons comme Pompee ou nuls, ou les premiers,
Et braues desdaignons les non braues lauriers.
Tout beau mon cœur, tout beau, d'ou te vient ceste audace,
De desirer ou rien, ou la premiere place?
Quoy? ne voudrois-tu point dedans le Ciel monter
Si tu n'esperois estre au Ciel vn Iupiter?
Tu veux des mains d'Hercule arracher la massuë,
Meurs, ô folle esperance, auant qu'estre conceuë,
Et ne ressemble point l'Ange ennemy de Dieu,
Qui tendant au plus haut, est cheu au plus bas lieu:
Ce n'est pas d'auiourd'huy que tu deuois defendre
A ta ieune fureur de si haut entreprendre,
Il y a ia long temps que l'Apollon François
A donné dans le blanc menacé tant de fois:
Tant de diuins esprits dont France est glorieuse
Te deuoient bien coupper ceste aisle ambitieuse:
Car qui desire mieux que ce qu'ils ont chanté,
Cerche ie ne sçay quoy plus beau que la beauté.
Donc adore leurs pas & contant de les suiure
De ce vin orgueilleux iamais plus ne t'enyure:
Cognoy toy desormais ô mon entendement,
Et comme estant humain esperc humainement.
Nos neueux qui sçauront combien ta Dame passe

En

En merite & beauté l'air de ta rime baſſe,
Diront en t'excuſant ceſtui-cy fut vn iour
Plus fidelle Amoureux, que bon chantre d'Amour:
Seruant vne beauté des belles la plus belle,
Il voulut par ſes vers rendre ſa gloire telle:
Mais le Ciel enuieux à ſes vœux s'oppoſa,
Et ſi bien il ne peut, pour le moins il oſa.

STANCES SVR LE MESME SVIET.

VOicy le beau Soleil en ſa courſe premiere,
Qui dés ſon Orient ſeme plus de clarté,
Que le Soleil du monde au plus chaud de l'Eſté,
Ardant en ſon midy ne iette de lumiere:
A qui tous les eſprits, quelques luiſans qu'ils ſoient,
Au point de ſon leuer, ſont aſtres à l'Aurore,
Faiſant recacher ceux qui deſia paroiſſoient,
Et retenant cachez ceux qui l'eſtoient encore.
Soleil des beaux eſprits, lumiere claire & ſainte,
Des autres temps l'enuie, & du ſien l'ornement,
Qui fait luire ſon ſiecle, & voile obſcurement
Tout le paſſé de honte, & l'aduenir de crainte:
Qui ſeule monſtre plus en effect de ſçauoir,
Que n'a faict, ni fera nul autre en apparence,
De ce que l'on a veu, de ce qui reſte à voir,
Toute l'experience & toute l'eſperance.
Voicy le beau Phenix humble qui ſe vient rendre,

Peur

Pour hommage ſoi-meſme à ce nouueau Soleil,
A vn nompareil aſtre vn oiſeau nompareil,
Et ſa vie à celuy dont il la doit reprendre:
Car les aiſles d'Amour font qu'il eſt vn oiſeau:
Mais ce qu'il eſt ſi rare en ce temps le faict eſtre
Vn Phenix dont la tombe eſt l'vnique berceau,
Qui rend l'ame au Soleil, pour au Soleil renaiſtre.
Amour nouueau Phenix, pour chercher nouuelle ame,
Sur vn lict de ſenteurs ſes aiſles agitant,
S'oppoſe à ce Soleil ardemment bluettant,
Tout flammeux de rayons, tout rayonneux de flame:
Voilà ſes os bruſlez deſſus vn lict d'encens,
Voilà ſoudain que l'ame en a eſté rauie,
Ces beaux vers animez, heureuſement naiſſans
De la cendre d'Amour, où l'Amour reprend vie.
Or eſtant le Phenix (ceſt oiſeau qui tremouſſe
Des aiſles à la flame) vnique comme il eſt,
Rien qu'vn ver ſeulement de ſes cendres ne naiſt,
Et petit Pheniſſeau d'autres aiſlettes pouſſe:
Mais ces beaux vers eſclos pour faire des Amours,
Sortent en ſi grand nombre à la fois de leur cendre,
Et prennent en naiſſant tant d'aiſles tous les iours,
Que les nommant Phenis i'ay crainte de m'eſprendre.
Soient Amours ou Phenis, leurs aiſles ſont biẽ fortes:
Mais ſi tant de beaux vers aux Amours deſtinez,
Portent autant d'Amours amoureuſement nez,
Que d'amours porterõt les amours de DES PORTES:
Et ſi c'eſt vn Phenix que chacun de ſes vers,
Que de rares beautez, que de raretez belles,
Et combien volera ſon nom par l'vniuers,
Si chacun ſon de vers en naiſſant prend des aiſles?

Digitized by Google

AD PHILIPPVM PORTÆVM.

NOn leue forma prior caſtę Peneïdi nomẽ,
Et Latonigenæ dura repulſa dedit,
Poſt tamen in melius mutata cacumine cœlum
Pulſat, & intonſi tempora fronde Dei:
Irarúmque Iouis ſecura tonitrua temnit
Vſque virens faſtus in monumenta ſui,
Nec, reor, in priſcam vellet reuoluta figuram
Quæſitæ famæ triſtitia damna pati.
Cinge, Arioſte, comas æternùm virgine lauro,
Sortẽ animo hanc reuocans ad tua fata refer,
Et verſus tandem, noua per miracula, ſenti
PORTAEVM famæ conſuluiſſe tuæ.

P. P.

IMI

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

ROLAND FVRIEVX.

PAR PHILIPPES DES PORTES.

AV ROY CHARLES IX.

IE veux chanter Roland, ses fureurs, & sa rage:
Ie veux chanter d'Amour la tempeſte & l'orage,
La colere indomptee, & le forcenement,
Qui troublerent l'eſprit d'vn miſerable Amant,
Delaiſſé ſans raiſon d'Angelique la belle,
Pitoyable loyer d'vn amour ſi fidelle.
CHRRLES, *Roy magnanime, iſſu du ſang des dieux,*
Ie chante en m'eſſayant ces regrets furieux,
Attendant qu'vne fois plus hardiment i'entonne
Les combats acheuez pour ſauuer ta couronne,
Quand le diſcord mutin par la France allumé,
Rendoit contre l'enfant le pere enuenimé:
Tandis d'œil fauorable, & de Royal courage
Reçoy ce que i'appens aux pieds de ton image:

Et ſi tu pris iamais plaiſir en mes eſcris,
Entens de quelle ardeur ceſt Amant fut eſpris:
Le grand Dieu des amours, Dieu de telle puiſſance,
Qu'encor il n'a trouué qui luy fit reſiſtance,
Vn iour bleſſa Roland, le redouté guerrier,
Le vaillant palladin, le braue auanturier:
Et bien qu'il n'euſt pas craint vne puiſſante armee,
Si toſt qu'il eut d'vn traict ſa poitrine entamee,
Et que de deux beaux yeux le rayon s'eſpandit,
Il mit les armes bas, & vaincu ſe rendit.
Pauure que feroit-il, ſi la celeſte bande
Des eſprits immortels, ſi le Dieu qui commande
Aux enfers tenebreux, & cil qui peut domter
L'orgueil des flots mutins n'ont ſceu luy reſiſter?
Or pour flechir le cœur de ſa fiere Maiſtreſſe
Il fait en mille endroits retentir ſa proüeſſe,
En Inde, en Tartarie, & deſia l'Oriant
Reſtant tout eſtonné va ſes faits publiant:
Puis il repaſſe en France, où le peuple d'Eſpagne,
Le Numide & le More empliſſoient la campagne
Conduits par Agramant, qui deſia ſe promet
Que la France captiue à ſes loix ſe ſoumet,
Là de mille beaux faicts il enrichit ſa gloire,
Là de mille combats remporta la victoire:
Il foudroye, il ſaccage horrible & furieux,
Et l'ennemy qui craint ſon bras victorieux,
Fuit au deuant de luy, comme dedans la plaine
Fuit au deuant du loup le mouton porte-laine.
Qui a veu quelquefois tournoyer dedans l'air,
Grender & faire feu le tonnerre & l'eſclair,

Puis

Puis tombant tout à coup en mille eſtranges ſortes
Eſclater & partir les roches les plus fortes,
Briſer les marbres durs, crouler les fondemens,
Et peſle-meſle encor broüiller les elemens:
Penſe qu'il voit Roland marchant de place en place,
Qui portant ſur le front la tempeſte & l'audace,
Et les armes au poing, dehachant & taillant
Fait refroidir le ſang du plus braue & vaillant.
On n'oit autour de luy que mortelles complaintes,
Son eſpee & ſon bras & ſes armes ſont teintes
Du ſang des ennemis: car rien ne les defend,
Maille, ni corcelet, quand Durandal deſcend:
Il fend, il taille, il perce, il frape, il tuë, il chaſſe,
Chacun fuit deuant luy, qui ſon armet delace,
Qui laiſſe choir ſa lance, & qui ſouuentesfois
Quitte là ſon eſpee, & fuit dedans le bois,
Qui deçà, qui delà, & leur ame craintiue
A chaque flair de vent croit qu'encor il les ſuiue,
Qu'il preſſe leurs talons, & qu'il hauſſe le bras
Pour les priuer de vie au milieu de leurs pas.

Comme vn ieune Cheureul qui dedans vn bocage
A veu le fier Lyon chaud de ſoif & de rage,
Qui maſſacre ſa mere, & conuoiteux de ſang
La demembre & deſchire, & luy ouure le flanc,
Craintif il ſe deſrobe, & d'vne courſe iſnelle
Eſchappe la fureur de la beſte cruelle:
Au mouuoir d'vne fueille il ne ſçait qu'il deuient,
Tout bruit ſemble au pauuret le Lion qui le tient.

Ainſi deuant Roland la tourbe eſpouuentee
S'enfuit à qui mieux mieux d'vne courſe haſtee,

Et luy

Et luy qui les pourſuit continuant ſes coups,
Renuerſe les cheuaux, & les maiſtres deſſous.
Ia deſia le renom de ſa force admirable
Le rendoit en tous lieux terrible & redoutable:
Il ſe diſoit par tout qu'il n'auoit ſon pareil
Depuis les Indiens iuſqu'au lict du Soleil:
Quand vn des iours plus chauds lors que la canicule
De la terre & du ciel tous nuages recule,
Ayant depuis deux iours vainement pourchaſſé
Le vaillant Mandricard, il deſcend tout laſſé
De chaud & de trauail, aupres d'vn clair riuage
Enceint tout à l'entour d'vn gracieux ombrage
D'arbres droits arangez & des belles couleurs,
D'vn beau pré verdiſſant tout eſmaillé de fleurs.
L'Oeillet y floriſſoit, l'Eglantier & la Roſe,
Le Clytie au Soleil ſa robe auoit decloſe,
Et Thimy prenoit place, & le Lys blanchiſſant
Et la fleur du mignon qui mourut languiſſant
Par trop aimer ſon ombre & la figure vaine
Qu'il veiſt en ſe mirant és eaux d'vne fontaine.
Le Soleil s'auançant pour parfaire ſon tour,
A moitié du chemin nous marquoit le my-iour,
Quand Roland y ſuruint qui tout par tout degoute,
Et de ſon mal prochain le chetif ne ſe doute:
Il penſoit repoſer, mais au lieu de repos
Vn eſpineux trauail le perça iuſqu'à l'os,
Cheualier mal-heureux à qui la deſtinee
Reſeruoit trop cruelle vne telle iournee!
Car en ſe deſtournant, comme il leue les yeux
Vers les arbres prochains, il voit en mille lieux

Le nom de ſa Deeſſe engraué ſur l'eſcorce,
Teſmoignage euident d'vne amoureuſe force.
Il admire le chiffre, & cognoit tout ſoudain
Que la belle Angelique y auoit mis la main.
Parquoy tout eſtonné s'approche, & le regarde,
Et mieux qu'auparauant curieux il prend garde
A tout cela qu'il voit, & lit par tout encor
Enlacez de cent nœuds Angelique & Medor.
Deſia d'vn chaud deſpit ſa poitrine eſt atteinte,
Et maint ialoux penſer le fait tremblet de crainte,
Autant de traits qu'il voit, autant de cloux ardans
Amour fiche en ſon cœur, qui le percent dedans:
Encor il ne ſçait pas que tout cecy veut dire,
Toutesfois il fremit, & tout bleſme il ſouſpire,
Puis il ſe reconforte, & de tout ce qu'il voit
Il s'efforce de croire autrement qu'il ne croit,
Il feint mille diſcours, & penſe à l'aduenture
Que quelque autre Angelique a fait ceſte eſcriture:
Puis il cognoiſt la lettre, & voit qu'il ſe deçoit,
Mais vne autre eſperance auſſi toſt il conçoit.
Hors de moy (ce dit-il) penſer qui me deuore,
Ie cognoy maintenant que celle que i'adore
(Amour en ſoit loüé) m'aime parfaitement,
M'ayant ſous vn Medor deguiſé finement:
Car ie ſuis ce Medor, & cognoy que Madame
En deguiſant mon nom veut deguiſer ſa flame.
Ainſi diſoit Roland, mais vn nouueau penſer
Luy fait preſqu'auſſi toſt ce propos delaiſſer:
Car touſiours il ſe doute, & ce qui le fait craindre
Se renflamme & s'accroiſt plus il le veut eſteindre.

Comme

Comme le ſimple oiſeau qui s'empeſtre & ſe prend
Au piege & à la glus que l'oiſeleur luy tend,
Tant plus qu'il bat de l'aiſle, & que plus il s'efforce
De ſe deſempeſtrer, plus la glueuſe amorce
L'attache & le retient: Roland en eſt ainſi
Qui ſent croiſtre touſiours ſon amoureux ſoucy,
Or' il reſue immobile, & or' il ſe deſtourne
Puis deçà puis delà, & iamais ne ſeiourne
Sa penſee inconſtante, & ſent dedans le cœur
Vn combat obſtiné d'eſperance & de peur.
Diſcourant en ce poinct ſans qu'il penſe à ſoy-meſ-
Tant il eſt poſſedé d'vne maniere extreme, (me
Il vient iuſques aux lieux où les Amans heureux
Sur la chaleur du iour doucement langoureux
Se retirent à l'ombre au frais d'vne fontaine,
Où de mille baiſers ils enchantoient leur peine,
Ores de leurs amours doucement ioüiſſans,
Ores demy laſſez doucement languiſſans:
Et ſouuent redoublans l'amoureuſe eſcarmouche,
Ils ſe tenoient ſerrez la bouche ſur la bouche,
Le flanc contre le flanc, & nageoient à ſouhait
Dans le fleuue d'Amour de nectar & de laict.
Medor pour faire foy du plaiſir deſirable
Qui l'auoit bien-heuré dans ce lieu delectable
Par deſſus tous les dieux auoit ſubtilement
En mille & mille endroits peint ſon contentement,
On voit tout à l'entour mainte & mainte deuiſe,
Et ne peut courir l'œil vn ſeul lieu qu'il n'y liſe
Eſcrit de cent façons, Angelique aux beaux yeux,
Angelique & Medor le fauory des cieux,

Roland regarde tout, qui a l'ame saisie
De la froide poison d'vne aspre ialousie,
Et chancelle inconstant comme le Prestre sainct
Que le tan de Bacchus trop viuement attaint:
Mais ainsi que tousiours de plus pres il s'approche
Et contemple estonné la fontaine & la roche,
Tournant mille discours en son entendement,
Voit ces vers de Medor engrauez fraischement.
O tertres verdissans, ô gracieux ombrages
Des antres tenebreux, des prez & des riuages,
O bois delicieux, ô doux-courans ruisseaux
Espessement bordez de plaisans arbrisseaux:
Ou la belle Angelique ornement de ceſt aage,
Qui de tant de grands Rois enflamma le courage,
La fille à Galafron, vray mirale des cieux,
Celle qui fit trembler les plus audacieux,
Abaissant sa grandeur & sa race royale
A moy pauure Medor se fist si liberale,
Que mille fois ensemble en mille heureux plaisirs
Auons donné relasche à nos boüillans desirs.
Pour ces douces faueurs entre vos bras receuës,
Terres, ombrages, bois, & cauernes moussuës,
Herbes, riues & fleurs, ie ne puis auancer
Si ie veux presumer de vous recompenser,
Parquoy ne pouuant mieux ie benis à toute heure
Et d'esprit & de voix ceſte heureuse demeure:
Priant tous pailadins qui passeront icy,
S'ils ont iamais senty le doux-poignant soucy
Du grand vainqueur des dieux, qu'aux gracieux ombrages,
Aux antres tenebreux, aux prez & aux riuages,

Aux

Aux bois delicieux, aux doux-courans ruiſſeaux
Eſpeſſement bordez de plaiſans arbriſſeaux,
Ils ſouhaittent ainſi: ces lieux tant deſirables
Ayent à tout iamais les Nymphes fauorables,
La Lune & le Soleil & iamais paſtoureau
Ne puiſſe en leur giron conduire ſon troupeau.
Cinq ou ſix fois Roland releut ceſte eſcriture
Fiché ſans dire mot contre la roche dure,
Qui ia luy reſſembloit, tant ſon dueil vehement
L'auoit en moins d'vn rien priué de ſentiment,
Et touſiours en cerchant vainement il eſſaye
De ne trouuer eſcrite vne choſe ſi vraye:
Mais tant plus qu'il la lit, & mieux il la cognoiſt,
Et ſa ieune douleur de plus en plus s'accroiſt.
Il n'a plus ſur le front ceſte audace engrauee,
Il a les yeux ternis, & la face cauee,
Et le cœur ſi enflé qu'il ne ſçauroit pleurer,
Ni du chaud eſtomach vne plainte tirer,
Mais tout pantoiſement il halette de rage:
Car l'extreme douleur, qui groſſiſt ſon courage,
Veut ſortir tout à coup, & ſe pouſſe, & ſe ſuit,
Mais au lieu de ſortir eſtoupe le conduit:
Comme le vaſe eſtroit, dont l'eau pour ſortir toute
Se preſſe & ſe contraint de tomber goute à goute,
Puis il retourne à ſoy, & ne ſçauroit penſer
Que ſa Dame en ce poinct ait peu le delaiſſer:
Mais que d'vn ennemy la main iniurieuſe
A graué tout cecy pour la rendre odieuſe.
Las! (dit-il) quel qu'il ſoit, comme il a de bien pres
Imité la main d'elle, & ſa lettre & ſes traits!

Ainſi d'vn foible eſpoir ſa douleur il conſole,
Et s'allege vn petit du ſoucy qui l'affole:
Et remonte à cheual ſur l'heure de la nuict,
Lors que deſia la Lune au Ciel claire reluit,
Et que le beau Soleil dans la plaine azuree
Va plongeant le threſor de ſa treſſe doree.
Cheminant incertain or' à gauche, or' à droit,
Il ne va guere loin que d'vn haut tertre il voit
Haut reiaillir du feu d'vne maiſon prochaine,
Oit abbayer les chiens, & ſortans de la plaine
Il entendit beeller les innocens troupeaux,
Et les mugiſſemens des bœufs & des toreaux.
Il vient droit au village, où tout las veut deſcẽdre,
Et ſoudain vn garçon ſon cheual luy vient prendre:
Vn autre le deſarme, & du haut iuſqu'au bas
Vn autre met la nappe, & la couure de plas.
Mais l'accez continu du mal qui luy commande,
Le degouſte ſi fort qu'il n'a ſoin de viande:
Plus cerche de repos plus trouue de langueur,
Et de poignans trauaux acerez de rigueur:
Car il voit tout par tout aux feneſtres & portes
Angelique & Medor, lacez de mille ſortes.
Quelquefois il vouloit la cauſe en demander,
Mais vne froide peur ne luy fait hazarder:
Car il fremiſt touſiours, & ce qui eſt doutable
Il craint qu'en le cerchant le trouue veritable,
Mais il a beau fuir: car le cruel mal-heur
Ne luy veut eſpargner vn ſeul poinct de douleur.
L'hoſte de la maiſon qui voit comme il ſouſpire,
Qu'il tient la veuë en bas, & que ſans treſue il tire

Tant

Tant de ſanglots rompus, penſant le reſioüir
Luy veut des deux Amans le diſcours faire oüir.
Ceſſez grand Cheualier, dit-il de vous contraindre,
Et chaſſez le regret qui dedans vous fait plaindre:
Si vous eſtes preſſé de quelque aſpre courroux,
Sans le couuer ainſi banniſſez-le de vous:
„ Il vous faut eſperer, toute choſe eſt muable,
„ Rien que l'eſtat des dieux n'eſt conſtant & durable,
„ Tout ſe change & rechange en ce mortel ſeiour,
„ La ioye & la douleur commandent tour à tour.
Mais quel autre nuage en ſi grande ieuneſſe
Peut troubler voſtre eſprit ſinon quelque Maiſtreſſe
Qui vous ſemble trop dure: & bien qu'il fuſt ainſi,
Deuez-vous en ce poinct vous geſner de ſoucy?
Leur cœur eſt variable, & telle en ſa penſee
Vous aime ardentement qui fait la courroucee:
Puis Amour maintesfois pour monſtrer ſon pouuoir
Recompenſe les ſiens quand ils ſont hors d'eſpoir.
Vn de ces derniers iours durant la ſaiſon belle
Que les prez & les bois prennent robe nouuelle,
Voulant ſortir aux champs gueres ie n'auancé
Que ie trouue à mes pieds vn iouuenceau bleſſé,
Qui tiroit à la fin, & d'vne large veine
Son beau ſang decouloit comme d'vne fontaine,
Son teint eſtoit poudreux, tout palle & tout ſeché,
Comme vn ieune bouton qui languit tout panché:
Et s'en alloit mourant lors qu'en ceſte infortune
Il eſprouua des Dieux la faueur opportune,
Car preſqu'au meſme inſtant vne Vierge y ſuruint,
Qui à ſi triſte obiet toute pitié deuint.

Elle n'auoit alors qu'vne veſture telle
Que porte en ce payſ la ieune paſtorelle:
Mais elle a la façon pleine de grauité,
Qui decouuroit en terre vne diuinité:
Elle eſt toute celeſte, & ſa douce hauteſſe
Me perſuade encor que c'eſt vne Deeſſe,
Auecques deux cailloux d'vne herbe elle pila,
Et retint dans la main le ius qui diſtila,
Le mit deſſus la playe, & tellement s'efforce
Qu'elle eſtancha le ſang, & qu'il print quelque force:
Ie le monte à cheual & meine en ma maiſon,
Où elle le penſa tant qu'il eut guariſon.
Il reprint tout ſoudain ſa beauté couſtumiere,
Il auoit les yeux noirs flambeyans de lumiere,
La face ouuerte & belle, & le teint blanchiſſant
Rehauſſé par endroits d'vn eſmail rougiſſant:
C'eſt vn miroir d'Amour, l'or de ſa treſſe blonde
Fait hõte aux beaux cheueux de ce grãd œil du mõde,
Bref, il eſtoit ſi beau qu'Angelique l'aima
(La Nymphe auoit ce nom) & ſi bien s'enflama
Qu'elle meſpriſe tout, & n'eſt plus ententiue
Qu'à guarir le cruel qui la fait mourir viue,
Ore froide, ore chaude, & comme il guariſſoit
La belle, vne autre playe en ſon ame reçoit:
S'il reprend ſa beauté, le chaud mal qui la tuë
Fait que de plus en plus la ſienne diminuë
Et ſe conſomme ainſi qu'on voit deſſus vn mont
Aux rayons du Soleil la neige qui ſe fond:
Et luy faut à la fin, tant ſa fureur la dompte,
Qu'elle chaſſe de ſoy toute craintiue honte

Pour

Pour demander mercy, tout à l'heure octroyé,
Et le temps du depuis eſt par eux employé
En tous ces ieux mignars, où doucement ſe bagnent
Ceux là que la ieuneſſe & l'amour accompagnent,
Oublians la douleur qui les auoit preſſez
Ils ſe tiennent ſans fin l'vn & l'autre embraſſez:
S'ils partent du logis ils vont touſiours enſemble,
Et l'Amour auec eux qui leurs deux cœurs aſſemble.
Or' ils ſont dans vn bois eſtendus à l'enuers,
Or' ſur le chaud du iour ils ſe tiennent couuerts
De l'ombrage d'vn antre, & à leures decloſes
Ils cueillent mille œillets, mille lis, mille roſes:
Puis en ſe pourmenant ne ſe trouue arbriſſeau
Qu'or' auec vn poinſon, or' auec vn couſteau
Ils n'y grauent leurs noms, meſme la roche tendre
En taillee en cent lieux leurs amours fait entendre:
Voilà comme vn bon cœur ne doit iamais faillir
Pour quelque grand meſchef qui le vienne aſſaillir:
,, Car lors que nous penſons eſtre plus miſerables,
,, C'eſt alors que les cieux nous ſont plus fauorables.
Ainſi diſt le paſteur, & laiſſa là Roland,
Qui dedans & dehors de rage eſt tout bruſlant:
Il veut celer ſon dueil, mais rien: car quoy qu'il face
Vn ruiſſeau deſbordé luy coule ſur la face,
Et bien qu'il ſe contraigne, il verſe ſans repos
De la bouche & des yeux des pleurs & des ſanglots,
Puis quand il ſe voit ſeul, la fureur qui le guide,
Le domine plus fort, & va laſchant la bride
A ſa rage indomptee, & ſans treſue il reſpand
Vn grand fleuue de pleurs qui des yeux luy deſcend

Iuſques ſur la poitrine, & le ſoin qui l'eſueille
Ne luy permet iamais q'vn moment il ſommeille.
Deçà delà ſe vire, ores ſur ce coſté,
Ores deſſus ceſt autre, il n'eſt point arreſté,
Se tourne impatient, & quelque part qu'il aille
Sa ialouſe fureur luy liure la bataille.
Il cerche tout le lict les plumes eſtreignant,
Et ne trouue vn endroit qui ne ſoit plus poignant,
Que l'eſpine & la ronce, & penſe en ceſte peine
Que c'eſtoit le lieu meſme où ſa belle inhumaine
Careſſoit ſon Medor: & pource tout deſpit
Il abhorre la plume & ſaute hors du lict.
Comme quand vn berger ſur l'herbe ſe renuerſe,
Et deſcouure à ſes pieds marqué de couleur perſe
Vn Serpent qui ſe traine en ſifflant baſſement,
Tout eſtonné ſe leue & fuit haſtiuement.
Roland plein de deſdain s'habille en diligence,
Il veſtit ſon harnois, reprend ſa forte lance,
Et reſaute à cheual ſans attendre le iour,
Ny que la belle Aurore annonçaſt ſon retour.
Il picque à trauers champs, & la nuict ſolitaire
Qui tient tout aſſoupy, refraiſchit ſa miſere.
Il plaint; il ſe tourmente, & d'vn cry furieux
Il blaſpheme le Ciel, la fortune & les Dieux,
Et ſanglotte ſans fin, puis quand le iour ſe leue
Son trop ferme ſoucy plus durement le greue,
Il va deçà delà par les lieux eſcartez,
Et fuit tant comme il peut les bourgs & les citez,
Sa veuë eſt eſgaree, & auec triſte mine
Sans qu'il ſçache où il va tout le iour il chemine,

Laſchant

Laſchant maints chauds regrets & maints ſouſpirs tranchans
Qui renflamment le Ciel, l'air, la terre & les champs:
Il forcene de rage & ſent dedans ſa teſte
Peſle-meſle tourner l'orage & la tempeſte,
Et Neptune en Hyuer n'eſcume en tant de flots
Comme il a dans le cœur de tourbillons enclos.
Puis ſi toſt que la nuict les paupieres nous ſerre,
Il deſcend dans vn bois, & ſe veautre ſur terre,
Criant horriblement: & le ſomme ocieux
N'a iamais le pouuoir de luy clorre les yeux,
Qui diſtilent touſiours mille pleurs qui deſcendent,
Et comme d'vn torrent à grands flots ſe reſpandent,
Luy meſme il s'en eſtonne, & ne ſçauroit penſer
Comme il puiſſe des yeux tant de larmes verſer,
Et dit en ſouſpirant: ces ruiſſeaux qui s'eſcoulent
Ce ne ſont point des pleurs, tant de larmes ne roulent
Comme i'en ſors des yeux. Non, ce ne ſont point pleurs,
Les pleurs ne ſuffiroient à mes longues douleurs:
Car mes douleurs ne ſont au milieu de leur courſe,
Et i'ay ià de mes pleurs tary toute la ſource:
Ah! ie cognoy que c'eſt, c'eſt la vitale humeur
Qui fuit deuant le feu que i'ay dedans le cœur,
Et coule par mes yeux de ma poitrine cuitte,
Et tirera mon mal & ma vie à ſa ſuitte.
Mais las! s'il eſt ainſi, double, double ton cours
Et auance la fin de mes mal-heureux iours,
Et vous, ô chauds ſouſpirs, teſmoins de mon angoiſſe,
Vous n'eſtes point ſouſpirs, car les ſouſpirs ont ceſſe,
Et ne durent touſiours: mais plus i'en vay ſortant,

Mon

Digitized by Google

Mon eſtomach enflé va plus fort haletant:
Amour qui m'ard le cœur fait ce vent de ſes aiſles,
Pour tenir en vigueurs mes flãmmes immortelles.
Quel miracle eſt-cecy, que mon cœur allumé
Par tant de feux d'Amour n'eſt iamais conſumé?
Mais que ſuis-ie à preſent qui ſouffre telle rage?
Seroy-ie bien celuy que ie monſtre au viſage?
Seroy-ie donc Roland? ah non, Roland eſt mort!
Sa Dame trop ingratte a occis à grand tort
Ce Roland que i'eſtoy, ſon corps eſt deſſous terre,
Ie ne ſuis, ie ne ſuis que ſon eſprit qui erre
Hurlant, criant, fuyant en ce lieu ſeparé,
Où ie fay mon enfer triſte & deſeſperé:
„ *Pour teſmoigner à tous par ma douleur profonde*
„ *Ce que doit eſperer qui ſur l'amour ſe fonde.*
Toute la nuict Roland en ces regrets paſſa
Puis comme le Soleil ſes rayons eſlança,
Pour eſclairer le iour, & que l'Aube vermeille
Eut laiſſé dans le lict ſon vieillard qui ſommeille,
Guidé par le deſtin il ſe reuoit encor
Au rocher tout eſcrit d'Angelique & Medor,
Il le voit, & ſoudain le deſdain qui l'enflame,
De rage & de fureur luy remplit toute l'ame:
Il ſaiſit ſon eſpee, & de taille & d'eſtoc
Il part en mille eſclats l'eſcriture & le roc,
Et par tout où il va la place eſt mal-heureuſe,
S'il y trouue vn ſeul trait de la lettre amoureuſe:
Car ſoudain il la tranche, & n'a iamais ceſſé
Qu'en morceaux çà & là tout ne ſoit renuerſé,
Ainſi reſta la roche, & au troupeau ſauuage

Ia

Iamais à l'aduenir ne seruira d'ombrage,
Et la belle fontaine heureusement coulant,
Qui d'vn reply tortu fait vn tour ruisselant,
Auec son mal ombrage & son eau froide & claire
N'a pouuoir d'amortir sa brulante colere,
Il y iette des troncs, des pierres, des rameaux,
Et n'a iamais cessé qu'il n'ait troublé ses eaux:
Puis tout mol de sueur, de trauail & de peine
Il chet dessus le pré sans pouls & sans halaine,
Plein d'ire & de desdain & de forcenement,
Et les yeux vers le Ciel souspire incessamment:
Ni pour vent, ni pour froid, ni pour chaleur qu'il face
Iamais il ne voulut abandonner la place,
Où sans dire vn seul mot il demeure couché,
Et tousiours vers le Ciel a le regard fiché.
Il y fut si long temps sans manger & sans boire,
Que la nuict par trois fois vestit sa robe noire,
Et trois fois Apollon sortant du creux seiour
De l'humide Ocean nous alluma le iour,
Et tousiours la rigueur du mal qui le transporte
En le diminuant s'aigrist & se fait forte:
Si qu'en fin tout gaigné de si chaude poison
Apres le sens troublé s'egara la raison,
Et le iour ensuiuant d'vne main outrageuse
Il se meurtrit la face horriblement hideuse:
Il escume de rage & derompt sans repos
La maille & le plastron qu'il a dessus le dos,
Icy se voit l'espee, & sur vne autre place
Les brassars, les cuissots, & le corps de cuirasse,
Plus loing chet la sallade & tout par tout le bois,

En

En mille lieux diuers il ſeme ſon harnois,
D'heure en heure plus fort ſa rage le maiſtriſe.
Or' il rompt ſon pourpoint, & ores ſa chemiſe
Et court d'vn pas ſubit, eſcumant, forcenant,
Et de mille façons ſes leures trançonnant:
Il monſtre à nud le ventre, & le dos, & l'eſchine:
Et quand plus ſa fureur puiſſamment le domine,
Il arrache de terre vn grand cheſne & vn pin,
Comme s'il arrachoit de la ſauge ou du thym.
Tout en bruit à l'entour, les roes cauez en ſonnent,
Et les bergers des champs tous effrayez s'eſtonnent,
Puis veulent voir que c'eſt: mais prompts au repentir
Bien toſt gaignent au pied ſe penſans garantir:
Le fol ſe met apres, & d'vne main meurtriere
En leur froiſſant les os les abat par derriere:
Il tire à vn la teſte, à vn autre le bras,
Et vn autre tout mort il fait tomber à bas
D'vn reuers qu'il decharge & plus il voit de preſſe
En fronçant les ſourcils ſa perruque luy dreſſe,
Et tout enſanglanté trauerſe horriblement
Par les rangs plus ſerrez l'vn ſur l'autre aſſommant.
Comme vn Ours furieux qui bien peu ſe ſoucie,
Quand il eſt pourſuiuy des chaſſeurs de Ruſſie,
S'il rencontre en ſa voye vn nombre bien eſpais
De petits chiens courans qui le ſuiuent de prés:
Car ſi toſt qu'il s'arreſte eſlançant vne œillade
Il eſcarte bien loin ceſte foible embuſcade,
Ainſi Roland en fait au trauers ſe ruant,
Et rend en vn inſtant tout le peuple fuyant,
Qui court en ſa maiſon, qui monte ſur vn temple,

Et

Et qui d'vn haut couuert tout effrayé contemple
La fureur de ce fol, qui par les prez herbeux
Deſmembre en ſe ioüant les toreaux & les bœux.
Il mord, il egratigne, il ſe tourne, il ſe vire,
Des pieds, des poings, des dẽts, il rõpt, froiſſe, & deſchire:
Il hurle furieux, & fait vn plus grand bruit
Que le flot courroucé qui boüillonnant ſe ſuit,
D'vn choc continuel ſes dens ſe font la guerre,
Son viſage eſt craſſeux, plein de farge, de terre,
Ses yeux de grand courroux ſont tous bordez de ſang,
Et en les contournant n'en monſtre que le blanc:
Soit de iour, ſoit de nuict erre par les campagnes,
Si toſt qu'on l'apperçoit chacun fuit aux montagnes
Euitant ce deluge, & quand il ſent la faim
Il ſe remplit le ventre ou de fruicts, ou de pain.
Ou des herbes qu'il trouue: & paſſant aux bocages
Il met à mort les daims & les cheureux ſauuages,
Les biches & les cerfs, & combat quelquefois
Les Ours & les ſangliers cruels hoſtes des bois,
Les derompt piece à piece, & à teſte panchee
Il en hume le ſang dont ſa face eſt tachee
Sa mouſtache en degoutte, & va courant ainſi
Sanglant, defiguré, tout poudreux & noircy,
Ne retenant plus rien de la graue apparance
De ce guerrier Roland, la colomne de France,
Et fut ainſi trois mois errant tout furieux,
Iuſqu'à tant qu'à la fin en deſcendant des cieux
Le vaillant Mirthe Anglois ſus vn courſier qui vole
Luy rapporta ſon ſens dedans vne fiole.

FIN DE ROLAND FVRIEVX.

Digitized by Google

LA MORT DE RODOMONT, ET SA DESCENTE AVX ENFERS, partie imitee de l'Arioſte, partie de l'inuention de l'Autheur.

A MONSIEVR DE VILLE-ROY SECRETAIRE D'ESTAT.

IE ſens d'vn feu nouueau ma poitrine allumee,
Qui ne m'eſchauffe point d'ardeur accouſtumee:
Vn ſubit mouuement que ie ne puis dompter
Me rauit hors de moy, pour me faire chanter
Ie ne ſçay quoy d'eſtrange & difficile à croire,
Quittant de Cupidon le triomphe & la gloire,
Les larmes des Amans, leur ſouſpirs & leurs cris,
Sentier trop rebatu des poetiques eſprits.
VILLE-ROY *mon ſupport, l'ardeur qui me cõmãde*
Me veut faire entreprendre vne choſe plus grande,
La mort de Rodomont, le contempteur des Dieux,
Qui fit trembler, viuant, l'air, la terre, & les cieux:
Qui fit rougir de ſang les campagnes de France,
Grand de corps, grand de force, & plus grand d'arrogance:
Et comme quand Roger aux Enfers l'enuoya,
Charon tout eſtonné le voyant s'effroya,

L'en

L'enfer trembla de peur, Pluton pallit de crainte,
Et Proſerpine auſſi de frayeur fut atteinte,
Megere en treſſallit, & ſes crins enlacez
De ſerpens furieux ſe tindrent tous preſſez,
Tant ceſte ame enragee, inhumaine & terrible
Faiſoit de tint amarre & ſe monſtroit horrible,
Vn iour à ſon mal-heur ce braue Roy d'Arger
Ainſi que lon faiſoit les nopces de Roger,
Qu'on s'eſtoit mis à table, & qu'on auoit pris place
Chacun ſelon ſon rang, ſon merite, ou ſa race,
Et que les Cheualiers ſur la fin du repas
Deuiſoient ſeurement des perilleux combas,
Des ſieges, des aſſauts, des murailles forcees,
S'egayans au recit des fortunes paſſees.
Au fort de leur diſcours ce ſuperbe arriuant,
Voyant Charles à table, & Roger plus auant,
Fierement les regarde, & maſche vne menace.
C'eſt moy (dit-il) Roger, ie ſuis le Roy de Sarſe,
Qui viens pour te combatre, & qui te veux monſtrer
Qu'vn ſi laſche que toy ne ſe peut rencontrer.
Tu as faulſé ta foy deſloyal à ton maiſtre,
Et encor, effronté, tu ne crains d'apparoiſtre
Entre ces palladins, qui ſelon leur deuoir
Ne peuuent ſainctement entr'eux te receuoir:
Car vn ſi meſchant traiſtre eſt digne qu'on le fuye,
Et que le Ciel vengeur par mes mains le chaſtie,
Ainſi que ie feray deuant tous promptement,
Si craignant mes fureurs tu ne fuis laſchement:
Mais ſi tu n'as le cœur aſſez bon pour m'attendre,
Choiſis auecques toy ceux que tu voudras prendre,

Quatre, six, douze, vingt, ie vous le maintiendray,
Et de tes trahisons la vengeance prendray.
Il finit son propos œilladant l'assemblee,
Qu'vn si prompt mouuement auoit toute troublee,
Les deux fils d'Oliuier, Samson, Renaud, Roland,
Sentent mouuoir dedans vn desir violant
De rabatre l'orgueil de ce fier aduersaire:
Mais Roger qui s'eschauffe & qui boult de colere,
Demande son harnois au combat animé,
Et n'a presque loisir de se voir tout armé,
Chacun pour l'assister soudain se met en place,
Marphize & Brademant' luy vestent la cuiraſſe,
Charles luy ceint l'espee, & Nymes & Oger
Faisoient autour du camp tout le peuple ranger.
Renaud tient son cheual qui bat du pied la terre.
Qui blanchist tout son mors qui le masche & qui serre
Aucunefois l'oreille & d'vn hennissement
Tesmoigne que la guerre est son esbatement.
Roger monte dessus, & Dudon qui s'auance
A chacun des guerriers baille vne forte lance
De pareille grosseur, de force & de grandeur.
Alors tout furieux s'esloignent de roideur,
Ne plus ne moins qu'on voit dedans vn gras herbage
Deux toreaux eschauffez de l'amoureuse rage,
S'esloigner l'vn de l'autre, & tourner brauement,
Laissans tout le troupeau saisi d'estonnement:
Les dames cependant aussi mortes que viues
D'vn si soudain effroy tremblent toutes craintiues,
De la sorte qu'on voit les colombes en l'air,
Qui tout en vn instant ne sçauent où voler,

Quand

Quand l'emeute des vents, l'orage & la tempeſte
Les eſtonne & ſurprend voulans faire leur queſte.
Chacun treſſaut de crainte & palliſt pour Roger
Voyant le fier ſemblant du ſuperbe eſtranger,
Qui pique en l'abordant, ſous luy la terre tremble,
Et croit on que le Ciel à l'abyſme s'aſſemble:
Roger vient d'autre part qui fait bruit en courant,
Comme le flot grondant d'vn ſuperbe torrent.
A ce terrible choc les deux lances baiſſees
Iuſques dans la poignee eſclaterent froiſſees,
Mais les coups ſont diuers. Rodomont qui donna
Dans l'eſcu de Roger ſeulement l'eſtonna
De la force du coup, ſans luy faire nuiſance:
Car l'eſcu qui s'oppoſe au fer fit reſiſtance,
Roger ſemblablement dans l'eſcu s'adreſſa,
Mais le coup fut ſi grand qu'en outre il le faulſa,
Bien qu'il fuſt bon & fort, & que la couuerture
Fuſt d'vn acier luiſant, bien trempee & bien dure:
Et ne fuſt que du coup Roger briſa ſon bois,
Il luy perçoit tout net le corps & le harnois.
Les cheuaux eſtonnez de rencontre ſi fiere
Mettent la crouppe en terre, & penchent en arriere,
De bride & d'eſperon ils les font releuer,
Puis d'extreme fureur viennent ſe retrouuer
Le coutelas au poing, tous deux bruſlans d'enuie
De voir leur ſang en terre, & s'arracher la vie,
Leurs harnois martelez d'eſclairs eſtinceloient,
Ils tournent leurs cheuaux ainſi comme ils vouloient:
Or à gauche or à dextre ils cerchent l'auantage,
Et taſtent les endroits pour ſe faire dommage.

Digitized by Google

Roger teint ſon eſpee au ſang de Rodomont,
Et celle du Payen redondiſt contremont
Sur l'armeure enchantee, & ne peut, quoy qu'il face,
Entamer la ſallade, ou le corps de cuirace:
Dont il creue de rage eſcumant enflammé,
Et fait auſſi grand bruit que le flot animé
De la mer courroucee au temps qu'elle s'augmente,
Et que le froid Hyuer par les vents la tourmente.
Car Roger ſans repos le pourſuit furieux,
Empourprant de ſon ſang la terre en mille lieux.
Rodomont qui blaſphéme & deſpite en ſoy-meſme
La lumiere & le Ciel d'vne colere extreme,
Menaçant le Dieu Mars, a ſoudain arraché
Son eſcu qui pendoit par lambeaux detranché,
Le iette contre terre, & plein de violence,
Comme vn fort tourbillon, en bruyant il s'auance,
Prend l'eſpee à deux mains, qui vient en deſcendant
De pareille roideur qu'vn tonnerre grondant,
Ou qu'vn cheſne eſbranlé par l'effort de l'orage
Qui foudroye en tombant les threſors d'vn bocage:
Sur l'armet de Roger le coup eſt deſcendu,
Qui ſans l'enchantement tout entier l'euſt fendu.
Roger tout eſtourdy d'vne telle tempeſte
Trois fois contre l'arçon laiſſa pancher ſa teſte,
Ne ſçait plus où il eſt, s'il eſt iour, s'il eſt nuict,
Et touſiours Rodomont impiteux le pourſuit,
Et ſur le meſme endroit vn autre coup redouble,
Qui fait que de Roger la lumiere ſe trouble:
Il laiſſe choir la bride, il ouure les genoux
Chancellant & tombant, l'autre double ſes coups

Et

Et martelle touſiours: car il ne veut attendre
Que l'eſprit luy reuienne, & ſe puiſſe defendre:
Mais en continuant, trop furieux & prompt,
Son eſpee à la fin iuſqu'aux gardes ſe rompt.
Fay ce que tu voudras, ſois moy touſiours contraire,
Iupiter (ce dit-il) ſi ne ſçaurois-tu faire,
Ni toy, ni tout le Ciel contre moy coniuré
Que ce chetif m'eſchappe, & demeure aſſeuré.
Ce diſant il s'approche, & hauſſe de la ſelle
Roger tout eſbloüy, qui encores chancelle,
Et ne ſe cognoiſt point, priué de ſentiment,
Tant il eſt offuſqué de ceſt eſtourdiment.
Rodomont le ſouſleue, il l'eſtreint, il le ſerre,
Et puis de grand' fureur le iette contre terre,
Eſtendu de ſon long, & ſe rit de le voir,
Penſant l'auoir priué de vie & de pouuoir.
Mais ainſi comme on dit que le Lybique Antee,
Sentoit en combatant ſa puiſſance augmentee
Lors qu'il touchoit la terre: & tel qu'il ſe leuoit,
Roger haſtif ſe leue, & ſe leuant il voit
La belle Bradamant' toute paſle & troublee,
Dont de honte & d'ennuy ſa force eſt redoublee:
Il a le cœur ſi gros & ſi plein de deſdain,
Qu'il conclud de mourir, ou ſe venger ſoudain.
Rodomont vient encontre, & Roger plus adeſtre,
La bride du cheual prend en la main ſeneſtre,
De l'autre il le chamaille aux cuiſſes & au flanc,
Et de cent mille endroits luy faict piſſer le ſang,
Martelle coup ſur coup d'vn bras robuſte & ferme,
Et ne luy donne point vn ſeul moment de terme.

Le Payen s'en eſtonne, & ne ſçait où tourner:
Car Roger ne veut point le laiſſer ſeiourner,
Le preſſe & le pourſuit à grands coups d'allumelle,
Et ſemble qu'il acquiere vne force nouuelle.
Rodomont qui ſe void en extreme danger,
S'auance vne autre fois pour eſtourdir Roger,
Du reſte de l'eſpee en ſa main demeuree,
Mais il s'en donne garde, & d'vne ame aſſeuree,
A chef baiſſé ſe coule & luy ſaiſit le bras,
Le demenant ſi fort qu'il le faict choir à bas:
Lors prompt il ſe releue, & l'eſtour recommence
Plus aſpre que deuant, & plein de violence,
Roger touſiours le ſuit, ne ceſſant de trancher,
Et à coups de taillant l'engarde d'approcher.
Rodomont tout bruſlant de fureur & de rage,
S'arme plus que iamais d'vn genereux courage,
Il r'aſſemble ſa force, il ramaſſe ſon cœur,
Frappant ſon ennemy de toute ſa vigueur,
A l'endroit de l'eſpaule, & du coup qu'il luy donne,
Roger en chancellant tout eſtourdy s'eſtonne.
Le Payen veut entrer, mais le pied luy faillit,
Roger plus que iamais courageux l'aiſſaillit,
Le frappe en la poitrine, en la teſte, en la face,
Tant que de couleur rouge il teint toute la place:
L'autre deſeſperé comme vn foudre eſlancé,
Se iette ſur Roger & le tient embraſſé,
Et luy de ſon coſté l'eſtreint de toute force,
Alors chacun des deux à qui mieux mieux s'efforce
De choquer de pouſſer, s'eſtreindre & ſe mouuoir,
Conioignant l'artifice auec leur grand pouuoir.

Rog

Roger à ce combat eſt dextrement agile,
Et le fier Rodomont, qui tout par tout diſtille,
Et qui iette le ſang par tous les lieux du corps,
N'a les bras ſi tendus, ni les membres ſi forts:
Tellement qu'à la fin apres mainte ſecouſſe,
Maint tour, & maint retour, Roger ſi fort le pouſſe,
Mettant le pied deuant, qu'il le fait treſbucher,
Comme vne groſſe tour, ou comme vn grand rocher,
Quand ils ſont emportez par l'effort du tonnerre,
Puis auec vn grand bruit ils retombent en terre:
Roger ſur l'eſtomach luy met les deux genoux,
Et d'vn bras rigoureux luy donne mille coups,
Luy fait crier le ventre, & le charge, & le preſſe,
Le harnois retentit ſous le fer qui ne ceſſe,
Comme aux mines de l'or bien ſouuent il aduient,
Que tout à l'impourueu vne ruine ſuruient
Qui eſtouffe les vns, & les autres à peine
Peuuent ouurir la bouche & r'auoir leur haleine:
Le Payen eſt ainſi, qui ne peut reſpirer,
Ni des poulmons preſſez ſon haleine tirer.

Roger luy tient vainqueur le poignard à la face,
Et d'vne mort prochaine en parlant le menace,
S'il ne ſe vouloit rendre à fin de ſe ſauuer:
Mais luy qui veut pluſtoſt mille morts eſprouuer,
Que d'abreger ſa gloire en allongeant ſa vie,
Faict voir en ſe taiſant qu'il n'en a point d'enuie:
Il s'efforce, il remuë, & met tout ſon pouuoir
De renuerſer Roger & deſſus luy ſe voir,
Sans qu'auec tant d'efforts il auance ſa peine:
Car celuy qui le tient rend ſa puiſſance vaine.

Qui a veu quelquesfois vn maſtin renuerſé
Deſſous vn puiſſant Dogue au dos tout heriſſé,
Qui luy tient de la dent la machoire entamee,
Le maſtin ſe debat d'vne rage enflamee,
Sa leure eſt eſcumeuſe, il a les yeux ardants,
Et monſtre en rechignant de grands crochets de dents:
Il a veu Rodamont ſous Roger ſe debatre,
Qui voudroit s'il pouuoit la Fortune combatre:
Il maugree, il eſcume, & s'eſmeut tellement
Qu'il ſe depeſtre vn bras, dont tout ſoudainement
Du poignard qu'il tenoit il cerche par derriere,
A priuer ſon haineux de la douce lumiere.
Roger voyant l'erreur où il peut encourir,
S'il tarde plus long temps de le faire mourir,
Dreſſe le bras bien haut, puis comme vne tempeſte
Deſſerre le poignard trois coups deſſus ſa teſte,
Et autant ſur le front tout rouge & tout ſouïllé,
Le cerueau tombe à bas du teſt eſcarbouïllé,
Et l'ame en blaſphemant orgueilleuſe & deſpite,
Vers l'ondeux Acheron ſoudainement prend fuite,
Abandonnant le corps, qui roidiſt froid & blanc,
Ondoyant tout par tout à gros bouïllons de ſang.
Le peuple en s'eſtonnant d'vne telle victoire,
Eſleue iuſqu'au Ciel le vainqueur plein de gloire:
Chacun à qui pluſtoſt le vient enuironner,
On oit l'air tout autour de grand bruit reſonner,
Son nom deçà, delà, parmy les bouches vole,
Et ce nom de Roger eſt toute leur parolle:
Les Paladins courans viennent tous l'embraſſer,
Charlemagne le tient qui ne le veut laiſſer,

Tout

Tout ravy de lieſſe il le baiſe, il l'embraſſe,
Et d'vn pleur agreable il luy baigne la face,
Maphize en faict autant, Sobrin, Regnaud, Roland,
Dudon, Grifon le noir, & le blanc Aquilant,
La belle Bradamant', la guerriere amoureuſe,
Baiſe de ſon Roger la main victorieuſe,
Raſſerene ſa face, & r'allume ſes yeux,
Encores tous troublez du combat furieux.
Combien, helas! combien l'Amante deſolee
Sentit de dures morts durant ceſte meſlee,
Trẽblant pour ſon Roger, ſon cœur, ſon tout, ſon dieu,
Las! qu'elle deſira de ſe voir en ſon lieu!
Non que de ſa prouëſſe elle euſt aucune crainte:
Mais le fier Rodomont ne donne aucune atteinte
Qui ne perce ſon ame, & que ſon cœur bleſſé
D'vne tremblante peur ne deuienne glacé,
Maintenant au contraire elle eſt toute rauie,
L'appelle ſon eſprit, ſa lumiere, & ſa vie,
Et ſouhaitte en ſon cœur de voir la fin du iour,
Pour cueillir le doux fruict de ſi parfaict amour.
Le peuple en cepẽdant à grãds mõceaux s'aſſemble,
Tout à l'entour du corps, qui de grandeur reſſemble
Le Cyclope Ethnean ſur la terre eſtendu,
Apres que le fin Grec l'eut aueugle rendu:
L'vn admire eſtonné ſon viſage effroyable,
L'autre admire ſa barbe & ſon poil admirable,
L'autre admire ſes bras qui paroiſſent ſi forts,
L'autre admire effroyé la grandeur de ſon corps:
Et meſme en le voyant ils ſont doute de croire,
Qu'il ſoit mort, & qu'vn hõme en ait eu la victoire,

Charles qui veut ſacrer à l'immortalité
Ce haut fait de Roger par ſon ſang acheté,
Faict deſarmer le corps des armes redoutees,
Qui ſont comme vn trophee au plus haut lieu plãtees,
De Paris la peuplee, à fin qu'à l'aduenir
Les François eſtonnez s'en paiſſent ſouuenir.
La grand' maſſe de chair ia relente & pourrie,
Eſt trainee à grand' force & miſe à la voirie,
Paſture des corbeaux de tous les prochains lieux,
Qui font en croaſſant maint repas de ſes yeux.
L'ame de Rodomont en blaſphemant arriue
Au fleuue d'Acheron, & void deſſus la riue
Mille images ombreux attendans ſur le bord
Le nautonnier Charon, pour les conduire au port:
Charon le nautonnier eſt deſſus la riuiere,
Conduiſant les Eſprits que la Parque meurtriere
A deſpouillé des corps, le nombre eſt ſi eſpais,
Que ſa vieille naſſelle en gemiſt ſous le faix.
L'ombre du fier Payen qui n'a loiſir d'attendre
Que le patron d'enfer retourne pour la prendre,
S'efforce de paſſer, deſpitant, maudiſſant,
Le Ciel & les enfers ſans repos menaſſant.
Charon le void venir, qui s'allume de rage
De ce qu'il le priuoit des droits de ſon peage,
Et vient pour l'empeſcher la rame dans la main,
Tout preſt à le charger s'il ne s'enfuit ſoudain,
L'eſprit audacieux ſa force a meſpriſee,
Et luy dit en gettant vne amere riſee.
Si les ombres d'enfer ne ſont autres que toy,
Ie veux que tout l'enfer obeïſſe à ma loy:

Ie

Digitized by Google

Ie le veux, & le puis, ma force eſt aſſez grande,
Pour me faire ſeigneur de l'infernale bande.
Pource fuy-t'en d'icy, Vieillard, va te cacher,
Ie veux pouruoir l'enfer d'vn plus braue nocher.
Charon qui veut dompter ſa folle outrecuidance,
Tenant la rame au poing, tout rechigné s'auance,
Penſant le renuerſer au plus profond de l'eau:
Mais l'eſprit ſe recule à coſté du baſteau,
Puis d'extreme viſteſſe il ſaute en la nacelle,
Qui de la peſanteur de ſon coſté chancelle:
Prend Charon par la barbe, & le crin blanchiſſant:
L'enfer de ſes hauts cris eſt tout retentiſſant,
Et ſe debat ſi fort que la barque froiſſee
Laiſſe au milieu de l'eau ſa charge renuerſee:
Les Manes font vn bruit, & Charon par ſes cris
Reclame à ſon ſecours Pluton & ſes Eſprits.
L'ombre du Roy defunct hautaine & genereuſe
Court à ſa volonté dedans l'eau tenebreuſe,
Entrainant les Eſprits, la barque & le nocher,
Et tache tant qu'il peut de la riue approcher,
Pour entrer par ſurpriſe en la maiſon ardante.
Mais Pluton cependant tempeſte & ſe tourmente,
Et ne ſçait qu'il doit faire, à fin de reſiſter
A ce fier ennemy qui le veut debouter
Du Royaume des morts, qu'il eut pour ſon partage,
Quand trois du monde entier partirent l'heritage,
Et craint que Iupiter le vueille deſloger,
Pour auecques le Ciel ſon Empire ranger.
Perſephone qui ſent vne pareille crainte,
Dreſſe contre le Ciel ſon amere complainte,

Puis d'vne voix cassee esperdument criant,
Auec ces mots plaintifs les esprits va priant.
O vagabonds Esprits, ô mal-heureuses ames,
Qui bruslez dans la glace, & gelez dans les flames,
Vous qui ne sentez point en ces lieux mal-heureux
De tourment si cruel que le mal amoureux:
Encor que la pitié n'ait point icy de place,
Resistez par pitié contre cil qui pourchasse
De m'oster la couronne, & se faire Empereur
De ces lieux pleins d'effroy, de silence, & d'horreur.
Opposez vostre force à la sienne cruelle,
Et soyez animez par ma iuste querelle:
Si vous me secourez en ceste extremité,
Par le fleuue de Styx, par ceste obscurité,
Par le fuseau des Sœurs, par leurs trames fatales,
Et par les crins retors des fureurs infernales,
Ie iure & vous promets de si bien m'employer,
Que vos Dames vn iour pour leur iuste loyer,
Viendront en ces bas lieux & sentiront la peine
Que merite à bon droit toute Dame inhumaine.
Et vous foibles esprits qui sentez seulement
(Francs des flames d'amour) l'ordinaire tourment
Qu'on endure aux enfers pour quelque erreur cõmis
Si vous me secourez ie vous mets en franchise:
Ie veux qu'on vous deliure, & que sans endurer
Vous puissiez icy bas pour plaisir demeurer,
Si l'on peut icy bas quelque plaisir attendre,
Et si quelque soulas aux enfers se peut prendre.
Ainsi dit Proserpine, & les esprits tenus
Au plus profond d'Auerne en bruyant sont venus

Roder à l'entour d'elle, eſmeus de ſa promeſſe,
Et veulent ſans delay monſtrer leur hardieſſe.
Agrican le premier braue s'eſt preſenté,
Agramant vient apres, & l'eſprit redouté
Du vaillant Mandricard, qui bruſle de combatre,
Et veut de Rodomont l'outrecuidance abatre.
Le Ciel tout courroucé de leurs ſi longs debats,
Pour les faire ceſſer courbe le ſein en bas,
S'anime de fureur, & de ſa dextre armee
Delaſche la tempeſte & la foudre allumee:
On n'oit rien qu'vn tonnerre eſclatant & bruyant,
On ne void rien qu'eſclairs ſifflans en tournoyant,
Et tombent coup ſur coup comme fleches pendantes,
Du Ciel dans les enfers de grands flammes ardantes.
La terre qui s'eſtonne en ces extremitez,
D'ouïr l'enfer qui tremble, & les cieux irritez,
Bruire, eſclairer, tonner, penſe toute craintiue
Que c'eſt la fin du Ciel, & d'enfer qui arriue,
Tout ce qui eſt en haut, en bas, de tous coſtez,
Immortels & mortels ſont tous eſpouuentez.
L'ombre de Rodomont de ſon corps ſeparee,
Eſt ſeulle en ceſt effroy qui demeure aſſeuree,
Qui menace le Ciel, l'air, & les elemens,
Et deſpitant l'enfer, & tous ces tremblemens:
S'elle trouuoit la mort, comme elle a bien enuie,
Elle la contraindroit de luy rendre ſa vie,
Et veut malgré Pluton & les Manes ombreux
Eſtablir ſon Empire aux enfers tenebreux:
Chacun fuit au deuant quelque part qu'il s'auance,
Et luy qui continuë en ſa fiere arrogance,

Saute

Saute dessus le pont, & s'en faict possesseur:
Car de crainte surpris le Chien engloutisseur,
Et les tristes fureurs de sang entretachees
S'estoient au fond d'Auerne honteusement cachees.
Pluton à ceste fois ne sçait que deuenir,
Et pense voir encor Hercule reuenir,
Auec ses compagnons pour rauir Proserpine,
Pressez du feu d'Amour ardant en leur poitrine:
Il bruit, il se tourmente, & de fureur atteint,
Maudissant sa fortune, il sanglotte & se plaint.
Les esprits Stigieux sont esmeus de liesse,
Voyant leur fier tyran en peine & en destresse:
Mais luy qui void sa perte & n'a point de repos,
Les inuoque à son aide, & leurs dit ces propos.
Helas! chers citoyens de ces lieux effroyables,
Maintenant au besoin soyez moy secourables,
Et si n'auez pitié de mes gemissemens,
Prenez au moins pitié de vos cruels tourmens:
Car qui s'opposera, braue, à ce temeraire,
Ie le rens deliuré de toute sa misere,
Du gel, du feu, du fer, & des maux rigoureux
Que Minos faict souffrir aux esprits mal-heureux,
Et sera le premier aupres de ma personne,
Comme tenant de luy mon sceptre & ma couronne.
A ces mots de Pluton on void de toutes parts
Sortir du creux d'enfer les plus braues soldars,
Ceux qui durant leur vie auoient troublé la terre,
Cerueaux ambitieux, par vne iniuste guerre,
Les tyrans conuoiteux, leurs meurtriers inhumains,
Qui du sang innocent auoient souillé leurs mains,

Les traiſtres, les mutins, les ſemeurs de querelles,
Les eſprits enuieux, les amis peu fidelles,
Ceux qui auoient le droit par argent violé,
Ou vendu laſchement leur pays deſolé,
Chacun à qui mieux mieux veut mõſtrer ſon courage,
Mais Pluton les renuoye, & leur tient ce langage.
Non ce n'eſt point en vous qu'il me faut eſperer,
Eſprits foibles & vains allez-vous retirer:
Il faut qu'vn Chef vaillant, vn conducteur d'armee,
Vn qui ait en cent lieux planté ſa renommee
Par le glaiue tranchant, & qui d'vn braue effort
Aux guerriers plus fameux ait fait trouuer la mort,
Courageux & vaillant s'arme pour ma defence,
Et contre ſe hautain eſprouue ſa puiſſance.
L'eſprit du Roy Gradaſſe entendant tout cecy,
Ceſſe (dit-il) Pluton de te mettre en ſoucy:
Car puis qu'vn chef vaillant, vn conducteur d'armee,
Vn qui ait par le fer planté ſa renommee,
Vn qui ait fait trembler les plus braues guerriers,
Vn qui ſoit couronné de cent mille lauriers,
Se doit armer pour toy, c'eſt moy qui le doy faire,
T'aidant contre le Ciel ſi le Ciel t'eſt contraire.
Au ſeul bruit de mon nom qui vole en mille lieux,
I'ay remply de frayeur les plus audacieux,
I'ay rendu par mon bras l'Eſpagne ſurmontee,
I'ay fait trembler de peur la France eſpouuentee,
Et ſuis venu à bout de deux vœux que i'ay faits
Qui euſſent peu courber le Dieu Mars ſous le faix.
Pour les premiers eſſais de ma verte ieuneſſe
Fuyant les volupteż & la molle richeſſe,

Peſle

Peſte des grãds Seigneurs, d'vn cœur boüillãt & chaud
Ie fey vœu de combatre & Roland & Renaud:
I'eu le cheual de l'vn, de l'autre i'eu l'eſpee
Au ſang des ennemis à toute heure trempee.
L'Eſprit audacieux ne ceſſoit de conter
Sans le fier Mandricard, qui ne peut ſupporter
Sa parole orgueilleuſe, ains tout plein de furie
L'œilladant de trauers horriblement s'eſcrie.
Ceſt effroy des humains, ce guerrier ſi vaillant
Eſchauffé d'vn beau ſang & d'vn cœur ſi boüillant,
Ne s'eſt peu garantir auec tant de puiſſance,
Qu'il n'ait eſté captif ſous mon obeïſſance.
Aſtolfe qui n'eſt point de ces grands Cheualiers
Qu'on renomme pour eſtre au combat des premiers,
D'vne lance doree inutile à la guerre
Luy feit perdre la ſelle eſtendu contre terre:
En encor il ſe vante, & pour mieux s'auancer
Il menace les Cieux, & nous veut deuancer,
Nous dont la renommee en tous lieux eſpanduë,
Immortelle & durable à bon droit s'eſt renduë.
Gradaſſe eſt tout eſmeu d'vn courroux vehement,
Et le veut dementir: mais l'eſprit d'Agramãt
Le deuance à parler en voix terrible & forte,
Et regardant Pluton commence en ceſte ſorte.
Pourquoy ſont-ils debat d'vn droit qui m'appartient?
Car puis que ceſt honneur per les armes nous vient,
On ne me le ſçauroit iuſtement contredire:
I'ay veu trente deux Rois vaſſaux de mon empire,
I'ay eu plus de guerriers à mon commandement
Qu'on ne void de flambeaux la nuict au firmament:

I'ay

I'ay fait planer les monts, i'ay tary les riuieres
Par le nombre infiny de mes troupes guerrieres:
I'ay fait de ſang humain les plaines ondoyer,
Et la mort nuict & iour par les champs tournoyer.
Pluton tu le ſçais bien, la memoire eſt recente
Combien par ma valeur d'eſprits ont fait deſcente
Dans ces lieux tenebreux: Charon le ſçait aſſez,
Qui de les traietter eut les membres laſſez,
Mais à fin qu'à mon droit rien plus ils ne pretendent,
Monſtre-nous le papier des ombres qui deſcendent
Auant terme aux enfers on cognoiſtra comment
I'ay plus accreu ton regne en deux iours ſeulement,
Qu'eux en toute leur vie, & que ma dextre armee
A peuplé de ſuiets ta grand' ſalle enfumee.
Ainſi ces trois eſprits de propos combatoient,
Et pour gaigner l'honneur leurs geſtes racontoient:
Mais Pluton ennuyé de tant oüir debatre,
Taſche à les appaiſer pour les faire combatre
L'ame du Roy d'Arger, qui touſiours cependant
Eſtoit deſſus le pont hardiment attendant.
Ceſſez (leur dit Pluton) ceſſez voſtre querelle,
Vne plus iuſte cauſe au combat vous appelle:
Quant à vos differens en quelque autre ſaiſon
Le iuſte Rhadamant vous en fera raiſon.
Mais puis qu'en tant de lieux voſtre gloire eſt cogneuë,
Puis que iuſques icy vous l'auez maintenuë
Claire & haute en degré faites pour l'aduenir
Qu'auec le meſme honneur puiſſiez l'entretenir:
„ *Qui acquiert fait beaucoup, mais il fait dauantage*
„ *Qui l'ayant bien acquis garde ſon heritage.*

Si vous auez bien fait quand vos corps ont vescu,
Or' qu'en estes priuez d'vn courage inuaincu
Faites encores mieux, monstrans par vostre force
Que les corps ne sont rien qu'vne debile escorce.
Ainsi le Dieu d'Enfer animoit ses esprits,
Quand le preux Mandricard, qui d'ardeur est esprits,
S'escrie: O Roy des morts, laisse-moy l'entreprise,
De punir ce vanteur qui tes forces mesprise,
Ie le rends sans pouuoir, captif de ta grandeur:
Mais deuant s'il te plaist, appaise vn peu l'ardeur
De la rage d'Amour qui me tient tout en flame,
Et qui comme vn Vautour se repaist de mon ame.
Tous ces autres tourmens punisseurs des mesfaits,
Les cris, l'horreur, l'effroy, les serpens contrefaits,
La faim du Phrygien, le trauail des Belides,
Le foüet ensanglanté des fieres Eumenides,
Et tout le plus cruel qui soit icy dedans,
La torture, la rouë, & les flambeaux ardans
Ne me blessent point tant que l'amoureuse rage
Qui d'ongles & de dents cruellement m'outrage.
S'il te plaist pour vn peu sa rigueur moderer,
Laisse moy faire apres, ie te veux asseurer
Non sans plus du Payen qui braue te fait craindre,
Mais ie veux Iupiter, & Neptune contraindre
De te payer tribut, & que victorieux
Tu sois Dieu de la Mer, des Enfers & des cieux:
Il reste seulement que l'amour qui me tuë
D'vn trespas renaissant, sa fureur diminuë.
Il se tourne à ces mots regardant fierement,
Comme par vn desdain, Gradasse & Agramant.

Reto

Retournez (ce dit-il) retournez sur la terre,
Miserables esprits, recommencez la guerre:
Que l'vn pour vne espee estonne l'vniuers,
Faisant voler au vent mille estendars diuers,
Et que l'autre agité d'vne folle ieunesse
Sur vn courreux vengeur fonde sa hardiesse:
Ie n'ay point fait ainsi, tous mes faits entrepris
Ont eu l'Amour pour guide, & sa mere Cypris,
Celuy seul est vaillant qui deuot sacrifie
Au puissant Dieu d'Amour ses armes & sa vie:
Mais de grace, Pluton, cerche de m'alleger,
Ie pourray mieux apres te sortir de danger.
Helas! (ce dit Pluton) que veux-tu que ie face
Si la rage d'Amour comme toy me pourchasse?
Et si ses poignans traicts acerez de rigueur,
Iusqu'au fond des Enfers viennent percer mon cœur?
Et bien qu'incessamment sa fureur me possede,
Ie n'ay peu mal-heureux, trouuer vn seul remede
Qui m'en puisse exempter: mais plus ie vais auant
Plus ie voy ce tyran contre moy s'esleuant.
Voulant continuer les ruisseaux qui descendent
Boüillonnans de ses yeux le parler luy defendent:
Et va laschant du cœur des souspirs enflammez,
Dont deux fagots d'Enfer soudain sont allumez.
L'ombre de Rodomont sur le pont se promeine
Continuant tousiours, orgueilleuse & hautaine,
De menacer Pluton, de bruire & de crier,
Et les esprits damnez au combat desfier.
Le vaillant Mandricard pour resister se monstre,
Rodomont qui le voit soudain vient à l'encontre,

Tenant par l'vn des pieds Charon tout effroyé.
Apres que le Payen eut long temps tournoyé
Le vieillard miserable à l'entour de sa teste,
Il l'eslance en bruyant comme vn trait de tempeste
Droit contre Mandricard, & l'atteint tellement
Que l'esprit estourdy perd tout le sentiment.
Il tombe en chancellant, & Charon tout de mesme
Tombe aux pieds de Plutõ qui deuiẽt froid & blesme,
Et qui est de ce coup tellement estonné
Qu'il a de grand frayeur son sceptre abandonné:
Ce sceptre estoit de fer d'vne barre massiue,
Ayant vn croc au bout de grandeur excessiue.
Rodomont l'apperçoit qui tout soudainement
S'approche, & se courbant le saisit hardiment,
Ayant ce croc au poing, il ne sçauroit plus croire
Que les plus redoutez de la region noire
Osent luy faire teste: il commence à frapper
Pour renuerser le pont & garder d'eschapper
Ceux qui voudront fuir: autant de coups qu'il donne
De son crochet de fer, tout l'abysme resonne:
Les esprits font sortir de grands gemissemens,
Et maints tout esperdus r'entrent aux monumens.
L'ame de Mandricard du grand bruit esueillee
Tenoit la veuë en bas toute rouge & soüillee
De honte & de despit, & voit en se leuant
Vn gros nœud de serpens enflammez par deuant,
Marquetez tout par tout de couleur bleuë & verte,
Qui iettoient par les yeux & par la bouche ouuerte
De grands pointes de feu le suc qui degoutoit
Tout [illegible] d'alentour de venin infectoit,

Luy qui les recueillit d'vne allegresse prompte
Les iette à Rodomont pensant vanger sa honte:
Mais il n'en fait que rire, & comme en se ioüant
D'vne main les suffoque & les va secoüant.
L'esprit plus que iamais transporté de colere,
Voyant le peu de cas que son fier aduersaire
Fait de tous ses efforts, saute dessus le pont,
Puis de toute sa force il hurte Rodomont,
Et le choque si fort que l'ombre mal-heureuse
La teste contre bas tombe en l'eau tenebreuse,
L'eau se fend au dessous & reialliſt en haut.
L'esprit est tout troublé de ce dangereux saut,
Et commence à nager pour gaigner le riuage,
Bruslant au fond de l'eau de fureur & de rage:
D'vne sueuse escume il est tout degoutant,
Et va l'eau par la bouche & par les yeux iettant.
Pluton lors tout ioyeux animoit la canaille,
Sus compagnons (dit-il) qu'on saute la muraille,
Qu'on garde ce hautain de reuenir à port,
Qu'on luy face sentir vne seconde mort:
Si quelqu'vn le peut faire, à ceſtuy-là i'ordonne
D'vn cypres mortuaire vne riche couronne.
Mandricard entendant tout l'enfer s'esmouuoir
Aux propos de Pluton, luy qui ne veut auoir
Vn second en sa gloire acquise à tant de peine,
Du creux de l'estomach pousse vne voix hautaine.
Si tu ne veux (dit-il) Pluton t'en repentir,
Donne ordre à tes esprits qu'ils ne puissent sortir:
Ou sinon contre toy ie tourneray mes armes,
Et tremperay mes mains au sang de tes gens-d'armes.

Digitized by Google

Cependant Rodomont ayant bien trauaillé.
Mal-gré tous leurs efforts sort de l'eau tout moüillé
Si possedé de rage & d'ardeur violente
Que le fier Mandricard le voyant s'espouuante,
Rodomont s'en approche & le tient embrassé,
L'estreinct estroictement & le rend tout froissé,
Luy fait tirer la langue, & fait que du martyre
L'esprit tombe à l'enuers sans que plus il respire,
Le Payen ne s'arreste & marche plus auant
Vers la porte d'Enfer sa victoire suiuant:
Pluton pour l'empescher luy iette vne fiole
Pleine du desespoir, & du mal qui r'afole
Les amoureux ialoux: mais luy qui n'en fait cas,
La reçoit dans la main & respand tout en bas.
Garde Roy des Enfers, garde ta mercerie
(Dit il en se mocquant) pour la forcenerie
De ces fols abusez, esperdus, insensez,
Qui des ieux d'vn enfant se sentent offensez:
De moy ie ne crain point ni les feux ni la glace,
Ni les monstres hideux, ni tout ce qui s'amasse
D'horrible en tes Enfers, & de plus odieux:
Et m'estonne aussi peu des Enfers & des Cieux,
Qu'Aquilon au sortir de sa caue deseloſe
Fait cas de rencontrer vn voile qui s'oppose.
Ainsi dist Rodomont, qui s'altere en parlant,
Et qui sent au dedans vn feu si violent
De trauail, de sueur, de passion & d'ire,
Qu'il abandonne tout, courant droit sans mot dire
Vers le fleuue d'oubly tout noir & tout troublé,
Pour estancher sa soif d'vn long traict redoublé:

Mais

Digitized by Google

Mais il n'eut pas baissé la teste pour y boire
Que tout au mesme instant il perdit la memoire,
Et ne se souuient plus des combats entrepris,
Ni de retourner voir Pluton & ses esprits,
Qui s'estoient resolus, defaillis de courage,
De luy porter les clefs & luy faire hommage.
Luy qui de fait aucun ne s'est plus souuenu,
Se remet au chemin dont il estoit venu:
Il passe derechef l'infernale riuiere,
Et derechef encor il reuoit la lumiere
De nostre beau Soleil, deçà delà courant,
Et ne seiourne point en vn lieu demeurant,
Iusqu'à tant qu'à la fin il se trouue en la place,
Où gisoit son corps mort tout gasté par la face,
Puant & corrompu: les os en blanchissoient,
Et cent mille corbeaux à l'entour croassoient.
Alors tout furieux de voir sa sepulture,
Court apres les corbeaux qui prenoient leur pasture
Des restes du Cadaure il les chasse, il les suit:
Les monts, riues & bois retentissent du bruit,
Et ne cesse iamais ardent à la poursuite,
Regardant tous les lieux où s'esgare leur fuitte.
Mais ainsi qu'il les suit criant horriblement,
Il se trouue à la fin contre le monument
De l'heureuse Ysabelle au ciel victorieuse,
Pour auoir par sa fin fait preuue glorieuse
De foy, de chasteté, d'vn cœur constant & fort,
Et que la vraye amour se monstre apres la mort.
Le Payen tout soudain recognoist la tour ferte,
Il recognoist le pont, il recognoist la porte,

Il recognoiſt le fleuue, & cognoiſt les eſcus
De tant de Cheualiers qu'il y auoit vaincus,
Encor qu'il euſt perdu toute autre ſouuenance:
Car le fleuue d'oubly contre amour n'a puiſſance,
L'eſprit à ceſte fois tout coy s'eſt arreſté
Adorant le ſainct lieu, tombeau de fermeté.
Et pource que des corps priuez de ſepulture
Les eſprits ſont errans cent ans à l'aduenture,
L'eſprit de Rodomont qui doit errer autant,
Erre autour du tombeau ſes amours lamentant:
On le voit quelquefois apparoiſtre viſible,
Plus grand qu'il ne ſouloit, plus fier & plus terrible,
Courant deſſus le pont, & hurle toute nuict,
Faiſant tout reſonner d'vn effroyable bruit:
Et touſiours en criant il ſemble qu'il appelle
Rodomont Rodomont, Yſabelle Yſabelle.

FIN DE LA MORT
DE RODOMONT.

IMITA

IMITATION DE LA COMPLAINTE DE BRADAMANT, AV XXXII. chant de l'Arioſte.

Doncques ſera-il vray qu'il faille que ie ſuiue
Vne, helas! qui me fuit & ſe cache de moy?
Doncques ſera-il vray qu'il faille que ie viue
Touſiours deſeſperé ſous l'amoureuſe loy?
Souffriray-ie touſiours l'orgueil qui me maiſtriſe
Riant lors que mon œil plus de larmes eſpand?
Me faut-il eſtimer celle qui me deſpriſe?
Me faut-il reclamer celle qui ne m'entend?
Las que mon eſperance eſt douteuſe & petite!
Celle dont l'œil diuin de mon ame eſt vainqueur,
Recognoiſt les mortels ſi peu pour ſon merite
Qu'il ne faut moins qu'vn Dieu pour vaincre vn ſi beau cœur:
Encor ſi quelque Dieu poingt d'amour & de gloire,
A ſi digne combat hazardoit ſon pouuoir,
Ie ſuis auſſi certain qu'elle auroit la victoire,
Comme ie ſuis douteux qu'il la peuſt eſmouuoir.
Elle ſçait la rebelle ingratement hautaine,
Si mon cœur ſon eſclaue eſt ferme à l'adorer,

Et pour le nom d'Amant que merite ma peine,
Du ſeul tiltre de ſerf ne me daigne honorer,
Son œil cruel & beau voit le mal qui me preſſe
Et ne s'auance point pour me donner confort:
Elle voit que ie meurs implorant ſa rudeſſe,
Et differe à m'aider lors que ie ſeray mort.
Arreſte Amour cruel, arreſte vn peu la belle,
Il ſemble qu'elle vole, & ie ne puis marcher,
Ou fay que ie retourne en ma ſaiſon nouuelle,
Quãd ſes yeux ni tes traits ne m'auoiẽt ſceu toucher:
Mais ah que mon attente eſt folle & miſerable
De prier vn tyran qui s'eſgaye aux douleurs,
Car plus il eſt prié moins il eſt exorable,
Et ne vit que de cris, de ſanglots, & de pleurs.
Mais dequoy las chetif! dequoy me doy-ie plaindre
Fors que de mon deſir qui m'eſleue trop haut?
Et me paſſant en l'air en vn lieu veut attaindre
Où il ſe bruſle l'aiſle, & tombe d'vn grand ſaut?
Lors vn vain eſperer des plumes me rattache,
Ie renole & retombe ainſi que i'auois fait,
Voilà comme en ſouffrant ie n'ay point de relaſche,
Et ce qu'vn iour auance vn autre le desfait.
I'accuſe mon deſir, mais de meilleure ſorte
En me plaignant de moy ie me dois accuſer:
Car ſeul de ma raiſon ie luy trahis la porte,
Tant il ſceut finement ma ſimpleſſe abuſer:
Et depuis à clos yeux comme il veut il me guide,
Et ne puis reſiſter: car il s'eſt fait trop fort,
Ioint que pour l'arreſter ie n'ay ni frein ni bride,
Et ſi ſuis tout certain qu'il m'emporte à la mort.

Mais

Mais ie me plains de moy qui n'ay point faict de faute,
Que de vous aimer trop, m'en puis ie repentir?
Certes non, & qui plus m'a ieuneſſe peu caute
Des traits de vos regards n'euſt ſceu ſe garantir.
Deuoy ie vſer de force ou d'vn art ſecourable,
Pour ne voir voſtre teint à l'Aurore pareil,
,, Vos yeux & voſtre bouche? il eſt trop miſerable
,, Qui refuſe de voir la clarté du Soleil.
Ceſſe ô chant mortuaire, & trouuant l'inhumaine,
Qui met toute ſa gloire à meurtrir & oleſſer,
Dy luy qu'elle peut viure & contante & hautaine,
Puis qu'en la mort des ſiens giſt ſon plus doux penſer.
Si tu trouue au retour que de fureur contrainte
Ma pauure ame affligee ait ce corps delaiſſé,
Honnore mon treſpas d'vne petite plainte,
Et fay voir que l'Amour m'a mal recompenſé.

FIN DE LA COMPLAINTE DE BRADAMANTE.

IMITATION DE L'ARIOSTE AV XXXIII. CHANT.

CE n'eſtoit de mon bien que la feinte d'vn ſonge,
Et mon mal au contraire eſt vn ferme reſueil
Mon bon-heur s'eſt paſſé comme vn coulant ſommeil,
Et ma peine eternelle obſtinément me ronge.

Pour

Digitized by Google

Pourquoy mes ſens trõpez en veillant n'auez-vo
Le plaiſir qu'en ſongeant i'ay veu de la penſee?
Que ne ioüiſſez-vous de la gloire paſſee,
Et du bien fugitif qui m'a ſemblé ſi doux?
Sous quel aſtre, ô mes yeux, le Ciel vous fit-il eſt
Que clos d'vn doux ſommeil vous voyés tout mon bi
Et qu'ouuers, mon plaiſir s'eſuanoüiſſe en rien,
Ains qu'au leuer du iour ma nuict cõmence à naiſt
Le Veiller importun m'eſt combat inhumain,
Et le Songe amoureux me flatte d'vne treue,
Las mon Songe eſt menteur, & l'ennuy qui me greue
Ainſi que mon Reueil ſe trouue tout certain!
Si du faux naiſt ma paix, & le vray me fait guer
Et ſi iamais au vray ie n'ay peu m'eſiouïr,
Faites de grace (ô Dieux) que ie ne puiſſe ouïr
Vn mot de verité tant que ſeray ſur terre.
Et ſi le dur Reſueil me peut tant trauailler,
Et que le Songe doux de ſoucis me deliure,
Accordez à mes vœux ce qui me reſte à viure,
Que ie ſonge touſiours ſans pouuoir m'eſueiller.
Le Reueil, comme on dit, à la vie eſt ſemblable,
Et la Mort au Sommeil: mais contraire eſt mon ſo
Car le triſte Veiller m'eſt pire que la Mort,
Et le Songe m'eſt vie heureuſe & fauorable.
Toutesfois s'il eſt vray qu'vn Sommeil gracieux
Nous figure la Mort, & le Veiller la Vie,
Las! de viure en veillant i'ay perdu toute enuie:
Pource (ô Mort) haſte-toy de me clorre les yeux.

FIN DES IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

ANGELIQVE,

CONTINVATION DV SVIET DE L'ARIOSTE.

A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV, DEPVIS ROY de France & de Polongne.

LIVRE PREMIER.

IE chante vne beauté des beautez la premiere,
Le paradis des yeux, & la viue lumiere
Qui cõme vn clair Soleil icy bas s'eſpandoit
Du tẽps que Charlemaigne aux François cõmandoit:
Celle qui receloit des attraits pour ſurprendre
Les braues qui penſoient contre Amour ſe defendre,
Qui ſurmonta Renaud, Ferragus, & Roland:
Mais ſans ſe donner ſoin de leur mal violant,
Ni de tant de combats qu'ils auoient eus pour elle,
Se fit touſiours cognoiſtre auſſi fiere que belle.
Race des Dieux de France, honneur de l'vniuers,
Mon Prince, mon Seigneur, le ſupport de mes vers,
Laiſſez vn peu la charge où voſtre eſprit s'applique,
Pour ouyr les regrets de la belle Angelique,

Et

Et la griefue douleur qui ſon ame oppreſſa,
Quand ingrat & ialoux ſon Medor la laiſſa,
Medor qui tenoit ſeul ſa penſee aſſeruie,
Son cœur, ſon petit œil, ſon idole & ſa vie.
Amour voulant vn iour punir ſes cruautez,
Et venger les Amans qu'elle auoit mal traittez,
Luy tira droict au cœur vne fleſche diuine,
Et rompit le glaçon qui geloit ſa poitrine:
Luy fit aimer Medor vn ieune homme incogneu,
Vn mignon qui fut ſeul pour Amant retenu,
Et qui ioüit tout ſeul de la deſpoüille aimee,
Recueillant la moiſſon par tant d'autres ſemee:
Trop rare & digne prix de ce nouuel Amant,
Qui des trauaux d'autruy receut le payement!
O Palladin Roland, ô Roy de Circaſſie,
O valeureux Renaud, que vous ſert, ie vous prie,
De vous eſtre aux hazards ſi librement trouuez,
Et d'auoir tant de fois les dangers eſprouuez,
Rendans en mille endroits voſtre vertu notoire,
Puis qu'vn beau Ganymede en rapporte la gloire?
Et que ce qui vous eſt ſi iuſtement acquis
Eſt ſans aucun trauail par vn autre conquis,
Vn autre qui triomphe en heureuſe abondance,
Et vous autres chetifs en mourez d'indigence?
Or ce ieune Adonis d'Angelique adoré
Eut le chef tout couuert d'vn petit poil doré,
Qui flotte mollement quand le vent qui s'y ioüe,
Rauy de ſa beauté, doucement le ſecoüe:
Vne toiſon ſubtile au menton luy naiſſoit,
Qui comme vn blond duuet mollement paroiſſoit

Prime,

Prime, douce, & friſee, & nouuellement creüe
Comme petits floccons de ſoye bien menuë.
De coral fut ſa bouche, & ſon œil groſſiſſant
Treſſailloit de clairté comme vn nouueau croiſſant:
Il eut le teint de lys & d'œillets mis enſemble,
Ou comme la couleur d'vne roſe qui tremble,
Nageant tout lentement deſſus du laict caillé:
Bref, il ſemble à le voir d'vn pré bien eſmaillé,
Qui decouure au Soleil mille beautez nouuelles,
Quand la verte ſaiſon rend les campagnes belles.
Amour n'eſt point ſi beau, Angelique n'euſt ſceu
Se garder d'enflammer aux rais d'vn ſi beau feu:
Auſſi la belle Amante au fond du cœur bleſſee
Rien plus que ſon Medor ne loge en ſa penſee:
Elle eſt touſiours aupres, & ne pourroit durer
S'il falloit tant ſoit peu de luy ſe ſeparer,
C'eſt ſon Dieu, c'eſt ſon tout, c'eſt l'ame de ſon ame:
Et luy qui ſent au cœur vne pareille flame,
N'a plaiſir qu'à la voir, & à ſe contenter
De toutes les douceurs qu'vn Amant peut gouſter.
Soit quand Phebus reuient de la marine ſource,
Soit quand il a fourny la moitié de ſa courſe,
Ou ſoit quand il deſcend de ſes cheuaux laſſez,
Il voit preſque touſiours ces Amans embraſſez,
Ores dans ſon giron Angelique eſt couchee,
Ores dedans ſa main tient la teſte panchee,
Et ſe mire en ſes yeux & or' en ſe haulſant
Elle va ſon eſprit ſus la leure ſuçant:
Elle languit deſſus ſans dire vne parole,
Et à peu que ſon ame en ces ieux ne s'enuole,

Sen

Son cœur eſt tout eſmeu d'amoureux tremblement:
Et luy qui la regarde en ce doux mouuement
D'vn œil à demy clos tout rauy s'eſmerueille
De voir tant de beautez ſur ſa bouche vermeille,
Et de mille baiſers longs & delicieux
Va repaiſſant ſon ame, & ſa langue, & ſes yeux,
Il paſſerent deux mois en ceſte douce guerre,
Iouiſſans à ſouhait d'vn paradis en terre
Au logis d'vn paſteur, où leur contentement
Et leur parfait amour eut ſon commencement.
Or il aduint vn iour qu'Angelique eut enuie,
Pour mieux continuer ceſte agreable vie,
De reuoir ſon Royaume, & de s'en retourner
Pour faire ſon Medor nouueau Roy couronner:
Du Soleil tout-voyant la vermeille courriere
Chaſſoit l'humide Nuict par ſa viue lumiere,
D'vne couleur doree enrichiſſant les cieux,
Quand ces ieunes Amans partirent de ces lieux,
Prenans congé deuant des gracieux ombrages,
Des antres, des rochers, des prez, & des riuages,
Et laiſſans pour teſmoin de leurs plaiſirs paſſez
Sus l'eſcorce des bois leurs noms entrelacez.
Tandis la renommee, haſtiue meſſagere,
Met ſes ailes aux pieds, volant prompte & legere
Aux quatre parts du monde, & par tout en paſſant
Va de ce nouueau fait la merueille annonçant,
Et crie à pleine voix qu'Angelique la belle,
Celle qui ſe monſtroit ſi hautaine & rebelle,
A changé ſa rigueur en douce priuauté,
Et qu'vn pauure ſoldat iouiſt de ſa beauté,

Va

Vn More bas de race, & plus bas de courage,
Pour ie ne ſçay quel fard qui luiſt en ſon viſage.
Si iamais amoureux ont eſté trauaillez,
Eſtant de ialouſie & d'Amour tenaillez,
Les Amans d'Angelique à ceſte fois le furent,
Lors que ſans y penſer ces nouuelles ils ſceurent,
Ce ne ſont que regrets & ſouſpirs enflammez,
Ce ne ſont que ſanglots ſur l'arene ſemez,
L'air retentit par tout de leurs cris pitoyables:
Ils inuoquent la mort, recours des miſerables,
L'œil iamais ne leur ſeiche & de propos cuiſans
Blaſphement la Fortune, & les aſtres nuiſans:
Mais comme leur amour fut de diuerſe ſorte,
Ils ſentirent auſſi de leur paſſion forte
Les effects differens, & ceſt aſpre courroux
Aux vns eſtoit extreme, & aux autres plus doux:
Car ſelon qu'ils aimoient d'Amour grande ou petite,
Fureur petite ou grande au dedans les irrite.
Or le premier de tous qui le fait entendit,
Fut le Comte Roland vn iour qu'il ſe perdit
Cerchant vn Cheualier: car ſa triſte aduenture
Le conduit dans vn pré tout fleury de verdure,
Aupres de la fontaine, où les Amans heureux
Cueilloient de leurs amours tant de fruicts ſauoureux.
Là fut-il aſſailly d'vne ardante triſteſſe
Recognoiſſant le nom de ſa fiere Maiſtreſſe,
Et celuy de Medor, engrauez par endrois
De la main d'Angelique en l'eſcorce des bois:
Mais c'eſtoit peu de cas, & la ialouſe flame
Ne prenoit comme point de vigueur en ſon ame,

N'euſt eſté le paſteur hoſte des deux Amans,
Qui luy fit les diſcours de leurs contentemens,
Et comme leur amour auoit là pris naiſſance,
Dont ſans beaucoup languir ils eurent ioüiſſance.
Ce fut lors que le Comte ardemment allumé,
Eut de mille couſteaux l'eſtomach entamé:
Ce fut lors qu'il ouurit à ſon dueil la carriere,
Ce fut lors qu'il maudit la celeſte lumiere,
Ses cris furent de rage & de fureur guidez,
Et ſes yeux furent faicts deux torrens deſbordez
Qui couloient nuict & iour d'vne longue entre-ſuitte,
Laſchant mains tourbillons de ſa poitrine cuite.
En fin luy defaillant le vent pour ſouſpirer,
Ne pouuant plus du cœur vne plainte tirer,
Et de ſes triſtes yeux la ſource eſtant tarie
Sa debile raiſon fit place à la furie:
Bref, il courut les champs du mal qui l'agitoit,
Pieds nuds, eſtomach nud, ignorant qu'il eſtoit.
Renaud le ſceut apres, mais ayant cognoiſſance
Long temps auparauant par longue experience,
De l'amour feminine, & de ſa fermeté,
Il creut fort aiſément telle legereté,
Et la diſſimula d'vne façon plus ſage,
Bien qu'il ſentiſt au cœur de grand's pointes de rage:
Il ſe plaignit pourtant, mais ce fut tellement
Qu'on n'aperceuoit point ſon ennuy vehement,
Ni le poignant deſpit qui bleſſoit ſa penſee,
Car il tenoit ſa langue & ſa leure preſſee,
Souſpirant ſans mouuoir, comme tout eſperdu,
Et parlant dans le cœur ſans qu'il fuſt entendu:

Puis

Puis quand il eut fait trefue à ſa douleur terrible,
Et qu'elle l'eut remis en eſtat plus paiſible.
Sera-t'il vray (dit-il) que i'aille plus ſuiuant
Vne ingrate, muable auſſi toſt que le vent?
Qui de flame nouuelle à toute heure eſt ſaiſie,
Suiuant pour tout conſeil ſa ſeule fantaſie,
Sans foy, ſans iugement, qui a mis à meſpris
Tant de grands Cheualiers de ſes beautez eſpris,
Pour ſuiure vn eſtranger incogneu par le monde,
Qui n'a rien qu'vn beau teint & la perruque blonde.
Ainſi parloit Regnaud, & ſur l'heure il ſentit
Vn deſdain violant qui ſa flame amortit:
Il n'a plus dans le cœur l'affection premiere,
Sa volonté n'eſt plus de l'amour priſonniere,
Sa Dame luy deſplaiſt, & ne trouue plus beaux
Ses yeux, qui luy ſembloient deux celeſtes flambeaux:
Il iuge palliſſant le coruil de ſa iouë,
Et ne ſçauroit ſouffrir que perſonne la louë:
Mais en s'appellant ſot il nomme mal-heureux
L'an, le mois, & le iour qu'il deuint amoureux.
Il reſte Sacripant, lequel ne ſent encore
La bruſlante poiſon qui les autres deuore:
Mais trop plus que iamais a le cœur enflammé:
Chetif, qui meurt d'Amour, & qui n'eſt point aimé!
Toutesfois il le penſe, & ſon mal il ſoulage,
Croyant que pour le moins nul ne l'eſt dauantage.
C'eſtoit en la ſaiſon que les prez ſont couuerts,
Les forẽſts & les champs d'accouſtremens tous verds,
Que l'air eſt chaud d'Amour, & que le doux Zephyre
Naure d'vn poignant traict ſi tendrement ſouſpire.

Lors que les petits bleds ſeulement verdoyans
S'enflent au gré du vent comme flots ondoyans,
Que Progné ſe lamente, & que le bois reſonne
Des accords de ſa ſœur qui ſes plaintes entonne.
Il eſtoit fort haute heure, & le Soleil bien haut,
Pour la ſaiſon ſi douce eſtoit ardant & chaud,
Quand ce gentil Amant, dont la gloire eſuentee
Eſtoit en mille endroits par ſa vertu plantee,
Se trouua dans vn bois de ſommeil agraué,
Ayant long temps deuant maint haut fait acheué:
Vn bois que la Nature auoit fait pour complaire,
Où couloit par dedans vne eau luiſante & claire,
D'arbriſſeaux & de fleurs ombragee à l'entour,
Dont le flot tremblotant ſembloit parler d'Amour:
L'air rit à l'enuiron, & les haleines douces
Des Zephyres mollets d'agreables ſecouſſes
Font branler le fueillage, & vont refraichiſſant
Celuy qui trauaillé s'y repoſe en paſſant:
Sacripant y demeure, & couché ſur l'herbage
Penſe à ſe repoſer au frais de ce riuage,
Du trauail & du chaud, & de l'Amour cruel
Qui luy ronge le cœur, vautour perpetuel.
Ah! chetif que fais-tu? fuy ce lieu, ie te prie,
Car bien qu'il ſoit plaiſant, que l'herbe y ſoit fleurie,
Le fueillage agreable, & le vent adoucy,
Si ne dois-tu pourtant y demeurer ainſi,
Las! ne l'entens-tu point? ce ruiſſeau qui murmure,
Pleure & plaint de pitié ta prochaine aduenture,
Mais ie parle à vn ſourd, l'Archer malicieux
L'a priué de l'ouye auſſi bien que des yeux.

Ce

Ce Roy s'arreſta là n'ayant en la penſee
Que l'vnique beauté dont ſon ame eſt bleſſee,
Il en fait cent diſcours en ſon entendement,
Il ſe dit bien heureux d'aimer ſi hautement,
Voire eſt ſi hors d'eſprit en ſes amours qu'il penſe
Que meſme ſon tourment luy ſert de recompenſe.
Mais comme il eſt ainſi ſongeant & rauaſſant
De l'vn de ſes penſers vn autre renaiſſant,
Suruient vn meſſager qui entre en ce bocage
Pour y paſſer le chaud & ſe mettre à l'ombrage,
Sacripant ſe retourne en le voyant venir,
(Las on ne peu fuir ce qui doit aduenir)
Il l'enquiert d'où il eſt, quel chemin il veut prendre,
Et qui luy fait ainſi ſon voyage entreprendre.
Le Courrier qui le iuge à ſon geſte hautain
Quelque grand Cheualier: Ie ſuis (dit-il ſoudain)
Meſſager d'Angelique, & ce mot vous ſuffiſe,
Vne que le Ciel meſme admire, honnore & priſe,
Qui ſert de iour au monde, & dont l'œil gracieux
Recelle tous les traits qui ſurmontent les Dieux:
C'eſt elle qui m'enuoye en diuers lieux eſtranges,
Pour annoncer ſa gloire & ſes dignes loüanges:
Et pour faire ſçauoir qu'vn Cupidon nouueau,
Vn petit Dieu d'Amour tout celeſte & tout beau,
La rend de ſes beautez doucement embraſee,
Et comme il en iouiſt & luy eſt eſpouſee,
C'eſt vn Dieu pour certain digne d'eſtre adoré:
Mais voyez (ce dit-il) ſon pourtrait figuré,
Et luy faites honneur, c'eſt vne choſe ſaincte:
Car du pinceau d'Amour ceſte image eſt depeinte.

Ainſi dict le Courrier deſpliant de la main
Vn parchemin couuert, qu'il portoit dans le ſein,
Où ſe voyoit au vif la belle portraicture,
Du bien-heureux Medor chef-d'œuure de Nature:
Ah Dieu! que de beautez s'eſbatoient là dedans,
Que d'appas, que de traicts, que de flambeaux ardans,
Que de lys, que d'œillets, que d'amoureuſes graces,
Que d'agreables morts, de douceurs, & d'audaces!
L'œil y reſtoit perdu l'eſprit tout eſtonné,
Et le corps plein de feu de cœur abandonné.
Si toſt que Sacripant y a ietté la veuë,
Il la ſent auſſi toſt couuerte d'vne nuë:
Vne froide ſueur par les membres luy court,
Il perd les ſentimens, muet, aueugle, & ſourd:
Son cœur enflé de rage au dedans ſe mutine,
Et pour ſortir dehors combat dans ſa poitrine:
Sa ioüe eſt toute teinte en mortelle couleur,
Son ame eſt languiſſante en extreme douleur,
D'amertume & de fiel ſa bouche eſt toute pleine,
Et tombe deſſus l'herbe ayant perdu l'haleine.
Qui a veu quelquefois vn qui n'y penſe pas,
Par vn triſte recit conduit pres du treſpas,
Qui perd les mouuemens, la parole, & l'ouye,
Et ne monſtre d'vne heure aucun ſigne de vie:
Il a veu Sacripant de ſon long eſtendu,
Ayant auec l'eſprit tout ſentiment perdu,
Il ne reſpire point, & reſte en telle ſorte
Qu'on ne peut l'eſtimer qu'vne perſonne morte.
En fin les yeux baignez vers le Ciel eſleuant,
Par vn ardant ſouſpir monſtre qu'il eſt viuant:

Lors

Lors il ouure la bonde à ſes larmes bruſlantes,
Il faict de ſes deux yeux deux riuieres coulantes,
Et de ſon eſtomach ſans ceſſer halletant,
De grands flots de ſouſpirs coup ſur coup vont ſortant:
Il reprend le portraict tout priué de ſoy-meſme,
Et tremble en le voyant de paſſion extreme,
Tient l'œil fiché deſſus qui coule ſans repos,
Et demeure long temps ſans dire vn ſeul propos:
Mais voyant le Courrier il taſche à ſe contraindre,
Et retient au dedans l'ennuy qui le faict plaindre.
Va, mon amy (dit-il) annonce le diſcours
En mille lieux diuers des nouuelles amours
De ta belle Maiſtreſſe, helas! trop variable!
Et luy conte au retour pour nouuelle agreable,
Que Sacripant eſt mort, qu'il eſt froid & tranſi,
Et que pour bien aimer on le guerdonne ainſi.
Ayant dit ces propos en voix baſſe & plaintiue,
S'enfuit au fond du bois d'vne courſe haſtiue,
Taxant & maudiſſant par cris deſeſperez
Les aſtres ſans raiſon contre luy coniurez:
Tout apitié de luy, les rochers qui l'entendent,
Eſmeus de ſes regrets par le milieu ſe fendent:
Et les petits oiſeaux de ſa douleur touchez,
Demeurent tous muets ſur les branches perchez.
Le Meſſager ſurpris d'vne telle merueille,
Le ſuit tant comme il peut de l'œil & de l'oreille,
Pour en ſçauoir l'iſſuë: & s'approchant de pres
Se muſſe doucement dans vn lieu bien eſpés,
D'où ſans eſtre apperceu faiſant vn coy ſilence,
Il oit tous ſes regrets, & void ſa contenance,

Contenance ſi triſte & pitoyable à voir,
Qu'elle eut peu l'Enfer meſme à douleur eſmouuoir:
Car il ſe laiſſe aller à ſes triſtes penſees,
Et mille paſſions contrairement pouſſees:
Le courroux, la douceur la rage la pitié,
La haine bien conceuë, & la vraye amitié
Se font guerre en ſon ame, & ne veulent permettre
Qu'à vne des deux parts il ſe puiſſe remettre.
Ainſi comme vn vieux Cheſne agité rudement
Par deux vents ennemis ſoufflans diuerſement,
L'air ſingle du grand bruit de leur forte ſecouſſe:
L'vn le pouſſe deçà, & l'autre le repouſſe
A l'enuy l'vn de l'autre, & diriez à les voir
Qu'il y a de l'honneur à qui le fera choir.
Durant que ces penſers ſont guerre ainſi diuerſe,
Le Roy qui n'en peut plus ſe iette à la renuerſe
Sur l'herbe, où ſans parler demeure longuement,
Puis parlant en ſoy-meſme il dit tout baſſement.
Qui donnera conſeil à mon ame oppreſſee?
Doy-ie pas pour vanger mon amour offenſee,
Aller non au Catay, mais iuſqu'en celle part
Où le Soleil iamais ſes rayons ne depart,
Pour trouuer l'ennemy d'où procede ma perte,
Luy fendre l'eſtomach, voir ſa poitrine ouuerte,
M'abreuuer de ſon ſang, me nourrir de ſa chair,
Et de ſon cœur indigne Angelique arracher,
Rendant par quelque fait euident teſmoignage,
Combien la ialouſie en ſoy porte de rage?
Mais las! que dy-ie? où ſuis-ie? Ay-ie donc arreſté
De vouloir offenſer la diuine beauté,

Qui

Qui me retient ſi ferme en ſon obeïſſance?
O Dieux! pardonnez moy, s'il vous plaiſt ceſte offenſe:
Car elle eſt innocente, & ſuis tout rauiré
Qu'elle a de mes mal-heurs mille fois ſouſpiré,
Et qu'elle a grand regret de ſon amour faucee:
Mais quoy! le Ciel cruel contre moy l'a forcee,
Et luy a faict choiſir ce nouuel amoureux:
Hé! que ne peut le Ciel, maling & rigoureux!
Vy donc en doux repos, ô ma belle Deeſſe,
Que iamais ton Medor pour autre ne te laiſſe:
Ayez touſiours vn cœur, vn vouloir, vne foy,
Et tout voſtre mal-heur puiſſe tomber ſur moy.
Il ſe faiſoit ia tard, & l'œil qui nous eſclaire
Auoit preſque mis fin à ſon cours ordinaire,
Toutesfois ſa lumiere encore apparoiſſoit,
Mais en ſe retirant peu à peu s'abaiſſoit:
L'Amant de plus en plus ſes ſanglots renouuelle,
Il fait ſortir du chef vne ſource eternelle,
Et pourroit-on iuger voyant couler ſes pleurs,
Qu'il pretend de noyer ſa vie & ſes mal-heurs:
Il tient les bras croiſez, & tout tranſi regarde
Phebus, qui de pitié ſa carriere retarde,
Et les yeux vers le Ciel inceſſamment fichez,
Sort ces derniers regrets de ſanglots empeſchez.
Oyſeaux qui voletez par ces lieux ſolitaires,
Eaux, cheſnes, & buiſſons, mes loyaux ſecretaires,
Oyez à ceſte fois ce qui doit m'aduenir,
Puis de mes actions perdez le ſouuenir:
Vents, ceſſez vn petit, que ma voix eſpanduë
Ne ſoit point autre part qu'en ce bois entenduë:

Digitized by Google

Et toy, luisant Soleil, arreste vn peu ton cours,
Et assiste à la fin de mes mal-heureux iours,
Ce sera bien tost faict, car ie veux en peu d'heure
Voir la fin de ma vie, & du mal que i'endure:
Et toy, Ciel inhumain qui tousiours m'as suiuy,
Comme vn fier ennemy, sois aumoins assouuy
De ma mort auancee, & du sang que ie tire
Par ce fer de mon corps, pour appaiser ton ire.
Ce dict, en s'esleuant de fureur transporté,
Se saisit du poignard qu'il portoit au costé,
Le baise en souspirant, puis d'ardeur violante
Au creux de l'estomach iusqu'aux gardes le plante,
Le retire aussi tost rouge, escumeux, & chaud,
Puis se laisse tomber les yeux leuez en haut:
Le sang va contremont d'vne force soudaine,
Comme on void quelquefois les eaux d'vne fontai
Reiaillir en bruyant d'vn cours haut eslancé,
Par le petit pertuis d'vn grand tuyau percé.
Le Messager y court, qui void comme il sanglotte,
Qu'il a les yeux mourans, & que son ame flotte
Sur vne mer de sang qui ne veut s'estancher,
Alors en haletant tasche à le dessecher,
Le Roy qui le cognoist vers luy dresse la face:
Dy, comme tu m'as veu (dit-il d'vne voix basse)
Et voulant acheuer vn sanglot il tira,
Et son esprit au Ciel comme vent souspira.
Le Ciel commençoit fort d'obscurcir son visage,
La clarté peu à peu faisoit place à l'ombrage,
Et desia dans le bois rien plus ne se voyoit,
Qu'vn grand voile obscurcy qui les cœurs effrayoit:
P

Parquoy le Meſſager qui ſent ſon ame atteinte
Ne voulant demeurer toute la nuict en crainte
Aupres de ce corps mort en pleurant le laiſſa,
Et pour gaigner logis autre part s'addreſſa,
Son cœur eſt tout ſerré d'vn fait ſi pitoyable,
Il doute ſi c'eſt ſonge ou choſe veritable:
Et luy tarde beaucoup qu'il ne trouue où loger,
Pour faiſant ce recit ſon eſprit alleger.
Tant que la nuict dura les Nymphes des fontaines,
Celles des clairs ruiſſeaux, celles qui ſont aux plaines,
Et dans les bois ſacrez, toutes groſſes d'ennuy
Pleurerent Sacripant, & firent dueil ſur luy,
Honorans à l'enuy ſon obſeque derniere:
L'vne arroſoit ſa playe auec eau de riuiere,
L'autre eſſuyoit le ſang: l'autre qui ſouſpiroit,
La paupiere des yeux doucement luy ſerroit:
L'autre tenoit ſa teſte en ſon giron couchee,
L'autre amaſſoit des fleurs & en faiſoit ionchee,
L'autre en plaignant ſa mort la rigueur maudiſſoit,
Et quelqu'vne à l'eſcart l'œil au Ciel addreſſoit
Faiſant priere ainſi: Pere de toutes choſes,
Qui as fait, qui maintiens, qui conduis, qui diſpoſes,
Qui iuges droictement, & qui plein d'équité
Regardes les ingrats d'vn œil tout deſpité,
Voy ce ſang d'vn martyr qui te requiert vengeance,
Et puny iuſtement d'vne ingrate l'offenſe:
Ingrate, outrecuidee & qui n'eſtime pas
Que tu voyes du ciel les choſes d'icy bas,
Fay, Pere, qu'elle porte vne peine cruelle
Pour auoir fait mourir vn Amant ſi fidelle:

On

Ou ſi tu ne le fais, à bon droit les humains
Diront qu'en vain tu tiens le tonnerre en tes mains,
Que tu n'as point de ſoing de ce monde où nous sõmes,
Et que c'eſt pour neant que te craignent les hommes.
Ainſi prioit la Nymphe, & le maiſtre des Dieux
Trois fois en ſe courbant tonna dedans les cieux,
Et d'vn eſclair ſubtil fit ſcintiller la nuë,
Signe que la priere au ciel eſtoit venuë.

FIN DV PREMIER LIVRE D'ANGELIQVE.

DIVER

DIVERSES AMOVRS,

ET AVTRES OEVVRES MESLEES,

DE PHILIPPES DES PORTES.

PLAINTE.

SEroit-il bien possible? ô Dieu qu'ay-ie entendu!
Celle à qui les destins & mes yeux m'ont rendu,
Qui viuoit toute en moy, dont i'estoy la pensee,
Nostre amour a faulsee.
O Foy! Foy dont le nom est si grand en vertu!
S'il est vray que tu sois, où te retire tu?
Ah! tu m'as abusé! i'esprouue à mon dommage
Que tu n'es que langage.
Il n'y a dans les cœurs ni Foy ni Verité,
Il n'y a point de Dieux, c'est vn conte inuenté,
Et ne se trouue au Ciel ni raison ni iustice
Pour l'humaine malice.
Si les Dieux estoient vrais qu'elle a tant inuoquez,
Ils ne souffriroient pas d'auoir esté moquez,
Et qu'ainsi de leur nom elle se fust seruie
Pour abuser ma vie.
Seul les Dieux reclamez ne m'ont pas abusé,

Il

Digitized by Google

Il a fallu s'ayder de maint geſte embraſé,
Les pleurs y ont eu part, les ſouſpirs & les plaintes
Et les œillades feintes.
Auec tant d'ennemis qui n'euſt eſté domté?
Mais, ô le beau laurier qu'elle aura merité,
Ayant ſçeu deceuoir vn amoureux fidelle
Qui ne croyoit qu'en elle!
Il n'eſtoit grand beſoin de s'en trauailler tant,
Vn ſeul trait de ſes yeux tous mes ſens enchantan
Ne ſuffiſoit que trop pour me forcer à croire
Que la neige eſtoit noire.
Celuy qui maintenant s'en penſe eſtre adoré,
Comment de ſon amour peut-il viure aſſeuré
Puiſqu'on ne peut trouuer d'aſſez ferme cordage
Pour vne ame volage?
S'il ſe fie aux ſermens, les ſermens m'ont deceu,
S'il croit à ſes regards, d'eux mon mal eſt iſſu,
S'il voit pleurer ſes yeux en nos amours premieres
Ils verſoient des riuieres.
L'air tant que ſon eſprit n'eſt propre aux changemen
Ce qu'elle a luy deſplaiſt, & ſe ſert des amans,
Comme l'ō fait des fleurs qui ne nous ſemblēt be
Qu'eſtans toutes nouuelles.
Sa parole & ſon cœur ſont touſiours differans,
C'eſt vn aſtre vrayment mais c'eſt des plus erra
Et la Lune eſt tardiue en ſa courſe preſſee,
Aupres de ſa penſee.
Son infidelité l'hellebore ſera,
Qui du cerueau troublé ma fureur chaſſera.

Et comme vn autre Achil' guarira ſalutaire,
Le coup qu'elle a ſceu faire.
Qu'elle n'eſpere donc me pouuoir r'atraper,
Deux fois vn meſme lieu ne me fait point chopper,
Contre tous ſes attraits & ſa force magique
I'ay l'anneau d'Angelique.

SONNETS.

I.

Dieux que de tourbillons, de greſle & de nuages!
Que ie ſens en l'eſprit vn tonnerre grondant!
Eſt-il en la Sicile vn fourneau plus ardant?
Les marteaux de Vulcan forgent-ils tant d'orages?
Yeux plus traiſtres que beaux qui faiſiez les meſſages
D'vne ame ingrate & feinte à ma mort pretendant,
Si ie le penſoy bien ie gaigne en vous perdant,
Mais las qu'en y penſant ie ſupporte de rages!
Si faut-il ſe reſoudre, & ſans plus me flatter,
Retrancher de mon Tout ce qui le peut gaſter.
Ha i'en ſuis reſolu la choſe eſt aſſeurée!
„ *Aux cœurs ſans loyauté ſot qui garde ſa foy,*
Si ſa ligereté la ſepara de moy,
Ma conſtance à iamais l'en tiendra ſeparée.

Si

II.

Si ie puis desloger l'ennemy trop couuert
Qui se campe en mes os & qui s'y fortifie,
Ie le dis haut & clair Venus ie t'en desfie
Que iamais plus mõ cœur aux amours soit ouuert
La cour qui m'a tant pleu ne m'est rien qu'vn desert
Tout m'est suiet de dueil me trauaille & m'ennuye
Mes yeux sont degoutans d'vne eternelle pluye,
Qui fait que sans meurir ma ieunesse se pert.
Si seroit-il bien temps de penser à moy-mesme,
Mon œil deuient obscur, i'ay le visage blesme,
Et plus tant de vapeur n'escume en mes esprits,
Ie ne veux rien d'Amour fors qu'il me licencie:
Ie l'ay suiuy dix ans les plus beaux de ma vie,
Ie le seruiroy mal ayant les cheueux gris.

III.

Non, non ie veux mourir plustost que d'endurer
Qu'vn autre aille cueillant la moisson de ma pein
Si parfaicte beauté n'est pas vne fontaine
Où chacun puisse aller pour se desalterer.
Si le plus grand des Dieux vouloit vous adorer,
Contre luy de fureur mon ame seroit pleine,
Cõment donc souffrirois-ie vne personne humain
,, Les Rois & les Amans veulent seuls demeurer,
Descouurez à nos yeux quel est vostre courage,
Gardant celuy des deux qui vous plaist dauãtag
Sans ainsi feintement l'vn & l'autre abuser.
I'aime mieux n'auoir rien que si i'estois le maistre
De la moitié d'vn bien qui tout à moy doit estre:
Vne si belle fleur ne se peut diuiser.

POV

POVR LE PREMIER IOVR DE L'AN.

STANCES.

L'An comme il a ceſſé rentre au meſme voyage
Perdurable en trauaux par ſa fin renaiſſant:
Mes deſirs comme luy ne vont point finiſſant,
Et ſon cours violant ne leur peut faire outrage.
L'an finy, toute fin à mes maux puiſſe mettre:
L'an nouueau de mon heur ſoit le commencement,
Ie croy qu'il aduiendra ſi le cœur d'vn amant
Par zele & par ardeur du bien ſe peut promettre.
Car tout ce que l'amour peut allumer de flame,
Tout ce que les deſtins en ſçauroient amaſſer,
Tout ce qu'en entretient l'eſpoir & le penſer,
Tout autant i'en recelle & conſerue en mon ame.
L'an deſia quatre fois a fourny ſa carriere
Depuis que le beau iour de vos yeux m'eſclaira:
Mais qu'il ſe renouuelle autant qu'il luy plaira,
Ie continu'ray ferme en ma courſe premiere.
Il eſt vray qu'en quatre ans, (excuſez mon offence)
Ainſi que des ſaiſons les tours ſont inconſtans,
I'auouë auoir ſenty maint changement de temps,
Mais la force d'Amour cauſoit ceſte inconſtance.
Bien ſouuent dans l'eſprit i'ay ſerré maint orage,
I'ay clos en meſme lieu la glace & la chaleur,
I'ay voulu me tuer pour vous cauſer douleur,
Si fort la ialouſie a troublé mon courage!
Quels tonnerres d'eſté furent iamais ſemblables?

Combien dedans le cœur ay-ie senty d'hyuers?
Quel Printemps, quel Automne, en changement diuers
Peurent onc egaller mes pensers variables?
Ie me suis efforcé cent fois de vous desplaire,
I'ay fait mille desseins de plus ne vous aimer,
Mais sans trop de rigueur on ne m'en peut blasmer:
„ Estre sage en aimant Dieu ne le sçauroit faire.
Amours par tels discords entretient sa puissance,
La longue paix le matte & le rend surmonté,
L'Amant comme la mer soit tousiours agité,
Puis que la Cyprienne aux flots print sa naissance.
Toutesfois ie cognois qu'en ma rage insensee
Le transport aueuglé bien souuent m'a deceu,
Ie cognoy que le faux pour le vray i'ay receu,
Et deteste en pleurant mon offense passee.
Pardonnez-moy, Deesse, & perdant la memoire
De ces longues erreurs, n'y pensez nullement:
Et pour le temps suiuant songeons tant seulement
A combler nostre amour d'heur, de ioye & de gloire,
Rendons-la si parfaite, & si claire & si belle
Qu'elle serue d'exemple aux siecles à venir:
Et que l'effort des ans au lieu de la finir
Face que sa memoire à iamais soit nouuelle.

STANCES.

QVel secours faut-il plus que i'attende à ma peine,
Si ce n'est par la mort, qui m'est toute certaine,
Puis que mes longs souspirs ma foy, mon amitié,
Le brasier de mon cœur, l'effroy de mon visage

Ne

Ne peuuent esmouuoir vostre obstiné courage
A se laisser toucher d'vn seul traict de pitié.
Tantale aupres de moy bien-heureux se peut dire,
Son trauail est petit: tout le bien qu'il desire
C'est d'auoir quelque pomme & sa soif estancher:
Où moy ie brusle helas! & mourant ie pourchasse
Vn bien pour mon secours, qui tout autre surpasse,
Mais qui croist le desir d'autant qu'il est plus cher.
O que le feu d'Amour est d'estrange nature!
Mon cœur sans defaillir luy sert de nourriture,
Ie n'ay sang ni poulmon qui n'en soit consommé:
Mais differant en tout de la commune flame,
Encor que ie vous touche il n'esmeut point vostre ame,
Et rien qui soit en vous n'en peut estre allumé.
Ie te despite, Amour, & maudy ton Empire:
Que me sert qu'en mon cœur tous tes traits ie retire?
Que me sert que le Ciel m'ait à toy destiné,
Que me sert que iamais de moy tu ne t'enuole,
Si tout remply de toy ie pers temps, & parolle,
Et ne puis amollir vn courage obstiné?
Non ie n'auray iamais en vos yeux de fiance,
Leurs regards sont trompeurs, par leur douce influence
Et par des traits piteux ils me font esperer:
Ie vous pense vaincuë, & que mon mal vous touche:
Mais voulant l'essayer, vn mot de vostre bouche,
Ou vostre blanche main me contraint retirer.
Belle & cruelle main, que vous m'estes mauuaise!
Ie vous laue de pleurs, tout rauy ie vous baise,
Ie sacre à vostre honneur mille vers amoureux,
Du feu de mes souspirs i'eschauffe vostre glace:

Digitized by Google

Mais rebelle touſiours vous m'empeſchez la place,
Dont le trop de deſir me rend ſi langoureux.
Il faut faire autrement, puis que rien ie n'auance
Par tant de vains reſpects, vſons de violence:
Si la douceur n'y ſert, gaignons-la par aſſaut,
Ie le veux, mais en vain: toute laſche & peſante
Ma vigueur s'affoibliſt mon ame eſt languiſſante,
Et par trop de deſir la puiſſance me faut.
Seul but de mes deſirs, ma celeſte Deeſſe,
Helas! voyez-vous point la fureur qui me preſſe:
I'aſpire à l'impoſſible & fuy ce que ie puis:
Vn chaos amoureux dans mon ame s'aſſemble,
Ioye & dueil, mal & bien, i'oſe & bruſlant ie tremble,
Ie ne ſçay que ie fay, ie ne ſçay qui ie ſuis.
Fut-il iamais tyran ſi cruel que Madame?
Par mille doux baiſers elle attiſe ma flame,
Et ſe plaiſt de me voir peu à peu deſſeicher:
Parmy ces priuautez ie l'eſpreuue inhumaine,
Car la cruelle, helas! me laiſſe à la fontaine
Sans ſouffrir que ie boiue, & que i'oſe y toucher.
Que dira-ton de moy ſi lon ſçait ma ſimpleſſe?
DES-PORTES *tout vn iour a tenu ſa Maiſtreſſe*
A part, ſans compagnie, auec elle enfermé,
Baiſant ſes beaux cheueux, ſes yeux, & ſon viſage,
Et n'oſa le coüard hazarder dauantage:
Dites qu'vn tel Amant eſt digne d'eſtre aimé.

Quand

IIII.

Quand du doux fruit d'Amour ie me rends pourſui-
Le ſeul digne loyer de ma perſeuerance, (uant,
Vous penſez m'arreſter, oppoſant pour defenſe
Ie ne ſçay quel honneur qui eſt moins que le vent.
Moy ie mets comme humain le plaiſir en auant,
Et l'heureux paradis de ceſte ioüiſſance,
Qui vous deuſt decharmer de la feinte apparence
De ce ſonge d'honneur, qui vous va deceuant.
Mais parlons librement, & me dites Madame,
Sentez-vous de l'honneur quelque perfection,
Qui plaiſe au gouſt, au cœur, à l'eſprit, ou à l'ame?
C'eſt vne vieille erreur, qui aux femmes ſe treuue:
Car leur honneur ne giſt qu'en vaine opinion,
Et le plaiſir conſiſte en choſe qui s'eſpreuue.

V.

O ſouſpirs bien-aimez, que ma douce rebelle
Tire de ce beau ſein, mon ſuperbe vainqueur,
Dites-moy s'il vous plaiſt nouuelles de mon cœur,
Comme il vit en priſon, ce qu'il fait auec elle.
Le cœur qui fut à toy recogneu pour fidelle
N'eſt plus troublé d'ennuis, de peine, ou de rigueur,
La beauté que tu ſers a guary ſa langueur,
L'aime, le fauoriſe, & ſien meſme l'appelle.
Eſt-il vray, chers ſouſpirs? rien n'eſt plus aſſeuré,
Mais ſera-il long temps en ce lieu bien-heuré?
Faut-il point redouter que ſa Dame l'en chaſſe?
Cependant que ie parle & qu'ils ſont emportez,
Amour iure ſes traits, ma flamme, & vos beautez,
Que iamais plus mon cœur ne changera de place.

VI.

Hé! que n'eſt-il permis auſſi bien qu'à mes yeux,
A tous mes autres ſens d'exercer leur puiſſance?
L'accez qui m'affoiblit perdroit ſa violence,
Et ſans plus deſpiter ie beniroy les cieux.
O iour bien fortuné, iour clair & radieux,
Où de tant de beautez mon œil eut iouïſſance,
Que le ſeul ſouuenir chaſſe au loin ma ſouffrance
Et d'vn homme mortel me rend eſgal aux Dieux.
Ie vey dans vn beau ſein ſur deux fraiſes nouuelles
Amour comme vne abeille errer d'vn vol ſoudain,
Laiſſant dedans les cœurs mille pointes mortelles.
Ie le vey le meſchant, le meurtrier, l'inhumain,
O ſi l'on meuſt permis d'y mettre vn peu la main
Ie l'euſſe bien puny de mes peines cruelles.

VII.

Que me ſert d'aimer tant, & que l'on m'aime auſſi,
Puiſqu'à nos volontez toute choſe eſt contraire?
Il le faut dire, Amour, tu n'es rien que miſere,
Trauail, perte de temps, fureur, trouble & ſoucy.
Maintenant ſans profit on implore mercy
D'vne Dame cruelle, eſclaue & tributaire,
L'abſence vne autrefois fait qu'on ſe deſeſpere,
Ou la peur d'vn riual nous rend le cœur tranſi.
Les graces que tu fais pour couurir ta couſtume,
C'eſt ſous vn peu de miel cent tonneaux d'amertu-
Et pour vn prõpt eſclair vn long aueuglement. (me,
Ah, maudit ſoit le iour qui premier me veit naiſtre!
Sous vn ſi noir deſtin, qu'helas il me faut eſtre
D'vn enfant ſans pitié le triſte eſbatement.

Deux

VIII.

Deux que le traict d'Amour touche bien viuement,
N'ōt riē qu'vn ſeul pēſer, qu'vn deſir, qu'vne flame,
Ce n'eſt dedans deux corps qu'vn eſprit & qu'vne ame,
Et leur ſouuerain bien giſt en eux ſeulement.
Ils ont en meſme temps meſme contentement,
Meſme ennuy d'vn ſeul coup leurs poitrines entame:
Bref leur vie & leur mort pend d'vne ſeule trame,
Et cōme vn ſimple corps ils n'ont qu'vn mouuemēt.
Cet amour qui ſi rare en la terre ſe treuue,
Ne fait qu'vn de nos cœurs, les effets en font preuue,
Nous n'auons qu'vn vouloir, qu'vn ardeur, qu'vn deſir.
Qui nous peut honorer d'aſſez digne loüange?
,, L'eſprit qui ſe diuiſe & qui ſe plaiſt au change
,, N'eſt point touché d'amour, mais d'vn ſale plaiſir.

IX.

Mon cœur qui iuſqu'icy t'es ſi bien maintenu
Des fortunes d'Amour treſloyal ſecretaire,
Sans que la langue prompte, ou l'œil trop volontaire
Ait onc rien deſcouuert qui te ſoit aduenu.
Si iamais vn ſecret fuſt par toy retenu
Bien ſerré ſous la clef, c'eſt or' qu'il le faut faire,
Cachant meſme aux penſers le celeſte myſtere,
Par qui d'homme mortel Dieu ie ſuis deuenu.
O s'il m'eſtoit permis de raconter mon aiſe,
Quel roc plein de glaçons ne deuiendroit fournaiſe?
Quel cœur aux traits d'amour ne ſe lairroit ouuert?
Quel Amant tout rauy ne beniroit ma vie?
Quel Dieu du plus haut ciel ſur moy n'auroit enuie?
Mais ah! c'eſt trop, mon cœur, tu ſeras deſcouuert.

X.

C'eſtoit vn iour d'Eſté de rayons eſclaircy
(I'ẽ ay touſiours au cœur la ſouuenãce emprainte)
Quand le ciel nous lia d'vne ſi ferme eſtrainte
Que la mort ne ſçauroit nous ſeparer d'ainſi.
L'an eſtoit en ſa force & noſtre amour auſſi,
Nous faiſions l'vn à l'autre vne aimable cõplainte:
I'eſtoy ialoux de vous, de moy vous auiez crainte,
Mais rien qu'affection ne cauſoit ce ſoucy.
Amours qui voletiez à l'entour de nos flames
Comme gais papillons, où ſont deux autres ames
Qui redoutent ſi peu les efforts enuieux?
Où la foy ſoit ſi ferme? où tant d'amour s'aſſemble?
Qui n'ayent qu'vn ſeul vouloir touſiours d'accord enſemble,
Fors qu'ils ſe font la guerre à qui s'aimera mieux?

XI.

Ie n'ay plus dans le cœur que la branche eſtimee,
Qu'Amour de la main droite y ſceut ſi bien plãter,
Autre fleur ne pourroit mon deſir contenter,
Autre graine en mes vers ne doit eſtre ſemee.
I'eſpere auec le temps que ſa belle ramee
Pourra par mes eſcrits iuſqu'aux aſtres monter,
Et que les Florentins ceſſeront de vanter
La deſdaigneuſe Nymphe en l'aurier transformee.
Ma foy viue touſiours pour racine elle aura,
L'eau ſortant de mes yeux d'humeur luy ſeruira,
Mon amour de chaleur, mon eſpoir de fueillage.
Puiſſe-ie en ſes rameaux mes bras entrelacer,
Et ſur l'arbre eſtendu mon trauail delaſſer,
Ou prendre vn peu de frais ſous vn ſi bel ombrage!

Digitized by Google

XII.

Ie ne veux plus penſer que la fureur de Mars
Ardemment allumee au milieu de la France,
Ait pouuoir deſormais de me faire nuiſance,
Bien que ie m'auenture au plus fort des hazards.
Car ſi i'ay ſouſtenu l'effort de vos regards
Pleins de feux, pleins de traits, pouſſez de violence,
Hardi ie ne craindray qu'autre choſe m'offenſe,
Et ne douteray point les plus braues ſoldars.
Les balles que vos yeux ont tiré dans mon ame,
Ont comblé mon eſprit de martyre & de flame:
Mais vous m'auez bleſſé par vn ſi doux effort.
Que s'ils font de tels coups en l'armee ennemie,
Huguenots tuez-moy, ie vous donne ma vie,
Ie ne ſçaurois mourir d'vne plus belle mort.

CONTRE VNE NVICT TROP CLAIRE.

O Nuict, ialouſe Nuict, contre moy coniuree,
Qui renflammes le Ciel de nouuelle clairté,
T'ai-ie donc auiourd'huy tant de fois deſiree
Pour eſtre ſi contraire à ma felicité?
Pauure moy! ie penſoy qu'à ta brune rencontre
Les cieux d'vn noir bandeau deuſſent eſtre voilez:
Mais comme vn iour d'Eſté claire tu fais ta monſtre,
Semant parmi le ciel mille feux eſtoilez.
Et toy ſœur d'Apollon, vagabonde courriere,
Qui pour me deſcouurir flambes ſi clairement,
Allumes-tu la nuict d'auſſi grande lumiere,
Quand ſans bruit tu deſcens pour baiſer ton Amant?

Digitized by Google

Helas! s'il t'en ſouuient amoureuſe Deeſſe,
Et ſi quelque douceur ſe cueille en le baiſant,
Maintenant que ie ſors pour baiſer ma Maiſtreſſe,
Que l'argent de ton front ne ſoit pas ſi luiſant.
Ah! la fable a menty, les amoureuſes flammes
N'eſchaufferent iamais ta froide humidité:
Mais Pan qui te cogneut du naturel des femmes,
T'offrant vne toiſon vainquit ta chaſteté.
Si tu auois aimé, comme on nous fait entendre,
Les beaux yeux d'vn berger de long ſommeil touchez,
Durant tes chauds deſirs tu aurois peu apprendre
Que les larcins d'Amour veulent eſtre cachez.
Mais flamboye à ton gré, que ta corne argentee
Face de plus en plus ſes rais eſtinceler:
Tu as beau decouurir ta lumiere empruntee
Mes amoureux ſecrets ne pourras deceler.
Que de faſcheuſes gens! mon Dieu quelle couſtum
De demeurer ſi tard en la ruë à cauſer!
Oſtez-vous du ſerain, craignez-vous point le rheum
La nuict s'en va paſſer allez-vous repoſer.
Ie vay, ie vien, ie fuy, i'eſcoute & me promeine,
Tournant touſiours mes yeux vers le lieu deſiré,
Mais ie n'auance rien, toute la ruë eſt pleine
De ialoux importuns dont ie ſuis eſclairé.
Ie voudrois eſtre Roy pour faire vne ordonnance
Que chacun deuſt la nuict au logis ſe tenir:
Sans plus les Amoureux auroient toute licence,
Si quelque autre y failloit ie le feroy punir.
O ſomme, ô doux repos, des trauaux ordinaires,
Charmant par ta douceur les penſers ennemis,

Charme ces yeux d'Argus, qui me ſont ſi contraires,
Et retardent mon bien, faute d'eſtre endormis.
Mais ie pers (mal-heureux!) le temps & la parole,
Le Somme eſt aſſommé d'vn dormir ocieux:
Puis durant mes regrets la nuict prompte s'enuole,
Et l'Aurore deſia veut defermer les cieux.
Ie m'en vay pour entrer que rien ne me retarde,
Ie veux de mon manteau mon viſage bouſcher:
Mais las! ie m'apperçoy que chacun me regarde,
Sans eſtre deſcouuert ie ne puis m'approcher.
Ie ne crains pas pour moy, i'ouurirois vne armee
Pour entrer au ſeiour qui recelle mon bien:
Mais ie crains que Madame en peut eſtre blaſmee,
Son repos mille fois m'eſt plus cher que le mien.
Quoy! m'en iray-ie donc? mais que voudrois-ie faire?
Auſſi bien peu à peu le iour ſe va leuant.
„ *O trompeuſe eſperance! Heureux cil qui n'eſpere*
„ *Autre loyer d'Amour que mal en bien ſeruant.*

CHANSON.

Doncques ce tyran ſans mercy
Qui pour moy n'eut iamais des aiſles,
N'a point maintenant de ſoucy
Des vaſſaux qui luy ſont fidelles?
Doncques ceux qui plus viuement
Ont de ſon feu l'ame ſaiſie
Il laiſſe outrager durement
Par l'enuie & la ialouſie?
Rien, rien ne profite la foy,
L'ardeur, le zele, & le martyre,

D'au

D'autres qu'Amour donnent la loy,
Et faut à leur gré ſe conduire.
Ce Dieu qui veit au temps paſſé
Sous luy toute force aſſeruie,
Maintenant luy-meſme eſt forcé
Par les ialoux & par l'enuie.
Las! il faut mon pied retarder
D'aller où le deſir me porte,
Mon œil n'oſe plus regarder
L'obiect qui ſeul me reconforte:
Ma main tremble & n'oſe tracer
L'image qu'au ciel i'ay choiſie,
Et voy tous mes vers effacer
Par l'enuie & la ialouſie.
Ie me defens de reſpirer,
De peur d'eſuenter ma triſteſſe,
Ma bouche vn mot n'oſe tirer,
Craignant de nommer ma Maiſtreſſe:
Et pour rendre moins deſcouuerts
Les feux qui ſaccagent ma vie,
I'erre ſauuage en ces deſerts
Fuyant les ialoux, & l'enuie.
Mais ſi les propos enuieux,
O ma claire & celeſte flame,
Separent mes yeux de vos yeux,
Ils n'en ſeparent point mon ame,
Touſiours voſtre vnique beauté
M'eſt preſente en la fantaſie:
Tel bien ne me peuſt eſtre oſté
Par l'enuie & la ialouſie:

Car ſi voſtre chaſte froideur
Et vos rigueurs pleines de glace
N'ont rien peu contre mon ardeur,
Moins y peut toute autre menace,
Plus d'ennuis s'iront eſleuans,
Mieux de moy vous ſerez ſeruie,
Touſiours ferme aux flots & aux vents
Tant des ialoux que de l'enuie.

CHANSON.

QVe m'a ſeruy de vous auoir ſeruie
Sept ans entiers à mon mal coniuré,
Le plus ſouuent de vos yeux ſeparé,
Non de vos yeux, mais de ma propre vie.
Que m'a ſeruy d'auoir perdu mon ame,
Mes pleurs, mon temps, mon repos, ma raiſon,
Et que voſtre œil ait ſeiché par ſa flame
Les belles fleurs de ma ieune ſaiſon?
Que m'a ſeruy ceſte allegreſſe feinte,
Qui ſeurement ma douleur receloit:
Et quand l'amour plus ardant me bruſloit,
M'eſtre gardé de laſcher vne plainte?
Que m'a ſeruy ceſte libre apparance
Dont i'abuſoy vos vallets curieux:
Et pour chaſſer toute leur desfiance
Auoir donné tant de loix à mes yeux?
Que m'a ſeruy la peine qui i'ay priſe
A gouuerner vn mary mal-plaiſant:
Et tant de iours auec luy m'amuſant
Perdre à l'oüir le peu de ma franchiſe?

Que:

Que m'ont ſeruy ces meſpris ordinaires,
Qui l'empeſchoient de deuenir ialoux:
Ces libertez, & ces feintes coleres
Dont quelquefois vous entriez en courroux?
Que m'ont ſeruy tant d'errantes penſees,
Qui m'egaroient loing des gens & du bruit?
Que m'ont ſeruy ſous l'horreur de la nuict
Tant de ſanglots & de larmes verſees?
Helas de rien! tout me porte nuiſance,
Et mes reſpects vous rendent ſans pitié:
Car vous croyez qu'en telle patience
I'ay peu de mal & fort peu d'amitié.
Si i'aimoy bien, ie ne pourroy cognoiſtre
Tant de dangers que ie vais euitant:
„ Vn fort deſir tout conſeil va domptant,
„ Auec l'Amour la raiſon ne peut eſtre.
De tels propos, tyrans de mon courage,
Vous me blaſmez au lieu de m'eſtimer:
Qui voit ſi clair & qui demeure ſage
(Ce dites-vous) ne ſçauroit bien aimer.
Ah! ie l'aduoüe, & tiens pour veritable
Que loing d'Amour la ſageſſe s'enfuit:
I'en ſers de preuue, aimant ce qui me nuit,
Et banniſſant ce qui m'eſt profitable.
Reſpondez-moy, ma mortelle Deeſſe,
Vous qui m'auez en rocher tranſmué:
Eſt-ce monſtrer d'auoir quelque ſageſſe
Que d'adorer vos yeux qui m'ont tué?
Quelle fureur peut-eſtre tant extreme,
Qu'eſtre touſiours de ſoucis agité?

Pour

Digitized by Google

Pour l'appetit chaſſer la volonté,
Aimer vn autre & ſe hair ſoy-meſme.
N'eſtre iamais vne heure en meſme ſorte,
Pallir, rougir, eſperer, & douter,
Aux ennemis laiſſer libre la porte,
Et pour les ſens la raiſon reietter?
Mais plus encor inſenſé ie m'outrage:
Car en pouuant mon ardeur moderer
Par mes ſouſpirs, ie ne veux ſouſpirer,
Ni me douloir pour bruſler dauantage.
C'eſt peu de cas qu'vn mal qui ſe peut dire,
Aupres du mal dans l'eſprit retenu,
Quand en ſon dueil on eſt contraint de rire,
Le conſeruant pour le rendre incogneu.
Si toutefois vous croyez le contraire,
Et que ie penſe, en faiſant autrement
Vous aſſeurer d'aimer plus ardamment:
Bien, ie ſuiuray la couſtume ordinaire.
Mes paſſions ne ſeront plus contraintes,
En tous endroits noſtre amour ſe dira:
L'air refrappé ne bruira que mes plaintes,
Et ſur mon front ma douleur ſe lira.
Sans nul egard par tout ie vous veux ſuiure,
I'ay trop long temps languy loing de vos yeux,
N'eſperant plus les propos enuieux
Me ſeparer du bien qui me fait viure.
Aucun reſpect de mary ni de frere
Ne me pourra deſormais abuſer:
A tous propos ſans peur de leurs deſplaire,
Deuant leurs yeux ie viendray vous baiſer.

Vallets

Digitized by Google

Vallets faſcheux, qui par voſtre preſence
De voir mon bien m'auez tant ſceu garder,
Ne penſez plus me pouuoir retarder:
Bien peu me chaut qu'en ayez cognoiſſance.
Sur ſes beautez i'auray touſiours la veuë,
Mes chauds ſouſpirs plus ie ne retiendray:
Ie baiſeray ce bel œil qui me tuë
Et de mon mal tout haut ie me plaindray.
M'aduienne apres ce qu'il faut que i'attende
De ces hazards, ie veux tout endurer:
Au moins ma mort pourra vous aſſeurer
Que non la peur, mais l'amour me commande.

XIII.

Non, non n'eſtimez point pour m'eſtre ainſi rebelle
Et pour fauoriſer vn autre plus que moy,
D'eſbranler par ces flots le rocher de ma foy:
Car ie demeureray touſiours ferme & fidelle.
Ie confeſſeray bien que l'angoiſſe mortelle
Quelquefois me tranſporte & me rend hors de moy:
Mais ie reprens courage alors que ie vous voy,
Et me plais d'endurer pour Maiſtreſſe ſi belle.
Payez ma fermeté d'autant de cruautez,
Que i'adore en vos yeux d'admirables beautez,
Ie ne plaindray ma vie en ſi triſte auanture.
Seulement ie me plains & ſuis tout embraſé,
Quand ie cognois qu'vn autre eſt plus fauoriſé,
Et que la parenté vous ſert de couuerture.

Quand

XIIII.

Quand ie penſe aux douleurs dont i'eſtoy tourmenté
Durant que ie viuoy ſous l'amoureux empire:
Ce penſer me tranſporte, & fait que ie ſouſpire,
Touché du ſouuenir de ma captiuité.
C'eſt en vain (dy-ie alors) que quelque autre beauté
Entreprend deſormais de me penſer reduire:
Car en me ſouuenant de mon paſſé martyre,
Ie ſçauray mieux garder ma chere liberté.
Voilà ce que i'aſſeure, & que ie penſe faire,
Mais voyant vos beautez ie croy tout le contraire,
Et cours aueuglément au mal-heur preparé.
Adieu donc Liberté, tu m'as aſſez ſuiuie,
Ie ne redoute plus le trauail enduré:
En ſi belle priſon ie veux perdre la vie.

DIALOGVE.

D.

DOncques ces yeux bien aimez
A la fin ſe ſont armez
De feux, d'eſclairs, & d'orage?
Donc pour ne voir le tourment
Qui me preſſe iniuſtement
Vous deſtournez le viſage?
Dieux! que la femme eſt prompte à chãger de courage.
L. *Donc pour loyer d'amitié,*
O cœur plein de mauuaiſtié,
Tu te plais quand tu m'abuſes?
Et couurant ta fauſeté,
Tu penſes que ma bonté
Touſiours ſe paye d'excuſes?

Mais pour te croire plus ie cognoy trop tes ruſes.
D. *Helas! où prenez-vous ce courroux vehement*
Contre vn qui ne veut rien que vous rendre ſeruie?
L. *Mais toy-meſme où prẽs-tu ce nouueau chãgemẽ*
S'il eſt vray que ie t'aime, & que tu ſois ma vie?
D. *A bon droit les ſiecles vieux*
Nous ont peint Amour ſans yeux,
Monſtrans comme il ſe doit croire:
Trop d'ardeur le plus ſouuent
Nos ſentimens deceuant
En rapporte la victoire,
Et fait iuger le blanc eſtre vne couleur noire.
L. *L'ardeur ne m'aueugle en rien,*
Ce qui eſt ie le voy bien,
Ie trouue chaude la flame,
Le iour me ſemble luiſant,
Et ne faux point en diſant
Qu'Amour ne loge en ton ame,
Ou s'il te va bruſlant c'eſt pour vne autre Dame.
D. *Peuſſe-ie à deſcouuert mon cœur vous faire v*
Voſtre image ſans plus s'y trouueroit emprainte.
L. *Mais peuſſe-ie auſſi toſt guariſon receuoir*
Au mal que tu me fais, comme ie ſçay ta feinte.
D. *Quelle preuue ou quelle foy,*
Vous puis-ie donner de moy,
Qui ces creances efface?
L. *Rien ne ſçauroit m'aſſeurer:*
Car quelle foy peut iurer
Vn cœur ſi plein de fallace,
En qui iamais l'Amour ni la foy n'eurent place?

D.

D. *La mort que ie sens venir*
Pour mes angoisses finir,
Vous monstrera le contraire.
L. *Ah trompeur! tu vas pensant,*
Que ce propos soit puissant
Pour adoucir ma colere?
Ie cognoy ta feintise & ta ruse ordinaire.
D. *Puisse-ie donc mourir si i'aime autre que vous.*
L. *Les sermens amoureux ne font moindre l'offense.*
D. *Qui peut donc appaiser vostre iuste courroux?*
L. *Le desir esperé d'vne prompte vengeance.*
D. *Moderez ceste fureur:*
Il n'y a si grande erreur
Qu'vne forte amour n'oublie.
L. *Mais il n'est amour si fort*
Quand souuent on luy fait tort,
Qui ne se change en furie:
Grand' amour en grand' haine est souuent conuertie.
D. *Les courroux des vrais Amans*
Font par leurs embrazemens
Que l'amour plus fort s'enflame.
L. *Helas! ie l'espreuue assez,*
Car tant d'outrages passez,
Au lieu d'esteindre ma flame,
La font plus violente & plus viue en mon ame.
D. *Quelle preuue, ô mõ bien, m'en peut rẽdre asseurée*
Comment croiray-ie helas! que vostre ire est passee?
L. *Vous redonnant mon cœur que i'auois retiré,*
Et n'aimant rien que vous qui m'auiez delaissee.

Digitized by Google

XV.

Ie voyois foudroyer d'vne effort incroyable
Les murs d'vne cité que l'ennemy tenoit,
La place estoit en feu, l'air autour resonnoit
Horrible de fumee & de bruit effroyable.
Le rebelle ennemi d'vn courage indomptable,
Canonnant sans cesser nostre choc soustenoit,
L'vn couroit à l'assaut, l'autre s'en reuenoit
Raportant pour loyer vne playe honorable.
Or comme ie pensois estre hors du danger,
Deux yeux qu'Amour lui-mesme auoit voulu charger
Me vindrent dans le cœur mortellement atteindre.
Las! les plombs ennemis ne m'auoient point blessé,
Les balles de vos yeux sont beaucoup plus à craindre,
Qui m'ont en mille endroits cruellement percé.

XVI.

Ie la doy bien hair ceste main ennemie
Qui decocha sur moy tant de traits rigoureux,
Et du sang de ma playe encor tout chaleureux,
M'escriuit dans le cœur le nom de Parthenie.
Toutesfois ie l'adore, & la peine infinie
N'en sçauroit retirer mon œil trop desireux,
Peusse-ie lui donner cent baisers amoureux
Pour vanger mon outrage & la rendre punie.
Ce bel amas de neige excessif en froideur
Pourroit en le pressant refraichir mon ardeur,
Si le secours d'vn mal se prend de son contraire.
Mais puis qu'vn si grand prix à ma foy n'est promis,
„ Aumoins baisons son gand, il est tousiours permis
„ De baiser le dessus d'vn sacré reliquaire.

XVII.

Se peut-il trouuer peine en amour ſi diuerſe,
Que ce cruel enfant ne m'ait fait endurer?
Ait-il en ſon Royaume vne ſeule trauerſe,
Où ie ne me ſois veu mille fois eſgarer?
En mon cœur chacun iour ſa rigueur il exerce,
Ayant touſiours dequoy mon eſprit martyrer:
Et croy que ſur moy ſeul pour me deſeſperer,
De tous les amoureux tous les tourmens il verſe.
I'ay demeuré quatre ans viuant en liberté,
Sans ioye & ſans douleur aupres d'vne beauté,
De tous les dons du Ciel heureuſement pourueuë.
Apres vn ſi long temps il m'en vient enflammer,
Et comme ſi i'auois vne nouuelle veuë
Ie la ſers, ie l'adore, & meurs de trop l'aimer.

XVIII.

Si ce n'eſt qu'amitié c'eſt la plus enflammee,
Et qui mieux tout à coup vagaignant les eſprits,
Qu'autre qui fut iamais, n'en deſplaiſe à Cypris,
Les brandons de ſon fils ne ſont rien que fumee.
Expert i'en puis parler: mon ame accouſtumee
Dãs les fourneaux d'Amour plus ardemmẽt eſpris,
Recognoiſt à l'eſſay que tout n'eſt rien au pris
De ceſte amitié neuue en mon ſang allumee.
Quoy: ie ne puis dormir, ô Dieu quelle amitié,
Qui comme vne fureur me pourſuit ſans pitié,
Et qui du deſeſpoir les deſirs faict renaiſtre!
Bref, qui fait qu'à tous vents mon vaiſſeau ie remets!
„ *Non ce n'eſt amitié: l'amitié n'eſt iamais*
„ *Du Prince à ſon ſuiet, de l'eſclaue à ſon maiſtre.*

XIX.

Six iours? ah Dieu c'eſt trop! ſix iours sãs l'auoir veuë,
Plus faſcheux à paſſer qu'vn long ſiecle d'ennuis!
Ie les appelle iours, c'eſtoient obſcures nuicts:
Car mes yeux aueuglez n'ont iour que de ſa veuë.
Le mal qui tient au lict ma puiſſance abbatuë
Ne m'eſt grief que d'autant que voir ie ne la puis:
Medecins qui iugez du tourment où ie ſuis,
Pour Dieu faictes qu'il ceſſe, ou que toſt il me tuë.
Voſtre art ne ſçauroit-il me donner le pouuoir
D'aller iuſqu'au chaſteau ſeulement pour la voir?
Trouuez moy ce moyen, ma langueur eſt finie.
Sinon retirez-vous c'eſt en vain conſulté:
Saignee, herbes, onguents, ne font pour ma ſanté,
Mon mal & ſon remede eſt l'œil de Parthenie.

COMPLAINTE.

PVis que i'eu bien le cœur de me ſeparer d'elle,
Voyant ſes deux beaux yeux ſi chaudement pleurer,
Ie l'auray bien auſſi pour me deſeſperer,
Et finir par ma mort mon angoiſſe immortelle.
Mourons donc, & monſtrons en ce dernier ouurage
Qu'il eſt touſiours en nous d'eſchapper du mal-heur,
Si le coup de la mort me fait quelque douleur,
Celuy de mon depart m'en fit bien dauantage.
Mais quel fleuue de ſang peut lauer mon offenſe,
Et l'erreur que i'ay faicte en m'eſloignant de vous?
Il n'eſt point de treſpas qui ne me fuſt trop doux:
Il faut qu'vn plus grand mal m'en face la vengeãce.
Entre cent mille horreurs ie veux trainer ma vie,
Troublé, deſeſperé, trauaillé ſans ceſſer:

Digitized by Google

Et le dur ſouuenir d'auoir peu vous laiſſer
Sera de mon eſprit l'eternelle furie.
I'auray pour me geſner touſiours en la memoire
Les biens que i'ay perdus, vos beautez, vos diſcours,
Tant d'eſtroittes faueurs, tant de nuicts, tant de iours,
Qu'Amour ne m'eſpargnoit vn ſeul poinct de ſa gloire.
O deuoir rigoureux, grande eſt la tyrannie
Que ſi ſuperbement tu exerces en moy:
Puis que ces doux plaiſirs n'ont rien peu contre toy,
Et que pour t'obeïr toute amour i'ay bannie!
Bannie, helas! nenny, quant-& moy ie la porte,
C'eſt le ſang & l'eſprit dont ie ſuis compoſé,
Et le cruel deuoir qui me rend maiſtriſé,
Au lieu de l'affoiblir la faict touſiours plus fort.
Il eſt vray qu'il a peu ceſte fois me contraindre,
Mais c'eſt ce qui l'augmente irritant ſon effort:
Amour n'eſt riẽ que flãme, & la flãme ard plus fort
Quand par vne cloſture on la penſe reſtraindre.
I'accuſe mon deuoir d'vne erreur que i'ay faicte,
Moy qui par trop d'eſgard me ſuis veu deceuoir:
Car falloit-il cognoiſtre en terre autre deuoir,
Qu'eſtre touſiours aupres de beauté ſi parfaicte?
Mais qu'euſt-on dit de moy? i'euſſe laiſſé mon mai-
Seruiteur infidelle, ingrat, & mal-heureux. (ſtre,
Ah! i'ay trop de raiſon pour vn homme Amoureux,
Auec tant de reſpects, Amour ne ſçauroit eſtre.
Ce Dieu ſur tõ les dieux n'auroit pas la maiſtriſe,
Si touſiours par ſageſſe il ſe laiſſoit guider:
Pour ne cognoiſtre rien l'Amant ſe doit bander,
Et faut que toutes loix pour ſa Dame il meſpriſe.

Ceux qui ne ſont touchez de l'amoureuſe flame,
Dont le ſang eſt moins chaud, & le poil plus griſon,
Gardent ſeul le deuoir, l'honneur, & la raiſon,
Ie dois tout violer pour complaire à Madame.

Et puis mon ieune Roy n'a pas l'ame ſauuage,
Amour aſſez de fois l'a ſouſmis à ſa loy:
Quand il euſt ſceu mon mal prenant pitié de moy,
Il m'euſt bien diſpenſé d'vn ſi faſcheux voyage.

Auſſi bien ie le ſuis ſeparé de moy-meſme,
Sans cœur & ſans eſprit qu'en vos yeux i'ay laiſſé,
Et n'ay plus que le corps tout palle & tout glacé,
Animé ſeulement de ma douleur extreme.

Mais que le fier deſtin à ſon gré me promeine,
D'vn & d'autre coſté par les temps plus diuers,
Sous l'Ourſe en la Scytie, entre cent mille hyuers,
Touſiours de voſtre amour mon ame ſera pleine.

Mes yeux pourrõt biẽ voir mainte choſe admirable,
Autre Ciel, autre terre, autre peuple indompté:
Mais ils ne verront point loin de voſtre beauté
D'obiet qui les contente & leur ſoit agreable.

COMPLAINTE.

PAs plus ie vais auant plus ie ſuis outragé
D'vn regret inhumain qui me tient aſſiegé
Depuis le triſte iour que i'ay laiſſé Madame,
Et que ie ne voy plus la clarté de ſes yeux,
Ardans flambeaux d'Amour, ſerains & gracieux,
Qui comme vn beau Soleil eſclairoient à mon ame!

Amour qui ne veut point mes triſteſſes finir,
Trauaille mon eſprit d'vn poignant ſouuenir,

Mettant

Mettant deuant mes yeux tant de faueurs laiſſees,
Tant d'heureuſes beautez, tant de contentemens,
De diſcours, de baiſers, de doux languiſſemens,
Et tant de briefues nuicts ſi doucement paſſees.
Ie cognoy maintenant qu'il me faiſoit gouſter
Les plaiſirs amoureux, non pour me contenter,
Ni pour pitié qu'il euſt de ma peine ſoufferte:
Mais à fin qu'en perdant ceſte felicité,
Ie fuſſe puis apres aiſément emporté
Par le dur ſouuenir d'vne ſi grande perte.
O mer que i'abandonne auec mille douleurs,
Ie fay croiſtre tes eaux par les eaux de mes pleurs,
Et fay par mes ſouſpirs eſleuer vn orage:
Las! ie ſerois heureux ſi la force du vent
Me noyoit à ce bord ſans paſſer plus auant,
A fin que mon eſprit erraſt ſur ce riuage.
Celuy qui bien au vif d'Amour n'eſt point eſpris,
Abandonnant les yeux dont ſon cœur eſt ſurpris,
Appelle ceſte abſence vne aigre departie:
Mais de moy ie l'appelle vn rigoureux tourment,
Vne angoiſſe, vne rage, & vn gemiſſement,
Qui n'a point d'autre fin que la fin de la vie.
Las! ie croy que le Ciel m'auoit predeſtiné
Pour ſouffrir des trauaux deuant que d'eſtre né,
Et pour n'auoir iamais de repos ſur la terre!
I'ay couru ſur la mer mille & mille dangers,
Et ſupporté chetif aux païs eſtrangers
Le froid, le chaud, la faim, les priſons & la guerre.
Mais pour tant de meſchefs dont i'eſtois aſſailly,
Iamais ie ne me vey le cœur laſche & failly.

Ceux qui ne ſont touchez de l'amoureuſe flame,
Dont le ſang eſt moins chaud, & le poil plus griſon,
Gardent ſeul le deuoir, l'honneur, & la raiſon,
Ie dois tout violer pour complaire à Madame.
Et puis mon ieune Roy n'a pas l'ame ſauuage,
Amour aſſez de fois l'a ſouſmis à ſa loy:
Quand il euſt ſceu mon mal prenant pitié de moy,
Il m'euſt bien diſpenſé d'vn ſi faſcheux voyage.
Auſſi bien ie le ſuis ſeparé de moy-meſme,
Sans cœur & ſans eſprit qu'en vos yeux i'ay laiſſé,
Et n'ay plus que le corps tout palle & tout glacé,
Animé ſeulement de ma douleur extreme.
Mais que le fier deſtin à ſon gré me promeine,
D'vn & d'autre coſté par les temps plus diuers,
Sous l'Ourſe en la Scytie, entre cent mille hyuers,
Touſiours de voſtre amour mon ame ſera pleine.
Mes yeux pourrõt biẽ voir mainte choſe admirable,
Autre Ciel, autre terre, autre peuple indompté:
Mais ils ne verront point loin de voſtre beauté
D'obiet qui les contente & leur ſoit agreable.

COMPLAINTE.

Plus ie vais auant plus ie ſuis outragé
D'vn regret inhumain qui me tient aſſiegé
Depuis le triſte iour que i'ay laiſſé Madame,
Et que ie ne voy plus la clarté de ſes yeux,
Ardans flambeaux d'Amour ſerains & gracieux,
Qui comme vn beau Soleil eſclairoient à mon ame!
Amour qui ne veut point mes triſteſſes finir,
Trauaille mon eſprit d'vn poignant ſouuenir,

Mettant

Mettant deuant mes yeux tant de faueurs laiſſees,
Tant d'heureuſes beautez, tant de contentemens,
De diſcours, de baiſers, de doux languiſſemens,
Et tant de briefues nuicts ſi doucement paſſees.
Ie cognoy maintenant qu'il me faiſoit gouſter
Les plaiſirs amoureux, non pour me contenter,
Ni pour pitié qu'il euſt de ma peine ſoufferte:
Mais à fin qu'en perdant ceſte felicité,
Ie fuſſe puis apres aiſément emporté
Par le dur ſouuenir d'vne ſi grande perte.
O mer que i'abandonne auec mille douleurs,
Ie fay croiſtre tes eaux par les eaux de mes pleurs,
Et fay par mes ſouſpirs eſleuer vn orage:
Las! ie ſerois heureux ſi la force du vent
Me noyoit à ce bord ſans paſſer plus auant,
A fin que mon eſprit errаſt ſur ce riuage.
Celuy qui bien au vif d'Amour n'eſt point eſpris,
Abandonnant les yeux dont ſon cœur eſt ſurpris,
Appelle ceſte abſence vne aigre departie:
Mais de moy ie l'appelle vn rigoureux tourment,
Vne angoiſſe, vne rage, & vn gemiſſement,
Qui n'a point d'autre fin que la fin de la vie.
Las! ie croy que le Ciel m'auoit predeſtiné
Pour ſouffrir des trauaux deuant que d'eſtre né,
Et pour n'auoir iamais de repos ſur la terre!
I'ay couru ſur la mer mille & mille dangers,
Et ſupporté chetif aux païs eſtrangers
Le froid, le chaud, la faim, les priſons & la guerre.
Mais pour tant de meſchefs dont i'eſtois aſſailly,
Iamais ie ne me vey le cœur laſche & failly.

Touſiours d'vn ferme eſprit i'y faiſois reſiſtance,
Maintenant au beſoing le courage me faut,
Et voulant reſiſter à ce dernier aſſaut,
Ie pers ſoudainement l'eſprit & la puiſſance.
Quand celuy qui voyage eſt ſurpris de la nuict,
Et qu'il s'eſt eſgaré du chemin quil pourſuit,
Il a pour ſon recours la clarté de la Lune:
Mais las! où me faut-il deſormais retirer
Suyuant l'aueugle Amour qui ma fait eſgarer,
Puis que ie ne voy plus ma lumiere opportune?
Quand le Nautonnier ſage eſt au milieu de l'eau,
Et que les vents eſmeus combattent ſon vaiſeau,
Vers vn Signe luiſant pour guide il ſe retire:
Mais las! que puis-ie faire en l'amoureuſe mer?
Ie voy les vents eſmeus, & les flots eſcumer,
Et ſi ie ne voy plus mon bel aſtre reluire.
Viuant comme ie vy, dolent & ſoucieux,
I'acompare à mon ſort ces mons audacieux,
Qui ſemblẽt faire aux Dieux vne autrefois la guerre,
Ils ſont voiſins du Ciel, & mon hautain penſer
Iuſqu'au plus haut des Cieux s'eſt bien oſé hauſſer
Pour choiſir la beauté que i'adore en la terre.
Ils ſont couuers de neige en perdant leur Soleil:
Des que ie pers le mien mon ſort eſt tout pareil,
I'ay le cœur tout ſerré de glace & de froidure:
Ils ſont pleins de rochers, & mon dueil vehement
M'a priué tout d'vn coup d'ame & de ſentiment,
Et m'a changé l'eſprit en vne roche dure.
Si ie n'euſſe eu le cœur en rocher tranſmué,
L'exceſſiue douleur auſſi toſt m'euſt tué,
Par vne ſeule mort mettant fin à mes peines:

Digitized by Google

I'euſſe eſté ſous le faix mille fois abbatu,
Sans durer aux ſoucis dont ie ſuis combatu,
Et ſouffrir immortel mille morts inhumaines.
Soit de iour, ſoit de nuict ie ne puis repoſer:
Car mon iuſte regret ne ſe veut appaiſer,
Mes penſers importuns ne me font point de trefue,
Tant plus ie vais auant plus ie ſuis tourmenté,
Ie ſouhaitte le iour durant l'obſcurité,
Et ſouhaitte la nuict quand le Soleil ſe leue.
I'ay pour tout reconfort vn eſpoir menſonger,
Qui veut contre mon gré mes douleurs alleger,
Par le doux appareil d'vn retour deſirable:
Mais ceſt eſpoir eſt vain: car faut-il eſperer
Qu'auec tant de tourmens ie puiſſe aſſez durer,
Pour attendre vn retour vainement fauorable?

XX.

Liberté precieuſe en mes vœux adoree,
Qui depuis ſi long temps m'auois voulu laiſſer,
Te puis-ie donc encore, ô Deeſſe embraſſer,
Affranchy des liens qui mon ame ont ſerree?
T'ayant trop follement en la France eſgaree,
Depuis tant de ſaiſons euſſe-ie peu penſer
Que ſi loin en Pologne il fallut m'addreſſer
Pour voir ſous ta faueur ma franchiſe aſſeuree?
I'eſtoy ſerf doublement: mon Roy me retenoit,
Et l'œil d'vne beauté mille loix me donnoit:
I'ay congé de mon Prince, & Madame me laiſſe,
Car depuis mon depart ſon cœur elle a changé:
O moy trois fois heureux, qui me voy deſchargé,
D'ũ coup à mõ hõneur de Maiſtre, & de Maiſtreſſe.

Ie ne

XXI.

Ie ne veux plus aimer vn cerueau ſi volage,
Fantaſtique, incertain, qui n'a rien d'arreſté:
I'ay trop ſouffert d'ennuis par ſa legereté,
I'ay trop fermé les yeux à mon propre dommage.
Et ſi pour l'aduenir il faut que ie m'engage
Aux attraits enchanteurs de quelque autre beauté,
Deuant que mon eſprit r'entre en captiuité,
Ie voudroy voir le cœur pluſtoſt que le viſage.
I'ay bien ſeruy quatre ans, & n'ay rien auancé,
Maintenant que l'eſpoir m'a du tout delaiſſé,
Au plus fort de mon mal ma guariſon i'eſpreuue.
De ce prompt changement ie ſçay que vous rirez:
Mais pourtant quelquefois vous me confeſſerez,
Qu'un tel Amãt que moy to⁹ les iours ne ſe treuue.

XXII.

Ie l'aime bien pour la douce puiſſance
De ſes beaux yeux ſi prompts à decocher,
Pour tant d'attraits dont ie n'oſe approcher,
Pour ſes propos tant vrais en apparence.
Mais ie la hay pour ſa grande inconſtance,
Pour tant d'amour qu'elle ne peut cacher
Pour ſe laiſſer de chacun recercher,
Et des Amans ne faire difference.
On ne void point au Ciel tant de clartez,
Ni tant de fleurs en Auril par les pleines,
Que ſon viſage eſt orné de beautez.
Il n'y a point aux enfers tant de peines,
Ni ſur la mer tant de flots deſpitez,
Qu'elle refait & faict d'amours ſoudaines.

Com

XXIII.

Comme vn chiẽ que ſon maiſtre a long temps careſſé,
S'il aduient qu'à la longue il change de nature,
S'en fuit, puis s'en reuient, eſperant qu'il ne dure,
Et pour ſix coups de foüet ne peut eſtre chaſſé.
En fin d'ard'ante ſoif & de faim trop preſſé,
Se voyant deffaillir faute de nourriture,
Eſt contraint autre part cercher ſon aduenture,
Changeant pour vn nouueau celuy qu'il a laiſſé.
I'en ay faict tout ainſi, dedaigné de Madame,
I'ay couru, i'ay tourné, penſant flechir ſon ame,
I'ay demandé pardon, triſte & deconforté.
Mais puis qu'en ſes courroux ſi ferme elle demeure,
Ie me pourchaſſe ailleurs, de peur que ie ne meure,
Non par mon inconſtance, ains par neceſſité.

XXIIII.

Prince, à qui les deſtins en naiſſant m'ont ſouſmis,
Qu'elle fureur vous tient d'aimer ceſte infidelle?
L'air, les flots, & les vents sõt plus arreſtez qu'elle,
Puiſſe vne telle erreur troubler mes ennemis.
Son œil par qui tant d'heur vous eſt ores promis,
Abuſa mon eſprit par la meſme cautelle:
Ce corail ſouſriant, qui les baiſers appelle,
Mille fois ſes threſors à ſouhait m'a permis.
Comment peut en l'aimant voſtre ame eſtre aſſeuree?
Me laiſſant pour vous prendre elle s'eſt pariuree,
Ce cœur qu'elle dit voſtre, eſtoit n'aguere à moy.
Elle eut pour me dompter toutes les meſmes armes,
C'eſtoient meſmes ſermens, meſmes vœux, meſmes larmes,
Vous pourrez-vous fier à qui n'a point de foy?

Digitized by Google

CHANSON.

QVand vous aurez vn cœur plein d'amour & de foy,
Pur, entier, & constant, pour m'offrir en eschange
De celuy si loyal que vous auez de moy,
Ne vous deffiez point qu'autre part ie me range.
Mais tãdis qu'en m'aimãt, ou feignant de m'aimer,
Ie vous verray voler pour tant d'amours nouuelles,
N'esperez s'il vous plaist de pouuoir m'enfermer:
Car comme vostre esprit le mien aura des aisles.
Ie ne suis point de ceux qu'en doute il faut tenir,
Ainsi que leur ardeur dure en sa violence:
La seule affection peut mon feu maintenir,
Qui s'esteint aussitost que i'entre en mesfiance.
I'aime mieux peu de bien l'ayant en seureté,
Qu'vn plus riche thresor prest à faire naufrage:
I'aime mieux m'asseurer d'vne moindre beauté,
Que d'vne autre iouïr plus belle, & plus volage.
Vostre bouche & vos yeux riches de mille appas,
Meritent bien qu'on meure en leur obeïssance,
Mais vostre esprit leger ne le merite pas:
A ce que l'vn contraint l'autre nous en dispense.
Amour est vn desir de iouïr & d'auoir
Pour soy tant seulement l'obiect qui beau nous semble,
Iamais de compagnon il ne veut receuoir,
Cupidon ne sçauroit lier trois cœurs ensemble.
Ne vous estonnez donc que si soudainement
Cognoissant vostre humeur autre part ie me iette,
C'est que ie veux bastir sur meilleur fondement,
A fin que mon Amour au vent ne soit subiecte.

A l'in

XXV.

A l'inconſtance.

Franc du triſte ſeruage où i'ay tant ſupporté, (penſe,
Qu'vn ſeul des maux ſoufferts me tranſit quand i'y
Ie t'en viens rendre grace ô deeſſe Inconſtance,
Deuant à ta faueur l'ame & la liberté.
Vn ſonge imaginé que l'on dit Fermeté
M'auoit ſi bien pippé par ſa belle apparence,
Qu'abhorrant tout ſecours i'embraſſoy ma ſouffrãce
Et renforçoy les fers dont i'eſtois arreſté.
Celle en fin qui ſeruoit à mon feu de matiere,
Oubliant ſes ſermens & changent la premiere
M'a fait voir que la foy n'eſtoit qu'vn nom trõpeur.
Et mon ame auſſi toſt de toy fauoriſee,
A rompu ſes liens, ſa priſon a briſee,
Et de toute conſtance a deliuré mon cœur.

XXVI.

Friſez vos blonds cheueux, adouciſſez vos yeux,
De propos enchanteurs voſtre bouche ſoit pleine,
Laſchez des ſoupirs feints, dreſſés la veuë aux cieux
Pleurez, cõtraignez-vous, voſtre eſperãce eſt vaine.
Ie n'y retourne plus: tant de cris furieux,
Tant de iours conſommez en angoiſſeuſe peine,
Pour le poignant regret de vous voir ſi ſou daine,
Feront qu'à l'aduenir ie me garderay mieux.
L'experience apprend, mon mal m'a rendu ſage,
O mal-heureux qui aime vne Dame volage,
Et de ſes feints propos ſe laiſſe deceuoir!
Non, non, ſi iamais plus voſtre douceur m'abuſe,
Ie ne veux ni pitié, ni pardon receuoir:
„ Car la ſeconde erreur n'eſt pas digne d'excuſe.

Digitized by Google

XXVII.

Non, ie ne me plains pas de l'auoir adoree,
Ni que pour l'eſtimer i'aye tout meſpriſé,
Ie me plains ſeulement que mon cœur peu ruſé
Ait creu fonder en elle vne amour aſſeuree.
Ah! maudite eſperance à mon mal coniuree,
Tu m'as bien ceſte fois traiſtrement abuſé,
Quand apres tant de peine en l'aimant enduree
Vn nouueau ſans merite eſt plus fauoriſé.
I'ay trouué la fontaine, on m'en oſte l'vſage,
I'ay cultiué la planté vn autre a le fruitage,
On reçoit le payement du temps que i'ay ſeruy:
Deſtin malencontreux des Amans miſerables,
Que ſert d'auoir Neptune & les vents fauorables,
Si le bien dans le port d'vn corſaire eſt rauy?

VILLANELLE.

M'Oſtant le fruict de ma fidelle attente,
On veut helas! que ie ſois vn rocher,
Que ie me taiſe, & que rien ie ne ſente:
Mais ſi grand dueil que ie ne puis cacher
Fend ma poitrine, & faict que ie m'eſcrie:
Il eſt aiſé de tromper qui ſe fie.
Ie m'aſſeuroy plein d'amoureuſe flame,
Sur des ſermens qui ſouuent m'ont deceu:
Mais quel ſerment peut iurer vne femme?
Helas! trop tard pour mon bien ie l'ay ſceu!
O que mon cœur eſt preſſé de furie:
Il eſt aiſé de tromper qui ſe fie.

Si tu

Digitized by Google

Si tu te plains, ame volage & feinte,
Du chaud deſpit mon courage irritant,
Las contre toy i'ay bien plus iuſte plainte!
Tu fais le mal & ie le vay ſentant,
C'eſt tout le fruict de t'auoir bien ſeruie:
Il eſt aiſé de tromper qui ſe fie.

Iamais ton nom en mes vers ne ſe liſe,
A fin qu'au moins on ne puiſſe auerer
Qui fut l'eſprit ſi remply de feintiſe:
Ie t'aimoy trop pour te deſhonorer,
En ma douleur il ſuffit que ie die:
Il eſt aiſé de tromper qui ſe fie.

Rens moy mon cœur deſloyale maiſtreſſe,
Ce n'eſt raiſon que tu l'ayes à toy:
Pour ſa bonté trop grande eſt ta fineſſe,
Il eſt fidelle & tu n'as point de foy.
Aſſez tu as ſa franchiſe aſſeruie:
Il eſt aiſé de tromper qui ſe fie.

Heureux amant, gouſtant la ioüiſſance
Du fruict que i'ay tant de fois ſauouré,
Sermens, ſouſpirs, faueurs en abondance,
De ſon amour ne te rende aſſeuré.
A tels appas elle arreſta ma vie:
I'en fus trompé, iamais ie ne m'y fie.

Digitized by Google

XXVIII.

Ces diſcours en hauteurs par mes vers tant priſez
Ne ſont que bas propos d'vne ſotte ieuneſſe:
Ces yeux prompts en regards, trompeurs & deguiſez
N'ont pas tant de clarté, d'attraits, ni de rudeſſe.
Ceſte viue couleur qui rauit & qui bleſſe
Les eſprits des Amans de la feinte abuſez,
Ce n'eſt que blanc d'Eſpagne, & ces cheueux friſez
Ne ſont pas ſes cheueux, c'eſt vne fauſſe treſſe.
Trompeur aueugle né tu m'as long temps deceu,
Mais en fin le deſdain pour conſeil i'ay receu,
Tu m'aueuglois les yeux, & il m'ouure la veuë.
Adieu volage enfant, adieu vaine beauté,
Voſtre legere foy, que trop tard i'ay cogneuë,
Me fait rompre mes fers pour viure en liberté.

CHANSON.

AH Dieu, que la flamme eſt cruelle
Dont Amour me fait conſumer!
Ie ſers vne Dame infidelle,
Et ne puis ceſſer de l'aimer.
La marine eſt plus arreſtée,
Et du ciel les hauts mouuemens,
Bref tout ce qu'on lit de Prothee
Ne s'eſgale à ſes changemens.
Ores ie ſuis ſeul en ſa grace,
Ce n'eſt qu'Amour, ce n'eſt que feu,
Vn autre auſſi toſt prend ma place,
Et feint ne m'auoir iamais veu.

Digitized by Google

Ce nouueau fier de mon dommage,
Qui ſe forge vn Deſtin conſtant,
Auſſi toſt ſe trouue en naufrage,
Et me voit au port tout contant.
I'ay fait par art & par nature
Tout ce qu'vn Amant peut penſer,
A fin d'arreſter ce Mercure,
Sans iamais y rien auancer.
Las! ce qui plus me deſeſpere
C'eſt qu'auec tout ce que i'en voy,
Mon eſprit ne s'en peut diſtraire,
Et l'adore en deſpit de moy.
Si ialoux ie franchis ſa porte
Iurant de n'y plus retourner,
Mon pied mal-gré moy m'y rapporte,
Et ne ſçauroy l'en deſtourner.
C'eſt touſiours accord ou querelle,
(O miſerable que ie ſuis!)
Ie ne ſçauroy viure auec elle,
Et ſans elle auſſi ie ne puis.

XXIX.

Puis donc qu'elle a changé de flamme & de courage,
Et que ſon cœur tout mien s'eſt ailleurs diuerty,
C'eſt à moy maintenant à prendre autre party,
Et ſi ie l'aimois bien l'abhorrer dauantage.
O Dieu que i'auray fait vn deſiré naufrage,
Et que de ce mal-heur grand heur ſera ſorty,
Si mon feu de tout poinct ſe peut rendre amorty,
Et que des eaux d'oubly ie face mon breuuage.
Helas! depuis deux mois que i'y ſuis reſolu,
La voyant, ie voudrois ne l'auoir point voulu,
Et faut que ma raiſon loin de moy ſe departe.
Ie rehume à longs traits l'amoureuſe poiſon,
Hé! que feray-ie donc pour auoir guariſon?
Il faut vaincre en fuyant ainſi que fait le Parthe.

XXX.

Ce mignon ſi frizé qui ſert d'homme & de femme,
A voſtre eſprit leger nouuellement ſurpris:
Il eſt voſtre Adonis, vous eſtes ſa Cypris,
Il vous nõme ſon cœur, vous l'appellez voſtre ame.
Souuent entre vos bras il modere ſa flame,
Et ſe mire en vos yeux qui ſerf le tiennent pris:
Pour luy ceux du paſſé vous ſont tous à meſpris,
Bref il n'eſt point d'amãt mieux traité de ſa Dame.
O trop credule Enfant, auant qu'il ſoit long temps,
Voyant de ceſte mer les reflus inconſtans,
Tu maudiras les Dieux, ta vie, & ta fortune.
Expert i'en puis parler, qui laſche & tout trempé
Du peril fraiſchement par miracle eſchappé,
Paye au port tout ioyeux mon offrande à Neptune.

Il fau

XXXI.

Il faudra bien qu'vne femme ſoit belle,
D'œil & de port chaſtement compoſé,
Et que l'eſprit n'en ſoit trop aduiſé,
Pour m'abuſer & me fier en elle.
Il n'y a rien qui ſoit plus infidelle,
Ni cœur ſi feint, ſi traiſtre & ſi ruſé
Que d'vne femme animal deguiſé,
Qui iour & nuict ne diſcourt que cautelle.
A faire mal giſt ſon entendement,
Peu de ceruelle & moins de iugement
La font ſuperbe, erratique, inconſtante.
A quel mal-heur nous ont ſoumis les Cieux!
La plus fidelle aimeroit beaucoup mieux
N'auoir qu'vn œil que d'vn eſtre contente.

XXXII.

I'auoy fait mille efforts pour rompre vne priſon
Où la ſeule fureur rangeoit ma fantaſie,
Sans que le cours des ans, la peur, la ialouſie
Euſſent peu dedans moy reloger la raiſon.
Sentant au creux des os la bruſlante poiſon,
Dont mon ame inſenſee eſtoit toute ſaiſie,
Forcé ie m'abandonne à ceſte frenaiſie
N'eſperant iamais plus d'y trouuer guariſon.
Mais en fin de bon-heur ie ſceu que ma maiſtreſſe
Fauoriſoit vn ſot ſans grace & ſans adreſſe,
Durant qu'elle s'en mocque & s'en rit auec moy.
Lors vn noble deſdain vient gaigner mon courage,
Qui m'affranchit du tout de l'amoureuſe loy,
Doy ie pas bien aimer le ſot qui m'a fait ſage?

XXXIII.

Quand ie portois le ioug de voſtre tyrannie,
Priué comme de cœur d'yeux & de iugement,
Ie vous craignois ſi fort que l'ombre ſeulement
D'vn ſeul de vos deſdains m'eſtoit peine infinie.
Mais or' qu'auecques moy la raiſon s'eſt vnie
I'ay perdu ceſte crainte, & cognois clairement
Que i'eſtois bien troublé d'aimer fidellement
Celle de qui la foy pour iamais s'eſt bannie.
Foudroyez maintenant, pleuuez flammes & dards,
D'audace & de courroux aigriſſez vos regards,
Changez à tous obiects voſtre cœur infidelle.
Et par deſpit de moy les autres careſſez:
Iamais vous ne tiendrez mes eſprits enlacez,
Soyez ferme ou legere, ou piteuſe ou cruelle.

XXXIIII.

Ie l'aimay par deſſein la cognoiſſant volage
Pour retirer mon cœur d'vn lieu fort dangereux,
Auſſi que ie vouloy n'eſtre plus amoureux
En lieu que le pprofit n'auançaſt le dommage.
Ie duray quatre mois auec grand aduantage,
Gouſtant tous les plaiſirs d'vn Amãt bien heureux,
Mais en ces plus beaux iours, (ô deſtin rigoureux!)
Le deuoir me força de faire vn long voyage.
Nous pleuraſmes tous deux puis quand ie fu party
Son cœur n'agueres mien fut ailleurs diuerty,
Vn reuint, & ſoudain luy voilà rallier.
Amour ie ne m'en veux ni meurtrir ni bleſſer:
Car pour dire entre nous ie puis bien confeſſer
Que plus d'vn mois deuant ie l'auois oubliee.

Fort

XXXV.

Fort ſommeil de quatre ans qui m'as ſillé la veuë,
M'aſſoupiſſant du tout en la nuict des amours,
Où eſt ce rare eſprit? où ſont ces hauts diſcours?
Et ceſte grand' beauté qu'eſt-elle deuenuë?
Or' que la cognoiſſance vn peu m'eſt reuenuë,
Ie voy que le ſuiet de mes douloureux iours,
N'eſtoit rien que feintiſe & qu'impudiques tours
D'vne que pour mon bien trop tard i'ay recognuë.
Ie rougis de ma honte, & voy trop clairement (ment,
Qu' Amour n'eſt point aueugle, ains les ſiens ſeule-
Puis qu'il leur vend du fard pour des beautez diui-
Ie t'embraſſe, ô deſdain, fin de tous mes mal-heurs, (nes.
Par toy ie recognois qu'au lieu de belles fleurs
Ie cueillois des chardons & de ſeiches eſpines.

XXXVI.

Ce qu'on veit par eſſay que noſtre eſprit s'irrite
Et s'aigrit de fureur quand il eſt empeſché,
Ainſi qu'vn grand torrent dont le cours eſt bouché,
Contre l'empeſchement s'obſtine & ſe deſpite.
Vne haleine impudique en tous charmes inſtruite
Par vengeance du Ciel & pour quelque peché
En ſes foibles liens me tint lors attaché,
Bien qu'elle n'euſt diſcours ni beauté ni merite.
Par pitié ſeulement ie l'aimoy quelque peu,
En fin ſans y penſer mon cœur deuint en feu,
La voyãt toute en proye à mainte amour nouuelle.
Ce deſpit furieux m'a trauaillé quatre ans,
Eſſayant d'arreſter ſes penſers inconſtans,
Et n'en euſſe fait cas s'elle euſt eſté fidelle.

ODE.

Cependant que l'honneſteté
Seruoit de bride à ta beauté,
Empreinte au plus vif de mon ame:
Quand ie ſentois bruſler mon cœur,
Ie me plaiſois en ma langueur,
Et nommois heureuſe ma flame.
Les filez de tes blonds cheueux,
Primes, friſez, retors en nœuds
De cent mille façons nouuelles,
Serroient tellement mes eſprits,
Que iamais ie n'euſſe entrepris
De rompre de chaiſnes ſi belles.
Ton œil, qui les dieux eſmouuoit,
Contraignant tout ce qui viuoit,
Sous l'amoureuſe obeïſſance:
Et le doux effort de ton teint
M'auoient ſi viuement atteint,
Que ie tremble encor quand i'y penſe.
Bref, ingrate, i'eſtois tant tien,
Que ie mettois mon plus grand bien
A te peindre en ma fantaſie
Pleine de tant de raritez,
Que meſme les diuinitez
S'en eſmouuoient de ialouſie.
Quantefois vne froide peur
M'a gelé le ſang & le cœur?
Combien de fois mon ame atteinte
A craint que le maiſtre des dieux

Encore

Encore vn coup quittaſt les cieux,
Touché de ton œillade ſainte?
Toutesfois or' en vn moment
Ie ne ſens plus tant de tourment,
Mon ame n'eſt plus ſi craintiue,
Ton poil ne me ſemble ſi beau,
Ton œil ne me ſert de flambeau,
Ni ta couleur ne m'eſt plus viue.
Sçais-tu pourquoy? c'eſt pour auoir
Ainſi manqué de ton deuoir,
Engageant ta gloire eſtimee:
Car ton honneur qui reluiſoit,
Plus que la beauté me plaiſoit,
Qui n'eſt ſans honneur que fumee.
Encor ſi pleine de pitié
Tu l'euſſes fait par amitié,
Ie ne dirois que ce fuſt vice:
Mais de meſpriſer ſes amis,
Pour vne ſi laſche auarice,
Ce mal ne peut eſtre remis.

CHANSON.

TRompé d'attraits ſubtils & deguiſez,
Long temps mon ame en vous fit ſa demeure,
Et ne penſois voir onc arriuer l'heure
Que nos eſprits fuſſent moins embraſez.
Puis il vous pleut de changer ſans raiſon
A tous les vents tournant voſtre courage,
Dont ie ſenty tant d'aigreurs & de rage
Que i'en rompy mes fers & ma priſon.

Il eſt bien vray que ſouuent du depuis
Auec regret i'en ay eu ſouuenance,
Et blaſphemant voſtre aueugle inconſtance
Sans repoſer i'ay paſſé maintes nuicts.
Mais ceſt ennuy peu à peu m'a laiſſé,
Rien plus de vous en l'eſprit ne me paſſe:
Et maintenant ie vous rens plus de grace
Du changement que du plaiſir paſſé.
Car vos douceurs fort long temps m'ont deceu
Dans leurs filez ma liberté fut priſe:
Et le deſdain m'a remis en franchiſe
En m'apprenant ce qu'onc ie n'auois ſceu.
Franc maintenant ie chante & vay diſant
Que le deſdain eſt vn ius ſalutaire,
Propre à la veuë & qui la rend plus claire,
Purgeant d'Amour le venin plus nuiſant.

XXXVII.

Eſt-il vray qu'autrefois i'aye tant enduré
Pour des yeux que ie voy ſans plaiſir & ſans peine,
Où ſont tant d'ameçons dont elle eſtoit ſi pleine?
Qu'eſt deuenu ce poil creſpement blon-doré?
Ie regarde eſbahy ſon teint decoloré,
Dont l'eſclat autrefois la rendoit ſi hautaine,
Et me mocque à par moy de ma pourſuite vaine,
Remerciant le temps qui m'en a retiré.
Ce que de mes amis le conſeil ſalutaire,
L'abſence & les deſdains en moy n'auoiẽt ſceu faire
Le cours du temps l'a fait de mõ amour vainqueur.
Et guariſſant mon ame en fin m'a rendu ſage:
Car lors qu'il vous oſta les roſes du viſage,
Lors meſme il m'arracha les eſpines du cœur.

Digitized by Google

XXXVIII.

De tout poinct maintenant libre ie me puis dire,
Le fer de la raiſon mon cordage a trenché,
Celle par qui mon œil iamais n'eſtoit ſeiché
Ore en la contemplant m'eſt vn ſuiet pour rire.
Ce que d'elle autrefois Amour me feit eſcrire
Lors que ſon traict de flãme au cœur m'eſtoit caché,
Sont tous propos d'vn homme à la geſne attaché,
Qui dit ce qui n'eſt point forcé par le martyre.
Le bruit de ſes beautez volant par l'vniuers,
N'eſt qu'vn cõte à plaiſir, que i'ay feint en mes vers
Pour voir ſi ie pourroy bien chanter vne fable:
Bref ie n'y recognois vn mot de verité,
Sinon quand i'ay parlé de ſa legereté:
Car lors ce n'eſt plus conte, ains diſcours veritable.

XXXIX.

Ceſte fureur d'Amour de raiſon la maiſtreſſe,
Aueugle, impatiente, & qu'on ne peut cacher,
Veiller, pleurer, iurer, s'appaiſer, ſe faſcher,
Lettres, faueurs, regards ce ſont tours de ieuneſſe.
I'en ay fait le voyage, & faut que ie confeſſe
Que iamais ieune cœur ne ſe veit mieux toucher,
Et n'euſſe iamais creu qu'on me peuſt arracher
L'aiguillon qui dix ans m'a tourmenté ſans ceſſe.
Mais ſix luſtres ſi toſt n'ont mon aage borné,
Que du chemin paſſé ie me ſuis deſtourné
Tout honteux que ſi tard i'aye eſté variable.
Et dy quand de quelqu'vne à tort ie ſuis repris, (pris,
„ *Qu'amour à l'hõme meur n'eſt que perte & meſ-*
„ *Au lieu que ſa folie au ieune eſt profitable.*

Ceux

XL.

Ceux qui liront ces vers qu'en pleurant i'ay chantez
Non pour gloire ou plaiſir, ains forcé du martyre,
Voyant par quels deſtroits Amour m'a ſceu conduire
Sages à mes deſpens fuiront ſes cruautez.
Quels eſprits mal-heureux nuict & iour tourmentez
Souffrent vn mal ſi grand que le mien ne ſoit pire?
Il ne ſe peut penſer, comment le vaux-ie dire,
Ou peindre en vn papier ſi grandes nouueautez?
Ie cerchois obſtiné des glaçons en la flamme,
Foibleſſe au diamant, conſtance en vne femme,
Pitié dans les enfers, le Soleil en la nuict.
I'ay ioüé tout mon aage à ce vain exercice,
I'ay recueilly des pleurs, & ſemé du ſeruice,
Et de mes longs trauaux repentance eſt le fruict.

POVR LE ROY CHARLES IX.

STANCES.

CEſſe, Amour, tes rigueurs, mets fin à ta pourſuitte,
Voy que deuant ton vol ie retarde ma fuite
Et retourne au chemin que i'auoy delaiſſé,
Comme vn ſerf fugitif, l'œil en bas ie m'accuſe.
Ie me iette à tes pieds, les fers ie ne refuſe:
„Vn Dieu doit pardonner quand il eſt offenſé.
I'aduoüe auoir failly: la faute eſt excuſable,
Qu'vn Roy tel que ie ſuis, courageux, redoutable,

Qui ſçait bien commander à vn peuple indompté,
Mais qui ne ſçait que c'eſt de ſeruice & de crainte,
N'ait peu du premier coup fleſchir ſous la contrainte,
Et ſe ſoit eſſayé de viure en liberté.
Moy que les cieux amis en ieuneſſe ont faict eſtre
De tant de nations le Monarque & le maiſtre,
Se faut-il eſtonner ſi m'eſtant veu dompter,
Et ma libre vertu priſonniere eſtre miſe,
Ie me ſois efforcé de la mettre en franchiſe?
„ Touſiours le changement eſt faſcheux à porter.
Ie confeſſe auoir fait d'vn rebelle courage,
Tout ce que peut vn Prince ennemy du ſeruage:
Le repos ocieux en trauail i'ay mué,
I'ay comblé mon eſprit de ſoucis & d'affaires,
Et forcé pour vn temps mes regards volontaires,
Les priuant à regret des yeux qui m'ont tué.
I'ay mille iours entiers, au chaud, à la gelee,
Erré la trompe au col par mont & par valee,
Ardant, impatient, crié, couru, broſſé,
Mais en courant le Cerf emplumé de viſteſſe,
Tandis moy pauure ſerf d'vne belle Maiſtreſſe,
I'eſtoy d'Amour cruel plus rudement chaſſé.
Ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on te donne des aiſles,
Vn carquois plein de traicts, & de flammes cruelles,
Enfant victorieux, ie l'eſſaye au beſoin:
Tu ſçais lors que ie veux de toy libre me rendre,
Comme vn oiſeau de proye en volant me reprendre:
Tu as les feux de prés, & les fleſches de loin.
Tout ce que i'ay tenté pour le bien de mon ame
N'a ſeruy que de gomme & de ſoulphre à ma flame.

Ie

Ie me ſuis fait nuiſance en me penſant aider.
„ Sus doncrentrons au ioug: c'eſt eſtre temeraire
„ De vouloir reſiſter quand on ne le peut faire.
„ L'homme ſage obeït ne pouuant commander.
Mais ie ſuis tout confus quand il faut que ie penſe
De quels yeux, de quel front, & de quelle aſſeurance
Ie me preſenteray pour demander mercy,
Las! que pourray-ie dire en voyant ma Deeſſe?
I'abaiſſeray la veuë & pleureray ſans ceſſe:
Les pleurs pourroient cauer vn rocher endurcy.
La Royauté me nuict & me rend miſerable,
Iamais à la grandeur Amour n'eſt fauorable:
Si ie n'eſtoy point Roy ie ſeroy plus contant,
Ie la verroy ſans ceſſe, & par ma contenance,
Mes pleurs & mes ſouſpirs elle auroit cognoiſſance
Que ie ſens bien ma faute & qu'en ſuis repentant.
Digne obiet de mes yeux qui m'auez peu cõtraindre
Par tãt d'heureux efforts, voſtre hõneur ſeroit moindre
Si i'auois obey dés le commencement:
Deux fois vous m'auez mis en l'amoureux cordage,
Deux fois ie ſuis à vous: c'eſt l'eſtre dauantage,
Que ſi vous m'auiez pris vne fois ſeulement.
Il eſt bien mal-aiſé qu'vne amour vehemente
Soit touſiours en bonaſſe & iamais en tourmente:
Venus mere d'Amour eſt fille de la mer,
Comme on voit la marine & calme & courroucee,
L'Amant eſt agité de diuerſe penſee:
„ Qui dure en vn eſtat ne ſe peut dire aimer.
Eſtre chaud & glacé, s'aſſeurer en ſa crainte,
Couurir mille douleurs d'vne allegreſſe feinte,

Re

Renoüer ſon lien apres l'auoir desfait,
Monſtrer de n'aimer point lors qu'on eſt tout en flame,
Vouloir en meſme temps bien & mal à ſa Dame,
Ce ſont les ſignes vrais d'vn amoureux parfait.
De ces diuerſitez l'Amour eſt agitee,
Et par le deſplaiſir ſa ioye eſt augmentee,
S'enrichiſt de ſa perte, & renaiſt en mourant:
Les ennuis, les rigueurs, & toute autre amertume
D'abſence & de courroux font que ſon feu s'allume,
Qui foible s'eſteindroit en repos demeurant.
Expert i'en puis parler, mon ardeur retenuë
Au lieu de s'amortir plus chaude eſt deuenuë,
Et de ma reſiſtance a pris accroiſſment:
Comme on voit vn ruiſſeau de paiſible nature
S'accroiſtre & faire bruit trouuant vne cloſture,
Et n'eſtant empeſché couler tout doucement.
O ma ſeule Deeſſe, ô belle Calliree,
Comme dans voſtre temple en mon cœur adoree,
Helas! i'ay trop ſouffert eſloigné de vos yeux:
Voyez ma repentance & m'oſtez hors de peine:
„ Faillir aucunefois eſt vne choſe humaine,
„ Pardonner & ſauuer c'eſt l'office des Dieux.

COM

COMPLAINTE.

vers masculins.

QVi fera de mes yeux vne mer ondoyer,
A fin qu'à ce depart ie m'y puisse noyer,
Et quel dueil assez prompt me fera trespasser,
O France, entre tes bras auant que te laisser?
Quel Dieu plein de pitié me faut-il reclamer,
Qui me vienne en rocher maintenant transformer,
Non pour estre sans ame & pour rien ne sentir:
Mais plustost pour iamais de ce lieu ne partir?
Pensers trop inhumains, douleurs qui me troublez,
Desespoirs violans en mon ame assemblez,
Trauaux, soucis, regrets, ie vous inuoque tous,
Ne voulant plus auoir d'autre suitte que vous.
Tout plaisir desormais loing de moy soit chassé,
Et s'il me reste rien du bien que i'ay passé,
Que s'en soit seulement l'eternel souuenir,
Pour tousiours ma douleur plus viue entretenir.
O France, où i'ay receu tant d'honneurs meritez,
Tant planté de lauriers, tant d'ennemis domptez,
Ie te voy me perdant, toute en pleurs te bagner:
Ie veux donc de mes pleurs les tiens accompagner.
Comme vn cruel Lion par les bois trauersant
A la Biche trop foible vn fan va rauissant:
Le destin que les Dieux ne sçauroient empescher
Me vient d'entre tes bras tout de mesme arracher.
Mais bien qu'vn tel ennuy presse assez ma vertu,
Si ne m'eust-il iamais de tout point abatu:

Et

Et la douleur des miens, qu'ore il me faut quitter,
Pouuoit bien m'affoiblir non pas me ſurmonter.
Ainſi qu'vn haut Sapin par les vens menacé,
Bien qu'il ſoit eſbranlé n'eſt pourtant renuerſé:
Mais quand le fer cruel vient ſon pied deſtrancher,
Malgré ſa reſiſtance eſt contraint de broncher.
Mon cœur creu par la peine en ce poinct reſiſtant,
Aux plus rudes efforts eſtoit touſiours conſtant:
Et quand quelque douleur me penſoit eſmouuoir,
Touſiours pour l'empeſcher i'oppoſois mon deuoir.
Mais ſi grand deſeſpoir ma raiſon va forçant
Que pour y reſiſter ie me trouue impuiſſant,
Et me laiſſe aux ennuis par contrainte emporter,
N'ayant rien que les pleurs pour me reconforter.
Amour, l'aueugle enfant, m'auoit ouuert les yeux,
Pour me faire cognoiſtre vn chef d'œuure des cieux:
Mais ſi toſt que mon cœur s'eſt mis à l'adorer,
Le mal-heur me le cache & m'en fait ſeparer.
Tout ce que pour mon bien i'auois voulu choiſir,
L'eſpoir de mes trauaux, la fin de mon deſir,
Par vn cruel orage, helas! ſe va perdant,
Et dés le poinct du iour ie voy mon Occident.
Que deuiendra mon cœur eſloigné de ſon bien?
Que ferez-vous mes yeux? vous ne verrez plus rien,
Voſtre Soleil s'en va, fermez-vous deſormais!
Ceſte abſence auſſi bien vous aueugle à iamais.
Pourquoy, maudit Amour, l'as-tu voulu grauer
Si belle en mon eſprit pour ſoudain m'en priuer?
Puis que ie ne pouuois long temps la regarder,
Tu deuois par pitié comme toy me bander.

D'auoir veu ſa beauté tout mon mal eſt venu,
Mais ie me plains d'Amour & ie luy ſuis tenu:
L'heur de voir vne fois tant de perfections
Ne ſe peut achepter d'aſſez de paſſions.

Comme vn nouueau Printemps ſa ieuneſſe floriſt,
Sa grace au meſme poinct nous bleſſe & nous guariſt,
Et tant d'aſtres au ciel la nuict ne ſont plantez,
Qu'on voit luire en ſon front d'admirables beautez.

Amour par ſes beaux yeux ſon empire maintient,
Il y donne ſes loix, s'y retire & s'y tient,
Et luy-meſme d'amour s'eſt ſi bien affolé
Que pour plus n'en partir ſon plumage a bruſlé.

De là ce grand vainqueur tirant viſiblement
Ne bleſſe que les Dieux & les Rois ſeulement,
Comme digne conqueſte, & ne veut employer
Les beaux traits de ſes yeux pour vn moindre loyer.

Comme de l'Ocean tous fleuues ont leurs cours,
Puis y vont retournans apres diuers deſtours:
Ainſi de ſa beauté toute beauté prouient,
Et commençant par elle en elle elle reuient.

Ou comme le Soleil honneur du Firmament,
Va de ſes clairs rayons toute choſe allumant:
A toutes les beautez ſon œil ſert de flambeau,
Et quand il ne luit point rien n'apparoiſt de beau.

Ceux qu'vn ſi cher threſor à rendu deſireux,
Ne font plus cas de rien, tout eſt trop bas pour eux,
Leur eſprit ſeulement vers le ciel eſt porté,
Et leur ciel n'eſt ailleurs qu'auec ſa deité.

Comment donc mal-heureux endure-ie en viuant
Que i'vn tel paradis le ciel m'aille priuant?

E

Et pour vne grandeur qu'on me vient preſenter
Puis-ie helas! de ſes yeux à iamais m'abſenter?
Miſerable grandeur, ſource de tous mal-heurs
La butte des ſoucis, du ſoing & des douleurs.
Helas! pourquoy ſi fort t'allons nous adorant,
Pour vn ſonge d'honneur nos eſprits martyrant?
L'honneur tant deſiré n'eſt qu'vne viſion,
Qui troublant nos eſprits par ſon illuſion
Fait quitter l'heur preſent pour follement cercher
Vne ombre qu'on ne peut voir, ſentir, ni toucher.
Quel Royaume aſſez grãd, quels ports, quelles citez
Pourront plaire à mes ſens de douleurs tranſportez?
I'aimerois beaucoup mieux moins de commandement:
„Que ſert l'authorité qui n'a contentement?
Comme vn que le Soleil ſans lumiere a laiſſé
Dans vn bocage eſpais de buiſſons heriſſé,
Le chemin qu'il tenoit ne ſçauroit plus choiſir,
Et ce qui luy plaiſoit luy cauſe deſplaiſir.
Ainſi ne voyant plus l'œil du mien adoré,
Ie ſeray miſerable à toute heure egaré:
Et ce qui plus contente vn eſprit curieux,
Loing de vous, mon Soleil ſera triſte à mes yeux.
Prenant congé de vous, ie le veux prendre auſſi
De tant de beaux penſers conſeruez iuſqu'ici:
Ie veux de tous plaiſirs pour iamais me bannir
Et le ſeul deſeſpoir auec moy retenir.
Adieu traits & regards ſi doux & rigoureux,
Adieu ſeul paradis des eſprits amoureux,
Adieu diuins propos dont le Ciel m'eſt ialoux
Las! faut-il pour iamais prendre congé de vous:

Adieu rares beautez dont mon cœur eſt bleſſé:
Mais que penſe ie faire, ô moy pauure inſenſé?
Pourquoy vous dis-ie adieu pour cet eſloignement,
Puis qu'helas! ie ne pars que de moy ſeulement?
Ie ne pars que de moy, puis qu'il me faut laiſſer
En vos yeux mon eſprit, mon cœur & mon penſer,
Et que ie n'ay plus rien qui me rende animé
Que l'ardent feu d'amour dont ie ſuis conſommé.

STANCES.

HDieu! faut-il partir? eſt-ce donc l'ordonnance
Du ciel trop rigoureux, maiſtre de ma puiſſance,
Que ie doiue eſprouuer vn ſi cruel mal-heur?
Comment pourray-ie viure eſloigné de mon ame?
Non, non ſi ie ne meurs en vous laiſſant Madame,
Iamais fidelle amant ne mourut de douleur.
Ie mourray, i'en ſuis ſeur: & mon ame eſgaree
Par ce cruel depart de ſon corps ſeparee,
Me laiſſera tout froid, paſle, & ſans mouuement:
Et ſi ie dure apres, ce ne ſera pas vie,
Pluſtoſt amour au lieu de mon ame rauie
Animera mon corps de ſon feu vehement.
Abuſé que ie ſuis! mais que penſe ie faire?
Ie pars pour captiuer vne ville aduerſaire,
Moy qu'amour tient au ioug ſans relaſche arreſté.
Si ie ſuis priſonnier doy-ie eſperer la prendre?
Ie vay pour aſſaillir, & ne me puis defendre
Seulement d'vn enfant dont ie ſuis ſurmonté.

Que

Que me ſert le renom d'auoir dés mon enfance
Acquis par mes trauaux le repos de la France,
Et l'effort des mutins inutile rendu,
S'il faut que pour ſon bien à mon mal ie conſente,
Et que de vos beaux yeux ſi ſouuent ie m'abſente?
Repos de mon païs tu m'es trop cher vendu! (naiſtre
I'aimerois beaucoup mieux que le Ciel m'euſt fait
Sans nõ & ſans honneur, pourueu que ie peuſſe eſtre
Touſiours aupres de vous doucement langoureux,
Baiſer vos blonds cheueux, & voſtre beau viſage,
Et n'auoir autre loy que voſtre doux langage:
I'aurois aſſez d'honneur ſi i'eſtois tant heureux.
Que le monde eſtonné vante ma renommee,
Qu'elle ſoit par le Ciel comme vn aſtre allumee,
Que ſur mon ieune front cent lauriers ſoient plantez,
Que i'eſleue vn trophee à iamais perdurable: (ſerable.
„ *L'honneur eſt moins que rien quand l'hõme eſt mi-*
„ *Mõ heur & mõ honneur giſt tout en vos beautez.*
Ceux des ſiecles paſſez amoureux de la gloire,
Auec arcs triomphaux conſacroient leur victoire,
Ou la faiſoient durer par les doctes eſcrits:
Et moy vaincu de vous rien plus ie ne demande
Sinon qu'à voſtre honneur ma deffaite s'eſtende,
Et qu'on ſçache comment de vos yeux ie fus pris.
O beaux yeux mes vainqueurs, doux flãbeaux de
Voſtre belle clarté s'en va m'eſtre rauie: (ma vie,
Ie vous laiſſe, ô beaux yeux contraint de m'auancer:
Mais ie ſuis tranſporté de ma fureur extreme,
Ie ne vous laiſſe point, ie me laiſſe moy-meſme:
Laiſſant l'ame & le cœur n'eſt-ce pas me laiſſer?

Ie n'emporte de moy qu'vne charge mortelle,
Pleine de passions & d'angoisse cruelle,
Que ie n'espere pas supporter longuement,
Mais quand mon corps mourra ma foy restera viue:
Car l'esprit par la mort de l'amour ne se priue:
Celuy n'aime pas bien qui le croit autrement.

COMPLAINTE.

DE pleurs en pleurs, de complainte en cõplainte,
Ie passe, helas! mes languissantes nuicts,
Sans m'alleger d'vn seul de ces ennuis,
Dont loing de vous ma vie est si contrainte.
Douce Maistresse, ardeur de mon courage,
Mon cher desir, ma peine, & mon tourment,
Que mon destin, las! trop soudainement
Par vostre absence a changé de visage.
O temps heureux quand le Ciel fauorable
Me faisoit voir vos diuines beautez!
O doux propos! ô biens si peu goustez:
Vn si grand heur n'a guere esté durable.
Comme la rose à l'espine est prochaine,
,, Comme le iour par la nuict est rauy,
,, Comme l'espoir de la peur est suiuy,
,, L'humain repos est voisin de la peine.
Le Dieu volant, qui pour moy n'a point d'aisles,
Tant de faueurs m'auoit faict receuoir,
Non pour mon bien, mais pour me faire voir
Qu'il garde aux grands les douleurs plus cruelles.
Que i'auois d'heur viuant en sa presence!
Que i'ay d'ennuy m'en trouuant esgaré!

Le

Lequel des deux eſt plus demeſuré,
Le bien de voir, ou le mal de l'abſence?
Ie n'en ſçay rien, le dueil qui me commande
De iugement trop fort me va priuant:
Mais ie ſçay bien & ſens en l'eſprouuant,
Qu'il ne peut eſtre vne angoiſſe plus grande.
Helas! pourquoy le mal qu'Amour me donne
Ne finit-il comme a faict mon plaiſir?
Que ne s'eſteint mon violant deſir,
Lors que l'eſpoir de tout poinct m'abandonne?
Ie m'eſbahy qu'eſtant loin de Marie,
Mon feu cruel ne ceſſe aucunement:
Si toute flame a beſoin d'aliment,
Et ſi la mienne en ſes yeux fut nourrie.
Ie m'eſbahy comme ie puis tant viure
Sans mon eſprit, dont ie ſuis ſeparé:
Ie m'eſbahy comme i'ay tant duré
En ces tourmens qu'vne abſence me liure.
Ie n'ay penſer qui n'outrage mon ame,
Ie ne voy rien qui ne ſoit deſplaiſant,
Le bien perdu me va tyranniſant,
Le ſouuenir de cent pointes m'entame.
Fier ſouuenir, importune memoire,
Pour mon repos vueillez vn peu ceſſer,
Ne faictes plus paſſer & repaſſer
Par mon eſprit les beaux iours de ſa gloire.
O douces nuicts, ô gracieuſes veilles,
De cent plaiſirs ma vie entretenant!
O iours ſi courts, las! ſi longs maintenant!
O chauds regards, ô beautez nompareilles!

Si pour iamais vne terre incogneuë
Me doit cacher ſes threſors precieux,
De grace, Amour, aueugle moy les yeux,
Pour autre obiet ie n'aime pas ma veuë.
Ah pauure moy! pendant que ie ſouſpire,
Toute eſperance en mes larmes noyant,
Quelqu'vn peut eſtre à ſon gré la voyant
Feint l'amoureux & plaint vn faux martyre.
Quiconques ſois mets fin à ta pourſuite,
Et recognois que c'eſt trop preſumer:
Il n'appartient qu'a moy ſeul de l'aimer:
Toute autre amour pour elle eſt trop petite.
Et vous Deeſſe, heureux feu de ma vie,
S'il eſt ainſi que voſtre grand' beauté
N'ait rien d'eſgal que ma fidelité,
Ne permettez d'vn autre eſtre ſeruie.

STANCES.

AMour guide ma plume, & me donne l'adreſſe
Pour dignement loüer vne ieune deeſſe,
Qui prend les deitez aux filés de ſes yeux,
Qui rend les plus hautains ſous ſon obeiſſance
Et qui ouure icy bas par ſa douſe preſence,
Ce qui eſt de plus rare au cabinet des cieux.
Angelique beauté, ie ſacre à la memoire
Ces vers legers volans courriers de voſtre gloire
Qui n'atteindront iamais au Ciel de voſtre honneur:
Pour aſpirer ſi haut ma force eſt trop petite,
Ie ſçay mon impuiſſance & voſtre heureux merite,
Et ſçay quil vous faudroit vn plus diuin ſonneur,

Qui

Qui le luisant Soleil, quand il fait sa carriere,
S'arreste à regarder & deuant & derriere,
En la terre & au Ciel d'vn & d'autre costé,
Il dira qu'il ne voit tant de beautez ensemble,
Que tout le plus parfait en vous seule s'assemble,
Et mesme que vos yeux font honte à sa clarté.
Celuy qui delibere & qui ferme s'obstine
De ne loger iamais l'Amour en sa poitrine,
Qu'il s'arreste à vous voir seulement vne fois,
Puis qu'il s'en fuye apres s'il en à la puissance,
Faisant comme deuant à l'Amour resistance,
Et ne recognoissant son empire & ses loix.
Vous auez pour compagne vne grace amiable,
La chasteté vous suit doucement venerable:
Qui empesche qu'Amour ne vous fait soupirer:
La Vertu, la Douceur, l'Honneur, la Courtoisie,
Toutes ont dedans vous leur demeure choisie,
Et vous font icy bas des humains adorer.
Qui voit vos yeux diuins heureusement reluire,
Il peut dire qu'il voit quand le iour se retire,
La Lune qui se monstre en vn temps obscurcy,
Ou qu'il voit du Soleil la lumiere enflammee,
Quand il veut commencer sa course accoustumee,
Et que l'eau de la mer le rend plus esclaircy.
Le printemps gracieux, mignon de la Nature,
Ne nous estale point tant de riche peinture,
Tant de roses, d'œillets, & de lis blanchissans,
Comme vos doux regards font naistre de fleurettes
D'agreables desirs, de douces amourettes
Et de hautains pensers qui nous font languissans,

Ie me ſuis fait nuiſance en me penſant aider.
„ Sus donc rentrons au ioug: c'eſt eſtre temeraire
„ De vouloir reſiſter quand on ne le peut faire.
„ L'homme ſage obeït ne pouuant commander.
Mais ie ſuis tout confus quand il faut que ie penſe
De quels yeux, de quel front, & de quelle aſſeurance
Ie me preſenteray pour demander mercy,
Las! que pourray-ie dire en voyant ma Deeſſe?
I'abaiſſeray la veuë & pleureray ſans ceſſe:
Les pleurs pourroient cauer vn rocher endurcy.
La Royauté me nuict & me rend miſerable,
Iamais à la grandeur Amour n'eſt fauorable:
Si ie n'eſtoy point Roy ie ſeroy plus contant,
Ie la verroy ſans ceſſe, & par ma contenance,
Mes pleurs & mes ſouſpirs elle auroit cognoiſſance
Que ie ſens bien ma faute & qu'en ſuis repentant.
Digne obiet de mes yeux qui m'auez peu cõtraindre
Par tãt d'heureux efforts, voſtre hõneur ſeroit moindre
Si i'auois obey dés le commencement:
Deux fois vous m'auez mis en l'amoureux cordage,
Deux fois ie ſuis à vous: c'eſt l'eſtre dauantage,
Que ſi vous m'auiez pris vne fois ſeulement.
Il eſt bien mal-aiſé qu'vne amour vehemente
Soit touſiours en bonaſſe & iamais en tourmente:
Venus mere d'Amour eſt fille de la mer,
Comme on voit la marine & calme & courroucee,
L'Amant eſt agité de diuerſe penſee:
„ Qui dure en vn eſtat ne ſe peut dire aimer.
Eſtre chaud & glacé, s'aſſeurer en ſa crainte,
Courir mille douleurs d'vne allegreſſe feinte,

Re

Renoüer ſon lien apres l'auoir desfait,
Monſtrer de n'aimer point lors qu'on eſt tout en flame,
Vouloir en meſme temps bien & mal à ſa Dame,
Ce ſont les ſignes vrais d'vn amoureux parfait.
De ces diuerſitez l'Amour eſt agitee,
Et par le deſplaiſir ſa ioye eſt augmentee,
S'enrichiſt de ſa perte, & renaiſt en mourant:
Les ennuis, les rigueurs, & toute autre amertume
D'abſence & de courroux font que ſon feu s'allume,
Qui foible s'eſteindroit en repos demeurant.
Expert i'en puis parler, mon ardeur retenuë
Au lieu de s'amortir plus chaude eſt deuenuë,
Et de ma reſiſtance a pris accroiſſment:
Comme on voit vn ruiſſeau de paiſible nature
S'accroiſtre & faire bruit trouuant vne cloſture,
Et n'eſtant empeſché couler tout doucement.
O ma ſeule Deeſſe, ô belle Calliree,
Comme dans voſtre temple en mon cœur adoree,
Helas! i'ay trop ſouffert eſloigné de vos yeux:
Voyez ma repentance & m'oſtez hors de peine:
„ Faillir aucunefois eſt vne choſe humaine,
„ Pardonner & ſauuer c'eſt l'office des Dieux.

COM

COMPLAINTE.

vers masculins.

Qui fera de mes yeux vne mer ondoyer,
A fin qu'à ce depart ie m'y puisse noyer,
Et quel dueil assez prompt me fera trespasser,
O France, entre tes bras auant que te laisser?
Quel Dieu plein de pitié me faut-il reclamer,
Qui me vienne en rocher maintenant transformer,
Non pour estre sans ame & pour rien ne sentir:
Mais plustost pour iamais de ce lieu ne partir?
Pensers trop inhumains, douleurs qui me troublez
Desespoirs violans en mon ame assemblez,
Trauaux, soucis, regrets, ie vous inuoque tous,
Ne voulant plus auoir d'autre suitte que vous.
Tout plaisir desormais loing de moy soit chassé,
Et s'il me reste rien du bien que i'ay passé,
Que s'en soit seulement l'eternel souuenir,
Pour tousiours ma douleur plus viue entretenir.
O France où i'ay receu tant d'honneurs meritez,
Tant planté de lauriers, tant d'ennemis domptez,
Ie te voy me perdant, toute en pleurs te bagner:
Ie veux donc de mes pleurs les tiens accompagner.
Comme vn cruel Lion par les bois trauersant
A la Biche trop foible vn fan va rauissant:
Le destin que les Dieux ne sçauroient empescher
Me vient d'entre tes bras tout de mesme arracher.
Mais bien qu'vn tel ennuy presse assez ma vertu
Si ne m'eust-il iamais de tout point abatu:

Digitized by Google

Et la douleur des miens, qu'ore il me faut quitter,
Pouuoit bien m'affoiblir non pas me ſurmonter.
Ainſi qu'vn haut Sapin par les vens menacé,
Bien qu'il ſoit eſbranlé n'eſt pourtant renuerſé:
Mais quand le fer cruel vient ſon pied deſtrancher,
Malgré ſa reſiſtance eſt contraint de broncher.
Mon cœur creu par la peine en ce poinct reſiſtant,
Aux plus rudes efforts eſtoit touſiours conſtant:
Et quand quelque douleur me penſoit eſmouuoir,
Touſiours pour l'empeſcher i'oppoſois mon deuoir.
Mais ſi grand deſeſpoir ma raiſon va forçant
Que pour y reſiſter ie me trouue impuiſſant,
Et me laiſſe aux ennuis par contrainte emporter,
N'ayant rien que les pleurs pour me reconforter.
Amour, l'aueugle enfant, m'auoit ouuert les yeux,
Pour me faire cognoiſtre vn chef d'œuure des cieux:
Mais ſi toſt que mon cœur s'eſt mis à l'adorer,
Le mal-heur me le cache & m'en fait ſeparer.
Tout ce que pour mon bien i'auois voulu choiſir,
L'eſpoir de mes trauaux, la fin de mon deſir,
Par vn cruel orage, helas! ſe va perdant,
Et dés le poinct du iour ie voy mon Occident.
Que deuiendra mon cœur eſloigné de ſon bien?
Que ferez-vous mes yeux? vous ne verrez plus rien,
Voſtre Soleil s'en va, fermez-vous deſormais!
Ceſte abſence auſſi bien vous aueugle à iamais.
Pourquoy, maudit Amour, l'as-tu voulu grauer
Si belle en mon eſprit pour ſoudain m'en priuer?
Puis que ie ne pouuois long temps la regarder,
Tu deuois par pitié comme toy me bander.

Digitized by Google

D'auoir veu ſa beauté tout mon mal eſt venu,
Mais ie me plains d'Amour & ie luy ſuis tenu:
L'heur de voir vne fois tant de perfections
Ne ſe peut achepter d'aſſez de paſſions.

Comme vn nouueau Printemps ſa ieuneſſe floriſt,
Sa grace au meſme poinct nous bleſſe & nous guariſt,
Et tant d'aſtres au ciel la nuict ne ſont plantez,
Qu'on voit luire en ſon front d'admirables beautez.

Amour par ſes beaux yeux ſon empire maintient,
Il y donne ſes loix, s'y retire & s'y tient,
Et luy-meſme d'amour s'eſt ſi bien affolé
Que pour plus n'en partir ſon plumage a bruſlé.

De là ce grand vainqueur tirant viſiblement
Ne bleſſe que les Dieux & les Rois ſeulement,
Comme digne conqueſte, & ne veut employer
Les beaux traits de ſes yeux pour vn moindre loyer.

Comme de l'Ocean tous fleuues ont leurs cours,
Puis y vont retournans apres diuers deſtours:
Ainſi de ſa beauté toute beauté prouient,
Et commençant par elle en elle elle reuient.

Ou comme le Soleil honneur du Firmament,
Va de ſes clairs rayons toute choſe allumant:
A toutes les beautez ſon œil ſert de flambeau,
Et quand il ne luit point rien n'apparoiſt de beau.

Ceux qu'vn ſi cher threſor à rendu deſireux,
Ne font plus cas de rien, tout eſt trop bas pour eux,
Leur eſprit ſeulement vers le ciel eſt porté,
Et leur ciel n'eſt ailleurs qu'auec ſa deité.

Comment donc mal-heureux endure-ie en viuant
Que d'vn tel paradis le ciel m'aille priuant?

E

Et pour vne grandeur qu'on me vient preſenter
Puis-ie helas! de ſes yeux à iamais m'abſenter?
Miſerable grandeur, ſource de tous mal-heurs
La butte des ſoucis, du ſoing & des douleurs.
Helas! pourquoy ſi fort t'allons nous adorant,
Pour vn ſonge d'honneur nos eſprits martyrant?
L'honneur tant deſiré n'eſt qu'vne viſion,
Qui troublant nos eſprits par ſon illuſion
Fait quitter l'heur preſent pour follement cercher
Vne ombre qu'on ne peut voir, ſentir, ni toucher.
Quel Royaume aſſez grãd, quels ports, quelles citez
Pourront plaire à mes ſens de douleurs tranſportez?
I'aimerois beaucoup mieux moins de commandement:
„Que ſert l'authorité qui n'a contentement?
Comme vn que le Soleil ſans lumiere a laiſſé
Dans vn bocage eſpais de buiſſons heriſſé,
Le chemin qu'il tenoit ne ſçauroit plus choiſir,
Et ce qui luy plaiſoit luy cauſe deſplaiſir.
Ainſi ne voyant plus l'œil du mien adoré,
Ie ſeray miſerable à toute heure egaré:
Et ce qui plus contente vn eſprit curieux,
Loing de vous, mon Soleil ſera triſte à mes yeux.
Prenant congé de vous, ie le veux prendre auſſi
De tant de beaux penſers conſeruez iuſqu'ici:
Ie veux de tous plaiſirs pour iamais me bannir
Et le ſeul deſeſpoir auec moy retenir.
Adieu traits & regards ſi doux & rigoureux,
Adieu ſeul paradis des eſprits amoureux,
Adieu diuins propos dont le Ciel m'eſt ialoux
Las! faut-il pour iamais prendre congé de vous:

Adieu rares beautez dont mon cœur eſt bleſſé:
Mais que penſe ie faire, ô moy pauure inſenſé?
Pourquoy vous dis-ie adieu pour cet eſloignement,
Puis qu'helas! ie ne pars que de moy ſeulement?
Ie ne pars que de moy, puis qu'il me faut laiſſer
En vos yeux mon eſprit, mon cœur & mon penſer,
Et que ie n'ay plus rien qui me rende animé
Que l'ardent feu d'amour dont ie ſuis conſommé.

STANCES.

HDieu! faut-il partir? eſt-ce donc l'ordonnance
Du ciel trop rigoureux, maiſtre de ma puiſſance,
Que ie doiue eſprouuer vn ſi cruel mal-heur?
Comment pourray-ie viure eſloigné de mon ame?
Non, non ſi ie ne meurs en vous laiſſant Madame,
Iamais fidelle amant ne mourut de douleur.
Ie mourray, i'en ſuis ſeur: & mon ame eſgaree
Par ce cruel depart de ſon corps ſeparee,
Me laiſſera tout froid, paſle, & ſans mouuement:
Et ſi ie dure apres, ce ne ſera pas vie,
Plutoſt amour au lieu de mon ame rauie
Animera mon corps de ſon feu vehement.
Abuſé que ie ſuis! mais que penſe ie faire?
Ie pars pour captiuer vne ville aduerſaire,
Moy qu'amour tient au ioug ſans relaſche arreſté.
Si ie ſuis priſonnier doy-ie eſperer la prendre?
Ie vay pour aſſaillir, & ne me puis defendre
Seulement d'vn enfant dont ie ſuis ſurmonté.

Que

Que me ſert le renom d'auoir dés mon enfance
Acquis par mes trauaux le repos de la France,
Et l'effort des mutins inutile rendu,
S'il faut que pour ſon bien à mon mal ie conſente,
Et que de vos beaux yeux ſi ſouuent ie m'abſente?
Repos de mon païs tu m'es trop cher vendu! (naiſtre
I'aimerois beaucoup mieux que le Ciel m'euſt fait
Sans nõ & ſans honneur, pourueu que ie peuſſe eſtre
Touſiours aupres de vous doucement langoureux,
Baiſer vos blonds cheueux, & voſtre beau viſage,
Et n'auoir autre loy que voſtre doux langage:
I'aurois aſſez d'honneur ſi i'eſtois tant heureux.
Que le monde eſtonné vante ma renommee,
Qu'elle ſoit par le Ciel comme vn aſtre allumee,
Que ſur mon ieune front cent lauriers ſoient plantez,
Que i'eſleue vn trophee à iamais perdurable: (ſerable.
„ L'honneur eſt moins que rien quand l'hõme eſt mi-
„ Mõ heur & mõ honneur giſt tout en vos beautez.
Ceux des ſiecles paſſez amoureux de la gloire,
Auec arcs triomphaux conſacroient leur victoire,
Ou la faiſoient durer par les doctes eſcrits:
Et moy vaincu de vous rien plus ie ne demande
Sinon qu'à voſtre honneur ma deffaite s'eſtende,
Et qu'on ſçache comment de vos yeux ie fus pris.
O beaux yeux mes vainqueurs, doux flãbeaux de
Voſtre belle clarté s'en va m'eſtre rauie: (ma vie,
Ie vous laiſſe, ô beaux yeux contraint de m'auancer:
Mais ie ſuis tranſporté de ma fureur extreme,
Ie ne vous laiſſe point, ie me laiſſe moy-meſme:
Laiſſant l'ame & le cœur n'eſt-ce pas me laiſſer

Ie n'emporte de moy qu'vne charge mortelle,
Pleine de passions & d'angoisse cruelle,
Que ie n'espere pas supporter longuement,
Mais quand mon corps mourra ma foy restera viue:
Car l'esprit par la mort de l'amour ne se priue:
Celuy n'aime pas bien qui le croit autrement.

COMPLAINTE.

DE pleurs en pleurs, de complainte en cõplainte
Ie passe, helas! mes languissantes nuicts,
Sans m'alleger d'vn seul de ces ennuis,
Dont loing de vous ma vie est si contrainte.
Douce Maistresse, ardeur de mon courage,
Mon cher desir, ma peine, & mon tourment,
Que mon destin, las! trop soudainement
Par vostre absence a changé de visage.
O temps heureux quand le Ciel fauorable
Me faisoit voir vos diuines beautez!
O doux propos! ô biens si peu goustez:
Vn si grand heur n'a guere esté durable.
Comme la rose à l'espine est prochaine,
,, Comme le iour par la nuict est rauy,
,, Comme l'espoir de la peur est suiuy,
,, L'humain repos est voisin de la peine.
Le Dieu volant, qui pour moy n'a point d'aisles,
Tant de faueurs m'auoit faict receuoir,
Non pour mon bien: mais pour me faire voir
Qu'il garde aux grands les douleurs plus cruelles.
Que i'auois d'heur viuant en sa presence!
Que i'ay d'ennuy m'en trouuant esgaré!

Lequel des deux eſt plus demeſuré,
Le bien de voir, ou le mal de l'abſence?
Ie n'en ſçay rien, le dueil qui me commande
De iugement trop fort me va priuant:
Mais ie ſçay bien & ſens en l'eſprouuant,
Qu'il ne peut eſtre vne angoiſſe plus grande.
Helas! pourquoy le mal qu'Amour me donne
Ne finit-il comme a faict mon plaiſir?
Que ne s'eſteint mon violant deſir,
Lors que l'eſpoir de tout poinct m'abandonne?
Ie m'eſbahy qu'eſtant loin de Marie,
Mon feu cruel ne ceſſe aucunement:
Si toute flame a beſoin d'aliment,
Et ſi la mienne en ſes yeux fut nourrie.
Ie m'eſbahy comme ie puis tant viure
Sans mon eſprit, dont ie ſuis ſeparé:
Ie m'eſbahy comme i'ay tant duré
En ces tourmens qu'vne abſence me liure.
Ie n'ay penſer qui n'outrage mon ame,
Ie ne voy rien qui ne ſoit deſplaiſant,
Le bien perdu me va tyranniſant,
Le ſouuenir de cent pointes m'entame.
Fier ſouuenir, importune memoire,
Pour mon repos vueillez vn peu ceſſer,
Ne faictes plus paſſer & repaſſer
Par mon eſprit les beaux iours de ſa gloire.
O douces nuicts, ô gracieuſes veilles,
De cent plaiſirs ma vie entretenant!
O iours ſi courts, las! ſi longs maintenant!
O chauds regards, ô beautez nompareilles!

Si pour iamais vne terre incogneuë
Me doit cacher ſes threſors precieux,
De grace, Amour, aueugle moy les yeux,
Pour autre obiet ie n'aime pas ma veuë.
Ah pauure moy! pendant que ie ſouſpire,
Toute eſperance en mes larmes noyant,
Quelqu'vn peut eſtre à ſon gré la voyant
Feint l'amoureux & plaint vn faux martyre.
Quiconques ſois mets fin à ta pourſuite,
Et recognois que c'eſt trop preſumer:
Il n'appartient qu'a moy ſeul de l'aimer:
Toute autre amour pour elle eſt trop petite.
Et vous Deeſſe, heureux feu de ma vie,
S'il eſt ainſi que voſtre grand' beauté
N'ait rien d'eſgal que ma fidelité,
Ne permettez d'vn autre eſtre ſeruie.

STANCES.

AMour guide ma plume, & me donne l'adreſſe
Pour dignement loüer vne ieune deeſſe,
Qui prend les deitez aux filés de ſes yeux,
Qui rend les plus hautains ſous ſon obeiſſance
Et qui ouure icy bas par ſa douſe preſence,
Ce qui eſt de plus rare au cabinet des cieux.
Angelique beauté, ie ſacre à la memoire
Ces vers legers volans courriers de voſtre gloire
Qui n'atteindront iamais au Ciel de voſtre honneur:
Pour aſpirer ſi haut ma force eſt trop petite,
Ie ſçay mon impuiſſance & voſtre heureux merite,
Et ſçay quil vous faudroit vn plus diuin ſonneur,

Qui

Digitized by Google

Qui le luiſant Soleil, quand il fait ſa carriere,
S'arreſte à regarder & deuant & derriere,
En la terre & au Ciel d'vn & d'autre coſté,
Il dira qu'il ne voit tant de beautez enſemble,
Que tout le plus parfait en vous ſeule s'aſſemble,
Et meſme que vos yeux font honte à ſa clarté.
Celuy qui delibere & qui ferme s'obſtine
De ne loger iamais l'Amour en ſa poitrine,
Qu'il s'arreſte à vous voir ſeulement vne fois,
Puis qu'il s'en fuye apres s'il en à la puiſſance,
Faiſant comme deuant à l'Amour reſiſtance,
Et ne recognoiſſant ſon empire & ſes loix.
Vous auez pour compagne vne grace amiable,
La chaſteté vous ſuit doucement venerable:
Qui empeſche qu'Amour ne vous fait ſouſpirer:
La Vertu, la Douceur, l'Honneur, la Courtoiſie,
Toutes ont dedans vous leur demeure choiſie,
Et vous font icy bas des humains adorer.
Qui voit vos yeux diuins heureuſement reluire,
Il peut dire qu'il voit quand le iour ſe retire,
La Lune qui ſe monſtre en vn temps obcurcy,
Ou qu'il voit du Soleil la lumiere enflammee,
Quand il veut commencer ſa courſe accouſtumee,
Et que l'eau de la mer le rend plus eſclaircy.
Le printemps gracieux, mignon de la Nature,
Ne nous eſtale point tant de riche peinture,
Tant de roſes, d'œillets, & de lis blanchiſſans,
Comme vos doux regards font naiſtre de fleurettes
D'agreables deſirs, de douces amourettes
Et de hautains penſers qui nous font languiſſans.

Telle qu'on void Diane auec ſa chaſte ſuitte,
Quand aux Cerfs plus legers elle donne la fuitte,
Ayant l'arc dans le poing, & la trouſſe au coſté:
Bien qu'elle ait à l'entour mille & mille pucelles,
Elle apparoiſt touſiours ſur toutes les plus belles,
Et leurs perfections ſont luſtre à ſa beauté.
Tout ainſi l'on vous void à la Cour apparoiſtre,
Et parmy les beautez voſtre beauté s'accroiſtre,
Et rien qu'on puiſſe voir ne vous peut eſgaler:
Vos propos gracieux domtent le plus ſauuage,
Et voſtre poil doré c'eſt le plaiſant fueillage
Où les petits Amours apprennent à voler.
Les hauts mõts de Sauoye où vous printes naiſsãce,
De vos fieres beautez donnent bien cognoiſſance:
Ils ſont touſiours remplis de neige, & de froideur,
Et vous auez vn teint qui la neige ſurpaſſe:
Mais helas! voſtre cœur eſt tout ſerré de glace,
Et ſi de voſtre froid vous cauſez vne ardeur.
Quand i'admire eſtonné tant de graces parfaictes,
Dont vous rendez ſi bien les volontez ſubiectes,
I'eſtime Amour heureux d'auoir les yeux bandez:
Car s'il auoit la veuë il ne ſe pourroit faire
Que de tant de beautez libre il ſe peuſt diſtraire,
Et ſe prẽdroit luy-meſme aux lacqs que vous tendez.
Mais ie m'abuſe trop: car voulant entreprendre
De pouuoir par mes vers vos vertus faire entendre,
I'entreprens de compter les eſtoilles des cieux,
Les fueilles que l'Hyuer faict tomber du bocage,
Et les flots de la mer au temps d'vn grand orage,
Quand les vents ſe font guerre & ſont plus furieux.

PLAIN

PLAINTE.

MA foy malrecognuë, Amour, & la Fortune,
Font que le Ciel cruel de regrets i'importune:
Ma foy me rend trop ferme aux assauts du mal-heur,
Et ne me veut souffrir d'alleger ma douleur,
Encor que iustement ie le puisse bien faire,
Puis qu'à mon plus grand bien elle est toute cõtraire.
Amour d'autre costé, sans esgard à ma foy,
Foule aux pieds ma franchise, & triomphe de moy,
Laissant viue en mon ame vne immortelle braise:
Et ma foy toutefois ne veut que ie l'appaise,
Ains que plustost ie meure, & qu'en ceste verdeur,
Mon cœur serue d'hostie à l'amoureuse ardeur.
Et la Fortune encor sans raison mutinee,
Rend, las! plus que ces deux ma vie infortunee:
Car c'est par sa rigueur que ie me voy priner
Des fleurs de mon printemps par vn fascheux hyuer:
Las! c'est par sa rigueur que ie languy captiue,
Et me voy ieune & belle enterrer toute viue.
O cieux fiers & cruels, ay-ie donc merité
Durant mes plus beaux iours telle captiuité?
Que n'auez-vous plustost, si i'auoy fait offense,
Mis en pouldre mon corps, pour plus douce vengeance?
Helas! que i'eusse eu d'heur si le cruel flambeau
Qui bruloit a ma nopce, eust orné mon tombeau.
Finissant tant de morts dont il faut que ie meure:
Toutefois en souffrant ceste espoir me demeure,
Que la mort que i'attens m'ouurira quelque iour
Les prisons de la foy, de fortune, & d'Amour.

Quoy

XLI.

Quoy que face le Ciel ie seray tousiours telle,
On perd temps d'essayer à forcer mon vouloir:
Tous les assauts des vẽts cõtre vn roc n'ont pouuoir,
Ma foy c'est vn rocher qui iamais ne chancelle.
I'ay iuré sainctement d'estre tousiours fidelle
Sous l'empire d'Amour: ie luy veux faire voir
Que ie puis pour ma foy mille morts receuoir:
Car mourir pour sa foy c'est vne chose belle.
Les faueurs, la grandeur, les biens l'esloignement,
La rigueur des parens, leur courroux vehement,
De ce ferme vouloir ne me peuuent distraire,
L'or s'affine au fourneau, ma foy fait tout ainsi,
Elle s'affine au feu d'ennuis & de soucy, (claire.
Et paroist aux mal-heurs plus constante & plus

CHANSON.

Las que nous sommes miserables,
D'estre serues dessous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le fueillage des bois.
Les pensers des hommes ressemblent
A l'air, au vent, & aux saisons,
Et aux giroüettes qui tremblent
Au gré du vent sur les maisons.
Leur amour est ferme & constante
Comme la mer grosse des flots,
Qui bruit, qui court, qui se tourmente,
Et iamais n'arreste en repos.

Ci

Ce n'eſt que vent que de leur teſte,
De vent eſt leur entendement:
Les vents encore & la tempeſte
Ne vont point ſi legerement.
Ces ſouſpirs qu'ils ſortent ſans peine
De leur eſtomach ſi ſouuent,
N'eſt-ce vne preuue aſſez certaine
Qu'au dedans ils n'ont que du vent?
Qui ſe fie en choſe ſi vaine,
Il ſeme ſans eſpoir de fruict:
Il veut baſtir deſſus l'arene,
Ou ſur la glace d'vne nuict.
Ils ſont des dieux en leur penſee,
Qui comme eux ont l'eſprit leger,
Se riant de la foy fauſſee,
Et de voir bien ſouuent changer.
Ceux qui peuuent mieux faire accroire,
Et ſont menteurs plus aſſeurez,
Entr'eux ſont eſleuez en gloire,
Et ſont comme dieux adorez.
Car ils prennent pour grand' loüange
Quand on les eſtime inconſtans:
Et diſent que le temps ſe change,
Et que le ſage ſuit le temps.
Mais las! qui ne ſeroit eſpriſe
Quand on ne ſçait leurs fictions,
Lors qu'aucc ſi grande feintiſe
Ils ſouſpirent leurs paſſions?
De leur cœur ſort vne fournaiſe,
Leurs yeux ſont deux ruiſſeaux coulans,

Ce n'eſt

Adieu rares beautez dont mon cœur eſt bleſſé:
Mais que penſe ie faire, ô moy pauure inſenſé?
Pourquoy vous dis-ie adieu pour cet eſloignement,
Puis qu'helas! ie ne pars que de moy ſeulement?
Ie ne pars que de moy, puis qu'il me faut laiſſer
En vos yeux mon eſprit, mon cœur & mon penſer,
Et que ie n'ay plus rien qui me rende animé
Que l'ardent feu d'amour dont ie ſuis conſommé.

STANCES.

HDieu! faut-il partir? eſt-ce donc l'ordonnance
Du ciel trop rigoureux, maiſtre de ma puiſſance,
Que ie doiue eſprouuer vn ſi cruel mal-heur?
Comment pourray-ie viure eſloigné de mon ame?
Non, non ſi ie ne meurs en vous laiſſant Madame,
Iamais fidelle amant ne mourut de douleur.
Ie mourray, i'en ſuis ſeur: & mon ame eſgaree
Par ce cruel depart de ſon corps ſeparee,
Me laiſſera tout froid, paſle, & ſans mouuement:
Et ſi ie dure apres, ce ne ſera pas vie,
Plus-toſt amour au lieu de mon ame rauie
Animera mon corps de ſon feu vehement.
Abuſé que ie ſuis! mais que penſe ie faire?
Ie pars pour captiuer vne ville aduerſaire,
Moy qu'amour tient au ioug ſans relaſche arreſté.
Si ie ſuis priſonnier doy-ie eſperer la prendre?
Ie vay pour aſſaillir, & ne me puis defendre
Seulement d'vn enfant dont ie ſuis ſurmonté.

Digitized by Google

Que me ſert le renom d'auoir dés mon enfance
Acquis par mes trauaux le repos de la France,
Et l'effort des mutins inutile rendu,
S'il faut que pour ſon bien à mon mal ie conſente,
Et que de vos beaux yeux ſi ſouuent ie m'abſente?
Repos de mon païs tu m'es trop cher vendu! (naiſtre
I'aimerois beaucoup mieux que le Ciel m'euſt fait
Sans nõ & ſans honneur, pourueu que ie peuſſe eſtre
Touſiours aupres de vous doucement langoureux,
Baiſer vos blonds cheueux, & voſtre beau viſage,
Et n'auoir autre loy que voſtre doux langage:
I'aurois aſſez d'honneur ſi i'eſtois tant heureux.
Que le monde eſtonné vante ma renommee,
Qu'elle ſoit par le Ciel comme vn aſtre allumee,
Que ſur mon ieune front cent lauriers ſoient plantez,
Que i'eſleue vn trophee à iamais perdurable: (ſerable.
„ L'honneur eſt moins que rien quand l'hõme eſt mi-
„ Mõ heur & mõ honneur giſt tout en vos beautez.
Ceux des ſiecles paſſez amoureux de la gloire,
Auec arcs triomphaux conſacroient leur victoire,
Ou la faiſoient durer par les doctes eſcrits:
Et moy vaincu de vous rien plus ie ne demande
Sinon qu'à voſtre honneur ma deffaite s'eſtende,
Et qu'on ſçache comment de vos yeux ie fus pris.
O beaux yeux mes vainqueurs, doux flãbeaux de
Voſtre belle clarté s'en va m'eſtre rauie: (ma vie,
Ie vous laiſſe, ô beaux yeux contraint de m'auancer:
Mais ie ſuis tranſporté de ma fureur extreme,
Ie ne vous laiſſe point, ie me laiſſe moy-meſme:
Laiſſant l'ame & le cœur n'eſt-ce pas me laiſſer!

Ie n'emporte de moy qu'vne charge mortelle,
Pleine de passions & d'angoisse cruelle,
Que ie n'espere pas supporter longuement,
Mais quand mon corps mourra ma foy restera viue:
Car l'esprit par la mort de l'amour ne se priue:
Celuy n'aime pas bien qui le croit autrement.

COMPLAINTE.

DE pleurs en pleurs, de complainte en cõplainte,
Ie passe, helas! mes languissantes nuicts,
Sans m'alleger d'vn seul de ces ennuis,
Dont loing de vous ma vie est si contrainte.
Douce Maistresse, ardeur de mon courage,
Mon cher desir, ma peine, & mon tourment,
Que mon destin, las! trop soudainement
Par vostre absence a changé de visage.
O temps heureux quand le Ciel fauorable
Me faisoit voir vos diuines beautez!
O doux propos! ô biens si peu goustez:
Vn si grand heur n'a guere esté durable.
Comme la rose à l'espine est prochaine,
,, Comme le iour par la nuict est rauy,
,, Comme l'espoir de la peur est suiuy,
,, L'humain repos est voisin de la peine.
Le Dieu volant, qui pour moy n'a point d'aisles,
Tant de faueurs m'auoit faict receuoir,
Non pour mon bien, mais pour me faire voir
Qu'il garde aux grands les douleurs plus cruelles.
Que i'auois d'heur viuant en sa presence!
Que i'ay d'ennuy m'en trouuant esgaré!

Le

Lequel des deux eſt plus demeſuré,
Le bien de voir, ou le mal de l'abſence?
Ie n'en ſçay rien, le dueil qui me commande
De iugement trop fort me va priuant:
Mais ie ſçay bien & ſens en l'eſprouuant,
Qu'il ne peut eſtre vne angoiſſe plus grande.
Helas! pourquoy le mal qu'Amour me donne
Ne finit-il comme a faict mon plaiſir?
Que ne s'eſteint mon violant deſir,
Lors que l'eſpoir de tout poinct m'abandonne?
Ie m'eſbahy qu'eſtant loin de Marie,
Mon feu cruel ne ceſſe aucunement:
Si toute flame a beſoin d'aliment,
Et ſi la mienne en ſes yeux fut nourrie.
Ie m'eſbahy comme ie puis tant viure
Sans mon eſprit, dont ie ſuis ſeparé:
Ie m'eſbahy comme i'ay tant duré
En ces tourmens qu'vne abſence me liure.
Ie n'ay penſer qui n'outrage mon ame,
Ie ne voy rien qui ne ſoit deſplaiſant,
Le bien perdu me va tyranniſant,
Le ſouuenir de cent pointes m'entame.
Fier ſouuenir, importune memoire,
Pour mon repos vueillez vn peu ceſſer,
Ne faictes plus paſſer & repaſſer
Par mon eſprit les beaux iours de ſa gloire.
O douces nuicts, ô gracieuſes veilles,
De cent plaiſirs ma vie entretenant!
O iours ſi courts, las! ſi longs maintenant!
O chauds regards, ô beautez nompareilles!

Si pour iamais vne terre incogneuë
Me doit cacher ſes threſors precieux,
De grace, Amour, aueugle moy les yeux,
Pour autre obiet ie n'aimer pas ma veuë.
Ah pauure moy! pendant que ie ſouſpire,
Toute eſperance en mes larmes noyant,
Quelqu'vn peut eſtre à ſon gré la voyant
Feint l'amoureux & plaint vn faux martyre.
Quiconques ſois mets fin à ta pourſuite,
Et recognois que c'eſt trop preſumer:
Il n'appartient qu'a moy ſeul de l'aimer:
Toute autre amour pour elle eſt trop petite.
Et vous Deeſſe, heureux feu de ma vie,
S'il eſt ainſi que voſtre grand' beauté
N'ait rien d'eſgal que ma fidelité,
Ne permettez d'vn autre eſtre ſeruie.

STANCES.

AMour guide ma plume, & me donne l'adreſſe
Pour dignement loüer vne ieune deeſſe,
Qui prend les deitez aux filés de ſes yeux,
Qui rend les plus hautains ſous ſon obeiſſance
Et qui ouure icy bas par ſa douſe preſence,
Ce qui eſt de plus rare au cabinet des cieux.
Angelique beauté, ie ſacre à la memoire
Ces vers legers volans courriers de voſtre gloire
Qui n'atteindront iamais au Ciel de voſtre honneur:
Pour aſpirer ſi haut ma force eſt trop petite,
Ie ſçay mon impuiſſance & voſtre heureux merite,
Et ſçay quil vous faudroit vn plus diuin ſonneur,

Qui

Qui le luisant Soleil, quand il fait sa carriere,
S'arreste à regarder & deuant & derriere,
En la terre & au Ciel d'vn & d'autre costé,
Il dira qu'il ne voit tant de beautez ensemble,
Que tout le plus parfait en vous seule s'assemble,
Et mesme que vos yeux font honte à sa clarté.
Celuy qui delibere & qui ferme s'obstine
De ne loger iamais l'Amour en sa poitrine,
Qu'il s'arreste à vous voir seulement vne fois,
Puis qu'il s'en fuye apres s'il en à la puissance,
Faisant comme deuant à l'Amour resistance,
Et ne recogneissant son empire & ses loix.
Vous auez pour compagne vne grace amiable,
La chasteté vous suit doucement venerable:
Qui empesche qu'Amour ne vous fait soupirer:
La Vertu, la Douceur, l'Honneur, la Courtoisie,
Toutes ont dedans vous leur demeure choisie,
Et vous font icy bas des humains adorer.
Qui voit vos yeux diuins heureusement reluire,
Il peut dire qu'il voit quand le iour se retire,
La Lune qui se monstre en vn temps obscurcy,
Ou qu'il voit du Soleil la lumiere enflammee,
Quand il veut commencer sa course accoustumee,
Et que l'eau de la mer le rend plus esclaircy.
Le printemps gracieux, mignon de la Nature,
Ne nous estale point tant de riche peinture,
Tant de roses, d'œillets, & de lis blanchissans,
Comme vos doux regards font naistre de fleurettes
D'agreables desirs, de douces amourettes
Et de hautains pensers qui nous font languissans,

Telle qu'on void Diane auec ſa chaſte ſuitte,
Quand aux Cerfs plus legers elle donne la fuitte,
Ayant l'arc dans le poing, & la trouſſe au coſté:
Bien qu'elle ait à l'entour mille & mille pucelles,
Elle apparoiſt touſiours ſur toutes les plus belles,
Et leurs perfections ſont luſtre à ſa beauté.
Tout ainſi l'on vous void à la Cour apparoiſtre,
Et parmy les beautez voſtre beauté s'accroiſtre,
Et rien qu'on puiſſe voir ne vous peut eſgaler:
Vos propos gracieux domtent le plus ſauuage,
Et voſtre poil doré c'eſt le plaiſant fueillage
Où les petits Amours apprennent à voler.
Les hauts mõts de Sauoye où vous printes naiſsãce,
De vos fieres beautez donnent bien cognoiſſance:
Ils ſont touſiours remplis de neige, & de froideur,
Et vous auez vn teint qui la neige ſurpaſſe:
Mais helas! voſtre cœur eſt tout ſerré de glace,
Et ſi de voſtre froid vous cauſez vne ardeur.
Quand i'admire eſtonné tant de graces parfaictes,
Dont vous rendez ſi bien les volontez ſubiectes,
I'eſtime Amour heureux d'auoir les yeux bandez:
Car s'il auoit la veuë il ne ſe pourroit faire
Que de tant de beautez libre il ſe peuſt diſtraire,
Et ſe prẽdroit luy-meſme aux lacqs que vous tendez.
Mais ie m'abuſe trop: car voulant entreprendre
De pouuoir par mes vers vos vertus faire entendre,
I'entreprens de compter les eſtoilles des cieux,
Les fueilles que l'Hyuer faict tomber du bocage,
Et les flots de la mer au temps d'vn grand orage,
Quand les vents ſe font guerre & ſont plus furieux.

PLAIN

PLAINTE.

MA foy malrecognuë, Amour, & la Fortune,
Font que le Ciel cruel de regrets i'importune:
Ma foy me rend trop ferme aux assauts du mal-heur,
Et ne me veut souffrir d'alleger ma douleur,
Encor que iustement ie le puisse bien faire,
Puis qu'à mon plus grand bien elle est toute cõtraire.
Amour d'autre costé, sans esgard à ma foy,
Foule aux pieds ma franchise, & triomphe de moy,
Laissant viue en mon ame vne immortelle braise:
Et ma foy toutefois ne veut que ie l'appaise,
Ains que plustost ie meure, & qu'en ceste verdeur,
Mon cœur serue d'hostie à l'amoureuse ardeur.
Et la Fortune encor, sans raison mutinee,
Rend, las! plus que ces deux ma vie infortunee:
Car c'est par sa rigueur que ie me voy priuer
Des fleurs de mon printemps par vn fascheux hyuer:
Las! c'est par sa rigueur que ie languy captiue,
Et me voy ieune & belle enterrer toute viue.
O cieux fiers & cruels, ay-ie donc merité
Durant mes plus beaux iours telle captiuité?
Que n'auez-vous plustost, si i'auoy fait offense,
Mis en pouldre mon corps, pour plus douce vengeance?
Helas! que i'eusse eu d'heur si le cruel flambeau
Qui bruloit a ma nopce, eust orné mon tombeau.
Finissant tant de morts dont il faut que ie meure:
Toutefois en souffrant ceste espoir me demeure,
Que la mort que i'attens m'ouurira quelque iour
Les prisons de la foy, de fortune, & d'Amour.

Quoy

XLI.

Quoy que face le Ciel ie seray tousiours telle,
On perd temps d'essayer à forcer mon vouloir:
Tous les assauts des vẽts cõtre vn roc n'ont pouuoir,
Ma foy c'est vn rocher qui iamais ne chancelle.
I'ay iuré sainctement d'estre tousiours fidelle
Sous l'empire d'Amour: ie luy veux faire voir
Que ie puis pour ma foy mille morts receuoir:
Car mourir pour sa foy c'est vne chose belle.
Les faueurs, la grandeur, les biens l'esloignement,
La rigueur des parens, leur courroux vehement,
De ce ferme vouloir ne me peuuent distraire,
L'or s'affine au fourneau, ma foy fait tout ainsi,
Elle s'affine au feu d'ennuis & de soucy, (claire.
Et paroist aux mal-heurs plus constante & plus

CHANSON.

Las! que nous sommes miserables,
D'estre serues dessous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le fueillage des bois.
Les pensers des hommes ressemblent
A l'air, au vent, & aux saisons,
Et aux giroüettes qui tremblent
Au gré du vent sur les maisons.
Leur amour est ferme & constante
Comme la mer grosse des flots,
Qui bruit, qui court, qui se tourmente,
Et iamais n'arreste en repos.

Digitized by Google

Ce n'eſt que vent que de leur teſte,
De vent eſt leur entendement:
Les vents encore & la tempeſte
Ne vont point ſi legerement.
Ces ſouſpirs qu'ils ſortent ſans peine
De leur eſtomach ſi ſouuent,
N'eſt-ce vne preuue aſſez certaine
Qu'au dedans ils n'ont que du vent?
Qui ſe fie en choſe ſi vaine,
Il ſeme ſans eſpoir de fruict:
Il veut baſtir deſſus l'arene,
Ou ſur la glace d'vne nuict.
Ils ſont des dieux en leur penſee,
Qui comme eux ont l'eſprit leger,
Se riant de la foy fauſee,
Et de voir bien ſouuent changer.
Ceux qui peuuent mieux faire accroire,
Et ſont menteurs plus aſſeurez,
Entr'eux ſont eſleuez en gloire,
Et ſont comme dieux adorez.
Car ils prennent pour grand' loüange
Quand on les eſtime inconſtans:
Et diſent que le temps ſe change,
Et que le ſage ſuit le temps.
Mais las! qui ne ſeroit eſpriſe
Quand on ne ſçait leurs fictions,
Lors qu'auec ſi grande feintiſe
Ils ſouſpirent leurs paſſions?
De leur cœur ſort vne fournaiſe,
Leurs yeux ſont deux ruiſſeaux coulans,

Ce n'eſt

Ce n'eſt que feu, ce n'eſt que braiſe,
Meſme leurs propos ſont bruſlans.
Mais c'eſt ardant feu qui les tuë,
Et rend leur eſprit conſommé,
C'eſt vn feu de paille menuë,
Auſſi toſt eſteint qu'allumé.
Et les torrens qu'on voit deſcendre
Pour noſtre douceur eſmouuoir,
Ce ſont des appas à ſurprendre
Celles qu'ils veullent deceuoir.
Ainſi l'oiſeleur au bocage
Prend les oiſeaux par ſes chanſons:
Et le peſcheur ſur le riuage
Tend ſes filéts pour les poiſſons.
Sommes nous donc pas miſerables
D'eſtre ſerues deſſous les loix
Des hommes legers & muables
Plus que le feuillage des bois?

STANCES DV MARIAGE.

SE toutes les fureurs dont nous ſommes preſſez,
De tout ce que les cieux ardemment courrou-
cez
Peuuent darder ſur nous de tonnerre & d'orage,
D'angoiſſeuſes langeurs, de meurtre enſenglanté,
De ſoucis de trauaux, de faim, de pauureté
Rien n'approche en rigueur la loy de Mariage.

Dure

Dure, & ſauuage loy nos plaiſirs meurtriſſant,
Qui fertile a produit vn Hydre renaiſſant
De meſpris, de chagrin, de rancune & d'enuie:
Du repos des humains l'inhumaine poiſon,
Des corps & des eſprits la cruelle priſon,
La ſource des mal-heurs, le fiel de noſtre vie.
On dit que Iupiter ayant pour ſon peché
Sur le dos d'vn rocher Promethee attaché,
Qui ſeruoit de paſture à l'Aigle inſatiable,
Ne ſe contenta pas de tant de cruauté:
Mais voulut pour monſtrer qu'il eſtoit deſpité,
Rendre le genre humain de tout point miſerable.
Il enuoya la femme aux mortels icy bas,
Ayant dedans ſes yeux mille amoureux appas,
Et portant en la main vne bouëtte feconde
Des ſemences du Mal, les Proces, le Diſcord,
Le Soucy, la douleur, la vieilleſſe, & la mort:
Bref, pour doüaire elle auoit tout le mal-heur du mõde.
Venus deſus ſon front mille beautez ſema,
Pithon d'autant d'attraits ſa parole anima,
Vulcan forgea ſon cœur, Mars luy donna l'audace:
Bref, le Ciel rigoureux ſi bien la deguiſa,
Que l'homme épris de flamme auſſi toſt l'eſpouſa,
Plongeant en ſon mal-heur toute l'humaine race.
De là le Mariage eut ſon commencement,
Tyran iniurieux, plein de commandement,
Que la liberté fuit comme ſon aduerſaire:
Plaiſant à l'abordee: à l'œil, doux & riant:
Mais qui ſous beau-ſemblant, traiſtre nous va liant
D'vn lien que la Mort ſeulement peut deffaire.

Il tient dessous ses pieds le repos abatu,
De cordage & de fers son corps est reuestu:
Le Soing est à costé le Trauail le regarde,
La Peur, la Ialousie, & le mal incogneu,
(Mal par opinion) qui rend l'homme cornu:
Puis vient le repentir chef de l'arriere garde.
Le Dueil & les Courroux aprés le vont suiuant:
Amour fuit le voyant, leger comme le vent,
Bien que le nom d'Amour masque sa tyrannie:
Car ce puissant vainqueur & des Dieux, & des Rois,
(Magistrat souuerain) n'est point subiect aux loix,
Et de toute sa Cour la contrainte est bannie.
Helas! grand Iupiter, si l'homme auoit erré
Tu le deuois punir d'vn mal plus moderé,
Et plustoſt l'assommer d'vn esclat de tonnerre
Que le faire languir durement enchaisné,
Hoste de mille ennuis, au dueil abandonné,
Trauaillant son esprit d'vne immortelle guerre.
On parle des enfers où les maux sont punis,
Vn cruel magazin de tourmens infinis,
Du Chien tousiours beant des Sœurs pleines de rage,
Des douleurs de Titye & des autres esprits:
Mais ie ne puis penser que ce soit rien au pris,
Ne qu'il y ait Enfer si grand que Mariage.
Languir toute sa vie en obscure prison,
Passer mille trauaux, nourrir en sa maison
Vne femme bien laide, & coucher aupres d'elle:
En auuoir vne belle, & en estre ialoux,
Craindre tout, l'espier, se gesner de courroux,
Y a-il quelque peine en Enfer plus cruelle?

Ie t'ay

Ie t'ay tant de regrets, de ſoucis & d'ennuis,
Tant de iours ennuyeux, tant de faſcheuſes nuicts,
Tant de rapports ſemez, tant de plaintes ameres:
Qui les penſe nombrer aura pluſtoſt conté
Les fleurettes de May, les moiſſons de l'Eſté,
Et des plaines du Ciel les flambeaux ordinaires.
Hé donc parmy ces maux que n'auõs-nous des yeux!
Pour cognoiſtre en autruy la vengeance des dieux,
Euitant ſagement noſtre perte aſſeuree?
Mais au fort du peril nous nous allons ruer;
Nous forgeons mal-heureux le fer pour nous tuer;
Et beuuons la poiſon par nos mains preparee.
Si d'vn ſommeil de fer nos yeux n'eſtoient preſſez,
La Nopce ſeulement nous apprendroit aſſez
Quel heur & quel repos ſon lien nous appreſte:
Le ſon des tabourins, les flambeaux allumez,
L'appareil, la rumeur, les bruits accouſtumez
N'eſt-ce vn preſage ſeur de prochaine tempeſte?
Eſcoutez ma parole, ô mortels eſgarez,
Qui dans la ſeruitude aueuglement courez;
Et voyez quelle femme aumoins vous deuez prendre.
Si vous l'eſpouſez riche, il ſe faut preparer
De ſeruir, de ſouffrir, de n'oſer murmurer,
Aueugle en tous ſes faits & ſourd pour ne l'entendre.
Deſdaigneuſe & ſuperbe elle croit tout ſçauoir,
Son mary n'eſt qu'vn ſot trop heureux de l'auoir:
En ce qu'il entreprend elle eſt touſiours contraire,
Ses propos ſont cuiſans, hautains & rigoureux:
Le forçat miſerable eſt beaucoup plus heureux
A la rame & aux fers d'vn outrageux corſaire.

Si vous la prenez pauure, auec la pauureté
Vous espousez aussi mainte incommodité:
La charge des enfans, la peine & l'infortune,
Le mespris d'vn chacun vous fait baisser les yeux,
Le soing rend vos esprits chagrins & soucieux:
„ Auec la pauureté toute chose importune.
Si vous l'espousez belle, asseurez-vous aussi
De n'estre iamais franc de crainte & de soucy:
L'œil de vostre voisin comme vous la regarde,
Vn chacun la desire & vouloir l'empescher,
C'est esgaller Sisyphe & monter son rocher:
„ Vne beauté parfaite est de mauuaise garde.
Si vous la prenez laide, adieu toute amitié:
L'esprit tenant du corps est plein de mauuaistié:
Vous aurez la maison pour prison tenebreuse,
Le Soleil desormais à vos yeux ne luira:
Bref on peut bien penser s'elle vous desplaira,
Puis qu'vne femme belle en trois iours est fascheuse.
Celuy n'auoit iamais les nopces esprouué,
Qui dit qu'aucun secours contre Amour n'est trouué,
Depuis qu'en nos esprits il a fait sa racine:
Car quand quelque beauté vient nos cœurs embraser,
La voulons-nous hair? il la faut espouser.
Qui veut guarir d'Amour, s'en est la medecine.
Mille fois Iupiter d'Amour tout esgaré
Pour les yeux de sa sœur a plaint & souspiré:
Toutefois il la hait dés qu'il l'a espousee,
Et luy desplaist si fort, que pour s'en estranger
En beste & en oiseau ne feint de se changer,
Ne trouuant rien fascheux pour la rendre abusee.

C'est

C'eſt vn eſtrange cas, que le palais des dieux
Ne s'eſt peu garantir des debats furieux
Naiſſans du mariage, autheur de toutes plaintes,
Et que ce Iupiter que tout l'vniuers craint,
Aguetté de Iunon cent fois s'eſt veu contraint
De couurir ſa grandeur, ſous mille eſtranges feintes.
La Nopce eſt vn fardeau ſi faſcheux à porter,
Qu'elle fait à vn Dieu ſon empire quitter,
Elle luy rend le Ciel vn enfer de triſteſſe,
Et trouue en ſes liens tant d'infelicité,
Qu'il aime mieux ſeruir en terre vne beauté
Que ioüir dans le ciel d'vne eſpouſe Deeſſe.
A l'exemple de luy qui doit eſtre ſuiuy,
Tout homme qui ſe trouue en ſes lacqs aſſeruy,
Doit par mille plaiſirs alleger ſon martyre,
Aimer en tous endroits ſans eſclauer ſon cœur,
Et chaſſer loin de luy toute ialouſe peur:
Plus vn homme eſt ialoux, plus ſa femme on deſire.
O ſupplice infernal en la terre tranſmis
Pour geſner les humains, geſne mes ennemis,
Qu'ils ſoient chargez de fers, de tourmens & de flãme:
Mais fuy de ma maiſon, n'approche point de moy,
Ie hay plus que la mort ta rigoureuſe loy,
Aimant mieux eſpouſer vn tombeau qu'vne femme.

ADIEV A LA POLONGNE.

ADieu Polongne, adieu pleines desertes,
Tousiours de neige ou de glace couuertes,
Adieu pays d'vn eternel adieu:
Ton air, tes mœurs m'ont si fort sceu desplaire,
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire
Si iamais plus ie retourne en ce lieu.
Adieu maisons d'admirable structure,
Poisles adieu, qui dans vostre closture
Mille animaux peste-meste entassez,
Filles, garçons, veaux & bœufs tout ensemble,
Vn tel mesnage à l'aage d'or ressemble,
Tant regreté par les siecles passez.
Quoy qu'on me dist de vos mœurs inciuiles,
De vos habits, de vos meschantes villes,
De vos esprits pleins de legereté,
Sarmates fiers, ie n'en voulois rien croire,
Ni ne pensois que vous peussiez tant boire:
L'eusse-ie creu sans y auoir esté?
Barbare peuple, arrogant & volage,
Venteur, causeur, n'ayant rien que langage:
Qui iour & nuict dans vn poisle enfermé
Pour tout plaisir se ioüe auec vn verre,
Ronfle à la table, ou s'endort sur la terre,
Puis comme vn Mars veut estre renommé.
Ce ne sont pas vos grands lances creusees,
Vos peaux de loup, vos armes deguisees,
Où maint plumage & maint aisle s'estend,
Vos vrais charmes ni vos traits redoutables:

Encore

Lourds Polonnois, qui vous font indomptables:
La pauureté seulement vous defend.
Si vostre terre estoit mieux cultiuee,
Que l'air fut doux, qu'elle fut abreuee
De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,
En marchandise, en profondes riuieres,
Qu'elle eust des vins, des ports, & des minieres,
Vous ne seriez si long temps indomptez.
Les Othomans, dont l'ame est si hardie,
Aiment mieux Cypre, ou la belle Candie,
Que vos deserts presque tousiours glacez:
Et l'Alemand qui les guerres demande,
Vous dedaignant, court la terre Flamande,
Où ses labeurs sont mieux recompensez.
Neuf mois entiers pour complaire à mon maistre,
Le grand HENRY, *que le Ciel a fait naistre,*
Comme vn bel astre aux humains flamboyant.
Pour ce desert i'ay la France laissee,
Y consumant ma pauure ame blessee
Sans nul confort sinon qu'en le voyant.
Face le Ciel que ce valeureux Prince
Soit bien tost Roy de quelqu'autre prouince,
Riche de gens, de citez & d'auoir:
Que quelque iour à l'Empire il paruienne,
Et que iamais icy ie ne reuienne,
Bien que mon cœur soit bruslant de le voir.

Digitized by Google

A MADAMOISELLE DE CHASTEAV-NEVF

IE ne veux desormais m'enquerir dauantage
Que tu peux auoir fait, larron malicieux,
De tant de ieunes cœurs surpris en tant de lieux,
Laissant mesmes au Ciel marque de ton outrage.
Tu nous les rauissois pour bastir ceſt ouurage,
Ce royal CHASTEAV-NEVF, *ton palais glorieux,*
Où tu vas reposer, las d'outrager les dieux,
Y retirant tes feux, tes traits, & ton cordage.
Deuant ce CHASTEAV-NEVF *peut embellir le frõt,*
Tu pẽs les plus beaux cœurs, cõme les chasseurs font
Des grands cerfs & sangliers qu'à force ils peuuent prendre.
Le mien s'y fuſt peu voir au plus haut lieu planté:
Mais pource que sans crainte il t'auoit reſiſté,
O cruel, par deſpit tu l'as reduit en cendre.

Sur son pourtraict à I. DE-COVR, peintre du Roy.

IV t'abuſes, DE-COVR, *pensant repreſenter*
Du CHASTEAV-NEVF *d'Amour la Deeſſe immortelle:*
Le Ciel peintre ſçauant l'a pourtraitte ſi belle,
Que ſon diuin tableau ne ſe peut imiter.
Comme sans t'eſbloüir pourras-tu ſupporter
De ſes yeux flamboyans la planette iumelle?
Quelle couleur peindra ſa couleur naturelle,
Et les graces qu'on voit ſur ſon front voleter?

Quel

Quel or egalera l'or de ſa blonde treſſe?
Quels traits imiteront ceſte douce rudeſſe,
Ce port, ce teint, ce ris, ces attraits gracieux?
Laiſſe au grand Dieu d'Amour ce labeur temeraire,
Qui d'vn trait pour pinceau la ſçaura mieux pourtraire,
Non deſſus de la toile, ains dans le cœur des dieux.

Pour vn Miroir.

CE miroir bien-heureux, à qui ie porte enuie
Pour le bien d'eſtre à vous qui luy doit aduenir,
Vous fera le voyant quelquefois ſouuenir
D'vn à qui voſtre amour ſert d'eſprit & de vie.
Et croyez que le temps, la fortune & l'enuie,
Ou quelque autre accident qui me puiſſe aduenir,
Mon cœur de voſtre cœur ne ſçauroit deſunir,
Vos celeſtes vertus m'ont trop bien aſſeruie.
Voyant en ce miroir vos yeux que i'aime tant,
Penſez comme du ciel ie m'iray lamentant
Loin de ces chauds regards & de ce beau viſage.
Mais à tort toutefois ie me plaindroy des cieux:
Car bien que mon deſtin m'eſgare en diuers lieux,
Tout par tout dans le cœur ie porte voſtre image.

Pour des pendans d'oreille, de teſte de mort.

IE vous donne vne mort, preſent mal conuenable
A la viue clarté de vos yeux amoureux:
Mais que pourroit donner vn eſprit mal-heureux
Qui ne ſoit deſplaiſant, funeſte & larmoyable?

Vn qui fuit tout eſpoir d'eſtat plus fauorable,
Qui trouue aigre la ioye, & le pleur doucereux,
A qui la clarté faſche, & qui n'eſt [illegible]
Que de voir comme luy tout Amant miſerable.
S'il faut offrir au Ciel ce qu'on aime plus fort,
Son cœur deſeſperé n'aime rien que la mort,
Dont l'image effroyable en ſa face eſt depeinte.
Donc, ô beauté du Ciel, ne vous offenſez pas,
Si ſouffrant loin de vous tant de viuans treſpas,
A ſa mort veritable il offre vne mort feinte.

POVR METTRE DEVANT VN PETRARQVE.

IE labeur glorieux d'vn eſprit admirable
Triomphe heureuſement de la poſterité,
Comme ce Florentin qui a ſi bien chanté
Que les ſiecles d'apres n'ont trouué ſon ſemblable.
La beauté n'eſt ainſi: car elle eſt periſſable,
Mais Laure auec ſes vers vn trophee a planté,
Qui fait que l'on reuere à iamais ſa beauté,
Et qui rend ſon laurier verdiſſant & durable.
Celle qui dans ſes yeux tient mon contentement,
La paſſant en beauté, luy cede ſeulement
En ce qu'vn moindre eſprit la veut rendre immortelle.
Mais i'ay plus d'amitié s'il fuſt mieux eſcriuant:
Car ſa Laure mourut, & il reſta viuant:
Si Madame mouroit, ie mourrois auec elle.

Sur

Sur les vers d'vne Dame.

MYrtis Corinne, & la muſe de Grece,
Sa[illegible]u' Amour fit ſi haut ſouſpirer,
Tous leurs eſcrits n'oſeroient comparer
A ces beaux vers qu'a chantez ma maiſtreſſe.
Qui veut ſçauoir de quels traits Amour bleſſe,
Sans voir vos yeux trop prompts à maryrer,
Liſe ces vers qu'habile il ſceut tirer
De voſtre eſprit digne d'vne Deeſſe.
Penſers, deſirs, ſouſpirs, feux & glaçons,
Sont les ſuiets de ces belles chanſons,
Où ſeule à part vous retenez voſtre ame.
Cœur n'eſt ſi froid qui n'en fuſt allumé:
Cachez-les donc à mon mal bien-aimé,
Car ſans les voir ie n'ay que trop de flame.

Pour vne faueur ſemee de diuerſes branches.

LE Ciel qui mieux que moy vous peut fauoriſer,
Soit à voſtre grandeur pour iamais fauorable,
Couronnant vos vertus d'vn renom ſi durable
Que la force du temps ne le puiſſe briſer.
Deſia vos faicts guerriers par tout vous font priſer,
Plantant ſur voſtre front maint trophee honorable:
Puis ceſte grand' douceur, & ce cœur immuable
Maugré les ans vainqueurs vous peut eterniſer.
Il reſtoit que l'Amour vous miſt ſous ſon Empire,
Comme il fait tous les dieux, à fin qu'on vous peuſt
Pacifique, immuable, amoureux & guerrier. (dire
Et qu'vne qui vous eſt ſainctement aſſeruie
Vous offrit à bon droit en vous offrant ſa vie,
L'oliuier, le palmier, le meurte, & le laurier.

A MADAMOISELLE DE SVRGERES.

Comme on voit au Printẽps le bouton rougissant,
Amoureux du Soleil, languir en [illegible]bsence:
Puis en le reuoyant changer de contenance,
D'odeurs & de beautez le ciel resioüissant.
Tout ainsi mon esprit tristement languissant
Durant l'obscure nuict des miseres de France,
Voyant de vos beautez l'agreable presence
S'esgaye & veut encor se monstrer florissant.
Or si la sainte ardeur qui vient de vous l'enflame,
Ie vous nomme à bon droit le Soleil de mon ame,
M'efforçant de monstrer sa diuine clarté.
Que si selon mon cœur i'y pouuoy satisfaire,
Le vice deuiendroit de soy-mesme aduersaire,
Voyant de vos vertus l'admirable beauté.

A Madamoiselle IEANNE DE BRISSAC.

Comme quand il aduient que l'humaine pensee,
Compagne d'vn desir vainement curieux,
Entreprend de voler iusqu'au plus haut des cieux,
Pour voir des deïtez la grand' troupe amassee.
Alors qu'elle presume estre bien auancee,
C'est lors qu'elle cognoit son vol audacieux:
Car tousiours le chemin s'esloigne de ses yeux,
Et ne voit point de fin à l'œuure commencee.
Tout ainsi qui voudra, plein de temerité,
S'essayer de trouuer fin à l'infinité
Des graces qui vous font diuinement reluire.
En pensant s'auancer ses labeurs accroistront:
Car d'vn suiet finy cent mille autres naistront,
Et faudra qu'à la fin tout court il s'en retire.

A Mada

A Madamoiſelle de la Chaſtaigneraye, HELLIETTE DE VIVONNE.

BEaux cheueux chatains d'vne qui ce nõ porte,
Ondez, creſpez & longs, où les ieux inconſtans
Et les petits Amour, comme oiſeaux voletans,
S'empriſonnent l'vn l'autre en mainte & mainte ſorte.
O bel œil qui d'Amour rens la maieſté forte,
Clair, brun, fier, & piteux, ſeul Soleil de ce temps
Le bois ſe reuerdit au retour du printemps,
Et le tien fait fleurir mon eſperance morte.
Il faudroit eſtre roche, acier, ou diamant,
Pour ne deuenir flamme & mourir doucement
Aupres d'vne beauté de beautez ſi pourueuë.
O celeſtes rayons qui me donnez la loy,
Ie voudrois eſtre Argus alors que ie vous voy,
Et ne vous voyant point eſtre priué de veuë.

BEL

BERGERIES ET MASQVARADES.

CHANSON.

O *Bien-heureux qui peut paſſer ſa vie,*
Entre les ſiens franc de haine & d'enuie,
Parmy les champs, les foreſts & les bois,
Loin du tumulte & du bruit populaire:
Et qui ne vend ſa liberté pour plaire
Aux foux deſirs des Princes & des Rois!
Il n'a ſoucy d'vne choſe incertaine,
Il ne ſe paiſt d'vne eſperance vaine,
Vne faueur ne le va deceuant,
De cent fureurs il n'a l'ame embraſee,
Et ne maudit ſa ieuneſſe abuſee,
Quand il ne trouue à la fin que du vent.
Il ne fremit quand la mer courrouſſee
Enfle ſes flots, contrairement pouſſee
Des vens eſmeus ſoufflans horriblement:
Et quand la nuict à ſon aiſe il ſommeille,
Vne trompette en ſurſaut ne l'eſueille
Pour l'enuoyer du lict au monument.

L'ambition

L'ambition ſon courage n'attiſe,
D'vn fard trompeur ſon ame il ne deguiſe,
Il ne ſe plaiſt violer ſa foy,
Les grands ſeigneurs ſans ceſſe il n'importune:
Mais en viuant contant de ſa fortune
Il eſt ſa Cour, ſa faueur & ſon Roy.
Ie vous rens grace, ô Deitez ſacrees
Des monts, des eaux, des forcſts & des prees,
Qui me priuez de penſers ſoucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chaſſant bien loin la miſerable attente,
Et les deſirs des cœurs ambitieux.
Dedans mes champs ma penſee eſt encloſe,
Si mon corps dort mon eſprit ſe repoſe,
Vn ſoin cruel ne le va deuorant:
Au plus matin la fraiſcheur me ſoulage,
S'il fait trop chaud ie me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid ie m'eſchauffe en courant.
Si ie ne loge en ces maiſons dorees,
Au front ſuperbe, aux voutes peinturees
D'azur, d'eſmail, & de mille couleurs,
Mon œil ſe paiſt des threſors de la plaine
Riches d'œillets, de lys, de mariolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs.
Dans les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition la faueur qui nous trompe,
Et les ſoucis logent communement:
Dedans nos champs ſe retirent les Fees
Royne des bois à treſſes decoiffees,
Les ieux, l'Amour, & le contentement.

Ainſi

Ainſi viuant rien n'eſt qui ne m'agree,
I'oy des oiſeaux la muſique ſacree,
Quand au matin ils beniſſent les cieux:
Et le doux ſon des bruyantes fontaines,
Qui vont coulant de ces roches hautaines
Pour arrouſer nos prez delicieux.
Que de plaiſir de voir deux Colombelles
Bec contre bec en tremouſſant des aiſles
Mille baiſers ſe donner tour à tour!
Puis tout raui de leur grace naifue,
Dormir au frais d'vne ſource d'eau viue,
Dont le doux bruit ſemble parler d'Amour!
Que de plaiſir de voir ſous la nuict brune,
Quand le Soleil a fait place à la Lune,
Au fond des bois les Nymphes s'aſſembler,
Monſtrer au vent leur gorge deſcouuerte,
Danſer, ſauter, ſe donner cotte-verte,
Et ſous leurs pas tout l'herbage trembler!
Le bal finy, ie dreſſe en haut la veuë
Pour voir le teint de la Lune corniuë,
Claire, argentee, & me mets à penſer
Au ſort heureux du paſteur de Latmie:
Lors ie ſouhaitte vne auſſi belle amie,
Mais ie voudrois en veillant l'embraſſer.
Ainſi la nuict ie contente mon ame,
Puis quand Phebus de ſes rais nous enflame,
I'eſſaye encor mille autres ieux nouueaux:
Diuerſement mes plaiſirs i'entrelaçe,
Ores ie peſche, or' ie vais à la chaſſe,
Et or' ie dreſſe embuſcade aux oiſeaux.

Ie fay l'amour, mais c'eſt de telle ſorte
Que ſeulement du plaiſir i'en rapporte,
N'engage point ma chere liberté:
Et quelque mal que ce Dieu puiſſe faire
Pour m'attraper, quand ie m'en veux diſtraire
I'ay le pouuoir comme la volonté.
Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buiſſons, foreſts, prez & montagnes,
Soyez teſmoins de mon contentement:
Et vous (ô Dieux) faites, ie vous ſupplie,
Que cependant que durera ma vie,
Ie ne cognoiſſe vn autre changement.

I.

Recerche qui voudra les apparens honneurs,
Les pompes, les threſors, les faueurs variables,
Les lieux haut eſleuez, les palais remarquables,
Retraites de penſers, d'ennuis & de douleurs.
I'aime mieux voir vn pré bien tapiſſé de fleurs,
Arrouſé de ruiſſeaux au vif-argent ſemblables,
Et tout encourtiné de buiſſons deleſtables
Pour l'ombre & pour la ſoif durant les grand's chaleurs.
Là franc d'ambition, ie voy couler ma vie,
Sans enuier aucun, ſans qu'on me porte enuie,
Roy de tous mes deſirs, contant de mon party.
Ie ne m'appaſte point d'vne vaine eſperance,
Fortune ne peut rien contre mon aſſeurance,
Et mon repos d'eſprit n'eſt iamais diuerty.

D'vne

ADIEV A LA POLONGNE.

ADieu Polongne, adieu pleines desertes,
Tousiours de neige ou de glace couuertes,
Adieu pays d'vn eternel adieu:
Ton air, tes mœurs m'ont si fort sceu desplaire,
Qu'il faudra bien que tout me soit contraire
Si iamais plus ie retourne en ce lieu.
Adieu maisons d'admirable structure,
Poisles adieu, qui dans vostre closture
Mille animaux peste-meste entassez,
Filles, garçons, veaux & bœufs tout ensemble,
Vn tel mesnage à l'aage d'or ressemble,
Tant regreté par les siecles passez.
Quoy qu'on me dist de vos mœurs inciuiles,
De vos habits, de vos meschantes villes,
De vos esprits pleins de legereté,
Sarmates fiers, ie n'en voulois rien croire,
Ni ne pensois que vous peussiez tant boire:
L'euſſe-ie creu sans y auoir esté?
Barbare peuple, arrogant & volage,
Venteur, causeur, n'ayant rien que langage:
Qui iour & nuict dans vn poisle enfermé
Pour tout plaisir se ioüe auec vn verre,
Ronfle à la table, ou s'endort sur la terre,
Puis comme vn Mars veut estre renommé.
Ce ne sont pas vos grands lances creusees,
Vos peaux de loup, vos armes déguisees,
Où maint plumage & maint aisle s'estend,
Vos vrais charmes ni vos traits redoutables:

Lourds

Lourds Polonnois, qui vous font indomptables:
La pauureté seulement vous defend.
Si vostre terre estoit mieux cultiuee,
Que l'air fut doux, qu'elle fut abreuee
De clairs ruisseaux, riche en bonnes citez,
En marchandise, en profondes riuieres,
Qu'elle eust des vins, des ports, & des minieres;
Vous ne seriez si long temps indomptez.
Les Othomans, dont l'ame est si hardie,
Aiment mieux Cypre, ou la belle Candie,
Que vos deserts presque tousiours glacez:
Et l'Alemand qui les guerres demande,
Vous dedaignant, court la terre Flamande,
Où ses labeurs sont mieux recompensez.
Neuf mois entiers pour complaire à mon maistre,
Le grand HENRY, *que le Ciel a fait naistre,*
Comme vn bel astre aux humains flamboyant.
Pour ce desert i'ay la France laissee,
Y consumant ma pauure ame blessee
Sans nul confort sinon qu'en le voyant.
Face le Ciel que ce valeureux Prince
Soit bien tost Roy de quelqu'autre prouince,
Riche de gens, de citez & d'auoir:
Que quelque iour à l'Empire il paruienne,
Et que iamais icy ie ne reuienne,
Bien que mon cœur soit bruslant de le voir.

Digitized by Google

A MADAMOISELLE DE CHASTEAV-NEVF

IE ne veux desormais m'enquerir dauantage
Que tu peux auoir fait, larron malicieux,
De tant de ieunes cœurs surpris en tant de lieux,
Laissant mesmes au Ciel marque de ton outrage.
Tu nous les rauissois pour bastir ceſt ouurage,
Ce royal CHASTEAV-NEVF, ton palais glorieux,
Où tu vas reposer, las d'outrager les dieux,
Y retirant tes feux, tes traits, & ton cordage.
Deuant ce CHASTEAV-NEVF peut embellir le frõt,
Tu pẽs les plus beaux cœurs, cõme les chasseurs font
Des grands cerfs & sangliers qu'à force ils peuuent prendre.
Le mien s'y fust peu voir au plus haut lieu planté:
Mais pource que sans crainte il t'auoit resisté,
O cruel, par despit tu l'as reduit en cendre.

Sur son pourtraict à I. DE-COVR, peintre du Roy.

IV t'abuses, DE-COVR, pensant representer
Du CHASTEAV-NEVF d'Amour la Deesse immortelle:
Le Ciel peintre sçauant l'a pourtraitte si belle,
Que son diuin tableau ne se peut imiter.
Comme sans t'esbloüir pourras-tu supporter
De ses yeux flamboyans la planette iumelle?
Quelle couleur peindra sa couleur naturelle,
Et les graces qu'on voit sur son front voleter?

Quel

Quel or egalera l'or de ſa blonde treſſe?
Quels traits imiteront ceſte douce rudeſſe,
Ce port, ce teint, ce ris, ces attraits gracieux?
Laiſſe au grand Dieu d'Amour ce labeur temeraire,
Qui d'vn trait pour pinceau la ſçaura mieux pourtraire,
Non deſſus de la toile, ains dans le cœur des dieux.

Pour vn Miroir.

CE miroir bien-heureux, à qui ie porte enuie
Pour le bien d'eſtre à vous qui luy doit aduenir,
Vous fera le voyant quelquefois ſouuenir
D'vn à qui voſtre amour ſert d'eſprit & de vie.
Et croyez que le temps, la fortune & l'enuie,
Ou quelque autre accident qui me puiſſe aduenir,
Mon cœur de voſtre cœur ne ſçauroit deſunir,
Vos celeſtes vertus m'ont trop bien aſſeruie.
Voyant en ce miroir vos yeux que i'aime tant,
Penſez comme du ciel ie m'iray lamentant
Loin de ces chauds regards & de ce beau viſage.
Mais à tort toutefois ie me plaindroy des cieux:
Car bien que mon deſtin m'eſgare en diuers lieux,
Tout par tout dans le cœur ie porte voſtre image.

Pour des pendans d'oreille, de teſte de mort.

IE vous donne vne mort, preſent mal conuenable
A la viue clarté de vos yeux amoureux:
Mais que pourroit donner vn eſprit mal-heureux
Qui ne ſoit deſplaiſant, funeſte & larmoyable?

Vn qui fuit tout espoir d'estat plus fauorable,
Qui trouue aigre la ioye, & le pleur doucereux,
A qui la clarté fasche, & qui n'est desireux
Que de voir comme luy tout Amant miserable.
S'il faut offrir au Ciel ce qu'on aime plus fort,
Son cœur desesperé n'aime rien que la mort,
Dont l'image effroyable en sa face est depeinte.
Donc, ô beauté du Ciel, ne vous offensez pas,
Si souffrant loin de vous tant de viuans trespas,
A sa mort veritable il offre vne mort feinte.

POVR METTRE DEVANT VN PETRARQVE.

CE labeur glorieux d'vn esprit admirable
Triomphe heureusement de la posterité,
Comme ce Florentin qui a si bien chanté
Que les siecles d'apres n'ont trouué son semblable.
La beauté n'est ainsi: car elle est perissable,
Mais Laure auec ses vers vn trophee a planté,
Qui fait que l'on reuere à iamais sa beauté,
Et qui rend son laurier verdissant & durable.
Celle qui dans ses yeux tient mon contentement,
La passant en beauté, luy cede seulement
En ce qu'vn moindre esprit la veut rendre immortelle.
Mais i'ay plus d'amitié s'il fust mieux escriuant:
Car sa Laure mourut, & il resta viuant:
Si Madame mouroit, ie mourrois auec elle.

Sur les vers d'vne Dame.

MYrtis Corinne, & la muſe de Grece,
Sa[illegible]qu' Amour fit ſi haut ſouſpirer,
Tous leurs eſcrits n'oſeroient comparer
A ces beaux vers qu'a chantez ma maiſtreſſe.
Qui veut ſçauoir de quels traits Amour bleſſe,
Sans voir vos yeux trop prompts à maryrer,
Liſe ces vers qu'habile il ſceut tirer
De voſtre eſprit digne d'vne Deeſſe.
Penſers, deſirs, ſouſpirs, feux & glaçons,
Sont les ſuiets de ces belles chanſons,
Où ſeule à part vous retenez voſtre ame.
Cœur n'eſt ſi froid qui n'en fuſt allumé:
Cachez-les donc à mon mal bien-aimé,
Car ſans les voir ie n'ay que trop de flame.

Pour vne faueur ſemee de diuerſes branches.

LE Ciel qui mieux que moy vous peut fauoriſer,
Soit à voſtre grandeur pour iamais fauorable,
Couronnant vos vertus d'vn renom ſi durable
Que la force du temps ne le puiſſe briſer.
Deſia vos faicts guerriers par tout vous font priſer,
Plantant ſur voſtre front maint trophee honorable:
Puis ceſte grand' douceur, & ce cœur immuable
Maugré les ans vainqueurs vous peut eterniſer.
Il reſtoit que l'Amour vous miſt ſous ſon Empire,
Comme il fait tous les dieux, à fin qu'on vous peuſt (dire
Pacifique, immuable, amoureux & guerrier.
Et qu'vne qui vous eſt ſainctement aſſeruie
Vous offrit à bon droit en vous offrant ſa vie,
L'oliuier, le palmier, le meurte, & le laurier.

A MADAMOISELLE DE SVRGERES.

Comme on voit au Printẽps le bouton rougissant,
Amoureux du Soleil, languir en [illegible]bsence:
Puis en le renoyant changer de contenance,
D'odeurs & de beautez le ciel resioüissant.
Tout ainsi mon esprit tristement languissant
Durant l'obscure nuict des miseres de France,
Voyant de vos beautez l'agreable presence
S'esgaye & veut encor se monstrer florissant.
Or si la sainte ardeur qui vient de vous l'enflame,
Ie vous nomme à bon droit le Soleil de mon ame,
M'efforçant de monstrer sa diuine clarté.
Que si selon mon cœur i'y pouuoy satisfaire,
Le vice deuiendroit de soy mesme aduersaire,
Voyant de vos vertus l'admirable beauté.

A Madamoiselle IEANNE DE BRISSAC.

Comme quand il aduient que l'humaine pensee,
Compagne d'vn desir vainement curieux,
Entreprend de voler iusqu'au plus haut des cieux,
Pour voir des deïtez la grand' troupe amassee.
Alors qu'elle presume estre bien auancee,
C'est lors qu'elle cognoit son vol audacieux:
Car tousiours le chemin s'esloigne de ses yeux,
Et ne voit point de fin à l'œuure commencee.
Tout ainsi qui voudra, plein de temerité,
S'essayer de trouuer fin à l'infinité
Des graces qui vous font diuinement reluire.
En pensant s'auancer ses labeurs accroistront:
Car d'vn suiet finy cent mille autres naistront,
Et faudra qu'à la fin tout court il s'en retire.

A Mada

A Madamoiſelle de la Chaſtaigneraye, HELLIETTE DE VIVONNE.

Beaux cheueux chatains d'vne qui ce nõ porte,
Ondez, creſpez & longs, où les ieux inconſtans
Et les petits Amour, comme oiſeaux voletans,
S'empriſonnent l'vn l'autre en mainte & mainte ſorte.
O bel œil qui d'Amour rens la maieſté forte,
Clair, brun, fier, & piteux, ſeul Soleil de ce temps:
Le bois ſe reuerdit au retour du printemps,
Et le tien fait fleurir mon eſperance morte.
Il faudroit eſtre roche, acier, ou diamant,
Pour ne deuenir flamme & mourir doucement
Aupres d'vne beauté de beautez ſi pourueuë.
O celeſtes rayons qui me donnez la loy,
Ie voudrois eſtre Argus alors que ie vous voy,
Et ne vous voyant point eſtre priué de veuë.

BERGERIES ET MASQVARADES.

CHANSON.

O *Bien-heureux qui peut passer sa vie,*
Entre les siens franc de haine & d'enuie,
Parmy les champs, les forests & les bois,
Loin du tumulte & du bruit populaire:
Et qui ne vend sa liberté pour plaire
Aux foux desirs des Princes & des Rois!
Il n'a soucy d'vne chose incertaine,
Il ne se paist d'vne esperance vaine,
Vne faueur ne le va deceuant,
De cent fureurs il n'a l'ame embrasee,
Et ne maudit sa ieunesse abusee,
Quand il ne trouue à la fin que du vent.
Il ne fremit quand la mer courroussee
Enfle ses flots contrairement poussee
Des vens esmeus soufflans horriblement:
Et quand la nuict à son aise il sommeille,
Vne trompette en sursaut ne l'esueille
Pour l'enuoyer du lict au monument.

L'ambition

L'ambition ſon courage n'attiſe,
D'vn fard trompeur ſon ame il ne deguiſe,
Il ne ſe pl[illegible] violer ſa foy,
Les grands ſeigneurs ſans ceſſe il n'importune:
Mais en viuant contant de ſa fortune
Il eſt ſa Cour, ſa faueur & ſon Roy.
Ie vous rens grace, ô Deïtez ſacrees
Des monts, des eaux, des forcſts & des prees,
Qui me priuez de penſers ſoucieux,
Et qui rendez ma volonté contente,
Chaſſant bien loin la miſerable attente,
Et les deſirs des cœurs ambitieux.
Dedans mes champs ma penſee eſt encloſe,
Si mon corps dort mon eſprit ſe repoſe,
Vn ſoin cruel ne le va deuorant:
Au plus matin la fraiſcheur me ſoulage,
S'il fait trop chaud ie me mets à l'ombrage,
Et s'il fait froid ie m'eſchauffe en courant.
Si ie ne loge en ces maiſons dorees,
Au front ſuperbe, aux voutes peinturees
D'azur, d'eſmail, & de mille couleurs,
Mon œil ſe paiſt des threſors de la plaine
Riches d'œillets, de lys, de mariolaine,
Et du beau teint des printanieres fleurs.
Dans les palais enflez de vaine pompe,
L'ambition la faueur qui nous trompe,
Et les ſoucis logent communement:
Dedans nos champs ſe retirent les Fees:
Royne des bois à treſſes decoiffees,
Les ieux, l'Amour, & le contentement.

Ainſi

Ie fay l'amour, mais c'eſt de telle ſorte
Que ſeulement du plaiſir i'en rapporte,
N'engageant point ma chere liberté:
Et quelque laqs que ce Dieu puiſſe faire
Pour m'attraper, quand ie m'en veux diſtraire
I'ay le pouuoir comme la volonté.
Douces brebis, mes fidelles compagnes,
Hayes, buiſſons, foreſts, prez & montagnes,
Soyez teſmoins de mon contentement:
Et vous (ô Dieux) faites, ie vous ſupplie,
Que cependant que durera ma vie,
Ie ne cognoiſſe vn autre changement.

I.

Recerche qui voudra les apparens honneurs,
Les pompes, les threſors, les faueurs variables,
Les lieux haut eſleuez, les palais remarquables,
Retraites de penſers d'ennuis & de douleurs.
I'aime mieux voir vn pré bien tapiſſé de fleurs,
Arrouſé de ruiſſeaux au vif-argent ſemblables,
Et tout encourtiné de buiſſons deleſtables
Pour l'ombre & pour la ſoif durant les grand's chaleurs.
Là franc d'ambition, ie voy couler ma vie,
Sans enuier aucun, ſans qu'on me porte enuie,
Roy de tous mes deſirs, contant de mon party.
Ie ne m'appaſte point d'vne vaine eſperance,
Fortune ne peut rien contre mon aſſeurance,
Et mon repos d'eſprit n'eſt iamais diuerty.

D'vne

II.

D'vne Fontaine.

Ceſte fontaine eſt froide, & ſon eau doux-coulante
A la couleur d'argent ſemble parler d'amour:
Vn herbage mollet reuerdit tout autour,
Et les arbres font ombre à la chaleur bruſlante.
Le fueillage obeit à Zephyr qui l'eſuente,
Souſpirant amoureux en ce plaiſant ſeiour:
Le Soleil clair de flamme eſt au milieu du iour,
Et la terre ſe fend de l'ardeur violente.
Paſſant, par le trauail du long chemin laſſé,
Bruſlé de la chaleur, & de la ſoif preſſé,
Arreſte en ceſte place où ton bon-heur te meine.
L'agreable repos ton corps delaſſera,
L'ombrage & le vent frais ton ardeur chaſſera,
Et ta ſoif ſe perdra dans l'eau de la fontaine.

III.

Quel deſtin fauorable ennuyé de mes peines,
Rompra les forts liens dont mon col eſt preſſé?
Par quel vent reuiendray-ie au port que i'ay laiſſé,
Suiuant trop follement des eſperances vaines?
Verrai-ie plus le temps qu'au doux bruit des fontaines,
Dans vn bocage eſpais mollement tapiſſé,
Nous recitions nos vers? moy d'Amour offenſé,
Toy bruyant de nos Rois les victoires hautaines.
Si i'eſchappe d'icy, DORAT, ie te promets
Qu'Apollon & Cypris ie ſuiuray deſormais,
Sans que l'ambition mon repos importune:
Les venteuſes faueurs ne me pourront tenter,
Et de peu ie ſçauray mes deſirs contenter,
Prenant congé de vous Eſperance & Fortune.

IIII.

Sur la Bergerie de REMY BELLEAV.

Quand ie ly tout rauy, ce diſcours qui ſouſpire
Les ardeurs des Bergers, ie t'appelle menteur,
(Pardonne-moy BELLEAV, *)de t'en dire l'autheur:*
Car vn homme mortel ne ſçauroit ſi bien dire.
Amour qui tient les Dieux au ioug de ſon empire,
A de rechef contraint Phebus d'eſtre paſteur,
Qui pour charmer ſa peine & l'œil ſon enchanteur,
Doit auoir fait ces vers, teſmoins de ſon martyre.
O Phebus, ô grand Dieu des Poëtes inuoqué,
Parmy nos champs François ſi tu as remarqué
Quelque herbe ou quelque fleur qui les cœurs peut contraindre.
Change cil d'Hippolyte, & le rens enflammé:
Ou bien s'il faut que i'aime & ne ſois point aimé,
Fay qu'en ſi beaux regrets mõ mal ie puiſſe plaindre.

DISCOVRS.

QVe faites-vous Mignons, mon deſiré ſoucy,
Le ſoucy d'Apollon & des Muſes auſſi?
Amis que i'aime mieux, qu'vne ieune pucelle
N'aime les belles fleurs de la ſaiſon nouuelle,
Ores que faites vous à la ſuitte du Roy?
Eſt-il poſſible aumoins qu'ayez ſoucy de moy,
De moy, qui chacun iour au ciel rien ne demande,
Que l'heur de toſt reuoir vne ſi chere bande?
Et bien qu'abſent de vous, mille contentemens,
Chaſſent de mon eſprit tous faſcheux penſemens,

Ie ne puis toutefois quelque effort qui me tienne,
Faire tant que touſiours de vous ne me ſouuienne:
Ie ne penſe autre choſe, & l'obſtiné deſir
Que i'ay de vous reuoir, amoindrit le plaiſir
Dont i'entretient ma vie or' que la chienne ardente
De chaleur, & de ſoif à l'egal nous tourmente:
Et qu'au clair de la nuict les Satyres cornus,
Les Siluains chourc-piés, & les Faunes tous nus
Vireuoltent en rond & font mille gambades,
Pour eſchauffer les cœurs des fuitiues Naiades,
Et des Nymphes des bois: & or' que ſans ceſſer
Le forgeron des Dieux haſtif fait auancer
Haletant & ſuant, & tout couuert de poudre,
Le tonnerre grondant, les eſclairs & la foudre.
Des la pointe du iour, que l'Aube qui reluit
A fait eſuanoüir les frayeurs de la nuict,
Ie choiſi quelque mont dont la cyme eſt hautaine,
Et m'y traçant chemin tout penſif ie rameine,
Et tourne en mon eſprit mille & mille diſcours
Des ſuccés incertains de vos vaines amours:
Ie crains la cruauté de vos fieres maiſtreſſes,
I'ay part à vos ſouſpirs, ie gouſte vos triſteſſes,
Et tout ce qui vous vient d'amertume & de doux,
Fidelle compagnon, ie porte comme vous,
Puis ie beny le Ciel, qui contant me fait viure,
Ie rens grace au Demon qui m'a gardé de ſuiure
Les faux pas d'vn aueugle, & qui fait reboucher
Ses traits lors qu'il les veut contre moy decocher.
Vn autre iour plus gay ie m'en vais à la chaſſe,
Ie cerche vn lieure au giſte ou le ſuis à la trace,

On

Ou auecques les chiens, qui de leurs longs abois
Font eſclater les monts, les rochers, & les bois.
Or' auec[illegible] Autour ie fay tomber de crainte
L'innocente Perdrix or ſous vne voix feinte
Ie prens la ſimple Caille entreimitant ſon chant:
Quelquefois ie retourne auec le chien couchant
Luy dreſſer autre embuſche, & le ſoir ie deuiſe,
Quand elle eſt dans le plat, comme ie l'ay ſurpriſe.
Puis las de ce meſtier i'en choiſis vn nouueau,
Et garny de filés ie vay chaſſer ſur l'eau
A la Truite & à l'Vmbre, où ſi bien ie m'eſpreuue
Qu'vn Saumon quelquefois dans mes filés ſe treuue.
Or' auecques la ligne, & le traiſtre hameçon,
Or' auecques le feu ie fay guerre au poiſſon:
I'en ſalle vne partie, & l'autre frais ie mange,
Et mille fois le iour de paſſetemps ie change.
Ie fay faucher le foin, dont les diuerſes fleurs
Giſent egalement veufues de leurs honneurs:
Ores demy laſſé ie me couche ſur l'herbe,
Ores plus meſnager i'aide à ſerrer la gerbe,
A faire des plongeons, & les bien entaſſer,
De crainte que le vent les face renuerſer.
Si c'eſt vn iour de feſte ou de quelque reinage,
Ou qu'on chomme le iour d'un patron de village,
Ie m'en vais à la dance, où courent à monceaux
De tous les lieux prochains les ieunes paſtoureaux!
Mon Dieu que de plaiſir de voir nos montagneres,
Blanches comme le laict, diſpoſtement legeres,
Bondir en petits ſauts, reculer, auancer,
Et de mille façons leurs branſles compaſſer!

Là le plus amoureux à qui mieux mieux s'efforce:
„ Car Amour tout par tout fait cognoiſtre ſa force,
„ Et trauaille auſſi bien a ranger ſous ſes lo[illegible]
„ Les plus ſimples Bergers, comme les plus grãds Roïs.
Adon en ſert de preuue, & le paſteur d'Amphryſe,
Et l'amy de la Lune, & le vieillard Anchiſe,
Et le ſac d'Ilion paſtoureaux amoureux,
Qui furent en aimant mille fois plus heureux,
Ioüiſſans à ſouhait des plus grandes Deeſſes,
Que mille & mille Roïs, chargez de leurs richeſſes.
„ Car l'Amour au village eſt ſimple & peu ruſé,
„ Il s'eſt tant ſeulement pour la Cour deſguiſé,
„ Et pour les grãds Seigneurs, & pour les Damoiſelles,
„ Mais il retient aux champs ſes façons naturelles.
Il y demere enfant plein de ſimplicité,
Il va nud, pour monſtrer qu'il n'eſt point acqueſté
Par argent ni preſens, & ſans vſer de feinte
Il guarit auſſi toſt comme il donne l'atteinte,
Et non comme en ces lieux, où l'argent a pouuoir
Par deſſus la beauté, la grace & le ſçauoir.
Mais moy qui n'ay ſenty la cuiſante poincture
De l'archer Paphien, i'aime mieux la verdure,
L'ombrage & la fraiſcheur des foreſts & des bois,
Que les ſaults & les ieux de tous ces villageois:
Auſſi le plus ſouuent tout ſeul ie me retire
Au milieu d'vn taillis, où ie me mets à lire:
Mais ie n'ay commencé qu'vn ſommeil gracieux
Me cloſt „ ſans y penſer la paupiere & les yeux.
O chãps plaiſans & doux, ô vie heureuſe & ſainte,
Où francs de tout ſoucy, nous n'auons point de crainte

D'e

D'eſtre accablez en bas, quand plus ambitieux
Et d'honneurs & de biens nous voiſinons les cieux!
Où nous viuons contans, ſans que la chaude rage
D'auancer en credit nous bruſle le courage:
Où nous ne craignons point l'effort des meſdiſans,
Où nous n'endurons point tant de propos cuiſans,
Où nous n'auons ſoucy de tant nous contrefaire,
Et ployer le genouïl, meſme à noſtre aduerſaire:
Où tant de vains penſers d'erreurs, d'affections,
De veilles, de trauaux, d'ennuis, d'ambitions,
De geſnes, de regrets, de deſirs, de miſeres,
De peurs, de deſeſpoirs, de fureurs, de colores,
De remords inhumains & de ſoucis mordans,
Comme loups affamez, ne nous rongent dedans,
Nous iauniſſans la face, & la deſpite enuie
D'vne ſeule douleur ne trouble noſtre vie.
O gens bien fortunez, qui les champs habitez,
Sans enuier l'orgueil des pompeuſes Citez!
Que ie plains Nicolas, Bonnet & la Fallaiſe,
Qui contens comme moy, ne ioüiſſent de l'aiſe
Que ie reçois icy deliuré de l'amour,
Et du ſoing importun qui les ſuit à la Cour.
Voilà, mignons des dieux, les plaiſirs qui me ſuiuét,
Compagnon des Siluains qui par les fereſts viuent:
Voilà ce que ie fais or' que l'Eſté bruſlant
Touſiours en s'auançant ſe faict plus violant,
Et que Phebus laiſſant le Lyon effroyable
Viſitera bien toſt la vierge pitoyable.
Mais tant d'heureux plaiſirs qu'icy ie puis auoir,
Sans regret i'abandonne, à fin de vous reuoir:

Et la beauté des champs, & l'abry des bocages,
Et la couleur des prez, & le frais des riuages:
Car ie vous aime plus cent mille & mille fois,
Que les champs, que les prez, les riues, & les bois.

METAMORPHOSES.

MOn prompt & peu ſage penſer,
Qui peut hault & bas s'eſlancer,
Et ſe feint cent formes nouuelles,
Vn iour fantaſtique & leger,
En roſe me voulut changer,
Reine des fleurettes plus belles.
Croyant que la ieune beauté
Qui rend mes iours ſans liberté,
Pourroit ſur moy ietter la veuë,
Et de ſes doigts victorieux
Me poſer au ſein glorieux,
Le ſeiour du Dieu qui me tuë.
Eſpoir trompeur tu m'as deçeu,
Si grand prix ie n'ay point receu:
Car ſa rigueur qui me fait guerre,
Ne m'a d'vn regard conſolé,
Mais d'vn pied cruel m'a foulé,
Comme vn ver rampant ſur la terre.
Depuis quand la viue clarté
Du ciel aux plus grands iours d'Eſté
De chaud & de ſoif nous martyre,
La voyant languir foiblement
Il me change auſſi promptement
Aux moites ſouſpirs de Zephyre.

L'eſuen

L'eſuentant d'vn air addoucy
I'eſperoy de pouuoir auſſi
Temperer mes flammes cruelles:
Baiſer ſes yeux mes ennemis,
Et du ſein qui ne m'eſt permis,
Refraichir les pommes iumelles.
Mais touſiours contraire à mes vœux,
Dés que ſes plus tendres cheueux
S'eſmeurent ſous ma douce haleine,
Et que ma fraiſcheur la toucha,
Toute en ſes habits ſe cacha,
Trompant mon attente & ma peine.
En roſee il me change apres,
En ombre & en brouïllas eſpés,
Que Phebus des vapeurs eſleue:
Ombre, pour la ſuiure en tous lieux,
Brouïllas pour couurir ſes beaux yeux,
Humeur pour arroſer ſa gréue.
Mais ceſt art peu me ſecourut:
Car dés que le feu m'apparut
Dont mon ame eſt toute embraſee,
L'ombre à ſa clarté ſe perdit,
Le brouïllas pompte elle fendit,
Et ſecha l'humide roſee.

V.

Lycaſte & Philemon qu'vn ſeul traict a bleſſez,
Et qui n'ont leurs pareils en amour pure & ſainte,
O celeſte Venus, te conſacrent en crainte
Auec des myrtes verds ces lis entrelacez.
Fauoriſe leurs vœux à toy ſeule addreſſez,
Fay que leur claire ardeur ne ſoit iamais eſteinte,
Et que leur pure foy chaſſe au loing toute feinte,
Rendant par ſa blancheur les beaux lys effacez.
Ainſi qu'vn ſeul filet ces fleurettes aſſemble, (ſemble,
Qu'ũ ſeul nœud pour touſiours lace leurs cœurs en-
Et qu'aucun accident ne le puiſſe trancher.
Fay qu'vn meſme vouloir regne en leur fantaſie,
Qu'ils n'eſpreuuent iamais que c'eſt que ialouſie,
Et l'enuieuſe dent ne les puiſſe toucher.

DIALOGVE.

BErger, quelle aduenture eſtrange
D'ennuis fraiſchement t'a priué?
Amour eſt cauſe en moy d'vn change,
Dont tant de bien m'eſt arriué.
Quel ſuccez aſſez fauorable
Pouuoit t'exempter de ſoucy?
Aimer d'Amour ferme & durable,
En lieu qu'on m'aimaſt tout ainſi.
La gloire ou ton eſprit ſe fonde
Eſt-elle pour long temps durer?
Si rien de ferme eſt en ce monde,
Ie m'en dois touſiours aſſeurer.

Si ta

Si ta Maiſtreſſe eſtoit volage,
Ton mal ſeroit-il vehement?
Las! changez ce triſte langage,
Ie meurs en l'oyant ſeulement.
Qui ſçait ſi quelqu'autre plus belle
Pourroit ton cœur faire changer?
Ie n'ay point de cœur que pour elle,
Et d'autre ie ne puis iuger.
Feins vn peu que dedans ton ame
Se loge vne autre affection:
Pour Dieu qu'en vous ſeruant, Madame,
Ie n'euſe point de fiction.
Dy vray l'amour qui te ſurmonte
Eſt-il ſi plein de fermeté?
Qui vous en peut mieux rendre compte
Que voſtre admirable beauté?
Quelquefois i'en prens aſſeurance,
D'autrefois i'en doute bien fort.
L'heur fauorable à ma conſtance,
En ce ſeul point me faict grand tort.

BAISER.

Fay que ie viue, ô ma ſeule Deeſſe,
Fay que ie viue, & change ma triſteſſe
En plaiſir gracieux:
Change ma mort en immortelle vie,
Et fay, mon Cœur, que mon ame rauie
S'enuole entre les Dieux.

Fay que ie viue, & fay qu'à la meſme heure
Baiſſant les yeux entre tes bras ie meure,
Languiſſant doucement.
Puis qu'auſſi toſt doucement ie reuiue,
Pour amortir la flamme ardante & viue
Qui me va conſumant.
Fay que mon ame à la tienne s'aſſemble,
Range nos cœurs & nos eſprits enſemble
Sous vne meſme loy:
Qu'à mon deſir ton deſir ſe raporte,
Vy dedans moy comme en la meſme ſorte
Ie viuray dedans toy.
Ne me defens ny le ſein ny la bouche,
Permets mon cœur qu'à mon gré ie les touche
Et baiſe inceſſamment,
Et ces beaux yeux où l'Amour ſe retire:
Car tu n'as rien qui tien ſe puiſſe dire,
Ni moy pareillement.
Mes yeux ſont tiens, des tiens ie ſuis le maiſtre:
Mon cœur eſt tien, le tien à moy doit eſtre,
Amour l'entend ainſi,
Tu es mon feu, ie dois eſtre ta flame,
Et dois encor, puis que ie ſuis ton ame,
Eſtre la mienne auſſi.
Embraſſe moy d'vne longue embraſſee,
Ma bouche ſoit de la tienne preſſee,
Succant eſgalement
De nos amours les faueurs plus mignardes,
Et qu'en ces ieux nos langues fretillardes
S'eſtreignent mollement.

Digitized by Google

Au paradis de tes leures decloſes
Ie vay cuillant de mille & mille roſes
Le miel delicieux:
Mon cœur s'y paiſt ſans qu'il ſe raſſaſie
De la douceur d'vne ſaincte ambroſie,
Paſſant celle des cieux.
Ie n'en puis plus, mon ame à demy folle,
Et te baiſant par ma bouche s'enuole,
Dedans toy s'aſſemblant:
Mon cœur halette à petites ſecouſſes,
Bref ie me fons en ces lieſſes douces,
Souſpirant & tremblant.
Quand ie te baiſe vn gracieux Zephyre,
Vn petit vent moite & doux qui ſouſpire
Va mon cœur eſuentant:
Mais tant s'en faut qu'il eſteigne ma flame,
Que la chaleur qui deuore mon ame,
S'en augmente d'autant.
Ce ne ſont point des baiſers ma mignonne,
Ce ne ſont point des baiſers que tu donne:
Ce ſont des doux appas,
Faits de Nectar, de ſucre, & de canelle,
Afin de rendre vne amour mutuelle
Viue apres le treſpas.
Ce ſont moiſſons de l'Arabie heureuſe,
Ce ſont parfums qui font l'ame amoureuſe
S'eſiouïr en ſon feu:
C'eſt vn doux air embaſmé de fleurettes,
Ou comme oiſeaux vollent les amourettes,
Les plaiſirs & le ieu.

Parmy

Parmy les fleurs de ta bouche vermeille
Amour oiſeau, vole comme vne abeille,
Amour plein de rigueur,
Qui eſt ialoux des douceurs de ta bouche:
Car auſſi toſt qu'à tes leures ie touche
Il me picque le cœur.

V. I.

Ah! mon Dieu ie me meurs! il ne faut plus attendre
De remede à ma mort, ſi tout ſoudainement,
Phyllis ie ne te volle vn baiſer ſeulement,
Vn baiſer qui pourra de la mort me defendre.
Certes ie n'en puis plus, mon Cœur, ie le vay prendre
Non feray: car ie crains ton courroux vehement,
Quoy me faudra-til donc mourir cruellement
Pres de ma guariſon, qu'vn baiſer me peut rendre
Mais las! ie crains mon mal en pourchaſſant mõ bien
Le doy-ie prendre, ou nõ? pour vray ie n'en ſçay rien
Mille debats confus agittent ma penſee.
Si ie retarde plus i'auance mon treſpas.
Ie le prendray: mais non, ie ne le prendray pas:
Car i'aime mieux mourir que voꝰ voir courroucé

STANCES.

S'Il eſt vray cõme on dit que les plus belles ames
Meuuent les plus beaux corps & leur donnent
pouuoir,
Quelle ame eſt aſſez belle, à fin de vous mouuoir,
Aſtres clairs qui verſez tant de celeſtes flames?
Il pleut de vos regards vne douceur extreme.
Cõblant les chaſtes cœurs d'aiſe & d'embraſemẽt

Qui fait croire qu'Amour quittant le firmament
Pour vous donner eſprit s'eſt fait eſprit luy meſme.
Beaux yeux, mes chers Soleils, las! par quelle auãture
Faut-il que ſi ſouuent vos rais me ſoient celez?
Ceux du commun Soleil ne ſont tant reculez,
Et la nuict pour chacun ſi longuement ne dure.
Ie ſuis voſtre Phenix, ô lumiere immortelle,
En cendre à vos rayons ie me vay reduiſant:
Ainſi parloit Philon, baiſant, & rebaiſant
Deuot, les yeux diuins de Lycaſte la belle.

EPIGRAMME.

IE voulus baiſer ma Rebelle,
Riant elle m'a refuſé,
Et apres ſans penſer à elle,
Toute en pleurs elle m'a baiſé,
De ſon dueil vient ma iouiſſance,
Son ris me rendit mal-heureux:
Voilà que c'eſt: vn Amoureux
A du bien quand moins il y penſe.

AVTRE EPIG.

SI deſſus vos leures de roſes
Ie voy mes lieſſes decloſes,
Mon eſprit, ma vie, & mon bien,
Vous ne pouuez me les defendre:
Il faut que chacun ait le ſien,
Par tout le mien ie puis reprendre,

à le plus amoureux à qui mieux mieux s'efforce:
ar Amour tout par tout fait cognoistre sa force,
t trauaille aussi bien a ranger sous ses lo
es plus simples Bergers, comme les plus grãds Rois.
n en sert de preuue, & le pasteur d'Amphryse,
amy de la Lune, & le vieillard Anchise,
sac d'Ilion pastoureaux amoureux,
furent en aimant mille fois plus heureux,
sans à souhait des plus grandes Deesses,
mille & mille Rois, chargez de leurs richesses.
r l'Amour au village est simple & peu rusé,
'est tant seulement pour la Cour desguisé,
pour les grãds Seigneurs, & pour les Damoiselles,
ais il retient aux champs ses façons naturelles.
lemere enfant plein de simplicité,
nud, pour monstrer qu'il n'est point acquesté
rgent ni presens, & sans vser de feinte
arit aussi tost comme il donne l'atteinte,
n comme en ces lieux, où l'argent a pouuoir
lessus la beauté, la grace & le sçauoir.
ais moy qui n'ay senty la cuisante poincture
rcher Paphien, i'aime mieux la verdure,
brage & la fraischeur des forests & des bois,
es saults & les ieux de tous ces villageois:
le plus souuent tout seul ie me retire
ilieu d'vn taillis, où ie me mets à lire:
ie n'ay commencé qu'vn sommeil gracieux
ost, sans y penser la paupiere & les yeux.
hãps plaisans & doux, ô vie heureuse & sainte.
nes de tout soucy, nous n'auons point de crainte

D'e

D'eſtre accablez en bas, quand plus ambitieux
Et d'honneurs & de biens nous voiſinons les cieux!
Où nous viuons contans, ſans que la chaude rage
D'auancer en credit nous bruſle le courage:
Où nous ne craignons point l'effort des meſdiſans,
Où nous n'endurons point tant de propos cuiſans,
Où nous n'auons ſoucy de tant nous contrefaire,
Et ployer le genouïl, meſme à noſtre aduerſaire:
Où tant de vains penſers d'erreurs, d'affections,
De veilles, de trauaux, d'ennuis, d'ambitions,
De geſnes, de regrets, de deſirs, de miſeres,
De peurs, de deſeſpoirs, de fureurs, de colores,
De remords inhumains & de ſoucis mordans,
Comme loups affamez, ne nous rongent dedans,
Nous iauniſſans la face, & la deſpite enuie
D'vne ſeule douleur ne trouble noſtre vie.
O gens bien fortunez, qui les champs habitez,
Sans enuier l'orgueil des pompeuſes Citez!
Que ie plains Nicolas, Bonnet & la Fallaiſe,
Qui contens comme moy, ne iouïſſent de l'aiſe
Que ie reçois icy deliuré de l'amour,
Et du ſoing importun qui les ſuit à la Cour.
Voilà, mignons des dieux, les plaiſirs qui me ſuiuẽt,
Compagnon des Siluains qui par les foreſts viuent:
Voilà ce que ie fais or' que l'Eſté bruſlant
Touſiours en s'auançant ſe faict plus violant,
Et que Phebus laiſſant le Lyon effroyable
Viſitera bien toſt la vierge pitoyable.
Mais tant d'heureux plaiſirs qu'icy ie puis auoir,
Sans regret i'abandonne, à fin de vous reuoir:

la beauté des champs, & l'abry des bocages,
la couleur des prez, & le frais des riuages:
ar ie vous aime plus cent mille & mille fois,
ue les champs, que les prez, les riues, & les bois.

METAMORPHOSES.

On prompt & peu ſage penſer,
Qui peut hault & bas s'eſlancer,
t ſe feint cent formes nouuelles,
n iour fant aſtique & leger,
n roſe me voulut changer.
oine des fleurettes plus belles.
Croyant que la ieune beauté
Qui rend mes iours ſans liberté,
ourroit ſur moy ietter la veuë,
t de ſes doigts victorieux
Me poſer au ſein glorieux,
e ſciour du Dieu qui me tuë.
Eſpoir trompeur tu m'as deçeu,
i grand prix ie n'ay point receu:
Car ſa rigueur qui me fait guerre,
Ne m'a d'vn regard conſolé,
Mais d'vn pied cruel m'a foulé,
Comme vn ver rampant ſur la terre.
Depuis quand la viue clarté
Du ciel aux plus grands iours d'Eſté
De chaud & de ſoif nous martyre,
a voyant languir foiblement
l me change auſſi promptement
Aux moites ſouſpirs de Zephyre.

L'oſuen

Digitized by Google

L'eſuentant d'vn air addoucy
I'eſperoy de pouuoir auſſi
Temperer mes flammes cruelles:
Baiſer ſes yeux mes ennemis,
Et du ſein qui ne m'eſt permis,
Refraichir les pommes iumelles.
Mais touſiours contraire à mes vœux,
Dés que ſes plus tendres cheueux
S'eſmeurent ſous ma douce haleine,
Et que ma fraiſcheur la toucha,
Toute en ſes habits ſe cacha,
Trompant mon attente & ma peine.
En roſee il me change apres,
En ombre & en brouïllas eſpés,
Que Phebus des vapeurs eſleue:
Ombre, pour la ſuiure en tous lieux,
Brouïllas pour couurir ſes beaux yeux,
Humeur pour arroſer ſa gréue.
Mais ceſt art peu me ſecourut:
Car dés que le feu m'apparut
Dont mon ame eſt toute embraſee,
L'ombre à ſa clarté ſe perdit,
Le brouïllas pompte elle fendit,
Et ſecha l'humide roſee.

V.

Lycaſte & Philemon qu'vn ſeul traict a bleſſez,
Et qui n'ont leurs pareils en amour pure & ſainte,
O celeſte Venus, te conſacrent en crainte
Auec des myrtes verds ces lis entrelacez.
Fauoriſe leurs vœux à toy ſeule addreſſez,
Fay que leur claire ardeur ne ſoit iamais eſteinte,
Et que leur pure foy chaſſe au loing toute feinte,
Rendant par ſa blancheur les beaux lys effacez.
Ainſi qu'vn ſeul filet ces fleurettes aſſemble, (ſemble,
Qu'ũ ſeul nœud pour touſiours lace leurs cœurs en-
Et qu'aucun accident ne le puiſſe trancher.
Fay qu'vn meſme vouloir regne en leur fantaſie,
Qu'ils n'eſprouuent iamais que c'eſt que ialouſie,
Et l'enuieuſe dent ne les puiſſe toucher.

DIALOGVE.

BErger, quelle aduenture eſtrange
D'ennuis fraiſchement t'a priué?
Amour eſt cauſe en moy d'vn change,
Dont tant de bien m'eſt arriué.
Quel ſuccez aſſez fauorable
Pouuoit t'exempter de ſoucy?
Aimer d'Amour ferme & durable,
En lieu qu'on m'aimaſt tout ainſi,
La gloire ou ton eſprit ſe fonde
Eſt-elle pour long temps durer?
Si rien de ferme eſt en ce monde,
Ie m'en dois touſiours aſſeurer.

Si ta Maiſtreſſe eſtoit volage,
Ton mal ſeroit-il vehement?
Las! changez ce triſte langage,
Ie meurs en l'oyant ſeulement.
Qui ſçait ſi quelqu'autre plus belle
Pourroit ton cœur faire changer?
Ie n'ay point de cœur que pour elle,
Et d'autre ie ne puis iuger.
Feins vn peu que dedans ton ame
Se loge vne autre affection:
Pour Dieu qu'en vous ſeruant, Madame,
Ie n'euſe point de fiction.
Dy vray l'amour qui te ſurmonte
Eſt-il ſi plein de fermeté?
Qui vous en peut mieux rendre compte,
Que voſtre admirable beauté?
Quelquefois i'en prens aſſeurance,
D'autrefois i'en doute bien fort.
L'heur fauorable à ma conſtance,
En ce ſeul point me faict grand tort.

BAISER.

FAy que ie viue, ô ma ſeule Deeſſe,
Fay que ie viue, & change ma triſteſſe,
En plaiſir gracieux:
Change ma mort en immortelle vie,
Et fay mon Cœur, que mon ame rauie
S'enuole entre les Dieux.

Fay que ie viue, & fay qu'à la meſme heure
Baiſſant les yeux, entre tes bras ie meure,
Languiſſant doucement.
Puis qu'auſſi toſt doucement ie reuiue,
Pour amortir la flamme ardante & viue
Qui me va conſumant.
Fay que mon ame à la tienne s'aſſemble,
Range nos cœurs & nos eſprits enſemble
Sous vne meſme loy:
Qu'à mon deſir ton deſir ſe raporte,
Vy dedans moy comme en la meſme ſorte
Ie viuray dedans toy.
Ne me defens ny le ſein ny la bouche,
Permets mon cœur qu'à mon gré ie les touche
Et baiſe inceſſamment,
Et ces beaux yeux où l'Amour ſe retire:
Car tu n'as rien qui tien ſe puiſſe dire,
Ni moy pareillement.
Mes yeux ſont tiens, des tiens ie ſuis le maiſtre:
Mon cœur eſt tien, le tien à moy doit eſtre,
Amour l'entend ainſi,
Tu es mon feu, ie dois eſtre ta flame,
Et dois encor, puis que ie ſuis ton ame,
Eſtre la mienne auſſi.
Embraſſe moy d'vne longue embraſſee,
Ma bouche ſoit de la tienne preſſee,
Succant eſgalement
De nos amours les faueurs plus mignardes,
Et qu'en ces ieux nos langues fretillardes
S'eſtreignent mollement.

Au

Au paradis de tes leures decloſes
Ie vay cuillant de mille & mille roſes
Le miel delicieux:
Mon cœur s'y paiſt ſans qu'il ſe raſſaſie
De la douceur d'vne ſaincte ambroſie,
Paſſant celle des cieux.
Ie n'en puis plus, mon ame à demy folle,
Et te baiſant par ma bouche s'enuole,
Dedans toy s'aſſemblant:
Mon cœur halette à petites ſecouſſes,
Bref ie me fons en ces lieſſes douces,
Souſpirant & tremblant.
Quand ie te baiſe vn gracieux Zephyre,
Vn petit vent moite & doux qui ſouſpire
Va mon cœur eſuentant:
Mais tant s'en faut qu'il eſteigne ma flame,
Que la chaleur qui deuore mon ame,
S'en augmente d'autant.
Ce ne ſont point des baiſers ma mignonne,
Ce ne ſont point des baiſers que tu donne:
Ce ſont des doux appas,
Faits de Nectar, de ſucre, & de canelle,
Afin de rendre vne amour mutuelle
Viue apres le treſpas.
Ce ſont moiſſons de l'Arabie heureuſe,
Ce ſont parfums qui font l'ame amoureuſe
S'eſiouïr en ſon feu:
C'eſt vn doux air embaſmé de fleurettes,
Ou comme oiſeaux vollent les amourettes,
Les plaiſirs & le ieu.

Parmy

Digitized by Google

Parmy les fleurs de ta bouche vermeille
Amour oiseau, vole comme vne abeille,
Amour plein de rigueur,
Qui est ialoux des douceurs de ta bouche:
Car aussi tost qu'à tes leures ie touche
Il me picque le cœur.

V. I.

Ah! mon Dieu ie me meurs! il ne faut plus attendre
De remede à ma mort, si tout soudainement,
Phyllis ie ne te volle vn baiser seulement,
Vn baiser qui pourra de la mort me defendre.
Certes ie n'en puis plus, mon Cœur, ie le vay prendre,
Non feray: car ie crains ton courroux vehement,
Quoy! me faudra-til donc mourir cruellement
Pres de ma guarison, qu'vn baiser me peut rendre?
Mais las! ie crains mon mal en pourchassant mõ bien,
Le doy-ie prendre, ou nõ? pour vray ie n'en sçay riẽ:
Mille debats confus agittent ma pensee.
Si ie retarde plus i'auance mon trespas.
Ie le prendray: mais non, ie ne le prendray pas:
Car i'aime mieux mourir que vo⁹ voir courroucer.

STANCES.

S'Il est vray cõme on dit que les plus belles ames
Meuuent les plus beaux corps & leur donnent pouuoir,
Quelle ame est assez belle, à fin de vous mouuoir,
Astres clairs qui versez tant de celestes flames?
Il pleut de vos regards vne douceur extreme.
Cõblant les chastes cœurs d'aise & d'embrasement.

Qui

Qui fait croire qu'Amour quittant le firmament
Pour vous donner esprit s'est fait esprit luy mesme.
Beaux yeux, mes chers Soleils, las! par quelle auãture
Faut-il que si souuent vos rais me soient celez?
Ceux du commun Soleil ne sont tant reculez,
Et la nuict pour chacun si longuement ne dure.
Ie suis vostre Phenix, ô lumiere immortelle,
En cendre à vos rayons ie me vay reduisant:
Ainsi parloit Philon, baisant, & rebaisant
Deuot, les yeux diuins de Lycaste la belle.

EPIGRAMME.

IE voulus baiser ma Rebelle,
Riant elle m'a refusé,
Et apres sans penser à elle,
Toute en pleurs elle m'a baisé,
De son dueil vient ma iouissance,
Son ris me rendit mal-heureux:
Voilà que c'est: vn Amoureux
A du bien quand moins il y pense.

AVTRE EPIG.

SI dessus vos leures de roses
Ie voy mes liesses decloses,
Mon esprit, ma vie, & mon bien,
Vous ne pouuez me les defendre:
Il faut que chacun ait le sien,
Par tout le mien ie puis reprendre,

AVTRE.

I'Aimois vn peu Phyllis mais lors qu'elle m'aima
Dans mon sang eschauffé du souffre elle sema:
Mes yeux auparauant la iugeoient assez belle,
Et depuis ie la trouue vne Venus nouuelle:
Phyllis, continuez aimez tousiours ainsi,
Mes feux & vos beautez continu'ront aussi:
Mais en ne poursuiuant les amours commencees
Vous rendez vos beautez & mes flames passees.

STANCES.

IVpiter, s'il est vray que tu fusse amoureux,
Quand ton poil de toreau deceut vne pucelle,
Que tu pouuois te dire à bon droit bien-heureux,
Portant dessus le dos vne charge si belle!
Dans l'eau que tu fendois d'vn pied souple & leger,
L'heur si prest d'arriuer t'enflammoit la pensee,
Et l'Amour te faisoit oublier de nager,
Pour voir ce que monstroit sa cotte retroussee.
Mais quel heur de ce Dieu me pourroit esgaler,
Si las! en quelque forme ou vraye ou contrefaite,
Par la faueur d'Amour ie vous pouuoy voller,
Vous qui trop plus qu'Europe estes belle & parfaicte?
Ah! non ie ne voudroy vers vous me desguiser,
Et rendre en vous trompant ma grand' flame amortie:
Or ne vous faschez donc si i'ose vous baiser,
Et si troublé d'Amour ie perds la modestie.

EP

EPIGRAMME.

Blanche aux yeux verds femme du vieux Tityre
Autant de fois que ſa vache elle tire
Dit baſſement d'vn courage marry,
Ie ne voy point que ma tache finiſſe:
Car toute nuict ie fay meſme exercice
Tirant le bout qui pend à mon mary.

AVTRE.

Ie t'apporte ô Sommeil, du vin de quatre annees,
Du laict, des pauots noirs aux teſtes couronnees,
Vueilles tes aiſlerons en ce lieu deſployer,
Tant qu'Alizon la vieille accroupie au foyer
(Qui d'vn poulce retors, & d'vne dent mouillee
Sa quenouille chargee a quaſi deſpouillee)
Laiſſe cheoir le fuzeau, ceſſe de babiller,
Et de toute la nuict ne ſe puiſſe eſueiller:
Afin qu'à mon plaiſir i'embraſſe ma rebelle
L'amoureuſe Yſabeau qui ſouſpire aupres d'elle.

ODE.

Quand tu ne ſentirois aucun feu d'amitié,
Quãd tu n'aurois cogneu que c'eſt que de pitié,
Quand tu aurois le cœur d'vne beſte felonne,
Quand tu aurois ſuccé le ſang d'vne Lionne,
Si te ſeroit-ce ennuy de me voir en ce poinct,
Tranſir de grand' froidure:
Car l'ayant veu venir ie n'ay pris qu'vn pourpoint
Pour toute couuerture.

N'ois-tu les Aquilons soufflans horriblement,
Qui font par leur effort mouuoir ce tremblement?
N'entens-tu point Caurus qui donne à la trauerse,
Et sans dessus dessous toute chose renuerse?
Les forests en font bruit, où superbe il combat
Contre les souches fortes.
N'ois-tu pas bien aussi le terrible debat
Des feneſtres, & portes?
La neige couure tout, tout est pauë de blanc,
L'exceſſiue froideur m'a tout gelé le sang,
Ie ne puis plus parler tant la glace me serre:
Mes nerfs sont tous retraits, mes dens se font la guerre
D'vn choc continuel: & toute ma chaleur
Au cœur est deualee,
Et commence desia comme aussi fait mon cœur,
A se faire gelee.
Helas! aueugle Amour, où est ton grand pouuoir?
Où est ce feu diuin qui peut tout esmouuoir,
Qui des plus puissans Dieux fait bouillir la poitrine,
Qui bruſle les enfers, la terre & la marine?
I'estimois que ton feu feroit à ma froideur
Abandonner la place:
Mais ce froid au contraire a changé ton ardeur
Et tous tes traicts en glace.

DIALOGVE.

QVe ferez-vous, dites, Madame,
Perdant vn si fidelle Amant?
Ce que peut faire vn corps sans ame,
Sans yeux, sans pouls, sans mouuement.

N'en

N'en aurez-vous plus ſouuenance
Apres ce rigoureux depart?
Au cœur qui oublie en abſence
L'Amour n'a iamais eu de part.
De tant d'ennuis qui vous font guerre,
Lequel vous donne plus de peur?
La crainte qu'en changeant de terre
Il puiſſe auſſi changer de cœur.
N'vſez iamais de ce langage,
A ſa foy vous faites grand tort:
C'eſt vn euident teſmoignage
Pour monſtrer que i'aime bien fort.
Son amour ſi ferme & ſi ſainte
Doit tenir voſtre eſprit contant:
Ie ne puis que ie n'aye crainte
De perdre ce que i'aime tant.
Auriez-vous beaucoup de triſteſſe
S'il venoit à changer de foy?
Tout autant que i'ay de lieſſe,
Sçachant bien qu'il n'aime que moy.
Quel eſt le mal qui vous offenſe,
Attendant ce departement?
Tel que d'vn qui a eu ſentence
Et attend la mort ſeulement.
Quoy? vous penſez doncques, à l'heure
Qu'il s'en ira, mourir d'ennuy?
Il ne ſe peut que ie ne meure,
Mon eſprit s'en va quant & luy.
Si tel accident vous arriue,
Voſtre amour ne durera pas:

La vraye Amour eſt touſiours viue,
Et ne meurt point par le treſpas.

COMPLAINTE.

CHerchez, mes triſtes yeux, cherchez de tous coſtez,
Vous ne trouuerez point ce que vous ſouhaitez,
Vous ne verrez plus rien qui vous ſoit agreable:
Et vous riches threſors du Printemps deſirable,
O Prez teſmoings ſecrets de mon contentement,
Où pleine de deſir i'attendoy mon Amant,
Accuſant quelquefois ſa trop longue demeure,
Las! portez le regret de ſon eſloignement,
Et plaignez de pitié la douleur que i'endure.
Ce fut icy qu'il me dit ſa penſee,
Dont ie feigny me ſentir offenſee,
L'appellant temeraire:
Mais ma feinte colere
Voyant ſes pleurs, fut bien ſoudain paſſee:
Car euſſe-ie voulu contre Amour me defendre?
Helas! douce riuiere, où eſt mon cher Philandre?

Voicy bien tous les lieux où ie le ſouloy voir,
Quand au commencement Amour par ſon pouuoir
Rangea mon ame libre en ſon obeïſſance.
I'eu pres de ce buiſſon ſa premiere accointance,
Et ſenty dans mon cœur la ſagette d'amour,
Qui perça le rocher que i'auois à l'entour,
Et le chaſte rampart de ma poitrine dure:
Mais ſi toſt que ie penſe à ce mal-heureux iour,

Ie

Ie ſens renouueller la douleur que i'endure:
Ie recognoy ceſte baſſe valee,
Où quelquefois à l'eſcart reculee
I'entretenoy mon ame
En l'amoureuſe flame,
Par vn penſer dont i'eſtois conſolee.
Et diſois en mon cœur ſans qu'on me peuſt entendre:
Helas! douce riuiere, où eſt mon cher Philandre?

Voilà le clair ruiſſeau ſi ſouëfuement coulant,
Où pour paſſer le chaud du Soleil violant
Ie ſouloy demeurer ſur l'herbage eſtenduë,
De mon fidelle Amant bien ſouuent attenduë.
Las! tout eſt bien icy: les bois delicieux,
Les couſtaux, les buiſſons, & les prez gracieux,
Ie voy le clair ruiſſeau, i'enten ſon doux murmure:
Mais les voyant, ſans voir le Soleil de mes yeux,
Ie ſens renouueller la douleur que i'endure.
Aucunefois mon ame ie contente:
Car la trompant ie me le repreſente
Dedans ceſte prairie.
O douce tromperie,
Qui mes eſprits heureuſement enchante!
Mais preſque auſſi ſoudain mõ mal me vient reprẽdre.
Helas! douce riuiere, où eſt mon cher Philandre?

Bien ſouuent ie l'appelle en criant dans ce bois,
Mais rien ſinon Echo ne reſpond à ma voix,
Dont ie meurs de douleur s'il aduient que ie penſe
Qu'il ne me reſpond point faute de ſouuenance,
Ou que quelqu'autre amour sõ cœur à fait chãger.

Lors pleine de fureur me pensant bien venger,
Ie l'appelle infidelle, inconstant & pariure,
Et dis en sanglottant, Helas! cruel Bergor,
Regarde à tout le moins la douleur que i'endure.
Mais tout soudain ma triste fantasie
Auec raison pert ceste ialousie,
Car sa foy trop loüable
Est constante & durable,
Et d'autre ardeur son ame n'est saisie.
Car son cœur est à moy, nulle n'y peut pretendre.
Helas! douce riuiere, où est mon cher Philandre?
Quand ie suis en ces lieux ie n'y fay que penser,
Qu'esgarer mon esprit, songer & rauasser,
Demeurer sans mouuoir comme vne souche morte.
Les Pasteurs de ces champs me voyant de la sorte
Chacun à qui mieux mieux vont criant apres moy:
Voy tes troupeaux, Bergere, esperdus comme toy,
Demeurans sans repaistre & fuyans la verdure,
Las! tout cela ne fait qu'augmenter mon esmoy,
Et tousiours redoubler la douleur que i'endure.
Voilà comment, ô ma seule pensee,
Loin de tes yeux mon ame est oppressee,
Ie languy solitaire,
Rien ne me sçauroy plaire,
Trop est en moy la tristesse amassee,
Qui fait de mes deux yeux deux grands fleuues descendre:
Helas! douce riuiere, où est mon cher Philandre?

VILLANELLE.

Rozette pour vn peu d'abſence
Voſtre cœur vous auez changé,
Et moy ſçachant ceſte inconſtance
Le mien autre part i'ay rangé,
Iamais plus beauté ſi legere
Sur moy tant de pouuoir n'aura:
Nous verrons volage Bergere,
Qui premier s'en repentira.

Tandis qu'en pleurs ie me conſume
Maudiſſant ceſt eſloignement,
Vous qui n'aimez que par couſtume,
Careſſiez vn nouuel Amant,
Iamais legere girouëtte
Au vent ſi toſt ne ſe vira:
Nous verrons, Bergere Rozette,
Qui premier s'en repentira.

Où ſont tant de promeſſes ſaintes
Tant de pleurs verſez en partant?
Eſt-il vray que ces triſtes plaintes
Sortiſſent d'vn cœur inconſtant?
Dieux que vous eſtes menſongere!
Maudit ſoit qui plus vous croira:
Nous verrons, volage Bergere,
Qui premier s'en repentira.

Celuy qui a gaigné ma place
Ne vous peut aimer tant que moy:
Et celle que i'aime vous paſſe
De beauté, d'amour & de foy.

Digitized by Google

Gardez bien voſtre amitié neuue,
La mienne plus ne varira,
Et puis nous verrons à l'eſpreuue
Qui premier s'en repentira.

VI.

Bien-heureux le deſtin qui de moy fut vainqueur,
Ordonnant que pour vous baſſement ie ſouſpire,
Bien-heureux mes yeux bruns, dõt vous tenez l'em-
A tous autres ſuiets pleins d'extreme rigueur. (pire,
Ma ieune gayeté n'eſt que morne langueur,
Quand ie ſuis loin de vous, mon deſiré martyre,
C'eſt voſtre ſeule amour qui m'anime & m'inſpire,
Vous me ſeruez de ſang, d'eſprit, d'ame & de cœur.
Dieux, ſi vous eſtes dieux, verſez ie vous en prie
Tous vos courroux ſur moy pluſtoſt que ie varie,
Et me faites ſouffrir mille morts pour le moins.
Ainſi diſoit Florelle, & pour plus d'efficace
Elle eſcriuit ces mots tous deſſus de la glace,
Preſens les vents marins qui ſeruoient de teſmoins.

COMPLAINTE.

Vand ie viens à penſer à mon cruel mal-heur,
Et au poinct deſaſtré de ma triſte naiſſance,
Ie me ſens ſi preſſé d'angoiſſeuſe douleur,
Qu'il faut qu'en ſouſpirãt mille plaints ie commẽce.
Ie fens l'air de regrets, ie deſpite les cieux
Tout forcené de rage:
Et les torrens de pleurs, que debordent mes yeux,
Me noyent le viſage.

Deſolé

Deſolé que ie ſuis! à quoy puis-ie aſpirer?
Où faut-il que ie tourne: helas! que doy-ie faire,
Si ie ne cognoy rien qui me face eſperer,
Et ſi ie ne voy rien qui ne me ſoit contraire?
Tout obiet me deſplaiſt, toute choſe me nuit,
Le ciel, l'air, & la terre,
La chaleur & le froid, la lumiere & la nuict
A l'enuy me font guerre.
Si i'ay quelque plaiſir, c'eſt helas ſeulement
Quand i'inuoque la mort pour finir ma detreſſe:
Pour luy faire pitié ie luy dy mon tourment,
Et le mal importun qui iamais ne me laiſſe.
Mais i'ay beau raconter ce qui me fait douloir
A ceſte inexorable:
Car helas! ie ne puis, ie ne puis l'eſmouuoir
A m'eſtre fauorable.
Lors que ie la requiers de finir mon eſmoy,
Elle ferme l'oreille à ma iuſte priere.
Si i'en veux approcher, reculer ie la voy:
Si ie vais au deuant, elle fuit en arriere,
Et dit que c'eſt en vain que d'elle ie pretens
Secours en mon dommage:
Car les dieux qui ne ſont de mes mal-heurs contẽs,
M'en gardent dauantage.
Ils veulent que ie viue à fin de faire voir
Toute l'ire du Ciel dans vn homme aſſemblee,
Et tout ce que l'Enfer dedans ſoy peut auoir
Pour tourmenter vne ame, & la rendre troublee:
Car l'eternelle nuict ne trouue point d'honneur,
De tourmens & de flame,

De pleurs, de peurs, de morts, de remorts, de fureur,
Qui ne loge en mon ame.
Ie ne sçay qui ie suis, ie ne me cognoy point,
Sinon que pour vn homme où tout mal-heur abõde,
Las! ie me sens reduit à vn si piteux point,
Que me faschant de moy ie fasche tout le monde:
Et ce qui plus me trouble, & me fait blasphemer
Nature & la fortune,
C'est que ie ne sçauroy seulement exprimer
L'ennuy qui m'importune.
Il faut que ie le couure & l'estouffe au dedans,
Pour ne le pouuoir pas assez tristement plaindre,
Dont ie viens à sentir mille charbons ardans,
Que larmes & souspirs n'ont puissance d'esteindre:
Seulement ie me plais, me mettant à penser
Que tel est mon martyre,
Que quand le Ciel voudroit plus fort se courroucer,
Ie ne puis auoir pire.
S'il aduient quelquefois qu'outre ma volonté,
Du logis où ie suis i'abandonne la porte,
Ie chancelle à tous pas d'vn & d'autre costé,
Tant l'extreme douleur hors de moy me transporte.
Ie ne parle à personne, & chemine incertain,
Comme il plaist à ma rage:
Si quelqu'vn me rencontre, il me prend tout soudain
Pour vn mauuais presage.
Bien que ie sois comblé de toute affliction,
Et que mon iuste dueil par le temps ne s'appaise,
Mes amis seulement n'en ont compassion,
Et semble qu'en mon mal tout le monde se plaise:

Mesme

Digitized by Google

Meſme aux plus durs aſſauts de ma calamité,
I'entr'oy comme vn murmure
De ceux qui vont diſans que i'ay bien merité
Le tourment que i'endure.
C'eſt trop c'eſt trop languy ſans eſpoir de ſecours,
Pour finir ma douleur il faut que ie me tuë,
Ie veux haſter la fin de mes mal-heureux iours,
M'outreperçant le cœur d'vne lame pointuë:
Mais helas! ie ne ſçay ſi par ce doux treſpas
I'auray banny mes peines,
Et crains de les porter (maudite ombre) là bas
Touſiours plus inhumaines.
C'eſt aſſez, ma chanſon, il eſt temps de ceſſer,
Et d'arreſter le cours de ton dueil larmoyable:
Mais en m'abandonnant où te puis-ie adreſſer
S'il ne s'en treuue vn ſeul tant que moy miſerable?
Va donc où tu voudras, & me laiſſe endurer
La douleur qui m'affole:
Auſſi bien c'eſt en vain que ie veux eſperer
Que ton chant me conſole.

COMPLAINTE.

IE ſuis las de laſſer les hommes & les dieux,
Ie ſuis las de verſer tant de pleurs de mes yeux,
Non pas yeux, mais fontaines:
Ie ſuis las de paſſer tant de faſcheux deſtours,
Ie ſuis las d'appeller la mort à mon ſecours,
Pour la fin de mes peines.

Digitized by Google

Ces monts, ces prez, ces eaux, ces rochers, & ces bois
Sont lassez de respondre aux accens de ma voix
Enroüee & cassee.
Ah! cieux trop inhumains, pourquoy donc seulement
La douleur, qui me suit croissant incessamment,
N'est-elle point lassee?
On voit changer les iours, les mois, & les saisons,
Le soleil se remuë en ses douze maisons,
Toute chose se change.
Rien n'est dessous le Ciel qui soit ferme & constant,
Sinon l'aspre regret qui me va tourmentant
D'vne fureur estrange.
Que maudit soit Amour, ses traits & son carquois!
Que maudit soit le iour que ie suiuy ses loix
Pleines de tromperie!
Iamais Venus la douce aux flancs ne l'a porté,
Il est fils de Cerbere, & ieune il a teté
Le sang d'vne Furie.
De libre que i'estois il m'a mis en prison,
Il a chassé bien loin la diuine raison
Qui conduisoit mon ame.
Il a rendu mes yeux ennemis de mon cœur:
I'estois homme de chair, & or' par sa rigueur
Ie suis homme de flame.
Ah! Prez où ie prenois tant de contentement,
Ie sens en vous voyant, dans mon entendement
Mille nouuelles breches.
Las! vous me souliez plaire, & vous me tourmentez:
Vostre verd m'est obscur, & vos douces beautez
Me semblent toutes seches.

O vie

O vie heureuſe & libre, ô mon plaiſir paſſé,
Hé! pourquoy ſi ſoudain m'auez-vous delaiſſé
D'vne fuite incogneuë?
Et vous chefs deſolez de ma calamité,
Dites, mes triſtes yeux, où eſt ma liberté?
Qu'eſt-elle deuenuë?
Or' mon pauure troupeau giſt maigre & languiſſant
Sans boire & ſans manger, bellant & gemiſſant
Pour l'ennuy que ie porte:
Mon chalumeau n'eſt plus dans ces bois entendu,
Et mon triſte Rebec eſt demeuré pendu
A ceſte branche morte.
Las! ils ne ſont pas ſeuls qui plaignẽt mon mal-heur,
Les rochers l'ont pleuré, les oiſeaux de douleur
En ont fait mille plaintes:
Pan meſme en a gemy ayant la larme à l'œil,
Et les Nymphes des bois en ont porté le dueil,
De grand' pitié contraintes.
Mais qui me fait r'entrer en ce dur ſouuenir,
Qui rafraiſchit ma playe, & ſert d'entretenir
Mon rigoureux martyre?
Quoy? mon cœur, d'endurer n'es-tu donc pas laſſé?
Et toy mon triſte eſprit, l'ennuy que i'ay paſſé
Te doit-il pas ſuffire?

COMPLAINTE.

Ieux de moy tant aimez, ſi doux à ma naiſſance,
Rochers qui des ſaiſons deſdaignez l'inconſtãce,
Francs de tout changement:

Effroya

Effroyables deserts, & vous bois solitaires
Pour la derniere fois soyez les secretaires
De mon dueil vehement:
Ie ne suis plus celuy, dont la grace & la veuë
Rendoit ceste contree en tout temps si pourueuë
D'amours & de plaisirs:
Qui donnoit à ces eaux vn si plaisant murmure,
Tant d'esmail à ces prez, aux bois tant de verdure,
Aux cœurs tant de desirs.
Ma fortune amiable à tourné son visage,
Mon air calme & serain n'est plus rien qu'vn orage
D'ennuis & de mal-heurs,
Mes iours les plus luisans sont changez en tenebres,
Et mes chants de victoire en complaintes funebres,
Mes plaisirs en douleurs.
Quand i'approche de vous, belles fleurs Printanieres,
Vostre teint se flestrit, les prochaines riuieres
Cerchent d'autres destours:
Ie fay tenir l'humeur de ces fontaines claires,
Qui craint que de mes yeux les sources mortuaires
Ne profanent son cours.
Pleust au Ciel, dont les loix me sont si rigoureuses,
Que ie fusse entre vous, ô grands masses pierreuses,
Vn rocher endurcy.
On dit qu'vne Thebaine y fut iadis changee,
Hé pourquoy ne fait donc mon angoisse enragee
Que ie le sois aussi!
Helas! ie le suis bien: car se pourroit-il faire,
Si i'auoy d'vn mortel la nature ordinaire,
Que ie peusse porter

Si long temps les efforts des ennuis & des peines?
Non, ie ſuis vn rocher, dont on voit cent fontaines
Nuict & iour degouſter.
I'ay le cœur ſi comblé d'amertume & d'oppreſſe,
Que par contagion ie rens pleins de triſteſſe
Ceux qui parlent à moy:
Et qui penſe adoucir le regret qui m'entame,
Sent en me conſolant couler dedans ſon ame,
La triſteſſe & l'eſmoy.
De tous plaiſans diſcours mon courage s'offenſe,
Vn mal tel que le mien eſtant ſans eſperance
Eſt auſſi ſans confort:
Ce qui ſonne plus doux à mes triſtes oreilles
Ce ſont cris de hibous, d'importunes corneilles,
Et d'oiſeaux de la mort.
La mort eſt ſeule propre au dueil qui me poſſede,
Mon mal eſt venu d'elle, en elle eſt mon remede,
O vous pleins d'amitié,
Qui plaignez mes douleurs d'vne main ſecourable
„ Auancez mon treſpas. Meurtrir vn miſerable.
„ C'eſt acte de pitié.
Que n'accourt à mes cris quelque beſte ſauuage,
Qui d'exceſſiue faim ſentant croiſtre ſa rage,
Me deuore les os?
Mourant ie beniroy ſa cruauté meurtriere:
Car l'heure de ma fin ſera l'heure premiere
De mon plus doux repos.
Nymphes de ces foreſts mes fidelles nourrices,
Tout ainſi qu'en naiſſant vous me fuſtes propices,
Ne m'abandonnez pas,

Quand

Quand i'acheue le cours de ma triſte auanture:
Vous fiſtes mon berceau, faites ma ſepulture,
Et pleurez mon treſpas.

COMPLAINTE.

QVelle manie eſt egale à marage?
Quel mal ſe peut à mon mal comparer?
Ie ne ſçauroy, ni crier ni pleurer,
Preſſé du dueil qui groſſiſt mon courage.
Helas! i'eſtouffe, & la fureur ſoudaine
Me cloſt l'ouye, & m'aueugle les yeux!
Mais ce m'eſt heur de ne voir plus les cieux,
Les cieux cruels coulpables de ma peine.
Au vaſe eſtroit maintenant ie reſſemble,
Qui tout plein d'eau goutte à goutte la rend:
Mon œil auſſi larme à larme reſpand
Ce qu'en mon cœur de riuieres i'aſſemble.
Maudit le iour que premier ie vey luire,
Pour eſtre eſclaue à ſi forte douleur!
Le Ciel alors pleuuant tout ſon mal-heur
Verſa ſur moy ce qu'il auoit de pire.
Aſtres maudits, qui trop pleins de licence,
Maux, & plaiſirs, aux humains deſtinez,
Puis qu'en naiſſant de nous vous ordonnez,
Que nuit la faute, ou que ſert l'innocence?
Helas de rien! i'en puis ſeruir de preuue,
Qui n'ay iamais vn tourment merité:
Et toutefois par voſtre cruauté
Plus miſerable au monde ne ſe treuue.

Tout eſt bandé pour me faire la guerre,
Par mes amis mille ennuis ie reçoy:
Que doy-ie faire? Il n'y a point pour moy
De Dieux au Ciel, ni de fortune en terre.
Dans les enfers cerchons donc allegeance,
Parmy l'effroy, les fureurs, & les cris,
Accompagné des malheureux eſprits,
Qui pour ma peine oubliront leur ſouffrance.
Haſtons la mort, ſeul but du miſerable:
Mais tout ainſi que mes iours ont eſté
Couuerts d'ennuis, d'horreur, d'obſcurité,
Soit mon treſpas horrible & deteſtable.

CAR

CARTELS ET MASQVARADES.

Pour les Cheualiers du Phenix.

AVX DAMES.

Sous le Ciel plus ſerain vers l'heureuſe contree
D'où part le beau Soleil refaiſant ſon entree,
Et où d'vn feu plus doux ſes rais ſont allumez,
Naiſt l'oiſeau merueilleux, dont nous ſommes nommez
Miracle de nature, & ſon plus bel ouurage:
L'or, le pourpre & l'azur s'eſclate en ſon pennage,
Il s'engendre ſoy-meſme, & preſqu'en vn moment
Se ſent viure au berceau qui fut ſon monument.
Car lors qu'il a paſſé dix ſiecles de ſa vie,
Et que le cours du temps, dont la force eſt rauie,
L'a rendu plus debile, au soleil recourant,
Et couché ſur le haut d'vn palmier odorant
S'offre heureuſe victime à la flamme celeſte
Pour renaiſtre plus beau de ſa cendre qui reſte.
Aduentureux oiſeau! de qui l'embrazement,
Et la vie & la mort naiſt du Ciel ſeulement.
L'Amour qui dans nos cœurs loge & prend nourriture
Oiſeau tant renommé tient de ceſte nature,
Il reſſemble au Phenix, ſon deſtin eſt pareil,
Qu'on les nomme tous deux les oiſeaux du Soleil:

Car

Digitized by Google

Car de deux beaux Soleils vient la flamme immortelle
Qui de ſa propre fin noſtre amour renouuelle:
Lors que les longs trauaux, le temps, où la rigueur
De ſa force premiere on dompté la vigueur.
Donc, ô vous nos Soleils par qui ſont retournees
Auec vn ſeul regard toutes nos deſtinees:
Qui nous faites mourir & renaiſtre à l'inſtant,
Conſommez dans vn feu dont l'eſprit eſt content:
Or' que la longue peine en aimant ſupportee
De nos ieunes deſirs à la force mattee,
Et qu'il ſemble qu'Amour decline en vieilliſſant,
Chaſſez la peſanteur qui le rend languiſſant,
Raieuniſſez ſa vie, ô flambeaux ſalutaires,
A ceſt embrazement nous courons volontaires,
Inuoquant vos rayons, à fin d'eſtre bruſlez,
Et d'vn fecond treſpas nous voir renouuellez,
Trop heureux de penſer que la flamme diuine,
Qui nous doit conſommer ait, celeſte origine.

POVR VNE MASQVARADE DE FAVNES.

ASſemblez-vous, ô Deïtez ſacrees
De ces taillis, de ces eaux, de ces prees,
Aſſemblez-vous en ce lieu gracieux
Pour receuoir trois diuines Princeſſes,
Trois belles ſœurs immortelles Deeſſes,
Qui vont ſemant mille amours de leurs yeux.
Deſſous leurs pas naiſſent les fleurs deſeloſes,
Leurs doux regards font eſpanir les roſes,

Ce bois en prend vne viue couleur:
Chacun des Vents ſon haleine retire,
Fors ſeulement le gracieux Zephyre,
Qui de ſouſpirs allege ſa chaleur.
Les chauds deſirs, la ieuneſſe agreable,
L'eſpoir craintif, la conſtance immuable,
L'heureux repos, les douces cruautez,
Oiſeaux legers volent à l'entour d'elles,
Et doucement eſuentent de leurs aiſles
Les feux cuiſans qu'allument leurs beautez.
Amour captif d'vne ſi belle bande,
De tous les lieux où vainqueur il commande
A retiré ſes threſors precieux
Dedans ces trois qui font aux Dieux la guerre:
Auſſi durant qu'elles ſeront en terre,
Le paradis ne ſera plus aux cieux.
Mon cœur ſaiſi de flammeches nouuelles,
Eſt ſi raui de tant de choſes belles,
Qu'il a plaiſir en ſon nouueau tourment:
Heureux qui ſouffre en leur obeïſſance,
Puis que le mal eſt douce recompenſe,
Et la douleur vaut tout contentement.
Tu as en vain ta clarté retiree,
Soleil ialoux, dans la mer azuree,
Où tu languis en pareſſeux ſeiour:
Car loin de toy les beaux yeux de ces Dames,
Soleils iuiſans chauds d'amoureuſes flames,
Chaſſent l'ombrage & nous donnent le iour.

VERS

VERS RECITEZ EN VNE MASQVARADE.

Il n'eſt point d'autre liberté,
Que d'eſtre ſerf d'vne beauté.

O Nuict, du Ciel la fille aiſnee,
Guidant tant d'aſtres nompareils,
Se veit-il onc vne iournee
Luiſante en ſi divins Soleils?
Il n'eſt point, &c.
Qui voit vne troupe ſi belle
Sans l'amour le vienne toucher,
Il eſt fils d'vne ourſe cruelle,
Ou porte vne ame de rocher.
Il n'eſt point, &c.
Que d'amours en leurs beaux viſages,
Qu'en leurs yeux viuent de treſſas!
Autrefois de moindres cordages
Ont tiré les Dieux icy bas.
Il n'eſt point, &c.
D'vn regard diſpoſer des ames,
Vaincre & commander en tous lieux,
D'vn glaçon tirer mille flames
C'eſt le moindre effort de leurs yeux.
Il n'eſt point, &c.
Sont-ce pas de douces contraintes
Que de ſeruir ſi dignement?
Iamais nous ne ferons de plaintes
Languiſſans d'vn ſi beau tourment.
Il n'eſt point, &c

POVR MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV.

Ces vers furent recitez en la Comedie de I. A. de Baïf.

QVand le preux Achille estoit entre les Dames
D'vn habit feminin desguisé finement,
Sa douceur agreable en cest accoustrement
Allumoit dans les cœurs mille amoureuses flames.
En voyant ses attraits, sa façon naturelle,
Les beaux lys de son teint son parler gracieux,
Les roses de sa iouë, & l'esclair de ses yeux,
On ne l'estimoit pas autre qu'vne pucelle.
Mais bien qu'il surpassast la plus parfaite image,
Qu'il eust la grace douce & le visage beau,
Le teint frais & douillet, delicate la peau,
Il cachoit au dedans vn genereux courage.
Dont il rendit depuis mille preuues certaines,
Faisant sur les Troyens les siens victorieux,
Et s'acquist tel renom par ses faits glorieux
Qu'il offusqua l'honneur des plus grands Capitaines.
Ainsi ceste beauté qu'en voit en vous reluire
Vous fait comme celeste à bon droit admirer:
Amour dedans vos yeux s'est venu retirer,
Et de là sans faillir mille fleſches il tire.
Mais bien que vous ayez vne douceur naïfue,
Et que rien de si beau n'aparoisse que vous,
Que vos yeux soient rians, vostre visage doux,
Vous auez au dedans vne ame ardante & viue.

Et

Digitized by Google

Et ſerez comme Achille au milieu des allarmes,
Foudroyant les plus forts, tuant & renuerſant.
Et tout ainſi qu'vn Ours ſe fait voye en paſſant,
Vous paſſerez par tout par la force des armes.
Heureux en qui le Ciel ces deux threſors aſſemble,
Qu'il ait la face belle, & le cœur genereux:
Vous qui eſtes guerrier, aimé, & amoureux,
Nous faites voir encor Mars, & Venus enſemble.

POVR LA ROYNE, EN VN BALET DE DOVZE de ſes filles.

STANCES.

DOuze Filles d'Afrique, honneur de leur contree,
En qui du plus haut Ciel la puiſſãce eſt meſtree,
Dont les yeux prennẽt tout & ne ſont iamais pris,
Auoient fait vn deſſein de paſſer leur ieuneſſe
Touſiours en liberté, n'adorans pour maiſtreſſe
Que la chaſteté ſeule empreinte en leurs eſprits.
Filles, ſi vous voulez, leur dit la voix certaine
De l'Oracle d'Ammon, voſtre foy n'eſtre vaine,
Et qu'vn ſi beau deſir finiſſe heureuſement,
Il faut aller en France où le ciel vous appelle:
Là toutes les vertus dont la gloire eſt ſi belle
Couurent leur deité d'vn mortel veſtement.
La Royne du païs en beauté admirable,
Eſt la Chaſteté meſme & viue & remarquable
Elle parle en ſa bouche, elle luit en ſes yeux:
Paſſez voſtre bel âge à ſi digne ſeruice.

Et luy bruſlez vos cœurs en deuot ſacrifice,
C'eſt eſtre en liberté que de ſeruir les dieux.
Elles s'acheminoient au deſtiné voyage
Toutes pleines de flamme, & d'aiſe en leur courage,
Le trauail leur eſt doux eſperant ſi haut pris,
Lors que douze Geans, qui n'ōt Dieu que leurs armes,
Marchās pour les rauir comblēt leurs yeux de larmes,
De frayeur leur poitrine, & leur bouche de cris.
Tout eſpoir leur defaut, & toute aide celeſte,
Quand ces petits guerriers, dont la taille & le geſte
Eſt ſemblable aux amours, coureni à leur ſupport:
Et bien qu'vn tel ſecours cauſaſt peu d'eſperance,
Leur bras euſt tant d'adreſſe & leur cœur d'aſſeurāce,
Que les monſtres cruels furent tous mis à mort.
Depuis par leur conduite & leur force incroyable
Elles ont ſurmonté maint danger effroyable,
Auant que d'aborder à ce port deſiré:
Mais tant de maux ſoufferts, & de peines paſſees
Maintenant à ſouhait leur ſont recompenſees,
Voyans l'aſtre immortel en leurs vœux adoré.
Royne, honneur de noſtre âge, & ſa gloire premiere:
Si voſtre œil tout diuin eſt leur ſeule lumiere,
Adorans ſaintement ſon pouuoir nompareil,
Fauoriſez le zele & la foy de leurs ames,
Et pour humble preſent vous, le Soleil des Dames,
Receuez de leurs mains l'image du Soleil.

CAR

CARTEL.

L'Homme eſt bien mal-heureux, qui pẽſe en bien aimant
Receuoir à la fin quelque contentement,
Et ſe voir ſatisfaict au prix de ſon ſeruice:
Car ſi l'Amour eſt Dieu, c'eſt vn Dieu d'iniuſtice,
Vn enfant, vn aueugle, vn Tyran inhumain,
Qui porte au lieu de ſceptre vn flãbeau dans la main,
Dont il bruſle les cœurs de flammes eternelles,
Et tourmente plus fort ceux qui ſont plus fidelles.
De ce meſchant Amour, iniuſte, & rigoureux,
Quatre Amans eſtrangers, courtois, & genereux,
Ont fait (à leur mal-heur) beaucoup d'experiences,
Et tiré des rigueurs pour toutes recompenſes,
Apres auoir long temps fidellement aimé,
Nourriſſans dans le cœur, vn braſier allumé:
Apres auoir paſſé les plus cruels allarmes,
Et de ſang & de pleurs ſouuent baigné leurs armes.
Apres auoir ſouffert, ſerui, pleuré, prié,
Et n'auoir leur eſprit qu'en vn lieu dedié,
Lors qu'ils pẽſoient cueillir le doux fruit de leurs peines
Ont receu pour tout bien des eſperances vaines,
Des propos incertains, des refus des rigueurs,
Qui leurs font ſupporter mille extremes langueurs,
Et mourir mal-heureux en cruelle ſouffrance,
Pitoyable loyer de leur obeïſſance.
Or bien que ces guerriers ſi durement traitez,
Peuſſent eſtre à bon droit contre Amour deſpitez,
Et blaſphemer ſes traicts, ſon pouuoir, & ſa flame:
Chacun d'eux en mourant honore tant ſa Dame,

Qu'il inuoque son nom au milieu du tourment,
Et reçoit son trespas comme vn doux payement.
Voire, & sont eschauffez d'ames si genereuses,
Qu'ils veulent maintenir leurs douleurs amoureuses,
Passer toutes douceurs, & qu'ils sont plus heureux
Que les plus iouïssans & contens amoureux.
Or donc si quelque Amant chery de sa Maistresse,
A desir d'essayer au combat leur addresse,
Au hazard de sa vie il la peut esprouuer,
S'il veut tout aussi tost en armes se trouuer:
Soit pour courre vne bague, ou pour donner carriere,
Ou rompre à camp ouuert vne lance guerriere,
Donner six coups d'espee, & soudain faire voir
Au combat de la picque vn amoureux deuoir:
Car ils s'asseurent tant en leur iuste querelle,
Qu'il s'esperent l'honneur d'entreprise si belle,

SVR LA MORT D'AMOVR,

CARTEL.

CE dueil que nous portons aux habits & aux Ames,
N'est pour nos parẽs morts, nos amis, ou nos femmes,
Plus iuste occasion noircit nos vestemens:
C'est pour la mort d'Amour iadis tant redoutable,
Que la race mortelle ingratte & miserable,
Par force a faict mourir entre mille tourmens.
Luy qui fut vn Démon nompareil en puissance,
Apres auoir long temps faict au mal resistance,

(Les

(Les Démons de tout poinct immortels ne ſont pas)
En fin a veu ſa vie eſteinte & conſumee
Non d'vn coup de piſtole au milieu d'vne armee,
La feinte & l'inconſtance ont cauſé ſon treſpas.
Tout ainſi comme vn corps fort & ſain de nature
S'alterant à la longue en ſa temperature,
Se void de maux diuers l'vn ſur l'autre aſſaillir:
Or' il ſe plaint d'vn bras, or' d'vne autre partie,
Tant qu'il ſente d'vn coup ſa puiſſance amortie,
Et luy faille à la fin tout entier defaillir,
Ainſi de ce Démon la deité cognuë,
Ayant tant de ſaiſons ſa vigueur maintenuë,
Touſiours plein de ieuneſſe, entier, pur, ſaint, & beau,
A la fin peu à peu dans luy ſe ſont gliſſees
Les infidelitez, les legeres penſees,
La feinte, & les meſpris qui l'ont mis au tombeau.
Nous trois fuſmes preſens à ce piteux office,
Deteſtans la fureur de l'humaine malice,
Mere des changemens qui le faiſoient perir:
Nous l'euſſions bien voulu racheter de nous-meſmes,
Mais nos cris furent vains, noſtre aide, & nos blaſphe-
Tout remede en ce tẽps ne l'euſt peu ſecourir. (mes.
Or comme ceſt amour fut mis en ſepulture,
Vn volage deſir de mauuaiſe nature,
Double, fardé, trompeur, pariure, & menſonger,
Se fiſt ſon ſucceſſeur par meſchantes cautelles:
Mais du defunct Amour il n'a rien que les aiſles,
Pour voler en tous lieux comme oiſeau paſſager.
C'eſt luy qui maintenãt du nom d'Amour s'honore,
Qui commande en ſa place, & que le peuple adore:

C'eſt le Prince & le Dieu des Amans de ce temps,
C'eſt luy qui verſe aux cœurs tãt de durables flãmes,
Et qui rend auiourd'huy ſi conſtantes les femmes
Que les flots & les vents ſont beaucoup plus conſtans.
L'autre eſtoit de deux cœurs vne vnion parfaicte,
Que l'oublieuſe mort n'euſt ſceu rendre defaicte:
L'oubly ſur ceſtui-cy d'heure en heure eſt vainqueur,
L'autre à vn but ſans plus ad dreſſoit ſon attente,
Quelle amour maintenant d'vn obiect eſt contente?
Selon le temps qui court c'eſt n'auoir point de cœur.
Auſſi pour tant de biens comblans l'humaine vie,
Tant d'eſtroittes faueurs dont l'ame eſtoit rauie,
De deſirs mutuels, de doux languiſſemens,
Ce ne ſont auiourd'huy que trompeuſes careſſes,
Feints regards, feints ſouſpirs, peu certaines promeſſes,
Penſers diſſimulez, meſpris, & changemens.
Plus d'Amour veritable en la terre n'habite,
Il n'y a plus d'Amant qui ſe beau nom merite,
Tel tiltre à l'aduenir ne doit eſtre permis:
Car puis que leur deſir à toute heure varie,
Et que leur dernier but n'eſt rien que tromperie,
Il faut au lieu d'Amans les nommer ennemis.
Or c'eſt ce qui nous faict en main les armes prẽdre,
Pour maintenir à tous ce qu'auons faict entendre,
Qu'il n'y a plus d'amour, ni de vrais amoureux,
A fin que telle erreur n'abuſe plus les Dames,
Et qu'on s'aille mocquant des glaçons & des flames,
De tant d'eſprits legers à credit langoureux.
Donc ſi quelqu'vn de ceux qui ſe donnent la gloire
D'aimer parfaictement, & qui le font accroire,

Demeure

Demeure en ſon erreur follement endurcy,
Qu'il s'auãce au combat plein du Dieu qui le dompte,
A fin qu'vn de nous trois face voir à ſa honte
Qu'Amour eſt mort du tout, & les amans auſſi.

POVR LA MASQVARADE DES CHEVALIERS FIDELLES.

Stances recitees par vn des Flamines.

O Foy, grand' deité, iadis tant reueree
Des innocentes mœurs de la ſaiſon doree,
Mais dont rien que le nom en ce temps n'eſt cogneu:
Fille de Iupiter, & ſa miniſtre ſaincte,
Qui ioins la terre au Ciel d'vne aimable contrainte,
Et par qui ce grand Tout en deuoir eſt tenu:
Fauoriſe & conduis, ô Deeſſe immortelle
Ceſte troupe guerriere, amoureuſe, & fidelle.
Ce ſont neuf Cheualiers deuots à ton ſeruice,
Qu'vn depit genereux de l'humaine malice
D'vn des coings de la terre a conduits en ces lieux:
Amour eſt le ſuiet de leur iuſte querelle:
Ils ne ſçauroient ſouffrir que l'audace mortelle
La conduiſe en triomphe à la honte des dieux.
Aide vn ſi beau deſſein fortune leur proüeſſe,
Et deliure vn grãd Dieu toy plus grãde Deeſſe.

La Foy.

Allez mes Cheualiers, marchez à la bonne heure,
Ie vous ſuiuray par tout: ma plus chere demeure

Sera

Sera dedans vos cœurs pleins de ma deité:
Pour auoir conſtamment gardé la foy promiſe,
Ie vous ay reſeruez à ſi haute entrepriſe,
Ornant de ce laurier voſtre fidelité.

LE CHOEVR DE TOVTES les Flamines.

Dames qui par vos yeux rõpez tous les ombrages,
Changeant la nuict en iour, eſclairez leurs courages,
Et de vos doux regards animez leur valeur.
Rien ne leur donne crainte ayant ceſte aſſiſtance,
Sinon peu leur vaudra leur fidelle conſtance:
Si vous n'en faictes cas la foy n'eſt que mal-heur.

POVR LA MASQVARADE des viſions la nuict.

HOrs de mon humide ſeieur
Ennemy du bruit & du iour
Ie ſors des dieux la plus aiſnee,
Auec mes aſtres argentez,
Pour voir vos diuines beautez,
Honorant vn ſainct Hymenee.
Paiſible en mon char ie conduits
Le Sommeil charmeur des ennuis,
Le repos & l'oubly des peines,
A fin qu'en tout contentement
Vous puiſſiez paſſer doucement
De ce ſoir les heures ſoudaines.

L'Au

L'Aurore.

Fille du Chaos ſolitaire,
En ce lieu que penſes-tu faire
Auec ces larueux apparcils?
Si Phebus d'vn regard te chaſſe,
Comment pourras-tu trouuer place
Parmy tant de plus beaux Soleils?
Mere des ſoucis & des craintes,
Fuy d'icy, remmene tes feintes,
Et tous ces fantoſmes deffais:
Retourne en tes demeures ſombres,
Sans plus receler ſous tes ombres
L'honneur des Cheualiers parfaicts.

POVR DES CHEVALIERS portans des teſtes d'Hydra.

L'YDRE D'AMOVR.

AQuoy ſe peuuent mieux nos deſirs comparer,
Et les tourmens diuers qu'õ nous fait endurer,
Qu'au ſerpent merueilleux dõt Lerne eſtoit couuerte,
Qui plus eſtoit bleſſé, plus ſes forces croiſſoient?
Car pour vn chef couppé ſept autres luy naiſſoient,
Trouuant vie en ſa playe, & profit en ſa perte.
Par ſentence des cieux Amour cruel ſerpent
Nourry dedans nos cœurs, s'y traine & va rampant:
Pour vn chef qu'õ luy trẽche on en void ſept renaiſtre,
Traictement rigoureux, trauail, peine & langueur,
Au lieu de l'affoiblir maintiennent ſa vigueur:
Ce qui deuſt le tuer le conſerue en ſon eſtre.

Plus

Plus fertile qu'vn Hydre il produit des tourmens,
Des fureurs, des regrets, des soucis vehemens,
Et non point sept à sept, airs sans nõbre & sans cõpte:
Si l'espoir fauorable en a tranché quelqu'vn,
Mille & mille à l'instant en renaissant pour vn,
Il n'y a ni rigueur, ni douceur qui les dompte.
Quel secourable Hercule à nostre aide arriuant,
Pourra faire mourir vn serpent si viuant,
Et de l'Hydre d'Amour deliurera nos ames?
Las! pour nostre secours peu vaudra son effort,
Puis qu'auecques du feu l'Hydre fut mis à mort,
Quãd le nostre au cõtraire est nourry dans les flames.

AVTRE MASQVARADE.

CEs deux enfans de Mars, dont la gloire indõtee
Aux deserts plus cachez par le fer s'est plantee,
La terreur du Leuant, en tous lieux redoutez,
Du butin qu'ils ont faict courans toute la terre,
Viennent payer ces vœux non au Dieu de la guerre:
Mais à vos yeux vainqueurs, Deesses des beautez.
Ce sont six prisonniers grãds d'honneurs & de race,
Qui de tout l'vniuers faisoient trembler l'audace,
Auant que la fortune eust soubmis leur valeur:
Beaux, courtois & discrets en l'Auril de leur âge,
De qui les accidens n'ont flechy le courage:
Mais sont moins abbatus plus ils ont de mal-heur.
Acceptez ce present d'vn œil doux & propice,
Retenant les captifs pour vous faire seruice,
Ou pour les immoller à vostre cruauté:
Ils sont tous resolus d'endurer vostre empire,

Et

Et quoy qu'il en arriue, vn ſeul deux ne deſire
Que ſi belle priſon ſe change en liberté.
Que pour eux la rigueur loin de vous ſoit bannie:
Aux Ours & aux Lions propre eſt la felonnie,
Mais non aux Deitez qui dominent ſur nous:
„ *Vne beauté cruelle eſt vn monſtre en nature,*
„ *La fierté des Lions ſe lit en leur figure,*
„ *Où le viſage eſt beau le cœur doit eſtre doux.*

STANCES DE LA CHASSE.

AVX DAMES.

NOus ſommes ſix chaſſeurs de la belle Cypris,
Nourris en ſes foreſts de Phaphos, & d'Erice,
Entre les ieux mignards: où nous auons appris
De Nature & d'Amour ce plaiſant exercice,
Qui par diuers ſentiers, & par lieux incognus,
En chaſſant iour & nuict ſommes icy venus,
Bien fournis de courtaux, de limiers & de toilles,
Pour chaſſer aux foreſts des ieunes Damoiſelles.
On dit que leurs taillis ſont aſſez frequentez,
Et que tout ce terroir eſt fort propre à la chaſſe,
Les piqueurs ſeulement ne ſont pas bien montez,
Leurs courtaux & leurs chiens ſont de mauuaiſe race:
Ils n'ont iamais appris comme lon doit chaſſer,
Faire enceinte és deuans, rembuſcher, & lancer,
Requeſter, redreſſer, mettre bien ſa briſee:
Mais ſouuent redreſſer c'eſt choſe malaiſee.
Ce n'eſt pas peu de cas de chaſſer comme il faut,
A la perfection maint e choſe eſt requiſe:

Les

Les piqueurs bien rusez souuent sont en defaut,
Et sans plus redresser laissent leur entreprise,
Pour estre bon chasseur, il faut premierement
Estre ferme & bien roide, & piquer viuement,
Garder l'ordre & le temps & l'art, & la mesure,
Et non comme les fols courir à l'aduenture.
Il faut vn bon limier, penible & poursuiuant,
Nerueux, le rable gros, & la narine ouuerte,
Qui roidisse la queuë & s'allonge en auant
Si tost qu'il sent la beste, ou qu'il l'a descouuerte:
Et lors c'est le plaisir quand vn Veneur parfaict
Le sçait tenir de court, ou luy lascher le traict,
L'arrester, l'eschauffer comme il a cognoissance,
Ou que la beste ruse, ou bien qu'elle s'auance.
Tous endroits pour courir ne sont pas approuuez,
Et chacune forest n'est duisante à la chasse:
Les champs marescageux, qui sont trop abbreuuez:
Bien souuent à nos chiens ont fait perdre la trace,
Les lieux d'autre costé raboteux & pierreux
Sont fascheux à piquer, & sont fort dangereux:
Qui veut que sans danger le plaisir l'accompagne,
Il n'est que de chasser en la plaine campagne.
Ces coustaux verdissans en gazons releuez,
Qui commencent encor à pousser vn herbage,
Des chasseurs bien experts les meilleurs sont trouuez:
Mais ils veulẽt des chiẽs qui soient de grãd courage:
Vn chien foible de reins se rompt soudainement,
On a beau forhuer & sonner hautement,
Quand il a faict vn cours sa force diminuë,
Et sans plus requester il va branlant la queuë.

Nos

Nos chiens ne ſont pas tels: mais touſiours vigoureux,
Eſchauffez du plaiſir vont ſupportant la peine:
Ils ne craignent l'Hyuer ni l'Eſté chaleureux,
Vn cris les réiouit, & les met en haleine,
Et ſans eſtre en defaut, legers comme le vent,
Touſiours bien ameutez le droit ils vont ſuiuant:
Et n'y a lieu ſi fort ne ſi ſerré bocage
Qu'ils n'y mettent la teſte, & n'y treuuent paſſage.
Quel plaiſir penſez-vous qu'vn chaſſeur doit auoir
Pour ſuiuant finement vne beſte ruſee,
Qui tournoye en ſon fort penſant le deceuoir,
Ou qui donne le change, & fait ſa repoſee:
Quand apres grand trauail il la voit commencer
A ſe feindre le corps & ſa teſte baiſſer,
Chanceler coup ſur coup à la fin renuerſee
Tomber à ſa mercy toute molle & laſſee?
Dames, qui par vos yeux amoureuſement doux
Rendez comme il vous plaiſt vne ame aſſuiettie,
Sans perdre ainſi le temps chaſſez auecques nous,
Et la chaſſe en commun vous ſera departie:
Preſtez-nous ſeulement vos bois & vos foreſts,
Nous fournirons de chiens, de courtaux, & de rets,
Et bien que ſur nous ſeuls la peine ſoit remiſe,
Vous aurez le plaiſir, & le fruict de la priſe.

POVR LA MASQVARADE DES CHEVALIERS AGITEZ.

Plainte en forme d'Echo.

QV ſuis-ie? ô miſerable! où m'a ietté l'orage?
Eſt-ce plaine, eſt-ce mont, eſt-ce bois ou riuage,

Qui benin me reçoit, & me va ſecourant,
Des naufrages d'Amour le piteux demeurant?
Mal-heureuſe ma vie à ſouffrir condamnee!
Quel deſtin me pourſuit d'vne haine obſtinee?
Le Ciel veut-il nommer vne mer de mon nom,
Ou ſi c'eſt le courroux de quelqu'autre Iunon? Non.
Non dieux! qui me reſpond! quel bruit me fait la guer-
Quoy? n'auray-ie repos ſur l'eau, ni ſur la terre? (re!
Mais ô fille de l'air, Echo, n'eſt-ce point toy
Qui viens à ce beſoin conſoler mon eſmoy? Moy.
Narciſſe à tes langueurs puiſſe eſtre ſecourable,
Belle & gentile Nymphe aux Amans fauorable,
Dy moy que ie dois eſtre en ſi grand deſconfort? Fort.
Quel remede eſt plus propre au trauail que i'endure?
Hé! n'ay-ie pas duré fidelement ſeruant? (Dure.
Qu'ay-ie en fin recueilly ſi long temps pourſuiuãt, Vent.
Donc q̃ doy-ie plus faire en ce mal-heur extreme? Eme.
Helas! i'aime ſi fort que ie m'en hay moy-meſme:
Mais ie n'auance rien, les deſtins trop conſtans
Contre ma loyauté ſont touſiours combatans. Atans:
Et bien, i'attendray donc, ſans que tant de trauerſes
De flots, de vents, d'eſcueils & d'iniures diuerſes,
Dont foible & ſans ſecours ie me trouue aſſailly
Puiſſent rendre vn ſeul iour mon courage failly,
Non que l'eſpoir m'allege au mal que ie ſupporte:
„ *L'eſprit n'eſt pas conſtant que l'eſpoir reconforte,*
„ *Mais celuy ſeulement qui ſans rien eſperer*
„ *Peut d'vn cœur inuaincu toute choſe endurer.*

EPITA

EPITAPHES.

DE TIMOLEON DE COSSE'
COMTE DE BRISSAC.

O Mort contente toy ton chef eſt honoré
D'vne riche deſpoüille & de trop belles armes:
Tu peux bien t'aſſouuir ſi tu te pais de larmes,
Car onc homme ne fut ſi iuſtement pleuré.
Mars ne doit deſormais ſe tenir aſſeuré,
Ains redouter craintif & fuir les allarmes,
Voyant deuant ſes yeux entre mille gens-d'armes
Le ieune Mars Gaulois palle & defiguré.
Mais las! que ſçay-ie moy ſi Mars eſmeu d'enuie,
A point forcé la mort à le priuer de vie?
O Mars, s'il eſt ainſi, tu t'es bien abuſé!
Car s'il a remporté tant d'honneur ſur la terre,
Or' qu'il eſt immortel il ſera plus priſé,
Et ſera reueré comme Dieu de la guerre.

De luy-meſme.

BRiſſac eſtoit ſans peur, ieune, vaillant & fort,
Il eſt mort toutefois, Paſſant ne t'en eſtonne,
Car Mars le Dieu guerrier pour monſtrer ſon effort,
Se prend aux plus vaillans, & aux laſches pardonne.

Qui benin me reçoit, & me va ſecourant,
Des naufrages d'Amour le piteux demeurant?
Mal-heureuſe ma vie à ſouffrir condamnee!
Quel deſtin me pourſuit d'vne haine obſtinee?
Le Ciel veut-il nommer vne mer de mon nom,
Ou ſi c'eſt le courroux de quelqu'autre Iunon? Non.
Non dieux! qui me reſpond! quel bruit me fait la guer-
Quoy! n'auray-ie repos ſur l'eau, ni ſur la terre? (re!
Mais ô fille de l'air, Echo, n'eſt-ce point toy
Qui viens à ce beſoin conſoler mon eſmoy? Moy.
Narciſſe à tes langueurs puiſſe eſtre ſecourable,
Belle & gentile Nymphe aux Amans fauorable,
Dy moy que ie dois eſtre en ſi grand deſconfort? Fort.
Quel remede eſt plus propre au trauail que i'endure?
Hé! n'ay-ie pas duré fidelement ſeruant? (Dure.
Qu'ay-ie en fin recueilly ſi long temps pourſuiuãt, Vent.
Donc q̃ doy-ie plus faire en ce mal-heur extreme? Eme.
Helas! i'aime ſi fort que ie m'en hay moy-meſme:
Mais ie n'auance rien, les deſtins trop conſtans
Contre ma loyauté ſont touſiours combatans. Atans:
Et bien, i'attendray donc, ſans que tant de trauerſes
De flots, de vents, d'eſcueils & d'iniures diuerſes,
Dont foible & ſans ſecours ie me trouue aſſailly
Puiſſent rendre vn ſeul iour mon courage failly,
Non que l'eſpoir m'allege au mal que ie ſupporte:
„ *L'eſprit n'eſt pas conſtant que l'eſpoir reconforte,*
„ *Mais celuy ſeulement qui ſans rien eſperer*
„ *Peut d'vn cœur inuaincu toute choſe endurer.*

EPITA

EPITAPHES.

DE TIMOLEON DE COSSE'
COMTE DE BRISSAC.

Mort contente toy ton chef eſt honoré
D'vne riche deſpoüille & de trop belles armes:
Tu peux bien t'aſſouuir ſi tu te pais de larmes,
Car onc homme ne fut ſi iuſtement pleuré.
Mars ne doit deſormais ſe tenir aſſeuré,
Ains redouter craintif & fuir les allarmes,
Voyant deuant ſes yeux entre mille gens-d'armes
Le ieune Mars Gaulois palle & defiguré.
Mais las! que ſçay-ie moy ſi Mars eſmeu d'enuie,
A point forcé la mort à le priuer de vie?
O Mars, s'il eſt ainſi, tu t'es bien abuſé!
Car s'il a remporté tant d'honneur ſur la terre,
Or' qu'il eſt immortel il ſera plus priſé,
Et ſera reueré comme Dieu de la guerre.

De luy-meſme.

BRiſſac eſtoit ſans peur, ieune, vaillant & fort,
Il eſt mort toutefois, Paſſant ne t'en eſtonne,
Car Mars le Dieu guerrier pour monſtrer ſon effort,
Se prend aux plus vaillans, & aux laſches pardonne.

DE DIANE DE COSSE'
Comteſſe de Mansfeld.

QVand le Soleil nous laiſſe, & que tout radieux
Il va luire à ſon tour parmy l'autre hemiſphere
Tout ſe couure d'ombrage, & ce qui ſouloit plaire
Prend vn viſage triſte, & ſe fait ennuyeux.
Ainſi, chaſte DIANE, *en quittant ces bas lieux,*
Pour faire luire au Ciel ta flãme ardente & claire,
Quel nuage de pleurs, quel horreur ſolitaire,
Quelle ombre & quelle nuit laiſſes-tu ſur nos yeux?
Helas! ton occident d'autant plus nous ennuye
Qu'il vient deuant le ſoir, & que ta belle vie
Preſque dés le matin nous couure ſa clarté.
Mais que dis-ie? ah ie fauls, tant l'ennuy me trãſporte:
Ta vertu luiſt touſiours, la mort n'eſt aſſez forte
Pour faire que ſon iour nous ſoit iamais oſté.

De Madame la Mareſchalle DE BRISSAC.

DE palme & de lauriers tout autour ſoit planté
Ce ſacré monument: car le corps qu'il enſerre
En viuant triompha des vices de la terre,
Et l'orna de vertus, d'honneurs & de bonté.
BRISSAC *fut ſon eſpoux, ce guerrier indompté,*
Qui fut des ennemis la foudre & le tonnerre:
BRISSAC *fut ſon enfant, ceſt aſtre de la guerre,*
Qui trop toſt des François retira ſa clarté.
Tant que des faits Gaulois durera la memoire,
De ces preux cheualiers ſera viue la gloire:
Elle donc mere & femme à deux ſi grand guerriers,

Qui

Digitized by Google

Qui ſema de lauriers & de palmes la France,
Doit auoir ſon tombeau pour digne recompenſe,
Au lieu de belles fleurs tout ſemé de lauriers.

DE SEBASTIEN DE LVXEMBOVRG Duc de Martigues.

CEluy que la mort meſme en viuant redoutoit,
Lors qu'il ouuroit les flãcs de la mutine armee,
Et qui chaud d'vn beau ſang & de gloire animee,
Sans crainte de la mort aux dangers ſe iettoit.
Ceſte fatale ſœur qui touſiours l'aguettoit
D'enuieuſe fureur & d'ire enuenimee,
Se meſlant dans l'eſtain d'vne balle enflammee,
Perça ſon front vainqueur où la gloire habitoit.
Puis ſe reſioüiſſant d'vn ſi piteux ouurage:
Voy (ce dit-elle alors) que te ſert ton courage,
Et comme les plus forts ſont ſubiets à ma loy.
Tu t'abuſes (dit-il) ô mort pleine d'enuie:
Car ie laiſſe vn renom qui n'a point peur de toy,
Et vay reuiure au ciel d'vne immortelle vie.

Du ſieur de SILLAC.

C'Eſt en vain deſormais que la mere Nature
Trauaille à faire voir des ouurages parfaits,
Puis qu'ils ſont par la mort ſi promptement defaits,
Et que le plus parfait eſt celuy qui moins dure.
Peintres mal-auiſez, qui par voſtre peinture
Faites la mort ſans yeux, reformez vos pourtraits:
Touſiours au plus beau but elle addreſſe ſes traits,
Et n'en tire iamais vn ſeul à l'auanture.

Elle a choiſi SILLAC *entre mille ſoldars,*
SILLAC choiſi d'Amour, d'Apollon & de Mars,
Et d'vn coup de trois dieux l'attente elle a rauie.
Mais las! elle eſt ſans yeux: car s'elle euſt veu les pleurs
Qu'ont reſpãdu ſur luy les beaux yeux de ſes ſœurs
Elle euſt eſté contrainte à luy rendre la vie.

DE CLAVDE DE BASTARNAY SIEVR D'ANTON.

VIte poſterité qui liras la vaillance
De tant de grands guerriers à iamais glorieux,
Qui par le fer vainqueur ſe ſont ouuerts les cieux,
Achetant de leur ſang le repos de la France.
Honore inceſſamment l'heureuſe ſouuenance
Du vaillant Baſtarnay digne race des dieux,
Qui dés le doux printemps de ſes ans gracieux
S'offrit pour ſon païs d'vne belle aſſeurance.
Pour le recompenſer de ſa fidelité
Les dieux benins luy ont le corps mortel oſté,
Luy donnant dans le ciel vne gloire immortelle.
Car il luit maintenant en aſtre transformé,
Et ſera bien-heureux à bon droit eſtimé,
Qui naiſtra deſormais ſous planette ſi belle.

A LA FRANCE.

DV ſommeil qui te cloſt les yeux & la penſee,
Sus reueille toy, France, en ceſte extremité:
Voy le ciel contre toy par toy-meſme irrité,
Et regarde en pitié comme tu t'es bleſſee.

C'eſt

Digitized by Google

C'eſt aſſez contre toy ta vengeance exercee,
C'eſt aſſez en ton ſang ton bras enſanglanté:
Et quand ton cœur felon n'en ſeroit contanté,
Pourtant de t'affoler tu dois eſtre laſſee.
Toy qui fus autrefois l'effroy de l'eſtranger,
Or' tu es ſa riſee, & ſoumiſe au danger,
Tandis que deſſus toy tu t'acharnes cruelle.
Qu'il ſorte pour dompter ton cœur enuenimé,
Et face comme on voit vn grand loup affamé,
Qui de tout vn troupeau ſepare la querelle.

De Gilles Bovrdin Procureur general du Roy.

BOurdin eut vn eſprit veillant inceſſamment,
Et vn corps endormy chargé d'aage & de graiſſe
L'eſprit prompt ſe plaignoit du corps touſiours dormãt,
Le corps lourd, de l'eſprit qui n'auoit point de ceſſe:
Le ciel pour appaiſer ces eſtranges diſcords,
A fait venir la Mort cependant qu'il ſommeille,
Qui d'vn ſomme eternel a fait dormir ſon corps,
A fin que ſon eſprit plus à ſon aiſe veille.

De Brevet, Eunuque & Chantre excellent.

A M. Nicolas Secretaire du Roy.

DAns ce tombeau tout parfumé de roſes,
D'vn Amphion les cendres ſont encloſes,
Qui tout diuin les rochers eſmouuoit,

Qui de ſa voix leur inſpiroit des ames,
Qui comme Orphee eſtoit hay des femmes,
Et mieux que luy les trauaux deceuoit.
Peut-eſtre (Amy) ta voix melodieuſe
Dans ce tombeau ſouſpire vne chanſon
Pour NICOLAS : *mais la terre enuieuſe,*
De tes fredons nous derobe le ſon.

De la Barbiche de Madame de VILLEROY.

CEſte chienne au vif contrefaite
Eſtoit de beauté ſi parfaite
Qu'on ne veit onc rien de ſi beau:
Le poil blanc dont elle fut riche
L'honora du nom de Barbiche,
Nom qui n'eſt point clos du tombeau.
Car vne ſçauante Deeſſe
Qui fut icy bas ſa maiſtreſſe,
Luy fait part de ſa deïté,
Et par mille vers memorables,
Et mille portraicts honnorables
La ſacre à l'immortalité.
Apres qu'elle eut paſſé ſa vie
De mille delices ſuiuie,
Bien-aimant, bien-aimee auſſi,
Baiſant le beau ſein de ſa Dame
Doucement elle rendit l'ame:
Qui ne voudroit mourir ainſi

Or

Or ſi le ciel qui tout embraſſe,
Comme iadis, aux chiens fait place,
Il ne faut douter nullement
Que ceſte Barbiche ſi belle
Bien toſt d'vne clarté nouuelle
Ne flambe au haut du firmament.

De Iean des Iardins, Medecin du Roy, qui mourut ſubitement.

Apres auoir ſauué par mon art ſecourable
Tant de corps languiſans que la mort menaçoit,
Et chaſſé la rigueur du mal qui les preſſoit,
Gaignant cõme Eſculape vn nom touſiours durable.
Ceſte fatale Sœur, cruelle, inexorable
Voyant que mon pouuoir le ſien amoindriſſoit,
Vn iour que le courroux contre moy la pouſſoit,
Finit quand & mes iours mon labeur profitable.
Paſſant, moy qui pouuois les autres ſecourir,
Ne dy point qu'au beſoin ie ne me peu guarir:
Car la mort, qui doutoit l'effort de ma ſcience,
Ainſi que ie prenois ſobrement mon repas,
Me print en trahiſon, ſain & ſans defiance,
Ne me donnant loiſir de penſer au treſpas.

De Damoiſelle Ieanne de Loynes, Pour M. Soreau ſon mary.

Elas! Ciel inhumain, & toy dur monument,
Vous auez entre vous partagé ma richeſſe!

L'vn a rauy l'eſprit de ma chere Maiſtreſſe,
L'autre enſerré ſon corps qui luy ſert d'ornement.
Deſolé que ie ſuis! pour tout allegement
Mes yeux noircis de pleurs en ces deux parts ie dreſ-
Or' ie les leue au Ciel, & or' ie les abaiſſe (ſe:
Vers ce lieu qui retient mon ſeul contentement.
Las! ſi mes iuſtes cris ſe peuuent faire entendre,
Puis que mon cher threſor vous ne voulez me rẽdre,
Ciel, & tombeau de grace octroyez moy ce bien.
Ciel rauis mon eſprit comme cil de Madame,
Aſſemble les enſemble: & toy, cruelle lame,
Sers de tombe à mon corps comme tu fais au ſien.

De Madame MARGVERITE Ducheſſe de Sauoye.

IL nous veux perdre, ô Dieu plein de vengeance,
Tu nous veux perdre, & ton cœur deſpité,
Comme vn torrent reſpand ſa cruauté
Noyant du tout noſtre foible eſperance.
Il ne reſtoit rien d'entier de la France,
De pur, de ſainct, d'vne antique bonté,
Que MARGVERITE humaine deïté,
Et ta rigueur couure ceſte influence.
Que feron-nous, ô chetifs, deſormais?
L'appuy des bons, le recours & la paix
Renole au ciel, ſa premiere origine.
Ton cœur (ô Dieu) deuoit eſtre aſſouuy
Du ſang Gaulois, du Royſi toſt rauy,
Sans arracher ceſte plante diuine.

Sur

Sur les Cœurs de Meſſieurs les Cardinaux de Lorraine & de Guiſe.

Pour Madame de S. Pierre leur ſœur.

DEux cœurs ſacrez à Dieu sõt clos sõ ceſte pierre,
Deux des plus grands Prelats que l'Europe ait cogneus:
Leur ſœur pour tout threſor ſe les eſt retenus,
Qui quant & ces cœurs morts le ſien viuãt enſerre.
Quel deſert ſi caché, quel recoing de la terre
N'eſt plein de leurs combats pour la foy ſouſtenus?
En quel lieu leurs trauaux ne ſont-ils paruenus,
Leur conſtance, leur zele, & leur fidelle guerre?
En vain de voſtre temps, Athletes glorieux,
Qui pour prix Olympique auez acquis les cieux,
Tant de monſtres cruels l'Egliſe ont combatuë:
Honorant voſtre tombe on doit peindre en ce lieu
La foy, la verité, l'ardente amour de Dieu,
Et grondant ſous vos pieds l'hereſie abatuë.

Sur la mort de LOYS DV GAST maiſtre de Camp de la Garde du Roy.

NE ſemez point des fleurs ſur la tombe ſacree
Du valeureux le GAST viue flamme de Mars,
Mais des marques de guerre, eſcus, lances & dards:
Autre ornement funebre à ſa cendre n'agree,
Qu'on n'entende à l'entour les accens miſerables
Des Nymphes, des Paſteurs, des Amours lamentans:
Mais que la forte voix des meilleurs combatans
Celebre ſon obſeque & ſes faits memorables.

Iamais

Iamais le Ciel ne meit plus d'addreſſe & de grace,
Ni de force en vn corps, ni cœur plus aſſeuré:
Et s'il ne l'euſt ſi toſt d'entre nous retiré
La France auroit ſon Mars auſſi bien que la Thrace.
Dés ſa premiere enfance en vertus accomplie,
Ayant d'vn beau deſir le courage embraſé,
Il s'eſtoit comme vn but en l'eſprit propoſé
Que pour aimer la gloire il faut hair la vie.
En cent & cent combats, dont Frãce eſt trop fertile,
Souſtenant de ſon Roy le fidelle party,
Cent fois les plus vaillans ſon effort ont ſenty,
Et l'eſtimoient des ſiens le rempart & l'Achille.
En fin demeuré ſauf des guerres plus cruelles,
Durant qu'en temps de paix il ſe va moins gardant,
Vn ſoir on le maſſacre, & tombe en reſpandant
Plus d'honneur que de ſang de vingt playes mortelles.
O rigoureux deſtins dont France eſt combatuë!
Mars au diſcord commun luy rauit ſes enfans,
Puis ceux qu'on voit reſter vainqueurs & triõphans,
Au giron de la Paix laſchement on les tuë.

De luy-meſme.

IE Gaſt qui ſous Briſſac nourriture auoit priſe,
Et qui ſeul imita ſes deſſeins genereux,
Et le cœur grand & beau, l'eſprit auantureux,
Pour luy du plus haut ciel baſſe eſtoit l'entrepriſe.
En ce temps traiſtre & feint il veſcut ſans feintiſe,
N'eſtima les plus grands, mais les plus valeureux:
D'argent il fit ionchee: & ne fut deſireux
Pour tout bien que de gloire ouuertement acquiſe.

Il

Il aida ſes amis, ſes ennemis chaſſa,
Et tous ſes compagnons en faueur ſurpaſſa,
Fut fidelle à ſon maiſtre, & gaigna ſon courage,
En fin la nuict, au lict, foible & mal diſpoſé
Se voit meurtry de ceux qui n'euſſent pas oſé
En plein iour ſeulement regarder ſon viſage.

DE REMY BELLEAV.

QU'vn grand reliquaire eſt clos en peu d'eſpace!
Viateur, prens y garde, en ce lieu ſi ſerré
Auec vn ſeul BELLEAV *tu peux voir enterré*
Phebus, Amour, Mercure, & la plus chere Grace.
I'auois creu iuſqu'icy que la celeſte race
S'exemptoit du paſſage aux mortels preparé,
Mais ie vois par ſa fin le contraire aueré,
Voyant mourir en luy tout le cœur de Parnaſſe.
Iamais plus rare eſprit d'vn corps ne fuſt veſtu,
Ce n'eſtoit que douceur, que ſçauoir, que vertu,
Dont mainte grand' lumiere en terre eſtoit renduë.
Maintenant d'vn cercueil tous ces biens ſont enclos,
Non, ie faux: le tombeau n'enſerre que les os,
Et par tout l'vniuers ſa gloire eſt eſpanduë.

Sur la mort de IACQVES de LEVY ſieur de Quelus.

QVelus que la Nature auoit fait pour plaiſir,
Cõme vne œuure accõplie, admirable & diuine,
Portoit Amour aux yeux, & Mars en la poitrine,
Rien d'egal entre nous ne ſe pouuoit choiſir.

Le

Le voyant on bruſleit d'enuie ou de deſir,
Il fut de grand courage, & d'antique origine,
Ayant l'ame inuincible aux vertus toute encline,
Que la ſoif d'amaſſer n'euſt ſceu iamais ſaiſir.
En fin croyant par trop ſon cœur & ſa ieuneſſe
Vn combat ſans pitié de trois à trois ſe dreſſe,
Où cõme ils monſtrẽt tous maint valeureux effort,
L'vn des ſiens eſt tué, deux du party contraire,
Luy bleſſé peut guarir, mais il ne le veut faire.
Ayant honte de viure apres ſon amy mort.

De luy-meſme.

QVelus auoit du Ciel les beautez plus parfaites,
Il n'eſtoit point humain, l'œil, le geſte & le port
L'accuſoiẽt pour vn Dieu: croyons puis qu'il eſt mort,
Que les deïtez meſme au treſpas ſont ſubiettes.
La fin de Sarpedon, de Memnon & d'Achille
Iamais au cœur des Dieux n'eſmeut tant de dou-
Phebꝰ ſur Hyacinthe eſpãdit moins de pleurs, (leurs,
Et l'ennuy de ſon fils luy ſembla plus facile.
Au bruit de ſon treſpas ſoudain Venus la belle
Eſchauffa tout le ciel de ſouſpirs infinis,
Renouuellant l'obſeque & le dueil d'Adonis,
Et pour mourir ſur luy ſe ſouhaitte mortelle.
Diane aux nõms diuers, qui les foreſts habite,
Encor que la pitié peu la puiſſe eſmouuoir,
Briſa ſon arc d'angoiſſe, eſtimant de reuoir
Le beau corps tout ſanglant du trop chaſte Hyppolite.
Les Graces ſans confort rõpans leurs blondes treſſes
En ſemoient ſon tombeau, qui de lys blanchiſſoit,

La

La ieuneſſe affligee à l'entour gemiſſoit,
L'honneur, la courtoiſie, & mille autres Deeſſes.
Et bref les Deïtez furent toutes contraintes
En ce triſte accident de monſtrer leur ennuy:
La Beauté ſeulement ne feit lors point de plaintes,
Car elle print naiſſance & mourut quand & luy.

SVR LA MORT DV IEVNE MAVGIRON.

AMour ayant là haut quelque malice faite
Courrouça Iupiter, & fut banny des cieux:
Luy qui cerche en la terre vn beau lieu pour retraite,
Comme il voit Maugiron vient loger en ſes yeux.
Là plus chauds que les ſiens des brandons il aduiſe,
Et des traits acerez d'vn plus aigre ſoucy,
Dequoy fier & contant tout l'Olympe il meſpriſe,
Et veut forcer les Dieux à luy crier mercy.
Mais deuant ſe ioüant des feux dont il abonde
Dés qu'il en tire aux cœurs vn eſſay ſeulement,
On croit que Phaëthon vient rebruſler le monde,
Fors que chacun ſe plaiſt en ceſt embrazement.
Iupiter qui voit tout, ſon mal-heur conſidere
S'il ne rompt les deſſeins de l'enfant Cyprien,
Ie ſçauray, ce dit-il, plein d'ardente colere,
Qui ſera le plus fort de ſes feux ou du mien.
D'entre tous les eſclairs, le tonnerre & l'orage
Choiſiſſant vn long traict de trois pointes ramé,
L'eſlance à Maugiron, qui plein d'ardant courage
Marchoit lors à l'aſſaut pour ſon Roy tant aimé,

Ceſte

Le voyant on bruſloit d'enuie ou de deſir,
Il fut de grand courage, & d'antique origine,
Ayant l'ame inuincible aux vertus toute encline,
Que la ſoif d'amaſſer n'euſt ſceu iamais ſaiſir.
En fin croyant par trop ſon cœur & ſa ieuneſſe
Vn combat ſans pitié de trois à trois ſe dreſſe,
Où cõme ils monſtrẽt tous maint valeureux effort,
L'vn des ſiens eſt tué, deux du party contraire,
Luy bleſſé peut guarir, mais il ne le veut faire.
Ayant honte de viure apres ſon amy mort.

De luy-meſme.

QVelus auoit du Ciel les beautez plus parfaites,
Il n'eſtoit point humain, l'œil, le geſte & le port
L'accuſoiẽt pour vn Dieu croyons puis qu'il eſt mort,
Que les deïtez meſme au treſpas ſont ſubiettes.
La fin de Sarpedon, de Memnon & d'Achille
Iamais au cœur des Dieux n'eſmeut tant de dou-
Phebꝰ ſur Hyacinthe eſpãdit moins de pleurs, (leurs,
Et l'ennuy de ſon fils luy ſembla plus facile.
Au bruit de ſon treſpas ſoudain Venus la belle
Eſchauffa tout le ciel de ſouſpirs infinis,
Renouuellant l'obſeque & le dueil d'Adonis,
Et pour mourir ſur luy ſe ſouhaitte mortelle.
Diane aux nõms diuers, qui les foreſts habite,
Encor que la pitié peu la puiſſe eſmouuoir,
Briſa ſon arc d'angoiſſe, eſtimant de deuoir
Le beau corps tout ſanglant du trop chaſte Hyppolite.
Les Graces ſans confort rõpans leurs blondes treſſes
En ſemoient ſon tombeau, qui de lys blanchiſſoit,

La

La ieuneſſe affligee à l'entour gemiſſoit,
L'honneur, la courtoiſie & mille autres Deeſſes.
Et bref les Deïtez furent toutes contraintes
En ce triſte accident de monſtrer leur ennuy:
La Beauté ſeulement ne feit lors point de plaintes,
Car elle print naiſſance & mourut quand & luy.

SVR LA MORT DV IEVNE MAVGIRON.

AMour ayant là haut quelque malice faite
Courrouça Iupiter, & fut banny des cieux:
Luy qui cerche en la terre vn beau lieu pour retraite,
Comme il voit Maugiron vient loger en ſes yeux.
Là plus chauds que les ſiens des brandons il aduiſe,
Et des traits acerez d'vn plus aigre ſoucy,
Dequoy fier & contant tout l'Olympe il meſpriſe,
Et veut forcer les Dieux à luy crier mercy.
Mais deuant ſe ioüant des feux dont il abonde
Dés qu'il en tire aux cœurs vn eſſay ſeulement,
On croit que Phaëthon vient rebruſler le monde,
Fors que chacun ſe plaiſt en ceſt embraſement.
Iupiter qui voit tout, ſon mal-heur conſidere
S'il ne rompt les deſſeins de l'enfant Cyprien,
Ie ſçauray, ce dit-il, plein d'ardente colere,
Qui ſera le plus fort de ſes feux ou du mien.
D'entre tous les eſclairs, le tonnerre & l'orage
Choiſiſſant vn long traict de trois pointes ramé,
L'eſlance à Maugiron, qui plein d'ardant courage
Marchoit lors à l'aſſaut pour ſon Roy tant aimé,

Ceſte

Ceſte diuine foudre ainſi roide iettee
Long temps contre l'eſclair de ſes yeux combatit,
Tous deux eſtoient du Ciel: en fin elle eſt domptee,
Mais deuant de ſes yeux le gauche elle amortit.
Apres ce grand combat Amour croiſt en audace,
Car il recognoiſt bien dés qu'il s'eſt aſſeuré
Qu'il n'a pas moins d'attraits, ni de force & de grace,
Et que touſiours ſon coup droit aux cœurs eſt tiré.
I'aſſeure vn fait certain, bien que tel il ne ſemble,
Depuis il fut plus beau, plus clair, plus redouté:
Car le feu de ſes yeux s'vnit lors tout enſemble,
Et perça tous les cœurs de plus viue clarté.
Le grand Iupiter meſme en eut l'ame rauie,
Mais pour punir Amour à regret & forcé
Enioint à Lacheſis de luy trencher la vie.
„ Vn Dieu ſans ſe venger n'endure eſtre offencé.
Ceſte fatale Sœur qui iamais ne repoſe,
Et n'aime que le ſang, la triſteſſe & l'ennuy,
Comme pour ſon amy courageux il s'expoſe,
L'eſtend mort deſſus l'herbe & l'Amour quant & luy.
Pluſieurs ont ſouſtenu que la Mort rigoureuſe
Pour plaire à Iupiter n'auança ſon treſpas,
Mais que de ſes beautez elle eſtoit amoureuſe,
Et voulant en ioüir le rauit d'icy bas.

De luy meſme.

QVel nouueau Diomede alteré de mon ſang,
T'a meurtry cher enfant? diſoit Venus la belle,
O celeſte impuiſſance! ô cruauté nouuelle!
Qu'vn Dieu meſme en ce temps des mortels ne ſoit franc!

Eſuant

Lauant de pleurs ſon corps, d'où ſortoit vn eſtang
De couleur Tyrienne, à ſa treſſe eſt cruelle,
Et par maint chaud ſouſpir de puiſſance immortelle
S'efforce à r'animer ce marbre froid & blanc.
Ce n'eſt pas Cupidon, c'eſt Maugiron, Deeſſe,
Luy diſt quelqu'vn tout bas pour l'oſter de triſteſſe:
Mais elle iette alors des cris plus enflammez,
Et ſent de ſa douleur, la poiſon plus amere:
Car ainſi que d'Amour de l'autre elle eſtoit mere,
,,Et les derniers enfans ſont touſiours mieux aimez.

Sur la mort de Madamoiſelle de ROSTAIN.

LA clarté du Soleil deuint palle & desfaite
Sur le point que Roſtain d'entre nous diſparut:
Roſtain? non, mais le iour que la Beaute mourut,
Car Roſtain fut le nom de la Beauté parfaite.
Elle ſeruit en terre aux Graces de retraitte,
Amour ſous ſon adueu toute France courut,
Qui la veit, l'adora. Clothon qui la ſeruit
Ne fuſt qu'elle eſt aueugle, euſt eſté ſa ſuiette.
Roſtain, autrefois l'aiſe, or' le dueil de nos yeux,
Clair flambeau d'icy bas, luiſant Soleil des Cieux,
Les deſtins aux Amans ta lumiere ont voilee:
A fin que leurs eſprits trop en terre arreſtez,
Recogneuſſent le Ciel pour ſeiour des beautez,
Te voyant ſi ſoudain dans le Ciel reuolee.

DE CLAVDE DE L'AVBESPINE Secretaire des Commandemens.

TOut ce que la Nature & le Ciel fauorable
Pouuoient pour rendre vn homme heureux parfaitement,
L'AVBESPINE l'auoit, L'AVBESPINE ornement
De ce siecle maudit, ingrat & miserable.
Il estoit grand & beau, dispos, ieune, amiable,
Riche en biens, aux honneurs auancé iustement,
Pur sans ambition, qui marchoit droitement,
Tres-fidelle à son Prince, & aux bons secourable.
Le Ciel qui l'auoit fait craignant de l'offenser,
Icy bas longuement ne l'a voulu laisser
Dans vn païs de sang, de meurtres & de guerre:
Mais amoureux de luy, comme vn pere tres-doux,
En l'auril de sa vie il l'a cueilly de terre,
Et en a fait vn Dieu qui aura soin de nous.

De luy-mesme.

SI les Dieux par pitié se fussent peu flescher,
Ils n'eussent de ce corps si tost l'ame enleuee:
Mais ils ne pouuoient pas de l'esprit s'enrichir,
Sans que la pauure terre en demeurast priuee.

De

De luy mesme.

L'Aubespine mourãt aux beaux iours de sõ âge,
Et le bandeau fatal couurant ses yeux esteints,
La France en souspiroit, l'air resonnoit de plaints,
Et la mort despitoit son mal-heureux ouurage.
Comme il est arriué iusqu'au dernier passage,
L'esprit faict departant de ses membres mal-sains,
Ioyeux il leue au Ciel & la veuë & les mains,
Et fit ouir ces mots auec vn doux langage:
Seigneur tu me prens ieune, & ie meurs nonobstant
Sans regreter le monde heureusement contant,
Veu les longues erreurs & l'abus qu'il enserre:
Loüange à ta bonté qui prend de moy soucy,
Donnant cesse à ma peine. Et finissant ainsi,
Rendit son ame au Ciel & son corps à la Terre.

Au tour de mon esprit, qui iamais ne repose
Iour & nuict vont errant effroyables tombeaux,
Conuois habits de dueil, mortuaires flambeaux,
La porte de mes sens ne reçoit autre chose.
Helas! que le Destin iniustement dispose
Des ouurages mortels plus parfaits & plus beaux,
Tuant les Rossignols il laisse le Corbeaux,
Espargnant les buissons il moissonne la rose.
Entre tant de milliers, son coup malicieux
A bien sceu remarquer ce chef-d'œuure des Cieux,
Et rauir tout l'honneur de ce mõde où nous sommes.
Ce qu'est l'herbe à la terre, à l'herbage les fleurs,
L'or aux autres metaux, la blãcheur aux couleurs,
Cher amy, tu l'estois à la race des hommes.

Du Latin de M. DE PIMPONT.

Le plus doux ſoucy iadis de ma penſee,
Maintenant le regret dont elle eſt ſi preſſee,
Qui ſans moy, trop cruel, es party de ce lieu,
Damon, ie te ſaluë, & ſi te dis adieu:
Ie t'eſpan de mes yeux ces offrandes funebres,
Mes yeux ores couuerts d'eternelles tenebres,
Ie t'offre ces cheueux ſur ta tombe ſemez,
Preſens de toy, mon cœur, autrefois tant aimez.
Voy cõme vn double amour vn double autel te dreſſe,
Voy de quels deſeſpoirs i'entretien ma triſteſſe,
Et que la cendre helas! qui reſte icy de toy,
Sente en beuuant mes pleurs, mon office & ma foy.
Noſtre amour plein de feu paſſe aux nuicts eternelles,
Il trauerſe le Styx en ramant de ſes aiſles,
Par tout il t'acompagne & te veut ramener,
Mais en vain: car iamais tu n'en peux retourner.
Aumoins donne-toy garde, ô ſeul bien de ma vie,
Que des eaux de Lethés ne prennes quelque enuie:
Retien de nos diſirs la memoire à iamais,
Ainſi que ſaintement du cœur ie te promés
Que la courſe des ans, la mort, l'onde & la flame
N'effaceront iamais ton portraict de mon ame.

Pour

Digitized by Google

Pourquoy contre mon gré ce corps eſt-il ſi fort,
Que ma iuſte douleur ne le puiſſe deffaire?
Qui retient tant mon ame en ce lieu de miſere,
Sans reuoler au Ciel où giſt tout ſon confort?
Las! tout ainſi qu'Amour auec vn ſeul effort,
Trauerſa nos deux cœurs & n'en fit qu'vn vtere,
Pourquoy le Ciel ialoux, enuieux & contraire
N'a-til fini nos iours par vne ſeule mort?
La femme d'Amphion iuſtement affligee
Par ſon dueil exceſſif en rocher fut changee,
Qui ſes enfans meurtris ſemble encore pleurer.
Que ie ſerois heureuſe ayant telle aduenture!
Car ie pourrois ſeruir d'aimable ſepulture
A celuy dont la mort ne me peut ſeparer.

O bien-heureux Eſprits, nouueaux Anges des cieux,
Le ſeul ardant deſir de mon cœur miſerable,
Dont la memoire ſaincte eſt en moy ſi durable,
Que touſiours ie vo⁹ porte en l'eſprit, & aux yeux.
Si de la vraye amour rien n'eſt victorieux,
Et que noſtre amitié n'en eut onc de ſemblable,
Tournez vers moy la veuë, & douce, & fauorable,
Et ne m'abandonnez ſans guide en ces bas lieux.
Voyez-moy tout en pleurs ſur voſtre ſepulture,
Qui plains non voſtre mal, mais ma triſte auãture,
Laiſſé ſeul icy bas de miſeres remply.
N'endurez plus long temps mon ame eſtre captiue,
Mais impetrez du Ciel que bien toſt ie vous ſuiue,
Puis que mon heur ſans vous ne peut eſtre accõply.

Oser faire vne guirlande à ſon chef blondiſſant
La ſoigneuſe pucelle, à qui le cœur ſouſpire
Du plaiſant mal d'Amour cueille au mois de Zephyre
La roſe apres l'œillet, puis le lys blanchiſſant.
Ainſi la prompte main du monarque puiſſant,
Qui de tout l'Vniuers à borné ſon Empire
Pour couronner ſon chef trois lumieres retire,
Qui randoient noſtre ſiecle heureux & floriſſant.
France qui touſiours folle eſt ſanglante & couuerte
Du maſſacre des ſiens, ne feit onc tant de perte,
Ny le Ciel tant de gain qu'au iour de leur treſpas:
Le Soleil n'a depuis rien veu qui leur reſſemble,
C'eſtoient trois ieunes Mars & trois amours enſẽble:
Qui ſous l'habit mortel conuerſoient icy bas.

Daphnis giſoit au lict mortellement attaint,
Daphnis l'heur de noſtre aage & ſa gloire premiere:
Son œil iadis ſi clair defailloit de lumiere,
Comme vn ray du Soleil, qui la nuict ſe deſtaint.
Amour ſur ſon cheuet ſe tourmente & ſe plaint
Nommãt les Cieux cruels & la Parque meurtriere,
Que ceſte mort, dit-il, ſoit mon heure derniere
Puis que ie pers les yeux qui m'ont randu ſi craint.
Les amis de Daphnis aux regrets s'abandonnent,
L'air ſe fend à leur cris les hauts cieux en reſonnẽt
Seul ie ne pleure point ô chetif que ie ſuis!
Si c'eſt que la douleur tout en rocher m'enſerre,
Niobe ainſi que moy fuſt bien changee en pierre,
Et ne laiſſe pourtant de pleurer ſes ennuis.

De

De l'Annee M. D. L X X.

IE te doy bien hayr, malencontreuſe Annee,
Qui m'as durãt tõ cours tãt de maux fait auoir
Et tant d'ennuis diuers ſur mon chef fait pleuuoir,
Que i'en laiſſe ma vie au dueil abandonnee.
Le iour que coumança ta courſe infortunee
Ie fu remis captif ſous l'amoureux pouuoir,
Où i'eu mille douleurs pour cacher mon vouloir,
Et receler ma playe au cœur enracinee.
I'auois vn ſeul amy, ſage, heureux & parfait,
La mort en ſon printemps ſans pitié l'a deſfait,
Comblant mes yeux de pleurs & mon ame de rage.
Depuis ie fus ſix mois dans mon lict languiſſant,
Et or' pour m'acheuer, quand tu vas finiſſant,
Ie trouue que Madame à changé de courage.

Aux Ombres de C. de L'AVBESPINE Secretaire des Commandemens.

PEnſant à toy i'ay finy ceſt ouurage,
Cher L'AVBESPINE heureux ange des cieux:
Et ce penſer tiroit de mes deux yeux
Des pleurs amers roulans ſur mon viſage.
Tandis la fieure enuenimoit ſa rage
Au ſuc mortel de mon dueil ennuyeux,
Pour tourmenter d'vn bras plus furieux
Mes ſens troublez & faillis de courage.
Depuis ſix moix que tu partis d'icy,
Hoſte d'vn lict ie languy ſans mercy,
Criant ſans ceſſe à dieu qu'il me deliure:
Non qu'il oſtroye à mon corps guariſon,
Mais que l'eſprit franc de ceſte priſon,
Oyſeau leger au Ciel te puiſſe ſuiure.

Digitized by Google

Regrets funebres sur la mort de Diane.

ENtre les dõs du Ciel qui sont de plus haut pris,
Il n'est rien de si cher qu'vne amour ferme & saincte.
Aucun biẽ n'est parfaict sans ceste douce estrainte,
Qui de chaisnes d'Aimant vnit les beaux esprits.
Deux corps par sa vertu d'vn vouloir sont compris,
Ils ont mesme desir, mesme espoir, mesme crainte,
Tousiours d'ũ mesme trait leur poictrine est atteinte,
Et rien que vueille l'vn de l'autre n'est repris.
Mais en tant de douceurs, & d'agreables flames,
S'il aduient que la mort rompe vne de ses trames,
Quels desespoirs pareils, & quels gemissemens?
Est il nuict infernale en horreur plus feconde?
Dieux, vous deuez du tout oster l'amour du mõde,
Ou trẽcher d'vn seul coup la vie aux vrais Amãs.

II.

Vn Soleil clair de flamme apparut à nos yeux,
Par qui des vrais amours la force estoit cogneuë,
Tousiours clair, tousiours beau, sãs eclipse, & sãs nuë,
Qui passoit en splendeur l'autre Soleil des cieux.
Las! faut-il que l'enuie ait place entre les dieux?
Phebus voyant sa gloire estre moins recognuë,
Esmeut la mort cruelle à son secours venuë,
Qui couurit d'vn blẽdeau ses beaux traits radieux.
Comme quand l'Irondelle a perdu sa nichee,
Elle crie, elle vole, amerement touchee,
Ne peut laisser son nid, y fait maint & maint tour.
Ainsi le pauure Amour gemit, souspire, & pleure,
Sans partir du tombeau, vole, & reuole autour,
Ayans perdu les yeux où il fit sa demeure.

III.

O peu durables fleurs de la beauté mortelle!
Vne seconde Aurore, vn Soleil de ce temps,
Vne ieune Deesse, helas! en son printemps,
Sent l'iniuste rigueur de la Parque cruelle.
Mais elle n'est pas morte, Amour la renouuelle,
En mille & mille esprits des Amans plus constans,
Qui des yeux & du cœur maintes larmes sortans,
S'arrachent les cheueux, & sanglottent sur elle.
Quand le bandeau fatal ses beautez nous voila,
Amour rompant son arc d'entre nous s'enuola,
Laissant ceste Prouince en discorde & en guerre.
Le Ciel, comme l'on dit, la voulut retirer,
Pour apprẽdre aux mortels, trop promps à s'esgarer,
Que la beauté parfaicte est ailleurs qu'en la terre.

IIII.

Ce cœur qui t'aima tant, & qui fut tant aimé
De toy, chere Phyllis, sera ta sepulture,
Le plus riche threſor du Ciel & de nature,
Dans vn moindre tombeau ne doit estre enfermé.
Mon œil par ton trespas en ruisseau transformé,
Ne void plus d'autre obiect que ta douce peinture:
Helas! pourquoy du Ciel n'ay-ie egale auanture
Au Sculpteur qui rendit son ouurage animé?
Si le chaud & l'humeur sont causes de la vie,
I'espere encore vn iour l'effect de mon enuie
Par tant d'eaux & de feu que ie pousse dehors.
Mes yeux versent l'humeur, mon estomach la flame,
Et puis pour t'inspirer il ne faut que mon ame.
Nõ' n'en eusmes iamais qu'vne seule en deux corps.

V.

Comme on voit parmy l'air vn eſclair radieux
Gliſſer ſubitement, & ſe perdre en la nuë,
Ceſte ame heureuſe & ſainte aux mortels incõnuë,
Coula d'vn ieune corps pour s'en voler aux Cieux.
Mon penſer la ſuiuit au defaut de mes yeux,
Iuſqu'aux voutes du Ciel tout clair de ſa venuë,
Et voit qu'en tant de gloire où elle eſt retenuë
Elle a dueil que ie ſois encore en ces bas lieux.
Mais tu n'y ſeras guere ô Deeſſe, à m'attendre,
Car ie n'eſtoy reſté que pour cueillir ta cendre,
Et ta memoire ſaincte orner comme ie doy.
Maintenant que i'ay fait ce deuoir pitoyable,
Las de plourer, de viure, & d'eſtre miſerable,
I'abandonne la terre & vole aupres de toy.

VI.

Vante toy maintenant, outrageuſe deeſſe,
D'auoir fait tout l'effort de ta plus grand rigueur,
Priuant Amour de traits, d'allaigreſſe mon cœur,
La terre d'ornement, de gloire & de richeſſe.
On ne ſçait plus que c'eſt de vertu ny d'adreſſe,
L'honneur triſte languit ſans force & ſans vigueur,
Bref de cent dieux ton bras s'eſt fait vainqueur,
Morte giſt la beauté, la grace & la ieuneſſe.
L'air, la terre & les eaux ceſt outrage ont pleuré,
Le monde en la perdant ſans luſtre eſt demeuré,
Comme vn pré ſans couleurs, vn bois ſans robe verte.
Tandis qu'il en iouit il ne la cogneut pas,
Moy ſeul ie la cogneu qui la pleure icy bas,
Cependant que le ciel s'enrichit de ma perte.

Auec

VII.

Auec vn ſi beau nœu l'amour m'auoit contraint,
Qu'ẽcor qu'il ſoit rõpu i'en ſens touſiours l'eſtrainte,
Il m'auoit embraſé d'vne flamme ſi ſaincte
Que quand elle defaut ma chaleur ne s'eſteint.
Iamais plus, ô mon Cœur tu ne ſeras atteint,
Ie me ſuis deſpouillé d'eſperance & de crainte,
Contre vn aueugle enfant ie ne fay plus de plainte,
La mort & non l'amour a fait pallir mon teint.
La Conſtance & la Foy de moy tant reueree
Plus ferme que iamais au cœur m'eſt demeuree,
Qui deſtourne bien loin toute autre paſſion.
Que la mort donc ſe vante ayant frappé Madame,
Qu'elle a tranché d'vn coup dans vne ſeule trame
La beauté de ce monde & mon affection.

VIII.

Tout le iour mes deux yeux ſont de pleurs degoutans,
Puis quand la nuict paiſible au repos nous appelle
Ma douleur s'enuenime & deuient ſi rebelle,
Que du tout ie me laſche aux regrets eſclatans.
En ſi piteux eſtat ie deſpence mon temps,
Me paiſſant de mon cœur qui ſans fin renouuelle,
Depuis que des hauts cieux l'ordonnance cruelle
Des ſaiſons de ma vie arracha le Printemps.
Tel amas de triſteſſe en mon ame s'aſſemble,
Que ie n'y puis penſer que d'horreur ie ne tremble,
M'eſtonnant que mon cœur du fardeau n'eſt domté,
Ah deſpiteuſe mort! ah rigoureuſe vie!
L'vne a preſque en naiſſant mon attente rauie,
L'autre icy me retient contre ma volonté.

Punis

IX.

Puis-ie bien tant ſouffrir mon ame eſtre captiue,
Pouuant rompre d'vn coup ſa caducque priſon?
Fiere loy des deſtins, iniuſte, & ſans raiſon,
De vouloir que par force vn homme en terre viue.
Quel eſpoir deſormais faut-il plus que ie ſuiue?
I'ay veu ſecher mes fleurs en leur prime ſaiſon,
Le doux miel de mes iours ſe changer en poiſon,
Ma nef faire naufrage eſtant pres de la riue.
O mort mon ſeul recours, qui t'eſloignes de moy,
Las! ſi ie ſuis mortel, & ſubiect à ta loy,
Ne m'eſpargne donc plus, & me mets de ton nõbre.
La Mort contre-reſpond: I'en ay faict mon deuoir,
Mais ſur les corps mortels ſeulement i'ay pouuoir,
Et ce qui fut tõ corps n'eſt plus maintenãt qu'ẽbre.

COMPLAINTE.

CONtre le temps ma douleur ſe rend forte,
Et quand ſon cours toutes choſes emporte,
Elle y reſiſte, & prend ferme racine
Au lieu plus vif de ma triſte poitrine.
Loing tout confort: au dueil qui me poſſede,
Conſeil, raiſon, eſperance & remede,
Comme ennemis mon eſprit vous reiette,
Car ſon angoiſſe à vos loix n'eſt ſubiette.
De mes amis qu'vn ſeul ne s'auanture
A me parler ſors d'vne ſepulture,
De ſang, de mort, d'ombres noires & feintes,
D'effroy, de cris, de ſouſpirs & de plaintes.

Toute

Toute lumiere eſt horrible à ma veuë,
Rien ne me plaiſt que l'ennuy qui me tuë:
La nuict m'eſt iour, mon repos c'eſt ma peine,
Que i'aime mieux plus elle eſt inhumaine.
O pauure corps, iuſqu'à quelle iournee
Retiendras-tu mon ame empriſonnee,
En tant de fers la gardant qu'elle vole
Apres ſon bien, dont l'eſpoir me conſole?
La ſeule mort a cauſé ma triſteſſe,
La ſeule mort y pourra mettre ceſſe,
Ne m'empeſchant plus longuement de ſuiure
Ceſt autre moy pour qui i'aimois à viure.
Toute douceur de mon ame eſt bannie,
Ie me conſomme en langueur infinie,
Le ciel me faſche, & rien ne me peut plaire
Que de mon mal la memoire ordinaire.
Fier accident que ſans fin i'imagine:
Las! qui l'euſt creu qu'vne grace diuine,
Vn port celeſte, vne beauté parfaicte,
Si promptement par la mort fuſt defaicte?
Mais c'eſt l'erreur des œuures de nature:
Iamais le beau guere en terre ne dure,
Le Ciel ialoux auſſi toſt l'en retire,
A fin qu'en haut nos penſers il attire.
L'humaine vie à bon droit ſe compare
Aux vaines fleurs dont le Printemps ſe pare,
Au froid d'Eſté, au fueillage d'Automne,
Et au Soleil quand l'Hyuer il rayonne.
Ta gloire, Amour de tout poinct eſt tombee,
La fiere mort ta trouſſe a deſrobee,

Rompu

Rompu tes trais dont ma playe eſt ſortie.
Briſé ton arc, & ta flamme amertie.
Ne vante plus ta puiſſance indomptee,
Toute victoire à ce coup t'eſt oſtee:
C'eſt maintenant qu'aueugle on te peut dire
Ayant perdu l'aſtre de ton empire.
O triſte Auril, à grand tort on t'appelle
Du plaiſant nom d'Aphrodite la belle
Mere d'Amour, par qui tout prend naiſſance,
Puis qu'en mon cœur tu meurtris l'eſperance.
Las! que me ſert ta ſaiſon tant aimee,
Qui le Printemps eſt des autres nommee,
Si pour ſerain ou pour chaleur qu'il face
Ie ne ſens rien que nuages & glace?
Champs, prez & bois prennent tous couleur verte,
Seul par le noir ie teſmoigne ma perte,
Et n'ay pour fleurs en mon ame amaſſees
Que ſoucy double & facheuſes penſees.
Donc que l'an change en ſaiſons differantes,
Ie ſeray ferme & mes plaintes conſtantes:
Et quand le ciel ſera plus clair de flame,
Touſiours le dueil obſcurcira mon ame.

CANTI

CANTIQVES, PRIERES ET AVTRES OEVVRES CHRESTIENNES.

PAR PHILIPES DES PORTES.

CANTIQVE.

Libera me Domine.

DEliure moy, Seigneur, de la mort eternelle
Et regarde en pitié mon ame criminelle,
Languiſſante, eſtõnee, & trẽblante d'effroy:
Cache la ſous ton aiſle au iour eſpouuantable,
Quand la terre & les cieux s'enfuiront deuant toy
En te voyant ſi grand, ſi ſainct, ſi redoutable.
Au iour que tu viendras en ta maieſté ſaincte
Pour iuger ce grand Tout, qui fremira de crainte,
Le reduiſant à rien par tes feux allumez:
O iour pour les meſchans, plein d'horreur, de miſeres,
De cris, d'ennuis, de plaints, de ſouſpirs enflammez,
De grincement de dents, & de larmes ameres.

Las

Las! i'en tremble en moy-mesme, & la crainte as-
semblee,
Qui se campe en mon cœur, rend mon ame troublee,
Ma force esuanouye, & mon sang tout gelé:
Le poil dessus mon chef horriblement se dresse,
Et mon esprit de crainte est si fort desolé
Que ie n'ose crier au fort de ma tristesse.
Les Anges fremiront au regard de ta face:
Helas! où pourront donc les meschans trouuer place,
Où se pourront cacher ceux qui sont reprouuez?
Où faudra-il, Seigneur, que lors ie me retire
(Si les iustes seront à grand peine sauuez)
Miserable pecheur, pour apaiser ton ire?
Que diray-ie chetif? que me faudra-il faire?
Ie ne trouueray rien qui ne me soit contraire,
Ie verray mon peché s'esleuer contre moy:
Mon iuge est iuste & sainct, ie suis plein d'iniustice:
Helas! ie suis rebelle, & ie verray mon Roy,
Mon Roy clair & luisant, & moy noircy de vice.
Vne bruyante voix tout par tout espandue,
Sera du haut des cieux en la terre entenduë:
O vous Morts qui gisez nourriture des vers!
Laissez les monumens, reprenez la lumiere,
Nostre grand Dieu se sied pour iuger l'vniuers,
Accourez & oyez la sentence derniere.
O Seigneur, dont la main toutes choses enserre,
Debonnaire Sauueur, qui m'as formé de terre,
Qui rends par ton pur sang mes pechez nettoyez,
Et qui feras leuer mon corps de pourriture,
Entens mes tristes cris iusqu'au ciel enuoyez,
Et pren pitié de moy qui suis ta creature.

Digitized by Google

Exauce, exauce, ô Dieu, ma priere enflammee,
Destourne loin de moy ta iuste ire allumee,
Fay porter mon esprit par vn doux iugement
Dans le sein d'Abraham auec tous les fidelles:
Afin que ton sainct nom ie chante incessamment,
Ioüissant bien-heureux des clartes eternelles.

DEVX CANTIQVES DV MESME AVTHEVR.

C'est pitié, que nous depensons quasi tous le meilleur de nostre aage aux folies & vanitez du monde. Et mesme ceux à qui Dieu a departy des graces en l'ame par dessus les autres. Encore ce qui est le plus à regreter, est que la plus part ne vient iamais en cognoissance de telles fautes, le pardon desquelles (quoy que bien tard requis) n'est iamais refusé de Dieu, quand nous recourons à luy auec foy & protestation d'amendement.

ARriere ô fureur insensee
Iadis si forte en ma pensee
Quand d'erreur i'estois allumé,
Remply d'vne flamme plus saincte
Ie sens maintenant toute esteinte
L'ardeur qui m'a tant consumé.

C'eſt trop, c'eſt trop verſé de larmes,
C'eſt trop chanté d'amours & d'armes,
C'eſt trop ſemé ſes cris au vent,
C'eſt trop plein de ieuneſſe folle
Perdu temps labeur, & parolle,
Pour le corps l'ombrage ſuiuant.
Seigneur change & monte ma lyre,
A fin qu'au lieu du vain martyre,
Qui ſe paiſt des cœurs ocieux,
Elle rauiſſe les oreilles,
Reſonnant tes hautes merueilles
Quand de rien tu formas les cieux.
O Pere, à toy ſeul ie m'addreſſe,
Pecheur qui prens la hardieſſe
De leuer le regard en haut:
En te decouurant mon offence,
I'inuoque en pleurant ta clemence,
Pour me purger de tout defaut.
Las! ie ſuis tout noircy de vice,
Mais applique moy la iuſtice
De ton fils l'obiect de ma foy:
Si ie ne ſuis que pourriture,
Pourtant ſuis-ie ta creature,
Et ne veux m'addreſſer qu'à toy.
Fay moy voir ton œil pitoyable,
Et bien que ie ſoy miſerable,
Monſtre toy gracieux & doux,
Ne me chaſtie en ta colere:
Car helas! ſi tu le veux faire,
Qui pourra porter ton courroux?

Le

Digitized by Google

Le ciel qui toute choſe embraſſe,
Fuiroit tremblant deuant ta face,
S'il te cognoiſſoit irrité:
Et des Anges la troupe ſaincte
N'oſeroit paroiſtre en la crainte
De ta iuſte ſeuerité.
C'eſt toy qui d'vne main puiſſante,
Dardes la foudre puniſſante,
Et qui d'vn clin d'œil ſeulement
Fais tourner ceſte maſſe ronde:
La flamme, l'air, la terre, & l'onde
Sont ſerfs de ton commandement.
C'eſt toy qui n'as point de naiſſance,
Tu as vne ineffable eſſence,
Tout ſainct, tout bon, tout droiturier,
Ton doigt ce grand vniuers range:
Et bien que toute choſe change,
Tu demeures ſans varier.
Ta parole eſt ſeule aſſeuree,
Et quand plus n'aura de duree
Du Ciel l'aſſidu mouuement,
Elle encor demeurera ferme,
Comme n'ayant ni fin, ni terme,
Non plus que de commencement.
Seigneur, c'eſt ſur ceſte parole,
Que ie m'aſſeure & me conſole,
Quand mon cœur ſe paſme d'effroy,
C'eſt elle qui me fortifie,
Et qui fait qu'auſſi ie me fie
En Chriſt mon Sauueur & mon Roy.

Fondé ſur choſe ſi certaine
Aurois-ie vne eſperance vaine,
N'aurois-ie ce qu'ay deſiré?
Mon attente eſt en ta clemence,
Ta parole eſt mon aſſeurance,
Saurois-ie eſtre mieux aſſeuré?
C'eſt pourquoy deſia i'oſe dire
Que rien n'a pouuoir de me nuire,
Le peché, l'enfer, ni la mort,
Ta bonté me donne courage:
Qui peut m'aſſeurer dauantage
Qu'vn Dieu ſi puiſſant & ſi fort?
Continue, ô Dieu, continue,
A fin que ta force cognue
Soit touſiours mon ſeul argument,
Delaiſſant les fauſſes loüanges
De mille & mille dieux eſtranges:
Que i'ay chantez trop follement.
Qu'en mes vers deſormais i'efface:
Tant de traits d'ardeur & de glace,
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'vne beauté mortelle,
Qui par quelque douce cautelle
Auroit ſceu mes ſens enchanter.
Ie m'en repens rouge de honte,
Quand ie mets quelquefois en conte
Tant de propos que i'ay perdus,
Tant de nuicts vainement paſſees,
Tant & tant d'errantes penſees,
Tant de cris ſi mal entendus.

Mais

Mais quoy! veux-ie faire reuiure
Tant de morts dont tu me deliure:
Veux-ie me plaindre vne autrefois?
Et par mes accens lamentables
Taſcher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers & les bois.
Las non! mais plein de repentance
I'en deteſte la ſouuenance,
I'ay de mes miſeres horreur,
O Seigneur, à qui ie m'adreſſe,
Ne ſouffre helas! que ma ieuneſſe
Retombe plus en ceſt erreur.
Vn cœur net en moy renouuelle,
A fin que plus ie ne chancelle
Suiuant mon inſtinct vicieux:
Et quelque choſe que ie face,
Baille moy pour guide ta grace
Qui m'adreſſe au chemin des cieux.
Fay que mon luth touſiours te ſonne,
Fay que mon doigt rien ne fredonne,
Que tes œuures grands & parfaits:
Que ma bouche demeure cloſe,
Si ie veux parler d'autre choſe,
Que de ta gloire & de tes faits.

ARGVMENT II.

Quand il plaiſt à Dieu nous ouurir les yeux de l'entendement, & nous eſclairer contre les tenebres du monde, la vie que nous auons auparauant menee, alors nous eſt en horreur, pour les deteſtables fautes: Et en chaſque ſens de la nature dont elle ſe trouue chargee : le vray remede contre la fin deſquelles, eſt de les confeſſer à Dieu auec regrets & larmes, & luy demander ſon aſſiſtance à fin de n'y retomber à l'aduenir.

Vrãt tant de grands flots, coup ſur coup s'eſleuãs
Tant de feux, tant d'eſclairs, tant de pluye & de vents,
Rebatans à l'enuy ma naſſelle briſee,
Reſté la nuict ſans guide entre mille deſtours,
Seigneur, ie te reclame, & voicy ton ſecours
Qui rend de mon eſprit la tourmente appaiſee.
Le broüillas qui long temps m'a le iour deſrobé,
Percé de tes rayons en peu d'heure eſt tombé,
Mon ame aueugle vn temps la veuë a recouuree,
Mais preſque elle a regret d'vn bien ſi precieux:
Car quand deſſus ſoy-meſme elle tourne les yeux,
D'horreurs & de pechez ſe voit toute entouree.
Las! puis que rien d'entier ne s'y peut aduiſer,
Que luy ſert ſa clarté ſinon pour l'accuſer,
Et la rendre confuſe en voyant tant de vices?
Plaiſe toy donc encor les deux yeux me couurir,
Mon Seigneur, mais pluſtoſt vueilles-les mieux ouurir,
Pour contempler ta grace & tes grands benefices.

Ores

Ores que dedans moy ie me ſuis retiré
Des rayons de ton œil en ma nuict eſclairé,
Que ie voy de threſors dont tu m'es fauorable:
N'eſtant tu m'as fait eſtre, & m'as rendu viuant,
Tu m'as pourueu des ſens, & plus haut m'eſleuant,
Me depars le diſcours, & me fais raiſonnable.
Ta main d'ame & de corps a mon tout façonné,
De corps foible & mortel à la terre addonné,
Qui retourne à la terre au ſoir de ſa iournee:
D'ame immortelle & viue à iamais demeurant,
Touſiours comme à ſon bien vers le ciel aſpirant,
Si le monde abuſeur ne l'en rend deſtournee.
Oiſeaux, beſtes, poiſſons, eaux, bois, plantes & fruits,
Nuict, iour, Lune, Soleil, pour moy furent produits:
Et pour rendre ta grace en tout point accomplie,
Aprés m'auoir laiſſé quelques iours ſauourer
De tes fruits icy bas s'il te plaiſt m'en tirer,
Tu me gardes au ciel vne eternelle vie.
Tant de biens, ô Seigneur, que departent tes mains,
Par grace & franchement ſont donnez aux humains,
Tu n'en eſperes rien, tu n'as de rien affaire:
Il t'a pleu, tu l'as fait de libre volonté,
C'eſt ce qu'en mon eſprit ie voy de ta bonté,
Lors que ton œil diuin mes tenebres eſclaire.
Mais quand ie me regarde au miroir de ta loy,
Que dedans & dehors transformé ie me voy:
Que ie trouue en mon ame & de craſſe & d'ordure:
Que mes ſens corrompus ſont deuenus infects:
Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits:
Et que mon premier eſtre a changé de figure.

Ceſt eſprit que diuin tu m'auois fait auoir
Pour l'eſleuer au ciel, pour entendre & ſçauoir
Et pour te recognoiſtre aux traits de ton ouurage:
Eſgaré du ſentier de ſa felicité
A choiſi pour le vray l'ombre & la vanité,
Et luy meſme à ſon bien s'eſt fermé le paſſage.
Ce cœur, des chauds deſirs la ſource & l'aliment,
Que tu m'auois donné pour t'aimer ardemment,
Et pour ſeruir de liure à ta loy tres-parfaite,
Ne t'a rien reſerué de ſes affections:
Mais en s'abandonnant aux folles paſſions
A toutes leurs fureurs a ſeruy de retraite.
Il a ſouuent boüilly de rage & de deſdain,
Il a ſenty douleur du bien de ſon prochain,
Il a long temps couué mainte haine mortelle,
Il s'eſt enflé d'orgueil, il s'eſt deſeſperé,
La chaude ambition l'a ſouuent alteré,
Il n'a point eſté ſimple, ains double & peu fidelle.
Ces yeux, rois de mes ſens, qui me deuoient guider
A toute heure en mon bien, & du mal me garder
Ne laiſſant nulle entree aux fureurs inſenſees,
Charmez d'vn vain plaiſir laſches ſe ſont rendus:
Par eux mes autres ſens ont tous eſté perdus,
Et de mon foible cœur les defenſes forcees.
Eux qui touſiours en haut deuoient eſté dreſſez
Ont tenu leurs regards vers la terre abaiſſez:
Eux qui deuoient pleurer iour & nuict mon offence,
Ont pleuré, las! hé quoy? quelque vaine rigueur,
Quelque oubly, quelque change, ou telle autre langueur,
Dont le monde maudit ſes ſeruans recompenſe.

Mon

Mon oreille où ta voix deuoit touſiours ſonner,
Toute aux comptes menteurs s'eſt voulue adonner,
Ouuerte aux faux rapports, fermee aux veritables:
Elle a ſouuent ouy ton ſaint nom blaſphemer,
Meſdire, iniurier, ſon prochain diffamer,
Il s'eſt pleu aux diſcours de perilleuſes fables.
Las, helas! que ma bouche a failly contre toy,
Ie l'auois, ô Seigneur pour enſeigner ta loy,
Et du bruit de ton nom rendre la terre plaine,
Pour aider aux mortels, au bien les appeller,
Les retirer du mal, reprendre & conſoler,
Sans iamais la ſoüiller d'vne parole vaine.
Mais au lieu d'en cueillir vn fruict tant deſiré,
Ie n'ay fait que mentir, ie me ſuis pariuré,
I'ay depité le ciel, ta gloire & tes merueilles,
I'en ay flatté les grands & leurs maux deguiſez,
I'ay ſemé la diſcorde & de propos ruſez
I'ay ſouuent enchanté les credules oreilles.
Bref chacun de mes ſens tant dedans que dehors,
De chacune des parts de l'eſprit & du corps
N'ont plus rien qui reſſemble à leur forme premiere:
Vn ſeul trait de ta main n'eſt ſur moy demeuré,
Ie ſuis vn monſtre horrible & ſi desfiguré,
Que crainte de me voir, ie fuy toute lumiere.
Helas! i'ay bien raiſon d'eſtre palle & tremblant,
Ma confuſion croiſt, mon mal va redoublant,
Qui du roc de mon cœur tirera des fontaines?
Qui groſſira mon chef de torrens furieux?
Qui de larges ruiſſeaux m'enflera les deux yeux,
Pour noyer mes pechez, mon angoiſſe & mes peines?

Tous mes chãts ſoient changez en longs gemiſſemẽs,
En tenebres mes iours, mes plaiſirs en tourmens:
Que ie ſeme mon chef de pouſſiere & de cendre,
Que des bons, comme ingrat ie ſois abandonné,
La crainte & la frayeur m'ont tout enuironné,
Et la gueule d'enfer s'ouure à fin de me prendre.
Que d'vn ſeul en mon dueil ie ne ſois conſolé,
Car du roolle des bons mon nom eſt cancelé:
Monts, bois, fleuues, rochers, pleurez mon aduenture,
Le pourtraict du Seigneur i'ay moy-meſme effacé,
I'ay delaiſſé mon pere & ſon bien deſpence,
Puis auec les pourceaux i'ay pris ma nourriture.
Mais pourtant à mon Dieu ie me veux preſenter,
Ie veux bas à ſes pieds tout en pleurs me ietter,
Pouſſant du fond du cœur ceſte voix lamentable:
I'ay peché deuant toy, pere doux & clement,
Ie m'appelle ton fils, mais c'eſt indignement,
Mon mal-heur ne merite vn nom ſi fauorable.
De l'abyſme où ie ſuis à toy ie vay criant,
Pardonne à ton enfant contrit & ſuppliant,
Ie te demande grace, & fuy toute iuſtice,
Ne vueille exactement mes erreurs balancer:
Tu ne veux pas, Seigneur, ta iuſtice exercer
Que contre le meſchant qui s'obſtine en ſon vice.
Plaiſe toy de tout poinct mes pechez pardonner:
Mais ce n'eſt pas aſſez, ie crains d'y retourner,
Ma foibleſſe, Seigneur, m'eſt trop & trop cogneuë.
Aide donc, s'il te plaiſt, à ma fragilité,
Et puis que de la mort tu m'as reſſuſcité,
Que mon ame ça bas ne ſoit plus detenuë.

Eſclaire

Eſclaire mon eſprit & le conduits à toy,
Remply mon cœur d'amour, de conſtance & de foy,
De tous obiects tompeurs mes yeux vueilles diſtraire,
Mon oreille à iamais ſoit ta voix eſcoutant,
Ma bouche inceſſamment ta gloire aille chantant,
Et que d'ame & de corps ſans fin ie te reuere.

PRIERE EN FORME DE CONFESSION.

DVrant tant de grands flots coup ſur coup s'eſleuans,
Tant de feux, tant d'eſclairs, tant de pluye & de vents,
Rebatans à l'enuy ma naſſelle briſee,
Reſté la nuict ſans guide entre mille deſtours,
Seigneur, ie te reclame, & voicy ton ſecours
Qui rend de mon eſprit la tourmente appaiſee.
Le brouillas qui long temps m'a le iour deſrobé,
Percé de tes rayons en peu d'heure eſt tombé,
Mon ame aueugle vn temps la veuë a recouuerte,
Mais preſque elle a regret d'vn bien ſi precieux:
Car quand deſſus ſoy-meſme elle tourne les yeux,
D'horreurs & de pechez ſe voit toute couuerte.

Las!

Las! puiſque rien d'entier ne s'y peut aduiſer,
Que luy ſert ſa clarté ſinon pour l'accuſer,
Et la rendre confuſe en voyant tant de vices?
Plaiſe toy donc encor les deux yeux me couurir:
Non Seigneur, mais pluſtoſt vueille les mieux ouurir
Pour contempler ta grace & tes grands benefices.
Or' que tout dedans moy ie me ſuis retiré,
Des rayons de ton œil en ma nuict eſclairé,
Que ie voy de threſors dont tu m'es fauorable!
N'eſtant tu m'as fait eſtre, & m'as rendu viuant,
Tu m'as pourueu des ſens, & plus haut m'eſleuant
Me depars le diſcours & me faits raiſonnable.
Ta main d'ame & de corps a mon tout façonné:
De corps foible & mortel à la terre addonné,
Qui retourne à la terre au ſoir de ſa iournee:
D'ame immortelle & viue à iamais demeurant,
Touſiours, comme à ſon bien, vers le ciel aſpirant,
Si le monde aubuſeur ne l'en rend deſtournee.
Oiſeaux, beſtes, poiſſons, eaux, bois plãtes & fruits,
Nuict, Iour, Lune, Soleil pour moy furent produits:
Et pour rendre ta grace en tout poinct accomplie
Apres m'auoir laiſſé quelques iours ſauourer
De tes fruits icy bas, s'il te plaiſt m'en tirer,
Tu me gardes au ciel vne eternelle vie.
Tant de biens, ô Seigneur, que departent tes mains
Par grace & franchement ſont donnez aux humains,
Tu n'en eſperes rien, tu n'as de rien affaire,
Il t'a pleu, tu l'as fait de libre volonté:
Voilà ce qu'en l'eſprit ie voy de ta bonté
Lors que ton œil diuin mes tenebres eſclaire.

Mais

Digitized by Google

Mais quand ie me regarde au miroir de ta loy,
Que dedans & dehors transformé ie me voy,
Que ie trouue en mon ame & de crasse & d'ordure!
Que mes sens corrompus sont deuenus infets,
Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits,
Et que mon premier estre a changé de figure!
Ceſt esprit que diuin tu m'auois fait auoir
Pour l'esleuer au ciel, pour entendre & sçauoir,
Et pour te recognoistre aux traicts de ton ouurage,
Egaré du sentier de sa felicité
A choisi pour le vray l'ombre & la vanité,
Et luy-mesme à son bien s'est fermé le passage.
Ce cœur des chauds desirs la source & l'aliment,
Que tu m'auois donné pour t'aimer ardamment,
Et pour seruir de liure à ta loy tresparfaite,
Ne t'a rien reserué de ses affections:
Mais en s'abandonnant aux folles passions
A toutes les fureurs à seruy de retraitte.
Il a souuent boüilly de rage & de desdain,
Il a senty douleur du bien de son prochain,
Il a long temps couué mainte haine immortelle,
Il s'est enflé d'orgueil, il s'est desesperé,
La chaude ambition l'a souuent alteré,
Il n'a point esté simple, ains double & peu fidelle.
Ces yeux, Rois de mes sens, qui me deuoient guider
A toute heure à mon bien & du mal me garder,
Ne laissans nulle entree aux amours incenses,
Charmez d'vn vain plaisir laſches se sont rendus:
Par eux mes autres sens ont tous esté perdus,
Et de mon foible cœur les defenses forcees.

Eux:

Fondé ſur choſe ſi certaine
Aurois-ie vne eſperance vaine,
N'aurois-ie ce qu'ay deſiré?
Mon attente eſt en ta clemence,
Ta parole eſt mon aſſeurance,
Saurois-ie eſtre mieux aſſeuré?
C'eſt pourquoy deſia i'oſe dire
Que rien n'a pouuoir de me nuire,
Le peché, l'enfer, ni la mort,
Ta bonté me donne courage:
Qui peut m'aſſeurer dauantage
Qu'vn Dieu ſi puiſſant & ſi fort?
Continue, ô Dieu, continue,
A fin que ta force cognue
Soit touſiours mon ſeul argument,
Delaiſſant les fauſſes loüanges
De mille & mille dieux eſtranges
Que i'ay chantez trop follement.
Qu'en mes vers deſormais i'efface
Tant de traits d'ardeur & de glace,
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'vne beauté mortelle,
Qui par quelque douce cautelle
Auroit ſceu mes ſens enchanter.
Ie m'en repens rouge de honte,
Quand ie mets quelquefois en conte
Tant de propos que i'ay perdus,
Tant de nuicts vainement paſſees,
Tant & tant d'errantes penſees,
Tant de cris ſi mal entendus.

Mais

Mais quoy! veux-ie faire reuiure
Tant de morts dont tu me deliure:
Veux-ie me plaindre vne autrefois?
Et par mes accens lamentables
Taſcher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers & les bois.
Las non! mais plein de repentance
I'en deteſte la ſouuenance,
I'ay de mes miſeres horreur,
O Seigneur, à qui ie m'adreſſe,
Ne ſouffre helas! que ma ieuneſſe
Retombe plus en ceſt erreur.
Vn cœur net en moy renouuelle,
A fin que plus ie ne chancelle
Suiuant mon inſtinct vicieux:
Et quelque choſe que ie face,
Baille moy pour guide ta grace
Qui m'adreſſe au chemin des cieux.
Fay que mon luth touſiours te ſonne,
Fay que mon doigt rien ne fredonne,
Que tes œuures grands & parfaits:
Que ma bouche demeure cloſe,
Si ie veux parler d'autre choſe,
Que de ta gloire & de tes faits.

Digitized by Google

ARGVMENT II.

Quand il plaiſt à Dieu nous ouurir les yeux de l'entendement, & nous eſclairer contre les tenebres du monde, la vie que nous auons auparauant menee, alors nous eſt en horreur, pour les deteſtables fautes: Et en chaſque ſens de la nature dont elle ſe trouue chargee : le vray remede contre la fin deſquelles, eſt de les confeſſer à Dieu auec regrets & larmes, & luy demander ſon aſſiſtance à fin de n'y retomber à l'aduenir.

VRāt tant de grands flots, coup ſur coup s'eſleuās
Tant de feux, tant d'eſclairs, tant de pluye & de vents,
Rebatans à l'enuy ma naſſelle briſee,
Reſté la nuict ſans guide entre mille deſtours,
Seigneur, ie te reclame, & voicy ton ſecours
Qui rend de mon eſprit la tourmente appaiſee.
Le broüillas qui long temps m'a le iour deſrobé,
Percé de tes rayons en peu d'heure eſt tombé,
Mon ame aueugle vn temps la veuë a recouuree,
Mais preſque elle a regret d'vn bien ſi precieux:
Car quand deſſus ſoy-meſme elle tourne les yeux,
D'horreurs & de pechez ſe voit toute entouree.
Las! puis que rien d'entier ne s'y peut aduiſer,
Que luy ſert ſa clarté ſinon pour l'accuſer,
Et la rendre confuſe en voyant tant de vices?
Plaiſe toy donc encor les deux yeux me couurir,
Mon Seigneur, mais pluſtoſt vueilles-les mieux ouurir,
Pour contempler ta grace & tes grands benefices.

Ores

Ores que dedans moy ie me ſuis retiré
Des rayons de ton œil en ma nuict eſclairé,
Que ie voy de threſors dont tu m'es fauorable:
N'eſtant tu m'as fait eſtre, & m'as rendu viuant,
Tu m'as pourueu des ſens, & plus haut m'eſleuant,
Me depars le diſcours, & me fais raiſonnable.
Ta main d'ame & de corps a mon tout façonné,
De corps foible & mortel à la terre addonné,
Qui retourne à la terre au ſoir de ſa iournee:
D'ame immortelle & viue à iamais demeurant,
Touſiours comme à ſon bien vers le ciel aſpirant,
Si le monde abuſeur ne l'en rend deſtournee.
Oiſeaux, beſtes, poiſſons, eaux, bois, plantes & fruits,
Nuict, iour, Lune, Soleil, pour moy furent produits:
Et pour rendre ta grace en tout point accomplie,
Aprés m'auoir laiſſé quelques iours ſauourer
De tes fruits icy bas s'il te plaiſt m'en tirer,
Tu me gardes au ciel vne eternelle vie.
Tant de biens, ô Seigneur, que departent tes mains,
Par grace & franchement ſont donnez aux humains,
Tu n'en eſperes rien, tu n'as de rien affaire:
Il t'a pleu, tu l'as fait de libre volonté,
C'eſt ce qu'en mon eſprit ie voy de ta bonté,
Lors que ton œil diuin mes tenebres eſclaire.
Mais quand ie me regarde au miroir de ta loy,
Que dedans & dehors transformé ie me voy:
Que ie trouue en mon ame & de craſſe & d'ordure:
Que mes ſens corrompus ſont deuenus infects:
Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits:
Et que mon premier eſtre a changé de figure.

Ceſt eſprit que diuin tu m'auois fait auoir
Pour l'eſleuer au ciel, pour entendre & ſçauoir
Et pour te recognoiſtre aux traits de ton ouurage:
Eſgaré du ſentier de ſa felicité
A choiſi pour le vray l'ombre & la vanité,
Et luy meſme à ſon bien s'eſt fermé le paſſage.
Ce cœur, des chauds deſirs la ſource & l'aliment,
Que tu m'auois donné pour t'aimer ardemment,
Et pour ſeruir de liure à ta loy tres-parfaite,
Ne t'a rien reſerué de ſes affections:
Mais en s'abandonnant aux folles paſſions
A toutes leurs fureurs a ſeruy de retraite.
Il a ſouuent boüilly de rage & de deſdain,
Il a ſenty douleur du bien de ſon prochain,
Il a long temps couué mainte haine mortelle,
Il s'eſt enflé d'orgueil, il s'eſt deſeſperé,
La chaude ambition l'a ſouuent alteré,
Il n'a point eſté ſimple, ains double & peu fidelle.
Ces yeux, rois de mes ſens, qui me deuoient guider
A toute heure en mon bien, & du mal me garder
Ne laiſſant nulle entree aux fureurs inſenſees,
Charmez d'vn vain plaiſir laſches ſe ſont rendus:
Par eux mes autres ſens ont tous eſté perdus,
Et de mon foible cœur les defenſes forcees.
Eux qui touſiours en haut deuoient eſté dreſſez
Ont tenu leurs regards vers la terre abaiſſez:
Eux qui deuoient pleurer iour & nuict mon offence,
Ont pleuré, las! hé quoy? quelque vaine rigueur,
Quelque oubly, quelque change, ou telle autre langueur,
Dont le monde maudit ſes ſeruans recompenſe.

Mon

Mon oreille où ta voix deuoit touſiours ſonner,
Toute aux comptes menteurs s'eſt voulue adonner,
Ouuerte aux faux rapports, fermee aux veritables:
Elle a ſouuent ouy ton ſaint nom blaſphemer,
Meſdire, iniurier, ſon prochain diffamer,
Il s'eſt pleu aux diſcours de perilleuſes fables.
Las, helas! que ma bouche a failly contre toy,
Ie l'auois, ô Seigneur pour enſeigner ta loy,
Et du bruit de ton nom rendre la terre plaine,
Pour aider aux mortels, au bien les appeller,
Les retirer du mal, reprendre & conſoler,
Sans iamais la ſoüiller d'vne parole vaine.
Mais au lieu d'en cueillir vn fruict tant deſiré,
Ie n'ay fait que mentir, ie me ſuis pariuré,
I'ay depité le ciel, ta gloire & tes merueilles,
I'en ay flatté les grands & leurs maux deguiſez,
I'ay ſemé la diſcorde & de propos ruſez
I'ay ſouuent enchanté les credules oreilles.
Bref chacun de mes ſens tant dedans que dehors,
De chacune des parts de l'eſprit & du corps
N'ont plus rien qui reſſemble à leur forme premiere:
Vn ſeul trait de ta main n'eſt ſur moy demeuré,
Ie ſuis vn monſtre horrible & ſi deſfiguré,
Que crainte de me voir, ie fuy toute lumiere.
Helas! i'ay bien raiſon d'eſtre palle & tremblant,
Ma confuſion croiſt, mon mal va redoublant,
Qui du roc de mon cœur tirera des fontaines?
Qui groſſira mon chef de torrens furieux?
Qui de larges ruiſſeaux m'enflera les deux yeux,
Pour noyer mes pechez, mon angoiſſe & mes peines?

Digitized by Google

Tous mes chãts ſoient changez en longs gemiſſemẽs,
En tenebres mes iours, mes plaiſirs en tourmens:
Que ie ſeme mon chef de pouſſiere & de cendre,
Que des bons, comme ingrat ie ſois abandonné,
La crainte & la frayeur m'ont tout enuironné,
Et la gueule d'enfer s'ouure à fin de me prendre.
Que d'vn ſeul en mon dueil ie ne ſois conſolé,
Car du roolle des bons mon nom eſt cancelé:
Monts, bois, fleuues, rochers, pleurez mon aduenture,
Le pourtraict du Seigneur i'ay moy-meſme effacé,
I'ay delaiſſé mon pere & ſon bien deſpence,
Puis auec les pourceaux i'ay pris ma nourriture.
Mais pourtant à mon Dieu ie me veux preſenter,
Ie veux bas à ſes pieds tout en pleurs me ietter,
Pouſſant du fond du cœur ceſte voix lamentable:
I'ay peché deuant toy, pere doux & clement,
Ie m'appelle ton fils, mais c'eſt indignement,
Mon mal-heur ne merite vn nom ſi fauorable.
De l'abyſme où ie ſuis à toy ie vay criant,
Pardonne à ton enfant contrit & ſuppliant,
Ie te demande grace, & fuy toute iuſtice,
Ne vueille exactement mes erreurs balancer:
Tu ne veux pas, Seigneur, ta iuſtice exercer
Que contre le meſchant qui s'obſtine en ſon vice.
Plaiſe toy de tout poinct mes pechez pardonner:
Mais ce n'eſt pas aſſez, ie crains d'y retourner,
Ma foibleſſe, Seigneur, m'eſt trop & trop cogneuë.
Aide donc, s'il te plaiſt, à ma fragilité,
Et puis que de la mort tu m'as reſſuſcité,
Que mon ame ça bas ne ſoit plus detenuë.

Eſclaire

Eſclaire mon eſprit & le conduits à toy,
Remply mon cœur d'amour, de conſtance & de foy,
De tous obiects tompeurs mes yeux vueilles diſtraire,
Mon oreille à iamais ſoit ta voix eſcoutant,
Ma bouche inceſſamment ta gloire aille chantant,
Et que d'ame & de corps ſans fin ie te reuere.

PRIERE EN FORME DE CONFESSION.

DVrant tant de grands flots coup ſur coup s'eſleuans,
Tant de feux, tant d'eſclairs, tant de pluye & de vents,
Rebat ans à l'enuy ma naſſelle briſee,
Reſté la nuict ſans guide entre mille deſtours,
Seigneur, ie te reclame, & voicy ton ſecours
Qui rend de mon eſprit la tourmente appaiſee.
Le brouillas qui long temps m'a le iour deſrobé,
Percé de tes rayons en peu d'heure eſt tombé,
Mon ame aueugle vn temps la veuë a recouuerte,
Mais preſque elle a regret d'vn bien ſi precieux:
Car quand deſſus ſoy-meſme elle tourne les yeux,
D'horreurs & de pechez ſe voit toute couuerte.

Las!

Las! puiſque rien d'entier ne s'y peut aduiſer,
Que luy ſert ſa clarté ſinon pour l'accuſer,
Et la rendre confuſe en voyant tant de vices?
Plaiſe toy donc encor les deux yeux me couurir:
Non Seigneur, mais pluſtoſt vueille les mieux ouurir
Pour contempler ta grace & tes grands benefices.
Or' que tout dedans moy ie me ſuis retiré,
Des rayons de ton œil en ma nuict eſclairé,
Que ie voy de threſors dont tu m'es fauorable!
N'eſtant tu m'as fait eſtre, & m'as rendu viuant,
Tu m'as pourueu des ſens, & plus haut m'eſleuant
Me depars le diſcours & me faits raiſonnable.
Ta main d'ame & de corps a mon tout façonné:
De corps foible & mortel à la terre addonné,
Qui retourne à la terre au ſoir de ſa iournee:
D'ame immortelle & viue à iamais demeurant,
Touſiours, comme à ſon bien, vers le ciel aſpirant,
Si le monde aubuſeur ne l'en rend deſtournee.
Oiſeaux, beſtes, poiſſons, eaux, bois plãtes & fruits,
Nuict, Iour, Lune, Soleil pour moy furent produits:
Et pour rendre ta grace en tout poinct accomplie
Apres m'auoir laiſſé quelques iours ſauourer
De tes fruits icy bas, s'il te plaiſt m'en tirer,
Tu me gardes au ciel vne eternelle vie.
Tant de biens, ô Seigneur, que departent tes mains
Par grace & franchement ſont donnez aux humains,
Tu n'en eſperes rien, tu n'as de rien affaire,
Il t'a pleu, tu l'as fait de libre volonté:
Voilà ce qu'en l'eſprit ie voy de ta bonté
Lors que ton œil diuin mes tenebres eſclaire.

Mais

Digitized by Google

Mais quand ie me regarde au miroir de ta loy,
Que dedans & dehors transformé ie me voy,
Que ie trouue en mon ame & de craſſe & d'ordure!
Que mes ſens corrompus ſont deuenus infets,
Que ie m'appelle ingrat des biens que tu m'as faits,
Et que mon premier eſtre a changé de figure!
Ceſt eſprit que diuin tu m'auois fait auoir
Pour l'eſleuer au ciel, pour entendre & ſçauoir,
Et pour te recognoiſtre aux traicts de ton ouurage,
Egaré du ſentier de ſa felicité
A choiſi pour le vray l'ombre & la vanité,
Et luy-meſme à ſon bien s'eſt fermé le paſſage.
Ce cœur des chauds deſirs la ſource & l'aliment,
Que tu m'auois donné pour t'aimer ardamment,
Et pour ſeruir de liure à ta loy treſparfaite,
Ne t'a rien reſerué de ſes affections:
Mais en s'abandonnant aux folles paſſions
A toutes les fureurs à ſeruy de retraitte.
Il a ſouuent boüilly de rage & de deſdain,
Il a ſenty douleur du bien de ſon prochain,
Il a long temps couué mainte haine immortelle,
Il s'eſt enflé d'orgueil, il s'eſt deſeſperé,
La chaude ambition l'a ſouuent alteré,
Il n'a point eſté ſimple, ains double & peu fidelle.
Ces yeux, Rois de mes ſens, qui me deuoient guider
A toute heure à mon bien & du mal me garder,
Ne laiſſans nulle entree aux amours incenſees,
Charmez d'vn vain plaiſir laſches ſe ſont rendus:
Par eux mes autres ſens ont tous eſté perdus,
Et de mon foible cœur les defenſes forcees.

Eux:

Eux qui touſiours en haut deuoient eſtre dreſſez,
Ont tenu leurs regards vers la terre abaiſſez:
Eux qui deuoient pleurer iour & nuict mon offenſe
Ont pleuré, las! hé quoy? quelque vaine rigueur,
Quelque oubly, quelque change, ou telle outre langueur,
Dont le maudit Amour ſes ſeruans recompenſe.
Mon oreille où ta voix deuoit touſiours ſonner,
Tous aux contes menteurs s'eſt vouluë adonner,
Ouuerte aux faux rapports, fermee aux veritables:
Elle a ſouuent ouy ton ſainct nom blaſphemer,
Meſdire, iniurier, ſon prochain diffamer,
Et s'eſt pleuë aux diſcours des amoureuſes fables.
Las helas! que ma bouche a failly contre toy!
Ie l'auois, ô Seigneur, pour enſeigner ta loy,
Et du bruit de ton nom rendre la terre pleine,
Pour aider les mortels, au bien les appeller,
Les retirer du mal, reprendre & conſoler,
Sans iamais la ſoüiller d'vne parole vaine.
Mais au lieu d'en cueillir vn fruict tant deſiré,
Ie n'ay fait que mentir, ie me ſuis pariuré,
I'ay deſpité le ciel, ta gloire & tes merueilles,
I'en ay flatté les grands, & leurs maux deguiſez,
I'ay ſemé la diſcorde, & de propos ruſez
I'ay ſouuent enchanté les credules oreilles.
Bref, chacun de mes ſens, tant dedans que dehors,
Et chacune des parts de l'eſprit & du corps
N'ont plus rien qui reſſemble à leur forme premiere:
Vn ſeul traict de ta main n'eſt ſur moy demeuré:
Ie ſuis vn monſtre horrible & ſi desfiguré,
Que de peur de me voir ie fuy toute lumiere.

Helas!

Digitized by Google

Helas! i'ay bien raiſon d'eſtre palle & tremblant!
Ma confuſion croiſt, mon mal va redoublant:
Qui du roc de mon cœur ſortira des fontaines?
Qui groſſira mon chef de torrens furieux?
Qui de larges ruiſſeaux m'enflera les deux yeux
Pour noyer mes pechez, mon angoiſſe & mes peines?
Mes chants, ſoient conuertis en longs gemiſſemens,
En tenebres mes iours, mes plaiſirs en tourmens:
Que ie ſeme mon chef de pouſſiere & de cendre,
Que des bons comme ingrat ie ſois abandonné:
La crainte & la tremeur m'ont tout enuironné,
Et la bouche d'enfer s'ouure à fin de me prendre.
Que d'vn ſeul en mon dueil ie ne ſois conſolé,
Car du liure de Dieu mon nom eſt cancelé:
Monts, bois, fleuues, rochers, pleurez mon aduanture,
Le pourtraict du Seigneur i'ay moy-meſme effacé,
I'ay delaiſſé mon pere & ſon bien deſpenſé,
Puis auec les pourceaux i'ay pris ma nourriture.
Mais pourtant à mon Dieu ie me veux preſenter,
Ie veux bas à ſes pieds tout en pleurs me ietter,
Pouſſant du fond du cœur ceſte voix lamentable!
I'ay peché deuant toy, pere doux & clement,
Ie m'appelle ton fils, mais c'eſt indignement,
Mon mal-heur ne merite vn nom ſi fauorable.
De l'abyſme où ie ſuis à toy ie vay priant,
Pardonne à ton enfant contrit & ſuppliant,
Ie te demande grace & fuy toute iuſtice,
Ne vueille droictement mes erreurs balancer:
Ta Iuſtice, ô Seigneur ne ſe doit exercer
Que contre le meſchant qui s'obſtine en ſon vice.

Plaiſe

Plaise toy de tout poinct mes pechez pardonner:
Mais ce n'est pas assez, ie crains d'y retourner,
Ma foiblesse, ô Seigneur m'est trop & trop cogneuë,
Aide donc s'il te plaist à ma fragilité,
Et puis que de la mort tu m'as ressuscité
Que mon ame au tombeau ne soit plus detenuë.
Esclaire à mon esprit, & le conduis à toy,
Remply mon cœur d'amour, de constance & de foy,
De tous obiets trompeurs mes yeux vueille distraire.
Mon oreille à iamais soit ta voix escoutant,
Ma bouche incessamment ta gloire aille chantant,
Et que d'ame & de corps sans fin ie te reuere.

ODE.

ARriere ô fureur insensée,
Iadis si forte en ma pensee
Quand d'Amour i'estois allumé:
Remply d'vne flamme plus saincte
Ie sens maintenant toute esteinte
L'ardeur qui m'a tant consumé.
C'est trop c'est trop versé de larmes,
C'est trop chanté d'amours & d'armes,
C'est trop semé ses cris au vent,
C'est trop plein de ieunesse folle
Perdu temps, labeurs, & parole,
Pour le corps l'ombrage suiuant.
Seigneur, change & monte ma Lyre,
Afin qu'au lieu du vain martyre
Qui se paist des cœurs ocieux,
Elle rauisse les oreilles,

Reson

Reſonnant tes hautes merueilles
Quand de rien tu formas les cieux.
O Pere à toy ſeul ie m'adreſſe,
Pecheur qui prens la hardieſſe
D'eleuer le regard ſi haut:
Et te deſcouurant mon offenſe
I'inuoque, en pleurant, ta clemence
Pour me purger de tout deffaut.
Si ie ſuis tout noircy de vice,
Tu peux m'appliquer ta iuſtice,
Comme i'en ay parfaite foy:
Si ie ne ſuis que pourriture,
Pourtant ie ſuis ta creature
Qui ne veux m'addreſſer qu'à toy.
Fay moy voir ton œil pitoyable,
Et bien que ie ſuis miſerable,
Monſtre-toy gracieux & doux,
Ne me chaſtie en ta colere:
Car helas! ſi tu le veux faire
Qui pourra porter ton courroux?
Le Ciel qui toute choſe embraſſe
Fuiroit tremblant deuant ta face
S'il te cognoiſſoit irrité:
Et des Anges la troupe ſainte
N'oſeroit paroiſtre en la crainte
De ta iuſte ſeuerité.
C'eſt toy qui d'vne main puiſſante
Dardes la foudre puniſſante,
Et qui d'vn clin d'œil ſeulement
Fais tourner ceſte maſſe ronde:

Digitized by Google

La flamme, l'air, la terre & l'onde
Sont ſerfs de ton commandement.
C'eſt toy qui n'as point de naiſſance,
Triple perſonne en vne eſſence,
Tout ſaint, tout bon, tout droiturier,
Ton doigt ce grand Vniuers range:
Et bien que toute choſe change,
Tu demeures ſans varier.
Ta parole eſt ſeule aſſeuree
Et quand plus n'aura de duree
Du Ciel l'aſſidu mouuement,
Elle encor demeurera ferme,
Comme n'ayant ni fin, ni terme,
Non plus que de commencement.
Seigneur, c'eſt ſur ceſte parole,
Que ie m'aſſeure & me conſole,
Quand mon cœur ſe paſme d'effroy,
C'eſt elle qui me fortifie,
Et qui fait qu'auſſi ie me fie
En CHRIST *mon ſauueur & mon Roy.*
Fondé ſur choſe ſi certaine
Aurois-ie vne eſperance vaine,
N'aurois-ie ce qu'ay deſiré?
Mon attente eſt en ta clemence,
Ta parole eſt mon aſſeurance,
Sçaurois-ie eſtre mieux aſſeuré?
C'eſt pourquoy deſia i'oſe dire
Que rien n'a pouuoir de me nuire,
Le peché, l'enfer, ni la mort:
Ta bonté me donne courage:

Qui

Digitized by Google

Qui peut m'asseurer auantage
Qu'vn Dieu si puissant & si fort?
Continuë, ô Dieu, continuë,
A fin que ta force cogneuë
Soit tousiours mon seul argument,
Delaissant les fausses loüanges
De mille & mille dieux estranges
Que i'ay chantez trop follement.
Qu'en mes vers desormais i'efface
Tant de traicts, d'ardeur & de glace,
Qu'on ne m'entende plus vanter
Les yeux d'vne beauté mortelle,
Qui par quelque douce cautelle
Auroient sceu mes sens enchanter.
Ie m'en repens rouge de honte,
Quand ie mets quelquefois en conte
Tant de propos que i'ay perdus,
Tant de nuicts vainement passees,
Tant & tant d'errantes pensees,
Tant de cris si mal entendus.
Ores troublé de ialousie,
Ore ayant dans la fantasie
Quelque autre eslancement nouueau,
Selon que les vagues soudaines
De mille tempestes mondaines
Agitoient mon foible cerueau.
La mer qui gronde & se courrousse
Quand maint vent la pousse & repousse,
N'escume point en tant de flots,
Comme ie roullois dans la teste

Durant l'amoureuſe tempeſte
D'orageux tourbillons enclos.
Soit qu'on veiſt la belle lumiere,
Ou ſoit que la nuict couſtumiere
A ſon tour ſe vint preſenter,
Iamais ceſte rage inhumaine
Ne donnoit relaſche à ma peine,
Acharnee à me tourmenter.
Mais quoy! veux-ie faire reuiure
Tant de morts dont tu me deliure?
Veux-ie me plaindre vne autrefois?
Et par mes accens lamentables
Taſcher à rendre pitoyables
Les monts, les rochers, & les bois?
Las non! mais plein de repentence
I'en veux perdre la ſouuenance,
Et l'auoir touſiours en horreur,
O Seigneur à qui ie m'addreſſe,
Ne ſouffre helas! que ma ieuneſſe
Retombe plus en ceſt erreur.
Vn cœur net en moy renouuelle,
A fin que plus ie ne chancelle
Suiuant mon inſtinct vicieux:
Et quelque choſe que ie face,
Baille moy pour guide ta grace
Qui m'addreſſe au chemin des cieux.
Fay que mon luth touſiours te ſonne,
Fay que mon doigt rien ne fredonne,
Que tes œuures grands & parfaits
Que ma bouche demeure cloſe,

Si

Si ie veux parler d'autre choſe,
Que de ta gloire & de tes faits,

PLAINTE.

DEs abyſmes d'ennuis en l'horreur plus extreme,
Sans conſeil, ſans confort, d'autruy ni de moy-
(Car helas! ma douleur n'ẽ ſçauroit receuoir) (meſme,
Outré d'ame & de corps d'incurables atteintes,
Mon cœur qui n'en peut plus, s'ouure en ces triſtes
plaintes,
Puis que ma voix, Seigneur, n'en a pas le pouuoir.
Ton ire en ſa fureur ſi durement me touche:
Que pour ne crier, point tu m'eſtoupes la bouche,
Et ne puis enuoyer mes querelles aux cieux:
Mon chef tout à la fois a tary ſes fontaines,
Ie n'ay pas ſeulement du ſang dedans les veines
Pour reſpandre à bouillons par la bouche & les yeux.
Tu m'as poſé pour butte aux angoiſſes ameres,
Aux mal-heurs, aux regrets, aux fureurs, aux miſeres,
Mon mal n'eſt toutefois ſi grand que mon erreur:
Mais ſi pourray-ie dire en ma peine effreyable,
Bien que ie te reclame & doux, & pitoyable,
Tu me fais trop ſentir les traicts de ta fureur.
De foibleſſe & d'ennuis mon ame eſt eſgaree,
Les os percent ma peau, ma langue eſt vlceree,
Comme flots courroucez mes maux ſe vont ſuiuans:
Pour tout nourriſſement i'engloutis ma ſaliue,
Et croy que ta rigueur ne permet que ie viue
Que pour ſeruir d'exemple & de crainte aux viuans.

Depuis quatorze iours ie n'ay clos les paupieres,
Et le ſomme enchanteur des peines iournalieres
De ſa liqueur charmee en vain me va mouïllant:
Il eſt vray que l'effort du mal que ie ſupporte,
Rend ma teſte aſſommee, & m'aſſoupit de ſorte
Qu'on me iugeroit mort, ou touſiours ſommeillant.
En ceſt eſtonnement mille figures vaines
Touſiours d'effroy, de meurtre, & d'horreur toutes plaines,
Reueillent coup ſur coup mon eſprit agité:
Ie reſue inceſſamment, & ma vague penſee
Puis deçà puis delà ſans arreſt eſt pouſſee,
Comme vn vaiſſeau rompu par les vents emporté.
Helas! ſois moy propice. ô mon Dieu, mon refuge,
Puny moy comme pere, & non pas comme Iuge,
Et modere vn petit le martyre où ie ſuis:
Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie, & qu'il ſe conuertiſſe:
Las! ie l'eſſaye aſſez: mais ſans toy ie ne puis.
Ie reſſemble en mes maux au paſſant miſerable,
Que des brigands peruers la troupe impitoyable
Au val de Iericho pour mort auoit laiſſé:
Il ne pouuoit s'aider, ſa fin eſtoit certaine,
Si le Samaritain d'vne ame toute humaine
N'euſt eſtanché ſa playe, & ne l'euſt redreſſé.
Ainſi ſans toy, Seigneur, vainement ie m'eſſayo:
Donne m'en donc la force, & reſſerre ma playe,
Purge & guary mon cœur que ton ire a touché,
Et que ta ſaincte voix qui força la nature,
Le Lazare arrachant hors de la ſepulture,
Arrache mon eſprit du tombeau de peché.

Fay

Fay r'entrer dans le parc ta brebis eſgaree,
Donne de l'eau viuante à ma langue alteree,
Chaſſe l'ombre de mort qui vole autour de moy,
Tu me vois nud du tout ſinon de vitupere,
Ie ſuis l'enfant prodigue, embraſſe moy, mon pere,
Ie le confeſſe, helas! i'ay peché deuant toy.
Pourquoy ſe fuſt offert ſoy-meſme en ſacrifice
Ton enfant bien aimé, Chriſt, ma ſeule iuſtice?
Pourquoy par tant d'endroits ſon ſang euſt-il verſé?
Sinon pour nous, pecheurs, & pour te ſatisfaire,
Les iuſtes, ô Seigneur, n'en euſſent eu que faire,
Et pour eux ſon ſainct corps n'a pas eſté percé.
Par le fruict de ſa mort i'attens vie eternelle,
Lauee en ſon pur ſang, mon ame ſera belle:
Arriere, ô deſeſpoirs, qui m'auez tranſporté,
Que toute deffiance hors de moy ſe retire,
L'œil benin du Seigneur pour moy commence à luire,
Mes ſouſpirs à la fin ont eſmeu ſa bonté.
O dieu touſiours viuant, i'ay ferme confiance,
Qu'en l'extreme des iours par ta toute puiſſance,
Ce corps couuert de terre à ta voix ſe dreſſant,
Prendra nouuelle vie, & par ta pure grace
I'auray l'heur de te voir de mes yeux face à face,
Auec les bien-heureux ton ſainct nom beniſſant.

PLAINTE DE L'AVTHEVR durant vne ſienne longue maladie.

MA chair comme eau s'eſt eſcoulee,
Et ma peau defaite eſt colee
Sur mes os pourris par dedans:
Tout mon bien eſt mort en vne heure,
Et rien de moy ne me demeure
Que la lèure aupres de mes dens.
Mes yeux ont tari leurs fontaines,
Mes nuicts d'amertume ſont pleines,
Mes iours ſont horribles d'effroy:
Le ſommeil iamais ne me touche,
Et la puanteur de ma bouche
Fait que i'ay meſme horreur de moy.
Ayez de pitié l'ame atteinte,
Au moins ſi vous m'aimez ſans feinte,
Et me pleurez amerement:
La main du Seigneur courroucee
S'eſt en fureur ſur moy pouſſee,
Et me preſſe ainſi rudement.
Ie ſouſpire auant que ie mange,
Et mon gemiſſement eſtrange
Bruit comme vn torrent retenu:
Las i'ay bien raiſon de me plaindre!
Le mal-heur qui me faiſoit craindre,
Comme en ſurſaut m'eſt aduenu.
O que ma peine eſt exceſſiue!
Eſt il poſſible que ie viue
Si foible en ſi forte langueur?

Seigneur puniſſeur des offenſes,
On remarque icy tes vengeances,
Et les forces de ta rigueur.
Hé ! quoy d'vn courage aduerſaire,
M'as tu formé pour me desfaire,
M'ayant fait ſouffrir longuement?
M'as tu tiré de la matrice
Pour me reſeruer vn ſupplice
Qui ſerue à tous deſtonnement?
Le Soleil corps de la lumiere
Six fois à fourny ſa carriere,
Depuis que ta cruelle main
Deſſus moy s'eſt appeſantie,
Et que ta fureur i'ay ſentie,
Fureur d'vn Dieu trop inhumain.
Pardonne moy ſi ie blaſpheme:
Quand ie ſens ta rigueur extreme
Ie ne ſçaurois doux te nommer,
Puis ma bouche infette d'ordure
Qu'à peine helas ! preſque i'endure,
Ne ſçauroit plus que blaſphemer.
Purge-la s'il te plaiſt, ô Sire,
A fin qu'elle apprenne à bien dire,
Pour tes loüanges reciter:
Car ſi ta main ne la netoye,
Certes, Seigneur, ie ne ſçauroye
Que maudire & me deſpiter.
Alors que ton courroux me preſſe,
Tant de cris vers le ciel ie dreſſe

Qu'on void l'air d'horreurs ſe troubler:
Ie maudy la celeſte grace,
Et voudrois que ceſte grand' maſſe
Se renuerſaſt pour m'accabler.
Pourquoy permet ta rigueur forte
Que la rage ainſi me tranſporte?
Car ſi tu es pere de tous,
Ie ſuis ton fils, & toy mon pere:
A ton fils donc en ta colere
Vſe d'vn chaſtiment plus doux.
Si ma parolle eſt trop cuiſante,
Auſſi ton ire eſt trop peſante:
Haſte toy donc pour mon confort,
Ou ſouffre mes cris pitoyables,
Ains que i'aille aux lieux effroyables
D'horreurs, de ſilence, & de mort.
Le ver auorton de la terre
Se rebecque alors qu'on le ſerre,
Pouſſé d'vn naturel deuoir:
Et moy portraict de ton image,
Quand ton pied me foule & m'outrage
N'oſerois-ie vn peu m'eſmouuoir?
Entens moy donc quand ie te prie,
Reſponds alors que ie m'eſcrie,
Monſtre moy quels ſont mes pechez,
Et ſi l'erreur de ma ieuneſſe
Merite la grande rudeſſe
Des traicts contre moy decochez.
Si ta vengeance eſt trop petite,
Puny moy ſelon mon merite,

Digitized by Google

Seigneur, ne me pardonne rien,
Hauſſe ta main rouge de foudre,
Et reduy tous mes os en poudre,
Ie n'attens point de plus grand bien.
Ou ſi dans ta poitrine ſaincte
La pitié n'eſt du tout eſteinte,
Sauue l'ouurage de tes mains:
Ta force m'eſt aſſez cogneuë,
Et ma paſſion continuë
Sert de crainte à tous les humains.
Ta bonté luira dauantage,
Gardant le pecheur qui t'outrage,
Et le retirant du treſpas,
Qu'à guarir le petit vlcere
D'vn que ton ſecours ſalutaire
Iamais n'abandonne d'vn pas.

PRIERE.

IAs! que feray-ie? oſeray-ie hauſſer
Les yeux au Ciel pour mon cry t'adreſſer
En ceſt effroy qui mon ame enuironne?
Ie ſuis confus, tout le ſang me deffaut,
Mon œil ſe trouble, & mon cœur qui treſſaut,
S'eſuanouït tant mon forfaict l'eſtonne.
Ie veux fuïr, ie veux fuïr deuant
L'ardent courroux de ce grand Dieu viuant,
Qui tient en main l'orage & la tempeſte:
Car mon peché qui le rend courroucé,
Merite bien que ſon foudre eſlancé
En mille eſclats me partiſſe la teſte.

Cachons

Tu peux ! helas tu peux me foudroyer:
Mais voudrois-tu ta colere employer
Si baſſement encontre vn peu de poudre?
Tu es tout grand, tout iuſte, & tout puiſſant:
Ie ne ſuis rien: ſi qu'en me puniſſant
Tu perds Seigneur, & ta peine & ton foudre.
Me chaſtiant tu te rens pourſuiuant
Contre vn feſtu foible ioüet du vent,
Tu veux monſtrer ta force à vn ombrage,
A vn corps mort, à vn bois deſſeiché.
A vn bouton qui languit tout panché,
Et au bouillon enflé ſur le riuage.
Ayez pitié ayes pitié de moy,
Tu es mon tout, mon ſauueur & mon Roy,
Seul ie t'inuocque en ma plainte ordinaire:
Souuienne toy que tu m'as façonné
D'os & de nerfs tu m'as enuironné:
Donc, ô mon Dieu ne me vueilles deſfaire.
Si ie ne ſuis qu'vn bourbier amaſſé,
Tes mains pourtant, tes mains m'ont compaſſé.
Tu m'as couuert de charnure & de veines:
Quand tu voudras tu me feras dechoir
Comme la fleur qui fletriſt ſur le ſoir,
Et decouler comme l'eau des fontaines.
Deſia, Seigneur deſia i'ay bien ſenty
Sur moy chetif ton bras appeſenti,
Ie n'en puis plus, tant ta vigueur me preſſe:
Vn voile obſcur me va bandant les yeux,
Mille remors m'agitent furieux,
Et ma vigueur d'heure en heure s'abaiſſe.

Soit

Cachons nous donc : mais où pourray-ie aller
Au Ciel, en londe, en la terre, ou en l'air,
Ô Seigneur Dieu pour euiter ta face?
Si ie me cache en l'obſcur de la nuict,
Ton œil diuin par les ombres reluit
Et tout ſoudain remarquera ma trace.
D'aller au Ciel tu es la commandant
Il vaut donc mieux fuir en deſcendant,
Et m'abyſmer au plus creux de la terre:
Mais de ton œil ie ne ſerois abſent:
Car les enfers vont ſous toy flechiſſant,
Et iuſques là tu me feras la guerre.
Soit que ie veille, ou que ie ſois couché,
Rien que ie, face helas! ne t'eſt caché.
Tu me deſcouure & cognois ma penſée,
Veux-ie fuir, tu me viens attraper
Et pour courir ie ne puis eſchapper:
Car de ta main la foudre eſt deuancee.
Ne pouuant donc ta iuſtice euiter
I'oſe, ô mon Dieu, i'oſe me preſenter,
Palle & tremblant à ta majeſté ſaincte,
La veuë en bas mille pleurs deſgoutant,
L'ame debille, & le cœur tout battant,
Dans ma poitrine horriblement attainte.
Darde ſur moy la fureur de ton bras,
Saccage moy, fay ce que tu voudras,
Ne me reſerue vn ſeul trait de ton ire,
Ie ſçay, Seigneur, que ie l'ay merité,
Et plus encor pour mon iniquité,
Que tu cognois & que ie n'oſe dire.

Tu peux ! helas tu peux me foudroyer:
Mais voudrois-tu ta colere employer
Si baſſement encontre vn peu de poudre?
Tu es tout grand, tout iuſte, & tout puiſſant:
Ie ne ſuis rien: ſi qu'en me puniſſant
Tu perds Seigneur, & ta peine & ton foudre.
Me chaſtiant tu te rens pourſuiuant
Contre vn feſtu foible ioüet du vent,
Tu veux monſtrer ta force à vn ombrage,
A vn corps mort, à vn bois deſſeiché.
A vn bouton qui languit tout panché,
Et au bouillon enflé ſur le riuage.
Ayez pitié ayes pitié de moy,
Tu es mon tout, mon ſauueur & mon Roy,
Seul ie t'inuocque en ma plainte ordinaire:
Souuienne toy que tu m'as façonné
D'os & de nerfs tu m'as enuironné:
Donc, ô mon Dieu ne me vueilles deſfaire.
Si ie ne ſuis qu'vn bourbier amaſſé,
Tes mains pourtant, tes mains m'ont compaſſé.
Tu m'as couuert de charnure & de veines:
Quand tu voudras tu me feras dechoir
Comme la fleur qui fletriſt ſur le ſoir,
Et decouler comme l'eau des fontaines.
Deſia, Seigneur deſia i'ay bien ſenty
Sur moy chetif ton bras appeſenti,
Ie n'en puis plus, tant ta vigueur me preſſe:
Vn voile obſcur me va bandant les yeux,
Mille remors m'agitent furieux,
Et ma vigueur d'heure en heure s'abaiſſe.

Soit

Soit que le iour ſe monſtre en reluiſant,
Soit que la nuict toute choſe accoiſant
Couure la terre, & guide le ſilence,
Las ie ne puis, ie ne puis repoſer:
Et ma douleur qui ne veut s'appaiſer,
Redouble en force & croiſt ſa violence.
Ton traict vengeur contre moy decoché
De ſon venin m'a cuit & deſſeché:
Il boit mon ſang, il bruſle mes entrailles:
Ie ſuis preſſé par ton dur iugement
D'vne frayeur & d'vn eſtonnement,
Et ſens au cœur mille rouges tenailles.
Si quelquefois ie ſouhaitte la nuict,
Penſant chaſſer le ſoucy qui me ſuit,
Et la fureur de mes peines terribles:
Las! ie n'ay clos les yeux pour ſommeiller,
Que tout tremblant il me faut reueiller,
Eſpouuenté de viſions horribles.
Mes triſtes iours coulent legerement,
Ie n'attens rien qu'vn obſcur monument:
Ie ne voy rien qui ne ſoit effroyable,
Tout me deſplaiſt, & ſuis ſi plein d'eſmoy,
Que meſme helas! ie me faſche de moy,
Me cognoiſſant ſi pauure miſerable.
O Seigneur Dieu qui vois ma paſſion,
Ne me delaiſſe en ceſte affliction:
Chaſſe ton ire, addoucy ton courage,
Vueille en douceur ta colere changer,
Tens moy la main, ſauue moy du danger,
Qui m'eſt prochain par ce cruel orage.

PLAIN

PLAINTE.

Depuis ſix mois entiers que ta main courroucee
Se retira, Seigneur, de mon ame oppreſſee,
Et me laiſſa debile au pouuoir des mal-heurs:
I'ay tant ſouffert d'ennuis, qu'helas! ie ne puis dire
Comment mes triſtes yeux aux pleurs ont peu ſuffire,
Aux cõplaintes ma bouche, & mon cœur aux douleurs
Ie n'y voy point de ceſſe, & ma peine cruelle,
Que le temps deuſt vieillir ſans fin ſe renouuelle
Pouſſant maint reietton eſpineux & tranchant:
Vne nuict de fureurs rend horrible ma vie,
Le deſconfort me ſuit encor que ie le fuye,
Et la Roiſon me fuit plus ie la vay cerchant.
O Dieu mon ſeul refuge, & ma guide aſſeuree,
Peux-tu voir ſans pitié ta brebis egaree,
Eſtonnee, abbatue, à la mercy des ſens,
Qui comme loups cruels taſchent de s'en repaiſtre?
Preſque le deſeſpoir s'en eſt rendu le maiſtre,
L'effroyant de regards, & de cris menaçans.
N'abandonne ton œuure, ô Dieu plein de clemence,
Si ie t'ay courroucé par trop d'impatience,
Plaignant de mes plus chers l'infortuné treſpas,
Si ie me ſuis matté d'exceſſiue triſteſſe,
Excuſe des mortels l'ordinaire foibleſſe,
„Seigneur tu es parfait & l'homme ne l'eſt pas.
Toy-meſme, ô Souuerain noſtre vnique exemplaire,
Quand tu veis ton amy dans le drap mortuaire,
L'œil clos, les membres froids, palle, & desfiguré,
Ne te peux garantir de ces piteux allar mes:

Les

Les Soleils de tes yeux furent baignez de larmes,
Et du Dieu de la vie vn corps mort fut pleuré.
Moy donc qui ne ſuis rien qu'vn ſonge & qu'vn ombrage,
Se faut-il eſtonner en ce terrible orage,
Si ce qui t'a touché m'a du tout emporté?
Si pour vn de tes pleurs i'ay verſé de riuieres,
Toy Soleil flamboyant, ſeul pere des lumieres,
Moy nuage eſpeſſi moité d'obſcurité?
Quand de m'arbre ou d'acier mon ame euſt eſté faite,
Las euſſe-ie peu voir tant d'amitié desfaite,
Sans me diſſoudre en pleurs, ſans me deſconforter?
Voir de mon ſeul eſpoir les racines ſechees,
Et les plus viues parts de moy-meſme arrachees,
Mon cœur ſans ſe douloir l'euſt-il peu ſupporter?
Ie n'y penſe iamais, & i'y penſe à toute heure,
Sans maudire la mort, dont la longue demeure
Apres vous, chers eſprits, me retient tant icy:
I'eſtoy premier entré dans ce val miſerable,
Il me ſemble, ô Seigneur, qu'il eſtoit raiſonnable,
Que le premier de tous i'en deſlogeaſſe auſſi.
Mais en tous ces diſcours vainement ie me fonde,
Tu les auois preſtez & non donnez au monde,
Et as peu comme tiens à toy les retirer.
Helas! ie le ſçay bien: mais ma foible nature,
Trouue pourtant, Seigneur, ceſte ordonnance dure,
Et ne peut ſur mon mal d'appareil endurer.
Plaiſe toy l'augmenter de force & de courage,
Sers de guide à mes pas, fens l'ombre & le nuage,

Qui

Qui m'a fait eſgarer ſi long temps de mon bien:
Et ſur tout, ô bon Dieu, donne à mon impuiſſance,
Ou moins de paſſion, ou plus de patience,
A fin que mon vouloir ne s'eſloigne du tien.
Donne que les eſprits de ceux que ie ſouſpire
N'eſprouuent point, Seigneur, ta iuſtice & ton ire,
Rens-les purifiez par ton ſang precieux,
Cancelle leurs pechez & leurs folles ieuneſſes,
Fay leur part de ta grace, & ſuiuant tes promeſſes
Reſſuſcite leurs corps & les mets dans les cieux.

SONNETS SPIRITVELS.

I.

DEpuis le triſte poinct de ma fraiſle naiſſance,
Et que dans le berceau pleurant ie fu poſé:
Quel ieur marqué de blanc m'a tant fauoriſé,
Que de l'embre d'vn bien i'aye eu la ioüiſſance?
A peine eſtoient ſechez les pleurs de mon enfance,
Qu'au froid, au chaud, à l'eau ie me veis expoſé,
D'Amour, de la Fortune, & des grands maiſtriſé,
Qui m'ont payé de vent pour toute recompenſe.
I'en ſuis fable du monde, & mes vers diſperſez
Sont les ſignes piteux des maux que i'ay paſſez,
Quant tant de fiers tyrans rauageoiẽt mon courage.
Toy qui m'oſtes le ioug & me fais reſpirer,
O Seigneur pour iamais vueilles moy retirer
De la terre d'Egypte & d'vn ſi dur ſeruage.

Depuis quatorze iours ie n'ay clos les paupieres,
Et le ſomme enchanteur des peines iournalieres
De ſa liqueur charmee en vain me va mouïllant:
Il eſt vray que l'effort du mal que ie ſupporte,
Rend ma teſte aſſommee, & m'aſſoupit de ſorte
Qu'on me iugeroit mort, ou touſiours ſommeillant.
En ceſt eſtonnement mille figures vaines
Touſiours d'effroy, de meurtre, & d'horreur toutes (plaines,
Reueillent coup ſur coup mon eſprit agité:
Ie reſue inceſſamment, & ma vague penſee
Puis deçà puis delà ſans arreſt eſt pouſſee,
Comme vn vaiſſeau rompu par les vents emporté.
Helas! ſois moy propice. ô mon Dieu, mon refuge,
Puny moy comme pere, & non pas comme Iuge,
Et modere vn petit le martyre où ie ſuis:
Tu ne veux point la mort du pecheur plein de vice,
Mais qu'il change de vie, & qu'il ſe conuertiſſe:
Las! ie l'eſſaye aſſez: mais ſans toy ie ne puis.
Ie reſſemble en mes maux au paſſant miſerable,
Que des brigands peruers la troupe impitoyable
Au val de Iericho pour mort auoit laiſſé:
Il ne pouuoit s'aider, ſa fin eſtoit certaine,
Si le Samaritain d'vne ame toute humaine
N'euſt eſtanché ſa playe, & ne l'euſt redreſſé.
Ainſi ſans toy, Seigneur, vainement ie m'eſſaye:
Donne m'en donc la force, & reſſerre ma playe,
Purge & guary mon cœur que ton ire a touché,
Et que ta ſaincte voix qui força la nature,
Le Lazare arrachant hors de la ſepulture,
Arrache mon eſprit du tombeau de peché.

Fay

Fay r'entrer dans le parc ta brebis eſgaree,
Donne de l'eau viuante à ma langue alteree,
Chaſſe l'ombre de mort qui vole autour de moy,
Tu me vois nud du tout ſinon de vitupere,
Ie ſuis l'enfant prodigue, embraſſe moy, mon pere,
Ie le confeſſe, helas! i'ay peché deuant toy.
Pourquoy ſe fuſt offert ſoy-meſme en ſacrifice
Ton enfant bien aimé, Chriſt, ma ſeule iuſtice?
Pourquoy par tant d'endroits ſon ſang euſt-il verſé?
Sinon pour nous, pecheurs, & pour te ſatisfaire,
Les iuſtes, ô Seigneur, n'en euſſent eu que faire,
Et pour eux ſon ſainct corps n'a pas eſté percé.
Par le fruict de ſa mort i'attens vie eternelle,
Lauee en ſon pur ſang, mon ame ſera belle:
Arriere, ô deſeſpoirs, qui m'auez tranſporté,
Que toute deffiance hors de moy ſe retire,
L'œil benin du Seigneur pour moy commence à luire,
Mes ſouſpirs à la fin ont eſmeu ſa bonté.
O dieu touſiours viuant, i'ay ferme confiance,
Qu'en l'extreme des iours par ta toute puiſſance,
Ce corps couuert de terre à ta voix ſe dreſſant,
Prendra nouuelle vie, & par ta pure grace
I'auray l'heur de te voir de mes yeux face à face,
Auec les bien-heureux ton ſainct nom beniſſant.

Digitized by Google

PLAINTE DE L'AVTHEVR durant vne ſienne longue maladie.

MA chair comme eau s'eſt eſcoulee,
Et ma peau defaite eſt colee
Sur mes os pourris par dedans:
Tout mon bien eſt mort en vne heure,
Et rien de moy ne me demeure
Que la lévre aupres de mes dens.
Mes yeux ont tari leurs fontaines,
Mes nuicts d'amertume ſont pleines,
Mes iours ſont horribles d'effroy:
Le ſommeil iamais ne me touche,
Et la puanteur de ma bouche
Fait que i'ay meſme horreur de moy.
Ayez de pitié l'ame atteinte,
Au moins ſi vous m'aimez ſans feinte,
Et me pleurez amerement:
La main du Seigneur courroucee
S'eſt en fureur ſur moy pouſſee,
Et me preſſe ainſi rudement.
Ie ſouſpire auant que ie mange,
Et mon gemiſſement eſtrange
Bruit comme vn torrent retenu:
Las i'ay bien raiſon de me plaindre!
Le mal-heur qui me faiſoit craindre,
Comme en ſurſaut m'eſt aduenu.
O que ma peine eſt exceſſiue!
Eſt il poſſible que ie viue
Si foible en ſi forte langueur!

Si

Seigneur puniſſeur des offenſes,
On remarque icy tes vengeances,
Et les forces de ta rigueur.
Hé ! quoy d'vn courage aduerſaire,
M'as tu formé pour me desfaire,
M'ayant fait ſouffrir longuement?
M'as tu tiré de la matrice
Pour me reſeruer vn ſupplice
Qui ſerue à tous deſtonnement?
Le Soleil corps de la lumiere
Six fois à fourny ſa carriere,
Depuis que ta cruelle main
Deſſus moy s'eſt appeſantie,
Et que ta fureur i'ay ſentie,
Fureur d'vn Dieu trop inhumain.
Pardonne moy ſi ie blaſpheme:
Quand ie ſens ta rigueur extreme
Ie ne ſçaurois doux te nommer,
Puis ma bouche infette d'ordure
Qu'à peine helas ! preſque i'endure,
Ne ſçauroit plus que blaſphemer.
Purge-la s'il te plaiſt, ô Sire,
A fin qu'elle apprenne à bien dire,
Pour tes loüanges reciter:
Car ſi ta main ne la netoye,
Certes, Seigneur, ie ne ſçauroye
Que maudire & me deſpiter.
Alors que ton courroux me preſſe,
Tant de cris vers le ciel ie dreſſe

Qu'on void l'air d'horreurs ſe troubler:
Ie maudy la celeſte grace,
Et voudrois que ceſte grand' maſſe
Se renuerſaſt pour m'accabler.
Pourquoy permet ta rigueur forte
Que la rage ainſi me tranſporte?
Car ſi tu es pere de tous,
Ie ſuis ton fils, & toy mon pere:
A ton fils donc en ta colere
Vſe d'vn chaſtiment plus doux.
Si ma parolle eſt trop cuiſante,
Auſſi ton ire eſt trop peſante:
Haſte toy donc pour mon confort,
Ou ſouffre mes cris pitoyables,
Ains que i'aille aux lieux effroyables
D'horreurs, de ſilence, & de mort.
Le ver auorton de la terre
Se rebecque alors qu'on le ſerre,
Pouſſé d'vn naturel deuoir:
Et moy portraict de ton image,
Quand ton pied me foule & m'outrage
N'oſerois-ie vn peu m'eſmouuoir?
Entens moy donc quand ie te prie,
Reſponds alors que ie m'eſcrie,
Monſtre moy quels ſont mes pechez,
Et ſi l'erreur de ma ieuneſſe
Merite la grande rudeſſe
Des traicts contre moy decochez.
Si ta vengeance eſt trop petite,
Puny moy ſelon mon merite,

Seigneur, ne me pardonne rien,
Hauſſe ta main rouge de foudre,
Et reduy tous mes os en poudre,
Ie n'attens point de plus grand bien.
Ou ſi dans ta poitrine ſaincte
La pitié n'eſt du tout eſteinte,
Sauue l'ouurage de tes mains:
Ta force m'eſt aſſez cogneuë,
Et ma paſſion continuë
Sert de crainte à tous les humains.
Ta bonté luira dauantage,
Gardant le pecheur qui t'outrage,
Et le retirant du treſpas,
Qu'à guarir le petit vlcere
D'vn que ton ſecours ſalutaire
Iamais n'abandonne d'vn pas.

PRIERE.

Las! que feray-ie? oſeray-ie hauſſer
Les yeux au Ciel pour mon cry t'adreſſer
En ceſt effroy qui mon ame enuironne?
Ie ſuis confus, tout le ſang me deffaut,
Mon œil ſe trouble, & mon cœur qui treſſaut,
S'eſuanouït tant mon forfaict l'eſtonne.
Ie veux fuïr, ie veux fuïr deuant
L'ardent courroux de ce grand Dieu viuant,
Qui tient en main l'orage & la tempeſte:
Car mon peché qui le rend courroucé,
Merite bien que ſon foudre eſlancé
En mille eſclats me partiſſe la teſte.

Cachons

Tu peux ! helas tu peux me foudroyer:
Mais voudrois-tu ta colere employer
Si baſſement encontre vn peu de poudre?
Tu es tout grand, tout iuſte, & tout puiſſant:
Ie ne ſuis rien: ſi qu'en me puniſſant
Tu perds Seigneur, & ta peine & ton foudre.
Me chaſtiant tu te rens pourſuiuant
Contre vn feſtu foible ioüet du vent,
Tu veux monſtrer ta force à vn ombrage,
A vn corps mort, à vn bois deſſeiché.
A vn bouton qui languit tout panché,
Et au bouillon enflé ſur le riuage.
Ayez pitié ayes pitié de moy,
Tu es mon tout, mon ſauueur & mon Roy,
Seul ie t'inuocque en ma plainte ordinaire:
Souuienne toy que tu m'as façonné
D'os & de nerfs tu m'as enuironné:
Donc, ô mon Dieu ne me vueilles deſfaire.
Si ie ne ſuis qu'vn bourbier amaſſé,
Tes mains pourtant, tes mains m'ont compaſſé,
Tu m'as couuert de charnure & de veines:
Quand tu voudras tu me feras dechoir
Comme la fleur qui fletriſt ſur le ſoir,
Et decouler comme l'eau des fontaines.
Deſia, Seigneur deſia i'ay bien ſenty
Sur moy chetif ton bras appeſenti,
Ie n'en puis plus, tant ta vigueur me preſſe:
Vn voile obſcur me va bandant les yeux,
Mille remors m'agitent furieux,
Et ma vigueur d'heure en heure s'abaiſſe.

Soit

Soit que le iour ſe monſtre en reluiſant,
Soit que la nuict toute choſe accoiſant
Couure la terre, & guide le ſilence,
Las ie ne puis ie ne puis repoſer!
Et ma douleur qui ne veut s'appaiſer,
Redouble en force & croiſt ſa violence.
Ton traict vengeur contre moy decoché
De ſon venin m'a cuit & deſſeché:
Il boit mon ſang il bruſle mes entrailles:
Ie ſuis preſſé par ton dur iugement
D'vne frayeur & d'vn eſtonnement,
Et ſens au cœur mille rouges tenailles.
Si quelquefois ie ſouhaitte la nuict,
Penſant chaſſer le ſoucy qui me ſuit,
Et la fureur de mes peines terribles:
Las ie n'ay clos les yeux pour ſommeiller,
Que tout tremblant il me faut reueiller,
Eſpouuenté de viſions horribles.
Mes triſtes iours coulent legerement,
Ie n'attens rien qu'vn obſcur monument:
Ie ne voy rien qui ne ſoit effroyable,
Tout me deſplaiſt, & ſuis ſi plein d'eſmoy,
Que meſme helas ie me faſche de moy,
Me cognoiſſant ſi pauure miſerable.
O Seigneur Dieu qui vois ma paſſion,
Ne me delaiſſe en ceſte affliction:
Chaſſe ton ire, addoucy ton courage,
Vueille en douceur ta colere changer,
Tens moy la main, ſauue moy du danger,
Qui m'eſt prochain par ce cruel orage.

PLAIN

PLAINTE.

Depuis six mois entiers que ta main courroucee
Se retira, Seigneur, de mon ame oppressee,
Et me laissa debile au pouuoir des mal-heurs:
I'ay tant souffert d'ennuis, qu'helas! ie ne puis dire
Comment mes tristes yeux aux pleurs ont peu suffire,
Aux cõplaintes ma bouche, & mon cœur aux douleurs
Ie n'y voy point de cesse, & ma peine cruelle,
Que le temps deust vieillir sans fin se renouuelle
Poussant maint reietton espineux & tranchant:
Vne nuict de fureurs rend horrible ma vie,
Le desconfort me suit encor que ie le fuye,
Et la Raison me fuit plus ie la vay cerchant.
O Dieu mon seul refuge, & ma guide asseuree,
Peux-tu voir sans pitié ta brebis egaree,
Estonnee, abbatue, à la mercy des sens,
Qui comme loups cruels taschent de s'en repaistre?
Presque le desespoir s'en est rendu le maistre,
L'effroyant de regards, & de cris menaçans.
N'abandonne ton œuure, ô Dieu plein de clemence,
Si ie t'ay courroucé par trop d'impatience,
Plaignant de mes plus chers l'infortuné trespas,
Si ie me suis matté d'excessiue tristesse,
Excuse des mortels l'ordinaire foiblesse,
„Seigneur tu es parfait & l'homme ne l'est pas.
Toy-mesme, ô Souuerain nostre vnique exemplaire,
Quand tu veis ton amy dans le drap mortuaire,
L'œil clos, les membres froids, palle, & desfiguré,
Ne te peux garantir de ces piteux allar mes:

Les

Qui m'a fait esgarer si long temps de mon bien:
Et sur tout, ô bon Dieu, donne à mon impuissance,
Ou moins de passion, ou plus de patience,
A fin que mon vouloir ne s'esloigne du tien.
Donne que les esprits de ceux que ie souspire
N'esprouuent point, Seigneur, ta iustice & ton ire,
Rens-les purifiez par ton sang precieux,
Cancelle leurs pechez & leurs folles ieunesses,
Fay leur part de ta grace, & suiuant tes promesses
Ressuscite leurs corps & les mets dans les cieux.

SONNETS SPIRITVELS.

I.

DEpuis le triste poinct de ma fraisle naissance;
Et que dans le berceau pleurant ie fu posé:
Quel ieur marqué de blanc m'a tant faueriſé,
Que de l'ombre d'vn bien i'aye eu la ioüissance?
A peine estoient sechez les pleurs de mon enfance,
Qu'au froid, au chaud, à l'eau ie me veis exposé,
D'Amour, de la Fortune, & des grands maistrisé,
Qui m'ont payé de vent pour toute recompense.
I'en suis fable du monde, & mes vers dispersez
Sont les signes piteux des maux que i'ay passez,
Quant tant de fiers tyrans rauageriẽt mon courage.
Toy qui m'ostes le ioug & me fais respirer,
O Seigneur pour iamais vueilles moy retirer
De la terre d'Egypte & d'vn si dur seruage.

II.

Si la courſe annuelle en ſerpent retournee
Deuance vn traict volant par le ciel emporté,
Si la plus longue vie eſt moins qu'vne iournee,
Vne heure, vne minutte, enuers l'eternité.
Que ſonges-tu, mon ame, en la terre enchaiſnee,
Quel appaſt tient icy ton deſir arreſté?
Faueurs, threſors, grandeurs, ne ſont que vanité,
Trompans des fols mortels la race infortunee.
Puis que l'heur ſouuerain ailleurs ſe doit cercher,
Il faut de ces gluaux ton plumage arracher,
Et voler dans le Ciel d'vne legere traicte.
Là ſe trouue le bien affranchy de ſoucy,
La foy, l'amour ſans feinte, & la beauté parfaicte
Qu'à clos yeux, ſans profit, tu vas cerchant icy.

III.

Puis que le miel d'Amour ſi comblé d'amertume,
N'altere plus mon cœur comme il fit autrefois:
Puiſque du monde faux ie meſpriſe les loix, (lume.
Monſtrõs qu'vn feu plus ſainct maintenãt nous al-
Seigneur, d'vn de tes cloux ie veux faire ma plume,
Mon ancre de ton ſang, mon papier de ta croix,
Mon ſuiet de ta gloire, & les chants de ma voix
De ta mort, qui la mort eternelle conſume.
Le feu de ton amour dans mon ame eſlancé,
Soit la ſainte fureur dont ie ſeray pouſſé,
Et non d'vn Apollon l'ombrageuſe folie.
Ceſt amour par la foy mon eſprit rauira,
Et s'il te plaiſt, Seigneur, au Ciel l'eſleuera
Tout vif comme ſainct Paul, ou le Prophete Elie.

Le

IIII.

Le iour chaſſe le iour, comme vn flot l'autre chaſſe,
Le temps leger s'enuole & nous va deceuant,
Miſerables mortels qui trauaillons en viuant
Deſſeins deſſus deſſeins, fallace ſur fallace.
Le cours de ce grand Ciel qui les autres embraſſe,
Fait que l'aage & le temps paſſent comme le vent:
Et ſans voir que la mort de pres nous va ſuiuant,
En mille & mille erreurs noſtre eſprit s'entrelaſſe.
L'vn eſclaue des grands meurt ſans auoir veſcu,
L'autre de conuoitiſe, ou d'Amour eſt vaincu:
L'vn eſt ambitieux, l'autre eſt chaud à la guerre.
Ainſi diuerſement les deſirs ſont pouſſez:
Mais que ſert tant de peine, ô mortels inſenſez?
Il faut tous à la fin retourner à la terre.

V.

Seigneur, preſte l'oreille aux ſouſpirs douloureux
D'vn pecheur qui ſans toy de tout bien ſe defie,
Que ton iniuſte mort ſon peché iuſtifie,
Et l'eſleue par grace au lieu des bien-heureux.
Loin, loin bien loin de moy venin trop dangereux
De ce troupeau vanteur qui tout en ſoy ſe fie,
Leur audace, ô Seigneur, ſans fin te crucifie
Auec plus de meſpris que les Iuifs rigoureux.
Sainct Pierre auant ta priſe ainſi fier de ſoy-meſme
S'offre à mourir pour toy, bruſle en ardeur extreſme
Puis au moindre peril tout autre il ſe fait voir:
Et pour vne ſeruante il renonça ſon maiſtre,
Ceſt exemple, ô Seigneur aſſez nous fait cognoiſtre
Combien ſans ton ſecours foible eſt noſtre pouuoir.

Digitized by Google

VI.

Chargé de maladie, & plus de mon offenſe,
O Seigneur tu me vois dans vn lict periſſant:
Ma vigueur diminuë, & ma douleur croiſſant,
Fait chacun s'eſtonner de ma grand' patience.
Continue, ô mon Dieu, donne moy la puiſſance
De ſupporter ce mal qui le corps va forçant:
Et fay que mon eſprit ſoit touſiours beniſſant,
Au plus fort des douleurs, ta gloire & ta clemence.
Donne de l'eau, Seigneur, à mes yeux eſpuiſez,
Pour rendre auec mes pleurs mes pechez arroſez,
Et les laue en ton ſang auant que ie treſpaſſe.
Ie ne demande point de viure plus long temps,
Du monde & de ſes ieux ixes deſirs ſont contens:
Aſſez i'auray veſcu ſi ie meurs en ta grace.

VII.

Sur des abyſmes creux les fondemens poſer
De la terre peſante, immobile & feconde,
Semer d'aſtres le Ciel, d'vn mot creer le monde,
La mer, les vents, le foudre à ſon gré maiſtriſer.
De centrarietez tant d'accords compoſer,
La matiere difforme ornier de forme ronde,
Et par ta preuoyance en merueilles profonde
Voir tout, conduire tout, & de tout diſpoſer,
Seigneur, c'eſt peu de choſe à ta maieſté haute:
Mais que toy, Createur, il t'ait pleu pour la faute
De ceux qui t'offenſoient en croix eſtre pendu.
Iuſqu'à ſi haut ſecret mon vol ne peut s'eſtendre,
Les Anges, ni le Ciel ne le ſçauroient comprendre,
Apprens-le nous Seigneur, qui l'as ſeul entendu.

Si

VIII.

Si mes ans les plus beaux helas! trop mal perdus
Au volage appetit d'vn Prince & d'vne Dame,
Plein de chaude eſperance & d'amoureuſe flame,
A ta gloire ô Seigneur, euſſent eſté rendus.
Mes ſouſpirs & mes cris ne ſeroient entendus
Maintenant que trop tard le repentir m'entame,
Et ces vers meſſagers de l'erreur de mon ame
Seroient en ton honneur çà & là reſpandus.
Au moins puis qu'à la fin ſorty de ſeruitude
Ie cognoy ma ſottiſe & leur ingratitude,
Parfais en moy, Seigneur, ce qu'as bien commencé:
Ta bonté pour iamais de leurs fers me deliure,
Et le reſte des iours que tu me feras viure,
En ſi ſterile champ ne ſoit enſemencé.

IX.

Voyant tant de grands flots & de vents s'eſleuer
Pour ſubmerger ma barque errante & paſſagere,
Euſſe-ie ô ſouuerain, comme le ſecond Pere
Au naufrage du monde, vne arche à me ſauuer!
Peuſſe-ie à mon beſoin ta clemence eſprouuer,
Et comme les Hebreux en la terre eſtrangere
Paſſer la mer à ſec d'vne plante legere
Puis au païs promis par ta grace arriuer!
Ou que mon cœur tremblant que l'orage eſpouuante
Sentiſt comme S. Pierre au fort de la tourmente,
Quand ſa foy defailloit, de ta main le ſecours!
Ta bonté par le temps n'eſt en rien plus petite:
Sauue donc par ta grace vn qui moins le merite,
Et qui durant ſes maux n'a qu'à toy ſon recours:

X.

Tourne vn peu deuers moy ton regard pitoyable,
Soleil pere de vie en qui ſeul ie m'attens,
Sers de guide à mes ſens eſgarez & flottans
Par les bancs perilleux du monde miſerable.
Purge & guary mon ame, helas! preſque incurable!
Priue mon cœur troublé de deſirs inconſtans,
Et d'eſpoirs enchãteurs qui m'ont fait ſi lõg temps,
Battre l'air, peindre en l'onde, & fonder ſur le ſable.
Ie cognois bien ma faute & la vay maudiſſant:
Mais pour m'en garentir ie me trouue impuiſſant,
Le monde en ſes erreurs trop encore m'enſerre.
Si l'eſprit quelquefois veut s'eſleuer aux cieux,
Touſiours derriere moy ie retourne les yeux,
Comme la femme à Lot ayant quitté ſa terre.

XI.

Helas! ſi tu prens garde aux erreurs que i'ay faites,
Ie l'aduouë ô Seigneur, mon martyre eſt bien doux:
Mais ſi le ſang de Chriſt a ſatisfait pour nous,
Tu decoches ſur moy trop d'ardentes ſagettes.
Que me demandes-tu? mes œuures imparfaites,
Au lieu de t'adoucir aigriront ton courroux:
Sois moy donc pitoyable, ô Dieu Pere de tous!
Car où pourray-ie aller ſi plus tu me reiettes?
D'eſprit triſte & confus de miſere accablé,
En horreur à moy-meſme, angoiſſeux & troublé
Ie me iette à tes pieds, ſois moy doux & propice.
Ne tourne point les yeux ſur mes actes peruers,
Ou ſi tu les veux voir, voy les teints & couuers
Du beau ſang de ton Fils, ma grace & ma iuſtice.

La

XII.

La vie eſt vne fleur eſpineuſe & poignante,
Belle au leuer du iour, ſieche en ſon Occident,
C'eſt moins que de la neige en l'Eſté plus ardent,
C'eſt vne nef rompue au fort de la tourmente.
L'heur du Monde n'eſt rien qu'vne roüe inconſtante
D'vn labeur eternel montant & deſcendant:
Honneur, plaiſir, profit les eſprits deſbordant,
Tout eſt vent, ſonge & nuë & folie euidente.
Las! c'eſt dont ie me plains moy qui voy commencer,
Ma teſte à ſe meſler, & mes iour ſe paſſer,
Dont i'ay mis les plus beaux en ces vaines fumees.
Et le fruict que ie cueille, & que ie voy ſortir
Des heures de ma vie, helas! ſi mal ſemees,
C'eſt honte, ennuy, regret, dommage & repentir.

XIII.

Si i'ay moins de pouuoir, plus i'ay de cogneiſſance,
Si ma vie eſt vn but immobile aux mal-heurs,
Si mon feu ſe nourriſt dans les flots de mes pleurs,
Si la fin d'vn trauail d'vn autre eſt la naiſſance.
Si rien qu'en des tombeaux nuict & iour ie ne penſe,
Si ie n'aime que l'ombre & les noires couleurs,
Si le iour me deſplaiſt, ſi mes fieres douleurs
Au repos de la nuict croiſſent leur violence:
Si ſans ſçauoir pourquoy ie ne fais que pleurer,
Si du monde inconſtant l'on ne peut s'aſſeurer,
Si c'eſt vn Occean de miſere & de peines,
Si ie n'eſpere ailleurs ni ſalut, ni ſecours:
O Mort n'arreſte plus, romps le fil de mes iours,
Et meurtris quād & moy tāt de morts inhumaines.

XIIII.

Quand quelquefois ie penſe au vol de ceſte vie,
Et que nos plus beaux iours plus viſtemẽt s'en võt,
Comme neige au Soleil mes eſprits ſe defont,
Et de mon cœur troublé toute ioye eſt rauie.
O deſirs qui teniez ma ieuneſſe aſſeruie
Semant deuant le temps des rides ſur mon front,
Ma nef par vos fureurs ne ſera miſe à fond,
Ie voy la riue proche ou le Ciel me conuie.
Mais pourquoy las! pluſtoſt ne me ſuis-ie aduiſé
Que le bien de ce monde, & l'honneur plus priſé
N'eſt qu'vn ſonge, vn fantoſme, vne ombre, vn vain
Telle erreur ſi long temps ne m'euſt pas arreſté (nuage?
Comme vn ſecond Narce amoureux de l'ombrage,
Au lieu du bien parfait & de la verité.

XV.

De foy, d'eſpoir, d'amour, & de douleur comblee
Celle que les pecheurs doiuent tous imiter,
O Seigneur vint ce iour à tes pieds ſe ietter
Peu craignant le meſpris de toute vne aſſemblee.
Ses yeux ſources de feu dont l'Amour à l'emblee
Souloit dedans les cœurs tant de traits bluetter,
Changez en ſource d'eau ne font que deſgouter
L'amertume & l'ennuy de ſon ame troublee.
De ſes pleurs, ô Seigneur, tes pieds elle arroſa,
Les parfuma d'odeurs, les ſeicha, les baiſa,
De ſa nouuelle amour monſtrant la vehemence.
O bien-heureuſe femme, ô Dieu touſiours clement,
O pleurs, ô cœur heureux, qui n'eut pas ſeulement
Pardon de ſon erreur, mais en eut recompenſe.

Quand

XVI.

Quand le Verbe eternel par qui tout eſt formé,
Eut enduré la mort pour nous donner la vie:
Trois diſciples ſecrets pleins d'amour infinie,
Dedans vn monument ont ſon corps enfermé.
Mais auecques ce corps de ton Fils bien-aimé,
Fut enterré ton cœur ô dolente MARIE,
De tes yeux ruiſſelans la ſplendeur fut tarie,
Et de mille couteaux ton eſprit entamé.
Le Ciel, les elemens alors tous ſe troublerent,
De ce grand Vniuers les fondemens tremblerent,
Et le Soleil luiſant eſteignit ſon flambeau.
O ſecret que les ſens ne ſçauroient bien entendre,
Celuy qui comprend tout, & ne ſe peut comprendre,
Eſt clos pour nos pechez dans vn petit tombeau.

XVII.

Quand miroir de moy-meſme en moy ie me regarde
Ie voy comme le temps m'eſt ſans fruict eſcoulé:
Tandis que de ieuneſſe & d'amour affolé,
Le monde en ſes deſtours m'abuſe & me retarde.
La beauté de mes ans comme vn ſonge fuyarde
Me laiſſe en s'enuolant le poil entremeſlé,
Le teint palle & fleſtry, le cœur triſte & gelé,
Qui pour tous beaux penſers la repentance garde.
Me trouuant ſi changé, ie dy morne & confus,
Tu n'es plus ô chetif ce qu'autrefois tu fus,
Voy ta nuict qui s'approche & penſe à la retraite!
R'acquiers le temps perdu doublement trauaillant:
Comme le voyageur trop tard ſe reſueillant,
Gaigne en doublant le pas la perte qu'il a faite.

XIIII.

Quand quelquefois ie penſe au vol de ceſte vie,
Et que nos plus beaux iours plus viſtemẽt s'en võt,
Comme neige au Soleil mes eſprits ſe defont,
Et de mon cœur troublé toute ioye eſt rauie.
O deſirs qui teniez ma ieuneſſe aſſeruie
Semant deuant le temps des rides ſur mon front,
Ma nef par vos fureurs ne ſera miſe à fond,
Ie voy la riue proche ou le Ciel me conuie.
Mais pourquoy las! pluſtoſt ne me ſuis-ie aduiſé
Que le bien de ce monde, & l'honneur plus priſé
N'eſt qu'vn ſonge, vn fantoſme, vne ombre, vn vain
Telle erreur ſi long temps ne m'euſt pas arreſté (nuage?
Comme vn ſecond Narce amoureux de l'ombrage,
Au lieu du bien parfait & de la verité.

XV.

De foy, d'eſpoir, d'amour, & de douleur comblee
Celle que les pecheurs doiuent tous imiter,
O Seigneur vint ce iour à tes pieds ſe ietter
Peu craignant le meſpris de toute vne aſſemblee.
Ses yeux ſources de feu dont l'Amour à l'emblee
Souloit dedans les cœurs tant de traits blueter,
Changez en ſource d'eau ne font que deſgouter
L'amertume & l'ennuy de ſon ame troublee.
De ſes pleurs, ô Seigneur, tes pieds elle arroſa,
Les parfuma d'odeurs, les ſeicha, les baiſa,
De ſa nouuelle amour monſtrant la vehemence.
O bien-heureuſe femme, ô Dieu touſiours clement,
O pleurs, ô cœur heureux, qui n'eut pas ſeulement
Pardon de ſon erreur, mais en eut recompenſe.

Quand

XVI.

Quand le Verbe eternel par qui tout eſt formé,
Eut enduré la mort pour nous donner la vie:
Trois diſciples ſecrets pleins d'amour infinie,
Dedans vn monument ont ſon corps enfermé.
Mais auecques ce corps de ton Fils bien-aimé,
Fut enterré ton cœur ô dolente MARIE,
De tes yeux ruiſſelans la ſplendeur fut tarie,
Et de mille couteaux ton eſprit entamé.
Le Ciel, les elemens alors tous ſe troublerent,
De ce grand Vniuers les fondemens tremblerent,
Et le Soleil luiſant eſteignit ſon flambeau.
O ſecret que les ſens ne ſçauroient bien entendre,
Celuy qui comprend tout, & ne ſe peut comprendre,
Eſt clos pour nos pechez dans vn petit tombeau.

XVII.

Quand miroir de moy-meſme en moy ie me regarde
Ie voy comme le temps m'eſt ſans fruict eſcoulé:
Tandis que de ieuneſſe & d'amour affolé,
Le monde en ſes deſtours m'abuſe & me retarde.
La beauté de mes ans comme vn ſonge fuyarde
Me laiſſe en s'enuolant le poil entremeſlé,
Le teint palle & fleſtry, le cœur triſte & gelé,
Qui pour tous beaux penſers la repentance garde.
Me trouuant ſi changé, ie dy morne & confus,
Tu n'es plus ô chetif ce qu'autrefois tu fus,
Voy ta nuict qui s'approche & penſe à la retraite!
R'acquiers le temps perdu doublement trauaillant:
Comme le voyageur trop tard ſe reſueillant,
Gaigne en doublant le pas la perte qu'il a faite.

XVIII.

Ie regrette en pleurant les iours mal employez
A ſuiure vne beauté paſſagere & muable,
Sans m'eſleuer au Ciel & laiſſer memorable
Maint haut & digne exemple aux eſprits deſuoyez.
Toy qui dans ton pur ſang nos meſfaits as noyez,
Iuge doux, benin pere, & ſauueur pitoyable,
Las! releue, ô Seigneur, vn pecheur miſerable,
Par qui ces vrais ſouſpirs au Ciel ſont enuoyez.
Si ma folle ieuneſſe a couru mainte annee
Les fortunes d'Amour, d'eſpoir abandonnee,
Qu'au port en doux repos i'accompliſſe mes iours.
Que ie meure en moy-meſme, à fin qu'en toy ie viue,
Que i'abhorre le monde, & que par ton ſecours
La priſon ſoit briſee où mon ame eſt captiue.

SVR LES OEVVRES CHRESTIENNES de Monſieur des Portes.

DES-PORTES *n'ayant plus les vers en reuerẽce*
Du Prophete Apollon plein de net iugement
Tu vas ornant les tiens d'vn ſi bel ornement,
Qu'ils auront à la fin ſur tous la preference.
Quand au ſiege d'Amour tu fis la comparence,
Ieune aigle regardant le ſoleil fermement
Au Ciel d'vn beau viſage, en ce rauiſſement
Tu chantois d'vn Dieu feint vne feinte apparence:
Mais de la vray-ſemblance aux cieux eſtant porté
Tu vois ore de Dieu l'eſſence en verité:
Et t'animant tes vers de ſon ame eternelle,

Tu

Tu auras pour loyer toute immortalité:
Car Dieu donne touſiours par la poſterité,
Vn loyer immontel pour vne œuure immortelle
L. VAVQVELIN, de la Freſnaye.

SVR LES OEVVRES CHRESTIENnes de monſieur des Portes.

IOy qui iadis reduit ſous l'amoureux empire,
Pour adoucir l'aigreur de ton mal rigoureux
As ſi bien ſceu te plaindre en tes vers amoureux,
Qu'Amour, bien que tyran, les liſant en ſouſpire.
Ore montant plus haut les cordes de ta Lyre,
Tu dreſſes vers le Ciel ton vol auantureux,
A fin que des beautez de ce lieu bien-heureux
Le plus diuin ſuiet tu te puiſſes eſtire.
DES PORTES, *c'eſt le but où tu viſois touſiours,*
Et croy que tout expres eſcriuant tes Amours
Tu choiſis Parthenie, Hippolyte & Diane.
Car tous ces chaſtes noms prediſoient qu'à la fin
Tu deuois de tout poinct quitter l'amour profane,
Et d'vn plus graue thon chanter l'amour diuin.
R. ESTIENNE.

QVi tulerat myrti nullo non dante coronam,
Dum caneret quondã Cyprida pene puer:
Nunc ſimul ac vitæ PORTAEVS luſtra peregit,
Bis tria, vir ſequitur quæ magis apta viro:
Æternúmque iubet vatum figmenta valere,
Veracem vt vero prædicet ore Deum.
R. STEPHANVS.

TABLE

TABLE
DES POESIES
CONTENVES EN
CE VOLVME.

SONNETS.

AH mon Dieu ie me meurs. page 604
Aimons nous, ma Deeſſe. 128
A la beauté du Ciel 253
A mon terreſtre Ciel 219
Amour a mis mon cœur 45
Amour, à qui i'ay fait 196
Amour, bruſle mon cœur 43
Amour, choiſis mon cœur 225
Amour de ſa main propre 98
Amour en meſme inſtant 180
Amour, vn oiſeau volant 16
Amour peut à ſon gré 160
Amour quand fus-tu né? 31
Amour qui vois mon cœur 161
Amour ſçeut vne fois 159
Amour ſi i'ay ſouffert 212
Amour, s'il t'en ſouuient 280
Amour, trie & choiſi 89
A pas lents & tardifs 201
A peine vn doux Printemps 271
Arreſte vn peu, mon cœur 90
Aſpre & ſauuage cœur 202

Auec

Auec vn ſi beau nœud 667
Au nid des Aquilons 228
Auoir pour toute guide 201
Au ſainct ſiege d'Amour 102
Autour de mon eſprit 659
Autour des corps 211
Aux plus rudes aſſaux 152
Ayant bruſlé d'Amour 20
Ayant trois ans entiers 210
Beaux nœuds creſpes & blons 143
Beaux yeux, par qui l'Amour 285
Belle & cruelle main 142
Belle & guerriere main 109
Bien heureux le deſtin 614
Bien que le mal d'Amour 207
Bien que l'onde peſante 257
Bien que ma patience 216
Bien qu'vne fieure ardente 206
Bien ſouuent Hippolyte lá meſ.
Ce bras qui m'a tiré 258
Ce cœur qui t'aima tant 665
Ce iour vn pauure amant 196
Celle à qui mes eſcris 122
Celle qui de mon mal 121
Celle à qui i'ay ſacré 31
Celuy que l'Amour range 29
Celuy qui n'a point veu 162
Ce mignon ſi fraizé 548
Ce Mitoir bien-heureux 583
Ce n'eſt aſſez 163

Cent & cent fois le iour 133
Cent fois tout courroucé 283
Ces diſcours enchanteurs 546
Ces eaux qui ſans ceſſer 37
Ces froideurs, ces deſdains 257
Ces pleurs tirez du cœur 274
Ceſſe, ô maudite main 281
Ceſſe, ô trop foible eſprit 161
Ceſte belle ennemie 252
Ceſte fontaine eſt froide 592
Ceſte fureur d'Amour 555
Ceſte humeur qui m'aueugle 138
Ceſt habit trop heureux 254
Ceſt œil du firmament 245
C'eſtoit vn iour d'eſté 520
Ceux que trod d'auarice 254
Ceux qui liront ces vers 556
Chacun iour mon eſprit 143
Chacun nous eſt contraire 296
Chaſſez de voſtre cœur 109
Chaſte ſœur d'Apollon 151
Cercher depuis trois iours 284
Chere & chaſte Deeſſe 292
Cheueux, preſent fatal 128
Comme on voit au Printemps 586
Comme on voit parmy l'air 666
Comme quand il aduient qu'vne place 221
Comme vn chien que ſon maiſtre 541
Comme vn pauure malade 44
Daphnis giſoit au lict 662

Digitized by Google

De ces yeux rigoureux 268
Demain, i'eſpere voir la meſ
Depuis deux ans entiers 213
Depuis que ſous vos loix 106
De quels couteaux 226
Dés le iour que mon ame 13
De tout poinct maintenant 555
Deux clairs Soleils 190
Deux que le traict d'Amour 519
Dieu des hommes perdus 539
Dieu que fais de mon cœur 160
Dieux que de tourbillons 511
Doncques ſera-til vray 32
Douce fin de mes vœux 252
D'où vient qu'vne beauté 127
Dreſſez moy ſans ceſſer 140
Du bel œil de Diane 15
D'vne Douleur poignante 243
Durant les grands chaleurs 16
Durant que ie vous chante 249
Durant qu'vn feu cruel 197
Du ſommeil qui te cloſt 646
Echo, Nymphe iadis 270
Elle pleuroit 26
Eloignant vos beautez 23
Encore aucunefois 107
En fin l'Amour cruel 273
En moy ſeul la douleur 291
En pire eſtat ma fortune eſt venuë 127
Entre les dons du Ciel 664

Digitized by Google

Eſpoir faux & trompeur	293
Eſpouuantable Nuict	220
Eſt-il vray qu'autrefois	554
Fort Sommeil de quatre ans	551
Franc du triſte ſeruage	543
Friſez vos blons cheueux	là meſ.
Grand Iupiter	179
Helas chaſſez ce vouloir obſtiné	40
Helas de plus en plus	37
Helas! que veux ie faire?	269
Hé, ne ſuffit-il pas	69
Hé que n'eſt-il permis	518
Heureux anneau	38
I'accompare Madame	46
Iamais au grand iamais	148
Iamais d'vn ſi grand coup	132
Iamais fidelle Amant	123
I'attens en tranſiſſant	297
I'auoy creu que l'eſpoir	264
I'auoy fait mille efforts	549
I'ay couru, i'ay tourné	155
I'ay dit à mon Deſir	242
I'ay fait de mes deux yeux	131
I'ay langui mal-heureux	176
I'ay long voyagé	41
I'ay par long temps	45
I'ay tant ſouffert d'ennuis	141
I'ay tant ſuiuy l'Amour	46
Icare eſt cheut icy	156
Ie cognoy par eſſay	551

Digitized by Google

Ie croy que tout mon lict 202
Ie la doy bien haïr 532
Ie l'aimay par deſſein 550
Ie l'aime bien 540
Ie le confeſſe, Amour 28
Ie me laiſſe bruſler 14
Ie m'eſtoy dans le temple 135
Ie me trauaille aſſez 35
Ie me veux rendre Hermite 95
Ie n'ay plus dans le cœur 520
Ie ne me plains 27
Ie ne puis par mes pleurs 293
Ie ne puis pour mon mal 159
Ie ne ſuis point ialoux 108
Ie ne veux deſormais 582
Ie ne veux plus aimer 540
Ie ne veux plus penſer 521
Ie pars, non point de vous 266
Ie porte plus au cœur 272
Ie recerche à toute heure 39
Ie reſſemble en aimant 199
Ie ſçay qu'ell'ont des yeux 97
Ie ſens fleurir 163
I'eſtoy dans vne ſalle 214
I'eſtoy ſans cognoiſſance 138
Ie ſuis chargé d'vn mal 21
Ie ſuis repris 42
Ie te l'auois bien dit 39
Ie vay contant les iours 227
Ie verray par les ans 283

Digitized by Google

Ie veux iurer ces vers 228
Ie vous donne vne mort 585
Ie vous offre ces vers 11
Ie voy mille clartez 256
Ie voyois foudroyer 532
I'excuſe le mary 130
Il faudra bien 549
Iunon royne des Dieux 116
La beauté de noſtre aage 275
La Foy, qui pour ſon temple 147
La garniſon d'ennuis 271
La Mort qui porte enuie 203
Langue muette 726
L'arc de vos bruns ſourcils 165
Las, ie ne verray plus 125
Las ie ſçay bien 15
Las, on dit que l'eſpoir 44
L'aſpre fureur 19
Las, que me ſert de voir 24
Las que me ſert quand 25
Las que puis-ie auoir 178
Las qui languit iamais 20
Las temperez vn peu 289
Las trop iniuſte amour 91
L'eau tombant en lieu bas 209
Le Ciel qui mieux que moy 585
Le iour mal-encontreux 290
Le iour que ie fus né 263
Le labeur glorieux 584
Le penſer qui m'enchante 239

Digitized by Google

Le rayon d'vn bel œil 263
Le robuſte animal 142
Les celeſtes beautez 247
Les combats renommez 256
Le Sculpteur excellent 249
Le ſerain de mes iours 284
Les ſanglots continus 87
Les premiers iours qu'Amour 36
Le temps leger s'enfuit 253
Le tyran des Hebreux 223
Liberté precieuſe 539
Loin du nouueau Soleil 539
Lors que le trait 25
Lycaſte & Philemon 600
Ma belle & chere mort 286
Ma bouche à haute voix 178
Madame, Amour, Fortune 96
Madame, apres la mort 43
Mal-heureux fut le iour 36
Mal-heureux que ie ſuis 98
Ma nef paſſo au deſtroit 47
Marchands qui recerchez 28
Mary ialoux 130
Ma vie à vn enfer 122
Mer, qui quelquefois calme 295
Mes yeux accouſtumez 217
Mettez moy ſur la mer 179
Miſerables trauaux 294
Mon cœur qui iuſqu'icy 519
Mon Dieu, mon Dieu 26

Digitized by Google

Mon Dieu que de beautez 164
Myrtis, Corinne 585
Ne dites plus, Amans 125
Non, ie ne me plains pas 544
Non, non, ie veux mourir 512
Non, non, n'eſtimez point 528
Nuict mere des ſoucis 290
Ni les deſdains 19
O beaux cheueux chatains 587
O beaux yeux inhumains 180
O bien-heureux eſprits 661
O champs cruels volleurs 203
O doux venin mortel 200
O Foy, qui dans mon ame 291
O iournee inconſtante 247
O lict s'il eſt ainſi 13
O miſerables yeux 265
O mon Cœur plein d'ennuis 197
O mon petit Liuret 91
O Mort, tu pers ton temps 137
On liſoit en ſes yeux 270
On ne voit rien 17
On verra defaillir 150
Or peu durables fleurs 665
Or' que bien loin de vous 33
Or' que mon beau Soleil 23
O ſageſſe ignorante 295
O ſonge heureux & doux 34
O ſouſpirs bien-aimez 517
O vers que i'ay chantez 153

Digitized by Google

Où ſont ces chaſtes feux 294
Parmy ces blonds cheueux 241
Par vos graces, Madame 30
Pauure cœur deſolé 293
Pendant que mon eſprit 151
Plus i'ay de cognoiſſance 244
Pour alleger mon eſprit 262
Pource que ie vous aime 263
Pour eſtre abſent 24
Pour faire vne guirlande 662
Pour me recompenſer 30
Pourquoy contre mon gré 661
Pourquoy ne l'aimeroy ie 248
Pourquoy ſi follement 165
Pourquoy ſi plein d'orgueil 162
Pourquoy tant d'ennuis diuers 213
Prince à qui les deſtins 541
Priué des doux regards 92
Puis donc qu'elle a changé 548
Puis-ie bien tant ſouffrir 668
Puis-ie pas à bon droit 32
Puis que ie ne fay rien 42
Puis que mon plus bel aage 108
Puis que par ton ſecours 88
Puis que pour mon mal-heur 117
Puis que tous les mal-heurs 282
Puis que vous le voulez 158
Puis qu'il vous plaiſt, Madame 140
Puis qu'on veut que l'image 47
Puiſſent touſiours durer 281

Digitized by Google

Quand du doux fruict d'amour 517
Quand i'admire eſtonné 149
Quand i'approche de vous 35
Quand ie ly tout rauy 593
Quand ie penſe aux douleurs 529
Quand ie portois le ioug 550
Quand ie pouuois me plaindre 157
Quand ie ſuis tout le iour 158
Quand ie vous voy ſi belle 262
Quand ie voy flamboyer 220
Quand la fiere beauté 38
Quand l'ardente ieuneſſe 258
Quand le Soleil doré 190
Quand l'ombrageuſe nuict 224
Quand nous aurons paſſé 136
Quand premier Hyppolite 199
Quād quelquefois ie pēſe 175
Qu'auance ie en l'aimant 272
Que d'agreables feux 286
Que ie hay l'inconſtance 149
Que ie ſuis redeuable 224
Quel ciel noircy de pluye 267
Quel deſtin fauorable 592
Quel martyre aſſez fort 298
Quel ſupplice infernal 139
Que maudits ſoient mes yeux 136
Que me ſert d'aimer tant 518
Que ne ſuis-ie endormy 280
Que trop d'amour me ſeche 106
Qui faict plainte d'Amour 181

Digitized by Google

Qu'il ſouffre inceſſamment 241
Qui veut fermer l'entree 255
Qui void vos yeux diuins 244
Qu'on m'arrache le cœur 132
Qu'on ne me prenne pas 289
Quoy que face le Ciel 572
Quoy que vous en penſiez 144
Qu'vne ſecrette ardeur 164
Rauy de mon penſer 225
Recerche qui voudra 591
Rendez-vous plus cruels 223
Se faſcher des propos 288
Se peut-il trouuer peine 533
Si c'eſt aimer 27
Si ce n'eſt qu'amitié 533
Si ceſte grand' beauté 198
Si doucement 214
Si i'aime autre que vous 150
Si i'aime iamais plus 41
Si ie me ſieds à l'ombre 90
Si ie puis deſloger 296
Si la foy plus certaine 18
Si la fureur d'Amour 215
Si la loy des Amours 297
Si l'amour de ma foy 152
Si la pitié trouue en vous 40
Si la vierge Erigone 273
Si le mary ialoux 97
Si le paſteur de Troye 222
Si les pleurs que i'eſpans 212

S'il eſt vray que le Ciel 33
S'il n'y a rien ſi froid 209
Si l'outrageuſe loy 298
Simulacres diuins 259
Si par voſtre beauté 245
Si toſt qu'au plus matin 29
Si trop en vous ſeruant 246
Si voſtre eſprit diuin 264
Si vous m'aimez, Madame 110
Si vous voulez 103
Six iours, ha! Dieu c'eſt trop 534
Solitaire & penſif 34
Sommeil paiſible fils 222
Soucy chaud & glacé 219
Sur le tombeau ſacré 147
Tant d'amour, tant de foy 141
Tant d'outrageux propos 200
Tourne mon Cœur 211
Tout le iour mes deux yeux 667
Trois fois les Xanthiens 246
Tu t'abuſes, Decour 582
Vallon, ce Dieu tyran 18
Vante toy maintenant 666
Venus cerche ſon fils 157
Vers, engeance maudite 282
Vn iour l'aueugle Amour 17
Vn Soleil clair de flamme 664
Vn yuoire viuant 248
Voicy du gay Printemps 12
Voſtre bouche, ô Deeſſe 131

Digitized by Google

Voſtre cœur s'eſt changé 223
Voulois ambitieux 215
Vous l'auiez inuenté 124
Vous le voulez 107
Vous me cachez vos yeux 175
Vous m'auez tant appris 288
Vous n'eſtes point mes yeux 210
Vous n'aimez rien que vous 243
Vous qui fuyez le pas 259
Vous voulez eſtre Hermite 95
Voyant le beau Soleil 255
Vrais ſouſpirs qui ſortez 285
Yeux qui guidez mon ame 102

CHANSONS.

Ah! Dieu que la flamme eſt cruelle 546
Amour, grand vainqueur des vainqueurs 145
Amour oyant tant renommer 261
Bleſſé d'vne playe inhumaine 204
Celuy que le Ciel tout-puiſſant 134
Ceux qui peignent Amour ſans yeux 21
Doncques ce Tyran ſans mercy 523
Douce liberté deſiree 172
En quel deſert 92
Helas! que faut-il que ie face 287
Helas! que me faut-il faire 76
Ie ne veux iamais plus penſer 104
L'Amour qui loge en ma poitrine 75
Las! en vous eſloignant, Madame 116
Las! que nous ſommes miſerables 572
La terre n'agueres glacee 113

Digitized by Google

Le mal qui me rend miſerable 232
M'oſtant le fruict 544
O beaux ennemis de mon cœur 269
O bien-heureux 588
O Nuict, ialouſe nuict 521
Pour faire qu'vne affection 234
Pour voir ma fin toute aſſeuree 230
Pour vous aimer 181
Quand ie penſe aux plaiſirs 77
Quand vous aurez vn cœur 542
Quel feu par les vents animé 182
Que m'a ſeruy 525
Que n'ay-ie la langue auſſi prompte 205
Que vous m'allez tourmentant 148
Que ie ſuis redeuable 176
Rozette, pour vn peu d'abſence 613
Sçauez-vous ce que ie deſire 231
Si toſt que voſtre œil m'eut bleſſé 237
Sus, ſus, mon Luth 49
Tant que i'ay eu du ſang 229
Trompé d'attraits 553
Vn doux traict de vos yeux 103

ODES.

Cependant que l'honneſteté 552
De mes ans la fleur ſe deſteint 299
Quand tu ne ſentirois 607

STANCES.

Ah! Dieu faut-il partir 564
Alors qu'aupres de vous 265
Amour, guide ma plume 568

Digitized by Google

Bel le & fiere Deeſſe 154
Ceſſe, Amour, tes rigueurs 556
De la Chaſſe 639
Douze filles d'Affrique 629
D'où vient qu'vn beau 174
En fin les dieux benins 276
Iupiter, s'il eſt vray 606
Lors que i'eſcry ces vers 166
Lors qu'vn de vos rayons 129
Du Mariage 574
Priué du bel aſtre amoureux 251
Quand au matin 205
Quand i'eſpreuue en aimant 216
Que ie vous plains 274
Quel ſecours faut-il plus 514
Si ie languy 208
Si l'angoiſſe derniere 237
S'il eſt vray comme on dit 604
Soit que mon haut deſir 260
Sommeil qui trop cruel 137
Sont-ce dards ou regards 250
Vous m'auez faict ietter 277

HYMNES TIERCES.

Pleurs & ſouſpirs 111
Si iamais plus 86

DIALOGVES.

Ah! Dieu que c'eſt 53
Amour ame des cœurs 48
Berger quelle aduenture eſtrange 600
Doncques ces vœux bien aimez 529

Digitized by Google

Que ferez-vous, dites Madame 580
Que ſera-ce de vous 267
Qui vous rend ô mes yeux 144

EPIGRAMMES.

Blanche aux yeux verds 607
I'aimois vn peu Phyllis 606
Ie t'apporte, ô Sommeil 607
Ie voulu baiſer ma rebelle 605
Si deſſus vos leures des roſes là meſ.

COMPLAINTES.

Cerchez mes triſtes yeux 610
Contre le temps 668
Cruelle loy d'amour 160
De pleurs en pleurs 566
Depuis l'aube du iour 68
Ie ſuis las de laſſer 617
Ie veux maudire amour 72
Las ie me meurs 71
Las plus ie vais auant 536
Lieux de moy tant aimez 619
Ma foy mal recogneuë 571
Or que ie ſuis abſent 55
Puis que i'eu bien le cœur 534
Puis que le ciel cruel 52
Quand ie viens à penſer 614
Quelle manie 622
Qui fera de mes yeux 560
Seroit-il bien poſſible? 509

ELEGIES.

Apres auoir paſſé 501

Digitized by Google

Ayez le cœur d'vn tygre 188
Beauté ſi chere aux yeux 345
Celuy n'auoit d'amour 366
Celuy qui n'aime point 314
C'eſt en vain qu'on s'eſſaye 338
Comme le Pelerin 369
Comme dedans vn bois 323
De tous ceux qui d'Amour 328
En la ſaiſon premiere 332
Iamais foible vaiſſeau 191
Ie delibere en vain 167
Ie ne refuſe point 395
Ie ne veux point blaſmer 348
Ie recognoy ma faute 397
Laſſfaut-il que mon mal 360
Le iour non iour pour moy 400
Lors que le traict d'Amour 363
Maiſtreſſe en t'eſcriuant 356
Plus i'eſloigne les yeux 310
Pour gage de ma foy 319
Que doit faire vn Amant 342
Que ie fus mal-heureux 305
Que ſeruiroit nier 389
Rompons tous les preſens 393
Si l'Amour eſt vn Dieu 382
Vous qui pippez d'Amour 375
Vous qui tenez ma vie 351

CARTELS ET MASQVARADES.

A quoy ſe peuuent mieux 637
Aſſemblez-vous 625

Digitized by Google

Ce dueil que nous portons 632
Ces deux enfans de Mars 638
Douze filles d'Affrique 629
Hors de mon humide seiour 636
Il n'est point d'autre liberté 627
L'homme est bien mal-heureux 631
Lors que le preux Achile 628
O Foy grand' Deité 635
Où suis-ie,ô miserable 642
Sous le Ciel plus serain 624

DISCOVRS.

Que faictes-vous,Mignons 593
Si l'Amour est vn Dieu 382
Chant d'Amour 58
Proces contre Amour 62
Contre Amour 79
Priere au Sommeil 99
Songe 100
De la Ialousie 117
Tombeau d'Amour 133
Grand Dieu d'Amour 170
Du cours de l'An 186
Pour vn mal d'yeux 274
La Pyromance 406
Aduenture I. Cleophon 414
Aduenture II. Eurylas 424
Pour le premier iour de l'an 513
Adieu à la Pologne 580
Metamorphoses 598
Baisez 601

Digitized by Google

EPITAPHES.

De M.de Briſſac 643
De M.la Comteſſe de Mansfeld 644
De M.la Mareſchale de Briſſac là meſ
De M.de Martigues 645
De M.de Sillac là meſ.
De M.d'Anton 646
A la France là meſ.
De M. Bourdin 647
De Brevet, Eunuque là meſ.
D'vne Barbiche 648
De M. des Iardins 649
De Damoiſelle Ieanne de Loynes là meſ.
De M. Marguerite Ducheſſe de Sauoye 650
Sur les Cœurs des meſſieurs les Cardinaux de Lorraine & de Guiſe 651
De M. du Gaſt là meſ.
De Remy Belleau 653
De M. de Quelus là meſ.
Du ieune Maugiron 655
De Madamoiſelle de Roſtain 657
De l'annee M. D. LXX 663
De M. De l'Aubeſpine là meſ.
Regrets funebres ſur la mort de Diane 664

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

Roland furieux 446
Rodomon 464
Imitation de la complainte de Bradamante 489
Autre imitation 491
Angelique 495

Digitized by Google

Ce dueil que nous portons 632
Ces deux enfans de Mars 638
Douze filles d'Affrique 629
Hors de mon humide seiour 636
Il n'est point d'autre liberté 627
L'homme est bien mal-heureux 631
Lors que le preux Achile 628
O Foy grand' Deité 635
Où suis-ie,ô miserable 642
Sous le Ciel plus serain 624

DISCOVRS.

Que faictes-vous,Mignons 593
Si l'Amour est vn Dieu 382
Chant d'Amour 58
Proces contre Amour 62
Contre Amour 79
Priere au Sommeil 99
Songe 100
De la Ialousie 117
Tombeau d'Amour 133
Grand Dieu d'Amour 170
Du cours de l'An 186
Pour vn mal d'yeux 274
La Pyromance 406
Aduenture 1. Cleophon 414
Aduenture 11. Eurylas 424
Pour le premier iour de l'an 513
Adieu à la Pologne 580
Methamorphoses 598
Baiser 601

EPI

Digitized by Google

EPITAPHES.

De M.de Briſſac 643
De M.la Comteſſe de Mansfeld 644
De M.la Mareſchale de Briſſac là meſ
De M.de Martigues 645
De M.de Sillac là meſ.
De M.d'Anton 646
A la France là meſ.
De M. Bourdin 647
De Breuet, Eunuque là meſ.
D'vne Barbiche 648
De M. des Iardins 649
De Damoiſelle Ieanne de Loynes là meſ.
De M. Marguerite Ducheſſe de Sauoye 650
Sur les Cœurs des meſſieurs les Cardinaux de Lorraine & de Guiſe 651
De M. du Gaſt là meſ.
De Remy Belleau 653
De M. de Quelus là meſ.
Du ieune Maugiron 655
De Madamoiſelle de Roſtain 657
De l'annee M. D. LXX 663
De M. De l'Aubeſpine là meſ.
Regrets funebres ſur la mort de Diane 664

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

Roland furieux 446
Rodomon 464
Imitation de la complainte de Bradamante 489
Autre imitation 491
Angelique 493

Digitized by Google

Mon Dieu que de beautez 164
Myrtis, Corinne 585
Ne dites plus, Amans 125
Non, ie ne me plains pas 544
Non, non, ie veux mourir 512
Non, non, n'eſtimez point 528
Nuict mere des ſoucis 290
Ni les deſdains 19
O beaux cheueux chatains 587
O beaux yeux inhumains 180
O bien-heureux eſprits 661
O champs cruels volleurs 203
O doux venin mortel 200
O Foy, qui dans mon ame 291
O iournee inconſtante 247
O liet s'il eſt ainſi 13
O miſerables yeux 265
O mon Cœur plein d'ennuis 197
O mon petit Liuret 91
O Mort, tu pers ton temps 137
On liſoit en ſes yeux 270
On ne voit rien 17
On verra defaillir 150
Or peu durables fleurs 665
Or' que bien loin de vous 33
Or' que mon beau Soleil 23
O ſageſſe ignorante 295
O ſonge heureux & doux 34
O ſouſpirs bien-aimez 517
O vers que i'ay chantez 153

Ou

Où ſont ces chaſtes feux 294
Parmy ces blonds cheueux 241
Par vos graces, Madame 30
Pauure cœur deſolé 293
Pendant que mon eſprit 151
Plus i'ay de cognoiſſance 244
Pour alleger mon eſprit 262
Pource que ie vous aime 263
Pour eſtre abſent 24
Pour faire vne guirlande 662
Pour me recompenſer 30
Pourquoy contre mon gré 661
Pourquoy ne l'aimeroy ie 248
Pourquoy ſi follement 165
Pourquoy ſi plein d'orgueil 162
Pourquoy tant d'ennuis diuers 213
Prince à qui les deſtins 541
Priué des doux regards 92
Puis donc qu'elle a changé 548
Puis-ie bien tant ſouffrir 668
Puis-ie pas à bon droit 32
Puis que ie ne fay rien 42
Puis que mon plus bel aage 108
Puis que par ton ſecours 88
Puis que pour mon mal-heur 117
Puis que tous les mal-heurs 282
Puis que vous le voulez 158
Puis qu'il vous plaiſt, Madame 140
Puis qu'on veut que l'image 47
Puiſſent touſiours durer 281

Digitized by Google

Quand du doux fruict d'amour 517
Quand i'admire eſtonné 149
Quand i'approche de vous 35
Quand ie ly tout rauy 593
Quand ie penſe aux douleurs 529
Quand ie portois le ioug 550
Quand ie pouuois me plaindre 157
Quand ie ſuis tout le iour 158
Quand ie vous voy ſi belle 262
Quand ie voy flamboyer 220
Quand la fiere beauté 38
Quand l'ardente ieuneſſe 258
Quand le Soleil doré 190
Quand l'ombrageuſe nuict 224
Quand nous aurons paſſé 136
Quand premier Hyppolite 199
Quãd quelquefois ie pẽſe 175
Qu'auance ie en l'aimant 272
Que d'agreables feux 286
Que ie hay l'inconſtance 149
Que ie ſuis redeuable 224
Quel ciel noircy de pluye 267
Quel deſtin fauorable 592
Quel martyre aſſez fort 298
Quel ſupplice infernal 139
Que maudits ſoient mes yeux 136
Que me ſert d'aimer tant 518
Que ne ſuis-ie endormy 280
Que trop d'amour me ſeche 106
Qui faict plainte d'Amour 181

Digitized by Google

Qu'il ſouffre inceſſamment 241
Qui veut fermer l'entree 255
Qui void vos yeux diuins 244
Qu'on m'arrache le cœur 132
Qu'on ne me prenne pas 289
Quoy que face le Ciel 572
Quoy que vous en penſiez 144
Qu'vne ſecrette ardeur 164
Rauy de mon penſer 225
Recerche qui voudra 591
Rendez-vous plus cruels 223
Se faſcher des propos 288
Se peut-il trouuer peine 533
Si c'eſt aimer 27
Si ce n'eſt qu'amitié 513
Si ceſte grand' beauté 198
Si doucement 214
Si i'aime autre que vous 150
Si i'aime iamais plus 41
Si ie me ſieds à l'ombre 90
Si ie puis deſloger 296
Si la foy plus certaine 18
Si la fureur d'Amour 215
Si la loy des Amours 297
Si l'amour de ma foy 152
Si la pitié trouue en vous 40
Si la vierge Erigone 273
Si le mary ialoux 97
Si le paſteur de Troye 222
Si les pleurs que i'eſpans 232

Digitized by Google

S'il eſt vray que le Ciel 33
S'il n'y a rien ſi froid 209
Si l'outrageuſe loy 298
Simulacres diuins 259
Si par voſtre beauté 245
Si toſt qu'au plus matin 29
Si trop en vous ſeruant 246
Si voſtre eſprit diuin 264
Si vous m'aimez, Madame 110
Si vous voulez 103
Six iours, ha! Dieu c'eſt trop 534
Solitaire & penſif 34
Sommeil paiſible fils 222
Soucy chaud & glacé 219
Sur le tombeau ſacré 147
Tant d'amour, tant de foy 141
Tant d'outrageux propos 200
Tourne mon Cœur 211
Tout le iour mes deux yeux 667
Trois fois les Xanthiens 246
Tu t'abuſes, Decour 582
Vallon, ce Dieu tyran 18
Vante toy maintenant 666
Venus cerche ſon fils 157
Vers, engeance maudite 282
Vn iour l'aueugle Amour 17
Vn Soleil clair de flamme 664
Vn yuoire viuant 248
Voicy du gay Printemps 12
Voſtre bouche, ô Deeſſe 131

Digitized by Google

Voſtre cœur s'eſt changé 123
Vouloir ambitieux 215
Vous l'auiez inuenté 124
Vous le voulez 107
Vous me cachez vos yeux 175
Vous m'auez tant appris 288
Vous n'eſtes point mes yeux 210
Vous n'aimez rien que vous 243
Vous qui fuyez le pas 259
Vous voulez eſtre Hermite 95
Voyant le beau Soleil 255
Vrais ſouſpirs qui ſortez 285
Yeux qui guidez mon ame 102

CHANSONS.

Ah! Dieu que la flamme eſt cruelle 546
Amour, grand vainqueur des vainqueurs 145
Amour oyant tant renommer 261
Bleſſé d'vne playe inhumaine 204
Celuy que le Ciel tout-puiſſant 134
Ceux qui peignent Amour ſans yeux 21
Doncques ce Tyran ſans mercy 523
Douce liberté deſiree 172
En quel deſert 92
Helas! que faut-il que ie face 287
Helas! que me faut-il faire 76
Ie ne veux iamais plus penſer 104
L'Amour qui loge en ma poitrine 75
Las! en vous eſloignant, Madame 116
Las! que nous ſommes miſerables 572
La terre n'agueres glacee 113

Digitized by Google

Le mal qui me rend miſerable 232
M'oſtant le fruict 544
O beaux ennemis de mon cœur 269
O bien-heureux 588
O Nuict, ialouſe nuict 521
Pour faire qu'vne affection 234
Pour voir ma fin toute aſſeuree 230
Pour vous aimer 181
Quand ie penſe aux plaiſirs 77
Quand vous aurez vn cœur 542
Quel feu par les vents animé 182
Que m'a ſeruy 525
Que n'ay-ie la langue auſſi prompte 205
Que vous m'allez tourmentant 148
Que ie ſuis redeuable 176
Rozette, pour vn peu d'abſence 613
Sçauez-vous ce que ie deſire 231
Si toſt que voſtre œil m'eut bleſſé 237
Sus, ſus, mon Luth 49
Tant que i'ay eu du ſang 229
Trompé d'attraits 553
Vn doux traict de vos yeux 103

ODES.

Cependant que l'honneſteté 552
De mes ans la fleur ſe deſteint 299
Quand tu ne ſentirois 607

STANCES.

Ah! Dieu faut-il partir 564
Alors qu'aupres de vous 265
Amour, guide ma plume 568

Belle

Bel le & fiere Deeſſe 154
Ceſſe, Amour, tes rigueurs 556
De la Chaſſe 639
Douze filles d'Affrique 629
D'où vient qu'vn beau 174
En fin les dieux benins 276
Iupiter, s'il eſt vray 606
Lors que i'eſcry ces vers 166
Lors qu'vn de vos rayons 129
Du Mariage 574
Priué du bel aſtre amoureux 251
Quand au matin 205
Quand i'eſpreuue en aimant 216
Que ie vous plains 274
Quel ſecours faut-il plus 514
Si ie languy 208
Si l'angoiſſe derniere 237
S'il eſt vray comme on dit 604
Soit que mon haut deſir 260
Sommeil qui trop cruel 137
Sont-ce dards ou regards 250
Vous m'auez faict ietter 277

HYMNES TIERCES.

Pleurs & ſouſpirs 111
Si iamais plus 86

DIALOGVES.

Ah! Dieu que c'eſt 53
Amour ame des cœurs 48
Berger quelle aduenture eſtrange 600
Doncques ces vœux bien aimez 529

Digitized by Google

Que ferez-vous, dites Madame 580
Que sera-ce de vous 267
Qui vous rend ô mes yeux 144

EPIGRAMMES.

Blanche aux yeux verds 607
I'aimois vn peu Phyllis 606
Ie t'apporte, ô Sommeil 607
Ie voulu baiſer ma rebelle 605
Si deſſus vos leures des roſes là meſ.

COMPLAINTES.

Cerchez mes triſtes yeux 610
Contre le temps 668
Cruelle loy d'amour 160
De pleurs en pleurs 566
Depuis l'aube du iour 68
Ie ſuis las de laſſer 617
Ie veux maudire amour 72
Las ie me meurs 71
Las plus ie vais auant 536
Lieux de moy tant aimez 619
Ma foy mal recogneuë 571
Or que ie ſuis abſent 55
Puis que i'eu bien le cœur 534
Puis que le ciel cruel 52
Quand ie viens à penſer 614
Quelle manie 622
Qui fera de mes yeux 560
Seroit-il bien poſſible? 509

ELEGIES.

Apres auoir paſſé 501

Digitized by Google

Ayez le cœur d'vn tygre 188
Beauté ſi chere aux yeux 345
Celuy n'auoit d'amour 366
Celuy qui n'aime point 314
C'eſt en vain qu'on s'eſſaye 338
Comme le Pelerin 369
Comme dedans vn bois 323
De tous ceux qui d'Amour 328
En la ſaiſon premiere 332
Iamais foible vaiſſeau 191
Ie delibere en vain 167
Ie ne refuſe point 395
Ie ne veux point blaſmer 348
Ie recognoy ma faute 397
Laſſaut-il que mon mal 360
Le iour non iour pour moy 400
Lors que le traict d'Amour 363
Maiſtreſſe en t'eſcriuant 356
Plus i'eſloigne les yeux 310
Pour gage de ma foy 319
Que doit faire vn Amant 342
Que ie fus mal-heureux 305
Que ſeruiroit nier 389
Rompons tous les preſens 393
Si l'Amour eſt vn Dieu 382
Vous qui pippez d'Amour 375
Vous qui tenez ma vie 351

CARTELS ET MASQVARADES.

A quoy ſe peuuent mieux 637
Aſſemblez-vous 625

Digitized by Google

Ce dueil que nous portons 632
Ces deux enfans de Mars 638
Douze filles d'Affrique 629
Hors de mon humide seiour 636
Il n'est point d'autre liberté 627
L'homme est bien mal-heureux 631
Lors que le preux Achile 628
O Foy grand' Deité 635
Où suis-ie,ô miserable 642
Sous le Ciel plus serain 624

DISCOVRS.

Que faictes-vous,Mignons 593
Si l'Amour est vn Dieu 382
Chant d'Amour 58
Proces contre Amour 62
Contre Amour 79
Priere au Sommeil 99
Songe 100
De la Ialousie 117
Tombeau d'Amour 133
Grand Dieu d'Amour 170
Du cours de l'An 186
Pour vn mal d'yeux 274
La Pyromance 406
Aduenture I. Cleophon 414
Aduenture II. Eurylas 424
Pour le premier iour de l'an 513
Adieu à la Pologne 580
Methamorphoses 598
Baiser 601

EPI

Digitized by Google

EPITAPHES.

De M.de Briſſac 643
De M.la Comteſſe de Mansfeld 644
De M.la Mareſchale de Briſſac la meſ
De M.de Martigues 645
De M.de Sillac là meſ.
De M.d'Anton 646
A la France là meſ.
De M. Bourdin 647
De Brevet, Eunuque là meſ.
D'vne Barbiche 648
De M. des Iardins 649
De Damoiſelle Ieanne de Loynes là meſ.
De M. Marguerite Ducheſſe de Sauoye 650
Sur les Cœurs des meſſieurs les Cardinaux de Lorraine & de Guiſe 651
De M. du Gaſt là meſ.
De Remy Belleau 653
De M. de Quelus là meſ.
Du ieune Maugiron 655
De Madamoiſelle de Roſtain 657
De l'annee M. D. LXX 663
De M. De l'Aubeſpine là meſ.
Regrets funebres ſur la mort de Diane 664

IMITATIONS DE L'ARIOSTE.

Roland furieux 446
Rodomon 464
Imitation de la complainte de Bradamante 489
Autre imitation 491
Angelique 493

Digitized by Google

TABLE DE CANTIQVES, PRIERES ET AVTRES OEVVRES CHRESTIENNES, enſemble de Sonnets ſpirituels.

CANTIQVES.

ARriere ô fureur inſenſee page 673
Deliure moy Seigneur 671
Durant tant de grands flots 678

PRIERES ET AVTRES OEVVRES CHRESTIENNES.

Depuis ſix mois entiers que ta main courroucee 703
Des abyſmes d'ennuis en l'horreur plus extreſme 693
Las! que feray-ie? oſeray ie hauſſer 699
Ma chair comme eau s'eſt eſcoulee 696

SONNETS SPIRITVELS.

Chargé de maladie, 708
Depuis le triſte poinct 705
De foy, d'eſpoir, d'amour, 712
Helas ſi tu prens garde 710
Ie regrette en pleurant 714
La vie eſt vne fleur 711
Le iour chaſſe le iour 707
Puis que le miel d'Amour 706
Quand quelquefois ie penſe 712
Quand le Verbe eternel, 713
Quand miroir de moy meſme là meſ.
Si la courſe annuelle 706
Seigneur, preſte l'oreille 707
Sur des abyſmes creux 708
Si mes ans les plus beaux 709
Si i'ay moins de pouuoir 711
Tourne vn peu deuers moy 710
Voyant tant de grands flots 709

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google